



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

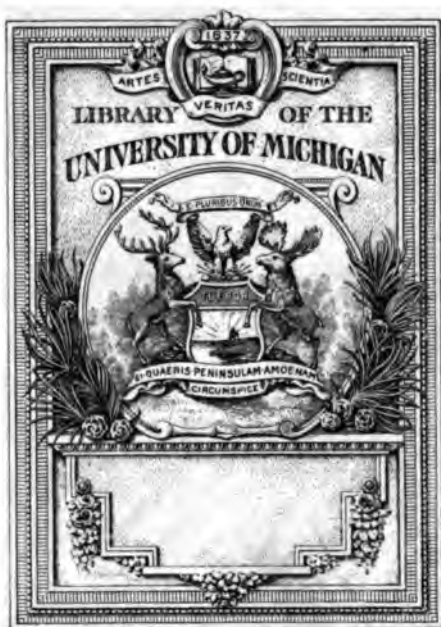
We also ask that you:

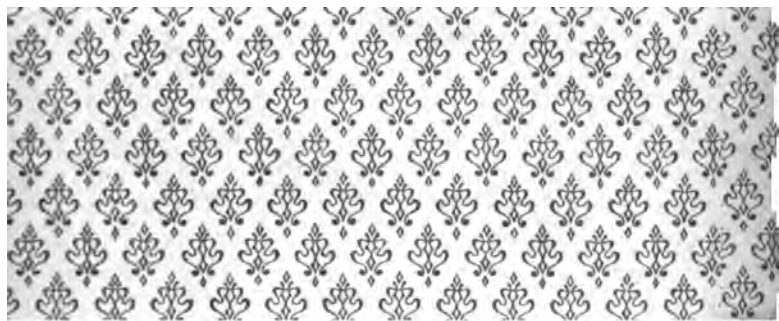
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







840,8
S48

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

DU

XIX^e SIÈCLE

Ouvrages de M. Henri Sensine :

L'emploi des temps en français. Méthode pratique à l'usage des étrangers, 3^e édition revue et augmentée.

Un vol. in-16, cartonnage classique 2.—

Scènes de l'année terrible. Un vol. in-16 3 —

Table des matières : La statue. — Avant la lutte. — Les adieux. — A l'armée de la Loire. — Après Coulmiers. — D'Orléans au Mans. — Expiation. — Noël rouge. — Autour du Mans. — La mort du commandant de Kaerden. — Après le combat. — La journée du 11 janvier 1871. — Petit Ecureuil. — A l'ambulance. — En retraite. — La dernière lettre. — René Silvani. — Une exécution. — Un duel après la guerre. — Le licenciement. — Les francs-tireurs des murailles. — Le roman d'une rose. — Post-scriptum.

Chrestomathie française du XIX^e siècle (*Prosateurs*)

2^e édition, revue et augmentée. Un vol. in-16, broché 5 —

Relié toile pleine. 6 —

HENRI SENSINE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

DU

XIX^E SIÈCLE

(Poètes)

Deuxième édition revue et augmentée.

LAUSANNE

PAYOT & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1902

La vente de ce volume est réservée en France.



PRÉFACE

En publiant le second volume de cette *Chrestomathie*, je dois exprimer ma plus vive gratitude à la presse de la Suisse romande et aux nombreux professeurs qui ont accueilli mon premier volume avec une si aimable sympathie. Si mon ouvrage a réussi auprès du public, c'est certainement à eux en grande partie que j'en suis redevable. M. Sully Prudhomme a également témoigné à mon œuvre un intérêt dont le prix est pour moi inestimable, étant donnée l'autorité littéraire de l'éminent poète français. Je tiens à lui adresser ici mes plus sincères remerciements.

C'est pour répondre aux vœux de mes aimables critiques que je me suis décidé à publier ce volume. De divers côtés, on m'a demandé de faire pour les poètes du XIX^{me} siècle ce que j'avais fait pour les prosateurs; j'ai d'autant plus volontiers accédé à ce désir que je sentais moi-même la nécessité de compléter mon œuvre. Aujourd'hui qu'elle est terminée, je voudrais expliquer en quelques lignes comment j'ai conçu ce dernier travail.

Cette chrestomathie des poètes est basée sur les mêmes principes que la première. Elle a été composée méthodiquement et après de sérieuses recherches, de manière à pouvoir cadrer avec une histoire vraiment scientifique de la littérature française de ce siècle-ci. J'ai cherché aussi à en faire un livre de lecture et de diction, pouvant intéresser le grand public aussi bien que les écoliers. Enfin je n'ai pas oublié qu'il devait pouvoir être mis dans toutes les

maines et présenter de solides garanties morales. A la bibliographie, je n'ai indiqué comme *ouvrages à lire*, que ceux qui sont réellement dans ce cas.

La classification adoptée pour ce volume est la même que celle du premier. J'ai présenté les divers poètes *chronologiquement et littérairement*, c'est-à-dire *par périodes et par écoles*. Presque tous les critiques m'ayant approuvé d'avoir abandonné la vieille et illogique classification *par genres*, généralement adoptée, je me suis senti d'autant plus en droit de conserver une méthode qui me paraît la seule bonne à tous les points de vue. Une difficulté se présentait, toutefois, que j'avais déjà rencontrée dans mon précédent volume. Où commence et où finit une école littéraire ? Quelquefois un auteur est, en quelque sorte, à cheval sur deux périodes et deux écoles ; quelle place faut-il lui donner alors ? N'y a-t-il pas des auteurs inclassables ? — Toutes ces objections, je me les suis faites à moi-même. Je me rends donc parfaitement compte qu'on trouvera dans ma classification des parties discutables ; les critiques auront l'amabilité de la considérer comme une chose relative ; je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité littéraire, mais je pense que, pour étudier une littérature, une classification chronologique et naturelle, même contestable dans quelques-uns de ses détails, est cent fois préférable au désordre chaotique des chrestomathies basées sur les *genres*.

La première difficulté en faisait naître une seconde. En poésie, il y a beaucoup d'écoles excentriques ; fallait-il prononcer à leur égard le *dignus es intrare* ? Devais-je, par exemple, faire une place à l'école symboliste ? L'auteur est de ceux qui pensent qu'un très large éclectisme doit présider à l'enseignement d'une littérature. Si on laisse systématiquement de côté tout ce qui ne répond pas à un certain idéal de beauté littéraire, on s'expose à être injuste et, en tout cas, on est incomplet. On peut ne pas aimer telle ou telle école, mais du moment qu'elle existe, le cri-

tique n'a pas le droit de l'ignorer, il faut la citer, ne serait-ce que pour la combattre. C'est pour cela que j'ai admis dans ce volume l'école symboliste et les vers-libristes, tout en faisant mes réserves expresses sur les principes de ces novateurs que je suis loin d'accepter en bloc.

Cette *Chrestomathie* est consacrée surtout aux œuvres poétiques de la France ; celles de la Suisse y figurent aussi. Dans le volume des prosateurs, pour ne pas entrer en concurrence avec l'ouvrage de MM. Tissot et Cornut, j'avais dû laisser presque entièrement de côté les auteurs romands. Dans celui-ci, cette omission, que je trouvais très regrettable, est réparée en partie. J'ai fait également une place aux poètes belges et aux exotiques, de sorte que cet ouvrage a un caractère de généralité et d'équité littéraires beaucoup plus grand que celui du premier. A d'autres égards, il est plus complet encore, car, en dehors de l'étude sommaire consacrée à chaque écrivain, j'ai fait précéder chaque école d'une notice littéraire générale destinée à guider les non-initiés, et les notes sont plus nombreuses. En rédigeant la partie critique de mon ouvrage, je me suis efforcé, du reste, d'être absolument objectif ; j'ai tâché aussi de donner à chaque poète une place proportionnée à son importance.

Et maintenant que mon long et difficile travail est terminé, je voudrais pouvoir m'écrier comme le poète : *Exegi monumentum!* Je le voudrais, non par orgueil littéraire, mais parce qu'il me serait doux de penser qu'avec les pierres précieuses taillées par les grands génies de ce siècle, j'ai élevé un monument à la France, ma patrie d'origine, à la Suisse, ma terre d'élection, à tous les pays aimés où résonne notre douce langue natale. Mais je sais qu'une chrestomathie est un monument modeste et la fière affirmation du poète latin serait ici outreucidante. Pourtant, à composer ce travail, j'ai éprouvé de grandes joies intellectuelles. Pendant les milliers d'heures que j'ai passées à lire et à étudier à fond les prosateurs, les poètes et leurs critiques, j'ai vu pour ainsi dire s'épanouir devant mes yeux la fleur de

la civilisation française. Tout ce que le génie français a produit de meilleur dans ce siècle-ci, il m'a été donné de le savourer longuement et j'ai goûté, malgré les difficultés et les fatigues du labeur, des sensations inoubliables. Elles effaçaient en moi les tristesses et les rancœurs qui assombrissent aujourd'hui tous les vrais amis de la France. Un rayonnement magnifique sort des œuvres littéraires qu'a inspirées ce pays ; souvent j'en fus ébloui pendant mes recherches. Je voudrais que tous les lecteurs de ce livre éprouvassent la même joie à admirer ces nobles fleurs de poésie, cueillies pour eux par une main pieuse.

Lausanne, octobre 1898.

Cette nouvelle édition est plus complète que la première ; elle renferme quelques auteurs nouveaux et divers morceaux ne figurant pas dans la précédente.

Je dois adresser tous mes remerciements à l'auteur des *Chants du pays*, M. A. Imer-Cuno et à M. Hebmann, directeur de la maison Payot & Cie, qui m'ont beaucoup facilité la révision de ce volume.

Lausanne, décembre 1901.

HENRI SENSINE.

CLASSIFICATION DES AUTEURS

ET

TABLE DES MATIÈRES

1. Derniers classiques et semi-romantiques.

PÉRIODE NAPOLÉONNIENNE ET RESTAURATION

(1800-1830.)

	Pages
MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)	1
Danaé	2
L'anniversaire	3
Le poète mourant	4
CHÈNEDOLLÉ (CHARLES-JULIEN LIOULT DE).	5
Le soleil	6
La France sous la Terreur	7
CHARLES LOYSON	8
Le lit de mort	9
Retour à la vie	9
PIERRE LEBRUN	11
L'océan	11
La Grèce soulevée	12
Sur la mort de Napoléon	15
CASIMIR DELAVIGNE	19
A Lord Byron	20
Epilogue	23
Marino Faliero	26
Le serment	35
BÉRANGER (PIERRE-JEAN DE)	37
Le vilain	37
Les souvenirs du peuple	39
Le vieux vagabond	41
Les fous	42
Le suicide	43

II. Les romantiques.

RESTAURATION, GOUVERNEMENT DE JUILLET
DEUXIÈME RÉPUBLIQUE

(1820-1850.)

	Pages
LAMARTINE (ALPHONSE DE)	47
L'isolement	48
Le lac	50
Le coquillage au bord de la mer	52
Adieu	53
L'hymne de la nuit	53
La vie à deux	56
Brises d'aurore	57
Une visite au foyer perdu	58
Ma mère	60
Vers écrits sur l'album d'une jeune dame	61
VICTOR HUGO	62
A l'arc de triomphe	63
La bataille perdue	64
Grenade	67
A l'aimée	70
L'enfant	71
La prière pour tous	72
Napoléon II	75
Amour	81
Sois bénie	82
A ma fille	84
L'enfant morte	85
Veni, vidi, vixi	87
Ressouvenir	88
Chanson d'exil	89
Le manteau impérial	89
L'expiation	91
La conscience	102
La libre Helvétie	104
Le semeur	107
Sedan	108
Paroles d'humanité	110
Les enfants	112
L'effrayant univers	113
Dieu	115
Hernani	117
Les Burgraves	127
Torquemada	132
ALFRED DE VIGNY	138
Moïse	138
Le cor	142
L'implacable nature	144
La mort du loup	147
ALFRED DE MUSSET	150
La désespérance moderne	151

	Pages
Une bonne fortune	153
Lucie	160
La nuit de mai	162
Tristesse	167
SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN)	168
Confiance	168
Le bonheur	170
Sonnet	172
THÉOPHILE GAUTIER	173
Moyen âge	173
La demoiselle	174
Les colombes	176
Ce que disent les hirondelles	176
AUGUSTE BARBIER	179
L'idole	179
DESBORDES-VALMORE (MARCELINE)	183
Les deux ramiers	184
L'oreiller d'une petite fille	185
L'enfant qui s'en va	186
La couronne effeuillée	187
BRIZEUX (AUGUSTE)	188
Le pays	188
Marie	189
LACAUSSE (AUGUSTE)	192
Le lac des Goyaviers	192
Souvenirs d'enfance	193
Le chant de l'esclave	196

III. Les derniers romantiques.

SECOND EMPIRE

(1850-1870.)

DE LAPRADE (VICTOR)	198
Vers idéal	199
La mort d'un chêne	200
AUX absents	205
La colère de Jésus	206
L'alpe vierge	209
L'enfant grondé	211
Les petites sœurs	212
LOUIS BOUILHET	214
Les gladiateurs	214
Kuchiuk-Hanem	216
Le bois qui pleure	217
BAUDELAIRE (CHARLES)	219
L'albatros	219
Correspondances	220
Harmonie du soir	220
Spleen	221
Le gouffre	221
L'idéal du poète	222

	Pages
THÉODORE DE BANVILLE	223
Le saut du tremplin	223
La morte	225
La belle Aude	226
Le sanglier	228
A un enfant	229
Andromède	231

IV. Les parnassiens.

FIN DU SECOND EMPIRE ET PREMIÈRE DÉCADE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(1860-1880.)

LECONTE DE LISLE	233
Sûryâ	233
Héraklès au taureau	235
Kléarista	236
Nox	237
Le combat homérique	237
Les larmes de l'ours	238
La mort de Sigurd	239
La chute des étoiles	241
Le soir d'une bataille	243
Le vent froid de la nuit	244
Les hurleurs	245
Les éléphants	246
La chasse de l'aigle	247
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA	249
Fuite des centaures	250
Persée et Andromède	251
L'esclave	251
Soir de bataille	251
Les conquérants	252
A une ville morte	252
Le récif de corail	253
Maris Stella	253
Le serrement de mains	254
MADAME ACKERMANN (Louise Choquet)	256
A un artiste	256
Un autre cœur	257
Le nuage	258
La guerre	259
Le cri	262
SULLY PRUDHOMME	264
Printemps oublié	264
Les chaînes	265
Le vase brisé	265
Les berceaux	266
Les yeux	267
Le doute	267

	Pages
Homo sum	268
Première solitude	268
La voie lactée	270
L'agonie	271
L'étranger	272
Le Zénith	273
La lutte pour la vie	276
Entre Etats	277
L'idéal	277
La paix future	278
Le rêve suprême	278
Le monde futur	281
FRANÇOIS COPPÉE	282
Promenade	282
La petite marchande de fleurs	283
L'attente	284
Petits bourgeois	286
La mort des oiseaux	288
L'hirondelle de Bouddha	288
La tête de la sultane	289
Lettre	295
Le Passant	296
Pour la couronne	298
MANUEL (EUGÈNE)	307
Le rosier	307
Vision	308
Viatique	310
Jeune couple	311
Le miroir	312
Confiance	314
Tu m'as dit un jour	314
LÉON DIERX	316
La vision d'Eve	316
L'œil	319
Ce soir	320
Les filaos	321
Soir d'octobre	323
EDOUARD GRENIER	325
Insomnie	325
Les étoiles	326
L'Elkovan	327
La mort des dieux	329
Venise	331
ANDRÉ LEMOYNE	333
Prieuse	333
Les berceaux	334
Retour	335
La bataille	336
Pêcheuse de varech	337
CATULLE MENDÈS	339
Le landgrave de fer	339
Larmes d'enfant	341
ARMAND SILVESTRE	342
Prométhée	342

	Pages
Matutina	342
Les arbres	344
Romance	344
Pensée d'automne	345
Deux petites filles	345
JOSÉPHIN SOULARY	346
Là-bas	346
Pigritia	347
Les deux cortèges	347
Regrets éternels	348
Atra cura	348
ALBERT MÉRAT	349
Clair de lune en rade	349
La cathédrale	350
La Cène	350
Les vagues	353
Paysage toscan	353
ANDRÉ THEUBIET	354
La plainte du bûcheron	355
L'assemblée	356
Après la guerre	358
Automne	360
Carillons de Noël	362
Le blé	363
Promenade sur l'eau	364

V. Les derniers parnassiens.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(1870-1890.)

JEAN LAHOR (docteur Henri Cazalis)	366
La bénédiction du mariage persan	367
Sicut dei	367
Brahm	368
Le néant des choses passées	369
La passion de Siva	370
Le nuage	371
Ouragan nocturne	372
Jour des morts	373
ANATOLE FRANCE (Anatole Thibaut)	373
A la lumière	374
La mort du singe	375
Ames obscures	376
Les Noces corinthiennes	377
PAUL BOURGET	381
Le dernier bonheur	381
Les petites fleurs	382
Séparation	383
Paysage sentimental	385
Soir d'été	385

	Pages
Nuit d'été	386
Mortua	387
AUGUSTE DORCHAIN	387
Invitation	387
Les étoiles éteintes	389
Foi	392
Musique au bord de la mer	392
Certitude	393
Conseils aux poètes	394
JULES LEMAITRE	396
Modesta	397
Galla	397
L'auteur de l' <i>Imitation</i>	398
Montaigne	398
Descartes	399
La lyre d'Orphée	399

VI. Les néo-romantiques.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(1870-1900.)

JEAN RICHEPIN	401
La falaise	401
Le jardin vivant	403
Les trois matelots de Groix	404
Par le glaive	412
MAURICE ROLLINAT	417
Le silence des morts	417
Le pressentiment	418
Les oubliettes	420
La honte	420
La charrue	422
Glas du soir	423
Au crépuscule	424
Les libellules	425
JEAN AICARD	426
Le Rhône	426
La légende du chevrier	428
Le rossignol	429
L'adieu	431
EDMOND ARAUCOURT	432
L'immuable	432
Sur un berceau	433
Le charron	434
Les faibles	436
Le jardin des Oliviers	437
MAURICE BOUCHOR	445
Nature	445
Consolez-vous	446

	Pages
Le parc	544
Cloches d'automne	545
Menuet	546
Appareillage	547
Le chemin de vie	547
Promenade d'automne	549
EAN MORÉAS	550
Maintenant	550
Etreennes de Douce	551
Le retour	552
Sylve XV	553
RANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN	553
Pour rêver	554
Ces heures-là	554
Celle qui passe	555
L'étépe	555
Diptyque	558
RANCIS JAMMES	559
Le vieux village	559
Le village à midi	561

VIII. Les poètes belges.

(1830-1900.)

NORÉ VAN HASSELT	562
La Pologne	563
La maison déserte	565
Vous n'êtes plus là	566
Le soldat de la vieille garde	567
ALÈRE GILLE	568
Crépuscule	568
Les barbares	569
EDGES RODENBACH	572
Le coffret	572
Béguinage flamand	573
Souvenances	574
ÉMILE VERHAEREN	575
Le moulin	576
La neige	576
Le vent	577
La révolte	579

IX. Les poètes de la Suisse française.

(1820-1900.)

EAN-JACQUES PORCHAT	584
Les amis politiques	584
Plus de Jura	586
RÉDÉRIC MONNERON	588
Le rêve du poète	588
A vous	590

	Pages
L'étoile des mages	452
Berceuse de la Vierge	453
Le jugement de Zeus	453
HENRI DE BORNIER	461
Les deux glaives	461
La fille de Roland	462
EDMOND ROSTAND	477
Cyrano de Bergerac	477
L'Aiglon	498

VII. Symbolistes, décadents, vers-libristes.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

(1870-1900.)

PAUL VERLAINE	514
Chanson d'automne	515
Crépuscule du soir mystique	516
Consolatrice	516
Il pleure dans mon cœur	517
Les faux beaux jours	517
Ecoutez la chanson	518
Les mains	519
Aux pieds du Christ	520
Dialogue mystique	521
Art poétique	523
L'ami perdu	524
STÉPHANE MALLARMÉ	526
Apparition	526
Les fenêtres	527
L'azur	528
Sonnet	529
HENRI DE RÉGNIER	530
Sonnets	530
En allant vers la ville	531
Les pèlerins	532
Les faces	533
Les autres	534
Refrain	534
Le roseau	536
GUSTAVE KAHN	537
Vers les havres	537
La rue	538
Le feu	538
L'image Roland	540
Chanson	542
ALBERT SAMAIN	242
Automne	542
Élégie	543
FERNAND GREGH	544

	Pages
Le parc	544
Cloches d'automne	545
Menuet	546
Appareillage	547
Le chemin de vie	547
Promenade d'automne	549
JEAN MORÉAS	550
Maintenant	550
Etrennes de Douce	551
Le retour	552
Sylve XV	553
FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN	553
Pour rêver	554
Ces heures-là	554
Celle qui passe	555
L'étape	555
Diptyque	558
FRANCIS JAMMES	559
Le vieux village	559
Le village à midi	561

VIII. Les poètes belges.

(1830-1900.)

ANDRÉ VAN HASSELT	562
La Pologne	563
La maison déserte	565
Vous n'êtes plus là	566
Le soldat de la vieille garde	567
VALÈRE GILLE	568
Crépuscule	568
Les barbares	569
GEORGES RODENBACH	572
Le coffret	572
Béguinage flamand	573
Souvenances	574
EMILE VERHAEREN	575
Le moulin	576
La neige	576
Le vent	577
La révolte	579

IX. Les poètes de la Suisse française.

(1820-1900.)

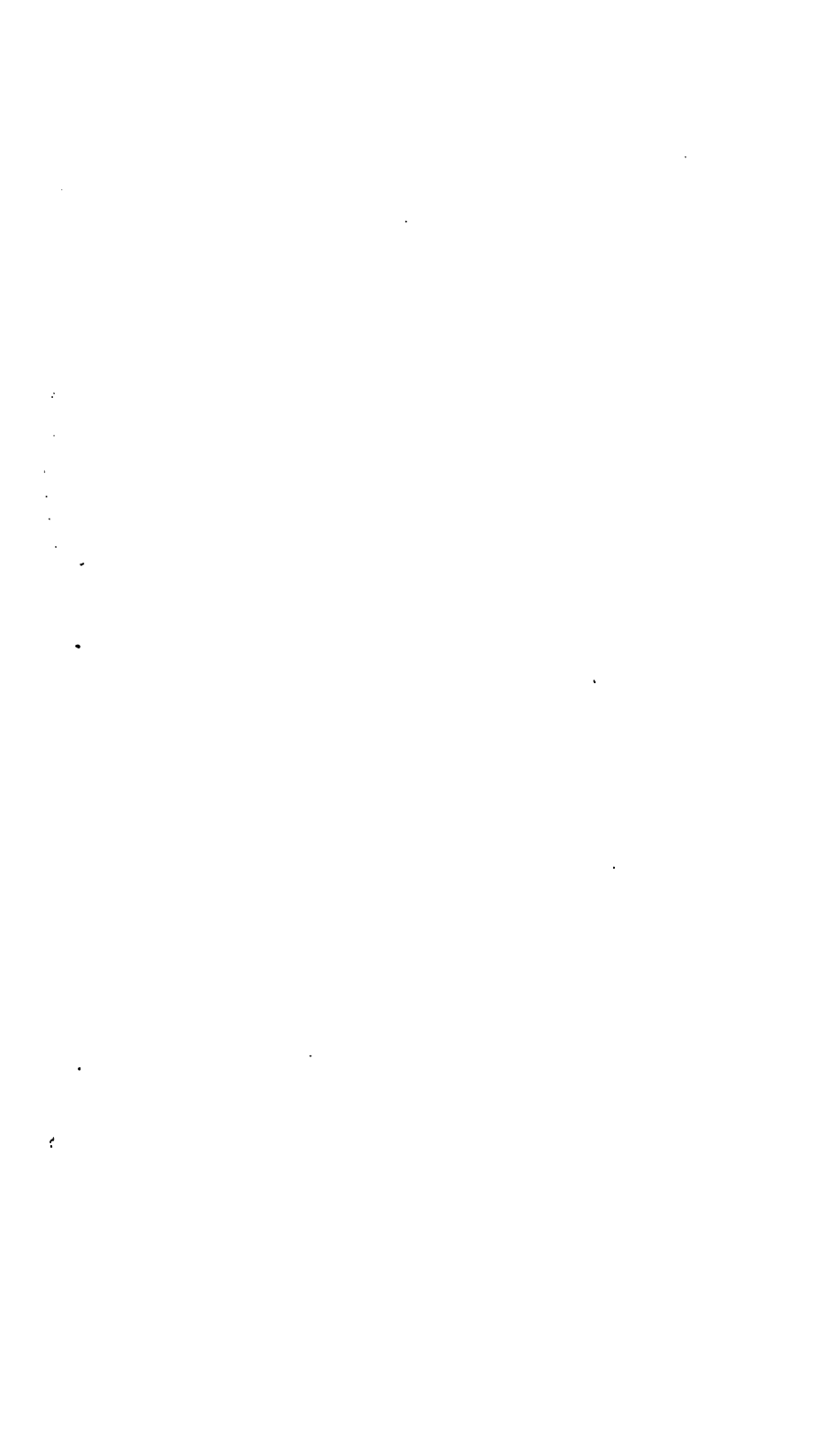
JEAN-JACQUES PORCHAT	584
Les amis politiques	584
Plus de Jura	586
FRÉDÉRIC MONNERON	588
Le rêve du poète	588
A vous	590

	Pages
JUSTE OLIVIER	591
Le Léman	591
Le festin	598
ETIENNE EGGIS	596
Elle	596
Dans la souffrance	597
M^{me} DE PRESSENSÉ (ELISE-FRANÇOISE DU PLESSIS)	598
Les poètes sans voix	598
Vous m'avez laissé seul	599
MARC MONNIER	600
La colombe	600
A Genève	601
Pierrot	601
A une vieille fille	602
EUGÈNE RAMBERT	604
Les lavandières	604
Notre Rhin	605
Lioba	605
Fleur de deuil	607
M^{me} MELLEY (MÉLANIE ROCHAT)	608
Les faucilles	608
A Gétroz	610
Dans une nuit d'hiver	611
EDOUARD TAVAN	612
Les trépassés	613
La douleur du taureau	614
Rayons d'octobre	616
Dies iræ	617
PHILIPPE GODET	619
Evasions	619
Premier voyage	620
La rive aimée	621
A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois »	622
ALEXANDRE EGLI	624
Vieux sapins	624
Aux bonnes sœurs	625
A l'aînée	626
Impénitente	627
ALICE DE CHAMBRIER	627
La pendule arrêtée	627
Chanson du printemps	629
Les Sphinx	630
Les ignorés	631
Amitié	632
ERNEST BUSSY	633
Fortis esto	633
Les mots, si souvent...	634
Bienheureux les enfants	635
C'en est fait	636
HENRI WARNERY	636
Les enfants	637
L'impossible	637
Neige, essaim blanc	638

	Pages
Evocation	639
A celle qui est près de moi	639
Evangile	640
VIRGILE ROSSEL	642
Belles morts	642
Mon Jura	643
Le lion de Lucerne	643
Heimweh	644
Davel	645
CHARLES FUSTER	649
Les vieilles maisons	649
Petite ville	650
ADOLPHE RIBAU X	651
Printemps neuchâtelois	651
Florence	653
JULES CARRARA	653
L'excellence du poète	654
Sur la mort d'une petite fille	657
A un jeune homme riche	658
ISABELLE KAISER	659
Luna	660
La ronce	661
LOUIS DUCHOSAL	662
La mort de Don Quichotte	663
Lied	664
Les mains	664
L'heure	665
Intermède maternel	666
MATHIAS MORHARDT	667
Fleurs de tristesse	667
Espérances	668
Elle	668

X. Les poètes exotiques.

LOUIS FRÉCHETTE	670
Sur le Mississipi	670
Élégie	671
Octobre	673
A la France	673
HÉLÈNE VACARESCO	674
L'écriture	675
Le silence	675
Chant de guerre	676
La cloche pour les morts	677
Tristesses d'autrefois	677
Larmes refoulées	678
Chansons roumaines	678



CHRESTOMATHIE FRANÇAISE DU XIX^e SIÈCLE

(POÈTES)

I

Derniers classiques et semi-romantiques.

Un phénomène frappant marque la première période de ce siècle : c'est la désharmonie qui existe entre la prose et les vers. Tandis que Châteaubriand, dès 1801, commence l'évolution romantique, et épanche dans toutes ses œuvres sa puissante imagination poétique, les écrivains en vers de la période napoléonienne continuent à imiter les froids versificateurs du XVIII^e siècle ; ils paraissent ignorer que le romantisme coule déjà à pleins bords. La critique les a flétris du nom de pseudo-classiques. Pour la majorité d'entre eux, cette appellation est juste ; elle serait inexacte pour quelques-uns chez qui l'on sent les influences nouvelles et qui marquent la transition entre les écoles opposées. On a d'ailleurs trop sévèrement jugé les prédécesseurs de Lamartine. Fussent-ils aussi inférieurs qu'on l'a affirmé, ils mériteraient encore de figurer dans ce livre ne serait-ce que pour mieux faire ressortir l'immense progrès dû au romantisme. Mais ces écrivains, quoique de second rang, ont une valeur indéniable ; leurs œuvres renferment aussi de nobles pensées et de beaux vers.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)

Né à Abbeville en 1782, mort à Paris en 1816.

Poète composite, accidentel confluent de deux écoles littéraires qui ont mêlé en lui leurs courants contraires, il subit d'abord l'influence gréco-latine des savants académiciens de la fin du XVIII^e siècle, dont les travaux d'érudition provoquèrent un moment le retour à l'art antique. Comme André Chénier, mais avec beaucoup moins de talent, il écrivit alors des élégies d'inspiration hellénique. Et comme déjà se faisait sentir le romantisme ossianique et moyen-âgeux, il composa

aussi des poèmes chevaleresques. De tout cela, il n'est presque rien resté. C'est dans ses élégies modernes, où il a exprimé ses sentiments personnels, qu'il fut quelquefois vraiment poète, avec une douceur pénétrante et mélancolique d'un charme réel. Dans ce genre-là, son talent, selon Sainte-Beuve, est comme la légère esquisse du génie lamar-tinien.

Danaé¹.

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
 La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
 Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
 Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
 « Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
 Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
 Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
 Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
 Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
 Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
 Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
 Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
 Mais non... dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur,
 Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
 O célestes gémeaux, que le nocher révère !
 Ce fils d'un sang divin, n'est-il pas votre frère !
 De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
 Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
 Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée !
 Je me confie à vous : du fils de Jupiter
 Attirez sur vos bords la barque protégée.

¹ Extrait des *Élégies*. Cette pièce d'inspiration antique rappelle la manière d'André Chénier, dont Millevoye avait du reste lu l'œuvre manuscrite.

The first part of the book is devoted to a general
 introduction to the subject of the history of
 the world, and to a description of the
 various methods which have been employed
 by historians in the collection and
 arrangement of their materials.

The second part of the book is devoted to
 a description of the various methods which
 have been employed by historians in the
 collection and arrangement of their
 materials.

The third part of the book is devoted to
 a description of the various methods which
 have been employed by historians in the
 collection and arrangement of their
 materials.

APPENDIX

The first part of the appendix is devoted to
 a description of the various methods which
 have been employed by historians in the
 collection and arrangement of their
 materials.

aussi des poèmes chevaleresques. De tout cela, il n'est presque rien resté. C'est dans ses élégies modernes, où il a exprimé ses sentiments personnels, qu'il fut quelquefois vraiment poète, avec une douceur pénétrante et mélancolique d'un charme réel. Dans ce genre-là, son talent, selon Sainte-Beuve, est comme la légère esquisse du génie lamartinien.

Danaé¹.

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
 La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
 Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
 Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
 « Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
 Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
 Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez. souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
 Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
 Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
 Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
 Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
 Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
 Mais non... dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur,
 Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
 O célestes gémeaux, que le nocher révère !
 Ce fils d'un sang divin, n'est-il pas votre frère !
 De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
 Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» Cyclades, chastes sœurs, qui flotez sur la mer,
 Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée !
 Je me confie à vous : du fils de Jupiter
 Attirez sur vos bords la barque protégée.

¹ Extrait des *Élégies*. Cette pièce d'inspiration antique rappelle la manière d'André Chénier, dont Millevoye avait du reste lu l'œuvre manuscrite.

Sers une autre Latone, ô palmier de Délos !
 Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
 Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
 Fille du Dieu des vents, tutélaire Alcyone ?
 N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
 Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
 Que la docile mer se calme sous tes ailes !
 Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
 Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

» Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
 Du souverain des Dieux, toi fille auguste et chère,
 Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils ;
 Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
 Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
 » Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
 » Et toi, dors, jeune enfant ; dors, bercé par les flots ;
 » Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles ! »

L'Anniversaire ¹.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
 Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
 L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
 Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
 On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
 On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.

Mais, du temple voisin, quand la cloche sacrée
 Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
 Chaque son retentit dans mon âme navrée,
 Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
 Quand la nuit dans les airs jeta son crépe noir,
 Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
 Et j'attendis en vain à sa place déserte
 Une tendre caresse et le baiser du soir.

¹ Extrait des *Élégies*.

Je voyais l'ombre auguste et chère
 M'apparaître toutes les nuits ;
 Inconsolable en mes ennuis,
 Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
 Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
 Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
 Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
 Son image est toujours présente à ma tendresse.
 Ah ! quand la pâle Automne aura janni les bois.
 O mon père ! je veux promener ma tristesse
 Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
 Sur ces bords que la Somme arrose,
 J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
 J'irai d'une modeste fleur
 Orner ta tombe respectée,
 Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
 Redire ce chant de douleur.

Le poète mourant¹.

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
 S'éteignaient par degrés les rayons pâissants ;
 Et lui, prêt à mourir comme elle,
 Exhalait ces tristes accents :
 « La fleur de ma vie est fanée ;
 Il fut rapide, mon destin !
 De mon orageuse journée
 Le soir toucha presque au matin.
 » Il est sur un lointain rivage
 Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.
 Sous ses rameaux trompeurs, malheureux qui s'endort
 Volupté des amours ! cet arbre est ton image,
 Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
 Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.
 » Brise-toi, lyre tant aimée !
 Tu ne survivras point à mon dernier sommeil ;
 Et tes hymnes sans renommée
 Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.

¹ Extrait des *Élégies*. Comparer cette pièce avec celle de Lamartine dans les *Nouvelles Méditations*.

Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
 Où la postérité, d'une inflexible voix,
 Juge les gloires de la terre,
 Comme l'Égypte, au bord de son lac solitaire,
 Jugeait les ombres de ses rois.

» Compagnons dispersés de mon triste voyage,
 O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
 De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
 Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
 Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
 Femmes ! vos traits encore à mon œil incertain
 S'offrent comme un rayon d'automne,
 Ou comme un songe du matin.
 Doux fantômes ! venez, mon ombre vous demande
 Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
 Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
 Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
 S'échappa tout à coup de sa débile main ;
 Sa lampe mourut, et comme elle
 Il s'éteignit le lendemain.

(Œuvres à lire de Millevoye : *Élégies* (1812-1814). — Pour la critique, consulter : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi* ; G. Merlet, *Tableau de la littérature française (1800-1815)* 1^{er} volume (1883) ; Henri Potez, *L'élegie en France avant le romantisme* (1898).

CHÈNEDOLLÉ (CHARLES-JULIEN LIOULT DE)

Né à Vire en 1769, mort au Coisel en 1833.

Par son goût pour la poésie didactique et purement intellectuelle, il se rattache au XVIII^e siècle, surtout dans ses premières œuvres, où il y a malheureusement beaucoup de vers poncifs et plats. Son poème, *Le Génie de l'homme*, est cependant un effort sérieux vers la haute poésie philosophique ; ses descriptions du monde et ses développements métaphysiques ont parfois la grandeur et l'amplitude des meilleurs pages de Buffon. Dans ses dernières œuvres, sous l'influence des idées nouvelles, il évolue vers le lyrisme romantique.

Le Soleil¹.

Soleil ! astre sacré, contemple ton empire !
 Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire !
 Souverain des saisons, le monde est ton palais,
 Les globes sont ta cour, et le ciel est ton dais.
 Notre terre à tes yeux sans fin se renouvelle,
 Et roulant nos débris sur sa route éternelle,
 Le temps emporte tout, mais il ne t'atteint pas.
 Les révolutions, longs tourments des Etats,
 Ebranlent notre globe et te sont étrangères.
 Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères ;
 Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
 Des peuples, dont tu vis s'élever les berceaux.
 Qui pourrait s'égalier à ta vaste puissance ?
 Ta présence est le jour, la nuit est ton absence,
 La nature sans toi, c'est l'univers sans Dieu.
 Père de la lumière, et des vents et du feu,
 Renfermant dans les plis de ta robe éclatante
 Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante,
 D'une pluie à jets d'or inonde l'univers ;
 Et la décomposant dans le prisme des airs,
 Nuance des saisons la mobile ceinture ;
 Suspends au front des bois un réseau de verdure ;
 Et prodiguant partout un luxe de couleurs,
 Dore, argente ou rougis le panache des fleurs ;
 Donne un habit de neige au lys qui vient d'éclorre,
 Et l'arc-en-ciel au paon, et la pourpre à l'Aurore ;
 Et garde pour les yeux ce pavillon d'azur,
 Ce manteau de saphirs d'où s'échappe un jour pur
 Et que la vaste mer réfléchit dans son onde.
 Voilà comme par toi se décore le monde.
 Oh ! de quel saint transport mon cœur est agité,
 Grand astre ! Quand tes feux dans l'air ont éclaté,
 Soleil, quelle est ta pompe ! Oui, lorsque ta lumière,
 Symbole radieux de la beauté première.
 Enflamme les forêts, les monts et les déserts,
 Brille, et se multiplie en flottant sur les mers,

¹ Extrait du *Génie de l'homme* (1807).

Je crois voir de Dieu même, au sein de son ouvrage,
 Partout se réfléchir la glorieuse image ;
 Et, dans l'ombre du soir, ton globe moins ardent
 Vient-il à se pencher aux bords de l'Occident,
 Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblème
 Du souverain moteur, lorsqu'il fixa lui-même
 A la création un terme limité,
 Et rentra dans la nuit de son éternité !

La France sous la Terreur ¹.

France ! de quels tableaux tu fus épouvantée,
 Quand Septembre, levant sa tête ensanglantée,
 T'ouvrit un avenir et de deuil et de pleurs !
 Qui pourrait égaler la plainte à tes douleurs ?
 Le signal est donné ; le carnage commence :
 La mort tend ses filets sur ce royaume immense.
 De cent mille proscrits nul ne peut échapper,
 Et, sans distinction, le fer doit tout frapper.
 Faut-il redire ici la vieillese immolée ;
 Dans les bras de la mort la pudeur violée ;
 Malesherbes, Sombreuil, sous la hache abattus,
 Expiant soixante ans de gloire et de vertus ?
 Sur le seuil de la vie on moissonne l'enfance ;
 La beauté, les talents, coupables d'innocence,
 Fatiguaient tour à tour le glaive des bourreaux ;
 Et la seule vertu montait aux échafauds.
 Quel est ce char sanglant, mystérieux, immense,
 Dont la roue en tous sens va, revient et s'élançe,
 Et foule les autels et les sceptres brisés,
 Et la tête des Rois dans sa course écrasés ?
 La Démence le monte, et la Terreur le guide.
 Voyez-vous comme au bruit de sa marche rapide,
 Tout est glacé d'horreur. Tous les nœuds sont brisés,
 Les parents, les amis entre eux sont divisés.
 La peur isole tout : plus de fils, plus de père ;
 La mort s'offre aux proscrits, farouche et solitaire.
 Pas un cœur ! La pitié n'ose plaindre leur sort,
 Ni de ses pleurs d'amour environner leur mort ;

Extrait du *Génie de l'homme*.

Et pourtant, du trépas quand tout était la proie.
 Plusieurs cherchaient la mort, et la mort fit leur joie !
 Mais l'éternel Autour qui veut tout conserver,
 Epure quand il frappe, et punit pour sauver.
 Sa main, en châtimens comme en bontés féconde,
 Dérobait ma patrie aux insultes du monde,
 Et ses profonds desseins sur l'Empire français
 Le couvraient à la fois de honte et de succès.
 Quels contrastes ! les bras de nos quatorze armées
 Abattaient l'Italie et l'Autriche alarmées.
 La mort s'épouvantait, et fuyant devant nous,
 Sur les rangs ennemis frappait tous ses grands coups.
 On vit la Politique, errante, échevelée,
 Refuser sa balance à l'Europe ébranlée :
 Nos marches ressemblaient aux marches des volcans,
 La honte est au Forum, la gloire est dans les camps :
 La liberté voilée, Euménide sanglante,
 Livre au fer des bourreaux la Nation tremblante ;
 Mais l'hymne du triomphe et ses pompeux accents
 Du Danube à l'Adda partout retentissans.
 Etouffaient les soupirs de cent mille victimes ;
 L'étendard de la gloire avait voilé nos crimes ¹.

Œuvres à lire de Chénédollé : *Le Génie de l'homme* (1807) ; *Les Etudes poétiques* (1820). — Pour l'étudier, consulter : Gustave Merlet, *Tableau de la littérature française (1800-1815)* ; F. Brunetière, *Etudes critiques*, 1^{re} série (1888) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893).

CHARLES LOYSON

Né à Château-Gontier en 1791, mort à Paris en 1820.

Elégiaque chrétien, tendre et sentimental, il marque la transition entre Millevoÿe et Lamartine. Sa courte vie fut une lutte mélancolique contre la mort : comme l'auteur des *Elégies*, il mourut, lui aussi, poitrine et se sentit mourir. Sa poésie, déjà toute romantique par les sentiments, est absolument sincère. Lorsqu'il parle de ses douleurs, ce n'est pas, comme tant de poètes de l'âge suivant, par mode littéraire ou par suggestion livresque. Il voyait venir le « noir séraphin », en écrivant ses plaintives rêveries. Son style, délicat et pur, a parfois la suavité des strophes lamartiniennes.

¹ On remarquera combien ce dernier vers est bien frappé ; c'est de l'excellent Corneille.

Le lit de mort¹.

Cessez de me flatter d'une espérance vaine ;
 Cessez, ô mes amis, de me cacher vos pleurs.
 La sentence est portée ; oui, ma mort est certaine,
 Et je ne vivrai plus bientôt que dans vos cœurs.

Pour la dernière fois, j'ai vu briller l'aurore ;
 Pour la dernière fois, ce beau soleil m'a lui,
 Votre ami, succombant au mal qui le dévore,
 Sur le déclin du jour va s'éteindre avec lui.

Mais demain, quand paré d'une splendeur nouvelle,
 Le soleil triomphant rentrera dans les cieux,
 Votre ami dormira dans la nuit éternelle,
 Et l'éclat du matin n'ouvrira plus ses yeux.

Déjà tout s'obscurcit, tout s'efface à ma vue,
 Tout m'échappe, entraîné par d'invisibles mains,
 Et seule s'offre à moi cette route inconnue
 Dont le terme se cache au regard des humains.

Eh bien ! ces noirs sentiers, ces régions obscures,
 Cette nuit du trépas n'étonnent point mon cœur.
 Vers le Dieu qui m'attend je lève des mains pures
 Ennemi du méchant, il est mon protecteur.

Pourquoi vous retracer à ma triste mémoire,
 Doux rêves dont mon cœur en vain fut occupé ?
 Et mes rêves d'amour et mes rêves de gloire,
 Tout fuit : toi seule, ô mort, ne m'auras pas trompé.

Retour à la vie².

Quelle faveur inespérée
 M'a rouvert les portes du jour ?
 Quel secourable Dieu du ténébreux séjour
 Ramène mon ombre égarée ?

¹ Extrait des *Epîtres et Elégies* (1819). Malade et se sachant condamné, le poète écrit ces vers touchants, comme un adieu qu'il pensait définitif.

² Extrait des *Epîtres et Elégies*. Au moment où il croyait sa fin prochaine, le jeune poète eut un répit ; il reprit un peu courage et écrivit ces vers, où l'on sent pourtant encore le frisson de la mort.

Oui, j'avais cru sentir dans des songes confus
 S'évanouir mon âme et défaillir ma vie ;
 La cruelle douleur, par degrés assoupie,
 Paraissait s'éloigner de mes sens suspendus,
 Et de ma pénible agonie
 Les tourments jusqu'à moi déjà n'arrivaient plus,
 Que comme dans la nuit parvient à notre oreille
 Le murmure mourant de quelques sons lointains,
 Ou comme ces fantômes vains
 Qu'un mélange indécis de sommeil et de veille
 Figure vaguement à nos yeux incertains.
 Vous m'êtes échappés, secrets d'un autre monde,
 Merveilles de crainte et d'espoir,
 Qu'au bout d'un océan d'obscurité profonde
 Sur des bords inconnus je croyais entrevoir.
 Tandis que mon œil vous contemple,
 L'avenir tout à coup a refermé son temple,
 Et dans la vie enfin je rentre avec effort.
 Mais nul impunément ne vit de tels mystères,
 Le jour me rend en vain ses clartés salutaires,
 Je suis sous le sceau de la mort !
 Marqué de sa terrible empreinte,
 Les vivants me verront comme un objet de deuil
 Vain reste du trépas, tel qu'une lampe éteinte
 Qui fume encor près d'un cercueil.
 Pourquoi me renvoyer vers ces rives fleuries
 Dont j'aurais tant voulu ne m'éloigner jamais ?
 Pourquoi me rapprocher de ces têtes chéries,
 Objet de tant d'amour et de tant de regrets ?
 Hélas ! pour mon âme abattue
 Tous lieux sont désormais pareils.
 Je porte dans mon sein le poison qui me tue :
 Changerai-je de sort en changeant de soleils ?
 J'entends.... ma fin prochaine en sera moins amère ;
 Mes amis, il suffit : je suivrai vos conseils,
 Et je mourrai du moins dans les bras de ma mère.

Principales œuvres : *Le Bonheur de l'étude, discours en vers et autres poésies* (1817) ; *Épîtres et Élégies* (1819). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II ; *Nouveaux lundis*, t. XI ; Henri Potez, *L'idéologie en France avant le romantisme* (1898).

PIERRE LEBRUN

Né à Provins en 1785, mort à Paris en 1873.

Dans le groupe des semi-romantiques, les uns, comme Millevoye, Loyson, Chénedollé, sont des élégiaques mélancoliques, précurseurs de Lamartine; les autres sont des lyriques épiques et sonores, précurseurs de Victor Hugo. Pierre Lebrun compte parmi ces derniers. Quoique bien inférieur au chef de l'école romantique, dans ses odes il a déployé des qualités d'énergie et de souffle dont on ne peut nier la beauté. Il rappelle parfois l'auteur des *Odes et Ballades*. La Grèce, qui tient une si énorme place dans la poésie de la première moitié du siècle, lui a fourni le sujet de son plus brillant poème. Il la visita, en revint ébloui et la chanta avec amour. Ce furent ses *Orientales* à lui, composées avant celles du maître, moins éclatantes et moins pittoresques, belles cependant et animées de cette haute inspiration humanitaire qui fut la gloire des écrivains français et anglais, à l'époque glorieuse où l'Europe chrétienne s'indignait encore des abominables crimes commis par les Turcs. Comme lyrique, Pierre Lebrun est bien supérieur à son homonyme, Lebrun-Pindare, qui ne fut, à tout prendre, qu'un habile versificateur. Dans son théâtre en vers il se montra novateur : son *Cid d'Andalousie*, joué en 1825, est déjà tout romantique. Malheureusement le poète s'arrêta après cette pièce et deux ans plus tard il renouça à la poésie; sa longue vie fut perdue pour l'art.

L'Océan ¹.

L'Océan, l'Océan ! là l'horizon immense,
 Sans borne et sans repos, finit et recommence ;
 Là, comme l'avenir, dans son immensité
 S'ouvre et grandit sans fin l'espace illimité ;
 Là l'infini. Le bruit du monde s'y vient taire ;
 Nous n'y retrouvons plus nul écho de la terre ;
 Nul n'y laissa jamais l'empreinte de ses pieds,
 Et la vague toujours recouvre nos sentiers.
 Ainsi sur ce chemin où nul deux fois ne passe
 Tout souvenir de l'homme incessamment s'efface.
 Le passé sur nos pas ne saurait y venir ;
 Cet immense domaine est tout à l'avenir.
 L'homme ailleurs, malgré lui, replié sur lui-même,
 Se reporte aux objets qu'il regrette et qu'il aime ;

¹ Extrait des *Poèmes et Poésies*. Ces vers sont de 1817; ils ont certes une belle allure et de la profondeur.

Hors de lui-même, ici porté de toutes parts,
 Dans l'immense horizon il plonge ses regards,
 Monte au-dessus des cieux ; l'âme plus épurée
 Devient semblable à l'air dont elle est entourée.
 Ne vous retournez pas vers l'ancienne prison ;
 Regardez en avant ; poursuivez l'horizon ;
 Levez les yeux en haut, et, par delà ces voiles
 Où dans l'immense azur Dieu jeta les étoiles,
 Et plus haut, par delà ces mondes inconnus
 Où les regards humains n'étaient pas parvenus
 Et qui, depuis que Dieu les lança dans leur sphère,
 N'ont pas fait jusqu'à nous descendre leur lumière ;
 Et par delà ces cieux, ces mondes infinis,
 Votre âme trouvera son père et son pays.

La Grèce soulevée ¹.

Comment ce peuple que naguère
 J'ai cru voir, sans désir, sans force, sans vertu,
 Sous les fers musulmans en silence abattu,
 Elève-t-il un cri de menace et de guerre ?
 Au sein d'un tel repos si semblable au trépas,
 D'où lui nait ce pouvoir qu'il ne soupçonnait pas ?

Grèce, alors que tu te réveilles,
 Chercherai-je si loin quel pouvoir si puissant
 Soulève tout à coup ton peuple frémissant ?
 Et demanderai-je aux abeilles
 Pourquoi, dès mars en fleur, échappant au sommeil,
 Le Céphise les voit sur ses eaux murmurantes,
 De l'Hymette accourir si follement errantes,
 Et si vives sous le soleil ?

C'est le printemps qui se révèle
 Dans cette existence nouvelle

¹ Extrait du *Voyage de Grèce* (1827). Pierre Lebrun visita la Grèce en 1820, au moment où ce malheureux pays allait se soulever contre l'horrible tyrannie ottomane. Il assista au premier réveil de ce peuple héroïque et c'est alors qu'il écrivit une partie de ses vers. Son poème parut au lendemain de la bataille de Navarin, où l'Europe, après six ans d'inqualifiable inaction, anéantit la flotte turque. Dix mois plus tard une armée française chassait les Egyptiens de la Morée : la Grèce allait être libre. Un grand nombre de poètes français ont célébré ces événements qui eurent un énorme retentissement en Europe.

Dont elles ignorent l'auteur ;
 Et c'est la liberté qui, puissante et féconde,
 Aux Grecs, frappés soudain du feu générateur,
 Fait sentir sa saison qui brille sur le monde,
 Des siècles rajeunis printemps réparateur.
 Le despotisme enfin combat contre lui-même.

Le peuple, las d'un joug extrême,
 Soulève un jour son front tombé.
 L'arc, pressé d'une main peu sage,
 Se redresse et frappe au visage
 Le maître qui l'a trop courbé.

Le désespoir qui croît s'élève à la menace ;
 La haine a son courage, et la peur son audace.

Pensait-on, en voyant l'Archipel calme et doux
 En silence porter ce vaisseau d'île en île¹,
 Que l'Archipel toujours fût un lac immobile,
 Ou n'eût qu'un vent sans force, une onde sans courroux ?
 Le colosse flottant s'admire en sa conquête ;
 Et, dans le bel azur plongeant ses flancs d'airain ;
 Sur les flots qu'il écrase il marche en souverain,
 Fier du pavillon rouge éclatant sur sa tête ;
 Mais, si le vent un soir sort du golfe d'Argos,
 Il peut, devant Hydra, s'entendre avec les flots ;
 Et malheur au vaisseau, le jour de la tempête !

Elle approche ! elle vient ! l'éclair en est jeté.
 Vers Drajakan, un cri, par Scyllen répété²,
 Frappe les Grecs de joie et les Turcs d'épouvante.
 C'est toi qui lui réponds, du haut de l'Erymanthe,
 Sainte Religion³, sœur de la Liberté !
 J'ai vu, j'ai vu ces deux sœurs immortelles,
 Qui d'un peuple innocent ont écouté les pleurs,
 Paraltre, et faire au ciel, avec leurs blanches ailes,
 Briller, l'une sa croix, l'autre ses trois couleurs⁴.

¹ Allusion au vaisseau ottoman qui recueillait chaque année les impositions des différentes parties de l'Archipel.

² Noms des localités où tombèrent le même jour les deux héros qui avaient tenté de soulever la Moldavie et la Valachie contre les Turcs.

³ C'est l'archevêque de Patras, Germanos, qui souleva la Morée, au début de la guerre de l'indépendance.

⁴ Le drapeau des Grecs insurgés était bleu, vert et rouge.

Elles mêlent dans l'air leurs célestes emblèmes,
 Et voilà qu'un drapeau formé dans les cieux mêmes,
 Est tombé sur la terre, aussitôt toute en fleurs ;
 Je les vois maintenant, ces saintes alliées,
 Qui se donnent la main, et, d'un front souriant,
 Ont fait signe à la Grèce et montré l'Orient ;
 Et, l'une sur l'autre appuyées,
 Pour toujours réconciliées,
 Reprennent leur vol mutuel :
 Comme au temps de leur premier âge,
 Quand le Dieu qui hait l'esclavage
 Les a fait descendre du ciel.

Les tyrans à ce Dieu doublement infidèles,
 Qui tenaient sous leurs lois un beau peuple avili,
 De l'immense éclat ont pâli,
 Et déjà, fugitifs, cherchent leurs citadelles ;
 Déjà de leurs pyrgos ¹ s'échappent les agas
 Vers Coron et Nauplie et Corinthe et Patras,
 Qui bientôt à leur tour les chasseront loin d'elles.

.
 Car il est dans le ciel, il est dans le courage,
 Il est dans tout un peuple armé de désespoir
 Des forces que lui-même il ne saurait prévoir.
 Il serait beau que seul il sortît d'esclavage,
 Et du peuple empesté nettoiyât son rivage !
 Ah ! parmi tant de flots, dût-il même échouer,
 Il peut être encor beau qu'il périsse ; la gloire
 Couronne le malheur qu'on lui fait avouer :
 Le prix n'est pas toujours gagné par la victoire.
 Souvent des chars vaincus ont partagé les chants
 Qu'offraient aux chars heureux les lyres de l'Alphée.
 Platée et Marathon, n'est-ce pas dans vos champs
 Que la gloire a mis son trophée ?

Quand Philippe, à la Grèce autrefois si fatal,
 L'eut fait enfin tomber, mourante de sa lutte,
 Chéronée ! en ta plaine un lion colossal
 Fut élevé par elle en l'honneur de sa chute,
 A ses héros vaincus monument triomphal.

¹ Pyrgos, petits châteaux carrés dans lesquels vivaient les agas turcs, presureurs du peuple.

La pierre encore, autour de son antique place ¹,
 Fait palpiter le cœur de l'étranger qui passe.
 Eh bien ! d'un noble effort par un peuple entrepris,
 Un semblable trophée, est-ce un indigne prix ?
 Serait-ce peu qu'enfin, d'une belle journée,
 La Grèce pût venger cinq siècles de mépris,
 Et, retombant mais couronnée,
 Voir le lion de Chéronée.
 Colosse dispersé, rassembler ses débris !

Sur la mort de Napoléon ².

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière
 Soudain vient de descendre, et pour jamais a lui.
 Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,
 Dans la nuit achevant une obscure carrière,
 Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.
 Un grand homme n'est plus ; et pour jamais a lui
 L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.
 Au bruit tout à coup échappé
 Du roc lointain de Sainte-Hélène,
 Depuis les cimes de Calpé
 Jusques au dernier Borysthène,
 Les rois se sont levés, surpris ;
 Les peuples ont poussé des cris :
 « Il n'est plus ! il n'est plus ! » Et dans l'Europe immense
 A ces cris, tout à coup, succède un grand silence.
 Eloigné mais non pas absent,
 Prisonnier mais encor puissant,
 Le héros, sur sa vie exilée et captive,
 Comme aux jours où son sort brillait éblouissant,
 Attachait les regards de l'Europe attentive.
 Le monde encor semblait, sujet de son pouvoir,
 S'animer de lui seul, vivre de sa présence.
 Combien de passions, de crainte, d'espérance,
 Lui seul, de son rocher, faisait encor mouvoir !

¹ Le lion de Chéronée fut exhumé en 1818 par Odyssée, un des héros de l'Indépendance. Il git encore, brisé en partie, dans la plaine sacrée d'où l'on aperçoit la cime neigeuse du Parnasse.

² Extrait d'un long poème lyrique écrit en 1821. Ces vers sont inférieurs à ceux de Manzoni, de Lamartine, de Victor Hugo et de Barbier sur Napoléon ; ils ont cependant assez de souffle. Comp. avec *Napoléon II*, reproduit plus loin

Lui disparu, le monde est vide, solitaire,
 Immobile ; on dirait que ses derniers moments
 Ne laissent plus d'événements
 Dignes d'intéresser la terre.
 Quelle torpeur semble saisir
 L'Europe si longtemps active,
 Et qui, sans but qui la captive,
 N'a plus de vœu ni de désir !
 Peut-être, vingt ans occupée
 A craindre la terrible épée
 Du soldat deux fois empereur,
 Maintenant oisive et muette,
 En secret même elle regrette
 L'émotion de sa terreur.

II

Mais n'en croit-elle point quelque voix mensongère ?
 Ce trépas, c'est un bruit peut-être insidieux ?
 Qui le témoigne ? Et qui, sur la rive étrangère,
 L'a touché de ses mains et l'a vu de ses yeux ?
 Est-il vrai ? se peut-il qu'au monde soit ravie
 Une existence encor si pleine d'avenir !
 Et qu'une si puissante vie
 Ainsi qu'une autre ait pu finir !
 Croirai-je qu'éteignant l'étoile vagabonde,
 Le sort ait pu soumettre à l'éternel repos
 Ce guerrier voyageur qui parcourut le monde
 Avec un sceptre et des drapeaux !
 Oui, le voilà, couché sur un lit funéraire,
 Sans sceptre, sans drapeaux qui lui parent la mort ;
 Sans compagnons guerriers, sans pompe militaire,
 Tout seul en présence du sort !
 Prêt à quitter les camps dont il aime l'image,
 L'habit qu'il y portait, il le revêt encor ;
 Il a mis ses éperons d'or
 Pour le dernier combat et le dernier voyage.
 Ces yeux, ces traits éteints, ce front creux et plombé,
 D'une mort domestique ont donc subi l'injure !
 Ce général fameux comment est-il tombé
 Sans batailles et sans blessure !

O défaite du conquérant !
 O combien, alors qu'il expire,
 Sa main laisse échapper de sceptres en s'ouvrant !
 Que sa pensée entraîne avec elle en mourant
 D'images de combats, et de gloire, et d'empire !

III

Le puissant Charles- Quint, du trône descendu,
 Fit préparer vivant son sépulcre ; et d'avance,
 Immobile et muet dans la bière étendu,
 Essayait de sa mort la nuit et le silence.
 Plus grand, Napoléon au faite de son sort,
 Au sommet oublieux de la toute-puissance,
 S'était souvenu de la mort.

Dans l'abbaye antique ¹ où trois races royales
 Lui doivent du tombeau les honneurs retrouvés,
 Où de cent rois épars les débris relevés
 Règnent silencieux sous les nefs sépulcrales,
 Vaste palais des morts, lui-même avait un jour
 Marqué l'espace étroit de son dernier séjour ;
 Et sur le marbre noir étaient déjà tracées
 Les paroles de deuil, non encore effacées.

Où donc est l'hôte couronné
 A cette place destiné ?
 Pourquoi sous cette voûte humide,
 Aux regards si longtemps ouvert,
 Ce caveau reste-t-il désert ?

Napoléon est mort et son sépulcre est vide !
 De superbes humains incorrigible orgueil !
 Vanité des grandeurs, vanité du cercueil !
 Néant dont un néant se joue !
 Celui dont les désirs embrassaient l'univers
 S'est brisé dans la gloire ; et, pour dernier revers,
 Jusque dans la mort il échoue !
 Surpris à cet écueil nouveau,
 De son âme démesurée
 L'ambition, encor frustrée,
 N'a pu même atteindre un tombeau.

¹ L'abbaye de Saint-Denis, où il avait marqué son tombeau en 1811. On sait qu'il repose aux Invalides depuis 1840.

IV

Ah ! s'il avait voulu ! si de ce rang suprême
 Dont la gloire l'avait tenté
 L'orgueilleux se fût contenté,
 Il aurait dans la mort porté son diadème ;
 Et peut-être il vivrait ! D'un trop superbe espoir
 Pourquoi la France a-t-elle encouragé l'audace ?
 Que de vœux insensés exaltaient son pouvoir !
 Quel avenir nos chants promettaient à sa race !
 Avouez-le, Français ! oui, vous l'aimiez alors.
 J'ai souvent dans Paris entendu vos transports
 Accueillir ses vastes conquêtes ;
 Je vous ai vus en foule éblouis de ses fêtes
 Et des hauts monuments dont il chargeait vos bords ;
 Vous marchiez orgueilleux de commander en maîtres
 Aux peuples les plus grands, aux plus fiers potentats,
 Et de régner sur plus d'états
 Que n'en connurent vos ancêtres.
 Napoléon alors plaisait à tous les yeux :
 Il était un héros, car il était heureux.
 Vous n'aperceviez pas, frappés de sa lumière,
 Le cortège de maux à son char attaché,
 Et derrière un vainqueur le despote caché.
 J'ai partagé longtemps votre erreur tout entière.
 Jeune, à l'erreur commune aurais-je résisté ?
 Eh ! comment refuser d'y croire ?
 Il avait revêtu la gloire
 Des couleurs de la liberté ;
 Et, d'une crédule ignorance
 Détrompé trop tard aujourd'hui,
 Mon cœur, en ne suivant que lui,
 Ne croyait aimer que la France.
 Comme il m'avait séduit ! Que son éclat vainqueur
 Avait fait dans mon âme une profonde empreinte !
 Ah ! sa mémoire en moi n'est pas encore éteinte,
 Et son nom prononcé fait palpiter mon cœur¹.

¹ Il faut se rappeler que Pierre Lebrun fut élevé au Prytanée de Saint-Cyr, fondé par Napoléon, et reçut une gratification de l'empereur pour sa première ode.

V

Il est, il est dans le génie
 Un ascendant, un charme, un attrait enchanté :
 Une force puissante, aveugle, indéfinie,
 Nous entraîne vers lui comme vers la beauté.
 Comme elle, il séduit la jeunesse ;
 Comme elle, il répand une ivresse
 Qui trouble l'âme et la raison,
 Et dont l'invincible poison
 Une fois éprouvé nous subjuge sans cesse.
 Il peut nous tromper, nous trahir,
 Nous contraindre de le haïr,
 Mais, comment oublier la foi jadis donnée ?
 Comment perdre jamais ce premier sentiment.
 Cette admiration tendre et passionnée,
 Que les plus détrompés repoussent vainement ?
 On le blâme, on l'accuse, on le hait, on l'abhorre ;
 Mais notre cœur souvent en secret se dédit,
 Et, même alors qu'il le maudit,
 Se surprend à l'aimer encore¹.

Principales œuvres en vers à lire : (Perrin et C^{ie}, Paris), *Poésies* (1807-1827) ;
Théâtre : *Marie-Stuart* (1820) ; *Le Cid d'Andalousie* (1825). — Critiques à
 consulter : Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle* ; Paul
 Albert, *La littérature française au XIX^e siècle* ; G. Merlet, *Tableau de la
 littérature française*.

CASIMIR DELAVIGNE

Né au Havre en 1793, mort à Lyon en 1843.

Il débuta au lendemain de Waterloo par des odes éloquentes, d'un patriotisme noble, écrites pour consoler la France de ses gloires abattues. Ses *Messéniennes* eurent un succès énorme. Elles renferment de fort beaux vers ; malheureusement elles sont, en mains endroits, déparée par le *style empire*, la rhétorique boursoufflée du pseudo-classicisme, la manie des allusions antiques, ridicule dans des sujets modernes où il s'agissait d'exprimer des sentiments français. Plus tard,

¹ C'est à peu près l'opinion moyenne des Français qui ont pardonné à Napoléon sa tyrannie en souvenir de sa gloire immortelle.

sous l'influence du romantisme, la poésie de l'auteur se haussa à une forme plus belle. Comme lyrique, cependant, il est à peine l'égal de Pierre Lebrun ; on ne saurait le comparer à aucun des grands romantiques. C'est par son théâtre qu'il s'est élevé le plus haut. Là, il a montré une originalité réelle. Dans ses premières pièces dramatiques il a devancé, lui aussi, sur certains points, Victor Hugo, Dumas, Alfred de Vigny, et, plus tard, parallèlement à eux, il a contribué à créer le nouveau théâtre. Ses pièces comiques en vers ont la même valeur littéraire. Pendant l'ère romantique, il fut à peu près le seul à soutenir la dignité de la grande comédie ; Jules Lemaitre va jusqu'à dire qu'il ouvrit les voies à Emile Augier. Son théâtre, très scénique, très élevé, serait immortel s'il était soutenu par le prestigieux style du chef de l'école à laquelle il se rattacha sans l'imiter servilement.

A Lord Byron ¹.

L'Europe doit t'absoudre, en lançant l'anathème
Sur tes tristes imitateurs.

La gloire n'appartient qu'aux talents créateurs ;
Sois immortel : tu fus toi-même.

Il brille d'un éclat que rien ne peut ternir,
Ce tableau de la Grèce au cercueil descendue,
Qui n'a plus de vivant que le grand souvenir
De sa gloire à jamais perdue.

Contemplez une femme, avant que le linceul
En tombant sur son front brise votre espérance,
Le jour de son trépas, ce premier jour du deuil
Où le danger finit, où le néant commence :
Quelle triste douceur ! quel charme attendrissant !
Que de mélancolie, et pourtant que de grâce
Dans ses lèvres sans vie où la pâleur descend !
Comme votre œil avide admire en frémissant
Le calme de ses traits dont la forme s'efface,
La morne volupté de son sein pâissant !
Du corps inanimé l'aspect glace votre âme ;
Pour vous-même attendri, vous lisez vos destins
Dans l'immobilité de ses beaux yeux éteints.
Ils ont séduit, pleuré, lancé des traits de flamme,

¹ Extrait des *Messéniennes* (1815-1822). — La mort de lord Byron, qui mourut de la fièvre pendant qu'il combattait pour l'indépendance de la Grèce, a inspiré plusieurs poètes français, Lebrun et Lamartine entre autres. Pour ce dernier, voir le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* dans les *Nouvelles méditations poétiques*.

Et les voilà sans feux, sans larmes, sans regard !
 Pour qu'il vous reste un doute, il est déjà trop tard ;
 Mais l'espoir un moment suspendit votre crainte,
 Tant sa tête repose avec sérénité !
 Tant la main de la mort s'est doucement empreinte
 Sur ce paisible front par elle respecté,
 Où la vie en fuyant a laissé la beauté !

C'est la Grèce, as-tu dit, c'est la Grèce opprimée ;
 La Grèce belle encor, mais froide, inanimée ;
 La Grèce morte !... Arrête, et regarde ses yeux :

Leur paupière longtemps fermée
 Se rouvre à la clarté des cieux.

Regarde, elle s'anime ; écoute, sous ses chaînes
 Son corps frémit et s'est dressé.

Ce pur sang, que le fer a tant de fois versé,
 Pour se répandre encor bouillonne dans ses veines ;

Son front qui reprend sa fierté,

Pâle d'un long trépas, menace et se relève ;

Son bras s'allonge, et cherche un glaive ;

Elle vit, elle parle, elle a dit : Liberté !

Morte, tu l'admirais ; vivante, qu'elle est belle !

Tu ne peux résister à son cri qui t'appelle !

Tu cours, tu la revois, mais c'est en expirant.

Oh ! qui pourrait des Grecs retracer les alarmes,

Les vœux, les chants de deuil mêlés au bruit des armes ?

Autour de la croix sainte, au pied des monts errant,

Le peuple confondait dans l'ardeur de son zèle

Son antique croyance avec sa foi nouvelle,

Invocait tous ses dieux, et criait en pleurant :

« Vent qui donnes la vie à des fleurs immortelles,

» Toi, par qui le laurier vieillit sans se flétrir ;

» Vent qui souffles du Pinde, accours, étends tes ailes

» Ton plus beau laurier va mourir !

» Flots purs, où s'abreuvait la poésie antique,

» Child - Harold sur vos bords revient pour succomber ;

» Versez votre rosée à ce front héroïque

» Que la mort seule a pu courber.

» Dieux rivaux, de nos pleurs séchez la source amère ;

» Dieu vainqueur de Satan, Dieu vainqueur de Python,

» Renouvelez pour lui les jours nombreux d'Homère
 » Et la vieillesse de Milton ! »
 N'invoquez pas les vents, insensés que vous êtes !
 Leur souffle aime à flétrir la palme des poètes,
 Tandis qu'il mûrit les poisons !
 N'invoquez pas les flots des fontaines sacrées ;
 Ils brûlent tôt ou tard les lèvres inspirées
 Pour qui semblaient couler leurs dons !
 N'invoquez pas les dieux ; ils dorment, la mort veille.
 Pour peu qu'un bruit de gloire ait dénoncé vos jours
 A son impitoyable oreille,
 La mort entend ; les dieux sont sourds !
 Il n'est plus ! il n'est plus ! toi qui fus sa patrie,
 Pleure, ingrate Albion : l'exil paya ses chants.
 Berceau de ses aïeux ¹, pleure, antique Neustrie ;
 Corneille et lui sont tes enfants.
 Et toi que son trépas livre sans espérance
 Aux chaînes des tyrans qu'auraient punis ses vers,
 Pleure, esclave ; son luth consolait ta souffrance,
 Son glaive aurait brisé tes fers !
 Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré : la gloire
 Prépare les funèbres jeux
 Qu'ils vont offrir à sa mémoire.
 Qu'ils marchent, que son cœur repose au milieu d'eux,
 Enseveli par la Victoire.
 Alors avec le fer du Croissant abattu
 Ils graveront sur son dernier asile :
 « O sort ! que ne l'épargnais-tu ?
 » Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille ! »
 Ah ! quels que soient les lieux par sa tombe illustrés,
 Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
 Dont Londres est fière encore et qu'a perdu la France,
 Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés.
 Westminster, ouvre-toi ! Levez-vous devant elle,
 De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
 Royales majestés ! et vous, race immortelle,
 Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux !
 Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme.....

¹ La famille de Lord Byron est originaire de Normandie ; ses aïeux suivirent Guillaume-le-Conquérant en Angleterre.

Pressez-vous, faites place à ce digne héritier !
 Milton, place au poète ! Howe, place au guerrier !
 Pressez-vous, rois, place au grand homme !

Epilogue ¹.

Rome, que me veux-tu ? quel charme attendrissant
 Tourne vers tes déserts ma triste rêverie ?
 D'où vient que loin de toi mon cœur ému ressent
 Ce doux mal que, loin d'elle, on sent pour sa patrie ?
 Et toi, Venise aussi, d'où vient que malgré moi
 J'ai des pensers d'exil lorsque je pense à toi ?
 J'aimais à contempler votre ciel sans nuage :
 Est-ce lui qui vers vous reporte mes soupirs ;
 Et, pour mieux m'attirer par sa brillante image,
 De toutes ses splendeurs luit dans mes souvenirs ?
 Mais Naples a de beaux jours, des jours plus beaux encore,
 Un ciel plus transparent, plus pur, plus radieux ;
 Regarder c'est jouir, quand Naples se colore
 De la teinte du soir qui rafraîchit vos yeux,
 Ou sort avec ses monts des vapeurs de l'aurore.
 Le soleil à lui seul remplit le firmament,
 Quand ses ardents rayons la couvrent tout entière,
 Brûlent les flancs bronzés du Vésuve fumant,
 Et qu'aux feux du midi le golfe s'enflammant
 Roule à vos pieds l'azur, l'écume et la lumière.
 Et ce soleil pourtant, ces jours dont Naples est fière,
 Ces belles nuits, ces monts, ces flots éblouissants,
 Cet océan de feu ne parlent qu'à mes sens.
 Est-ce vous que j'aimais, brillantes cascates ?
 Est-ce votre fraîcheur que je cherche au réveil,
 Votre murmure absent qui berce mon sommeil ?...
 Mais j'ai vu se briser des cascades plus belles ;
 A travers leur cristal j'ai vu du haut des airs
 L'iris, de ses couleurs plus prodigue pour elles,
 Se jouer dans leurs flots qui lançaient plus d'éclairs.
 Et pourtant quand je pense aux cimes éternelles,

¹ Cette pièce, extraite des *Derniers chants*, fut composée le lendemain de la représentation, de *Marino Faliero*, en 1829. Vinet la cite comme une œuvre remarquable ; elle l'est, en effet, mais on y sent fortement l'influence de Lamartine.

Aux torrents écumeux des rochers de Terni,
C'est comme un voyageur et non comme un banni
Des pontifes romains fastueuse demeure,
Travaux de Raphaël, monuments des Césars,
Tombeaux, peuple de marbre enfanté par les arts,
Chênes verts d'Albano, c'est donc vous que je pleure
Jardins de la Brenta qui parfument les vents,
Ce sont vos orangers, votre magnificence,
Et du palais ducal les souvenirs vivants...
Mais de grands souvenirs revivent à Florence.
O vous, pour qui mon choix pencha de préférence,
N'en convenez-vous pas ? Florence, votre sœur,
A des marbres divins comme de frais ombrages ;
Elle emprunta son nom aux fleurs de ses bocages ;
Et Florence pourtant ne dit rien à mon cœur.
Ah ! quels que soient les feux dont le ciel se décore,
La splendeur des cités, leurs monuments pompeux,
Il n'est point de beaux lieux que n'embellisse encore
Le sentiment profond qu'on éprouva près d'eux.
Les bords où, voyageur, il s'exila lui-même,
N'ont pour l'indifférent qu'un charme passager ;
Alors qu'il les admire, il se sent étranger ;
Mais le ciel du pays est aux lieux où l'on aime.
Du jour qu'elle parut à mes yeux attendris,
Un intérêt plus cher, une beauté nouvelle,
Je ne sais quel attrait qui fait qu'on se rappelle,
Prêta de l'éloquence à la tombe, aux débris,
Et je n'oubliai plus quand j'admirai près d'elle.
L'air natal m'agita d'un doux frémissement ;
Je crus voir reflourir une gloire flétrie ;
Tout me sembla grandeur, chef-d'œuvre, enchantement,
Tout me fut souvenir, tout me devint patrie,
Et lorsque malgré moi je me laissai charmer
A l'amour dont pour vous mon âme s'est éprise,
Rome, ce n'est pas toi ; ce n'est pas toi, Venise,
C'est elle que j'aimais en croyant vous aimer !
Ne verrai-je donc plus se dérouler ces plaines,
Ces coteaux onduleux comme les flots des mers ?
Ne les verrai-je plus, ces campagnes romaines,
Dont mes pas auprès d'elle ont foulé les déserts,

Et ce noir Colisée, et, dans sa vaste enceinte,
Ces clartés qui tombaient des arceaux entr'ouverts,
Quand, la tête penchée, un bras sur la croix sainte,
A minuit, belle et pâle, elle écouta mes vers !
Des jardins Médicis qui me rendra l'ombrage,
Les pins silencieux des jardins Pamphili,
Où dans son souvenir j'errais enseveli ?
Que mon cœur tressaillait dans ce sentier sauvage,
A travers les vapeurs des flots de Tivoli,
Lorsque son voile humide effleurait mon visage !
Qu'ai-je admiré, profane, à ce bruit solennel
De l'airain, des clairons, des foudres de la guerre,
Quand les bras d'un vieillard, étendus vers le ciel,
Recueillaient ses pardons pour les rendre à la terre ?
Profane, j'admiraïs ce front noble et charmant,
Rêve éternel de ceux qui l'ont vue un moment.
Rendez-moi, lieux chéris, dont le nom seul m'agit,
Rendez-les-moi, ces jours où j'ai vécu si vite,
Ce dévorant espoir d'un plaisir qu'on attend,
Ces craintes, ces transports, cette flamme sacrée
Que ses yeux répandaient dans mon sein palpitant,
Dont mon cœur s'embrasait à sa voix inspirée,
Ces siècles de bonheur pressés dans un instant !
Eh quoi ! les ressaisir n'est plus en ma puissance ;
Quoi ! jamais oubliés, mais passés pour jamais !¹
Ils l'étaient à Venise ; et, malgré son absence,
Elle anima pour moi ce tombeau que j'aimais.
Je l'y voyais encore, et mon âme attristée
Regrette jusqu'aux lieux où je l'ai regrettée.
De nos beaux jours de Rome un effet pâle et doux
Eclairait ces débris, lorsque l'Adriatique
Venait, comme une veuve en deuil de son époux,
Mêler à mes soupirs son bruit mélancolique...
Ah ! qu'ai-je dit ? ces jours que je croyais perdus
Que je redemandais au soleil d'Italie,
Un seul jour les vaut tous et me les a rendus.
Ils brillent à mes yeux sur la France embellie.

¹ Réminiscence du *Lac* de Lamartine. Voir plus loin cette pièce, qui date de 830, et la comparer à celle-ci.

Celle de qui l'image accompagnait mes pas
 Dans ce dernier palais des héros de Venise,
 Funèbre monument, peuplé par le trépas,
 Où l'immortalité sur la tombe est assise,
 Celle à qui j'ai juré de ranimer ces morts,
 Tremblante de ma crainte, heureuse de ma joie,
 Elle a vu le succès couronner mes efforts.
 Cette gloire est la sienne, et je la lui renvoie.
 Oui, ces frémissements d'un plaisir douloureux,
 Ces cris des spectateurs, ces pleurs versés par eux,
 Ce pouvoir d'exciter l'espoir ou les alarmes,
 D'emporter avec soi les cœurs dans son essor,
 Ce triomphe enivrant a d'ineffables charmes ;
 Mais un de ses regards m'enivrait plus entor,
 Et j'aurais tout donné pour une de ses larmes !

Marino Faliero ¹.

Marino Faliero, doge de Venise, pour venger une insulte faite à sa femme par Sténo, jeune patricien, un des quarante, conspire contre la République de Venise ; il est découvert et condamné à mort. Il va être exécuté, et, pour comble de malheur, il sait que sa jeune femme, pour laquelle il s'est perdu, a manqué à ses devoirs d'épouse. Doublement frappé par l'éroulement de sa fortune et de son foyer, il écoute la sentence.

ACTE V

Scène II

(Dans le palais du Conseil des Dix).

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STENO, LES DIX, LES
 MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE, Chef des Dix.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
 Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés :
 Israël Bertuccio, sois puni du supplice
 Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice,
 Meurs : c'est le châtimeut contre toi prononcé.
 Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
 Quand des jeux solennels il contemple la fête,
 Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

¹ Extrait de *Marino Faliero*, tragédie en cinq actes (1829).

ISRAEL, l'un des chefs de la conspiration.

Est-il prêt ? je le suis

LIONI, patricien.

Tu n'as plus qu'un moment .

Un aveu peut encor changer ton châtement.

Que cherches-tu ?

ISRAEL

Ces mots ont droit de me confondre,
Je cherchais si Bertram¹ était là pour répondre.

LIONI

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL

Oui : comme délateur quand doit-on l'anoblir ?

BENETINDE

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables ?

ISRAEL

Et, si je dénonçais les traitres véritables,
Périraient-ils ?

BENETINDE

Ce soir.

ISRAEL

Je vous dénonce tous.

Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

Il retombe assis.

BENETINDE, à Faliero.

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire ?

FALIERO

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE

A qui donc ?

FALIERO

A mon peuple ici-bas,

Et dans le ciel à Dieu.

¹ Nom du conjuré qui a dénoncé le complot.

BENETINDE

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge ; après nous tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO

Son tribunal un jour me vengera du vôtre.

Montrant Sténo.

Il le doit. Parmi vous, je vois un assassin.

BENETINDE

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre,

STÉNO

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'absoudre.

FALIERO

Lisez, j'attends.

BENETINDE, d'une voix émue.

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié !

A Faliero.

« Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
» Et gouverneur de Rhode à tes armes sounise,
» Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
» Toi doge, convaincu d'avoir trahi l'Etat..

Passant la sentence à Lionl.

Achez, je ne puis,

LIONI

« Tu mourras comme traître.

» Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
» Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor ;
» Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
» Tu mourras où ton front ceignit le diadème,
» L'escalier des Géants, à ton heure suprême,
» Verra le criminel par ses pairs condamné,
» Périr où le héros fut par eux couronné.

Montrant les portraits des doges.

» Entre nos souverains, contre l'antique usage,
» Tu ne revivras pas dans ta royale image.

» A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
 » Le tableau sera vide, et sur le voile noir,
 » Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
 » On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes ! »

FALIERO

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
 Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
 Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
 Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
 De ma voix qui s'éteint recueillez les accents.
 Si je fus criminel, sont-ils donc innocents ?
 Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire ;
 Mais voici les destins que je dois leur prédire :
 Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux ;
 Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
 Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
 Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
 Esclaves éternels de tous les conquérants,
 Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans,
 Leurs trésors passeront, et les vices du père
 Aux vices des enfants légueront la misère.
 Nobles déshonorés, un jour on les verra,
 Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
 Prostituer leur titre, et vendre les décombres
 De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
 D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
 Stérile en citoyens dans sa fécondité,
 Lorsque Venise enfin, de débauche affaiblie,
 Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
 Morte, n'offrira plus que deuil et désespoir,
 Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir,
 En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
 Ils diront : « Elle aussi, mise à mort pour ses crimes ! »

BENETINDE

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
 Et tant que tu vivras tu seras respecté.
 Tu nous braves encor : le peuple te rassure ;
 Mais autour du palais vainement il murmure.

N'attends rien que de nous : d'une part de tes biens
 Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
 Dis-nous quels sont tes vœux, car ton heure est prochaine
 Parle.

FALIERO

Laissez-moi seul.

BENETINDE, montrant Israël.

Qu'au supplice on l'entraîne !

ISRAËL, il s'avance et tombe à genoux devant le doge
 Soldat, je veux mourir béni par cette main
 Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO

Au revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes !
 Jusqu'à ton dernier jour, toi, qui fus sans alarmes,
 Sois sans remords !

Il se lève.

Avant de subir ton arrêt,
 Embrasse ton ami...

ISRAËL

Mon prince daignerait..

FALIERO

Titre vain ! entre nous il n'est plus de distance :
 Quand la mort est si près l'égalité commence.

Israël se jette dans les bras du doge.

BENETINDE, aux soldats qui entourent Israël.

Allez !

Aux membres de la junta.

Retirons-nous.

Scène III

FALIERO

Qui l'eût pensé jamais ?
 J'expire abandonné par tous ceux que j'aimais :
 Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle.
 Mais quoi ! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,

Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
 Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux !
 Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
 Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre :
 Je l'ai béni !... Des biens me sont laissés par eux ;
 Donnons-les. A qui donc ? Pourquoi faire un heureux ?
 Puis-je y trouver encore une douceur secrète ?
 Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

Il s'assied près de la table et écrit.

Qu'importe ?

Scène IV

Entre Eléna, la femme coupable du vieux doge.

ELÉNA

J'ai voulu vous parler sans témoins ;
 Enfin on l'a permis. Puis-je approcher ?
 Le doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.

Du moins.

Répondez.

Le doge continue de garder le silence.

Par pitié, daignez me le défendre ;
 J'entendrai votre voix.

Même silence du doge.

M'éloigner sans l'entendre,

Il le faut donc !

Elle fait un pas pour sortir, revient, se traîne jusqu'auprès de Faliero, saisit
 une de ses mains, et la baise avec transport.

FALIERO. Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers et lui dit :

Ma fille a tardé bien longtemps !¹

ELÉNA

O ciel ! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
 Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
 Elle a causé vos maux ; c'est elle qui vous tue,
 Et vous lui pardonnez !

¹ Tous les critiques ont fait remarquer que c'est là un des plus beaux mots
 du théâtre ; il serait difficile, en effet, d'exprimer plus noblement la sainte pitié
 jaillissant d'une âme sans espoir.

FALIERO, la relevant

Qui ? moi ! je ne sais rien.

ELÉNA

Quoi ! vous oubliez tout !

FALIERO

Non ; car je me souviens

Que tu m'as fait aimer une vie importune ;
Tes soins l'ont prolongée, et, dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ELÉNA

Espérez !

Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ELÉNA

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer ; entendez-vous leurs cris ?

FALIERO

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris ;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière ;
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ELÉNA

Ordonnez ; quels devoirs voulez-vous m'imposer ?
Je m'y soumets.

FALIERO, lui remettant un papier.

Tiens, prends ! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ELÉNA

C'en est trop !... Innocente,
J'aurais pu l'accepter ; coupable...

FALIERO

Que dis-tu .

Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fier encor du nom qu'un condamné te laisse.

Des monuments humains que sert de le bannir ?
 De mes travaux passés l'éternel souvenir,
 Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge ;
 Et jamais nos neveux ne verront du rivage
 Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
 Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
 Sois frère de tous deux.

ELÉNA

Qu'avec vous je succombe !

Je n'ai plus d'autre espoir.

FALIERO

Et demain, sur ma tombe,
 Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs ?
 Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
 N'est-ce pas ?

ELÉNA

Moi ! grand Dieu !

FALIERO

Toi que j'ai tant aimée,

Que j'aime !

ELÉNA

Sans espoir, de remords consumée,
 Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO

Songe à ces malheureux qui viennent de périr ;
 Veille sur leurs enfants dont je plains la misère.

ELÉNA

Je prodiguerai l'or.

FALIERO

Qu'ils te nomment leur mère ;
 Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ELENA

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné ?...

FALIERO

Digne de ton époux ; et ton juge suprême,
 Indulgent comme lui, pardonnera de même.

La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza parait, accompagné de deux affidés qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Eléna, de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ELÉNA

C'est un devoir pour moi :
Quand le moment viendra, je serai sans faiblesse.

FALIERO

Eh bien !... il est venu.

ELÉNA, avec désespoir.

Déjà !

FALIERO, la serrant contre son sein.

Tiens ta promesse...

Adieu !

ELÉNA

Jamais ! j'aurais... Non, ne me quittez pas !
Non, non ! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle
L'abandonner ainsi !... Grand Dieu ! veillez sur elle !

Il la place dans un fauteuil.

Cette mort passagère a suspendu tes maux :
Adieu, mon Eléna ! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître ;
Mais il meurt en t'aimant.

Il lui donne un dernier baiser ; on le couvre du manteau ducal : il place la couronne sur sa tête, et suit Verezza. Le tumulte s'accroît ; on entend retentir avec force : Faliero ! Faliero ! Grâce ! grâce !

Scène V

ELÉNA, qui se ranime par degrés.

Je l'obtiendrai peut-être...
Votre grâce... oui... marchons... Ciel ! par eux immolé,
Il va périr... Mais non... les cris ont redoublé :

Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.
 Dieu clément ! c'est leur père ! O mon Dieu, je t'implore !
 Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous ; brisez-les !...
 La foule a pénétré dans la cour du palais ;
 On les force à laisser leur vengeance imparfaite !
 Il est sauvé, sauvé ! courons...

LIONI, suivi des Dix ; il paraît dans la galerie du fond, un glaive dans une main
 et la couronne ducale de l'autre.

Justice est faite !

Eléna tombe privée de sentiment.

Le serment¹.

LORD DERBY, politicien ambitieux et sans scrupules.

Tout, près d'un bien si cher, m'est presque indifférent.
 Cependant en ami, je puis dire en parent,
 Je viens vous rappeler qu'on me veut pour lord-maire.
 On me veut, c'est le mot, dois-je me laisser faire ?
 Certes il n'est point de voix dont je fasse mépris ;
 Une seule à mes vœux est pourtant d'un grand prix,
 La vôtre ! cher neveu, tirez-moi de mes doutes.
 Je consens, pour l'avoir, à les accepter toutes

EDOUARD LINDSEY, chef de l'opposition, libéral convaincu et très honnête.

Puis-je savoir, avant de débattre ce point
 Si le serment, milord, ne vous arrête point ?

LORD DERBY, plus froidement.

Sur le serment, monsieur, chacun a sa doctrine.
 La conscience alors est ce qui détermine.
 En refusant le sien, mon père agit, je crois,
 Moins en homme d'Etat qu'en martyr de ses rois ;
 Car, bien qu'un tel refus soit un acte héroïque,
 Il vous rend inutile à la chose publique.
 Or, tous les citoyens lui devant leur concours.
 Puis-je la priver, moi, de mes faibles secours ?

¹ Extrait de *La Popularité* (1838), la meilleure comédie de Delavigne. Bien que la scène se passe en Angleterre, au XVIII^e siècle, c'est la peinture générale des mœurs politiques de toutes les démocraties que l'auteur y a faite, de main de maître. On remarquera combien il y a dans cet extrait de vers fortement pensés et bien frappés, qui rappellent ceux de Molière dans ses hautes comédies.

Pour le gouvernement j'ai peu de sympathie ;
 Mais il existe enfin : loin de prendre à partie
 Un fait qu'il faut subir, je tiens qu'un homme droit
 Peut accepter le fait sans admettre le droit.
 Tranquille sur le but que mon cœur se propose,
 Une formalité me semble peu de chose,
 Et, la fin, dans ce cas, excusant le moyen,
 Je redeviens sujet pour être citoyen ;
 Le tout avec réserve ! Un serment politique,
 Qu'est-ce ? un pacte obligé, que... certain cas critique
 Peut jusqu'à... certain point rompre... en certain moment.
 Et qui n'engage pas comme un autre serment ¹.

EDOUARD

Milord me permettra de penser le contraire :
 Ce qui touche à l'honneur ne peut être arbitraire,
 Et, dût-il nous coûter, s'il est fait librement,
 Un serment politique est toujours un serment.
 Le prononce qui veut, et qui veut le refuse ;
 Parlant qui le trahit me paraît sans excuse.
 C'est tuer les devoirs que les interpréter ;
 Leur ascendant moral ne saurait exister
 Avec ces faux-fuyants, avec ces différences
 Qui feraient qu'un même homme aurait deux consciences,
 Et que l'homme public agirait sans rougir
 Comme l'homme privé serait honteux d'agir :
 Il n'est point d'acte alors qui restât condamnable,
 Point d'attentat hideux, de crime abominable,
 Qu'en le sanctifiant l'intérêt n'ordonnât,
 Et tout serait vertu jusqu'à l'assassinat.
 Laissons donc aux devoirs leur rigueur despotique :
 Ni liberté, ni lois, sans probité publique !
 Quand l'élu du pays ne s'est point parjuré,
 Il doit dormir en paix sur ce que j'ai juré ;
 C'est par respect pour moi que j'y reste fidèle :
 Et je ne comprends pas qu'une foi solennelle,
 Echangée avec lui devant Dieu, devant tous,
 Soit un contrat moins fort, un nœud moins saint pour nous.

¹ Molière, s'il eût vécu de nos jours, n'aurait pas mieux exprimé la tartuferie politique.

Que la foi qu'un joueur engage à qui le vole
 Dans un tripot de Londre en perdant sur parole.

Dans les *Œuvres complètes* de C. Delavigne (Garnier, frères, éd.), lire surtout : Poésies : *Messéniennes* (1815-1822). *Derniers chants*, œuvre posthume ; Théâtre en vers : *Les Vêpres Siciliennes* (1819), *Le Paria* (1821), *L'École des Vieillards* (1823), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *Les Enfants d'Edouard* (1833), *Une famille au temps de Luther* (1836), *La Popularité* (1838), *La fille du Cid* (1839). — Pour la critique de ses œuvres, consulter : Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle* ; G. Pellissier, *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893) ; Jules Lemaitre, *Impressions de Théâtre* (1894) ; C. Lénient, *La Comédie en France au XIX^e siècle* (1898).

BÉRANGER (PIERRE-JEAN DE)

Né et mort à Paris, 1787-1850

Les princes de la jeune critique sont peu tendres pour la mémoire littéraire du célèbre chansonnier ; il faut presque du courage aujourd'hui pour oser citer ses œuvres dans une chrestomathie. On doit cependant le faire, ne serait-ce qu'à cause de l'énorme influence exercée par elles sur une partie du public français. « En France, disait-on jadis, tout finit par des chansons. » Celles de Béranger ont non seulement fini mais commencé bien des choses : la légende napoléonienne, par exemple, qu'il contribua plus que tout autre à propager. Les défauts du vieux chansonnier sont criants : épicurisme grossier, chauvinisme plat et ridicule, anti-catholicisme de commis-voyageur, sentimentalité naïve ; il a exprimé, comme Scribe, ce qu'il y avait de plus vulgaire dans l'âme des petits bourgeois de son temps. Pourtant, de l'énorme fatras de ses pauvretés lyriques, surgissent une vingtaine de chansons absolument remarquables par la verve pleine de bons sens, l'esprit aiguisé, l'indignation sincère, le sentiment profond de l'humanité, la pitié vraie et touchante. Comme styliste, Béranger est un pur classique, mais il a su tirer du vers de l'ancienne école, des rythmes très souples, très variés, d'une originalité indéniable, que seul Lafontaine a dépassée, parmi les classiques.

Le vilain ¹.

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
 Le de qui précède mon nom !
 Êtes-vous de noblesse antique ?
 Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non :

¹ La satire politique chez Béranger est très souvent grossière ; quelquefois, comme dans cette pièce, elle est pleine de bon sens pénétrant et atteint le véritable esprit.

Non, d'aucune chevalerie
 Je n'ai le brevet sur vélin,
 Je ne sais qu'aimer ma patrie...
 Je suis vilain et très vilain...
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naitre ;
 Car dans mon sang, si j'ai bien lu,
 Jadis mes aïeux ont d'un mattre
 Maudit le pouvoir absolu.
 Ce pouvoir sur sa vieille base,
 Etant la meule du moulin,
 Ils étaient le grain qu'elle écrase,
 Je suis vilain, et très vilain...
 Je suis vilain
 Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
 N'ont vexé des serfs indigents :
 Jamais leurs nobles cimenterres
 Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
 Aucun d'eux, las de sa campagne,
 Ne fut transformé par Merlin
 En chambellan... de Charlemagne.
 Je suis vilain et très vilain
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
 Mes braves aïeux n'ont pris part .
 De l'Anglais aucun dans nos villes
 N'introduisit le léopard ;
 Et quand l'Eglise, par sa brigue,
 Poussait l'Etat vers son déclin,
 Aucun d'eux n'a signé la ligue.
 Je suis vilain et très vilain...
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
 Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
 Nobles par votre boutonnière,
 Encensez tout soleil levant.
 J'honore une race commune,
 Car sensible, quoique malin,
 Je n'ai flatté que l'infortune.
 Je suis vilain et très vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain,

Les souvenirs du peuple¹.

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps ;
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire ;
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille :
 « Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encore le révère
 Oui, le révère.
 Parlez-nous de lui, grand'mère ;
 Parlez-nous de lui. »²

— Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois, il passa,
 Voilà bien longtemps de ça :
 Je venais d'entrer en ménage.
 A pied grim pant le coteau
 Où pour voir je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise.

¹ C'est la meilleure chanson impérialiste de Béranger, parce qu'aucune trace de chauvinisme n'en dépare la touchante simplicité. Elle a beaucoup plus contribué à répandre la légende napoléonienne que bien des odes d'un lyrisme plus pompeux. Comparer cette pièce avec celles de Lebrun et de Victor Hugo, d'un caractère si différent.

² Lui, c'est, bien entendu, Napoléon I.

Près de lui je me troublai !
Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
 Il vous a parlé !

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège !
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
 Quel beau jour pour vous !

— Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte :
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte !
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
 Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
 Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.

Il part, et comme un trésor
 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 — Vous l'avez encor, grand'mère !
 Vous l'avez encor !

— Le voici. Mais à sa perte
 Le héros fut entraîné.
 Lui qu'un pape a couronné
 Est mort dans une île déserte.
 Longtemps aucun ne l'a cru,
 On disait : Il va paraître,
 Par mer il est accouru
 L'étranger va voir son maître.
 Quand d'erreur on nous tira,
 Ma douleur fut bien amère,
 Fut bien amère.

— Dieu vous bénira, grand'mère !
 Dieu vous bénira.

Le vieux vagabond ¹.

Dans ce fossé cessons de vivre ;
 Je finis vieux, infirme et las.
 Les passants vont dire : Il est ivre ;
 Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
 J'en vois qui détournent la tête ;
 D'autres me jettent quelques sous.
 Courez vite ; allez à la fête.
 Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
 Parce qu'on ne meurt pas de faim ;
 J'espérais voir de ma détresse
 L'hôpital adoucir la fin.
 Mais tout est plein dans chaque hospice,
 Tant le peuple est infortuné ;
 La rue, hélas ! fut ma nourrice.
 Vieux vagabond, mourons où je suis né.

¹ C'est dans la dénonciation des misères ou des injustices sociales que Béranger a trouvé les accents les plus vrais ; les deux pièces qui suivent sont, à cet égard, caractéristiques.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
 J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier !
 — Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
 Répondaient-ils, va mendier.
 Riches, qui me disiez : Travaille,
 J'eus bien des os de vos repas ;
 J'ai bien dormi sur votre paille.
 Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
 Mais non : mieux vaut tendre la main.
 Au plus, j'ai dérobé la pomme
 Qui mûrit au bord du chemin.
 Vingt fois pourtant, on me verrouille
 Dans les cachots, de par le roi ;
 De mon seul bien on me dépouille.
 Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
 Que me font vos vins et vos blés,
 Votre gloire et votre industrie,
 Et vos orateurs assemblés ?
 Dans vos murs ouverts à ses armes
 Lorsque l'étranger s'engraissait,
 Comme un sot j'ai versé des larmes.
 Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
 Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
 Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
 A travailler au bien de tous.
 Mis à l'abri du vent contraire,
 Le ver fût devenu fourmi ;
 Je vous aurais chéris en frère.
 Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Les fous.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
 Au cordeau nous alignant tous,
 Si des rangs sortent quelques hommes
 Tous nous crions : A bas les fous !

On les persécute, on les tue ;
 Sauf, après un lent examen,
 A leur dresser une statue,
 Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
 Vierge obscure, attend son époux !
 Les sots la traitent d'insensée ;
 Le sage lui dit : Cachez-vous.
 Mais, la rencontrant loin du monde,
 Un fou qui croit au lendemain,
 L'épouse ; elle devient féconde
 Pour le bonheur du genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
 L'appelle à partager nos droits.
 Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
 Ces fous rêveurs tombent tous trois.¹
 Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
 Du bonheur cherche le chemin,
 Honneur au fou qui ferait faire
 Un rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?
 Un fou qu'on raillait en tout lieu.
 Sur la croix que son sang inonde,
 Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
 Si demain, oubliant d'éclorre,
 Le jour manquait, eh bien ! demain
 Quelque fou trouverait encore
 Un flambeau pour le genre humain.

Le suicide ².

Quoi ! morts tous deux ! dans cette chambre close
 Où du charbon pèse encor la vapeur !
 Leur vie, hélas ! était à peine éclos.
 Suicide affreux, triste objet de stupeur !

¹ « Tous trois » se rapporte aux autres grands écrivains humanitaires dont parle Béranger dans deux couplets que nous avons supprimé.

² Ces vers touchants ont été écrits en 1832, après le suicide de deux jeunes gens, Escousse et Lebras, qui se tuèrent de désespoir.

Ils auront dit : le monde fait naufrage.
 Voyez pâlir pilote et matelots,
 Vieux bâtiment usé par tous les flots,
 Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
 L'air qui berça votre premier sommeil,
 Si quelque brume obscurcit votre aurore,
 Leur disait-on, attendez le soleil.
 Ils répondaient : qu'importe que la sève
 Monte enrichir les champs où nous passons !
 Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons,
 Est-ce pour nous que le soleil se lève ?
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
 C'est par dépit que les vieillards le font.
 Est-il de coupe où votre âme ravie,
 En la vidant n'ait vu l'amour au fond ?
 Ils répondaient : c'est le rêve d'un ange.
 L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
 De tout son culte un autel est resté ;
 Y touchions-nous, l'idole était de fange.
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! mais, les plumes venues,
 Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
 Bravant la foudre et dépassant les nues,
 La gloire en face, atteindre à son zénith.
 Ils répondaient : le laurier devient cendre,
 Cendre qu'au vent l'envie aime à jeter ;
 Et notre vol dût-il si haut monter,
 Toujours près d'elle il faudra redescendre.
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
 N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?

Dans la patrie on retrouve une mère,
 Et son drapeau nous couvre de ses plis.
 Ils répondaient : ce drapeau qu'on escorte
 Au toit du chef, le protège endormi ;
 Mais le soldat, teint du sang ennemi,
 Veille et de faim meurt en gardant la porte.
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
 Quelque nourrice a peuplé vos esprits ;
 Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ,
 Sa voix de père a dû calmer vos cris.
 Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
 N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant.
 Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
 Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
 Et, vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
 Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
 Ne sachant pas qu'en une chatne immense,
 Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
 L'humanité manque de saints apôtres
 Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
 Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
 Se faire aimer, c'est être utile aux autres. ¹
 Et vers le ciel se frayant un chemin,
 Ils sont partis en se donnant la main.

Œuvres complètes de Béranger (Garnier, frères éditeurs, Paris). A lire : *Le Béranger des Ecoles* avec notice de Legouvé (1894). Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, T. I (1832-1833) ; *Causeries du Lundi*, T. II, 1850 ; et *Nouveaux Lundis*, T. I (1861) ; Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle* (1845) ; Ernest Renan, *La philosophie de Béranger* dans les *Questions contemporaines* (1868). Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la Littérature française* (1898).

¹ Voilà une noble pensée. Béranger a parfois de ces trouvailles.

II

Les Romantiques.

Il est presque impossible de donner une définition précise et complète du mot romantisme. M^{me} de Staël, qui l'introduisit en français dans son ouvrage *L'Allemagne* ¹, entendait, sous ce vocable venu d'Outre-Rhin, la poésie née de la chevalerie et du christianisme, par opposition à la poésie classique issue de l'antiquité païenne. On a, depuis lors, singulièrement élargi cette définition d'ailleurs en partie exacte ; dans le romantisme des Lamartine, des Hugo, des Vigny et des Musset, il y a bien d'autres caractères qu'il faut savoir démêler pour comprendre la révolution littéraire opérée par eux. Le romantisme français fut d'abord une réaction violente contre l'imitation, tournée en manie, de l'antiquité gréco-latine et contre les règles étroites établies par les classiques. Ces derniers, trompés par leur idéal d'unité, de correction, de logique et de bon goût, avaient chassé l'imagination de la poésie et subordonné tout à la raison abstraite, prise pour règle du beau. Les romantiques rétablirent le règne de l'imagination et de la sensibilité personnelle, supprimèrent la distinction des genres, proclamèrent la liberté dans l'art. Le romantisme ainsi compris, expression de tous les sentiments d'amour, de haine, d'espérance, de foi et de toutes les sensations nées de la contemplation de la nature, renferme des choses fort disparates : le christianisme moderne ou moyen-âgeux, la mélancolie profonde de Chateaubriand et des littératures septentrionales, le sentiment de l'au-delà, le goût du pittoresque et de la couleur locale, le romanesque sentimental et le romanesque mélodramatique, le sentiment national et l'exotisme le plus bariolé allant de Goëthe à Calderon, de Shakespeare à Schiller, d'Ossian à Manzoni, de Byron au Romancero, de Bürger à la Bible : toute une série d'impressions poétiques extrêmement variées, parfois contradictoires qui font de ce mouvement littéraire une des plus curieuses manifestations d'art.

¹ M^{me} de Staël devait cette définition à A. W. Schlegel. Quant au mot allemand *romantik*, il vient du vieux français *romant* qui désigna d'abord la langue dérivée du latin populaire, plus tard tout ce qui était écrit en cette langue et en particulier les poèmes du moyen-âge postérieurs aux Chansons de gestes.

Un fait général, que tous les critiques ont reconnu, suffit cependant à caractériser la poésie romantique : c'est le lyrisme, c'est-à-dire l'expression du sentiment personnel, substitué à l'impersonnalité de l'œuvre classique. Tout romantique écrit, non pour exprimer objectivement des idées ou des sentiments généraux, d'après un certain idéal de beauté intellectuelle et morale, mais pour traduire les impressions, les émotions subjectives de son propre moi, librement épanoui dans la poésie libre. Le romantisme fut un mouvement général en Europe, cependant, comme l'a fait remarquer Edmond Schérer, nulle part il n'eut une aussi grande importance qu'en France, où dominait plus qu'ailleurs le classicisme, parce que là il fut comme la suite logique, dans le domaine de la pensée, du grand mouvement politique et social de la Révolution et de l'Empire. Le changement d'idéal littéraire amena un changement tout aussi profond dans l'instrument lui-même des idées, ce que Victor Hugo a appelé « le 1793 de la langue ». A un art si complètement nouveau, il fallait une langue nouvelle. Pour remplacer le vocabulaire classique, desséché par la raison et par l'analyse, les romantiques la créèrent, souple, concrète, imagée, chantante, musicale, susceptible de s'adapter à toutes les modalités de leur lyrisme. A cette langue, ils ajoutèrent une versification plus large, plus variée et plus complète : le vers classique en fut entièrement renouvelé.

Pour étudier le romantisme, consulter surtout : A. W. Schlegel, *Cours de littérature dramatique* (1808) ; Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III ; Georg Brandes, *Die Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, t. V. ; E. Schérer, *Etudes sur la littérature contemporaine* t. III. ; G. Pelissier, *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893) ; Eugène Lintilhac, *Littérature française* (1894) ; Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*, et *Manuel de l'histoire de la littérature française* (1898) ; Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française* ; P. de Juleville, *Histoire de la langue et de la littérature françaises* (1900).

LAMARTINE (ALPHONSE DE)

Né à Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869.

Ce fut une âme généreuse et noble. La politique elle-même, cette grande corruptrice des consciences, le laissa pur et insoupçonné. Sorti des

rangs de l'aristocratie, à laquelle le rattachait son éducation et ses croyances, il évolua, sous l'influence des événements, vers les idées libérales et devint, après la Révolution de 1848, chef du pouvoir exécutif de la République française. Lorsqu'il quitta le gouvernement, ayant essayé de réaliser les plus beaux rêves humanitaires, il laissait derrière lui comme un sillon lumineux et pur. La fin de sa vie fut abreuvée d'amertumes : il connut la pauvreté marâtre et l'injuste oubli du peuple qui l'avait un moment adoré ; mais il avait eu une existence admirable. Comme écrivain, il a joué un rôle considérable. C'est le premier en date des poètes romantiques : il réalisa dans les vers ce que Chateaubriand avait commencé dans la prose : quand parurent, en 1820, ses premières *Méditations*, on comprit qu'une poésie nouvelle était née. Poète idéaliste et sentimental, Lamartine est un lyrique sublime, malgré la faiblesse accidentelle de sa versification. Nul n'a exprimé avec une sensibilité plus pénétrante et plus noble, les grands thèmes romantiques : la mélancolie profonde, la vision de la mort, les rêveries élégiaques de l'amour, la nature et les *états d'âme* qu'elle fait naître, la piété ardente et le sentiment de l'infini. Son christianisme, bien plus sincère que celui de Chateaubriand, lui inspira ses plus belles œuvres. Elles ont fait dire qu'il avait « la nostalgie du ciel »¹, et certes il ne serait pas exagéré, en songeant à son admirable idéalisme, de lui appliquer un de ses propres vers, si connu :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

L'isolement ².

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
 Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
 Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
 Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
 Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
 Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
 Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
 Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
 Et le char vaporeux de la reine des ombres
 Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

¹ Le mot est d'Ernest Zyromski, dont nous parlons plus loin.

² Extrait des *Premières méditations poétiques* (1820) ; c'est la première pièce du recueil.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs ;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élançer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
 Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons ;
 Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
 Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !¹

Le Lac ².

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laissa tomber ces mots :

¹ Le génie poétique de Lamartine doit quelque chose à la Bible, à Chateaubriand, à Ossian, à Pétrarque ; il a dit lui-même qu'il puisa à ces quatre sources ses premières impressions de poésie. Dans cette pièce, l'influence de Chateaubriand est très visible ; on pourra s'en rendre compte en la comparant avec le morceau intitulé *la Mélancolie de René*, dans le vol. I de cette *Chrestomathie*. — Pour la question des influences subies par le poète, lire le remarquable ouvrage d'Ernest Zyromski, *Lamartine, poète lyrique*, paru récemment.

² Extrait des *Premières méditations poétiques*. C'est la pièce la plus célèbre de Lamartine ; pour bien la comprendre il faut lire *Avant l'adieu*, dans le vol. I de cet ouvrage, page 50, et se rappeler que son amie était morte quand il composa ces vers d'une si profonde mélancolie.

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ; » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui fremit et qui passe,
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
 De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
 Tout dise : « Ils ont aimé ! »

Le coquillage au bord de la mer ¹.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
 Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
 Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
 Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;
 Les roses de ta joue ont peine à l'égalier ;
 Et quand de sa volute on approche l'oreille,
 On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
 Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas ;
 Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues ;
 Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
 Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
 Un écho merveilleux où l'immense nature
 Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange ! Et quand ton esprit joue
 Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
 Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
 Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
 Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
 Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
 Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

¹ Extrait des *Premières méditations poétiques*. Vers adressés à une jeune étrangère.

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes ;
 S'il renait en mourant presque éternellement ;
 S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes ;
 S'il tient de l'espérance et du gémissement...

Ne te consume pas à chercher ce mystère ;
 Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi !
 Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,
 Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

Adieu ¹.

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
 Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour ;
 Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
 Mot que l'éternité doit effacer un jour !

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
 Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
 Ce que tu contenais de tristesse et de lie.
 Quand l'homme dit : « Retour ! » et que Dieu dit : « Jamais ! »

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
 Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi,
 Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
 Que l'éternel silence entre une image et moi !...

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine
 Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
 Comme si tous les sons dont la nature est pleine
 N'avaient pour sens unique, hélas ! qu'un grand adieu !

L'Hymne de la nuit².

Le jour s'éteint sur tes collines,
 O terre où languissent mes pas !
 Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas !
 Saluer les splendeurs divines
 Du jour qui ne s'éteindra pas ?

¹ Extrait des *Nouvelles méditations poétiques* (1823).

² Extrait des *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), l'œuvre où le lyrisme de Lamartine s'est élevé le plus haut ; dans les *Méditations*, c'est un élégiaque, rêveur et mélancolique, qui chante ; là, c'est un croyant inspiré et sublime.

Sont-ils ouverts pour les ténèbres
 Ces regards altérés du jour ?
 De son éclat, ô nuit ! à tes ombres funèbres
 Pourquoi passent-ils tour à tour ?

Mon âme n'est point lasse encore
 D'admirer l'œuvre du Seigneur ;
 Les élangs enflammés de ce sein qui l'adore
 N'avaient pas épuisé mon cœur !

Dieu du jour ! Dieu des nuits ! Dieu de toutes les heures !
 Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil !
 Où va vers l'Occident ce nuage vermeil ?
 Il va voiler le seuil de tes saintes demeures,
 Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil !
 Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance
 Ces champs du firmament ombragés par la nuit ;
 Mon Dieu ! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
 Les miracles de ta présence !

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
 Ces océans d'azur où leur foule s'élançe,
 Ces fanaux allumés de distance en distance,
 Cet astre qui parait, cet astre qui s'enfuit,
 Je les comprends, Seigneur ! tout chante, tout m'instruit
 Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
 Que les cieux sont vivants, et que ta providence
 Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit !
 Ces flots d'or, d'azur, de lumière,
 Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,
 O mon Dieu, c'est la poussière
 Qui s'élève sous tes pas !

O Nuits, déroulez en silence
 Les pages du livre des cieux ;
 Astres, gravez en cadence
 Dans vos sentiers harmonieux ;
 Durant ces heures solennelles,
 Aquilons, repliez vos ailes ;
 Terre, assouplissez vos échos ;
 Etends tes vagues sur les plages,

O mer ! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom ? La nature
Réunit en vain ses cent voix ;
L'étoile à l'étoile murmure :
Quel Dieu nous imposa nos lois ?
La vague à la vague demande :
Quel est celui qui nous gourmande ?
La foudre dit à l'aquilon :
Sais-tu comment ton Dieu se nomme ?
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !
Tombez, murs impuissants, tombez !
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez !
Architecte divin, tes dômes sont de flamme !
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !
Tombez, murs impuissants, tombez !

Voilà le temple où tu résides !
Sous la voûte du firmament
Tu ramines ces feux rapides
Par leur éternel mouvement !
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et des cieux où leurs feux pâlissent
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés !

L'Océan se joue
Aux pieds de son Roi ;
L'Aquilon secoue
Ses ailes d'effroi ;
La foudre te loue
Et combat pour toi ;
L'éclair, la tempête,
Couronnent ta tête
D'un triple rayon :

L'aurore t'admire,
 Le jour te respire,
 La nuit te soupire,
 Et la terre expire
 D'amour à ton nom !

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?
 Atome dans l'immensité,
 Minute dans l'éternité,
 Ombre qui passe et qui n'a plus été,
 Peux-tu m'entendre sans prodige ?
 Ah ! le prodige est ta bonté !
 Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore ;
 L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore ;
 Il s'élève par son amour ;
 Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore ;
 Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
 Et qui vers ton divin séjour
 Quand l'ombre s'évapore,
 S'élève avec l'aurore,
 Le soir, gémit encore,
 Renait avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
 Où ton tonnerre gronde,
 Où tu veilles sur moi,
 Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
 Vont chercher d'astre en astre un Dieu qui me réponde,
 Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
 Roulant de monde en monde,
 Retentir jusqu'à toi.

La vie à deux !.

Je ne sens plus le poids du temps, le vol de l'heure
 D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure ;
 Je voudrais chaque soir que le jour avancé
 Fût encore au matin à peine commencé ;

¹ Extrait de *Jocelyn* (1836), poème remarquable, d'une poésie tantôt familière tantôt philosophique, plein de descriptions très belles de la nature et d'analyses profondes du cœur humain, œuvre poignante ayant, malgré le lyrisme idéaliste qui la caractérise, l'intensité des choses vécues.

Ou plutôt que le jour naisse ou meure dans l'ombre,
 Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre,
 Que l'alouette chante ou non à mon réveil,
 Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil,
 De la saison qui fuit, du nuage qui passe ;
 Son bonheur est en lui : toute heure, toute place,
 Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux !
 Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux !
 L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel, leur monde ;
 L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde ;
 Leur cœur intarissable, et l'un à l'autre ouvert,
 Leur est un firmament qui n'est jamais couvert,
 Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile ;
 Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile ;
 Du mot de chaque ami le retentissement
 Eveille au sein de l'autre un même sentiment ;
 La parole dont l'un révèle sa pensée
 Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée :
 Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur ;
 L'âme coule toujours et n'a plus de langueur ;
 D'un univers nouveau l'impression commune
 Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une ;
 Dans cet autre soi-même, ou tout va retentir,
 On se regarde vivre, on s'écoute sentir ;
 En laissant échapper sa pensée ingénue,
 On s'explique, on se crée une langue inconnue ;
 En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
 On se comprend soi-même, on rêve, on dit : c'est moi !
 Dans sa vivante image on trouve son emblème ;
 On admire le monde à travers ce qu'on aime ;
 Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
 Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour !

Brises d'aurore ¹.

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles,
 Pleines de vie et de parfums si doux ?
 Qui de ces monts palpitants comme nous
 Faites jaillir au seul vent de vos ailes

¹ Extrait de *Jocelyn*.

Feuilles et fleurs comme des étincelles !
 Ces ailes d'or, où les embaumez-vous ?
 Est-il des monts, des vallons et des plaines,
 Où vous baignez dans ces parfums flottants ?
 Où tous les mois sont de nouveaux printemps ?
 Où tous les vents ont ces tièdes haleines ;
 Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
 Toujours les cœurs d'extases palpitants ?
 Ah ! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
 Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
 Emportez-nous où les âmes sont sœurs !
 Nous prions mieux le Dieu que l'astre adore ;
 Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore,
 Et la prière est le parfum des cœurs !

Une visite au foyer perdu ¹.

Dans notre toit d'enfant, presque rien de changé ;
 Le temps si lent pour nous n'avait rien dérangé :
 C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
 Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
 La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
 Celle de notre père, à côté, sur la cour,
 Ces meubles familiers, qui d'une jeune vie,
 Sous notre premier toit, semblent faire partie,
 Que l'on a toujours vus, connus, pensés, touchés,
 Cette première couche où Dieu nous a couchés,
 Cette table où servait la mère de famille,
 Cette chaise où la sœur travaillait à l'aiguille
 Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
 Sous ses cheveux épars, penchait son front charmant ;
 Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
 Dont les regards étaient toujours sur nos figures ;
 Et, près du vieux divan que la fleur nuançait,
 L'estrade où de ses pieds ma mère nous berçait :
 Tout était encor là, tout à la même place,
 Chacun de nos berceaux avait encor sa trace ;

¹ Extrait de *Jocelyn*. Dans ce morceau et dans le suivant, Lamartine a exprimé la poésie intime de la famille d'une façon touchante et profonde. Le poète raconte là un épisode de sa propre vie : la visite qu'il fit avec sa mère, pendant une absence momentanée du propriétaire, à leur ancienne maison familiale, vendue par eux depuis quelques années.

Chacun de nous touchait son meuble favori,
 Et, comme s'il avait compris, jetai un cri.
 Mais ma mère entr'ouvrant la chambre paternelle
 Et nous poussant du geste : « A genoux ! nous dit-elle.
 « Enfants, voilà le lit où votre père est mort ! »
 Puis tombant elle-même à genoux sur le bord
 Et des mains embrassant le pilier de la couche,
 Comme nous, en pleurant, elle y colla sa bouche.
 Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots
 Et la chambre un moment fut pleine de sanglots...
 Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent ;
 Le marteau retentit et les cloches sonnèrent ;
 A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
 Et comme des voleurs craignant d'être surpris,
 Emportant dans mes bras ma mère évanouie
 Dont cette émotion venait d'user la vie,
 Dérobés au regard par le mur de jasmin,
 Je ¹ regagnai tremblant la porte du chemin,
 Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte ;
 Et dans le moment même où la secrète porte
 Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
 J'entendis les enfants du nouveau possesseur,
 Sortant de la maison en joyeuse volée,
 Courir de haie en haie et d'allée en allée,
 Et leurs cris de bonheur monter et retentir
 Sur les pas de la mort qui venait d'en sortir.
 O vraie et lamentable image de la vie !
 La joie entre par où la douleur est sortie !
 Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir .
 A ce qui naît le jour Dieu fait place le soir ;
 La coupe de la vie a toujours même dose,
 Mais une main la prend quand l'autre la dépose.
 Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
 Ces coupes de bonheur qui semblent déborder,
 Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
 Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine ?

¹ Grammaticalement ce mélange du pluriel et du singulier à partir de *A ce bruit* n'est pas très correct ; en prose, il faudrait modifier la phrase.

Ma mère ¹.

Mère ! sous ton regard de tendresse interdit,
 Non, tu ne savais pas ! je ne t'ai jamais dit,
 Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même,
 (C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime),
 Non je ne savais pas, je ne dirai jamais
 De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais !
 L'aimer ! mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle ?
 N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,
 Eclos de son amour, réchauffé dans son flanc,
 La moelle de ses os, le plus pur de son sang ?
 L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine,
 Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine ?
 De son cœur près du mien le moindre battement
 Ne m'inspirait-il pas le même sentiment ?
 Mon corps n'était-il pas tout son corps, et mon âme
 Un foyer emprunté qu'allume une autre flamme ?
 De cette âme du ciel chaque vibration,
 En me communiquant la même impulsion,
 N'imprimait-elle pas à ma jeune pensée
 La même impression en moi recommencée,
 Comme un son dans les sous imprime un même accord,
 Ou comme un flot du flot reçoit le pli du bord !
 Cette pensée, ainsi de la sienne venue,
 Est-ce une âme qui naît ? une qui continue ?
 — Et plus tard, quand bercé, grandi sur tes genoux,
 Mon oreille s'ouvrait à tes accents si doux,
 Que du monde et du ciel l'obscur intelligence
 A travers ton sourcil éclairait mon enfance,
 Que tes saintes leçons façonnaient ma raison,
 Que le bord de ta robe était mon horizon,
 Et que toute mon âme, attentive à la tienne,
 N'était que la lueur d'une autre dans la mienne,
 O mère, qui pouvait démêler d'un regard
 Cette existence à deux, faire à chacun sa part,
 Distinguer toi de moi dans cette âme commune,
 Restituer en deux ce qui sentait en une,

¹ Extrait de *Jocelyn*.

Dans nos doubles clartés voir laquelle avait lui,
 Et, sans mentir au ciel, dire : c'est elle ou lui ?
 Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image ?
 Ton œil semblait avoir façonné mon visage ?
 Jeune, dans la maison on ne distinguait pas
 Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas ;
 Par le frémissement de chaque même idée
 Dans le même moment notre âme était ridée ;
 Le même sentiment battait dans nos deux cœurs ;
 Si tu devais pleurer mes yeux roulaient des pleurs,
 S'il passait sur mon front quelque fraîche pensée,
 D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée.
 Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau ;
 Toi la voix, moi le son, toi la source et moi l'eau !
 Union si profonde et si forte des âmes,
 Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames ;
 Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs,
 Si c'est toi qui survis ou si c'est moi qui meurs.

Vers écrits sur l'album d'une jeune dame ¹.

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
 Qu'un souvenir parfois ramène votre cœur !
 De votre vie aussi la page est blanche encore ;
 Je voudrais la remplir d'un seul mot : le Bonheur.
 Le livre de la vie est un livre suprême,
 Que l'on ne peut ouvrir et fermer à son choix,
 Où le feuillet fatal se tourne de lui-même :
 Le passage attachant ne s'y lit qu'une fois ;
 On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
 Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts.

(Œuvres à lire de Lamartine : *Méditations poétiques* (1820) ; *Nouvelles méditations poétiques* (1823) ; *Harmonies poétiques et religieuses* (1830) ; *Jocelyn* (1836) ; *Recueils poétiques* (1839). Pour ses œuvres en prose, voir le 1^{er} volume de cette Chrestomathie. — Principaux ouvrages de critique écrits sur Lamartine : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains et Causeries du lundi* (1832-1851) ; Eugène Pelletan, *Lamartine, sa vie et ses œuvres* (1869) ; F. Brunetière, *La poésie de Lamartine*, dans la *Revue des Deux Mondes* août 1886 et *L'Évolution de la poésie lyrique* (1894) ; Em. Deschanel, *Lamartine* (1893) ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (1895) ; E. Zyromski, *Lamartine, poète lyrique* (1898).

¹ Cette petite pièce, que le poète écrivit séance tenante à une soirée mondaine, est un chef-d'œuvre d'improvisation poétique ; comme exemple de comparaison symbolique elle est remarquable.

VICTOR HUGO

Né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

La vie de Victor Hugo embrasse diverses périodes qu'il faut connaître si l'on veut comprendre l'évolution de son génie. Fils d'un général de l'Empire, après une jeunesse errante, passée en France, en Corse, en Italie, en Espagne, il débute à Paris, en 1818, par des pièces absolument classiques, assez voisines de celles de Pierre Lebrun. Chateaubriand l'a appelé déjà « l'enfant sublime » ; toutefois c'est seulement en 1827, après *Cromwell*, qu'on voit s'épanouir son génie lyrique et qu'il devient le chef de la nouvelle école. Jusqu'en 1843, il domine celle-ci et épanche les richesses de son imagination créatrice dans un nombre considérable de drames, de poésies et de romans. Pendant les années qui suivent, il s'arrête ; on pourrait croire qu'il est fini, comme le romantisme dont la dernière heure va sonner ; mais, après 1850, au moment même où le réalisme positiviste s'empare de l'âme de la France, il reprend victorieusement la plume, en se jetant dans la mêlée politique, dont le choc renouvelle magnifiquement son génie ; c'est après cela qu'il écrit ses œuvres les plus belles, en dehors et au-dessus du courant littéraire dominant. Jusqu'alors, Victor Hugo n'avait été que poète ; après 1850, il devient homme politique. Dégagé de son passé de famille royaliste et napoléonien, il lutte, en 1851, contre le césarisme, défend la république, que veut supprimer Louis-Napoléon, et, vaincu, prend le chemin de l'exil ; il ne revient de Guernesey qu'en 1870, après la bataille de Sedan et la chute de Napoléon III. Ses dernières années s'achèvent dans le travail fécond et la gloire radieuse. Il est devenu l'idole du peuple aussi bien que des lettrés. Quand il meurt, après avoir exercé une énorme influence sur l'esprit public par ses œuvres à tendances sociales, c'est par une apothéose magnifique que les Français célèbrent sa fin. Ils mettent au Panthéon sa dépouille, qu'on a exposée pendant huit jours sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, devenu le radieux symbole de la victoire du génie.

Prise dans son ensemble, la vie du célèbre poète est noble et belle. Les quelques défauts qui rapetissent son caractère, les quelques défaillances morales qui font une ombre à sa vie privée, disparaissent dans le rayonnement de ses grandes qualités. Victor Hugo fut loyal, courageux et bon. Parvenu au faite de la gloire, à l'âge où les écrivains heureux désertent le combat et ses périls, il préféra l'exil à l'abandon du droit ; dès lors il lutta courageusement pour le peuple, que nul Français n'a aimé autant que lui. A ce peuple, du reste, il n'a jamais montré comme but qu'un haut idéal de vie morale ; bien peu de grands écrivains sont dans ce cas.

L'œuvre de Victor Hugo, comme poète, est colossale : c'est un monde dans lequel on peut faire des découvertes pendant des mois. Le génie d'un Musset ou d'un Vigny tient en quelques pièces, celui de Hugo

déborderait de la chrestomathie la plus large ; on ne peut, en le citant, qu'en donner une faible idée. Ce qui frappe par-dessus tout, dans son œuvre, c'est l'infinie variété de ses idées poétiques. Déjà en 1840, Vinet le citait comme le poète universel, embrassant tout, monde, histoire, spéculation, méditation intime, politique, idées sociales, etc. ; et il n'était alors qu'à la moitié de sa carrière, il n'avait pas encore écrit ses plus belles œuvres. Lyrique enthousiaste et prestigieux, élégiaque touchant et délicat, épique grandiose, satirique puissant, philosophe profond, il a mis dans ses vers tous les sentiments et toutes les idées que peut embrasser une imagination de poète, et tout le symbolisme qu'il peut enfanter. Dans ses dernières œuvres, que la critique littéraire a peu comprises, mais que les professionnels de la philosophie placent très haut, il s'est élevé jusqu'aux régions merveilleuses où la vision du songeur pénètre le voile de l'inconnaissable et entrevoit le monde invisible. Renan, si peu suspect d'enthousiasme pour les poètes, qu'il comparait aux joueurs de flûte, a pu dire de lui avec raison : « Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir ». Ajoutez à cela que la puissance de son invention verbale a égalé sa prodigieuse imagination : il a créé la langue romantique et le vers moderne. C'est incontestablement le plus grand poète de la France et l'un des plus grands du monde entier.

A l'arc de triomphe¹.

La France a des palais, des tombeaux, des portiques,
De vieux châteaux tout pleins de bannières antiques,
Héroïques joyaux conquis dans les dangers ;
Sa pieuse valeur, prodigue en fiers exemples,
Pour parer ses superbes temples,
Dépouille les camps étrangers.

On voit dans ses cités, de monuments peuplées,
Rome et ses dieux, Memphis et ses noirs mausolées,
Le lion de Venise en leurs murs a dormi ;
Et quand, pour embellir nos vastes Babylones,
Le bronze manque à ses colonnes,
Elle en demande à l'ennemi !

Lorsque luit aux combats son armure enflammée,
Son oriflamme auguste et de lys parsemée

¹ Extrait des *Odes et Ballades* (1818-1823). Cette pièce, datée de 1823, n'est pas la plus belle du recueil ; nous la donnons ici parce qu'elle est caractéristique du talent de Victor Hugo dans sa première période littéraire ; c'est généralement dans ce style, correct et noble mais assez terne, qu'il écrivait alors. Il y a dans les *Voix intérieures* une pièce portant le même titre, infiniment supérieure à tous les points de vue.

Chasse les escadrons ainsi que des troupeaux :
 Puis elle offre aux vaincus des dons après les guerres,
 Et, comme des hochets vulgaires,
 Y mêle leurs propres drapeaux.

Arc triomphal ! la foudre, en terrassant ton maître,
 Semblait avoir frappé ton front encore à naître.
 Par nos exploits nouveaux ¹ te voilà relevé !
 Car on n'a pas voulu, dans notre illustre armée,
 Qu'il fût de notre renommée
 Un monument inachevé !

Dis aux siècles le nom de leur chef magnanime.
 Qu'on lise sur ton front que nul laurier sublime
 A des glaives français ne peut se dérober.
 Lève-toi jusqu'aux cieux, portique de victoire !
 Que le géant de notre gloire
 Puisse passer sans se courber !

La bataille perdue ².

« Allah ! qui me rendra ma formidable armée,
 Emirs, cavalerie au carnage animée,
 Et ma tente, et mon camp éblouissant à voir,
 Qui la nuit allumait tant de feux, qu'à leur nombre
 On eût dit que le ciel sur la colline sombre
 Laisait ses étoiles pleuvoir ?

« Qui me rendra mes beys aux flottantes pelisses ?
 Mes fiers timariots, turbulentes milices ?
 Mes khans bariolés ? mes rapides spahis ?
 Et mes bédouins hâlés, venus des Pyramides,
 Qui riaient d'effrayer les laboureurs timides,
 Et poussaient leurs chevaux par les champs de maïs ?

¹ Allusion à la guerre d'Espagne faite pour rétablir les Bourbons sur le trône de Madrid. Victor Hugo avait alors les deux cultes royaliste et napoléonien de son père, général de l'empire, et de sa mère vendéenne.

² Extrait des *Orientales* (1828), le premier recueil romantique de l'auteur. La Grèce et la Turquie tiennent une large place dans cet ouvrage où Victor Hugo exprima, comme Pierre Lebrun, la haine du musulman persécuteur, alors générale en France. Littérairement, il marque la transformation complète du génie du poète ; au style classique des premiers vers succède la langue concrète, riche, imagée du romantique qui va devenir le plus grand inventeur verbal français. Lire dans les *Orientales*, la longue et remarquable pièce, intitulée : *Le Feu du ciel*.

« Tous ces chevaux, à l'œil de flamme, aux jambes grêles,
 Qui volaient dans les blés comme des sauterelles,
 Quoi, je ne verrai plus, franchissant les sillons,
 Leurs troupes, par la mort en vain diminuées,
 Sur les carrés pesants s'abattant par nuées,
 Couvrir d'éclairs les bataillons !

« Ils sont morts ; dans le sang traînent leurs belles housses ;
 Le sang souille et noircit leur croupe aux taches rousses ;
 L'éperon s'userait sur leur flanc arrondi
 Avant de réveiller leurs pas jadis rapides,
 Et près d'eux sont couchés leurs maîtres intrépides
 Qui dormaient à leur ombre aux haltes du midi !

« Allah ! qui me rendra ma redoutable armée ?
 La voilà par les champs tout entière semée,
 Comme l'or d'un prodigue épars sur le pavé.
 Quoi ! chevaux, cavaliers, arabes et tartares,
 Leurs turbans, leur galop, leurs drapeaux, leurs fanfares,
 C'est comme si j'avais rêvé !

« O mes vaillants soldats et leurs coursiers fidèles !
 Leur voix n'a plus de bruit et leurs pieds n'ont plus d'ailes.
 Ils ont oublié tout, et le sabre et le mors.
 De leurs corps entassés cette vallée est pleine.
 Voilà pour bien longtemps une sinistre plaine.
 Ce soir, l'odeur du sang ; demain, l'odeur des morts.

» Quoi ! c'était une armée et ce n'est plus qu'une ombre !
 Ils se sont bien battus, de l'aube à la nuit sombre,
 Dans le cercle fatal ardents à se presser.
 Les noirs linceuls des nuits sur l'horizon se posent.
 Les braves ont fini. Maintenant ils reposent,
 Et les corbeaux vont commencer.

» Déjà, passant leur bec entre leurs plumes noires,
 Du fond des bois, du haut des chauves promontoires,
 Ils accourent ; des morts ils rongent les lambeaux ;
 Et cette armée, hier formidable et suprême,
 Cette puissante armée, hélas ! ne peut plus même
 Effaroucher un aigle et chasser des corbeaux !

» Oh ! si j'avais encor cette armée immortelle,
 Je voudrais conquérir des mondes avec elle ;
 Je la ferais régner sur les rois ennemis ;
 Elle serait ma sœur, ma dame et mon épouse.
 Mais que fera la mort, inféconde et jalouse,
 De tant de braves endormis ?

» Que n'ai-je été frappé ? que n'a sur la poussière
 Roulé mon vert turban avec ma tête altière ?
 Hier j'étais puissant ; hier trois officiers,
 Immobiles et fiers sur leur selle tigrée,
 Portaient, devant le seuil de ma tente dorée,
 Trois panaches ravis aux croupes des coursiers.

» Hier j'avais cent tambours tonnante à mon passage :
 J'avais quarante agas contemplant mon visage,
 Et d'un sourcil froncé tremblant dans leurs palais.
 Au lieu des lourds pierriers qui dorment sur les prones,
 J'avais de beaux canons roulant sur quatre roues,
 Avec leurs canonniers anglais.

» Hier j'avais des châteaux¹, j'avais de belles villes,
 Des Grecques par milliers à vendre aux Juifs serviles ;
 J'avais de grands harems et de grands arsenaux.
 Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
 Je fuis... De mon empire, hélas ! rien ne me reste.
 Allah ! je n'ai plus même une tour à créneaux !

» Il faut fuir, moi, pacha, moi, vizir à trois queues !
 Franchir l'horizon vaste et les collines bleues,
 Furtif, baissant les yeux, presque tendant la main,
 Comme un voleur qui fuit troublé dans les ténèbres,
 Et croit voir des gibets dressant des bras funèbres
 Dans tous les arbres du chemin ! »

Ainsi parlait Reschid, le soir de la défaite.
 Nous eûmes mille Grecs tués à cette fête.
 Mais le vizir fuyait, seul, ce champ meurtrier.

¹ On peut saisir ici l'un des procédés favoris des romantiques, le *développement*, l'énumération voulue, qui, chez Victor Hugo, est comme un besoin de l'imagination en travail.

Rêveur, il essayait son rouge cimenterre ;
 Deux chevaux, près de lui, du pied battaient la terre,
 Et, vides, sur leurs flancs sonnaient les étriers.

Grenade¹.

Soit lointaine, soit voisine,
 Espagnole ou sarrasine,
 Il n'est pas une cité
 Qui dispute sans folie
 A Grenade la jolie
 La pomme de la beauté,
 Et qui, gracieuse, étale
 Plus de pompe orientale
 Sous un ciel plus enchanté.

Cadix a les palmiers, Murcie a les oranges ;
 Jaën, son palais goth aux tourelles étranges ;
 Agreda, son couvent bâti par saint Edmond ;
 Ségovie a l'autel dont on baise les marches,
 Et l'aqueduc aux trois rangs d'arches
 Qui lui porte un torrent pris au sommet d'un mont.

Llers a des tours ; Barcelone
 Au faite d'une colonne
 Lève un phare sur la mer ;
 Aux rois d'Aragon fidèle,
 Dans leurs vieux tombeaux Tudèle
 Garde leur sceptre de fer ;
 Tolose a des forges sombres
 Qui semblent, au sein des ombres,
 Des soupiraux de l'enfer.

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie
 Se joue au fond du golfe ou dort Fontarabie ;
 Alicante aux clochers mêle les minarets ;
 Compostelle a son saint ; Cordoue aux maisons vieilles
 A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles ;
 Madrid a le Manzanarès.

¹ Dans les *Orientales*, il n'y a pas que l'Orient proprement dit, il y a aussi l'Espagne, cet Occident africain et mauresque, où Victor Hugo avait séjourné en 1811 et dont son imagination d'enfant était restée éblouie. Cette pièce est remarquable comme énumération descriptive.

Bilbao, des flots couverte,
 Jette une pelouse verte
 Sur ses murs noirs et caducs ;
 Medina la chevalière,
 Cachant sa pauvreté fière
 Sous le manteau de ses ducs,
 N'a rien que ses sycomores,
 Car ses beaux ponts sont aux Maures,
 Aux Romains ses aqueducs.

Valence a les clochers de ses trois cents églises ;
 L'austère Alcantara livre au souffle des brises
 Les drapeaux turcs pendus en foule à ses piliers ;
 Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
 S'endort au son des mandolines
 Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

Tortose est chère à saint Pierre ;
 Le marbre est comme la pierre
 Dans la riche Puycerda ;
 De sa bastille octogone
 Tuy se vante, et Tarragone
 De ses murs qu'un roi fonda ;
 Le Douro coule à Zamore ;
 Tolède a l'alcazar maure,
 Séville a la Giralda¹.

Burgos de son chapitre étale la richesse ;
 Penafior est marquise, et Girone est duchesse ;
 Bivar est une nonne aux sévères atours ;
 Toujours prête aux combats, la sombre Pampelunc,
 Avant de s'endormir aux rayons de la lune,
 Ferme sa ceinture de tours.

Toutes ces villes d'Espagne
 S'épandent dans la campagne
 Ou hérissent la sierra ;
 Toutes ont des citadelles
 Dont, sous des mains infidèles,

¹ La Giralda ou « Girouette », ainsi nommée d'une statue de bronze qui tourne au sommet du campanile, est une tour mauresque d'une architecture élégante et noble, dont les Sévillans sont très fiers (Elisée Reclus).

Aucun beffroi ne vibra ;
Toutes sur leurs cathédrales
Ont des cloches en spirales ;
Mais Grenade a l'Alhambra¹.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les Génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants,
Où l'on entend, la nuit, de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs !

Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons ;
Grenade, la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.

Il n'est rien de plus beau ni de plus grand au monde,
Soit qu'à *Vivataubin Vivaconlud*² réponde,
Avec son clair tambour de clochettes orné ;
Soit que, se couronnant de feux comme un calife,
L'éblouissant Généralife³
Elève dans la nuit son faite illuminé.

Les clairons des Tours-Vermeilles³
Sonnent comme des abeilles
Dont le vent chasse l'essaim ;
Alcacava pour les fêtes
A des cloches toujours prêtes
A bourdonner dans son sein,
Qui dans leurs tours africaines
Vont éveiller les dulcaynes⁴
Du sonore Albaycin².

¹ Admirable palais mauresque, l'une des merveilles de l'art ; du haut de l'une des tours, on y a une vue incomparable sur la ville et la campagne des environs.

² Faubourgs de la ville.

³ Autres monuments de Grenade.

⁴ Instruments aux sons desquels on danse.

Grenade efface en tout ses rivales ; Grenade
 Chante plus mollement la molle sérénade ;
 Elle peint ses maisons de plus riches couleurs ;
 Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines
 Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines
 Répand ses femmes et ses fleurs.

L'Arabie est son aïeule.
 Les Maures, pour elle seule,
 Aventuriers hasardeux,
 Joueraient l'Asie et l'Afrique,
 Mais Grenade est catholique,
 Grenade se raille d'eux ;
 Grenade, la belle ville
 Serait une autre Séville,
 S'il en pouvait être deux.

A l'aimée¹.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
 Verse la pluie à flots sur son écorce nue ;
 Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
 Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
 Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
 Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
 Quand sur mon âme, hélas ! endurcie et fermée,
 Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
 Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
 Pourquoi mon âme en fleur et toute épanouie
 Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds !

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune ;
 C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune ;
 C'est que tout ici-bas a ses reflux constants ;
 C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire ;
 C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
 C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

¹ Extrait des *Feuilles d'automne* (1831). Ce recueil commence la série des poésies intimes de l'auteur ; ce n'est plus seulement son imagination qui se déploie, c'est son âme qui chante dans ces pièces, où il est tour à tour grave et touchant.

L'enfant¹.

Lorsque l'enfant parait, le cercle de famille
 Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
 Fait briller tous les yeux,
 Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
 Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
 Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
 Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
 Les chaises se toucher,
 Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
 On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
 Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
 De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
 Qui s'élève en priant ;
 L'enfant parait, adieu le ciel et la patrie
 Et les poètes saints ! la grave causerie
 S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
 Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
 L'onde entre les roseaux,
 Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
 Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
 De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
 Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
 Quand vous la respirez ;
 Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
 S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
 Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
 Car vos petites mains, joyeuses et bénies,

¹ Extrait des *Feuilles d'automne*. Victor Hugo, qui a été un père admirable, a merveilleusement chanté l'enfant.

N'ont point mal fait encor ;
 Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
 Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
 A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
 Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
 Vos ailes sont d'azur.

Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
 Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
 Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
 Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
 Ses pleurs vite apaisés,

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
 Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
 Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime
 Frères, parents, amis, et mes ennemis même
 Dans le mal triomphants,

De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
 La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
 La maison sans enfants !

La prière pour tous¹.

I

Ma fille, va prier. — Vois, la nuit est venue,
 Une planète d'or là-bas perce la nue ;
 La brume des coteaux fait trembler le contour ;
 A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Ecoute !
 Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
 Secoue au vent du soir la poussière du jour.

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
 Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
 L'occident amincit sa frange de carmin ;
 La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface .

¹ Extraits des *Feuilles d'automne* ; ceci n'est qu'un fragment d'une pièce trop longue pour être reproduite ici.

Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions, voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour.

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel.

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaie et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit.

II

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère.
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle.
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle.

Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
 Beaucoup ont sa pitié, nul ne lui fait envie ;
 Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
 Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
 N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
 Nul piège ne l'attire à son riant tableau ;
 Elle est pleine d'oubli pour les choses passées ;
 Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
 Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle ! —
 Ces misères du monde où notre âme se mêle,
 Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
 Passions sur le cœur flottant comme une écume,
 Intimes souvenirs de honte et d'amertume
 Qui font monter au front de subites rougeurs.

Moi, je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
 Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
 Que poursuivre l'empire et la fortune et l'art,
 C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire
 Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
 Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard.

L'âme en vivant s'altère ; et, quoique en toute chose
 La fin soit transparente et laisse voir la cause,
 On vieillit sous le vice et l'erreur abattu ;
 A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
 Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
 Les troupeaux leur toison et l'homme sa vertu.

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
 — Seigneur, Seigneur, mon Dieu, vous êtes notre père,
 Grâce, vous êtes bon ! Grâce, vous êtes grand ! —
 Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
 Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
 Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
 Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;

L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
 Toute aile vers son but incessamment retombe.
 L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
 L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel.

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
 Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
 Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
 Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
 De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
 Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Va prier pour ton père ! — afin que je sois digne
 De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
 Pour que mon âme brûle avec les encensoirs !
 Efface mes péchés sous ton souffle candide,
 Afin que mon cœur soit innocent et splendide
 Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs !

Napoléon II¹.

I

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre
 Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
 Que le ciel eût dit oui,
 Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
 Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
 Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
 Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître,
 L'immense empire attend un héritier demain.
 Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
 Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
 Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
 S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde

¹ Extrait des *Chants du crépuscule* (1835). Ce recueil, outre de nombreuses poésies intimes, renferme des odes d'un caractère épique, très remarquables. Celle-ci est la plus éclatante et montre bien les immenses progrès que le poète avait faits depuis son premier recueil. Elle a été écrite en 1832.

L'homme prédestiné,
 Et les peuples béants ne purent que se taire,
 Car ses deux bras levés présentaient à la terre
 Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
 Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
 Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
 Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
 Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
 Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
 Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
 S'étaient enfin ouverts !

Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
 Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
 Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
 Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
 Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
 Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
 Il cria tout joyeux avec un air sublime :
 — L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
 Sire, l'avenir est à Dieu !
 A chaque fois que l'heure sonne,
 Tout ici-bas nous dit adieu.
 L'avenir ! l'avenir ! mystère !
 Toutes les choses de la terre,
 Gloire, fortune militaire,
 Couronne éclatante des rois,
 Victoire aux ailes embrasées,
 Ambitions réalisées,
 Ne sont jamais sur nous posées
 Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
 Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure

Ouvrir ta froide main,
 O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
 Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
 Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
 De quoi demain sera-t-il fait ?
 L'homme aujourd'hui sème la cause,
 Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
 Demain, c'est l'éclair dans la voile,
 C'est le nuage sur l'étoile,
 C'est un traltre qui se dévoile,
 C'est le bélier qui bat les tours,
 C'est l'astre qui change de zone,
 C'est Paris qui suit Babylone ;
 Demain, c'est le sapin du trône,
 Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
 Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
 La nuit, comme un flambeau.
 C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
 Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
 Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
 Au galop de votre coursier,
 Dénouer les guerres civiles
 Avec le tranchant de l'acier ;
 Vous pouvez, ô mon capitaine,
 Barrer la Tamise hautaine,
 Rendre la victoire incertaine
 Amoureuse de vos clairons,
 Briser toutes portes fermées,
 Dépasser toutes renommées,
 Donner pour astre à des armées
 L'étoile de vos éperons ! —

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
 Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
 Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
 Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,

L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
 Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
 Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
 Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
 Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
 Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
 Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
 Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
 Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
 Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
 Ent, à coups de cognée, à peu près fait le monde
 Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
 Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles,
 Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
 Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,
 On eut enraciné bien avant dans la terre
 Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on ¹ eut pour sa soif posé devant la France
 Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
 Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
 Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
 Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
 Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
 Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
 Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
 Tous alors sur son nid fondirent plein de joie ;
 Chacun selon ses dents se partagea la proie :
 L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

¹ Même procédé que dans la pièce des *Orientales* citée plus haut ; il est d'un très grand effet ici.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
 Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne, oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
 Ployée, et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
 Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
 Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses géoliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
 Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
 Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
 Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
 Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés ;
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
 D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
 Gracieux comme l'orient,
 Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
 D'une goutte de lait au bout du sein restée
 Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
 Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
 Il pleurait, d'amour éperdu!... —
 Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
 Seul être qui pouvais distraire sa pensée
 Du trône du monde perdu!

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible!
 Vous avez commencé par le maître invincible,
 Par l'homme triomphant;
 Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;
 Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
 Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
 L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
 Mais la mort lui dit non!
 Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
 L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
 L'oubli reprend le nom!

VI

O révolutions! j'ignore,
 Moi, le moindre des matelots,
 Ce que Dieu dans l'ombre élabore
 Sous le tumulte de vos flots.
 La foule vous hait et vous raille.
 Mais qui sait comment Dieu travaille?
 Qui sait si l'onde qui tressaille,
 Si le cri des gouffres amers,
 Si la trombe aux ardentes serres,
 Si les éclairs et les tonnerres,
 Seigneur, ne sont pas nécessaires
 A la perle que font les mers?

Pourtant cette tempête est lourde
 Aux princes comme aux nations ;
 Oh ! quelle mer aveugle et sourde
 Qu'un peuple en révolutions !
 Que sert ta chanson, ô poète ?
 Ces chants que ton génie émiette,
 Tombent à la vague inquiète
 Qui n'a jamais rien entendu !
 Ta voix s'enroue en cette brume,
 Le vent disperse au loin ta plume,
 Pauvre oiseau chantant dans l'écume
 Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Longue nuit ! tourmente éternelle !
 Le ciel n'a pas un coin d'azur.
 Hommes et choses, péle-mêle,
 Vont roulant dans l'abîme obscur.
 Tout dérive et s'en va sous l'onde,
 Rois au berceau, maîtres du monde,
 Le front chauve et la tête blonde,
 Grand et petit Napoléon !
 Tout s'efface, tout se délie,
 Le flot sur le flot se replie,
 Et la vague qui passe oublie
 Léviathan¹ comme Alcyon² !

Amour³.

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
 Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
 Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
 De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
 Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
 Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
 Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ,

¹ Animal monstrueux, dans le livre de Job.

² Petit oiseau de mer.

³ Extrait des *Chants du crépuscule*.

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
 Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
 Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
 Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
 — Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
 Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
 J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
 Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
 Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
 Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

Sois bénie¹.

Toi ! sois bénie à jamais !
 Ève qu'aucun fruit ne tente !
 Qui de la vertu contente
 Habites les purs sommets !
 Âme sans tache et sans rides,
 Baignant tes ailes candides,
 A l'ombre et bien loin des yeux
 Dans un flot mystérieux,
 Moiré de reflets splendides !

Sais-tu ce qu'en te voyant
 L'indigent dit quand tu passes ?
 — Voici le front plein de grâces
 Qui sourit au suppliant !
 Notre infortune la touche.
 Elle incline à notre couche
 Un visage radieux ;
 Et les mots mélodieux
 Sortent charmants de sa bouche !

¹ Extrait des *Chants du crépuscule*. — La poésie intime, chez Victor Hugo, a toutes les délicatesses ; il est intéressant de remarquer que l'éclatant auteur de *Napoléon II* peut aussi exprimer les nuances les plus fines de l'âme. Ces vers sont adressés à la femme du poète.

Sais-tu, les yeux vers le ciel,
Ce que dit la pauvre veuve ?
— Un ange, au fiel qui m'abreuve
Est venu mêler son miel.
Comme à l'herbe la rosée,
Sur ma misère épuisée
Ses bienfaits sont descendus.
Nos cœurs se sont entendus,
Elle heureuse, et moi brisée !

J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gâté ne se noie,
Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.
Son œil de même a su lire
Que le deuil qui me déchire
N'a que de saintes douleurs.
Comme elle a compris mes pleurs,
Moi, j'ai compris son sourire.

Pour parler des orphelins,
Quand, près du foyer qui tremble,
Dans mes genoux je rassemble
Tes enfants de ton cœur pleins ;
Quand je leur dis l'hiver sombre,
La faim et les maux sans nombre
Des petits abandonnés,
Et qu'à peine sont-ils nés
Qu'ils s'en vont pieds nus dans l'ombre

Tandis que, silencieux,
Le groupe écoute et soupire,
Sais-tu ce que semblent dire
Leurs yeux pareils à tes yeux ?
— Vous qui n'avez rien sur terre,
Venez chez nous ! pour vous plaire
Nous nous empresserons tous ;
Et vous aurez comme nous
Votre part de notre mère !

Sais-tu ce que dit mon cœur ?
— Elle est indulgente et douce,

Et sa lèvre ne repousse
 Aucune amère liqueur.
 Mère pareille à sa fille,
 Elle luit dans ma famille
 Sur mon front que l'ombre atteint.
 Le front se ride et s'éteint.
 La couronne toujours brille !

Au-dessus des passions,
 Au-dessus de la colère,
 Ton noble esprit ne sait faire
 Que de nobles actions.
 Quand jusqu'à nous tu te penches,
 C'est ainsi que tu t'épanches
 Sur nos cœurs que tu soumets.
 D'un cygne il ne peut jamais
 Tomber que des plumes blanches !

A ma fille¹.

O mon enfant, tu vois, je me soumets,
 Fais comme moi ; vis du monde éloigné ;
 Heureuse ? non ; triomphante ? jamais.
 Résignée !

Sois bonne et douce, et lève un front pieux.
 Comme le jour dans les cieux met sa flamme,
 Toi, mon enfant, dans l'azur de tes yeux
 Mets ton âme !

Nul n'est heureux et nul n'est triomphant.
 L'heure est pour tous une chose incomplète ;
 L'heure est une ombre, et notre vie, enfant,
 En est faite.

Oui, de leur sort tous les hommes sont las.
 Pour être heureux, à tous — destin morose ! —
 Tout a manqué. Tout, c'est-à-dire, hélas !
 Peu de chose.

¹ Cette pièce, extraite des *Contemplations* (1856), a été composée en 1842, bien avant l'exil du poète.

Ce peu de chose est ce que, pour sa part,
 Dans l'univers chacun cherche et désire :
 Un mot, un nom, un peu d'or, un regard,
 Un sourire !

La gatté manque au grand roi sans amours ;
 La goutte d'eau manque au désert immense.
 L'homme est un puits où le vide toujours
 Recommence.

Vois ces penseurs que nous divinisons,
 Vois ces héros dont les fronts nous dominant,
 Noms dont toujours nos sombres horizons
 S'illuminent.

Après avoir, comme fait un flambeau,
 Ebloui tout de leurs rayons sans nombre,
 Ils sont allés chercher dans le tombeau
 Un peu d'ombre.

Le ciel, qui sait nos maux et nos douleurs
 Prend en pitié nos jours vains et sonores.
 Chaque matin, il baigne de ses pleurs
 Nos aurores.

Dieu nous éclaire, à chacun de nos pas,
 Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes ;
 Une loi sort des choses d'ici-bas,
 Et des hommes.

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,
 Et la voici, toute âme y peut atteindre :
 Ne rien hair, mon enfant, tout aimer,
 Ou tout plaindre !

L'enfant morte¹.

Quand nous habitions tous ensemble
 Sur nos collines d'autrefois,
 Où l'eau court, où le buisson tremble,
 Dans la maison qui touche au bois,

¹ Cette pièce et les deux suivantes, extraites des *Contemplations*, ont été inspirées au poète par la mort de sa fille aînée, qui se noya, avec son mari, dans la Seine, au cours d'une partie de plaisir. Le poète écrivit ces admirables vers en 1844, à Villequier, sur les lieux mêmes où était morte l'enfant adorée.

Elle avait dix ans, et moi trente ;
J'étais pour elle l'univers.
Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : Mon père !
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main.
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous ?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant !
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin !
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
 Etoilant le logis obscur,
 Nous revenions par la vallée
 En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
 En parlant des splendeurs du ciel.
 Je composais cette jeune âme
 Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
 Elle était gaie en arrivant... —
 Toutes ces choses sont passées
 Comme l'ombre et comme le vent !

Veni, vidi, vixi¹.

J'ai bien assez vécu, puisque dans mes douleurs
 Je marche sans trouver de bras qui me secourent,
 Puisque je vis à peine aux enfants qui m'entourent,
 Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;

Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête,
 J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour ;
 Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,
 Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu ;
 Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
 O ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes,
 Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
 Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.
 J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
 Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,
 Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.
 Je me suis étonné d'être un objet de haine,
 Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

¹ « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu ». — Extrait des *Contemplations*, mais composé en 1848. Le poète traversa alors une crise de découragement, dont on voit le reflet dans cette pièce.

Dans ce baignoire terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les maux,
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;
Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit
O Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Ressouvenir ¹.

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?
Je voulais me briser le front sur le pavé ;
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !
Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ?
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
Que c'était impossible, enfin, qu'elle fût morte,
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !
Car elle est quelque part dans la maison, sans doute !

¹ Extrait des *Contemplations*, écrit en 1852. — Le poète est en exil ; il souffre de la patrie perdue, et sa pensée revient vers sa fille morte.

Chanson d'exil¹.

Proscrit, regarde les roses ;
 Mai joyeux, de l'aube en pleurs
 Les reçoit toutes écloses ;
 Proscrit, regarde les fleurs.

Je pense

Aux roses que je semai.
 Le mois de mai sans la France,
 Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes ;
 Mai, qui rit aux cieux si beaux,
 Sous les baisers des colombes,
 Fait palpiter les tombeaux.

Je pense

Aux yeux chers que je fermai.
 Le moi de mai sans la France,
 Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
 Les branches où sont les nids ;
 Mai les remplit d'ailes blanches
 Et de soupirs infinis.

Je pense

Aux nids charmants où j'aimai.
 Le mois de mai sans la France,
 Ce n'est pas le mois de mai.

Le manteau impérial².

Oh ! vous dont la travail est joic,
 Vous qui n'avez pas d'autre proie

¹ Extrait des *Quatre vents de l'esprit*. (Cette pièce a été écrite en 1851, pendant l'exil du poète).

² Extrait des *Châtiments* (1853) ; le plus beau recueil de satires tragiques qui existe en français. Pour comprendre la haine que le poète exprime ici en vers significatifs, il faut se rappeler que le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon, après avoir prêté serment à la République, renversa le gouvernement par la force, fit arrêter, emprisonner ou exiler cent mille personnes et réussit ensuite à devenir empereur par des moyens malhonnêtes. Son manteau impérial, semé d'abeilles d'or, avait entraîné dans le sang.

Que les parfums, souffles du ciel,
 Vous qui fuyez quand vient décembre,
 Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
 Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
 Qui, pareilles à l'épousée,
 Visitez le lys du coteau,
 O sœurs des corolles vermeilles,
 Filles de la lumière, abeilles,
 Envolez-vous de ce manteau !

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
 O généreuses ouvrières,
 Vous le devoir, vous la vertu,
 Ailes d'or et flèches de flammes,
 Tourbillonnez sur cet infâme !
 Dites-lui : « — Pour qui nous prends-tu ?

» Maudit ! nous sommes les abeilles !
 » Des chalets ombragés de treilles
 » Notre ruche orne le fronton ;
 » Nous volons, dans l'azur écloses,
 » Sur la bouche ouverte des roses
 » Et sur les lèvres de Platon.

» Ce qui sort de la fange y rentre.
 » Va trouver Tibère en son antre,
 » Et Charles Neuf sur son balcon.
 » Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette
 » Non les abeilles de l'Hymète,
 » Mais l'essaim noir de Montfaucon ! »¹

Et percez-le toutes ensemble,
 Faites honte au peuple qui tremble,
 Aveuglez l'immonde trompeur,
 Acharnez-vous sur lui, farouches,
 Et qu'il soit chassé par les mouches
 Puisque les hommes en ont peur !

¹ C'est-à-dire les mouches qui venaient sur les cadavres des criminels exécutés à Montfaucon.

L'expiation ¹.

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
 Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
 Il neigeait. L'apre hiver fondait en avalanche.
 Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,
 Partout apparaissait, muette vengeresse.
 Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
 Pour cette immense armée un immense linceul ;
 Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
 Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
 On jetait les canons pour brûler les affûts.
 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,

¹ Extrait des *Châtiments*. C'est l'épopée tragique, la plus grandiose et la plus saisissante de l'auteur : on n'a rien écrit de plus vrai et de plus poétique à la fois sur la fin épique de Napoléon.

Voir que des régiments s'étaient endormis là.
 O chutes d'Annibal ! Lendemain d'Attila !
 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
 Ney, que suivait naguère une armée, à présent
 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
 Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
 Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
 L'empereur était là, debout, qui regardait.
 Il était comme un arbre en proie à la cognée.
 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
 Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
 Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
 Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
 Il regardait tomber autour de lui ses branches.
 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
 Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
 Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
 Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
 Accusaient le destin de lèse-majesté,
 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
 Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
 Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
 Devant ses légions sur la neige semées :
 — Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées ? —
 Alors il s'entendit appeler par son nom
 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
 Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
 Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
 La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros, Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin.
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !
Le soir tombait, la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes.
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il. —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur.

Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! En un clin d'œil.
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !
Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve :
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et, dans l'épreuve.
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts,

Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
 Est-ce le châtimeut, cette fois, Dieu sévère ? —
 Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
 Il entendit la voix qui lui répondait : Non.

III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.
 Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
 Un roc hideux, débris des antiques volcans.
 Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
 Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
 Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
 Le clouer, excitant par son rire moqueur
 Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.
 Evanouissement d'une splendeur immense !
 Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
 Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;
 Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon.
 Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
 Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
 Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
 Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
 Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
 Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
 Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
 Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur !
 Napoléon était retombé Bonaparte.
 Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe.
 Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
 Un caporal anglais lui disait : Halte-là !
 Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre.
 Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
 Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
 Aux bords des mers, à l'heure où la bise se tait,
 Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
 Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
 Sur les monts, sur les flots, sur les cieus, triste et fier.
 L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
 Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
 Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !

Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
 Des rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
 Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
 Il expirait. La mort, de plus en plus visible,
 Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
 Comme le froid matin d'un jour mystérieux ;
 Son âme palpitait, déjà presque échappée.
 Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
 Et se coucha près d'elle, et dit : — C'est aujourd'hui !
 On jeta le manteau de Marengo sur lui.
 Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
 Se penchaient sur son front ; il dit : — Me voici libre !
 Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir ! —
 Et, comme il retournait sa tête pour mourir,
 Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
 Hudson-Lowe¹ guettant par la porte entr'ouverte.
 Alors, géant broyé sous le talon des rois,
 Il cria : — La mesure est comble, cette fois !
 Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
 Vous m'avez châtié ! — La voix dit : — Pas encore !

IV

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit !
 L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
 Napoléon alla s'endormir sous le saule.
 Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,
 Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
 Les poètes, marquant au front les rois bourreaux,
 Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
 A la colonne² veuve on rendit sa statue.
 Quand on levait les yeux, on le voyait debout
 Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
 Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.
 Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres !
 On ne regarda plus qu'un seul côté des temps ;

¹ Gouverneur de Sainte-Hélène. Il se conduisit souvent avec son prisonnier de la manière la plus maladroite, mais il ne faisait qu'exécuter les instructions qu'il avait reçues du ministère anglais, seul responsable du traitement rigoureux infligé à Napoléon. A son retour, il fut comme mis en quarantaine par les Anglais, qui firent de lui le bouc émissaire de leurs remords au lieu de s'en prendre à leurs ministres coupables. Voir sur ce sujet : Lord Rosebery, *Napoléon, la dernière phase* (1901). ² La colonne de la place Vendôme à Paris.

On ne se souvint plus que des jours éclatants ;
 Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire ;
 La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire ;
 On ne vit plus qu'Eylau, Ulm, Arcole, Austerlitz ;
 Comme dans les tombeaux des romains abolis,
 On se mit à fouiller dans ces grandes années ;
 Et vous applaudissiez, nations inclinées,
 Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain
 Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain !

V

Le nom grandit quand l'homme tombe ;
 Jamais rien de tel n'avait lui.
 Calme, il écoutait dans sa tombe
 La terre qui parlait de lui.

La terre disait : « La victoire
 » A suivi cet homme en tous lieux.
 » Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
 » Un passant plus prodigieux !
 » Gloire au maître qui dort sous l'herbe !
 » Gloire à ce grand audacieux !
 » Nous l'avons vu gravir, superbe,
 » Les premiers échelons des cieux !
 » Il envoyait, âme acharnée,
 » Prenant Moscou, prenant Madrid,
 » Lutter contre la destinée
 » Tous les rêves de son esprit.
 » A chaque instant, rentrant en lice,
 » Cet homme, aux gigantesques pas,
 » Proposait quelque grand caprice
 » A Dieu, qui n'y consentait pas.
 » Il n'était presque plus un homme.
 » Il disait grave et rayonnant,
 » En regardant fixement Rome :
 » C'est moi qui règne maintenant !
 » Il voulait, héros et symbole ;
 » Pontife et roi, phare et volcan,



- » Faire du Louvre un Capitole
- » Et de Saint-Cloud un Vatican.
- » César, il eût dit à Pompée :
- » Sois fier d'être mon lieutenant !
- » On voyait luire son épée
- » Au fond d'un nuage tonnant.
- » Il voulait, dans les frénésies
- » De ses vastes ambitions,
- » Faire devant ses fantaisies
- » Agenouiller les nations,
- » Ainsi qu'en une urne profonde,
- » Mêler races, langues, esprits,
- » Répandre Paris sur le monde,
- » Enfermer le monde en Paris !
- » Comme Cyrus dans Babylone,
- » Il voulait, sous sa large main,
- » Ne faire du monde qu'un trône
- » Et qu'un peuple du genre humain,
- » Et bâtir, malgré les huées,
- » Un tel empire sous son nom,
- » Que Jehovah dans les nuées
- » Fût jaloux de Napoléon ! »

VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,
 Et l'océan rendit son cercueil à la France. ¹
 L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré,
 Reposait, par l'exil et par la mort sacré,
 En paix ! — Quand on passait près du monument sombre,
 On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,
 Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
 Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
 Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
 Le sceptre en sa main gauche et l'épée en sa droite,
 A ses pieds son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
 Et l'on disait : C'est là qu'est César endormi !
 Laisant dans la clarté marcher l'immense ville,
 Il dormait ; il dormait confiant et tranquille.

¹ Les cendres de Napoléon furent rapportées à Paris et inhumées aux Invalides le 15 décembre 1840.



VII

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau,
 Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
 D'étranges visions emplissaient sa paupière;
 Des rires éclataient sous son plafond de pierre;
 Livide, il se dressa, la vision grandit;
 O terreur! une voix qu'il reconnut lui dit :
 — Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
 L'exil, les rois géoliers, l'Angleterre hautaine
 Sur ton lit accoudée à ton dernier moment.
 Sire, cela n'est rien. Voici le châtement! ¹

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
 Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente;
 C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire! on t'a retiré de ton Panthéon bleu!
 Sire! on t'a descendu de ta haute colonne!
 Regarde : des brigands, dont l'essaim tourbillonne,
 D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier,
 Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
 A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.
 Ils t'ont pris. Tu mourus comme un astre se couche.
 Napoléon le Grand, empereur, tu renais
 Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais ².
 Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
 Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.

¹ Pour comprendre la satire virulente qui va suivre, il faut se rappeler que Louis-Napoléon, entouré d'une bande de politiciens avides, réussit, au prix d'un serment, à s'emparer du trône impérial en exploitant le grand nom de son oncle dans la légende napoléonienne. Sur le coup d'Etat, consulter : Eugène Ténnot, *Paris en décembre 1851*; *La province en décembre 1851*. — Ce châtement de Napoléon I^{er} par Napoléon III a été cruellement prophétique, au point de vue militaire. Voir plus loin : *Sedan*.

² Allusion à la première femme de Napoléon, Joséphine Tascher de la Pagerie, épouse du vicomte Alexandre de Beauharnais, qui menait une vie d'aventurière pendant Napoléon l'épousa.

Ils traînent sur Paris, qui les voit s'étaler,
 Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler ¹.
 Aux passants attroupés devant leur habitacle,
 Ils disent, entends-les : « Empire à grand spectacle !
 Le pape est engagé dans la troupe ; c'est bien,
 Nous avons mieux ; le czar en est ; mais ce n'est rien,
 Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze.
 Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !
 Nous sommes les neveux du Grand Napoléon ! »
 Et Fould, Magnan, Rouher, Parieu caméléon ²,
 Font rage. Ils vont montrant un Sénat d'automates.
 Ils ont pris de la paille au fond des casemates
 Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna !
 Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,
 Et du champ de bataille, il tombe au champ de foire.
 Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.
 Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,
 Ils ont, à leurs haillons, du sang, comme tu vois,
 Et, dans son bénitier, Sibour ³ lave leur linge.
 Toi, lion, tu les suis : leur maître, c'est le singe.
 Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.
 On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier.
 Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise ;
 Cartouche ⁴ essaye et met ta redingote grise ;
 On quête des liards dans le petit chapeau ⁵ ;
 Pour tapis, sur la table, ils ont mis ton drapau ;

¹ Allusion aux saltimbanques des foires qui s'enfoncent une lame de sabre dans le gosier et l'œsophage.

² Il s'agit ici des principaux auteurs du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Fould fut plusieurs fois ministre des finances avant et après le coup d'Etat. Magnan, depuis maréchal de France, commandait alors l'armée de Paris qui chassa le Parlement. Rouher, surnommé plus tard le vice-empereur, fut ministre et président du Sénat impérial. De Parieu se fit d'abord nommer député comme républicain, puis changea brusquement de couleur politique ; ensuite il se rallia cyniquement au coup d'Etat.

³ L'archevêque de Paris. Le 1^{er} janvier 1852, il fit chanter un *Te Deum* à Notre-Dame, pour célébrer le triomphe de Louis-Napoléon, qui pourtant n'avait réussi qu'en violant son serment de président de la République et en employant la force.

⁴ Célèbre bandit du XVIII^{me} siècle.

⁵ Le célèbre petit chapeau que portait toujours Napoléon I^{er}.



A cette table immonde, où le grec devient riche,
 Avec le paysan, on boit, on joue, on triche.
 Tu te méles, compère, à ce tripot hardi,
 Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi,
 Cette main qui portait la foudre, ô Bonaparte,
 Aide à piper les dés et fait sauter la carte.
 Ils te forcent à boire avec eux, et Carlier¹
 Pousse amicalement d'un coude familier
 Votre Majesté, Sire, et Pietri², dans son antre,
 Vous tutoie, et Maupas³ vous tape sur le ventre.
 Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,
 Ils savent qu'ils auront, comme toi, des malheurs;
 Leur soif en attendant vide la coupe pleine
 A ta santé; Poissy⁴ trinque avec Sainte-Hélène.
 Regarde! bals, sabbats, fêtes matin et soir.
 La foule, au bruit qu'ils font, se culbute pour voir;
 Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
 Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
 Entouré de pasquins agitant leur grelot,
 — Commencer par Homère et finir par Callot⁵!
 Épopée! épopée! oh! quel dernier chapitre! —
 Entre Troplong⁶, paillasse, et Chaix-d'Est-Ange, pitre,
 Devant cette baraque, abject et vil bazar,
 Où Mandrin⁷, mal lavé, se déguise en César,
 Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
 Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse! —

L'horrible vision s'éteignit. — L'Empereur,
 Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,

¹ Chef de la police avant le coup d'Etat.

² Préfet de police, puis sénateur de l'empire.

³ Remplça Carlier à la police en 1851; c'est lui qui fit emprisonner les représentants du peuple.

⁴ La prison de Poissy (Seine-et-Oise), où l'on enferme les malfaiteurs.

⁵ Jacques Callot (1593-1635), artiste célèbre par ses peintures de figures grotesques, d'aventuriers ou de bohémiens.

⁶ Troplong, célèbre jurisconsulte, d'abord libéral, se rallia ensuite au césarisme; c'est lui qui fit au Sénat le rapport en faveur du rétablissement de l'empire. — Chaix-d'Est-Ange, célèbre avocat et homme politique.

⁷ Célèbre bandit du XVIII^e siècle.

Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées ;
 Les victoires de marbre à la porte sculptées,
 Fantômes blancs, debout hors du sépulcre obscur,
 Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,
 Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres.
 Et Lui, cria : « Démon aux visions funèbres,
 Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
 Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, dit la voix. »
 La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange,
 Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge ;
 Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
 Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César ;
 Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
 Leva sa face pâle et lut : — *Dix-huit Brumaire*¹.

La Conscience².

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
 Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
 Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
 Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
 Au bas d'une montagne, en une grande plaine ;
 Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
 Lui dirent : — Couchons-nous sur la terre, et dormons.
 Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
 Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
 Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
 Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
 — Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
 Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
 Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.

¹ Le 18 brumaire (9 novembre 1799), Bonaparte s'empara du pouvoir après avoir dissous par la force l'une des assemblées législatives de la République, le Conseil des Cinq-Cents ; les républicains lui ont toujours reproché ce coup d'Etat.

² Extrait de *La Légende des siècles*, 3 vol. (1859, 1873, 1883), le plus remarquable recueil de poésies épiques de Victor Hugo. — Pour juger le symbolisme merveilleux de cette pièce, il faut la comparer avec le récit biblique d'où elle est tirée.

Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
— Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieus mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson :
— Cachez-moi ! cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
— Etends de ce côté la toile de la tente.
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
— Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore !
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : — Je saurai bien construire une barrière.
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours !
Hénoch dit : — Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons.
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;

Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
 Quand ils eurent fini de clore et de murer,
 On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
 Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père !
 L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.
 Et Caïn répondit : — Non, il est toujours là.
 Alors il dit : — Je veux habiter sous la terre
 Comme dans son sépulcre un homme solitaire :
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.
 On fit donc une fosse, et Caïn dit : — C'est bien !
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

La libre helvétie ¹.

Non, rien n'est mort ici. Tout grandit, et s'en vante.
 L'Helvétie est sacrée, et la Suisse est vivante ;
 Ces monts sont des héros et des religieux ;
 Cette nappe de neige aux plis prodigieux
 D'où jaillit, lorsqu'en mai la tiède brise ondoie,
 Toute une floraison folle d'air et de joie,
 Et d'où sortent des lacs et des flots murmurants,
 N'est le linceul de rien, excepté des tyrans.
 Gloire aux monts ! leur front brille et la nuit se dissipe ;
 C'est plus que le matin qui luit, c'est un principe !
 Ces mystérieux jours blanchissant les hauteurs,
 Qu'on prend pour des rayons, sont des libérateurs ;
 Toujours aux fiers sommets ces aubes sont données :
 Aux Alpes Stauffacher ², Pélage ³ aux Pyrénées !

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot
 Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut ;

¹ Ces vers sont extraits d'une longue pièce de *la Légende des siècles : Le régiment du baron Madruce*. Victor Hugo vient de reprocher aux Suisses de se vendre comme mercenaires pour servir des tyrans ; mais il se rappelle que l'Helvétie est la terre de la liberté et il la chante magnifiquement, avec tout l'enthousiasme de ses grandes idées humanitaires.

² L'un des trois principaux héros de la Suisse primitive.

³ Roi des Asturies, fondateur de la monarchie espagnole, au VIII^e siècle ; il lutta vaillamment contre l'invasion arabe.

Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane.
La houlette de Schwytz qu'une vierge enrubanne,
Fière, et, quand il le faut, se hérissant de clous,
Chasse les rois ainsi qu'elle chasse les loups.
Gloire au chaste pays que le Léman arrose !
A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du mont Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
La blanche liberté s'adosse au firmament.
Le soleil, quand il vient dorer une chaumière ;
Fait que le toit de paille est un toit de lumière ;
Telle est la Suisse, ayant l'honneur dans ses prés verts,
Et de son indigence éclairant l'univers.
Tant que les nations garderont leurs frontières,
La Suisse éclatera parmi les plus altières ;
Quand les peuples riront et s'embrasseront tous,
La Suisse sera douce au milieu des plus doux.
Suisse ! à l'heure où l'Europe enfin marchera seule,
Tu verras accourir vers toi, sévère aïeule.
La jeune Humanité sous son chapeau de fleurs ;
Tes hommes bons seront chers aux hommes meilleurs ;
Les fléaux disparus, faux dieu, faux roi, faux prêtre,
Laisseront le front blanc de la paix apparaître ;
Et les peuples viendront en foule te bénir,
Quand la guerre mourra, quand, devant l'avenir
On verra, dans l'horreur des tourbillons funèbres,
Se hâter péle-mêle au milieu des ténèbres,
Comme d'affreux oiseaux heurtant leurs ailerons,
Une fuite effrénée et noire de clairons !
En attendant, la Suisse a dit au monde : — Espère !
Elle a de la vieille hydre effrayé le repaire ;
Ce qu'elle a fait jadis pour les siècles est fait ;
La façon dont la Suisse à Sempach triomphait
Reste la grande audace et la grande manière
D'attaquer une bête au fond de sa tanière.
Tous ses nuages, blancs ou noirs, sont des drapeaux.
L'exemple, c'est le fait dans sa gloire, au repos,
Qui charge lentement les cœurs et recommence ;
Melchthal, grave et penché sur le monde, ensemeuce.
Un jour, à Bâle, Albrecht, l'empereur triomphant,
Vit une jeune mère auprès de son enfant ;

La mère était charmante; elle semblait encore,
 Comme l'enfant, sortie à peine de l'aurore ;
 L'empereur écouta de près leurs doux ébats,
 Et la mère disait à son enfant tout bas :
 « Fils, quand tu seras grand, meurs pour la bonne cause. »
 Oh ! rien ne flétrira cette feuille de rose !
 Toujours le despotisme en sentira le pli ;
 Toujours les mains prêtant le serment du Grutli
 Apparaîtront en rêve au peuple en léthargie ;
 Toujours les oppresseurs auront, dans leur orgie,
 Sur la lividité de leur face l'effroi
 Du tocsin qu'Unterwald cache dans son beffroi,
 Tant que les nations au joug seront nouées,
 Tant que l'aigle à deux becs sera dans les nuées,
 Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
 Ebauchera le spectre insolent de Gessler,
 On verra Tell songer dans quelque coin terrible,
 Et les iniquités, la violence horrible,
 La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
 Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
 Assis à leur souper, car c'est leur crépuscule,
 Et le jour qui pour nous monte, pour eux recule,
 Les satrapes seront éblouissants à voir,
 Raillant la conscience, insultant le devoir,
 Margeant dans les plats d'or et les coupes d'opales,
 Joyeux ; mais par instants ils deviendront tout pâles,
 Feront taire l'orchestre, et, la sueur au front,
 Penchés, se parlant bas, tremblants, regarderont
 S'il n'est pas quelque part, là, derrière la table,
 Calme, et serrant l'écrou de son arc redoutable.
 Pourtant il se pourra qu'à de certains moments,
 Dans les satiétés et les enivrements.
 Ils se disent : « Les yeux n'ont plus rien de sévère ;
 Guillaume Tell est mort. » Ils rempliront leur verre,
 Et le monde comme eux oubliera. Tout à coup,
 A travers les fléaux et les cimes debout,
 Et l'ombre, et l'esclavage, et les hontes sans nombre,
 On entendra siffler la grande flèche sombre.
 Oui, c'est là la foi sainte, et, quand nous étouffons,
 Dieu nous fait respirer par ces pensers profonds.

Au-dessus des tyrans l'histoire est abondante
 En spectres que du doigt Tacite montre à Dante ;
 Tous ces fantômes sont la liberté planant,
 Et toujours prête à dire aux hommes : Maintenant !
 Et, depuis Padrona Kalil¹ aux jambes nues
 Jusqu'à Franklin ôtant le tonnerre des nues,
 Depuis Léonidas jusqu'à Kosciuszko,
 Le cri des uns du cri des autres est l'écho,
 Oui, sur vos actions, de tant de deuil mêlées,
 Multipliez les plis des pourpres étoilées,
 Ayez pour vous l'oracle, et Delphe avec Endor,
 Maitres ; riez le front coiffé du laurier d'or,
 Au pied de la fortune infâme et colossale ;
 Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
 Byron se dressera, le poète héros,
 Tzavellas, indigné du succès des bourreaux,
 Soufflettera le groupe effaré des victoires :
 Et l'on verra surgir au-dessus de vos gloires
 L'effrayant avoyer Gundoldingen, cassant
 Sur César le sapin des Alpes teint de sang !

Le semeur ².

C'est le moment crépusculaire.
 J'admire, assis sous un portail,
 Ce reste de jour dont s'éclaire
 La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées
 Je contemple, ému, les haillons
 D'un vieillard qui jette à poignées
 La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
 Domine les profonds labours,

¹ Tous les noms propres qui suivent désignent les héros les plus connus de l'indépendance des nations européennes ou américaines. Pour bien comprendre la pièce, il faut donc se rappeler que les tyrans, autrichiens, turcs, napolitains, etc., stigmatisés ici, tenaient dans une sorte de servage politique les peuples conquis par eux.

² Extrait des *Chansons des rues et des bois*. Petite pièce descriptive remarquable. On dirait un tableau de Millet.

On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Sedan ¹.

France, voici le lieu hideux de ton histoire.
Sedan. Ce nom funèbre, où tout vient s'éclipser,
Cache-le, pour ne plus jamais le prononcer.
Plaine ! affreux rendez-vous ! Ils y sont, nous y sommes.
Deux vivantes forêts, faites de têtes d'hommes,
De bras, de pieds, de voix, de glaive, de fureur,
Marchent l'une sur l'autre et se mêlent. Horreur !
Cris ! Est-ce le canon ? sont-ce des catapultes ?
Le sépulcre sur terre a parfois des tumultes,
Nous appelons cela hauts faits, exploits ; tout fuit,
Tout s'écroule, et le ver dresse la tête au bruit.
Des condamnations sont par les rois jetées
Et sont par l'homme, hélas ! sur l'homme exécutées ;
Avoir tué son frère est le laurier qu'on a.
Après Pharsale, après Hastings, après Iéna,
Tout est chez l'un triomphe et chez l'autre décombre.
O guerre ! le hasard passe sur un char d'ombre
Par d'effrayants chevaux invisibles traîné.

La lutte était farouche. Un carnage effréné
Donnait aux combattants des prunelles de braise ;
Le fusil Chassepot bravait le fusil Dreyse ;
A l'horizon hurlaient des méduses, grinçant
Dans un obscur nuage éclaboussé de sang,

¹ Extrait de l'*Année terrible* (1872), ouvrage dans lequel le poète a tracé en traits de feu les sombres épisodes de la guerre franco-allemande et pleuré les malheurs de son pays. — Cette pièce fera bien comprendre la vérité prophétique de l'*Expiation* reproduite plus haut.

Coulevrines d'acier, bombardes, mitrailleuses ;
Les corbeaux se montraient de loin ces travailleuses ;
Tout festin est charnier, tout massacre est banquet.
La rage emplissait l'ombre, et se communiquait,
Comme si la nature entrait dans la bataille,
De l'homme qui frémit à l'arbre qui tressaille ;
Le champ fatal semblait lui-même forcené.
L'un était repoussé, l'autre était ramené ;
Là c'était l'Allemagne et là c'était la France.
Tous avaient de mourir la tragique espérance
Ou le hideux bonheur de tuer, et pas un
Que le sang n'enivrât de son âcre parfum,
Pas un qui lâchât pied, car l'heure était suprême.
Cette graine qu'un bras épouvantable sème,
La mitraille, pleuvait sur le champ ténébreux ;
Et les blessés râlaient et l'on marchait sur eux,
Et les canons grondants soufflaient sur la mêlée
Une fumée immense aux vents échevelée.
On sentait le devoir, l'honneur, le dévouement,
Et la patrie, au fond de l'âpre acharnement.
Soudain, dans cette brume, au milieu du tonnerre,
Dans l'ombre énorme où rit la mort visionnaire
Dans le chaos des chocs épiques, dans l'enfer
Du cuivre et de l'airain heurtés contre le fer,
Et de ce qui renverse écrasant ce qui tombe,
Dans le rugissement de la fauve hécatombe,
Parmi les durs clairons chantant leur sombre chant,
Tandis que nos soldats luttaient, fiers et tâchant
D'égalier leurs aïeux que les peuples vénèrent,
Tout à coup, les drapeaux hagards en frissonnèrent,
Tandis que, du destin subissant le décret,
Tout saignait, combattait, résistait ou mourait,
On entendit ce cri monstrueux : — Je veux vivre !

Le canon stupéfait se tut, la mêlée ivre
S'interrompit... — le mot de l'abîme était dit.
Et l'aigle noire ouvrant ses griffes attendit.
Alors la Gaule, alors France, alors la gloire,
Alors Brennus, l'audace, et Clovis, la victoire,
Alors le vieux titan celtique aux cheveux longs.

Alors le groupe altier des batailles, Châlons,
 Tolbiac la farouche, Arezzo la cruelle,
 Bouvines, Marignan, Beaugé, Mons-en-Puelle,
 Tours, Ravenne, Agnadel sur son haut palefroi,
 Fornoue, Ivry, Coutras, Cérisolles, Rocroy,
 Denain et Fontenoy, toutes ces immortelles
 Mêlant l'éclair du front au flamboiement des ailes,
 Jemmape, Hohenlinden, Lodi, Wagram, Eylau,
 Les hommes du dernier carré de Waterloo,
 Et tous ces chefs de guerre, Hérystal, Charlemagne,
 Charles-Martel, Turenne, effroi de l'Allemagne,
 Condé, Villars, fameux par un si fier succès,
 Cet Achille, Kléber, ce Scipion, Desaix,
 Napoléon, plus grand que César et Pompée,
 Par la main d'un bandit¹ rendirent leur épée.

Paroles d'humanité².

Vivez, marchez, pensez, espérez, aimez-vous.
 Nul n'est seul ici-bas. Tout a besoin de tous.
 Riche, épargne le pauvre, et toi, pauvre pardonne
 Au riche, car le sort prête et jamais ne donne,
 Et l'équilibre obscur se refait tôt ou tard.
 Tout bien qui naît du mal des autres est bâtard ;
 Et les prospérités ne sont jamais qu'obliques
 Et menteuses, sortant des misères publiques ;
 L'arbre est malsain ayant un cadavre à son pied.
 Rois, ayez peur du trône où votre orgueil s'assied,
 Votre âme y devient spectre, et, maîtres des royaumes,
 Hélas ! sans le savoir vous êtes des fantômes ;
 S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
 Empereur, majesté, roi, César, à quoi bon ?

¹ Cette appellation est celle d'un ennemi ; cependant, quand on se rappelle que Napoléon III monta sur le trône grâce à un attentat criminel et qu'il finit assez lâchement après avoir entraîné la France dans une guerre insensée dont son impérialisme fit le plus cruel des désastres, on s'explique l'indignation à la Juvénal de Victor Hugo, qui parle ici en patriote.

² Ces vers se trouvent dans *Le Pape* (1878), poème philosophique où Victor Hugo a exprimé avec une grande élévation quelques-unes des idées chrétiennes. La fin de cette pièce renferme d'admirables paroles qui résument la philosophie sociale du poète.

Les pharaons ont fait bâtir les pyramides ;
Et quand sous le soleil, sous les grands vents numides,
Fouettant leur peuple aux fers, durs comme les destins,
Ils eurent achevé ces monuments hautains,
Qu'ont-ils mis dans ces blocs prodigieux ? leur cendre.
O rois, cela ne sert à rien d'être Alexandre.
Sésostris, ou Cyrus à qui le sort sourit,
Il vaut mieux être un pauvre appelé Jésus-Christ.
Le mal que nous faisons trop souvent nous encense ;
Hélas ! qui que tu sois, puissant, crains ta puissance,
Qui, de l'autre côté du tombeau, fait pitié.
On est flatté par où l'on sera châtié.
Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise !
Quant à toi, travailleur sur qui le fardeau pèse,
Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
Ne perds pas patience et sache attendre, ami ! —
En venir aux mains ? Non. Certes, ton droit suprême,
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens ;
L'immensité te doit ta part des vastes biens,
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
L'avenir n'est pas noir ; c'est le matin qui dore
Et remplit de clarté rose les petits doigts
Du nouveau-né riant dans sa crèche ; et tu dois
Vouloir cet avenir éblouissant et juste ;
Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
Protéger ton foyer, et faire face aux lois
Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère !
Sans blesser la patrie et meurtrir la cité !
L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
Les Saint-Barthélemys et les Vendémiaries ;
Les principes sereins sont de hautes lumières ;
Dans la Terre Promise on ne met pas la mort ;
L'espérance n'est pas faite pour le remord ;
Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage ?
C'est sa honte. — L'opprobre éternel du vainqueur,
La pâle liberté morte et l'épée au cœur,

Pour soi l'abjection, pour d'autres le martyre,
 C'est là toute la gloire, ô peuple, qu'on retire
 Des fauves actions faites aveuglément.
 Hélas ! sous le regard fixe du firmament,
 Pas de tueurs ; laissons les bourreaux dans leurs bouges
 Je hais une victoire ayant les ongles rouges ;
 Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
 Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
 Les fentes des pavés des villes sous du sable.
 Le paradis de Dieu deviendrait haïssable
 S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât
 Quoi ! le droit malfaiteur ! le progrès scélérat !
 Homme, crains la balance où tout destin s'achève.
 Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve.
 L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir ;
 Crains de mettre une tâche au front de l'avenir ;
 La liberté n'a pas l'assassin pour ministre ;
 L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre ;
 Le progrès n'a plus rien de providentiel
 S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel ;
 Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme ;
 Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime,
 Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
 On ne peut la servir par le deuil et l'effroi ;
 La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
 A des yeux de démon sous un front de déesse ;
 Une étoile n'a pas droit de verser du sang ;
 L'aube est blanche ; et le bien n'est le bien — qu'innocent.

Les enfants ¹.

Vous êtes de la joie errante parmi nous,
 Enfants ! riez, jouez, croissez. Vos fronts sont doux,
 Et la faiblesse y met sa tremblante couronne ;
 L'épanouissement d'avril vous environne ;
 Sans vous le jour est morne et le matin se tait ;
 Chantez. Quand le destin, comme s'il regrettait

¹ Extrait du *Pape*. Vers délicieux qui montrent avec quelle facilité le poète pouvait passer des grandes pensées aux impressions délicates et douces. Comparez cette pièce avec celle de la page 71 : *L'enfant*. La dernière nous paraît d'une sensibilité plus exquise.

De vous avoir dans l'ombre amenés, vous remmène,
 Quand vous vous en allez avant l'épreuve humaine,
 Votre âme monte aux cieux dans le parfum des fleurs.
 O chers petits enfants, quand, fuyant nos douleurs,
 Vous faites dans l'azur serein votre rentrée,
 Quand un nouveau-né meurt, on dirait que, navrée,
 La terre prend le deuil des jours qui vous sont dus ;
 Et l'aurore est en pleurs quand vous êtesendus
 Par les roses vos sœurs à vos frères les anges.
 Il est dans les linceuls une aile, et, dans les langes,
 Il en est une aussi ; c'est la même. Ouvrez-la,
 Doux amis, sans pourtant nous quitter pour cela.
 Restez, notre prison par vous devient un temple.
 Rayonnez, innocents, et donnez-vous l'exemple,
 Croyez, priez, aimez, chantez. Soyez sans fiel.
 Qu'est-ce que l'âme humaine, ô profond Dieu du ciel.
 A fait de la candeur dont elle était vêtue ?

L'effrayant univers ¹.

Quel est cet univers ? et quel en est l'aïeul ?
 Ce qu'on prend pour un ciel est peut-être un linceul.
 Qui peut dire où l'on vogue et qui sait où l'on erre ?
 Oh ! l'eau terrible ayant des rumeurs de tonnerre !
 Les sourds chuchotements du vent sous l'horizon !
 Entre le jour et nous, quelle épaisse cloison !
 Ténébres. Pourquoi tout parle-t-il à voix basse ?
 Tout visage qui rit a, dans l'horrible espace,
 Derrière lui pour ombre une tête de mort.
 Naître ! mourir ! — On entre, entrez. — Sortez, on sort.

¹ Extrait de *Dieu*, poème philosophique posthume qui a été composé dans la dernière période du poète. Victor Hugo a repris dans cet ouvrage le thème éternel et l'a traité avec une grande profondeur de pensée. Les critiques littéraires actuels, en général fort mal au courant de la philosophie, affectent de dire que Victor Hugo est un grand génie, mais qu'il n'a pas d'idées philosophiques. C'est une erreur complète dont M. Guyau, un des plus grands philosophes français, a fait justice dans un chapitre remarquable de son ouvrage *L'art au point de vue sociologique* qu'il faut absolument lire, si l'on veut comprendre tout le génie de Victor Hugo, dont le célèbre critique Ch. Renouvier admire aussi la profondeur. La philosophie du grand poète, qui a la grandeur morale du kantisme, est, au contraire, très originale et très profonde. Si l'on élague de ses œuvres quelques pages boursoufflées ou obscures, le reste ressort lumineux et grand. Jamais aucun écrivain français, excepté Sully-Prudhomme, n'a mis en formules poétiques plus belles des pensées de haute morale et des conceptions métaphysiques.

Et je songe à jamais, à jamais mon œil sombre
 Voit aller et venir l'onde énorme de l'ombre ¹
 A quoi bon ? Et vous tous, à quoi bon ? Vous vivez,
 Vivez-vous ? Et d'ailleurs, pourquoi ? Pensez, rêvez,
 Mourez ! heurtez vos fronts à la sourde clôture !
 Qu'est-ce que le destin ? qu'est-ce que la nature ?
 N'est-ce qu'un même texte en deux langues traduit ?
 N'est-ce qu'un rameau double ayant le même fruit ?
 La plaine où le mont pèse ainsi qu'un noir décombre,
 La mer par le couchant chauffée au rouge sombre,
 Les nuages ayant les cimes pour récifs,
 Les tourmentes volant en groupes convulsifs,
 La foudre, les Etnas jetant les pierres ponces,
 Les crimes s'envoyant des fléaux pour réponses,
 L'autre surnaturel, l'étang plein de typhus,
 Les prodiges hurlant sous les chênes touffus,
 La matière, chaos, profondeur où s'étale
 L'air furieux, le feu féroce, l'eau brutale,
 La nuit, cette prison, ce noir cachot mouvant
 Où l'on entend la sombre invasion du vent,
 Tout est morne !

On a peur quand l'aube qui s'éveille
 Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille ;
 On a peur quand la bise épand son long frisson ;
 On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
 Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
 Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
 Ramper le scarabée effroyable du soir ;
 On a peur quand minuit sur les monts vient s'asseoir !
 Pourtant, dans cette masse informe et frémissante,
 Il semble par moments qu'on saisisse et qu'on sente
 Comme un besoin d'hymen et de paix, émouvant
 Toutes ces profondeurs de nuée et de vent ;
 Tout cherche à se parler et tout cherche à s'entendre ;
 La terre, à l'océan jetant un regard tendre,
 Attire à son flanc vert ce sombre apprivoisé ;
 Mais l'eau quitte le bord après l'avoir baisé,

¹ Le poète fait ici parler un hibou symbolique qui explique ce qu'il a vu dans l'univers.

Et retombe, et s'enfonce, et redevient tourmente.
 Il n'est rien qui n'hésite et qui ne se démente ;
 Le bien prête son voile au mal qui vient s'offrir ;
 Hélas ! l'autre côté de savoir, c'est souffrir.
 Aube et soir, vie et deuil ont les mêmes racines ;
 Le sort fait la recherche et l'angoisse voisines ;
 D'où jaillit le regard on voit sortir le pleur ;
 Et, si l'œil dit : Lumière, il dit aussi : Douleur
 Tout est morne !

Il n'est pas d'objet qui ne paraisse
 Faire dans l'infini des signes de détresse.
 Et, pendant que, lugubre et vague, autour de lui,
 Dans la blême fumée et dans le vaste ennui,
 Le tourbillon des faits et des choses s'engouffre,
 Ce spectre de la vie, appelé l'homme, souffre.
 Les deux tragiques voix, Nature, Humanité,
 Se font écho, chacune en son extrémité ;
 La tristesse de l'un sur l'autre se replie ;
 La pâle angoisse humaine a la mélancolie
 Du plaintif univers pour explication ;
 Et les gémisséments de la création
 Sont pleins de la misère insondable de l'homme.

Dieu ¹.

Il est ! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
 Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
 Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
 Il est ! il est ! il est ! il est éperdument* !
 Tout, les feux, les clartés, les cieus, l'immense aimant,
 Les jours, les nuits, tout est le chiffre, il est la somme.
 Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.
 Faire un dogme, et l'y mettre ! ô rêve ! inventer Dieu !
 Il est ! Contentez-vous du monde, cet aveu !
 Quoi ! des religions, c'est ce que tu veux faire,

¹ Extrait de *Religions et Religion* (1880). — Dans le morceau précédent, le poète a exprimé le doute métaphysique du penseur aux prises avec la notion du Mal. Voici maintenant l'acte de foi du croyant déiste, superbe conclusion de la philosophie du maître, qu'on pourrait appeler *le vieillard sublime*, en reprenant l'épithète adressée par Chateaubriand à l'enfant.

* Voilà un vers qui rend admirablement la conception de l'immensité divine.

Toi, l'homme ! Ouvrir les yeux suffit ; je le préfère.
 Contente-toi de croire en Lui ; contente-toi
 De l'espérance avec sa grande aile, la foi ;
 Contente-toi de boire, altéré, ce dictame ;
 Contente-toi de dire : — Il est, puisque la femme
 Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
 Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
 Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître,
 Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être ;
 Il est, puisque César tremble devant Pathmos¹ ;
 Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
 Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science ,
 Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience,
 Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
 Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit !
 La pensée en montant vers lui devient géante.
 Homme, contente-toi de cette soif béante ;
 Mais ne dirige pas vers Dieu ta faculté
 D'inventer de la peur et de l'iniquité,
 Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires,
 Et ton outil sinistre à forger des chimères.
 Vis, et fais ta journée ; aime, et fais ton sommeil.
 Vois au-dessus de toi le firmament vermeil ;
 Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme ;
 Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme.
 Un centre de lumière inaccessible est là.
 Hors de toi comme en toi cela brille et brilla ;
 C'est là-bas, tout au fond, en haut du précipice.
 Cette clarté toujours jeune, toujours propice,
 Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais ;
 Elle sort des noirceurs, elle éclate aux sommets ;
 La haine est de la nuit, l'ombre est de la colère !
 Elle fait cette chose inouïe, elle éclaire.
 Tu ne l'éteindrais pas si tu la blasphémais ;
 Elle inspirait Orphée, elle échauffait Hermès ;
 Elle est le formidable et tranquille prodige ;
 L'oiseau l'a dans son nid, l'arbre l'a dans sa tige ;
 Tout la possède, et rien ne pourrait la saisir ;
 Elle s'offre immobile à l'éternel désir,

¹ Ile des Sporades, où saint Jean écrivit l'Apocalypse.

Et toujours se refuse et sans cesse se donne ;
 C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne ;
 C'est l'inondation des rayons, s'épanchant
 En astres dans un ciel, en roses dans un champ ;
 C'est, ici, là, partout, en haut, en bas, sans trêve,
 Hier, aujourd'hui, demain, sur le fait, sur le rêve,
 Sur le fourmillement des lueurs et des voix,
 Sur tous les horizons de l'abîme à la fois,
 Sur le firmament bleu, sur l'ombre inassouvie,
 Sur l'être, le déluge immense de la vie.
 C'est l'éblouissement auquel le regard croit.
 De ce flamboiement naît le vrai, le bien, le droit ;
 Il luit mystérieux dans un tourbillon d'astres ;
 Les brumes, les noirceurs, les fléaux, les désastres
 Fondent à sa chaleur démesurée, et tout,
 En sève, en joie, en gloire, en amour, se dissout ;
 S'il est des cœurs puissants, s'il est des âmes fermes,
 Cela vient du torrent des souffles et des germes
 Qui tombe à flots, jaillit, coule, et, de toutes parts,
 Sort de ce feu vivant sur nos têtes épars.
 Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
 La Conscience ; il a son axe, la Justice ;
 Il a son équinoxe, et c'est l'Égalité ;
 Il a sa vaste aurore, et c'est la Liberté.
 Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
 Il est ! il est ! il est ! sans fin, sans origine,
 Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.
 Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

Hernani ¹.

Don Carlos, roi d'Espagne, a fait enlever dona Sol, fiancée d'Hernani, le banni, et veut la contraindre à l'épouser. Il se conduit comme un mauvais roi, mais un changement dans sa destinée va le transformer et lui refaire une autre âme. Il est nommé empereur d'Allemagne, dès lors, il comprend le mot devoir et se con-

¹ *Hernani*, drame en V actes (1830). Ce fut la première pièce de Victor Hugo, jouée sur le théâtre ; elle donna lieu à une véritable bataille entre les classiques et les romantiques. — Dans sa célèbre préface de *Cromwell*, le poète a exposé la théorie du théâtre réaliste ; dans ses pièces, il ne l'a mise en pratique qu'en partie ; ses drames sont plutôt lyriques que dramatiques dans le sens absolu du mot. Ils n'en sont pas moins intéressants et, si on les étudie comme œuvres poétiques, ils ont une très haute valeur. C'est un côté du génie de l'écrivain qu'il faut absolument connaître.

duit en empereur. La scène où cette crise morale est présentée, se passe à Aix-la-Chapelle dans les souterrains qui renferment le tombeau de Charlemagne. Hernani et les conjurés voulant assassiner le roi, sont venus là pour conspirer; don Carlos, qui a surpris leur secret, va les faire arrêter par ses soldats.

ACTE IV

Scène IV

On entend un coup de canon éloigné. Les conjurés s'arrêtent en silence. — La porte du tombeau s'entr'ouvre. Don Carlos paraît sur le seuil. Pâle, il écoute. — Un second coup. — Un troisième coup qui annonce que don Carlos vient d'être élu empereur — Il ouvre tout à fait le tombeau, mais sans faire un pas, debout et immobile sur le seuil.

Les conjurés, DON CARLOS; puis DON RICARDO, seigneurs, gardes; le ROI DE BOHÈME, le DUC DE BAVIÈRE; puis DONA SOL.

DON CARLOS

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

Tous les flambeaux s'éteignent à la fois. — Profond silence. — Il fait un pas dans les ténèbres, si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés, muets et immobiles.

Silence et nuit ! l'essaim en sort et s'y replonge.
 Croyez-vous que ceci va passer comme un songe,
 Et que je vous prendrai, n'ayant plus vos flambeaux,
 Pour des hommes de pierre assis sur leurs tombeaux ?
 Vous parliez tout à l'heure assez haut, mes statues !
 Allons ! relevez donc vos têtes abattues,
 Car voici Charles-Quint ! Frappez, faites un pas !
 Voyons, osez-vous ? — Non, vous n'oserez pas.
 Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes.
 Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes !
 Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
 Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus.

Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes. A leur tête, le duc d'Alcala, le marquis d'Almunan.

Accourez, mes faucons ! j'ai le nid, j'ai la proie !

Aux conjurés.

J'illumine à mon tour. Le sépulcre flamboie,
 Regardez !

Aux soldats.

Venez tous, car le crime est flagrant.

HERNANI, regardant les soldats.

A la bonne heure ! Seul il me semblait trop grand.
C'est bien. J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne.
Ce n'est que Charles-Quint.

DON CARLOS, au duc d'Alcala.

Connétable d'Espagne !

Au marquis d'Almunan.

Amiral de Castille, ici ! — Désarmez-les.

On entoure les conjurés et on les désarme.

DON RICARDO, accourant, et s'inclinant jusqu'à terre.

Majesté !

DON CARLOS

Je te fais alcade du Palais.

DON RICARDO, s'inclinant de nouveau.

Deux électeurs, au nom de la Chambre dorée,
Viennent complimenter la Majesté sacrée.

DON CARLOS

Qu'ils entrent !

Bas à Ricardo.

Dona Sol.

Ricardo salue et sort. Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, tout en drap d'or, couronnes en tête. — Nombreux cortège de seigneurs allemands, portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes, avec l'écusson d'Espagne au milieu. — Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font passage aux deux électeurs, jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau.

LE DUC DE BAVIÈRE

Charles ! roi des Romains,

Majesté très sacrée, empereur ! dans vos mains
Le monde est maintenant, car vous avez l'empire.
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire !
Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu,
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu.
Venez donc recevoir la couronne et le globe.
Le saint-empire, ô roi, vous revêt de la robe,
Il vous arme du glaive, et vous êtes très grand.

DON CARLOS

J'irai remercier le collègue en rentrant.
Allez, messieurs. Merci, mon frère de Bohême,
Mon cousin de Bavière. Allez ! J'irai moi-même.

LE ROI DE BOHÈME

Charles, du nom d'amis nos aïeux se nommaient.
Mon père aimait ton père, et leurs pères s'aimaient.
Charles, si jeune en butte aux fortunes contraires,
Dis, veux-tu que je sois ton frère entre tes frères ?
Je t'ai vu tout enfant, et ne puis oublier...

DON CARLOS, l'interrompant.

Roi de Bohême ! eh bien, vous êtes familier !

Il lui présente sa main à baiser, ainsi qu'au duc de Bavière, puis congédie
les deux électeurs, qui le saluent profondément.

Allez !

Sortent les deux électeurs avec leur cortège.

LA FOULE

Vivat !

DON CARLOS, à part.

J'y suis ! et tout m'a fait passage !
Empereur ! — Au refus de Frédéric-le-Sage.

Entre dona Sol, conduite par Ricardo.

DONA SOL

Des soldats ! l'empereur ! O ciel ! coup imprévu !
Hernani !

HERNANI

Dona Sol.

DON RUY GOMEZ, à côté d'Hernani, à part.

Elle ne m'a point vu !

Dona Sol court à Hernani. Il la fait reculer d'un regard de défiance,
croyant qu'elle l'a oublié pour plaire au roi.

HERNANI

Madame !

DONA SOL, tirant le poignard de son sein.

J'ai toujours son poignard !¹

¹ Le poignard, preuve de sa fidélité, qu'elle a arraché à don Carlos pour se défendre, un soir qu'il voulait la forcer à le suivre dans son palais.

HERNANI, lui tendant les bras.

Mon amie !

DON CARLOS

Silence tous !

Aux conjurés.

Votre âme est-elle raffermie ?

Il convient que je donne au monde un leçon.

Vous tous ! que venait-on faire ici ? parlez.

HERNANI, faisant un pas.

Sire,

La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire :

Nous gravions la sentence au mur de Balthazar.

Il tire un poignard et l'agite.

Nous rendions à César ce qu'on doit à César.

DON CARLOS

Paix !

A don Ruy Gomez.

Vous traître, Silva !

DON RUY GOMEZ

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI, se retournant vers les conjurés.

Nos têtes et l'empire ! il a ce qu'il désire.

A l'empereur.

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.

La pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas.

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin de Silva, c'est une félonie

A faire du blason rayer ta baronnie !

C'est haute trahison, don Ruy, songez-y bien.

DON RUY GOMEZ

Les rois Rodrigue font les comtes Julien.

DON CARLOS, au duc d'Alcala.

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.

Le reste !...

Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg, se séparent

du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. — Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.

DONA SOL, à part.

Il est sauvé !

HERNANI, sortant du groupe des conjurés.

Je prétends qu'on me compte !

A don Carlos.

Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani ¹,
 Père obscur, sous tes pieds passerait impuni,
 Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
 Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
 Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna
 M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,
 Marquis de Monroy, comte Albaterra, vicomte
 De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
 Je suis Jean d'Aragon, grand maître d'Avis, né
 Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
 Par sentence du tien, roi Carlos de Castille !
 Le meurtre est entre nous affaire de famille.
 Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
 Donc, le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard.
 Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
 Sur les monts et dans l'eau des torrents retrempee,

Il met son chapeau.

Aux autres conjurés.

Couvrons-nous, grands d'Espagne !

Tous les Espagnols se couvrent.

A don Carlos.

Oui, nos têtes, ô roi,

Ont le droit de tomber couvertes devant toi !

Aux prisonniers.

— Silva, Haro, Lara, gens de titre et de race,
 Place à Jean d'Aragon, ducs et comtes, ma place !

Aux courtisans et aux gardes.

Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets !
 Et si vos échafauds sont petits, changez-les !

Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers.

¹ Hernani est le fils d'un grand seigneur, mais, né dans l'exil, il a changé de nom et commande une troupe de bannis révoltés contre le roi d'Espagne.

DONA SOL

Ciel !

DON CARLOS

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront que l'offenseur oublie en insensé
Vit et toujours remue au cœur de l'offensé.

DON CARLOS

Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils des pères qui font choir la tête des vôtres !

DONA SOL, se jetant à genoux devant l'empereur.

Sire, pardon ! pitié ! Sire soyez clément !
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux ! En lui seul je respire. Oh ! je tremble.
Sire, ayez la pitié de nous tuer ensemble !
Majesté ! je me traîne à vos sacrés genoux !
Je l'aime ! Il est à moi, comme l'empire à vous !
Oh ! grâce !

Don Carlos la regarde, immobile.

Quel penser sinistre vous absorbe ?

DON CARLOS

Allons ! relevez-vous, duchesse de Scgorbe,
Comtesse Albaterra, marquise de Monroy...

A Hernani.

— Tes autres noms, don Juan ?

HERNANI

Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS

Non, l'empereur.

DONA SOL, se relevant.

Grand Dieu !

DON CARLOS, la montrant à Hernani.

Duc, voilà ton épouse.

HERNANI, les yeux aux ciel, et dona Sol dans ses bras.

Juste Dieu !

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais. Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, sombre.

Ce n'est pas ma noblesse.

HERNANI, regardant dona Sol avec amour et la tenant embrassée.

Oh ! ma haine s'en va !

Il jette son poignard.

DON RUY GOMEZ, à part, les regardant tous deux.

Eclaterai-je ? oh, non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur. Pas un cri. L'on rirait.

DONA SOL, dans les bras d'Hernani.

O mon duc !

HERNANI

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DONA SOL

O bonheur !

DON CARLOS, à part, la main dans sa poitrine.

Eteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit, que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

L'œil fixé sur sa bannière.

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

HERNANI

Ah ! vous êtes César !

DON CARLOS, à Hernani.

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.

Montrant dona Sol.

Il est digne aussi d'elle.

— A genoux, duc !

Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa toison d'or et la lui passe au cou.

Reçois ce collier.

Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.

Sois fidèle !

Par saint Etienne, duc, je te fais chevalier.

Il le relève et l'embrasse.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime !
Ah ! tu vas être heureux ; moi, je suis empereur.

Aux conjurés.

Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne !
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.
Ce n'est pas vainement qu'à Charles premier, roi,
L'empereur Charles-Quint succède, et qu'une loi
Change, aux yeux de l'Europe, orpheline éplorée,
L'altesse catholique en majesté sacrée.

Les conjurés tombent à genoux.

LES CONJURÉS

Gloire à Carlos !

DON RUY GOMEZ, à don Carlos.

Moi seul je reste condamné.

DON CARLOS

Et moi !

DON RUY GOMEZ, à part.

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné¹.

HERNANI

Qui donc nous change tous ainsi ?

TOUS, soldats, conjurés, seigneurs.

Vive Allemagne!

Honneur à Charles-Quint !

DON CARLOS, se tournant vers le tombeau.

Honneur à Charlemagne !

Laissez-nous seuls tous deux.

Tous sortent.

Scène V.

DON CARLOS, seul. Il s'incline devant le tombeau.

Es-tu content de moi ?

Ai-je bien dépouillé les misères du roi,
 Charlemagne ? Empereur, suis-je bien un autre homme ?
 Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome ?
 Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher ?
 Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
 Dans ce sentier, semé de ruines vandales,
 Que tu nous as battu de tes larges sandales ?
 Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau ?
 Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau ?
 — Ah ! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
 Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
 Le Danois à punir, le Saint-Père à payer,
 Venise, Soliman, Luther, François premier,
 Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
 Des pièges, des écueils, des ennemis sans nombre,
 Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
 Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
 Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
 Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence !

¹ Le vieux duc avait conçu le projet d'épouser sa nièce dona Sol, et la jalouse le tortura.

Les Burgraves¹.

Première partie. — Scène III.

Dans le burg de Heppenheff, sur le Rhin.

BERT, jeune capitaine aventurier; RÉGINA, jeune comtesse dangereusement malade; par instants, EDWIGE.

OTBERT

Appuyez-vous sur moi. — Là, marchez doucement.
— Venez sur ce fauteuil vous asseoir un moment.

Il la conduit à un grand fauteuil près de la fenêtre.

Comment vous trouvez-vous ?

RÉGINA

Mal. J'ai froid. Je frissonne.

Ce banquet m'a fait mal.

A Edwige.

Vois s'il ne vient personne.

Edwige sort.

OTBERT

Ne craignez rien. Ils vont boire jusqu'au matin.
Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin ?

RÉGINA

Hatto...

OTBERT

Hatto !

RÉGINA, l'apaisant.

Plus bas ! — Il eût pu me contraindre.

Je lui suis fiancée².

Les Burgraves (1843). C'est le drame qui clôt la période romantique du poète; on fit plus rien jouer dans la suite. Cette pièce tomba à la représentation, le public ne la comprit pas. Elle est d'un symbolisme un peu colossal, et on peut reprocher d'être aussi trop mélodramatique; malgré ces défauts, c'est une œuvre très poétique, qui renferme d'admirables scènes

On veut la contraindre à épouser le burgrave Hatto, fourbe et cruel, qu'elle refuse.

DON RUY GOMEZ, à part.

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné¹.

HERNANI

Qui donc nous change tous ainsi ?

TOUS, soldats, conjurés, seigneurs.

Vive Allemagne !

Honneur à Charles-Quint !

DON CARLOS, se tournant vers le tombeau.

Honneur à Charlemagne !

Laissez-nous seuls tous deux.

Tous sortent.

Scène V.

DON CARLOS, seul. Il s'incline devant le tombeau.

Es-tu content de moi ?

Ai-je bien dépouillé les misères du roi,
 Charlemagne ? Empereur, suis-je bien un autre homme ?
 Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome ?
 Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher ?
 Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
 Dans ce sentier, semé de ruines vandales,
 Que tu nous as battu de tes larges sandales ?
 Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau ?
 Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau ?
 — Ah ! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
 Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
 Le Danois à punir, le Saint-Père à payer,
 Venise, Soliman, Luther, François premier,
 Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
 Des pièges, des écueils, des ennemis sans nombre,
 Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
 Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois,
 Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
 Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence !

¹ Le vieux duc avait conçu le projet d'épouser sa nièce dona Sol, et la jalouse le tortura.

Les Burgraves¹.

Première partie. — Scène III.

Dans le burg de Heppenhoff, sur le Rhin.

OTBERT, jeune capitaine aventurier; RÉGINA, jeune comtesse dangereusement malade; par instants, EDWIGE.

OTBERT

Appuyez-vous sur moi. — Là, marchez doucement.
— Venez sur ce fauteuil vous asseoir un moment.

Il la conduit à un grand fauteuil près de la fenêtre.

Comment vous trouvez-vous ?

RÉGINA

Mal. J'ai froid. Je frissonne.

Ce banquet m'a fait mal.

A Edwige.

Vois s'il ne vient personne.

Edwige sort.

OTBERT

Ne craignez rien. Ils vont boire jusqu'au matin.
Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin ?

RÉGINA

Hatto...

OTBERT

Hatto !

RÉGINA, l'apaisant.

Plus bas ! — Il eût pu me contraindre.

Je lui suis fiancée².

¹ *Les Burgraves* (1843). C'est le drame qui clôt la période romantique du poète; il ne fit plus rien jouer dans la suite. Cette pièce tomba à la représentation, le public ne la comprit pas. Elle est d'un symbolisme un peu colossal, et on peut lui reprocher d'être aussi trop mélodramatique; malgré ces défauts, c'est une œuvre très poétique, qui renferme d'admirables scènes

² On veut la contraindre à épouser le burgrave Hatto, fourbe et cruel, qu'elle déteste.

OTBERT

Il fallait donc vous plaindre
 Au vieux seigneur. Hatto le craint.

RÉGINA

Je vais mourir.
 A quoi bon ?

OTBERT

Oh ! pourquoi parler ainsi ?

RÉGINA

Souffrir,
 Rêver, puis s'en aller. C'est le sort de la femme.

OTBERT, lui montrant la fenêtre.

Voyez ce beau soleil !

RÉGINA

Oui, le couchant s'enflamme.
 Nous sommes en automne et nous sommes au soir.
 Partout la feuille tombe et le bois devient noir.

OTBERT

Les feuilles renatront.

RÉGINA

Oui.

Rêvant et regardant le ciel.

Vite ! à tire-d'ailes !

Oh ! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles !
 Elle s'en vont là-bas, vers le Midi doré.

OTBERT

Elle reviendront.

RÉGINA

Oui. — Mais moi, je ne verrai
 Ni l'oiseau revenir ni la feuille renaitre !

OTBERT

Régina !...

RÉGINA

Mettez-moi plus près de la fenêtre.

Elle lui donne sa bourse.

Otbert, jetez ma bourse aux pauvres prisonniers.

Otbert jette la bourse par une des fenêtres du fond. Elle continue, l'œil fixé au dehors.

Oui, ce soleil est beau. Ses rayons, — les derniers, —
 Sur le front du Taunus posent une couronne.
 Le fleuve luit, le bois de splendeurs s'environne.
 Les vitres du hameau, là-bas, sont tout en feu.
 Que c'est beau ! que c'est grand ! que c'est charmant, mon Dieu !
 La nature est un flot de vie et de lumière !... —
 Oh ! je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère,
 Nul ne peut me sauver, nul ne peut me guérir,
 Je suis seule en ce monde, et je me sens mourir !

OTBERT

Vous, seule au monde ! et moi ? moi qui vous aime !

RÉGINA

Rêve !

Non, vous ne m'aimez pas, Otbert ! La nuit se lève !
 — La nuit ! — J'y vais tomber. Vous m'oublierez après.

OTBERT

Mais pour vous je mourrais et je me damnerais !
 Je ne vous aime pas ! — Elle me désespère ! —
 Depuis un an, du jour où, dans ce noir repaire,
 Je vous vis au milieu de ces bandits jaloux,
 Je vous aimai. Mes yeux, madame, allaient à vous,
 Dans ce morne château, plein de crimes sans nombre,
 Comme au seul lys du gouffre, au seul astre de l'ombre.
 Oui, j'osai vous aimer, vous, comtesse du Rhin !
 Vous, promise à Hatto, le comte au cœur d'airain !
 Je vous l'ai dit, je suis un pauvre capitaine ;
 Homme de ferme épée et de race incertaine,
 Peut-être moins qu'un serf, peut-être autant qu'un roi.
 Mais tout ce que je suis est à vous. Quittez-moi,

Je meurs. — Vous êtes deux dans ce château, que j'aime.
 Vous d'abord, avant tout, avant mon père même,
 Si j'en avais un, — puis

Montrant la porte du donjon

ce vieillard, affaissé

Sous le poids inconnu d'un effrayant passé.
 Doux et fort, triste aïeul d'une horrible famille,
 Il met toute sa joie en vous, ô noble fille,
 En vous, son dernier culte et son dernier flambeau,
 Aube qui blanchissez le seuil de son tombeau !
 Moi, soldat dont la tête au poids du sort se plie,
 Je vous bénis tous deux, car près de vous j'oublie,
 Et mon âme, qu'étreint une fatale loi,
 Près de lui se sent grande, et pure près de toi !
 Vous voyez maintenant tout mon cœur. Oui, je pleure,
 Et puis je suis jaloux, je souffre. Tout à l'heure,
 Hatto vous regardait, — vous regardait toujours ! —
 Et moi ! moi, je sentais, à bouillonnements sourds,
 De mon cœur à mon front qu'un feux sinistre éclaire,
 Monter toute ma haine et toute ma colère ! —
 Je me suis retenu, j'aurais dû tout briser !
 — Je ne vous aime pas ! — Enfant, donne un baiser,
 Je te donne mon sang ! — Régina ! dis au prêtre
 Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au toscan sans maître
 Qu'il n'aime point sa ville, au marin sur la mer
 Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver ;
 Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
 Dis-lui qu'il n'aime point la main qui le délivre ;
 Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas !
 Car vous êtes pour moi, dans l'ombre où vont mes pas,
 Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,
 Plus que la délivrance et plus que la lumière !
 Je suis à vous sans terme, à vous éperdûment,
 Et vous le savez bien. — Oh ! les femmes vraiment
 Sont cruelles toujours, et rien ne leur plait comme
 De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme ! —
 Mais pardon, vous souffrez ; je vous parle de moi,
 Mon Dieu ! quand je devrais, à genoux devant toi,
 Ne point contrarier ta fièvre et ton délire,
 Et te baiser les mains en te laissant tout dire !

RÉGINA

Mon sort, comme le vôtre, Otbert, d'ennui fut plein.
 Que suis-je ? une orpheline. Et vous ? un orphelin.
 Le ciel, nous unissant par nos douleurs communes,
 Eût pu faire un bonheur de nos deux infortunes ;
 Mais...

OTBERT, tombant à genoux devant elle.

Mais je t'aimerai ! mais je t'adorerai !
 Mais je te servirai ! si tu meurs, je mourrai !
 Mais je tuerai Hatto, s'il ose te déplaire !
 Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère !
 Oui, tous les deux ! j'en prends l'engagement sans peur,
 Ton père ? j'ai mon bras ; ta mère ? j'ai mon cœur !

RÉGINA

O doux ami ! merci ! Je vois toute votre âme.
 Vouloir comme un géant, aimer comme une femme,
 C'est bien vous, mon Otbert, vous tout entier. Eh bien !
 Vous ne pouvez, hélas, rien pour moi.

OTBERT, se relevant.

Si !

RÉGINA

Non, rien,
 Ce n'est pas à Hatto qu'il faut qu'on me dispute.
 Mon fiancé m'aura sans querelle et sans lutte.
 Vous ne le vaincrez pas, vous si brave et si beau,
 Car mon vrai fiancé, vois-tu, c'est le tombeau !
 — Hélas ! puisque je touche à cette nuit profonde,
 Je fais de ce que j'ai de meilleur en ce monde
 Deux parts, l'une au Seigneur, l'autre pour vous. Je veux,
 Ami, que vous posiez la main sur mes cheveux,
 Et je vous dis, au seuil de mon heure suprême :
 — Otbert, mon âme à Dieu, mon cœur à vous. — Je t'aime !

EDWIGE, entrant.

Quelqu'un !

RÉGINA, à Edwige.

Viens.

Elle fait quelques pas vers la porte bâtarde, appuyée sur Edwige et sur Othert.

Au moment d'entrer sous la porte, elle s'arrête et se retourne.

Oh ! mourir à seize ans, c'est affreux !
 Quand nous aurions pu vivre ensemble, aimés, heureux !
 Mon Othert, je veux vivre ! écoute ma prière !
 Ne me laisse pas choir sous cette froide pierre !
 La mort me fait horreur ! Sauve-moi, mon amant !
 Est-ce que tu pourrais me sauver, dis, vraiment ?

OTBERT

Tu vivras !

Régina sort avec Edwige. La porte se referme. Othert semble la suivre des yeux et lui parler, quoiqu'elle ait disparu.

Torquemada¹.

(Scène de l'autodafé).

L'inquisition va brûler cent vieillards juifs à Séville et le reste des Israélites sera chassé. Le grand rabbin est venu supplier le roi, Ferdinand-le-Catholique, de les épargner ; comme raçon, il a apporté trente mille écus d'or. Ferdinand vient de signer l'ordre de grâce ; mais l'inquisiteur arrive furieux.

LE ROI, LA REINE, TORQUEMADA

Torquemada ne regarde ni le roi ni la reine. Il a l'œil fixé sur le crucifix.

TORQUEMADA

Judas vous a vendu trente deniers.
 Cette reine et ce roi sont en train de vous vendre
 Trente mille écus d'or.

LA REINE

Ciel !

TORQUEMADA, jetant le crucifix sur les piles d'écus.

Juifs, venez le prendre !

¹ *Torquemada* (1882). Ce drame n'a jamais été joué ; c'est cependant un des plus beaux du poète et peut-être celui où il a mis le plus de vérité objective. L'énigmatique figure de Torquemada est expliquée ici d'une façon remarquable. Victor Hugo le conçoit, non comme une sorte de Philippe II ecclésiastique, ayant établi l'inquisition par cruauté et pour régner, mais comme un fanatique illuminé, très convaincu, se figurant qu'il sauvera les âmes en brûlant les corps. C'est l'explication la plus impartiale et la plus dramatique à la fois. La scène reproduite ici est absolument géniale comme puissance dramatique.

Mon père !
LA REINE

TORQUEMADA
Triomphez, Juifs, comme il est écrit !
Cette reine et ce roi vous livrent Jésus-Christ.

Mon père !
LA REINE

TORQUEMADA, les regardant tous deux en face.
Sois maudit, roi ! Sois maudite, reine !

Grâce !
LA REINE

TORQUEMADA, étendant le bras sur eux.
A genoux !
La reine tombe à genoux. Le roi hésite, frémissant.
Tous deux !
Le roi tombe à genoux. — Montrant Isabelle.
Ici la souveraine,
Montrant Ferdinand.
Et là le souverain. Un tas d'or au milieu.
Ah ! vous êtes la reine et le roi !
Il ressaisit le crucifix et l'élève au-dessus de sa tête.
Voici Dieu.
Je vous prends en flagrant délit. Baisez la terre.
La reine se prosterne.

Grâce !
LA REINE

TORQUEMADA
Horreur !

LA REINE
Donnez-nous l'absolution, père !

TORQUEMADA
Excès d'audace ! Ainsi, — c'est ton règne, Antechrist ! —
Les Juifs rapatriés, l'autodafé proscrit !

On n'allumera pas le bûcher secourable !
 Ces rois ne veulent pas. Ainsi ce misérable,
 Le sceptre, ose toucher à la croix ! ce bandit,
 Le prince, ose être sourd à ce que Jésus dit !
 Il est temps qu'on vous parle et qu'on vous avertisse.
 Le saint-office a droit sur vous. De sa justice
 Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
 Pendant votre sommeil, les rois ne le sont pas.
 A toute heure apportant les sévères tristesses,
 Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesses !
 Toujours les rois, faux dieux, ont donné de l'emploi
 Au tonnerre, et le ciel les hait. La vaine loi,
 O princes, c'est la vôtre, et nous avons la vraie.
 Nous sommes le froment et vous êtes l'ivraie.
 Un jour viendra la faux des immenses moissons !
 Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.
 Nous jetons chaque jour vos noms dans le mystère
 Où vous attend la peine obscure et solitaire !
 Des crânes des rois morts les lieux noirs sont pavés.
 Ah ! vous vous croyez forts parce que vous avez
 Vos camps pleins de soldats et vos ports pleins de voiles !
 Dieu médite, l'œil fixe, au milieu des étoiles.
 Tremblez.

LA REINE

Grâce !

LE ROI, se levant.

Seigneur inquisiteur, le roi
 Et la reine, contrits et confessant la foi,
 Entendent réparer le mal qu'ils allaient faire.
 Les Juifs seront bannis, et nous permettons, père,
 A vous, au saint-office, à votre saint clergé,
 D'allumer le bûcher sur l'heure.

TORQUEMADA

Est-ce que j'ai

Attendu ?

Il descend les trois marches, va à la galerie du fond et tire violemment le rideau.

— Regardez.

La nuit commence à tomber.

La galerie du fond, large claire-voie toute grande ouverte, laisse voir dans le crépuscule la place de la Tablada, couverte de foule. Au centre de la place, est le quemadero, colossale bâtisse toute hérissée de flammes, pleine de bûchers et de poteaux et de supplicés *in sanbenitos*¹ qu'on entrevoit dans la fumée. Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flambloyant sur la tête des condamnés. Des femmes que la flamme a faites nues flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris. Aux quatre angles du quemadero, les quatre gigantesques statues, dites les quatre évangélistes, apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants.

Enorme aspect de supplice et d'incendie.

Le roi et la reine regardent terrifiés. Gucho, le fou du roi, sous la table, dresse le cou et tâche de voir.

Torquemada en contemplation repaît ses yeux du quemadero.

TORQUEMADA

O fête, ô gloire, ô joie !

La clémence terrible et superbe flamboie !

Délivrance à jamais ! Damnés, soyez absous !

Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.

Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,

Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,

Issue aboutissant au radieux chemin,

Porte du paradis ouverte au genre humain,

Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,

Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,

Autodafé ! Pardon, bonté, lumière, feu,

Vie ! éblouissement de la face de Dieu !

Oh ! quel départ splendide et que d'âmes sauvées !

Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,

Un court tourment vous paie un bonheur infini ;

L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni ;

Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,

Et voici son triomphe, et voici sa merveille !

Quelle extase ! entrer droit au ciel ! ne pas languir !

Cris dans le brasier.

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir ?

Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge !

J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.

¹ Casaque jaune que l'on mettait aux gens condamnés par l'inquisition.

Oh ! comme il a grincé lorsque je refermais
 Sur lui les deux battants hideux, Toujours, Jamais !
 Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

Il regarde le ciel.

Oh ! j'ai pensé la plaie effrayante de l'ombre.
 Le paradis souffrait ; le ciel avait au flanc
 Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant ;
 J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice,
 Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
 C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ !
 Hosanna ! la blessure éternelle guérit.
 Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

Il regarde le quemadero.

Rubis de la fournaise ! ô braises ! pierreries !
 Flambez, tisons ! brûlez, charbons ! feu souverain,
 Pétille ! luis, bûcher ! prodigieux écriu
 D'étincelles qui vont devenir des étoiles !
 Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
 S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments !
 Splendeur ! magnificence ardente ! flambloiments !
 Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu ?

En extase.

Feu ! lavage

De toutes les noirceurs par la flamme sauvage !
 Transfiguration suprême ! acte de foi !
 Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
 Deux porte-fourches, lui, moi. Deux maîtres des flammes.
 Lui perdant les humains, moi secourant les âmes ;
 Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
 Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien ;
 Il est dans le cloaque et je suis dans le temple,
 Et le noir tremblement de l'ombre vous contemple.

Il se retourne vers les suppliciés.

Ah ! sans moi, vous étiez perdus mes bien-aimés !
 La piscine de feu vous épure enflammés.
 Ah ! vous me maudissez pour un instant qui passe,
 Enfants ! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce,
 Quand vous verrez à quoi vous avez échappé ;
 Car, ainsi que Michel archange, j'ai frappé ;

Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
 Raillent le monstrueux avortement du gouffre ;
 Car votre hurlement de haine arrive au jour,
 Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour !
 Oh ! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
 De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
 Maniés par l'étou d'airain, par le fer chaud !
 Vous voilà délivrés, partez, fuyez là-haut !
 Entrez au paradis !

Il se penche et semble regarder sous terre

Non, tu n'auras plus d'âmes !

Il se redresse.

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes,
 Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez !
 A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
 L'évanouissement de la fumée emporte
 Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte !
 Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché ;
 L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
 Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle,
 Qui rongea sa lumière et qui mordait son aile ;
 L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
 Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
 Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
 Dragons, tombez en cendre ; envolez-vous, colombes !
 Vous que l'enfer tenait, liberté ! liberté !
 Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité !

Poésies à lire de Victor Hugo (dans la collection des Œuvres complètes, Hetsel-Quantin, éditeurs, Paris) : *Odes et Ballades* (1818-1828) ; *Les Orientales* (1829) ; *Les Feuilles d'automne* (1831) ; *Les Chants du crépuscule* (1835) ; *Les Voix intérieures* (1837) ; *Les Rayons et les Ombres* (1840) ; *Les Châtiments* (1853) ; *Les Contemplations* (1856) ; *La Légende des siècles* (1859-1873) ; *L'Année terrible* (1872) ; *L'Art d'être grand-père* (1877) ; *Le Pape* (1878) ; *La Pitié suprême* (1879) ; *Religions et Religion* (1880) ; *L'Ane* (1880) ; *Les Quatre vents de l'esprit* (1881) ; *Le Théâtre en liberté* (1884) ; *La Fin de Satan* (1886) ; *Toute la Lyre* (1888) ; *Dieu* (1891). — Entre ses dix drames, lire : *Cromwell* (1827) ; *Hernani* (1830) ; *Ruy Blas* (1838) ; *Les Burgraves* (1843) ; *Torquemada* (1882). — Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Pour la critique de ses œuvres, consulter principalement les ouvrages suivants : Sainte-Beuve, *Premiers lundis* (1827, 1829), et *Portraits contemporains* (1831-1835) ; A. Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle* ; Leconte de Lisle, *Discours de réception à l'Académie* (1887) ; Ernest Dupuis, *Victor Hugo, l'homme et le poète* (1887) ; Emile Faguet, *XIX^e siècle* (1887) ; Paul Stapfer, *Racine et Victor*

Hugo (1887); F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle* (1893-1895); M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* (1889); L. Mabileau, *Victor Hugo* (1893); Ch. Renouvier, *Victor Hugo, le poète* (1889-1893); *Victor Hugo, le philosophe* (1900).

ALFRED DE VIGNY

Né à Loches en 1797, mort à Paris en 1863.

Romantique de la première heure, Vigny peut paraître presque classique et très objectif à un lecteur superficiel; pourtant il est, comme les autres poètes de l'école, un lyrique subjectif: ce sont ses sentiments, c'est sa pensée personnelle, qu'il a mis dans toutes ses œuvres, même dans celles qui ont un caractère biblique prononcé. Seulement, il a donné à ses sentiments une forme très générale et les a fondus, en quelque sorte, dans un symbolisme transcendantal. Poète philosophique par excellence, penseur très profond, Vigny avait une conception absolument pessimiste de la vie; il la considérait comme une sorte de condamnation au malheur. Il souffrit cruellement de cette désespérance. Son *Journal d'un poète*, publié après sa mort, nous a livré le secret des amères et hautaines pensées qui assombrirent son existence. Gentilhomme, noble et fier, c'est dans le stoïcisme qu'il chercha un refuge contre la dure fatalité de la vie; cela le conduisit à aimer l'homme, cette victime de l'implacable nature, et, ainsi, après un long détour, il se rapprocha du christianisme, dont sa philosophie première semble le contre-pied. Il écrivit, non par besoin d'épanchement, car il était d'une hautaine réserve, mais parce qu'il crut à la pensée comme manifestation suprême de la personnalité humaine. En le lisant, on songe au mot de Pascal, auquel il ressemble du reste par certains côtés: « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un *roseau pensant*... Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale ». Tout cela se trouve dans ses poèmes, que dépassent malheureusement parfois les faiblesses du style; sauf dans sa prose, Vigny est un artiste assez inégal, surtout si on le compare à l'impeccable versificateur auquel le romantisme doit sa langue.

Moïse ¹.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,

¹ Extrait des *Poèmes antiques et modernes*. Comparez cette pièce avec le texte biblique. Ecrite en 1822, elle renferme une des conceptions pessimistes de Vigny. D'après lui le génie est un don fatal qui isole l'homme parmi ses semblables et le condamne au malheur. Rapprocher cela de la conception de *Chatterton*. Voir page 68, dans le I^{er} volume de cet ouvrage.

Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans les plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jérico s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon,
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables.
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré,
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,

Tel qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
 Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise,
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

» Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations. —
 Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
 Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
 Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
 Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
 Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
 Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
 J'impose mes deux mains sur le front des nuages
 Pour tarir dans leurs flancs la source des orages,

J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
 Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
 Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
 Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
 Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
 Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
 J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
 La terre alors chancelle et le soleil hésite.
 Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
 Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
 Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

» Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
 Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger ; »
 Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
 Car il venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme ¹.
 J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
 Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
 M'enveloppant alors de la colonne noire,
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
 Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
 Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche.
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
 Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
 Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
 Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
 Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
 Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
 Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
 Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
 Josué s'avavançait pensif, et pâlisant,
 Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

¹ On remarquera quelle profondeur de pensée il y a dans toute cette pièce.

Le cor¹.

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entratnées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

¹ Ce poème, écrit en 1825, est comme la paraphrase très originale du fond de la *Chanson de Roland*, le plus ancien poème français, écrit au XI^e siècle, mais dont le manuscrit complet n'a été retrouvé qu'en 1837, à Oxford, par un savant français, Francisque Michel. Vigny était officier quand il composa, en présence des Pyrénées, cette poésie d'un patriotisme si noble et qui rend si bien la grandeur épique de Roland.

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More ;

» Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme.
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci, cria Roland ; tu m'as fait un chemin. »
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élança,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argèlès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par Monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
 Ici l'on entendit le son lointain du cor.
 L'empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
 Rappelant les troupeaux éparés sur les hauteurs,
 Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 Du nain vert Obéron, qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
 Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
 Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
 Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
 L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
 Des feux mourants du jour à peine se colore,
 A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin n'as-tu rien vu dans le fond du torrent !
 — J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
 Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
 Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
 Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

L'implacable nature ¹.

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
 Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
 Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
 D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,

¹ Fragment d'un poème extrait des *Destinées* (1843-1851). — Une face de la philosophie du poète ressort dans ces vers, où il a mis à la fois sa haine de la nature cruelle et son amour de la créature passagère qui seule peut consoler un peu, d'après lui. Conception trop pessimiste évidemment.

Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtri ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingrattitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
 Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
 La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
 L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
 Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
 Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
 La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerais tout dans les choses créées,
 Je les contemplerai dans ton regard rêveur
 Qui partout répandra ses flammes colorées,
 Son repos gracieux, sa magique saveur :
 Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
 Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
 Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
 Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
 Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
 Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
 Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
 Je sens passer sur moi la comédie humaine
 Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

» Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre
 A côté des fourmis les populations ;
 Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
 J'ignore en les portant les noms des nations.
 On me dit une mère et je suis une tombe.
 Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations.

» Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
 J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
 Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
 Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
 Après vous, traversant l'espace où tout s'élançe,
 J'irai seule et sereine, en un chaste silence,
 Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
 Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
 Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe

Nourrissant de leurs suc la racine des bois,
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
 « Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
 Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
 Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
 Qui naîtra comme toi portant une caresse
 Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
 Dans les balancements de ta tête penchée,
 Dans ta taille dolente et mollement couchée,
 Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
 Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
 Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
 L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi :
 Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
 J'aime la majesté des souffrances humaines ;
 Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
 Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
 Viens du paisible seuil de la maison roulante
 Vois ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
 Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
 S'animeront pour toi quand devant notre porte,
 Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
 Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
 Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
 Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
 A rêver, appuyée aux branches incertaines,
 Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines
 Ton amour taciturne et toujours menacé.

La mort du loup¹.

Les nuages couraient sur la lune enflammée
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,

¹ Extrait des *Destinées*, composé en 1843. C'est l'exposé saisissant du stoïcisme noblement hautain du poète.

Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé, bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient.
Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées,

Il est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
 Alors il a saisi, dans sa gorge brûlante,
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
 Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
 Le loup le quitte alors et puis il nous regarde :
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
 A poursuivre sa louve et ses fils, qui tous trois,
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
 Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
 Mais son devoir était de les sauver, afin
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
 A ne jamais entrer dans le pacte des villes
 Que l'homme a fait avec les animaux serviles
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.
 Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
 Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
 C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
 A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse.
 Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
 — Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur.
 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
 Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
 A force de rester studieuse et pensive,

Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
 Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
 Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
 Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
 Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Œuvres à lire de Vigny (Calmann Lévy, éditeur, Paris) : *Poésies complètes* (1822-1854), dont une partie, *Les Destinées*, n'a été publiée qu'en 1863. Pour ses œuvres en prose, voir premier volume de la *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1826-1835) et *Nouveaux lundis* (1864) ; Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1867) ; E. Faguet, *XIX^e siècle* ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; F. Brunetière, *Essais sur la littérature contemporaine* (1891) et *l'Evolution de la poésie lyrique* (1893) ; Maurice Paléologue, *Alfred de Vigny* (1891) ; Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe* (1892) ; Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps* (1902).

ALFRED DE MUSSET

Né et mort à Paris, 1810-1857.

Quand parurent, en 1829, ses premières poésies, c'était un enfant gâté, mondain, léger, avide de plaisir. Sa fraîcheur d'imagination, sa fantaisie piquante, son ironie légère, sa gaminerie un peu débridée et la pointe de mélancolie, qui perçait déjà dans ses œuvres, annonçaient un poète original, mais nullement un grand poète. Après 1833, il connut la passion déçue, la douleur amère, la désespérance profonde ; c'est alors que son génie poétique s'exprima dans des œuvres où éclatèrent son admirable sensibilité et la puissance de son lyrisme. Il est le poète par excellence de l'amour et de la douleur. Sa vie fut en somme banale et absurde, puisqu'il chercha dans l'ivresse l'oubli de ses souffrances ; mais, du moins, en comprit-il lui-même la folie et le profond néant. Des incidents, en somme assez vulgaires, de son existence manquée, il tira d'admirables thèmes élégiaques, parce que sa douleur était très sincère et que son génie l'emporta d'un coup d'aile dans ces régions où l'âme se transfigure au souffle de la haute poésie. Dans ses *Nuits*, ce n'est plus son propre cœur qu'il nous montre, saignant et désespéré, c'est le cœur de l'homme même, aux orageuses années de la jeunesse, pendant cette aurore incertaine de la vie, traversée souvent de tant de déceptions et de souffrances. Musset fut doublement le poète de la jeunesse, car à trente ans il avait produit presque toutes ses œuvres ; ensuite il fut comme un bel arbre précoce dont la sève s'est épuisée. Dans le romantisme, il représente l'élégie lyrique en ce qu'elle a de plus poignant et de plus vrai.

La désespérance moderne¹.

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
 Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
 Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
 Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
 Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
 Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
 Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
 Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
 Les Faunes indolents couchés dans les roseaux ;
 Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ;
 Où du nord au midi, sur la création,
 Hercule promenait l'éternelle justice,
 Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion ;
 Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
 Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
 Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;
 Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;
 Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;
 Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;
 Où tout était heureux excepté Prométhée,
 Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ?
 — Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
 Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
 Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
 De sa sombre avalanche étendit le linceul.

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
 Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
 Où le vieil univers fendit avec Lazare
 De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
 Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
 Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ;
 Où tous nos monuments et toutes nos croyances
 Portaient le manteau blanc de leur virginité ;
 Où sous la main du Christ, tout venait de naître.
 Où le palais du prince et la maison du prêtre,

¹ Extrait des *Poésies nouvelles* (1833). — Musset a eu, au milieu de ses doutes et de ses souffrances, le regret de la foi perdue ; il a éloquemment exprimé ce sentiment et son admiration pour le christianisme consolateur.

Portant la même croix sur leur front radieux,
 Sortaient de la montagne en regardant les cieux ;
 Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
 S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
 Sur l'orgue universel des peuples prosternés
 Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ?
 Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
 Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
 Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait ;
 Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait ?

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
 Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
 Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
 En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
 Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
 Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
 Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
 Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
 Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte ;
 Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
 D'un siècle sans espoir nait un siècle sans crainte ;
 Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
 Maintenant le hasard promène au sein des ombres
 De leurs illusions les mondes réveillés ;
 L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
 Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
 Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
 Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
 Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
 Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière,
 Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
 Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
 Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
 Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
 Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
 Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
 Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?
 Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.

Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
 Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
 Pour la seconde fois Lazare est étendu.
 Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?
 Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
 Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
 Où donc est le Cénacle ? Où donc les Catacombes ?
 Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
 Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?
 Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
 Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?
 La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
 Elle branle une tête aussi désespérée
 Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
 Et que la moribonde, à sa parole sainte,
 Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
 Sentit bondir en elle un nouvel univers.
 Les jours sont revenus de Claude et de Tibère ;
 Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
 Et Saturne est au bout du sang de ses enfants ;
 Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
 Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
 Elle fait son repos de sa stérilité.

Une bonne fortune¹.

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
 Est un sujet divin pour un in-octavo.
 Ainsi donc, bravement, je vais en conter une :
 Le scandale est de mode ; il se relie en veau.
 C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la lune ;
 Depuis Endymion, on sait ce qu'elle vaut.
 Ce qu'on fait maintenant, on le dit ; et la cause
 En est bien excusable : on fait si peu de chose !
 Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
 De le voir par écrit dûment enregistré ;
 Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose²,
 Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

¹ Cette pièce, écrite en 1834, fait voir une autre face du talent poétique de Musset : son badinage à la fois ironique et sentimental et sa fantaisie charmante.

² Allusion au *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, qui « parlait en prose sans le savoir ».

Il faut en convenir, l'antique Modestie
 Faisait bailler son monde, et nous n'y tenions plus.
 Grâce à Dieu, pour New-York elle est enfin partie ;
 C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie :
 Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
 Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
 Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau ;
 Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable :
 Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon de la Fable,
 Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
 Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
 Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici ;
 En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
 Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne.
 (Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
 Ayant quelque rapport avec Montmorency).

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
 Et porte du respect au boulevard de Gand¹,
 Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
 A tout être créé possédant équipage
 De se précipiter sur ce petit village,
 Et de s'y bousculer impitoyablement.

Les dames de Paris savent par la gazette
 Que l'air de Bade est noble et parfaitement sain.
 Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
 On fait de la santé là-bas ; c'est une emplette :
 Des roses au visage, et de la neige au sein ;
 Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

Bien entendu, d'ailleurs, que le but du voyage
 Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
 D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé ;
 Mais qu'on en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
 Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
 A, quand on l'examine, un petit goût salé.

¹ Le boulevard des mondains élégants et de la haute société d'alors.

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse ;
 On accourt donc à Bade avec l'intention
 De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
 Mais dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse ?
 Personne au Vieux Château, personne à la Terrasse ;
 On entre à la maison de Conversation.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
 Bâti de vive force à grands coups de moellon ;
 C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile,
 Une espèce de grange avec un péristyle,
 Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom :
 Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

J'ignore vers quel temps Belzébuth l'a construite.
 Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral.
 Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe,
 Tombée un jour de pluie, au temps du carnaval.
 Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
 Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.

Cette âme, c'est le jeu ¹ ; mettez bas le chapeau ;
 Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.
 Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
 S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
 Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
 Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
 Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
 Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
 Un bal est à deux pas ; à travers la fenêtre,
 On le voit cà et là bondir et disparaître
 Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
 Au son des instruments, leurs mots mystérieux ;
 Tout est joie et chansons ; la roulette commence :
 Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
 Et, ratissant galment l'or qui scintille aux yeux,
 Ils jardinent ainsi sur un rythme joyeux.

¹ Cette description du jeu et des malheurs qu'elle entraîne est saisissante de vérité et de force.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
 J'ai vu les paysans, fils de la forêt Noire,
 Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
 Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
 Ayant à travers champs couru toute la nuit,
 Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
 Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
 Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
 Poser sur les râdeaux la sueur d'une année !
 Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
 Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirai-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères,
 C'était bien vite fait de leur vider les mains.
 Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
 Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
 Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
 Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
 Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
 Ces mains vides, ces mains qui labouraient la terre,
 Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
 Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
 L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
 Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !...
 J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
 Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
 Ces pauvres paysans, (pardonne-moi, lecteur),
 Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur :

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
 Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
 Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
 Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
 De même que pour mettre une armée en déroute,
 Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
 Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
 Tout ce que je possède a quelque ressemblance
 Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
 Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
 Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords ¹,
 On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
 Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
 Entraînement funeste et d'autant plus perfide,
 Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
 Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
 Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
 Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
 Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian.
 Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
 Il tressaillit en moi des phrases de roman.

.....
 Comme j'en étais là de mon raisonnement,
 Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
 Une bonne passa, qui tenait un enfant.
 Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
 Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
 Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
 Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
 Quel motif de colère ou de sévérité
 Avait du chérubin dérobé la gatté.
 « Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
 Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
 Le marmot là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
 D'abord à me répondre hésita quelque temps ;
 Puis il tendit la main et finit par me dire :
 « Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
 Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

¹ Paraphrase ironique d'un vers de Boileau : « L'honneur est comme une île escarpée et sans bords. »

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné ;
 J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse ;
 C'était, en vérité, mon unique ressource,
 La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
 Le seul verre de vin pour mon prochain diné ;
 Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
 A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
 La Fortune en passant, vint frapper à ma porte.
 Je reçus de Paris une somme assez forte,
 Et très heureusement il me vint à l'esprit
 De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
 Anglaise de naissance et de bonne famille.
 Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
 Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
 C'était au bal. — Au bal il faut bien qu'on babille :
 Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
 Tomba, dit-on, jadis, du haut de firmament ¹.
 La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
 Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
 Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
 Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire,
 De miel et d'ambrosie ont doré cette histoire ;
 Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
 C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
 En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
 Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine ;
 Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,
 Pour épargner l'Olympe, elle se détourna ;
 Le soleil était loin, la terre était voisine ;
 Sur notre pauvre argile une goutte en tomba ;
 Tout ce que nous aimons nous est venu de là

¹ La voie lactée.

C'était un bel enfant que cette jeune mère ;
 Un véritable enfant, — et la riche Angleterre
 Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
 Avant d'y retrouver une perle aussi chère ;
 En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
 Je ne peux mieux trouver qu'une goutte de lait.

Jamais le voile blanc de la mélancolie
 Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
 Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie ;
 Car elle connaissait le pays sans pareil.
 Elle en venait, hélas ! à sa froide patrie
 Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

Nous causâmes longtemps, elle était simple et bonne,
 Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien ;
 Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
 Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
 Sans oser y penser, je lui donnai le mien ;
 Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant, après la contredanse,
 Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu ;
 Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
 « Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
 D'ici jusque chez vous faire quelque dépense ;
 Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

Elle me fit asseoir avec un doux sourire.
 Je ne sais quel caprice alors la conseilla ;
 Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
 Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
 Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
 Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
 Et je vis devant moi tomber tout un trésor ;
 Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère ;
 Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor ;
 Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
 Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse,
 Je me souvins alors de ce jour de détresse
 Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
 C'était par charité : je les croyais perdus.
 De Celui qui voit tout je compris la sagesse :
 La mère, ce soir-là, me les avait rendus.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
 Je t'ai promis, je crois, en commençant ceci,
 Une bonne fortune ; elle finit ainsi.
 Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée ;
 J'en connais cependant de plus longue durée
 Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

Lucie¹.

Mes chers amis, quand je mourrai,
 Plantez un saule au cimetière.
 J'aime son feuillage éploré,
 La pâleur m'en est douce et chère,
 Et son ombre sera légère
 A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle ;
 Elle penchait la tête, et sur son clavecin
 Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
 Ce n'était qu'un murmure : on eût dit des coups d'aile
 D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
 Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
 Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
 Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
 Les marronniers du parc et les chênes antiques
 Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
 Nous écoutions la nuit ; la croisée entr'ouverte
 Laissait venir à nous les parfums du printemps ;
 Les vents étaient muets, la plaine était déserte ;
 Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
 Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
 Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
 Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
 Sa beauté m'enivrait ; je n'aimais qu'elle au monde ;

¹ Ecrit en 1835. Voici une des plus douces élégies de la poésie française et peut-être la plus touchante.

Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
 Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur !
 Nous nous tûmes longtemps ; ma main touchait la sienne,
 Je regardais rêver son front triste et charmant,
 Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
 Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
 Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
 Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
 La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
 D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
 Elle vit dans mes yeux resplendir son image ;
 Son sourire semblait d'un ange : elle chanta.

Fille de la douleur, Harmonie ! Harmonie !
 Langue que pour l'amour inventa le génie !
 Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux !
 Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
 Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
 Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux !
 Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
 Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
 Tristes comme son cœur et doux comme sa voix ?
 On surprend un regard, une larme qui coule ;
 Le reste est un mystère ignoré de la foule,
 Comme celui des flots, de la nuit et des bois !

Nous étions seuls, pensifs ; je regardais Lucie.
 L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
 Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
 Sentais-tu dans ton cœur Desdémona gémir,
 Pauvre enfant ? Tu pleurais ; sur ta bouche adorée
 Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
 Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
 Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
 Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau ;
 Telle, ô ma chaste fleur ! tu t'es évanouie.
 Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
 Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
 Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,

Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
 Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
 Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus ?
 Paix profonde à ton âme, enfant ! à ta mémoire !
 Adieu ! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
 Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,
 Plantez un saule au cimetière¹.
 J'aime son feuillage éploré,
 La pâleur m'en est douce et chère,
 Et son ombre sera légère
 A la terre où je dormirai.

La nuit de mai².

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;
 La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
 Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
 Aux premiers buissons verts commence à se poser.
 Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
 J'ai cru qu'une forme voilée
 Flottait là-bas sur la forêt.
 Elle sortait de la prairie ;
 Son pied rasait l'herbe fleurie ;
 C'est une étrange rêverie ;
 Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit sur la pelouse
 Balance le zéphyr dans son voile odorant.
 La rose, vierge encor, se referme jalouse
 Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.

¹ Le vœu du poète a été exaucé ; un saule ombrage son tombeau, au cimetière du Père Lachaise, à Paris.

² Cette pièce (1835) passe pour le chef-d'œuvre de Musset ; elle est comme la transposition sublime de sa tristesse personnelle en un hymne à la douleur sacrée, génératrice de poésie.

Ecoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
 Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
 Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
 Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
 Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
 Comme le nid joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
 Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
 Dont je me sens épouvanté ?
 Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
 Pourquoi ma lampe à demi-morte
 M'éblouit-elle de clarté ?
 Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
 Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.
 Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
 O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
 Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
 Mon cœur est inquiet ; la volupté l'opresse,
 Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
 O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
 Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
 Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
 Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
 Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
 Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
 Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
 J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
 O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
 O ma fleur ! ô mon immortelle !
 Seul être pudique et fidèle
 Où vive encor l'amour de moi !
 Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,

C'est toi, mon amante et ma sœur !
 Et je sens, dans la nuit profonde,
 De ta robe d'or qui m'inonde
 Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux,
 Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
 Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
 Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
 Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
 Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
 Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
 Eveillons au hasard les échos de ta vie,
 Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
 Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
 Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;
 Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
 Voici la verte Ecosse et la brune Italie,
 Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
 Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
 Et Messa, la divine, agréable aux colombes ;
 Et le front chevelu du Pélion changeant ;
 Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
 La blanche Oloossonne à la blanche Camyre.
 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
 D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
 Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
 Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
 Secouait des lilas dans sa robe légère,
 Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
 Chanterons nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
 Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
 Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
 Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
 Durons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre

De la maison céleste, allume nuit et jour
 L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
 Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ! »
 Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
 Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
 Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?
 Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
 La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
 Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;
 Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
 Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
 Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
 S'en allant à la messe, un page la suivant,
 Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
 Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
 Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier
 Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
 Dìrons-nous aux héros des vieux temps de la France
 De monter tout armés aux créneaux de leurs tours ;
 Et de ressusciter la naïve romance
 Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
 Vêtrons-nous de blanc une molle élégie ?
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
 Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
 Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
 Clouons-nous au poteau d'une satire altière
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
 S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
 Sur le front du génie insulter l'espérance,
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire ;
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.
 Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
 Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie

Et qu'une larme de mes yeux,
 Je te la donnerai sans peine ;
 De nos amours qu'il te souviene,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur,
 Hélas ! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence
 Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
 O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne,
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs scraphins t'ont faite au fond du cœur ;
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
 Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
 Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 Ses petits affamés courent sur le rivage
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leurs gottres hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pécheur mélancolique, il regarde les cieux.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
 En vain il a des mers fouillés la profondeur :
 L'Océan était vide et la plage déserte ;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,

Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
 Il laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
 Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
 Leurs déclamations sont comme des épées :
 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
 Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse ! spectre insatiable,
 Ne m'en demande pas si long.
 L'homme n'écrit rien sur le sable
 A l'heure où passe l'aquilon.
 J'ai vu le temps où ma jeunesse
 Sur mes lèvres était sans cesse
 Prête à chanter comme un oiseau ;
 Mais j'ai souffert un dur martyr,
 Et le moins que j'en pourrais dire,
 Si je l'essayais sur ma lyre,
 La briserait comme un roseau.

Tristesse ¹.

J'ai perdu ma force et ma vie,
 Et mes amis et ma gaité ;

¹ Ce sonnet, écrit en 1840, est comme le chant du cygne du poète ; son génie allait mourir alors et il se survécut dans les années suivantes.

J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégouté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Œuvres à lire de Musset : dans ses *Poésies complètes*, *Les Nuits*, *L'Espoir en Dieu*, *A la Malibran*, *Souvenir* (1835-1841). Pour ses œuvres en prose, voir le 1^{er} volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1833, 1836, 1840). Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1884) ; E. Faguet, *XIX^e siècle* ; M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* (1889) ; Arvède Barine, *Alfred de Musset* (1893) ; F. Brunetière, *L'Évolution de la poésie lyrique* (1896).

SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN)

Né à Boulogne-sur-Mer en 1804, mort à Paris en 1869.

Critique remarquable, Sainte-Beuve a été aussi un poète de grande valeur, inférieur sans doute aux écrivains précédents, mais d'une originalité réelle. Dans l'école romantique, à laquelle il se rattache par ses vers, il représente la poésie intime et discrète, d'une mélancolie douce, un peu terre à terre, pleine de pensée d'ailleurs et capable de s'élever jusqu'à la haute méditation. Son talent poétique rappelle celui des lakistes anglais qu'il a pris plaisir à paraphraser dans ses œuvres. Le critique, chez lui, tua le poète ; à partir de 1839, il ne publia plus de vers.

Confidence ¹.

Jeune, avide, inconnu, j'ai désiré la gloire,
J'ai voulu quelque éclat à mon front ennobli ;
Puis, quand j'eus obtenu plus que je n'osais croire,
J'ai soudain demandé l'oubli.

¹ Extrait des *Poésies de Joseph Delorme* (1829), le premier recueil de vers du poète, précédé d'une *Vie de Joseph Delorme* où Sainte-Beuve, sous ce nom d'emprunt, a expliqué la période romantique de sa propre vie. Comparer cette pièce, d'une nuance si délicate, avec le *Lac* de Lamartine, page 50.

J'ai fait, pour regagner l'obscurité première,
Le contraire des forts et des cœurs glorieux :
Je me suis tû longtemps, j'ai caché la bannière
Qu'appelaient déjà bien des yeux.

J'ai fui mon nom redit et le bruit déjà proche,
Aussi prompt, je crois bien, qu'un autre, aux jours passés,
Que voulaient faire évêque Aquilée, Antioche,
Fuyait les peuples empressés.

J'ai fui du nid qu'on guette et du buisson qui chante ;
J'ai laissé mon sentier de peur qu'on le connût ;
Et dans la foule entré, dans la poudre mouvante,
L'un de tous, j'ai payé tribut.

Et ce n'est plus qu'au soir, dans la lande secrète,
Sous les rares croissants, qu'au verger désiré,
A l'ermitage en fleurs, Vaucluse du poète,
J'ai repris le rêve sacré,

Trompant l'œil curieux, le passant qui m'effraie,
Qui, dès qu'il sait sa route à quelque frais réduit,
Passe auprès chaque fois, et secouant la haie,
Réclame, comme un droit, son fruit ;

Non pas au moins, non pas qu'entre tous il vous aime,
Non qu'il vive des sucros arrosés de vos pleurs ;
Car au détour de là, tous fruits, les moindres même,
Lui sont aussi bons ou meilleurs.

Or, si j'étais ainsi, quand par pudeur pour elle
La Muse me vouait aux seuls échos des bois,
Qu'est-ce donc à présent qu'un tendre amour s'y mêle
Et qu'un nom tremble dans ma voix ?

O sainte Poésie, intime, et qu'il faut taire,
Belle aujourd'hui pour une..., un jour pour quelques-uns,
Mon secret devant tous, mon orgueil solitaire,
Amour, a doublé tes parfums !

Aussi je viens à toi, mais plus timide encore,
De moi laissant au monde un spectre sans chanson,
Une ombre qui sourit : l'âme a suivi l'aurore
Et se referme en son buisson.

Au loin l'air retentit ; l'orme superbe expose
Mille prix disputés à ses rameaux pendants ;
Le buisson s'épaissit d'une fleur longtemps close,
Qui ne se penche qu'en dedans.

Hélas ! et bien souvent en vain elle se penche,
Car Celle qui devait à temps la respirer,
Crainitive, ne vient pas, et la rose trop blanche
Aura passé sans enivrer.

Poésie odorante, immobile et pâlie !
Berceau tout d'épaisseur, et d'ombre, et de gazon !
Llancheur que nul zéphyr n'essuie et ne déplie !
Rosée où ne boit nul rayon !

Oh ! puisse-t-il un jour, si chéri dans son ombre,
Berceau qui nous aura, tous deux si peu reçus,
Sous ses rameaux baissés, toujours clos au grand nombre,
Mais des vrais amants aperçus,

Puisse-t-il immortel, dans sa fleur encor rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur,
Et par nos chants si doux sous le sort qui sépare,
Leur dire d'aimer leur bonheur !

Le bonheur ¹.

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,

¹ Extrait des *Consolations* (1880). — Cette poésie si touchante et si noble est dédiée à Madame Victor Hugo et c'est d'elle que parle ici l'auteur. Sainte-Beuve était alors l'ami le plus intime du grand romantique, pour lequel il a exprimé d'une façon touchante la plus vive admiration. Plus tard, par une aberration inexplicable, il commit à son égard une lâcheté sans nom : la désillusion cruelle qu'en éprouva Victor Hugo changea son caractère. Jusqu'alors extrêmement confiant et généreux. Voir sur ce sujet l'article de Philippe Godet, *Victor Hugo intime, d'après sa correspondance* (*Gazette de Lausanne*, des 2 et 3 décembre 1896).

Et votre époux absent et sorti pour rêver.
J'entre pourtant ; et vous, belle et sans vous lever.
Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que, dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie,
Nous parlons de vous-même et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux votre orgueil, votre illustre couronne ;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez,
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer. »
C'est que même au delà des bonheurs qu'on envie
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ;
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué ;
C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe,
Renait, meurt pour renaitre enfin sur une tombe ;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus ;
Que ces enfants, objets de si chères tendresses,
En vivant oublieront vos pleurs et vos caresses ;

Que toute joie est sombre à qui veut la sonder,
 Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
 Le lac d'argent, paisible, au cours insaisissable,
 On découvre sous l'eau de la boue et du sable.
 Mais comme au lac profond et sur son limon noir
 Le ciel se réfléchit, vaste et charmant à voir,
 Et, déroulant d'en haut la splendeur de ses voiles,
 Pour décorer l'abîme y sème les étoiles ;
 Tel dans ce fond obscur de notre humble destin
 Se révèle l'espoir de l'éternel matin,
 Et quand sous l'œil de Dieu l'on s'est mis de bonne heure ;
 Quand on s'est fait une âme où la vertu demeure ;
 Quand, morts entre nos bras, les parents révérens
 Tout bas nous ont bénis avec des mots sacrés ;
 Quand nos enfants, nourris d'une douceur austère,
 Continueront le bien après nous sur la terre ;
 Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas,
 Alors on peut encore être heureux ici-bas ;
 Aux instants de tristesse on peut d'un œil plus ferme
 Envisager la vie et ses biens et leur terme,
 Et ce grave penser, qui ramène au Seigneur,
 Soutient l'âme, et console au milieu du bonheur.

Sonnet ¹.

Nous étions deux enfants à passer notre enfance,
 Mais elle si charmante et plus jeune que moi ;
 Nous vivions d'une égale et mutuelle foi,
 Et cette sœur aimable avait nom *Innocence*.

Nous aurions tous les deux pleuré pour une absence.
 Mais voilà qu'un matin l'Orgueil me prend : « Et Toi,
 N'es-tu pas homme enfin ? » Il dit, et je le crois ;
 Je me mêle à la foule, et l'air impur m'offense.

Ma jeune amie en pleurs s'enfuit à cet affront,
 Cachant dans ses deux mains la rougeur de son front :
 Je la perdis alors dans la forêt profonde.

O douce Bien-Aimée, où donc a-t-elle fui ?
 Dites ! quel chaste Eden me la cache aujourd'hui ?
 Que je la cherche encor, fût-elle au bout du monde !

¹ Traduit de l'auteur anglais Charles Lamb ; extrait des *Notes et Sonnets* (1838).

Œuvres à lire de Sainte-Beuve (A. Lemerre, éditeur, Paris) : *Poésies de Joseph Delorme* (1829) ; *Les Consolations* (1830) ; *Pensées d'août* (1837). Pour ses œuvres en prose, voir 1^{er} volume de la *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : J. Levallois, *Sainte-Beuve* (1872) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893) ; Eugène Lintilhac, *Littérature française* (1894).

THÉOPHILE GAUTIER

Né à Tarbes en 1811, mort à Paris en 1872.

Comme prosateur, Théophile Gautier est un maître, qui a exercé sur la littérature descriptive une influence considérable : dans l'école romantique, c'est le peintre par excellence. Comme poète, il a une valeur bien moindre ; il lui a manqué les qualités essentielles : la sensibilité et l'imagination. Ses poésies lyriques sont froides, fatigantes ; aucun sentiments sérieux n'y est exprimé. La grande originalité de Gautier réside dans sa faculté d'artiste visuel : il a su voir et peindre en vers, comme en prose ; ses meilleurs poèmes, purement plastiques, sont des tableaux peints avec les lignes et les couleurs du style et, comme il l'a dit lui-même, « des transpositions d'art. » Dans ses dernières œuvres, où il a tout à fait abandonné le lyrisme romantique, pour peindre objectivement les choses extérieures, il marque la transition du romantisme à l'école parnassienne ; à cet égard il a été un précurseur.

Moyen Âge ¹.

Quand je vais poursuivant mes courses poétiques,
 Je m'arrête surtout aux vieux châteaux gothiques ;
 J'aime leurs toits d'ardoise aux reflets bleus et gris,
 Aux fatras couronnés d'arbustes rabougris,
 Leurs pignons anguleux, leurs tourelles aiguës,
 Dans les réseaux de plomb leurs vitres exigües,
 Légendes des vieux temps où les preux et les saints
 Se groupent sous l'ogive en fantasques dessins ;
 Avec ses minarets moresques, la chapelle
 Dont la cloche qui tinte à la prière appelle.
 J'aime leurs murs verdis par l'eau du ciel lavés,
 Leurs cours où l'herbe croît à travers les pavés,
 Au sommet des donjons leurs girouettes frêles
 Que la blanche cigogne effleure de ses ailes ;

¹ Extrait des premières *Poésies* (1830-1832). — Comme tous les romantiques, Gautier a aimé le moyen âge, mais en artiste, le côté mystique et légendaire de cette époque l'a peu frappé.

Leurs ponts-levis tremblants, leurs portails blasonnés,
 De monstres, de griffons, bizarrement ornés,
 Leurs larges escaliers aux marches colossales,
 Leurs corridors sans fin et leurs immenses salles,
 Où comme une voix faible erre et gémit le vent,
 Où, recueilli dans moi, je m'égare, rêvant,
 Paré de souvenirs d'amour et de féerie,
 Le brillant moyen âge et la chevalerie.

La demoiselle ¹.

Sur la bruyère arrosée
 De rosée,
 Sur le buisson d'églantier ;
 Sur les ombreuses futaies ;
 Sur les haies
 Croissant au bord des sentiers ;
 Sur la modeste et petite
 Marguerite,
 Qui penche son front rêvant ;
 Sur le seigle, verte houle
 Que déroule
 Le caprice ailé du vent ;
 Sur les prés, sur la colline
 Qui s'incline
 Vers le champ bariolé
 De pittoresques guirlandes
 Sur les landes,
 Sur le grand orme isolé ;
 La demoiselle se berce ;
 Et s'il perce
 Dans la brume, au bord du ciel,
 Un rayon d'or qui scintille,
 Elle brille
 Comme un regard d'Ariel.

¹ Dans ce morceau, écrit en 1830, on peut voir que déjà Gautier est un pur virtuose du rythme poétique, qui cherche, non à exprimer des sentiments, mais à saisir des aspects, à broyer des couleurs, à faire de la poésie plastique. — Pour l'étude du rythme de cette pièce, lire les *Orientales* de Hugo et les poètes de la *Pletade*.

Traversant près des charmilles,
Les familles
Des bourdonnants mouchérons,
Elle se mêle à leur ronde
Vagabonde,
Et comme eux décrit des ronds.

Bientôt elle vole et joue
Sous la roue
Du jet d'eau qui, s'élançant
Dans les airs, retombe, roule
Et s'écoule
En un ruisseau bruissant.

Plus rapide que la brise,
Elle frise,
Dans son vol capricieux,
L'eau transparente où se mire
Et s'admire
Le saule au front soucieux ;

Où, s'entr'ouvrant blancs et jaunes,
Près des aunes,
Les deux nénuphars en fleurs,
Au gré du flot qui gazouille
Et les mouille,
Étalent leurs deux couleurs ;

Où se baigne le nuage,
Où voyage
Le ciel d'été souriant ;
Où le soleil plonge, tremble,
Et ressemble
Au beau soleil d'Orient.

Et quand la grise hirondelle
Auprès d'elle
Passe, et ride à plis d'azur,
Dans sa chasse circulaire,
L'onde claire,
Elle s'enfuit d'un vol sûr.

Bois qui chantent, fraîches plaines
D'odeurs pleines,
Lacs de moire, coteaux bleus,
Ciel où le nuage passe,
Large espace,
Monts aux rochers anguleux :
Voilà l'immense domaine
Où promène
Ses caprices, fleur des airs,
La demoiselle nacrée,
Diaprée
De reflets roses et verts.
Dans son étroite famille,
Quelle fille
N'a pas vingt fois souhaité,
Rêveuse, d'être comme elle
Demoiselle,
Demoiselle en liberté ?

Les colombes¹.

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches :
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieus, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

Ce que disent les hirondelles².

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;

¹ Extrait des *Poésies diverses* (1833-1838).

² Extrait d'*Émaux et Camées* (1852), le chef-d'œuvre en vers de Gautier et l'ouvrage où l'on peut le mieux juger son talent de peintre rythmique.

Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas! les beaux jours sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles ;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart!

» Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

» J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs¹,
Et parmi des flots de fumée
Je rase turbans et tarbouchs². »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck³.
Je m'y suspens avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

Ou *chibouque*, pipe turque à long tuyau.

Bonnet turo de couleur rouge, à gland bleu.

Ville de la Syrie, l'ancienne Héliopolis, célèbre par les ruines du temple d'Osiris.

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu.
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent¹ d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasant les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert².
Pour voler, là-bas, avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert !

Œuvres poétiques de Gautier (Charpentier, éditeur, Paris) : *Poésies*, deux volumes (1830-1872) ; *Émaux et Camées* (1852). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis* (1863) ; Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1865) ; E. Faguet, *XIX^e siècle* (1887) ; Maurice Spronck, *les Artistes littéraires* (1880) ; Maxime du Camp, *Théophile Gautier* (1890) ; F. Brunetière, *l'Évocation de la poésie lyrique* (1898).

¹ Ornement d'architecture ou de statuaire figurant la couronne symbolique des Pharaons.

² Poète allemand (1780-1866).

AUGUSTE BARBIER

Né à Paris en 1805, mort à Nice en 1832.

Le célèbre auteur des *Iambes* est un poète secondaire si l'on envisage l'ensemble de ses poésies ; mais il a eu quelques inspirations de génie qui le classent au rang des plus grands. C'est un lyrique puissant, un satirique fougueux, d'une ardente éloquence, dont la mâle énergie produit un effet considérable. Ses vers, très inégaux de valeur, étincellent de beautés merveilleuses.

L'idole¹.

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
 Du fer, du cuivre et de l'étain ;
 Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
 Nourris le brasier, vieux Vulcain :
 Donne force pâture à l'avidie fournaise ;
 Car pour mettre ses dents en jeu,
 Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
 Il lui faut le palais en feu.
 C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
 Implacable et couleur de sang,
 Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
 Chaque lingot se prend au flanc ;
 Et ce ne sont que bouds, rugissements, délire,
 Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
 Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
 Comme des damnés en enfer.
 Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
 La fournaise fume et s'éteint,
 L'airain bouillonne à flots : chauffeur, ouvre la porte
 Et laisse passer le hautain !
 O fleuve impétueux ! mugis et prends ta course,
 Sors de ta loge, et d'un élan,

¹ Extrait des *Iambes* (1831). — C'est le chef-d'œuvre de Barbier. On remarquera que, presque seul, parmi les romantiques, ce dernier a eu la haine de Napoléon. Pressentant le mal que la légende napoléonienne ferait à la France en la grisant de chauvinisme impérialiste, il a eu le courage de saper l'Idole. Le rythme de ces vers, si original et si entraînant, a été emprunté par lui à André Chénier ; mais il a su en tirer un meilleur parti. Remarquer la troisième partie de cette pièce.

D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme du volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

II

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrages
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hurra monotone,
Ebranler le bronze puissant ;
Et quand, sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain ,
Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traina le front de l'empereur.
Ah ! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle,
Ce jour pèse comme un remord ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air.

Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
 Pour tous ces outrages sans nom,
 Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
 Sois maudit, ô Napoléon !

III

O Corse à cheveux plats ! que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor !
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois,
 Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois.
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager ;
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger ;
 Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
 Dompteur audacieux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre, les tambours battants,
 Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre,
 Et des combats pour passe-temps ;
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes ;
 Toujours l'air, toujours le travail,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail.
 Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
 Broya les générations ;
 Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
 Sur le ventre des nations ;
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,

De pétrir l'univers, et comme une poussière,
 De soulever le genre humain ,
 Les jarrets épuisés, haletante, sans force
 Et fléchissant à chaque pas,
 Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
 Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
 Pour étouffer ses cris ardents,
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 De fureur tu brisas ses dents ;
 Elle se releva : mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
 Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
 Et du coup te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
 Pareil à l'aigle radieux,
 Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
 Ton image remonte aux cieux.
 Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
 Cet usurpateur effronté,
 Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
 La gorge de la Liberté ;
 Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
 Qui mourut sur un noir rocher,
 Trainant comme un boulet l'image de la France
 Sous le bâton de l'étranger ;
 Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges :
 Grâce aux flatteurs mélodieux,
 Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
 César est mis au rang des dieux.
 Son image reluit à toutes les murailles ;
 Son nom dans tous les carrefours
 Résonne incessamment, comme au fort des batailles
 Il résonnait sur les tambours.
 Puis, de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
 Paris, comme un vieux pèlerin,
 Redescend tous les jours au pied de la colonne
 Abaisser son front souverain.

Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
 Inondant de bouquets de fleurs
 Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
 Ce bronze grandi sous leurs pleurs,
 En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
 Au bruit du fifre et du clairon,
 Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
 Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
 Doux pasteurs de l'humanité;
 Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
 Sans reflet d'immortalité!
 Du peuple, vainement vous allégez la chaîne;
 Vainement, tranquille troupeau,
 Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
 S'achemine vers le tombeau:
 Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
 Epanche son dernier rayon,
 Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
 Trace à peine un léger sillon.
 Passez, passez, pour vous point de haute statue:
 Le peuple perdra votre nom;
 Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
 Avec le sabre ou le canon;
 Il n'aime que le bras qui dans des champs humides
 Par milliers fait pourrir ses os;
 Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
 Porter des pierres sur le dos.

Œuvres à lire de Barbier : *Iambes et poèmes* (1831); *Il Pianto, Lazare* (1831); *Satires et poèmes* (1837); *Rimes héroïques* (1843). — Critiques à consulter : Sainte-Bouve. *Portraits contemporains*, t. II (1831); Mgr. Perraud. *Cours de réception à l'Académie française* (19 avril 1833); Lanson, *Histoire de la littérature française depuis 1815*, tome II (1898).

DESBORDES-VALMORE (MARCELINE)

Née à Douai en 1786, morte à Paris en 1859.

Comme Musset, elle entra dans la vie du cœur par une cruelle souffrance. A 20 ans, après une enfance peu heureuse, elle aima éperdu-

ment, elle fut trahie et délaissée ; elle ne s'en consola jamais : toute sa vie saigna la blessure incurable du premier amour. Actrice distinguée, lorsqu'elle avait 31 ans, à l'âge où la femme dit adieu aux illusions romanesques, elle épousa par raison le comédien Valmore. La maternité lui donna quelques doux sourires, car elle aimait profondément ses enfants ; malheureusement son foyer fut sans cesse visité par la gêne la plus cruelle ; ses deux filles moururent encore jeunes : elle semblait prédestinée au malheur. Sa triste vie se reflète dans ses œuvres poétiques : elle la chanta sous le coup de la souffrance, comme un oiseau blessé qui exhalerait sa plainte. Ses vers touchants sont d'une absolue sincérité ; c'est bien son âme, toute nue, qu'elle y a mise ; aucune trace de préoccupation livresque n'en dépare le lyrisme poignant. Les grands génies de la période romantique, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, Sainte-Beuve admiraient profondément cette femme exquise en laquelle ils sentaient comme une sœur poétique, d'une admirable sensibilité. Le public, au contraire, ne l'a jamais appréciée. Il lui a manqué, pour être goûtée à sa valeur, le grand art qui donne aux jaillissements de l'âme la forme décisive. Comme Lamartine, à qui elle ressemble un peu, elle était toute poésie : mais dans la traduction de ses sentiments et de ses souffrances, sa langue la trahissait. Elle ressemble à ces fleurs délicates à demi-entr'ouvertes, qu'on devine merveilleusement belles, et qui évoluent pendant une floraison entière sans pouvoir s'épanouir.

Les deux ramiers ¹.

D'où venez-vous, couple triste et charmant ?
 Rien parmi nous ne vous appelle encore ;
 Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
 Et nul abri pour l'amoureux tourment ;
 Les blés frileux, cachant leurs fronts timides,
 Comme les fleurs tremblent au vent du nord
 Le lierre seul couvre les murs humides,
 Et l'hiroadelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute
 Et consolés du malheur par l'amour,
 Pour échapper à quelque noir vautour,
 De l'Orient vous avez fui la route.
 Au toit prochain, je vous entends gémir ;
 Ah ! vous souffrez... Je ne sais plus dormir !

¹ Extrait des *Élégies* (1810-1833), la partie la plus touchante de ses œuvres. C'est là qu'elle a le mieux exprimé sa plaintive souffrance. — Dans cette pièce, elle parle de celui qui l'a délaissée et son âme, noblement généreuse, prie pour lui au lieu de le haïr.

Des vrais amants doux et discrets modèles,
 J'ai vos douleurs. Que n'ai-je aussi vos ailes !
 Je volerais sur votre humble rempart ;
 Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
 En souvenir d'un malheureux que j'aime,
 Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul... et vous errez ensemble ;
 Dans vos baisers que votre exil est doux !
 Le même sort vous frappe et vous rassemble ;
 Oh ! que d'amants sont moins heureux que vous !
 Venez tous deux, venez sur ma fenêtre
 De votre soif étancher les ardeurs ;
 Des cieux dorés où l'amour vous fit naître,
 Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
 Que l'un de vous se hasarde à descendre !
 Le plus hardi doit guider le plus tendre ;
 D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,
 Pour un moment qu'il détache son cœur !
 Voici du grain, voici de l'eau limpide,
 Humble secours par mes mains répandu ;
 Il soutiendra votre destin timide,
 Si tout un jour vous l'avez attendu !

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine
 Semez vos dons à mon cher voyageur !
 Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
 Sur son front pur appelle la rougeur ;
 Que ma prière en tout lieu le devance !
 Dieu ! que pas un ne le nomme étranger !
 Aidez son cœur à porter notre absence,
 Et que parfois le temps lui soit léger !

L'oreiller d'une petite fille ¹.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
 Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
 Quand on a peur des vents, du loup, de la tempête,
 Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi.

¹ Desbordes-Valmore a très bien rendu la poésie enfantine, faite de petits riens charmants. Tout un livre de ses œuvres complètes est consacré aux enfants ; on y voit une autre face de son âme exquise.

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
 Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
 Ils ont toujours sommeil. O destinée amère !
 Maman, douce maman, cela me fait frémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
 Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.
 Seule dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
 Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
 De l'aube au rideau bleu ; c'est si gai de la voir !
 Je vais dire tout bas ma plus tendre prière ;
 Donne encore un baiser, douce maman ! Bonsoir !

Prière.

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille
 Plein de prière, écoute, est ici sous mes mains ;
 On me parle toujours d'orphelins sans famille :
 Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre, au soir, un ange qui pardonne,
 Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
 Mets, sous l'enfant perdu que sa mère abandonne,
 Un petit oreiller qui le fera dormir !

L'enfant qui s'en va ¹.

Nous qui portons les fruits sur la terre où nous sommes,
 Si fortes pour aimer, nous, faibles sœurs des hommes,
 O mères, pourquoi donc les mettons-nous au jour,
 Ces tendres fruits volés à notre ardent amour ?
 A peine ils sont à nous qu'on veut nous les reprendre.
 O mères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre ?
 A trembler sous un maître, à n'oser, par devoir,
 Qu'une fois tous les ans demander à nous voir,
 A détourner de nous leurs mémoires légères.
 Alors que sauront-ils ? Les langues étrangères,
 Les vains soulèvements des peuples malheureux,

¹ Extrait d'une pièce intitulée *A mon fils*, dans le *Livre des mères*. Pour comprendre le sentiment touchant et un peu amer exprimé dans cette pièce, il faut se rappeler que les lycées français, où l'on élevait alors les enfants, ne contenaient guère que des internes qui voyaient à peine leurs parents.

Et les fléaux humains toujours armés contre eux.
 C'est donc beau ? Mais le temps saurait les en instruire.
 Candeur de mon enfant, on va bien vous détruire !
 Quand je le reverrai, mon fils sera savant :
 Il parlera latin ! Hélas ! mon pauvre enfant,
 Moi je n'oserai plus peigner ta tête blonde.
 Tu parleras latin ! Ta science profonde
 Ne pouvant avec moi suivre un long entretien,
 Tu diras tout surpris : « Ma mère ne sait rien ! »
 Eh ! que veux-tu ! l'amour n'en sait pas davantage ;
 Ce maître conduit tout sans faire un grand tapage.
 Il va ! Tant que mes pieds pouvaient porter mes jours,
 J'allais chercher partout, pour t'en combler toujours,
 Les fruits qui font bondir ta jeune fantaisie.
 C'est notre étude à nous, c'est notre poésie.
 Et je versais aussi quelques graves leçons
 A ton doux cœur bercé par mes douces chansons.
 N'était-ce pas assez pour nourrir ton jeune âge ?
 Car tu n'as pas dix ans, chère âme ! Et c'est dommage,
 Oui, je le dis, dommage, et frayeur, et danger,
 D'ouvrir tant de secrets à ton âge léger.

La couronne effeuillée¹.

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
 Au jardin de mon Père où revit toute fleur ;
 J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
 Mon Père a des secrets pour vaincre la douleur.
 J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
 « Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera,
 Et sous mon front changé, sous mes pâleurs sans charmes,
 Parce qu'il est mon Père, il me reconnaîtra.
 Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée !
 La terre manque-t-elle à vos pas égarés,
 Chère âme, je suis Dieu ; ne soyez pas troublée ;
 Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

¹ Extrait des *Poésies inédites* (1860). — Desbordes-Valmore était croyante ; dans ses œuvres, la foi humble de la chrétienne ajoute une note pénétrante et grave aux plaintes touchantes de la femme et de la mère. Elle a écrit cette pièce vers la fin de sa vie ; le passé plein de larmes s'effaçait déjà dans un lointain obscur, et son âme, à l'horizon prochain, entrevoyait le port céleste.

O clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! ô Père !
 Votre enfant qui pleurait, vous l'avez entendu !
 Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère,
 Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Œuvres à lire (Lemerre, édit., Paris) : *Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore* (1819-1850) ; *Poésies inédites*, publiées par Gustave Revilliod (1860). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1833, 1842, 1860) ; Emile Montégut, *Esquisses littéraires* (1893) ; Auguste Lacaussade, Préface des *Œuvres poétiques* ; Benjamin Rivière, *Correspondance intime de Desbordes-Valmore* (1896) ; Arthur Pougin, *La jeunesse de M^{me} Desbordes-Valmore* (1898) ; J. Lemaitre, *Les Contemporains*, 7^e série.

BRIZEUX (AUGUSTE)

Né à Lorient en 1803, mort à Montpellier en 1858.

En dehors des grands courants littéraires, on voit s'épanouir un peu à l'écart, comme des fleurs délicates et rares, des poètes qu'on peut difficilement soumettre à une rigoureuse classification. Brizeux est un de ceux-là. Ayant écrit en pleine période romantique, il a subi quelque peu l'influence des maîtres de l'école, mais en gardant une originalité bien tranchée. C'est un lyrique délicat et tendre : il a chanté avec un charme pénétrant la poésie rustique et la foi naïve de sa province natale, la Bretagne. C'est un des meilleurs poètes provinciaux.

Le pays¹.

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
 Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
 L'église où, tout enfant, et d'une voix légère,
 Vous chantiez à la messe auprès de votre mère ;
 Et la petite école où, traînant chaque pas,
 Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !
 Car une fois perdu parmi ces capitales,
 Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,
 Repos, fraîche gâté, tout s'y vient engloutir,
 Et vous les maudissez sans pouvoir en sortir.
 Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
 Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
 Dans l'église avec vous chanter au même banc,
 Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

¹ Extrait de *Marie* (1831), le premier poème et le chef-d'œuvre de l'auteur, idylle tendre et délicate, dans laquelle il a exprimé ses doux souvenirs d'enfance et la poésie intime de sa Bretagne.

Marie ¹.

« Ouvre ! c'est moi, Joseph ! — Quoi ! si tard en voyage !
 N'as-tu pas rencontré les chiens près du village ?
 Bon Dieu ! seul et si tard dans le creux des chemins !
 A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
 Noël ! t'en souvient-il ? quand, pour bâtir la crèche,
 Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche ?
 — Ne ris pas ! c'est Noël qui chez toi me conduit :
 Je viens entendre encor la messe de minuit.
 — Nous irons avec toi toute la maisonnée.
 Ma jeune femme aussi. Car, depuis une année,
 J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
 A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi
 Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre ! Approche !
 Mèlèn, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu ! Dans les biens d'ici-bas,
 Ceux qu'on poursuit le plus, je ne les aurai pas.
 Il en est quelques-uns, hélas ! que je regrette ;
 Mais il en est aussi que la foule rejette,
 Et votre juste main me les donna, mon Dieu !
 Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
 Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
 Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme !
 Par un gai carillon enfin fut annoncé
 L'office de Minuit. « Le chemin est glacé,
 Disait Joseph Daniel en traversant la lande,
 Chaque pas retentit. Comme la lune est grande !
 Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous ?
 — Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous.
 Ils ont vu cette nuit la légion des anges
 Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
 Gloire à Dieu ! gloire à Dieu dans son immensité !
 Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !
 Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
 Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

¹ Extrait du même poème. — Cette pièce résume assez bien la poésie de l'auteur, qui va de l'idylle familière jusqu'à l'enthousiasme lyrique, jaillissant du cœur du poète au souvenir de la petite patrie bien-aimée.

O vivants souvenirs ! La nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
Les arbres, les buissons, les murs du presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine ; et courbant leurs fronts nus,
Les pieux assistants chantent l'Enfant Jésus ;
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge ;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge ;
Je reconnais les saints ; la lampe, les deux croix ;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître ;
Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu
Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
Je restais, comme une ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la Communion, quand le prêtre arriva
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite ;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.
Seul encor je n'eus point ma part de ce repas.
Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime ?)
Celle qui, près de moi, dans notre âge innocent,
A notre saint banquet s'assit en rougissant.
Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis :
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays ;
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé...

Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
 Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
 Mon hôte m'appela. « Quelque chose au retour
 Nous attend, disait-il, sur la pierre du four.
 — Hâtons-nous ! hâtons-nous ! disait la jeune femme. »
 Or tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
 Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
 Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel ;
 Et, de ces hauts rochers où brillait la gelée
 A mes pieds regardant le Scorff ¹ et sa vallée,
 Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
 Que rien n'interrompt jusqu'au lever du jour.
 Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
 Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère :
 Et c'était un appel à la Divinité,
 Pour toute nation un vœu de liberté ;
 C'étaient, ô mon pays ! des noms de bourgs, de villes,
 D'épouvantables mers et de sauvages îles ²,
 Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
 Luttant contre la main qui le traîne à la mort !...
 Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
 La race courageuse et pourtant pacifique,
 Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
 Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux ! »
 Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
 Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,
 Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons !
 Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons :
 Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
 O terre de granit recouverte de chênes !

Œuvres poétiques à lire de Brizeux (Lemerre, éditeur. Paris) : *Marie* (1831) ; *Les Ternaires ou la Fleur d'or* (1841) ; *Les Bretons* (1845) ; *Histoires poétiques* (1855) ; *L'Élégie de la Bretagne* (1857). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1831-1841) ; Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux* dans ses *Œuvres complètes* (1860) ; E. Renan, *Discours sur Brizeux*, dans les *Annales politiques et littéraires*, 15 septembre 1888 ; C. Lecigne, *Brizeux, sa vie et ses œuvres* (1898) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

¹ Rivière sur la rive droite de laquelle est bâtie Lorient.

² Allusion aux régions où vont chaque année les marins bretons et d'où tant ne reviennent pas.

LACAUSSE (AUGUSTE)

Né à l'île Bourbon en 1820, mort à Paris en 1897.

Parmi les romantiques de second ordre, plusieurs ont une originalité très grande qui les rend dignes de figurer dans une chrestomathie; Lacaussade compte parmi ceux-là. Poète mélancolique, il a dit les désillusions de sa vie à demi-manquée, les larmes de son noble idéal déçu, ses découragements et ses tristesses. Mais c'est pour chanter l'admirable nature tropicale où il naquit et dont il avait la nostalgie qu'il a trouvé ses inspirations les plus belles. Il est le peintre sentimental de l'île Bourbon, comme Brizeux est celui de la Bretagne.

Le lac des Goyaviers¹.

Beau lac, sur les gazons que ton flot calme arrose
 La colombe des bois s'arrête et se repose ;
 Et, voilant ses bonheurs dans l'ombre des rameaux,
 Suspend son nid à l'arbre incliné sur tes eaux.
 Pour embellir tes bords la jam-rose odorante
 Ombrage de son fruit ton onde transparente ;
 Pour charmer tes échos l'aigrette du maïs
 Berce parmi ses fleurs le chant des bengalis ;
 Et, ridant ton azur, la poule d'eau sauvage
 Montre sur tes flots bleus son bleuâtre corsage.
 L'ouragan déchainé qui rugit sur les monts.
 Quand son soufile orageux descend dans ces vallons,
 Épargne le bassin où ta vague demeure :
 Son courroux désarmé te caresse et t'effleure.
 La lune, à son zénith, blanchissant tes roseaux,
 S'arrête dans l'azur pour contempler tes eaux.
 Tout s'embaume en ces lieux d'amour et d'harmonie.
 N'es-tu pas le séjour de quelque heureux génie ?
 Des ondes et des bois respirant la douceur,
 Je t'écoute et je crois écouter une sœur,
 Qui gronde en souriant, dont la voix jeune et pure,
 Fraîche comme ton eau qui se plaint et murmure,
 Semble, en se consolant, me reprocher tout bas
 De vivre dans un monde où le bonheur n'est pas :

¹ Extrait de *Poèmes et paysages* 1852. — Cette pièce, écrite en 1835, et les deux suivantes, extraites du même ouvrage, sont consacrées à l'île Bourbon, patrie du poète.

Et mon âme à ta voix descend vers ce rivage
 Comme un oiseau battu par le vent et l'orage,
 Et, rêvant au long bruit de tes mourants accords,
 Voudrait se faire un nid à l'ombre de tes bords.

Souvenirs d'enfance¹.

O frère, ô jeune ami, dernier fils de ma mère,
 O toi qui devanças, dans le val regretté,
 Cette enfant, notre sœur, une rose éphémère,
 Qui ne vécut qu'un jour d'été!

Frère, doux compagnon, que fais-tu dans cette heure
 Où mon cœur et mes yeux se retournent vers toi ?
 Ta pensée, évoquant les beaux jours que je pleure,
 Revole-t-elle aussi vers moi ?

Souvent dans mon exil, je rêve à notre enfance,
 A nos matins si purs écoulés sous les bois,
 Et sur mon front le vent des souvenirs balance
 Les molles ombres d'autrefois.

Pour tromper les ennuis d'un présent bien aride,
 Pour rafraîchir mon pied que la route a lassé,
 Je remonte, songeur, à la source limpide
 Qui gazouille dans mon passé.

Oui ! des beaux jours alors c'était l'aube et le rêve :
 Tout était joie et chants, fleurs et félicités !
 Purs bonheurs des enfants que le temps nous enlève,
 Pourquoi nous avez-vous quittés ?

Nous étions trois alors. Eveillés dès l'aurore,
 Sortant du nid à l'heure où l'aube sort du ciel,
 Nous allions dans les fleurs qu'elle avait fait éclore
 Boire la rosée et le miel.

Elle et toi, de concert à ma voix indociles,
 Vous couriez au soleil, vous braviez les chaleurs.
 Quand ma mère accourait, l'arbre aux ombres mobiles
 Voilait nos plaisirs querelleurs.

¹ Ecrit en 1840.

Mais elle avait tout vu. Quittant le frais ombrage,
Nous lisions notre faute à son front rembruni.
Moi — j'étais votre aîné — bien qu'étant le plus sage,
Je n'étais pas le moins puni.

Nous la suivions. Bientôt trompant sa vigilance,
Nous revolions aux champs, au grand air, au soleil,
Et des bois as oupis, tiède abri du silence,
Nous allions troubler le sommeil.

Alors, malheur à l'arbre à la grappe embaumée,
Aux fruits d'or rayonnant à travers les rameaux !
Nous brisions branche et fruits, la grappe et la ramée,
Et jusqu'aux nids des tourtereaux.

Et puis nous descendions la pente des ravines,
Où l'onde et les oiseaux confondaient leurs chansons,
Nous heurtant aux cailloux, nous blessant aux épines
Des framboisiers et des buissons.

Un lac était au bas, large, aux eaux peu profondes.
Sur ses bords qu'ombrageait le dais mouvant des bois,
Avec les beaux oiseaux furtifs amis des ondes,
Heureux, nous jouions tous les trois.

Pour suivre sur les flots leur caprice sauvage,
Du tronc des bananiers nous faisons un radeau ;
Et sur le frêle esquif, glissant près du rivage,
Nous poursuivions les poules d'eau.

Ma sœur, trempant ses pieds dans l'onde claire et belle,
Comme la fée-enfant de ces bords enchanteurs,
Jetait aux bleux oiseaux qui nageaient devant elle
Des fruits, des baisers et des fleurs.

Et puis nous revenions. Notre mère inquiète,
Se voilant à nos yeux sous des dehors boudeurs,
Nous accueillait au seuil de l'humble maisonnette.
Joyeuse, avec des mots grondeurs.

Elle oubliait bientôt nos fuites, ses alarmes ;
Bonne, elle nous donnait et des fruits et du lait,
Mélant aux mots émus qui nous coûtaient des larmes
Le baiser qui nous consolait.

Ainsi coulaient nos jours. — O radieuse aurore !
 O mes doux compagnons, je crois vous voir encore !
 Bonheurs évanouis de printemps révolus,
 Soleils des gais matins qui ne m'éclairiez plus,
 A vos belles chaleurs rajeunissant mon être,
 Je sens mon cœur revivre et mon passé renaître !
 Je vous retrouve, enfin ! Je vois là, sous mes yeux,
 Courir sur les gazons mes souvenirs joyeux.
 Je vois, de notre mère oubliant la défense,
 Par les grands champs de riz voltiger notre enfance.
 Chassons le papillon, l'insecte, les oiseaux,
 Glanons un fruit tombé sur le cristal des eaux ;
 C'est le ravin, le lac aux vagues argentines,
 Le vieil arbre ombrageant nos têtes enfantines,
 C'est toi, c'est notre mère aux yeux pleins de douceur !
 C'est moi, c'est... ô mon frère ! où donc est notre sœur ?

Un tertre vert, voilà ce qui nous reste d'elle !
 Quand une âme est si blanche, à lui Dieu la rappelle.
 Tige, orgueil de nos champs et que la brise aimait,
 Tout en elle brillait, fleurissait, embaumait.
 Lys sans tache, à la vie elle venait d'éclorre,
 Douce comme un parfum, blonde comme une aurore !
 Le soleil à ses jours mesurait les chaleurs ;
 Des roses du Bengale elle avait les pâleurs.
 Oh ! les fins cheveux d'or ! Les nouvelles épouses
 Du bonheur de ma mère, hélas ! étaient jalouses.
 Toutes lui faisaient fête, et, des mains et des yeux
 Caressant de son front l'ovale harmonieux,
 Demandaient au Seigneur, d'une lèvre muette,
 Un blond enfant semblable à cette blonde tête !

Nos Noirs, comme ils l'aimaient ! Dans leur langue de feu
 Ils la disaient l'étoile et la fille de Dieu.
 Naïfs, ils comparaient cette fleur des savanes
 Aux fraîches visions qui hantent les cabanes :
 C'était un bon génie, une âme douce aux Noirs ;
 Et, lorsque du labour ils revenaient, les soirs,
 Tous, ils lui rapportaient des nids et des jam-roses,
 Ou le bleu papillon, amant ailé des roses.

Hélas ! que vous dirai-je encor de notre sœur ?
 Elle était tout pour nous, grâce et fée, astre et fleur ;
 L'ange de la maison au nimbe d'innocence ;
 La tige virginale, et le palmier d'enfance,
 Qui, croissant avec nous sous les yeux maternels,
 Mêlait à nos rameaux ses rameaux fraternels.
 C'est ma nourrice aussi qui l'avait élevée :
 Nous étions presque enfants d'une même couvée ;
 Oiseaux à qui le ciel faisait des jours pareils,
 Un même nid le soir berçait nos longs sommeils.
 Temps heureux ! Et la mort ! ô deuil ! ô pauvre mère !...
 Elle vint après nous et s'en fut la première
 Sous un souffle glacé j'ai vu plier son corps ;
 L'ange froid des tombeaux éteignit sa prunelle,
 Et, loin d'un sol en pleurs l'emportant sur son aile,
 Ensemble ils sont partis pour le pays des morts.

Sa tombe?... Elle est au pied de la haute colline
 Dont le front large et nu sur l'Océan s'incline ;
 Où la vague aux soupirs des mornes filaos¹
 Vient mêler jour et nuit ses lugubres sanglots,
 Et semble pour les morts, d'une voix solennelle,
 Chanter le Requiem de sa plainte éternelle.

Le chant de l'esclave.

Mais l'orient s'emplit d'une clarté nouvelle :
 Ame aux ailes d'opale, âme aux grands yeux rêveurs,
 Du sein moiré des flots, la lune lente et belle
 Sort, inondant la nuit de divines blancheurs.

Sur la brune falaise où la vague déferle,
 Sur les ombreux vallons, sur les caps veloutés,
 Flotte en nappe d'argent sa lumière de perle :
 Les eaux, les bois, les monts, ruissellent de clartés.

Elle monte, et des airs où son vol se balance,
 Son long regard, planant sur un monde endormi,
 Des profondes forêts blanchit le vert silence :
 L'oiseau trompé s'éveille et gazouille à demi.

¹ Arbre des tropiques.

Dormez, heureux oiseaux ! le jour est loin encore ;
 Attendez pour chanter que l'aube soit au ciel.
 Vos ramages joyeux, gardez-les pour l'aurore ;
 Ne troublez point des nuits le calme solennel.

Quelle voix cependant s'élève des collines ?
 Est-ce un soupir de l'homme ? est-ce un soupir des flots ?
 Il semble qu'en passant la brise des ravines
 Avec l'odeur des bois m'apporte des sanglots.

Pauvre esclave, c'est toi ! Tout repose, et tu veilles :
 La terre en vain sourit à son astre enchanté,
 Que t'importent des nuits les tranquilles merveilles !
 Les nuits, pour toi, les jours, ont perdu leur beauté.

Debout sous le palmier dont l'ombre à tes pieds traîne,
 Là-bas, le voyez-vous, pensif, les yeux baissés ?
 La lune brille en plein sur sa tête d'ébène :
 L'esprit des souvenirs pleure dans ses pensers.

Aux rêveuses lueurs qui tombent des cieus calmes,
 Les chères visions d'un passé regretté
 S'éveillent : il revoit sur la terre des palmes
 La cabane où jouait sa jeune liberté.

Devant ces frais tableaux si purs dans l'esclavage,
 Son cœur s'ouvre : au silence il conte ses malheurs,
 Et si triste est sa plainte en sa douceur sauvage,
 Que l'ange de la nuit l'écoute avec des pleurs.

Chante et pleure à l'écart, pauvre enfant de l'Afrique !
 Ton chant, c'est ta prière ; exilé sur ces bords,
 Fais monter jusqu'à Dieu ta voix mélancolique :
 Tout un monde enchaîné gémit dans tes accords.

Et nous, doux bengali, pour ce Noir, notre frère,
 Chantons aussi ! Chanter, poète, c'est prier.
 De ce nouveau Joseph parlons au commun Père.
 Prions, ô bengali ! prions pour oublier.

Œuvres à lire de Lacaussade (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes et paysages* (1852) ; *Les Epaves* (1862) ; *Poèmes nationaux* (1871) ; *Les Automnales* (1875). — Critiques à consulter : Anatole France, *La Vie littéraire* ; Charles Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

III

Les derniers romantiques.

Il est rare qu'une école littéraire s'achève brusquement, comme un régime politique, par une révolution radicale faisant table rase du passé. Presque toujours il y a une période transitoire entre les époques intellectuelles où deux écoles différentes ont évolué. Le romantisme n'a pas échappé à cette loi. Au moment où il s'achève, ayant accompli glorieusement sa tâche, on voit surgir une pléiade de poètes nourris de sa moëlle, subissant encore fortement son influence, mais essayant cependant d'orienter la poésie française vers une voie nouvelle. On peut appeler ces écrivains « les derniers romantiques » ; le nom de « précurseurs du Parnasse » leur conviendrait aussi : dans l'histoire littéraire, ils sont en effet le chaînon qui unit les romantiques aux parnassiens.

DE LAPRADE (VICTOR)

Né à Montbrisson en 1812, mort à Lyon en 1883.

Par le fond de son inspiration, c'est un romantique idéaliste qui rappelle Lamartine ; mais la haute culture classique détermina une orientation nouvelle de son esprit. Dès 1841, tout en conservant les grands sentiments personnels qui transparaissent dans ses œuvres, il évolue vers la poésie impersonnelle et rompt avec le lyrisme subjectif, auquel il revint du reste plus tard. Son poème philosophique et symbolique *Psyché* marque le retour aux mythes antiques qu'affectionneront tant les objectifs parnassiens. D'ailleurs ces mythes ne sont pour lui que des formes poétiques où il met ses croyances chrétiennes, son idéalisme moderne si élevé et si pur. C'est la partie la plus originale de son œuvre, avec ses *Odes et poèmes modernes* dans lesquels il a chanté la nature avec l'enthousiasme d'un panthéiste qui serait devenu chrétien. Ses autres œuvres, plus subjectives, sont belles aussi, quoique moins frappantes. Victor de Laprade fut un bon et noble poète, auquel il n'a manqué qu'un style plus personnel et plus artistique pour être l'égal des plus grands.

Vers l'idéal¹.

Quel sentier, unissant les sphères l'une à l'autre,
 Jusqu'au monde idéal mène au sortir du nôtre ?
 Quel vent souffle du ciel pour aider notre essor
 Sur les degrés divers de cette échelle d'or ?
 Comment, sans se confondre, atteignant jusqu'au maître,
 Se touchent les anneaux de la chaîne de l'être ?...
 Je ne sais ! Qui dira comment l'être est éclos,
 Comment au sein du vide a germé le chaos ?...

Qui sait d'où tu venais quand la jeune nature,
 Déployant sous tes pieds sa robe de verdure,
 Amena ses enfants rangés autour de toi,
 Te saluer en chœur comme on salue un roi ?
 Loin de ce Dieu qui t'aime et qui te frappe encore,
 Que fais-tu sur la terre, ô Psyché ?... je l'ignore.

Mais j'en crois le concert des peuples et des temps,
 Par qui Dieu se révèle en signes éclatants :
 J'en crois aussi la voix de ce verbe suprême
 Qui parle irrésistible au-dedans de moi-même ;
 Qui siège au fond des cœurs comme dans sa maison,
 Illuminant tout homme à travers la Raison.
 Il est dans l'avenir des régions meilleures
 Où l'amour à Psyché prépare des demeures ;
 Pour m'attirer à lui ce dieu me tend la main.
 Un asile de paix attend le genre humain.

Oui, malgré nos douleurs, nos ténèbres, nos crimes,
 Malgré la pesanteur des passions infimes,
 Et les temples détruits, et le mal triomphant,
 Et l'ironie allant du vieillard à l'enfant,
 Et la haine qui gronde au fond de nos poitrines,
 Et le monde ébranlé par le vent des doctrines,
 Et le Sphinx maître eucor du secret redouté,
 Du mot de l'univers, je n'ai jamais douté !

Les âmes et les eaux prennent diverses routes,
 Mais au même océan elles arrivent toutes ;

¹ Extrait de *Psyché* (1841), poème symbolique dans lequel le poète, avec le vieux mythe grec de ce nom, a fait une œuvre spiritualiste et chrétienne très élevée.

Leur cours est lent parfois, mais il ne s'en perd rien ;
 En traversant le mal, nous marchons vers le bien.
 Le bien de toute chose est la source et le terme.
 Chaque homme du bonheur en soi porte le germe.
 Oui, l'éternel principe à qui tout fait retour,
 La cause de la vie et sa fin, c'est l'amour !

Repose-toi, Psyché ! Le dieu que tu supplies
 A compté le trésor des œuvres accomplies ;
 C'est à lui de descendre et de te consoler.
 Le désir t'a conduit jusqu'où tu peux voler.
 Nul du monde où tu vas ne peut franchir la porte
 Sans qu'une main d'en haut le saisisse et l'emporte ;
 Goûte enfin le repos ! Laisse, oubliant l'effort,
 Ton âme s'incliner sur les bras de la mort.
 Déjà pour t'enlever au sein des harmonies,
 L'époux a déployé ses ailes infinies.
 L'invisible s'avance et t'ouvre son séjour.
 Le ciel que tu perdis t'est rendu dès ce jour ;
 Car ton cœur, ô Psyché ! sut bien remplir sa tâche
 De souffrir sans blasphème et d'aimer sans relâche.

Prends courage, ô mon âme ! et marche jusqu'au soir ;
 Pour atteindre le but, il suffit de vouloir.
 Le désir, le désir survivant à la tombe,
 Continue à monter quand notre corps y tombe.
 Va donc comme Psyché vers l'éternel amant ;
 Cours au devant de Dieu jusqu'à l'épuisement.
 Au seuil d'un autre monde où la route s'achève,
 Dieu fait souffler sur nous un vent qui nous enlève,
 Et l'homme, enfin tiré de la nuit et du mal,
 Joyeux et pur s'éveille au sein de l'idéal.

La mort d'un chêne¹.

I

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
 O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
 Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
 Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

¹ Extrait des *Odes et poèmes* (1843). — On peut voir dans cette pièce les différentes tendances, à la fois romantiques et gréco-latines, panthéistiques et spiritualistes, qui caractérisent de Lâprade, pendant sa première période.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles :
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas ! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front, comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines ;
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
Et l'aiglon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel ;
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel.

Car Cybèle t'aimait, toi l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri ;
Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entourait tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours en avril elle faisait germer
Pervenche et violette, à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisisse ton ombre et qu'on y vint aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh ! tu lui payais bien ton tribut filial !
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie ;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois ;
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille ;
Chaque branche portait son nid ou son essaim :
Abeille, oiseau, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;
 Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
 A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
 Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé des troncs déjà robustes ;
 Autour de toi la mort a fauché largement.
 Tu gis sur un monceau de chênes et d'arbustes.
 J'ai vu tes verts cheveux pâlir en un moment.

Et ton éternité pourtant me semblait sûre !
 La terre te gardait des jours multipliés...
 La sève afflue encor par l'horrible blessure
 Qui dessécha le tronc séparé de ses pieds.

Oh ! ne prodigue plus la sève à ces racines,
 Ne verse pas ton sang sur ce fils expiré.
 Mère ! garde-le tout pour les plantes voisines :
 Le chêne ne boit plus ce breuvage sacré.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.
 Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux ;
 Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre.
 Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux.

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
 Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
 Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches
 Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne ! je comprends ta puissante agonie !
 Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir ;
 A voir crouler ta tête au printemps rajeunie,
 Je devine, ô géant ! ce que tu dois souffrir.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre ;
 Son fer a dépecé les rameaux et le tronc ;
 Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
 Et la terre et le vent se le partageront !

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure ?
 Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts ?
 Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
 Une au fond, mais s'ornant de mille aspects divers.

Quel qu'il soit, cependant, ma voix bénit ton être
 Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté.
 Dans un jeune univers, si tu dois y renaitre,
 Puissest-tu retrouver la force et la beauté !

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles ;
 Poète vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
 Je vis avec lenteur, triste et calme ; et, comme elles,
 Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore ;
 J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain :
 Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
 J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue ;
 De ses arbres sacrés, dans l'ombre enseveli,
 J'apprends la patience aux hommes inconnue,
 Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques ;
 L'ombrage sur les monts recule chaque jour ;
 Rien ne nous restera des asiles mystiques
 Où l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur ! la terre n'a plus d'ombres,
 Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,
 Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,
 Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires ;
 On chasse des vallons ses hôtes merveilleux,
 Les dieux aimaient des bois les temples séculaires,
 La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Plus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée,
 Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts !
 Nous léguons à nos fils la terre dévastée,
 Car nos pères nous ont légué des cieux déserts.

II

Ainsi tu gémissais, poète, ami des chênes,
 Toi qui gardes encor le culte des vieux jours.
 Tu vois l'homme altéré sans ombre et sans fontaines...
 Va ! l'antique Cybèle enfantera toujours !

Lève-toi ! c'est assez pleurer sur ce qui tombe ;
La lyre doit savoir prédire et consoler ;
Quand l'esprit te conduit sur le bord d'une tombe,
De vie et d'avenir c'est pour nous y parler.

Crains-tu de voir tarir la sève universelle,
Parce qu'un chêne est mort et qu'il était géant ?
O poète ! âme ardente en qui l'amour ruisselle,
Organe de la vie, as-tu peur du néant ?

Va ! l'œil qui nous réchauffe a plus d'un jour à luire ;
Le grand semeur a bien des graines à semer.
La nature n'est pas lasse encor de produire :
Car, ton cœur le sait bien, Dieu n'est pas las d'aimer.

Tandis que tu gémis sur cet arbre en ruines,
Mille germes là-bas déposés en secret,
Sous le regard de Dieu veillent dans ces collines,
Tout prêts à s'élancer en vivante forêt.

Nos fils pourront aimer et rêver sous leurs dômes,
Le poète adorer la nature et chanter ;
Dans l'ombreux labyrinthe où tu vois des fantômes,
Un idéal plus pur viendra les visiter.

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles !
Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs ;
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs.

Vous n'abriterez plus de sanglants sacrifices,
L'âge emporte les dieux ennemis de la paix.
Aux chants, aux jeux sacrés, vos séjours sont propices ;
Votre mousse aux loisirs offre des lits épais.

Ne penche plus ton front sur les choses qui meurent ;
Tourne au levant tes yeux, ton cœur à l'avenir.
Les arbres sont tombés, mais les germes demeurent ;
Tends sur ceux qui naitront tes bras pour les bénir.

Poète aux longs regards, vois les races futures,
Vois ces bois merveilleux à l'horizon éclos ;
Dans ton sein prophétique écoute leurs murmures ;
Écoute : au lieu d'un bruit de fer et de sanglots,

Sur des coteaux baignés par des clartés sereines,
Où des peuples joyeux semblent se reposer,
Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,
On dirait qu'on entend un immense baiser !

Aux absents¹.

Ce soir, au bord du lac, à l'ombre, sur la mousse,
La nature est si belle et la vie est si douce,
Cette forêt de pins murmure un chant si pur,
Cette prairie exhale une odeur si calmante,
En tons si délicats de cette onde dormante
Les roses du couchant ont nuancé l'azur ;

D'un air si transparent la montagne est baignée ;
Mon âme de ta paix est si bien imprégnée,
Que je ne songe plus, nature, à t'admirer.
C'est un désir plus doux qu'avec l'air je respire :
Je cherche autour de moi des yeux à qui sourire,
Ma main cherche des mains que je voudrais serrer.

Que ne puis-je, ô nature ! à tes autels en flammes,
Convier avec moi toutes les saintes âmes,
Avec elles goûter cette extase à genoux !
Seul, ainsi, s'enivrer de la beauté d'un monde,
C'est un bonheur impie où l'amertume abonde,
Et tout cet infini laisse du vide en nous.

Cette ivresse, pourtant, je la puise en Dieu même ;
Mais, pour y prendre part, où sont tous ceux que j'aime ?
Mon cœur ici les nomme et parle à chacun d'eux ;
Jamais, tant qu'à cette heure, à travers mes nuages,
Si douce leur parole, et si doux leurs visages,
N'ont échauffé mon cœur et lui devant mes yeux.

La pensée a peut-être, affrontant la distance,
Des ailes pour voler vers ceux à qui l'on pense
Sans se perdre à travers le monde aérien !
Vous tous, absents chéris, qui manquez à ma joie,
Des effluves d'amour que mon cœur vous envoie,
Ce vent et ce soleil ne vous portent-ils rien ?

¹ Extrait des *Odes et poèmes*.

Où va donc, où va donc, si nul ne le devine,
 Ce qu'exhale mon sein d'émotion divine ?
 Pourquoi ce doux concert, s'il n'est pas entendu ?
 Des plantes du désert qui respire la feuille ?
 Que deviennent ces fruits que nulle main ne cueille ?
 Donne tous tes parfums, mon cœur, rien n'est perdu.

Vois ! chaque goutte d'eau, que la terre la boive,
 Que le vent sur son aile en vapeurs la reçoive,
 Retourne à l'Océan, et s'y mêle à son jour !...
 Ainsi chaque soupir, chaque extase cachée,
 Chaque larme pieuse au coin de l'œil séchée,
 Vont enrichir au ciel les sources de l'amour.

La colère de Jésus ¹.

I

Fils de la femme, ô Christ, vous aviez entre tous
 La face la plus belle et le cœur le plus doux !
 Sans qu'une voix d'en haut vous rendit témoignage,
 O Seigneur, j'aurais cru devant votre visage,
 Même au sépulcre, et pâle, et sans l'éclair sacré
 Que les Douze y voyaient ; mais tel qu'il s'est montré,
 Vers le Tibre ou le Rhin, à nos pieux ancêtres ;
 Tel que sur un fond d'or nous l'ont peint les vieux maîtres !

Ah ! qui n'adorerait ton front plein de grandeur,
 D'où rayonne l'amour plus fort que la douleur ?
 Soit qu'on t'ait vu portant la couronne d'épines,
 Ou parlant aux petits sur les choses divines,
 Ou dans l'humble festin, par Marie embaumé
 Pressant contre ton cœur l'Apôtre bien-aimé !
 Comme j'aurais voulu t'adoucir ton Calvaire !
 Porter un peu ta croix et t'offrir le suaire,
 Entre la Véronique et le Cyrénéen ;
 Etendre mon manteau sur ton rude chemin ;
 Te garantir des coups et des clameurs infâmes,
 Et pleurer sur tes mains avec les saintes femmes !

¹ Extrait des *Poèmes évangéliques* (1852), dans lesquels le poète a noblement exprimé les croyances chrétiennes.

Car, tu fus calme et bon ; car, sur ton front divin,
 La colombe du ciel ne plana pas en vain.
 Car, ô roi plein de grâce et de mansuétude,
 L'homme a mis dans ta loi tout ce qu'elle a de rude,
 Et, sur les malheureux qu'il s'applique à punir,
 Tu n'étendis jamais les bras que pour bénir.
 Tu voyais le péché troubler la race humaine,
 Et tu vécus trente ans sans colère et sans haine !
 Et moi je lis ces mots dans ton calice amer :
 Le mal est une goutte et l'amour une mer.
 Sois béni de tous ceux qu'on maudit, qu'on délaisse !
 Jamais un mot de toi n'effraya la faiblesse,
 Jamais, sans t'attirer vers son lit de douleur,
 Lépreux d'âme ou de corps ne te cria : Seigneur !
 Ta main fermait sa plaie et touchait sa souillure,
 Sans craindre les regards ni cesser d'être pure.
 Ah ! c'est que de ton cœur, comme de son milieu,
 Coulait la charité, ce baptême de feu !

Tu donnas l'Évangile à la Samaritaine
 Pour une goutte d'eau puisée à sa fontaine.
 La courtisane même eut grâce devant toi ;
 L'adultère s'y mit à l'abri de la loi ;
 Ton esprit prévalut sur la lettre homicide,
 Et tu ravis sa proie au docteur qui lapide.
 Tu bénis tes bourreaux, au moment d'expirer ;
 Penché sur le larron, tu lui dis d'espérer ;
 Un regard triste et doux fut le seul anathème
 Que tu voulus, Seigneur, lancer sur Judas même !

Une fois, une seule, — ô Jésus, ô bonté,
 O front orné de paix et de sérénité,
 O cœur qui par l'amour répondait à l'injure !... —
 La colère atteignit ta divine nature ;
 Ta face resplendit d'une sainte rougeur,
 Et ta droite, ô Jésus, s'arma du fouet vengeur !
 C'est le jour qu'inondant la maison de ton père,
 L'impur négoce avait détrôné la prière.
 Au milieu des troupeaux de bœufs et de brebis,
 Les tables des changeurs souillaient les saints parvis ;
 Les vils marchands, aux voix aigres et discordantes.

Discutaient avec bruit les achats et les ventes.
 Tu vins; et, furieux des autels profanés,
 Tu frappas à grands coups sur ces hommes damnés;
 Ta voix tonna contre eux, précipitant leur fuite,
 Et la maison de Dieu fut rendue au Lévite.

II

O poète! sois calme et beau par la douceur;
 Qu'elle éclaire ton front et siège dans ton cœur!
 Sois comme le grand chêne au feuillage sonore,
 Où mille voix d'oiseaux s'éveillent à l'aurore,
 Et qui chante à la brise et qui porte en son flanc
 Un miel pur et secret goutte à goutte coulant.
 Que la haine jamais, que jamais l'amertume
 N'enveniment tes flots de leur sanglante écume.
 Au sarcasme jamais n'ouvre ta bouche d'or;
 Qu'en tes vers, blonde gerbe où nul serpent ne dort,
 La tendre sympathie, ou visible, ou voilée,
 Comme une fleur du ciel soit toujours recelée.
 Que ta parole enfin, pour qu'on y croie un jour,
 Vive par l'harmonie, et surtout par l'amour.
 Va, fécond par le cœur, va, comme la nature;
 Donne un peu de ton être à toute créature;
 Relève les épis et les roseaux courbés;
 A l'ombre du buisson remets les nids tombés;
 Aide à vivre à tous ceux à qui la vie est bonne,
 Verse en eux ce trop-plein que le Seigneur te donne.
 Si quelque chose en toi s'agite incessamment,
 C'est que Dieu t'a créé pour aimer vaillamment.
 Aime donc, aime donc, c'est là ta sainte tâche!
 Monte sur la montagne et bénis sans relâche,
 Bénis, de ce trépied où le cœur s'agrandit,
 Et la terre qui chante, et l'homme qui maudit!

Ah! quel que soit le vent qui tourmente la plage,
 Qu'il passe sur tes flots sans soulever d'orage.
 Que jamais souffle humain, pacifique océan,
 Ne trouble, pour un jour, ton repos de géant,
 Et ne puisse tenir, dans le bleu de ton onde,
 L'image de l'esprit qui flotte sur le monde!

Que jamais ton front calme, où Dieu doit résider,
 D'un vulgaire courroux ne daigne se rider !
 Reste, au fort de l'outrage, absorbé dans tes cultes ;
 Ta lyre a plus de chants que l'homme n'a d'insultes.
 Chante, et laisse tomber, sans honte et sans effroi,
 Les flèches du méchant, s'il ne vise qu'à toi.
 Quand tu ne sauras plus où reposer la tête,
 Bénis encor Sion qui chassa le prophète ;
 Pardonne sur la croix au Juif lâche et moqueur,
 Et meurs sans que la haine ait effleuré ton cœur.
 Non ! quand le monde impur te flagelle et te foule,
 Tu n'es pas sans amis cachés dans cette foule ;
 Cherche leurs yeux en pleurs à travers les soldats,
 Songe à ta mère, à Jean, pour oublier Judas !
 Cependant, ô poète, ô foudre qui sommeille,
 Il vient parfois une heure où Dieu même t'éveille,
 Où l'anathème en feu gronde à travers tes chants,
 Devant le Saint des saints souillé par les marchands !

L'alpe vierge¹.

I

Un esprit gardien de toute pureté
 Habite les glaciers et la neige éternelle.
 L'air qu'on respire autour de ce falte argenté
 Rajeunit l'âme et jette une lumière en elle.
 O Vierge ! cette nuit, dans son fluide azur,
 Semble exprès pour mes yeux dissiper tous tes voiles ;
 J'adore en sa blancheur ton front chargé d'étoiles.
 En toi, jusqu'à ton nom, tout est splendide et pur !
 Le ciel seul boit ton souffle à ta lèvre sacrée ;
 Ton sein veiné d'azur, rougissant au réveil,
 Laisse à Dieu seul cueillir sur sa neige empourprée
 Les roses d'Orient qu'y sème le soleil.
 Toi seule entre les monts as préservé ta face
 De l'affront qu'aux sommets imprime un pied humain.

¹ Extrait des *Symphonies* (1855). — Il s'agit ici de la Jungfrau. De Laprade a été un enthousiaste des Alpes et les a très bien chantées. On remarquera que dans cette pièce, comme ailleurs, son naturalisme panthéistique s'achève en idéalisme pur.

Partout survient la fange où se forme un chemin :
Tu dois de rester pure à tes remparts de glace.

Par eux tes flancs sacrés conservent leur candeur.
Le soir, lorsque à tes pieds tout le pays est sombre,
De l'azur infini perçant la profondeur,
Des sommets fréquentés ton front domine l'ombre.

Toi-même as cependant tes vallons ténébreux,
Et tu tiens, par ta base, aux régions impures
Où l'eau du ciel se trouble à laver nos souillures,
Où l'homme teint de sang un sillon douloureux.

Mais au-dessus de tous, belle vierge de neige,
Attirant le premier l'onde et les feux du ciel,
Ton front chaste et hautain garde le privilège
De porter l'invisible et l'immatériel.

Dieu, pour trône ici-bas, a pris ta blanche cime,
Seul séjour assez pur pour qu'il s'y daigne asseoir ;
C'est lui, dans tes splendeurs, qui m'apparaît ce soir,
C'est sa voix que j'entends sur ton glacier sublime.

II

Tu portes, ô mon âme, un sommet tout pareil,
Un sommet virginal plus haut que tous nuages,
Et qui toujours reflète un peu de vrai soleil,
Quand ta plaine assombrie est en proie aux orages.

Tu n'as que trop, aussi, d'infimes régions.
Noirs marais dont chacun cache une hydre rampante ;
Chemins à tous venant, où la fange serpente,
Et qu'en troupeaux impurs foulent les passions.

Oui, ta vallée ouverte est basse, humide, obscure,
O cœur par les désirs, par l'ennui fréquenté !
Mais vous savez, mon Dieu, si l'humaine souillure
Jusqu'au sacré sommet a jamais remonté.

Parfois une vapeur sort d'en bas et le cache :
Je ne vois plus briller sa neige à l'horizon ;
Mais elle reste vierge, ô divine raison !
Ta splendeur reluira sur ce glacier sans tache.

Nul impur voyageur du pied ne l'a terni.
 A l'homme inférieur par moments invisible,
 O région sereine où siège l'infini,
 Ta cime aux passions demeure inaccessible.

C'est toujours l'Alpe vierge au front éblouissant,
 Dont la chaste hauteur ne peut être abaissée,
 Tabernacle où de Dieu réside la pensée,
 Echelle de cristal par où l'esprit descend.

Oui, j'ai gardé ta neige en sa fierté suprême,
 Oui, ton faite est debout ! je le dis humblement :
 Car j'en reviens toujours indigné de moi-même,
 Quand mon cœur, de là-haut, se mesure un moment.

Et j'offre à cet autel splendide et vierge encore
 Mon culte et le tribut de mes jours les meilleurs ;
 Sa beauté luit en moi, mais elle vient d'ailleurs ;
 En l'adorant, c'est vous, ô mon Dieu ! que j'adore.

En vous est la hauteur de ce front radieux.
 En vous est sa blancheur où l'arc-en-ciel se joue :
 Dans l'homme seul est l'ombre, en lui sont les bas lieux.
 A vous la neige, à moi la poussière et la boue.

Si ce mont reste pur, c'est que vous l'habitez :
 Toute virginité n'est que votre présence.
 L'homme, s'il eût trouvé ces cimes sans défense,
 Eût traîné là sa fange et ses obscurités.

A l'abri de moi-même, ô Père ! et de la foule,
 Garde donc l'Alpe vierge où luit ton tribunal,
 Ce sommet de mon cœur d'où ta grâce découle,
 Renforce chaque nuit son rempart glacial ;

Pour qu'au-dessus, toujours, des lieux sombres, immondes,
 Brille un degré du ciel que je puisse entrevoir,
 Et qu'aux feux de midi ce divin réservoir
 M'abreuve tout entier de ses fertiles ondes.

L'enfant grondé¹.

Je t'ai grondé !... trop fort peut-être !
 Et je me sens tout soucieux

¹ Cette pièce et la suivante sont extraites du *Livre d'un père* (1876), un recueil de vers charmants et délicats où le poète a chanté l'enfant d'une façon touchante. Son lyrisme a là une originalité très grande.

En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice :
C'est oubli, c'est légèreté,
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit, dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole...
Mon bon enfant que je désole,
Va ! j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il en coûte d'être sévère !
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image
Dans ton petit cœur bien aimant ;
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage !

Oh oui ! c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde.
Tu m'as bien compris, je le vois ;
Tu relèves ta tête blonde,

Tu t'élances sur mes genoux....
Viens, viens ! c'est moi qui te rappelle :
Vite, oublions notre querelle,
Mon cher petit, embrassons-nous !

Les petites sœurs.

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble ;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin
Elles vont, la main dans la main.

Deux fleurs sur une seule branche !
S'embrassant toujours d'un côté,
Même quand l'arbre est agité ;
L'une étant rose et l'autre blanche,
Deux fleurs sur une seule branche !

Où sont donc les petites sœurs ?
 Dit chacun de nous, qu'il demande
 La plus petite ou la plus grande ;
 Elles ont d'égales douceurs ;
 Où sont donc les petites sœurs ?

L'une veut tout ce que veut l'autre,
 Dans l'étude ou dans le plaisir ;
 Chacune oubliant son désir,
 Pour leur bonheur et pour le nôtre,
 L'une veut tout ce que veut l'autre.

Aux œuvres du cœur ou des doigts
 Promptes l'une et l'autre à bien faire,
 Chacune est la petite mère,
 La petite sœur, à la fois,
 Aux œuvres du cœur ou des doigts.

Jamais de pleurs ni de querelles,
 Au salon pas plus qu'au berceau ;
 Les bijoux après le cerceau,
 Tout gaiement se partage entre elles...
 Jamais de pleurs ni de querelles.

Elles vont, la main dans la main,
 On ne les voit jamais qu'ensemble ;
 Sans que l'une à l'autre ressemble,
 Toujours sur le même chemin
 Elles vont, la main dans la main.

(Œuvres à lire de Victor de Laprade (Lemerre, éditeur, Paris) : *Psyché* (1841) ; *Odes et poèmes* (1843) ; *Poèmes évangéliques* (1852) ; *Symphonies* (1855) ; *Idylles héroïques* (1858) ; *Pernette* (1868) ; *Poèmes civiques* (1874) ; *Le Livre d'un père* (1876) ; — Critiques à consulter : Vitet, *Discours à l'Académie*, 17 mars 1859 et *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1869 ; Lamartine, *Souvenirs et portraits* ; Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1879 ; R. Chantelauze, *Revue de France*, 15 décembre 1879 ; Ed. Biré, *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres* (1886) ; J. Condamin, *La vie et les œuvres de Victor de Laprade* (1886).

LOUIS BOUILHET

Né à Cany (Seine-Inférieure) en 1822, mort à Paris en 1869.

Comme de Laprade, il débuta par un poème antique, comme lui, tout en gardant bien des restes de lyrisme romantique visibles surtout dans son théâtre en vers, il s'achemina vers la poésie objective des parnassiens. Là s'arrête sa ressemblance avec l'auteur de *Psyché*. Celui-ci est en effet un idéaliste transcendant ; Bouilhet est, au contraire, un pur réaliste. Il a traduit surtout dans ses vers les faits de l'histoire et ceux de la vie contemporaine, visant à les peindre dans leur exacte réalité. Sa philosophie naturaliste est conforme à celle des prosateurs, ses contemporains, que nous avons étudiés dans le 1^{er} volume de cet ouvrage. Son vers, au relief précis, d'une grande variété de rythmes, procède du style de Hugo mais annonce la métrique parnassienne.

Les gladiateurs¹.

Tenant comme Mercure un riche caducée,
Commode enfin parut. Sa tunique plissée
Flottait, couleur de pourpre et perlée à son bord :
Il avait un manteau tissu de soie et d'or,
D'un cercle étincelant sa tête était pressée,
Son costume semblait celui d'un secutor.

« Longue vie à César ! » cria la foule immense ;
Et le vaste empereur, sous son grand pavillon,
Comme un dieu couronné, vint s'asseoir en silence ;
Sur une chaise d'or préparée à l'avance
On posa la massue et la peau de lion ;
Puis le maître des jeux fit sonner le clairon.

Le théâtre aussitôt disparut de lui-même.
La lutte commençait, et les gladiateurs
Firent irruption aux yeux des spectateurs.
Les deux partis rivaux avaient pris un emblème,
Et chacun à l'épaule étalait ses couleurs,
Qui le blanc, qui le vert. L'attente fut suprême ;
Du peuple frémissant tomba la grande voix.
Je ne vous dirai pas l'adresse, la science
Que chacun déploya dans cette circonstance,

¹ Extrait de *Melanis* (1851), curieux poème d'érudition antique, d'une rare exactitude, dans lequel Bouilhet a voulu reconstituer objectivement la société romaine de l'empire ; les vices de la décadence impériale y sont peints magistralement. Outre les ouvrages de Renan et de Gaston Boissier, dont il s'est inspiré, Sienkiewicz avait probablement lu aussi ce poème quand il écrivit son célèbre roman *Quo Vadis*.

Les coups portés sans cesse et parés mille fois,
La grâce des lutteurs, et les glaives de bois
Qui voltigeaient dans l'air et frappaient en cadence.

Le prélude ordonné se prolongea longtemps :
« Du fer ! du fer ! » hurlait la foule impatiente.
L'escrime s'arrêta ; la trompette bruyante
Tordit sa note rauque et ses sons palpitants,
Et l'on vit, recouverts d'une armure éclatante,
Des groupes opposés, sortir deux combattants.

Celui de Varolus était jeune et rapide,
Il s'élançait par sauts, puis rebroussait chemin,
Svelte, un poignard aux dents, une corde à la main ;
L'autre, fixant sur lui son regard intrépide,
Lentement sur le sol posa son pied solide.
« Mirax ! » cria le peuple en se levant soudain.

C'était lui ! le vainqueur ! le héros de la ville !
Mirax au bras de fer, au glaive triomphant :
Sans doute il dédaignait son adversaire agile,
Lui, vieux gladiateur, en face d'un enfant ;
Le jeune homme écumait dans sa rage inutile
Comme un chacal vorace autour d'un éléphant.

Mirax semblait jouer ; du bout de son épée
Il agaçait son homme et lui piquait la peau.
Déjà le sang vermeil coulait en maint ruisseau ;
La cuirasse s'ouvrait par le fer découpée
Et, de perles de pourpre en mille endroits jaspée,
Les semait en courant sur le sable nouveau.

Il fallait en finir avec le rétiaire¹,
Mirax leva son glaive et le pressa plus fort :
Les pouces se dressaient² pour demander la mort,
Mais un cri formidable emplit la salle entière...
Mirax, les yeux sanglants, roulait dans la poussière,
Tordant son cou nerveux dans le nœud qui le mord.

Du latin *retarius*, gladiateur qui combattait armé d'un filet.

Il y a là une erreur, étonnante chez un auteur si ferré sur l'antiquité : dans les cirques romains les spectateurs tournaient au contraire les pouces en bas (*illice verso*) pour demander la mort ; ils les dressaient pour pardonner.

LOUIS BOUILHET

Né à Cany (Seine-Inférieure) en 1822, mort à Paris en 1869.

Comme de Laprade, il débuta par un poème antique, comme lui, tout en gardant bien des restes de lyrisme romantique visibles surtout dans son théâtre en vers, il s'achemina vers la poésie objective des parnassiens. Là s'arrête sa ressemblance avec l'auteur de *Psyché*. Celui-ci est en effet un idéaliste transcendant ; Bouilhet est, au contraire, un pur réaliste. Il a traduit surtout dans ses vers les faits de l'histoire et ceux de la vie contemporaine, visant à les peindre dans leur exacte réalité. Sa philosophie naturaliste est conforme à celle des prosateurs, ses contemporains, que nous avons étudiés dans le 1^{er} volume de cet ouvrage. Son vers, au relief précis, d'une grande variété de rythmes, procède du style de Hugo mais annonce la métrique parnassienne.

Les gladiateurs¹.

Tenant comme Mercure un riche caducée,
Commode enfin parut. Sa tunique plissée
Flottait, couleur de pourpre et perlée à son bord :
Il avait un manteau tissu de soie et d'or,
D'un cercle étincelant sa tête était pressée,
Son costume semblait celui d'un secutor.

« Longue vie à César ! » cria la foule immense ;
Et le vaste empereur, sous son grand pavillon,
Comme un dieu couronné, vint s'asseoir en silence ;
Sur une chaise d'or préparée à l'avance
On posa la massue et la peau de lion ;
Puis le maître des jeux fit sonner le clairon.

Le théâtre aussitôt disparut de lui-même.
La lutte commençait, et les gladiateurs
Firent irruption aux yeux des spectateurs.
Les deux partis rivaux avaient pris un emblème,
Et chacun à l'épaule étalait ses couleurs,
Qui le blanc, qui le vert. L'attente fut suprême ;
Du peuple frémissant tomba la grande voix.
Je ne vous dirai pas l'adresse, la science
Que chacun déploya dans cette circonstance,

¹ Extrait de *Melanis* (1854), curieux poème d'érudition antique, d'une rare exactitude, dans lequel Bouilhet a voulu reconstituer objectivement la société romaine de l'empire ; les vices de la décadence impériale y sont peints magistralement. Outre les ouvrages de Renan et de Gaston Boissier, dont il s'est inspiré, Sienkiewicz avait probablement lu aussi ce poème quand il écrivit son célèbre roman *Quo Vadis*.

Les coups portés sans cesse et parés mille fois,
La grâce des lutteurs, et les glaives de bois
Qui voltigeaient dans l'air et frappaient en cadence.

Le prélude ordonné se prolongea longtemps :
« Du fer! du fer! » hurlait la foule impatiente.
L'escrime s'arrêta; la trompette bruyante
Tordit sa note rauque et ses sons palpitants,
Et l'on vit, recouverts d'une armure éclatante,
Des groupes opposés, sortir deux combattants.

Celui de Varolus était jeune et rapide,
Il s'élançait par sauts, puis rebroussait chemin,
Svelte, un poignard aux dents, une corde à la main :
L'autre, fixant sur lui son regard intrépide,
Lentement sur le sol posa son pied solide.
« Mirax ! » cria le peuple en se levant soudain.

C'était lui! le vainqueur! le héros de la ville!
Mirax au bras de fer, au glaive triomphant :
Sans doute il dédaignait son adversaire agile,
Lui, vieux gladiateur, en face d'un enfant ;
Le jeune homme écumait dans sa rage inutile
Comme un chacal vorace autour d'un éléphant.

Mirax semblait jouer; du bout de son épée
Il agaçait son homme et lui piquait la peau.
Déjà le sang vermeil coulait en maint ruisseau ;
La cuirasse s'ouvrait par le fer découpée
Et, de perles de pourpre en mille endroits jaspée,
Les semait en courant sur le sable nouveau.

Il fallait en finir avec le rétiaire¹,
Mirax leva son glaive et le pressa plus fort :
Les pouces se dressaient² pour demander la mort,
Mais un cri formidable emplit la salle entière...
Mirax, les yeux sanglants, roulait dans la poussière,
Tordant son cou nerveux dans le nœud qui le mord.

¹ Du latin *retarius*, gladiateur qui combattait armé d'un flet.

² Il y a là une erreur, étonnante chez un auteur si ferré sur l'antiquité : dans les cirques romains les spectateurs tournaient au contraire les pouces en bas (*pollice verso*) pour demander la mort ; ils les dressaient pour pardonner.

« Il est pris ! il est pris ! » dit la foule étonnée.
 Varolus triomphait, l'honneur de la journée
 Lui semblait garanti par ce coup de bonheur.
 La lame flamboyait dans la main du vainqueur,
 César était muet, la mort fut ordonnée.
 Mais Mirax se dressa de toute sa hauteur.

Il fut calme et sublime, en cet instant suprême,
 Et leva sur la foule un regard assuré :
 « Pourquoi trembler ? dit-il au rétiaire blême,
 C'est le peuple, ô mon fils ! et j'étais préparé ;
 Il aime à voir tomber qui porte un diadème,
 Et se venge à sa mort de l'avoir admiré ! »

Alors, jetant au loin sa cuirasse pesante,
 Il tendit son cou nu sous l'acier du poignard,
 Puis, tourné vers la foule, et d'une voix puissante :
 « Frappe, enfant ! cria-t-il, et salut à César !... »
 Le sang jaillit à flots par la gorge béante,
 Et Mirax se souvint de tomber avec art.

Un homme, ayant au front des ailes de Mercure,
 Du bout de son fer chaud vint lui toucher le corps.
 La chair en frémissant cria sous la brûlure,
 Mais l'ombre de Mirax voyageait chez les morts.
 Avec le croc d'usage on le tira dehors ;
 Sur le sable rougi traînait sa chevelure.

Kuchiuk-Hanem ¹.

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier,
 Les crocodiles gris plongent au bord des îles ;
 Et dans le bleu du ciel, parfois, un grand palmier
 Étale en parasol ses feuilles immobiles ;

Les gypaètes blancs se bercent dans les airs ;
 Le sable, au plein midi, fume dans les espaces ;
 Et les buffles trapus, au pied des buissons verts,
 Dorment, fronçant leur peau sous les mouches voraces.

C'est l'heure du soleil et du calme étouffant ;
 Les champs n'ont pas un cri, les cieus pas une brise...
 — Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
 Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise ?

¹ Extrait des *Festons et astragales* (1859).

Le mouton qui te suit, de henné tacheté,
 Sur la natte en jouant agace ton chien leste,
 Et ta servante noire, accroupie à côté,
 Croise ses bras luisants tatoués par la peste ;

Le joueur de rebec dort sur son instrument...
 Dans ton lit de palmier maintenant tu reposes,
 Ou sur ton escalier tu te tiens gravement,
 Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses ;

L'émeraude à ton front allume un rayon vert,
 Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine,
 Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
 Ont une odeur de miel et de térébenthine.

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant ;
 Tu te sens, dans ton cœur, triste comme une veuve,
 Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
 Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve !

Le bois qui pleure ¹.

Tout est mort ! — Vers d'autres climats
 Les oiseaux vont chercher fortune,
 Et la terre, sous les frimas,
 Est blanche, au loin, comme la lune ;

Le vent, pareil à cent taureaux,
 Mugit au seuil de ma demeure ;
 Le givre a brodé mes carreaux ;
 A mon foyer la bûche pleure :

« Je me souviens !... je me souviens !...
 Au pied des monts..., dans le bois sombre...
 Mon front large, en ces jours anciens,
 Faisait à terre une grande ombre !

« Oh ! les cieux en pluie épanchus
 Sur l'ébullition des sèves !
 Oh ! les ravissements perdus
 Dans la profondeur de mes rêves !

¹ Extrait des *Dernières chansons, poésies posthumes* (1870).

« Et comme au bord des claires eaux
Frissonnait mon écorce grise,
Sous le pied leste des oiseaux
Ou les caresses de la brise !

« L'hiver venait chassant l'été ;
Tout s'abritait au toit des villes ;
Seul, je gardais la majesté
Des existences immobiles !

« Et, dressant mon squelette noir
Sur la nudité des champs mornes,
Silencieux dans mon espoir
Des rajeunissements sans bornes,

« J'attendais des temps plus heureux,
Où sur mes branches découvertes
Le chant des merles amoureux
Ferait pousser des feuilles vertes !

« Plus de nids ! plus de vents dans l'air,
Secouant à flots mon feuillage !
La hache a, comme un pâle éclair,
Frappé mon tronc durci par l'âge ;

« Et, traîné des vallons charmants
Au chantier brutal des banlieues,
J'ai senti mes os, par moments,
Crier sous la scie aux dents bleues !... »

La pauvre bûche pleure encor ;
Mais déjà dans ses mille étreintes
Le feu, comme un grand poulpe d'or,
Fait, sans pitié, mourir ses plaintes.

L'âme légère du vieux bois,
Moitié brise et moitié rosée,
Libre pour la première fois,
Flotte sur la cendre embrasée...

Poésies complètes de Bouilhet (Lemerre, éditeur, Paris). — Principaux drames en vers : *M^{me} de Montarcy* (1856) ; *La Conjuración d'Amboise* (1866). — Critiques à consulter : Gustave Flaubert, *Préface des Dernières Chansons* (1870) ; H. de la Ville de Mirmont, *Louis Bouilhet* (1883) ; G. Lanson, *Histoire de la littérature française* (1894) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

BAUDELAIRE (CHARLES)

Né et mort à Paris, 1821-1867.

Par certains côtés de son génie poétique, Baudelaire se rattache au romantisme, dont il a du reste accentué quelques-uns des défauts ; par d'autres, c'est déjà un précurseur de la poésie impersonnelle. Il est très difficile de porter sur son œuvre un jugement équitable, tant il y a en lui de choses qui repoussent : bizarrerie étrange, sensualité basse et vulgaire, affectation ridicule de satanisme, perversité lugubre, mysticisme macabre. Sa poésie morbide distille tous les poisons de l'âme. C'est un poète de décadence morale. Pourtant dans son œuvre malsaine, flore vénéneuse éclore sur le fumier d'une civilisation malade, il y a aussi des fleurs admirables dont on peut respirer le parfum exquis. Ce rêveur fantastique et macabre a été un grand poète, et Victor Hugo a pu lui dire avec raison : « Vous avez créé un frisson nouveau. » Dans un coin de son âme étrange et complexe, il y avait un sentiment profond de la foi religieuse, l'horreur des vices hideux qui hantèrent son imagination dérégulée, une grande puissance d'idéalisation symbolique. C'est par ces qualités de premier ordre qu'il restera.

L'albatros ¹.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons trainer à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

¹ Ces vers et les suivants ont été publiés en 1857.

Correspondances ¹.

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Harmonie du soir ².

Voici venir les temps où, vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

¹ Les personnes qui aiment *tous* les arts et en comprennent le langage esthétique saisiront le sens profond de cette pièce, où Baudelaire a remarquablement défini, en quelques lignes, ce qu'on pourrait appeler « l'unité des forces artistiques. »

² Voici un exemple très curieux de poésie symboliste, à comparer avec les pièces de Henri de Régnier reproduites plus loin.

Spleen ¹.

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
 S'en va battant les murs de son aile timide
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
 D'une vaste prison imite les barreaux,
 Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie
 Qui se mettent à geindre opiniâtrément,

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
 Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Le gouffre.

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.
 — Hélas ! tout est abîme, — action, désir, rêve,
 Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève
 Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
 Le silence, l'espace affreux et captivant...
 Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
 Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
 Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;
 Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

¹ et dans la pièce suivante, c'est le romantique macabre qui parle, hanté
 es sombres visions.

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
 Jalouse du néant l'insensibilité.
 — Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Etres !

L'idéal du poète ¹.

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
 Le poète serein lève ses bras pieux,
 Et les vastes éclairs de son esprit lucide
 Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
 Comme un divin remède à nos impuretés
 Et comme la meilleurs et la plus pure essence
 Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète
 Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
 Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
 Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
 Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
 Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
 Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
 Les métaux inconnus, les perles de la mer,
 Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
 A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
 Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
 Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
 Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

L'œuvre de Baudelaire ne peut être lue qu'en extraits, dans une chrestomathie. Pour les personnes qui auraient besoin de l'étudier plus à fond, voici la liste des principaux travaux critiques faits sur lui : Théophile Gautier, *Notice des Œuvres complètes* (1868) ; Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1886) ; Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires* (1889) ; Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; Ed. Schérer, *Etudes sur la littérature contemporaine* ; Anatole France, *La vie littéraire* ; Lanson, *Histoire de la littérature française*.

¹ Ces vers si purs montrent la partie vraiment saine de l'âme du poète ; ils confirment ce que nous avons dit dans la notice qui lui est consacrée.

THÉODORE DE BANVILLE

Né à Moulins en 1823, mort à Paris en 1891.

Si de Banville, homme de cœur et de distinction, n'avait donné à un de ses principaux recueils le titre significatif d'*Odes funambulesques*, il serait irrévérencieux de le comparer à un danseur de corde; mais cette comparaison est justifiée par l'aveu même du poète. Il a dansé toute sa vie, merveilleusement d'ailleurs, sur la corde lyrique : c'est le plus grand des funambules poétiques. Son œuvre renferme un curieux mélange de lyrisme fantaisiste, de comique charmant, de description plastique et d'observation moyenne. Le fond n'y compte presque pas, car il avait peu d'idées et des sentiments très calmes : ses vers sont presque toujours écrits avec des riens. En revanche la forme y tient une place considérable. Banville professait un véritable culte pour le style prosodique et l'eurythmie savante; la rime, dont il a donné une curieuse théorie, dans son *Traité de poésie française*, était pour lui l'élément essentiel du vers. La plupart de ses œuvres, très utiles à étudier à cet égard-là, sont des jeux de métrique et de rythme. Chez lui, l'évolution verbale des romantiques s'achève en étincelante fantaisie de versificateur virtuose. Influencé par ses fortes études classiques, il renoua, lui aussi, dans ses vers, la tradition gréco-latine. Par là et par son culte de la forme, il est un des précurseurs du Parnasse contemporain.

Le saut du tremplin ¹.

Clown admirable, en vérité !
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi

¹ Extrait des *Odes funambulesques* (1857). Cette pièce donne bien une idée du genre banvillesque par excellence : le bouffon uni au lyrique, la rime rare et inattendue produisant l'effet comique.

Les escaliers de Piranèse.
 La lumière qui le frappait,
 Faisait resplendir son toupet
 Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
 Telles, que les autres sauteurs
 Se consumaient en luttés vaines.
 Ils le trouvaient décourageant,
 Et murmuraient : « Quel vif-argent
 Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le peuple criait : « Bravo ! »
 Mais lui, par un effort nouveau,
 Semblait raidir sa jambe nue,
 Et, sans que l'on sût avec qui,
 Cet émule de la Saqui¹
 Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
 Il lui disait : « Théâtre, plein
 D'inspiration fantastique,
 Tremplin qui tressailles d'émoi
 Quand je prends un élan, fais-moi
 Bondir plus haut, planche élastique !

« Frêle machine aux reins puissants
 Fais-moi bondir, moi qui me sens
 Plus agile que les panthères,
 Si haut que je ne puisse voir
 Avec leur cruel habit noir
 Ces épiciers et ces notaires !

« Par quelque prodige pompeux,
 Fais-moi monter, si tu le peux,
 Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
 Embrouillant les cheveux vermeils
 Des planètes et des soleils,
 Se croisent la foudre et les aigles.

« Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,
 Où, mêlant dans l'affreuse nuit

¹ Célèbre danseuse du second empire.

Leurs haleines exténuées,
 Les autans ivres de courroux
 Dorment, échevelés et fous,
 Sur les seins pâles des nuées.

« Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !
 Jusqu'à ce lapis dont l'azur
 Couvre notre prison mouvante !
 Jusqu'à ces rouges Orient
 Où marchent des dieux flamboyants,
 Fous de colère et d'épouvante.

« Plus loin ! plus haut ! je vois encor
 Des boursiers à lunettes d'or,
 Des critiques, des demoiselles
 Et des réalistes en feu.
 Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !
 Des ailes ! des ailes ! des ailes ! »

Enfin, de son vil échafaud,
 Le clown sauta si haut, si haut,
 Qu'il creva le plafond de toiles
 Au son du cor et du tambour,
 Et, le cœur dévoré d'amour,
 Alla rouler dans les étoiles.

La morte ¹.

Ils se disent, ma colombe,
 Que tu rêves, morte encore,
 Sous la pierre d'une tombe :
 Mais, pour l'âme qui t'adore,
 Tu t'éveilles ranimée,
 O pensive bien-aimée !

Par les blanches nuits d'étoiles,
 Dans la brise qui murmure,
 Je caresse tes longs voiles,
 Ta mouvante chevelure,
 Et tes ailes demi-closes
 Qui voltigent sur les roses !

¹ Extrait des *Exilés* (1874), le meilleur ouvrage du poète. — Pièce écrite en 59 ; elle constitue un joli essai de poésie en rimes féminines, dont Paul Verlaine et, après lui, les symbolistes ont donné de remarquables exemples.

O délices ! je respire
 Tes divines tresses blondes !
 Ta voix pure, cette lyre,
 Suit la vague sur les ondes,
 Et, suave, les effleure,
 Comme un cygne qui se pleure !

La belle Aude¹.

En arrivant dans sa ville aux cent tours,
 Charles s'écrie : « Ah ! cœurs pleins d'artifice !
 Ah ! mécréants ! pourvoyeurs de vautours !
 Il faut enfin qu'on vous anéantisse.
 Que tous les pairs de ma cour de justice
 Viennent, dit-il, me trouver sans délais :
 Je veux qu'on parte et qu'on les avertisse. »
 Mais en passant le seuil de son palais,

Sous un habit d'argent où l'émeraude
 Jette ses feux près du rubis sanglant,
 Il voit venir près de lui la belle Aude
 Aux fins cheveux d'or pâle et ruisselant.
 « Sire, dit-elle, et tout en lui parlant,
 Elle attachait sur lui ses yeux de flamme,
 Où donc est-il votre neveu Roland,
 Qui m'a juré de me prendre pour femme ?

A ce discours le puissant Empereur,
 Le vieux lion courroucé, le grand chêne,
 Baisse la tête et frémit de terreur.
 De larges pleurs brûlants, des pleurs de haine,
 Tombent à flots dans sa barbe hautaine :
 « Hélas ! dit-il, ce faiseur de travaux,
 Cet artisan d'exploits, mon capitaine,
 Le bon Roland, est mort à Roncevaux.

Mais, ô ma sœur ! amie au col de cygne,
 Je te promets un époux, fils d'aïeux
 Fiers de lignage et de valeur insigne
 Pour te servir à la face des cieux.
 Il séchera les larmes de tes yeux

¹ Extrait des *Exilés*. — Pièce écrite en 1860.

Qui pleureraient toujours de chers fantômes.
C'est mon Louis, je ne puis dire mieux :
Il est mon fils, il aura mes royaumes. »

Aude sourit. Vite, un rayon charmant
Fleurit sa lèvre austère que l'on vante .
« Je le vois bien, dit-elle doucement
A l'Empereur tout glacé d'épouvante,
Vous vouliez donc railler votre servante !
Vous m'avez dit ces choses-là par jeu !
Que, Roland mort, Aude reste vivante !
Cela ne plaise à notre Seigneur Dieu ! »

Elle pâlit. Comme dans la campagne
Se brise un lys, la jeune fille ainsi
Se laisse choir aux pieds de Charlemagne,
Le cœur brisé par un si grand souci.
Sa lèvre est blême et son cœur est transi,
La voilà morte et froide et son front penche.
Morte à toujours ! Dieu lui fasse merci
Et dans les cieux prenne son âme blanche !

L'empereur tremble et tressaille ; d'abord
Il ne la croit que pâmée ; il la frôle ;
Il la soulève en tremblant, lui si fort !
La tête, hélas ! retombe sur l'épaule.
Va, c'en est fait, ô perle de la Gaule !
Ses longs cheveux, tandis qu'elle s'endort,
Tombent pareils à des branches de saule :
C'est bien le doigt farouche de la mort.

Charles, pensif, navré dans ses tristesses,
Ayant connu cette vaillante amour,
Au même instant mande quatre comtesses
Qu'il fit venir en grand deuil à sa cour
Pour veiller Aude aux bras blancs nuit et jour.
Et puis elle eut sa place aux pieds des Anges,
Dans un moutier de nonnains, doux séjour
Où de Marie on chante les louanges.

Sa blanche tombe est sous un noir buisson
Où l'aubépine étend ses longues branches.
Le rossignol en suave chanson

Y vient la nuit jeter ses notes franches ;
 La violette et les sombres pervenches
 Semblent gémir sur un trépas si beau,
 Et l'on verra des roses toutes blanches
 Pendant mille ans fleurir sur son tombeau.

Car elle est morte, aimable entre les vierges !
 Et Ganelon attend son jugement,
 Vil, enchaîné, meurtri, fouetté de verges.
 Mais Aude morte égale son amant.
 Dans le sépulcre elle dort fièrement,
 Et Charles pleure encor cette pucelle
 Qui fut sans tache ainsi qu'un diamant,
 Et brave cœur et gente demoiselle.

Le sanglier¹.

C'était auprès d'un lac sinistre, à l'eau dormante,
 Enfermé dans un pli du grand mont Erymanthe,
 Et l'autre paraissait gémir et, tout béant.
 S'ouvrait, comme une gueule affreuse du néant ;
 Des vapeurs en sortaient, ainsi que d'un Averno.
 Immobile, et penché pour voir dans la caverne,
 Hercule regarda le sanglier hideux.

Les loups fuyaient de peur quand il s'approchait d'eux,
 Tant le monstre effaré, s'il grognait dans sa joie,
 Semblait effrayant, même à des bêtes de proie.
 Il vivait là, pensif. Lorsque venait la nuit,
 Terrible, emplissant l'air d'épouvante et de bruit
 En cassant les lauriers au pied des monts sublimes,
 Il allait dans le bois déchirer ses victimes ;
 Puis il rentrait dans l'autre, auprès des flots dormants.
 Couché sur la chair morte et sur les ossements,
 Il mangeait, la narine ouverte et dilatée,
 Et s'étendait parmi la boue ensanglantée.
 Noir, sa tanière au front obscur lui ressemblait.
 Les ténèbres et lui se parlaient. Il semblait,
 Enfoui dans l'horreur de cette prison sombre,
 Qu'il mangeait de la nuit et qu'il mâchait de l'ombre.

¹ Extrait des *Exilés*. Cette pièce est de 1862.

Hercule, que sa vue importune lassait,
 Se dit : « Je vais serrer son cou dans un lacet ;
 Ma main étouffera ses grognements obscènes,
 Et je l'amènerai tout vivant dans Mycènes. »
 Et le héros disait aussi : « Qui sait pourtant,
 S'il voyait dans les cieux le soleil éclatant,
 Ce que redeviendrait cet animal farouche ?
 Peut-être que les dents cruelles de sa bouche
 Baiseraient l'herbe verte et frémissaient d'amour,
 S'il regardait l'azur éblouissant du jour ! »

Alors, entrant ses doigts d'acier parmi les soies
 Du sanglier courbé sur des restes de proies,
 Il le traîna tout près du lac dormant. En vain,
 Blessé par le soleil qui dorait le ravin,
 Le monstre déchirait le roc de ses défenses.
 Il fuyait. Souriant de ces faibles offenses,
 Hercule, soulevant ses flancs hideux et lourds,
 Le ramenait au jour lumineux. Mais toujours,
 Attiré dans sa nuit par un amour étrange,
 Le sanglier têtù retournait vers la fange,
 Et toujours, l'effrayant d'un sourire vermeil,
 Le héros le traînait de force au grand soleil.

A un enfant ¹.

Enfant dont la lèvre rit
 Et, gracieuse, fleurit
 Comme une corolle éclose,
 Et qui sur ta joue en fleurs
 Portes encor les couleurs
 Du soleil et de la rose !
 Pendant ces jours filés d'or
 Où tu ressembles encor
 A toutes les choses belles,
 Le vieux poète bénit
 Ton enfance, et le doux nid
 Où ton âme ouvre ses ailes.
 Hélas ! bientôt, petit roi,
 Tu seras grand ! souviens-toi

¹ Extrait des *Exilés*. La pièce est de 1865.

De notre splendeur première.
Dis tout haut les divins noms.
Souviens-toi que nous venons
Du ciel et de la lumière.

Je te souhaite, non pas
De tout fouler sous tes pas
Avec un orgueil barbare,
Non pas d'être un de ces fous
Qui sur l'or ou les gros sous
Fondent leur richesse avare ;

Mais de regarder les cieux !
Qu'au livre silencieux
Ta prunelle sache lire,
Et que, docile aux chansons,
Ton oreille s'ouvre aux sons
Mystérieux de la lyre !

Enfant bercé dans les bras
De ta mère, tu sauras
Qu'ici-bas il faut qu'on vive
Sur une terre d'exil
Où je ne sais quel plomb vil
Retient notre âme captive.

Sous cet horizon troublé,
Ah ! malheur à l'Exilé
Dont la mémoire flétrie
Ne peut plus se rappeler,
Et qui n'y sait plus parler
La langue de la patrie !

Mais le ciel, dans notre ennui,
N'est pas perdu pour celui
Qui le vent et le devine,
Et qui, malgré tous nos maux,
Balbutie encor les mots
Dont l'origine est divine.

Emplis ton esprit d'azur !
Garde-le sévère et pur,

Et que ton cœur, toujours digne
De n'être pas reproché,
Ne soit jamais plus taché
Que le plumage d'un cygne !

Souviens-toi du paradis,
Cher cœur ! et je te le dis
Au moment où nulle fange
Terrestre ne te corrompt,
Pendant que ton petit front
Est encor celui d'un ange.

Andromède ¹.

Andromède gémit dans le désert sans voile,
Nue et pâle, tordant ses bras sur le rocher.
Rien sur le sable ardent que la mer vient lécher,
Rien ! pas même un chasseur dans un abri de toile.

Rien sur le sable, et sur la mer pas une voile !
Le soleil la déchire, impitoyable archer,
Et le monstre bondit comme pour s'échapper
De la vierge qui meurt, plus blanche qu'une étoile.

Ame enfantine et douce, elle agonise, hélas !
Mais Persée aux beaux yeux, le meurtrier d'Atlas,
Vient et fend l'air, monté sur le divin Pégase.

Il vient, échevelé, tenant son glaive d'or,
Et la jeune princesse, immobile d'extase,
Suit des yeux dans l'azur son formidable essor.

Œuvres à lire de Théodore de Banville (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stalactites* (1846) ; *Odes funambulesques* (1857) ; *Les Exilés* (1874) ; *Les Princesses* (1874) ; *Rondels ; Comédies en vers* (1856-1880). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV (1857) ; Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires* (1889) ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (1885) ; Marcel Fouquier, *Profilis et portraits*.

¹ Extrait des *Princesses* (1874). — C'est une des meilleures pièces de la série consacrée à l'antiquité gréco-latine. Comparer ce sonnet avec celui de Heredia reproduit plus loin.

IV

Les Parnassiens.

Vers la fin du second empire, un certain nombre de poètes nouveaux se réunissaient à Paris chez l'éditeur Lemerre pour parler de leur art. Désirant pénétrer jusqu'au grand public qui les connaissait à peine, ils décidèrent de publier un recueil collectif de poésies inédites. Cette publication, dont le premier livre parut en 1866, eut pour titre le *Parnasse contemporain* : de là le nom de *parnassiens* donné aux poètes de la nouvelle école. Le mouvement littéraire que ceux-ci voulaient consacrer avait commencé depuis longtemps ; en 1850, le romantisme était épuisé et le parnassisme en voie d'évolution ; le changement qui s'accomplit dans la poésie coïncida avec la transformation réaliste qu'on vit s'opérer alors dans le roman et le théâtre en prose. L'école parnassienne, comme le romantisme, comprend un grand nombre d'écrivains de tendances très différentes. Entre Leconte de Lisle et Coppée, par exemple, il y a aussi peu de ressemblance qu'entre Victor Hugo et Musset. Pourtant, un trait commun caractérise la plupart de ces poètes : pris dans son ensemble, le Parnasse est l'école de la poésie impersonnelle. Sortir du moi, renoncer au lyrisme subjectif, peindre la réalité objective, soit en copiant la nature, soit en empruntant à l'histoire et à la science la matière même de la poésie : tel était le but essentiel de l'école parnassienne qui fut, elle aussi, par quelques côtés, une réaction réaliste contre l'idéalisme personnel du romantisme. Le retour à l'antiquité gréco-latine, qui est une des caractéristiques de l'école, s'explique très bien chez ces poètes nourris de fortes études classiques, car l'art ancien leur fournissait une riche mine de sujets poétiques dans lesquels leur objectivité pouvait s'éployer à l'aise. De même qu'André Chénier, ils ont du reste beaucoup mieux compris que les classiques du XVII^e siècle certains côtés de la littérature et de la mythologie antiques. Par là se trouve justifié ce nom de *Parnasse* qui parut d'abord choisi au hasard.

LECONTE DE LISLE

Né à l'île Bourbon en 1818, mort à Paris en 1894.

Leconte de Lisle est incontestablement le chef de l'école parnassienne : dès 1852, bien que le nom n'existât pas encore, il en indiquait le but dans la préface de ses *Poèmes antiques*, où il combattait, avec des arguments assez faibles du reste, la poésie personnelle des romantiques. Comme initiateur du *Parnasse contemporain*, il a donc une très grande importance littéraire ; il n'en a pas moins comme génie poétique, en dehors de toute question d'école. Après Victor Hugo, et bien près de lui, c'est le plus grand poète français. A première vue, Leconte de Lisle est un écrivain impersonnel. Dans ses œuvres grandioses et éclatantes, il a promené sa pensée, en apparence sereine, à travers les mythologies les plus diverses : le naturalisme esthétique des Grecs, le sombre panthéisme hindou, les mythes barbares des Scandinaves lui ont fourni la matière de superbes poèmes d'où son âme paraît absente. Il a trouvé également dans la nature sauvage et primitive un grand nombre de tableaux grandioses ou tragiques peints avec une étonnante objectivité. Pourtant, sous cette poésie qui semble impersonnelle, sous cette sérénité stoïque, on découvre une âme infiniment douloureuse que de profondes angoisses avaient torturée. La philosophie du poète transparait à travers les mythes qu'il a le mieux traduits. Cette philosophie exprime une profonde désespérance ; c'est bien celle d'une époque où la science a détrôné l'ancienne foi, où l'âme du penseur désabusé face à face avec « l'implacable nature » de Vigny, cherche à se consoler de ne plus croire en revivant les grands rêves par lesquels les hommes des civilisations antiques essayèrent d'assouvir leur besoin d'idéal. Leconte de Lisle est un pessimiste hautain et tragique : il n'a vu dans le monde que l'effrayante fugacité de la vie. Sa poésie est décourageante, mais admirable de profondeur et de relief. Ce fut un noble artiste. On doit lui reprocher cependant de n'avoir pas compris le christianisme. Lui qui a su traduire en vers admirables les superbes mythologies de l'antiquité, il n'a vu dans la religion chrétienne que la sombre intolérance ou les superstitions du moyen âge : la sublime puissance morale de l'Évangile lui a échappé. Voilà pourquoi son œuvre, à certains égards merveilleuse, reste inférieure à celle de Victor Hugo, poétiquement géniale et tout imprégnée en outre de philosophie chrétienne et d'humanité.

SURYA¹.

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

¹ Extrait des *Poèmes antiques* (1852). — Cette pièce est un hymne védique, destiné à rendre le mysticisme hindou.

Sur ta face divine et ton dos écumant
 L'abîme primitif ruisselle lentement.
 Tes cheveux qui brûlaient au milieu des nuages,
 Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages,
 Pendent en noirs limons, et la houle des mers
 Et les vents infinis gémissent au travers.
 Sûryâ! Prisonnier de l'ombre infranchissable,
 Tu sommeilles couché dans les replis du sable.
 Une haleine terrible habite en tes poumons ;
 Elle trouble la neige errante au flanc des monts ;
 Dans l'obscurité morne en grondant elle affaisse
 Les astres submergés par la nuée épaisse,
 Et fait monter en chœur les soupirs et les voix
 Qui roulent dans le sein vénérable des bois.

Ta demeure est au bord des océans antiques,
 Maître ! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,
 L'aurore aux belles mains, aux pieds étincelants ;
 Et tandis que, songeur, près des mers, tu reposes,
 Elle lie au char bleu les quatre vaches roses.
 Vois ! Les palmiers divins, les écailles d'argent,
 Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant,
 La vallée où, pour plaire entrelaçant leurs danses,
 Tournent les Apsaras en rapides cadences,
 Par la nue onduleuse et molle enveloppés,
 S'éveillent, de rosée et de flammes trempés.
 Pour franchir des sept cieux les larges intervalles,
 Attelle au timon d'or les sept fauves cavales,
 Secoue au vent des mers un reste de langueur,
 Eclate, et lève-toi dans toute ta vigueur !

Ta demeure est au bord des océans antiques,
 Maître ! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

Mieux que l'oiseau géant qui tourne au fond des cieux,
 Tu montes, ô guerrier, par bonds victorieux ;
 Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Etre !
 Le visible infini que ta splendeur pénètre,
 En houles de lumière ardemment agité,
 Palpite de ta force et de ta majesté.

Dans l'air flambant, immense, oh ! que ta route est belle
 Pour arriver au seuil de la nuit éternelle !
 Quand ton char tombe et roule au bas du firmament,
 Que l'horizon sublime ondule largement !
 O Sûryâ ! Ton corps lumineux vers l'eau noire
 S'incline, revêtu d'une robe de gloire ;
 L'abîme te salue et s'ouvre devant toi :
 Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi !

Ta demeure est au bord des océans antiques,
 Maître ! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques !

Guerrier resplendissant qui marches dans le ciel,
 A travers l'étendue et le temple éternel ;
 Toi qui verses au sein de la terre robuste
 Le fleuve fécondant de ta chaleur auguste
 Et sièges vers midi sur les brûlants sommets,
 Roi du monde, entends-nous, et protège à jamais
 Les hommes au sang pur, les races pacifiques
 Qui te chantent au bord des océans antiques !

Héraklès au taureau ¹.

Le soleil déclinait vers l'écume des flots,
 Et les grasses brebis revenaient aux enclos ;
 Et les vaches suivaient, semblables aux nuées
 Qui roulent sans relâche, à la file entraînées,
 Lorsque le vent d'automne, au travers du ciel noir,
 Les chasse à grands coups d'aile, et qu'elles vont pleuvoir.
 Derrière les brebis, toutes lourdes de laine,
 Telles s'amoncelaient les vaches dans la plaine.
 La campagne n'était qu'un seul mugissement,
 Et les grands chiens d'Elis aboyaient bruyamment.
 Puis, succédaient trois cents taureaux aux larges cuisses,
 Puis deux cents au poil rouge, inquiets des génisses ;
 Puis douze, les plus beaux et parfaitement blancs,
 Qui de leurs fouets velus rafraichissaient leurs flancs,

¹ Extrait des *Poèmes antiques*. Leconte de Lisle est le poète français qui a su le mieux rendre l'antiquité grecque ; il fait saisir aussi bien le charme d'Anacréon que la puissance grandiose des Tragiques. On pourra s'en convaincre en lisant les pièces qui suivent.

Hauts de taille, vêtus de force et de courage,
 Et paissant d'habitude au meilleur pâturage.
 Plus noble encor, plus fier, plus brave, plus grand qu'eux,
 En avant, isolé comme un chef belliqueux,
 Phaéon les guidait, lui, l'orgueil de l'étable,
 Que les anciens bouviers disaient à Zeus semblable,
 Quand le Dieu triomphant, ceint d'écume et de fleurs,
 Nageait dans la mer glauque avec Europe en pleurs.
 Or, dardant ses yeux prompts sur la peau léonine
 Dont Héraklès couvrait son épaule divine,
 Irritable, il voulut heurter d'un brusque choc
 Contre cet étranger son front dur comme un roc ;
 Mais ferme sur ses pieds, tel qu'une antique borne,
 Le héros d'une main le saisit par la corne,
 Et, sans rompre d'un pas, il lui ploya le col,
 Mourtrissant ses naseaux furieux dans le sol ;
 Et les bergers, en foule, autour du fils d'Alkmène,
 Stupéfaits, admiraient sa vigueur surhumaine,
 Tandis que, blancs dompteurs de ce soudain péril,
 De grands muscles roidis gonflaient son bras viril.

Klêarista ¹.

Klêarista s'en vient par les blés onduleux
 Avec ses noirs sourcils arqués sur ses yeux bleus,
 Son front étroit coupé de fines bandelettes,
 Et sur son cou flexible et blanc comme le lait,
 Ses tresses où, parmi les roses de Milet,
 On voit fleurir des violettes.

L'aube divine baigne au loin l'horizon clair ;
 L'alouette sonore et joyeuse, dans l'air,
 D'un coup d'aile s'enlève au sifflement des merles ;
 Les lièvres, dans le creux des verts sillons tapis,
 D'un bond inattendu remuant les épis,
 Font pleuvoir la rosée en perles.

Sous le ciel jeune et frais, qui rayonne le mieux,
 De la Sicilienne au doux rire, aux longs yeux,
 Ou de l'Aube qui sort de l'écume marine ?

¹ Extrait des *Poèmes antiques*.

Qui le dira ? Qui sait, ô lumière, ô beauté,
Si vous ne tombez pas du même astre enchanté
Par qui tout aime et s'illumine !

Du faite où ses béliers touffus sont assemblés
Le berger de l'Hybla voit venir par les blés
Dans le rose brouillard la forme de son rêve.
Il dit : — C'était la nuit et voici le matin !
Et plus brillant que l'aube à l'horizon lointain
Dans son cœur le soleil se lève !

Nox ¹.

Sur la pente des monts les brises apaisées
Inclinent au sommeil les arbres onduleux ;
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins ;
La lune tristement baigne les noirs feuillages,
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieus que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel,
Montez et demandez aux étoiles sereines
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais,
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais.

Le combat homérique ².

De même qu'au soleil l'horrible essaim des mouches
Des taureaux égorgés couvre les cuirs velus,

¹ Extrait des *Poèmes antiques*.

² Extrait des *Poèmes barbares* (1859).

Un tourbillon guerrier de peuples chevelus,
Hors des nefs, s'épaissit, plein de clameurs farouches.

Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches,
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus,
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches.

Les reptiles tordus au front, les yeux ardents,
L'aboyeuse Gorgô vole et grince des dents
Par la plaine où le sang exale ses buées.

Zeus ¹, sur le pavé d'or, se lève, furieux,
Et voici que la troupe héroïque des Dieux
Bondit dans le combat du faite des nuées.

Les larmes de l'ours ².

Le roi des Runes vient des collines sauvages.
Tandis qu'il écoutait gronder la sombre mer,
L'ours rugir, et pleurer le bouleau des rivages,
Ses cheveux flamboyaient dans le brouillard amer.

Le skalde ³ immortel dit : — Quelle fureur t'assiège,
O sombre mer ? Bouleau pensif du cap brumeux,
Pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de poil de neige,
De l'aube au soir pourquoi te lamenter comme eux ?

— Roi des Runes ! lui dit l'arbre au feuillage blême
Qu'un âpre souffle emplit d'un long frissonnement,
Jamais, sous le regard du bienheureux qui l'aime,
Je n'ai vu rayonner la vierge au col charmant.

— Roi des Runes ! jamais, dit la mer infinie,
Mon sein froid n'a connu la splendeur de l'été.
J'exhale avec horreur ma plainte d'agonie,
Mais joyeuse, au soleil, je n'ai jamais chanté.

¹ Jupiter. Leconte de Lisle n'a pas conservé les noms des dieux, dérivés du latin, que nous employons généralement en français ; il se sert toujours des mots grecs, d'ailleurs mythologiquement plus exacts. On lui a reproché cette affectation un peu pédantesque.

² Extrait des *Poèmes barbares*. — Dans cette pièce, c'est la mythologie scandinave qui a inspiré le poète.

³ Skalde est un mot scandinave qui veut dire barde ou poète

— Roi des Runes ! dit l'ours, hérissant ses poils rudes,
Lui que ronge la faim, le sinistre chasseur,
Que ne suis-je l'agneau des tièdes solitudes
Qui pait l'herbe embaumée et vit plein de douceur !

Et le skalde immortel prit sa harpe sonore :
Le chant sacré brisa les neuf sceaux de l'hiver ;
L'arbre frémit, baigné de rosée et d'aurore ;
Des rires éclatants coururent sur la mer ;

Et le grand ours charmé se dressa sur ses pattes :
L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants,
Et, par un double flot de larmes écarlates,
Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

La mort de Sigurd ¹.

Le roi Sigurd est mort. Un lourd tissu de laine
Couvre, du crâne aux pieds, le Germain au poil blond.
Son beau corps sur la dalle est couché, roide et long ;
Son sang ruisselle, tiède, et la salle en est pleine.

Quatre femmes sont là, quatre épouses de chefs :
La Franke Gudruna, l'inconsolable veuve,
Et la reine des Huns, errant loin de son fleuve
Et celle des Norrains, hardis monteurs de nefs.

Assises contre terre, aux abords du cadavre,
Tandis que toutes trois sanglotent, le front bas,
La Burgonde Brunhild, seule, ne gémit pas,
Et contemple, l'œil sec, l'angoisse qui les navre.

Herborga, sur son dos jetant ses cheveux bruns,
S'écrie à haute voix : — Ta peine est grande, certes,
O femme ! mais il est de plus amères pertes ;
J'ai subi plus de maux chez les cavaliers Huns.

Hélas ! n'ai-je point vu les torches et les glaives ?
Mes frères égorgés, rougissant nos vallons
De leurs membres liés aux crins des étalons,
Et leurs crânes pendus à l'arçon des Suèves ?

¹ Extrait des *Poèmes barbares*. — Il faut se rappeler la grandiose et sauvage poésie des *Nibelungen* pour comprendre cette pièce.

Un tourbillon guerrier de peuples chevelus,
Hors des nefs, s'épaissit, plein de clameurs farouches.

Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches,
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus,
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches.

Les reptiles tordus au front, les yeux ardents,
L'aboyeuse Gorgô vole et grince des dents
Par la plaine où le sang exale ses buées.

Zeus ¹, sur le pavé d'or, se lève, furieux,
Et voici que la troupe héroïque des Dieux
Bondit dans le combat du faite des nuées.

Les larmes de l'ours ².

Le roi des Runes vient des collines sauvages.
Tandis qu'il écoutait gronder la sombre mer,
L'ours rugir, et pleurer le bouleau des rivages,
Ses cheveux flamboyaient dans le brouillard amer.

Le skalde ³ immortel dit : — Quelle fureur t'assiège,
O sombre mer ? Bouleau pensif du cap brumeux,
Pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de poil de neige.
De l'aube au soir pourquoi te lamenter comme eux ?

— Roi des Runes ! lui dit l'arbre au feuillage blême
Qu'un âpre souffle emplit d'un long frissonnement,
Jamais, sous le regard du bienheureux qui l'aime,
Je n'ai vu rayonner la vierge au col charmant.

— Roi des Runes ! jamais, dit la mer infinie,
Mon sein froid n'a connu la splendeur de l'été.
J'exhale avec horreur ma plainte d'agonie,
Mais joyeuse, au soleil, je n'ai jamais chanté.

¹ Jupiter. Leconte de Lisle n'a pas conservé les noms des dieux, dérivés du latin, que nous employons généralement en français ; il se sert toujours des mots grecs, d'ailleurs mythologiquement plus exacts. On lui a reproché cette affectation un peu pédantesque.

² Extrait des *Poèmes barbares*. — Dans cette pièce, c'est la mythologie scandinave qui a inspiré le poète.

³ Skalde est un mot scandinave qui veut dire barde ou poète.

— Roi des Runes ! dit l'ours, hérissant ses poils rudes,
Lui que ronge la faim, le sinistre chasseur,
Que ne suis-je l'agneau des tièdes solitudes
Qui patt l'herbe embaumée et vit plein de douceur !

Et le skalde immortel prit sa harpe sonore :
Le chant sacré brisa les neuf sceaux de l'hiver ;
L'arbre frémit, baigné de rosée et d'aurore ;
Des rires éclatants coururent sur la mer ;

Et le grand ours charmé se dressa sur ses pattes :
L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants,
Et, par un double flot de larmes écarlates,
Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

La mort de Sigurd ¹.

Le roi Sigurd est mort. Un lourd tissu de laine
Couvre, du crâne aux pieds, le Germain au poil blond.
Son beau corps sur la dalle est couché, roide et long ;
Son sang ruisselle, tiède, et la salle en est pleine.

Quatre femmes sont là, quatre épouses de chefs :
La Franke Gudruna, l'inconsolable veuve,
Et la reine des Huns, errant loin de son fleuve
Et celle des Norrains, hardis monteurs de nef.

Assises contre terre, aux abords du cadavre,
Tandis que toutes trois sanglotent, le front bas,
La Burgonde Brunhild, seule, ne gémit pas,
Et contemple, l'œil sec, l'angoisse qui les navre.

Herborga, sur son dos jetant ses cheveux bruns,
S'écrie à haute voix : — Ta peine est grande, certes,
O femme ! mais il est de plus amères pertes ;
J'ai subi plus de maux chez les cavaliers Huns.

Hélas ! n'ai-je point vu les torches et les glaives ?
Mes frères égorgés, rougissant nos vallons
De leurs membres liés aux crins des étalons,
Et leurs crânes pendus à l'arçon des Suèves ?

¹ Extrait des *Poèmes barbares*. — Il faut se rappeler la grandiose et sauvage poésie des *Nibelungen* pour comprendre cette pièce.

Un tourbillon guerrier de peuples chevelus,
Hors des nefs, s'épaissit, plein de clameurs farouches.

Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches,
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus,
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches.

Les reptiles tordus au front, les yeux ardents,
L'aboyeuse Gorgó vole et grince des dents
Par la plaine où le sang exale ses buées.

Zeus ¹, sur le pavé d'or, se lève, furieux,
Et voici que la troupe héroïque des Dieux
Bondit dans le combat du faite des nuées.

Les larmes de l'ours ².

Le roi des Runes vient des collines sauvages.
Tandis qu'il écoutait gronder la sombre mer,
L'ours rugir, et pleurer le bouleau des rivages,
Ses cheveux flamboyaient dans le brouillard amer.

Le skalde ³ immortel dit : — Quelle fureur t'assiège,
O sombre mer ? Bouleau pensif du cap brumeux,
Pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de poil de neige,
De l'aube au soir pourquoi te lamenter comme eux ?

— Roi des Runes ! lui dit l'arbre au feuillage blême
Qu'un âpre souffle emplit d'un long frissonnement,
Jamais, sous le regard du bienheureux qui l'aime,
Je n'ai vu rayonner la vierge au col charmant.

— Roi des Runes ! jamais, dit la mer infinie,
Mon sein froid n'a connu la splendeur de l'été.
J'exhale avec horreur ma plainte d'agonie,
Mais joyeuse, au soleil, je n'ai jamais chanté.

¹ Jupiter. Lecoq de Lisle n'a pas conservé les noms des dieux, dérivés du latin, que nous employons généralement en français ; il se sert toujours des mots grecs, d'ailleurs mythologiquement plus exacts. On lui a reproché cette affectation un peu pédantesque.

² Extrait des *Poèmes barbares*. — Dans cette pièce, c'est la mythologie scandinave qui a inspiré le poète.

³ Skalde est un mot scandinave qui veut dire barde ou poète

— Roi des Runes ! dit l'ours, hérissant ses poils rudes,
Lui que ronge la faim, le sinistre chasseur,
Que ne suis-je l'agneau des tièdes solitudes
Qui pait l'herbe embaumée et vit plein de douceur !

Et le skalde immortel prit sa harpe sonore :
Le chant sacré brisa les neuf sceaux de l'hiver ;
L'arbre frémit, baigné de rosée et d'aurore ;
Des rires éclatants coururent sur la mer ;

Et le grand ours charmé se dressa sur ses pattes :
L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants,
Et, par un double flot de larmes écarlates,
Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

La mort de Sigurd ¹.

Le roi Sigurd est mort. Un lourd tissu de laine
Couvre, du crâne aux pieds, le Germain au poil blond.
Son beau corps sur la dalle est couché, roide et long ;
Son sang ruisselle, tiède, et la salle en est pleine.

Quatre femmes sont là, quatre épouses de chefs :
La Franke Gudruna, l'inconsolable veuve,
Et la reine des Huns, errant loin de son fleuve
Et celle des Norrains, hardis monteurs de nefs.

Assises contre terre, aux abords du cadavre,
Tandis que toutes trois sanglotent, le front bas,
La Burgonde Brunhild, seule, ne gémit pas,
Et contemple, l'œil sec, l'angoisse qui les navre.

Herborga, sur son dos jetant ses cheveux bruns,
S'écrie à haute voix : — Ta peine est grande, certes,
O femme ! mais il est de plus amères pertes ;
J'ai subi plus de maux chez les cavaliers Huns.

Hélas ! n'ai-je point vu les torches et les glaives ?
Mes frères égorgés, rougissant nos vallons
De leurs membres liés aux crins des étalons,
Et leurs crânes pendus à l'arçon des Suèves ?

¹ Extrait des *Poèmes barbares*. — Il faut se rappeler la grandiose et sauvage poésie des *Nibelungen* pour comprendre cette pièce.

Moi-même, un chef m'a prise, et j'ai, durant six ans,
 Sous sa tente de peaux nettoyé sa chaussure.
 Vois ! n'ai-je point gardé l'immonde flétrissure
 Du fouet de l'esclavage et des liens cuisants ?

Herborga s'étant tue, Ullranda dit : — O Reines,
 Que votre mal, auprès de mes maux, est léger !
 Ne dormirai-je point sous un sol étranger,
 Exilée à jamais de nos plages Norraines ?

N'ai-je point vu mes fils, ivres des hautes mers,
 Tendre la voile pleine au souffle âpre des brises ?
 Ils ne reviendront plus baiser mes tresses grises :
 Mes enfants sont couchés dans les limons amers !

O femmes ! aujourd'hui que je suis vieille et seule,
 Que l'angoisse a brisé mon cœur, courbé mon dos,
 Je ne verrai jamais la moelle de mes os,
 Mes petits-fils sourire à leur mourante aïeule !

Elle se tait. Brunhild se penche, et soulevant
 Le drap laineux sous qui dort le roi des framées,
 Montre le mâle sein, les boucles enflammées,
 Tout l'homme, fier et beau, comme il l'était vivant.

Elle livre aux regards de la veuve royale
 Les dix routes par où l'esprit a pris son vol,
 Les dix fentes de pourpre ouvertes sous le col,
 Qu'au héros endormi fit la mort déloyale.

Gudruna pousse trois véhémentes clameurs :
 — Sigurd ! Sigurd ! Sigurd est mort ! Ah ! malheureuse !
 Que ne puis-je remplir la fosse qu'on lui creuse !
 Sigurd a rendu l'âme, et voici que je meurs.

Quand vierge, jeune et belle, à lui, beau, jeune et brave,
 Le col, le sein, parés d'argent neuf et d'or fin,
 Je fus donnée, ô ciel ! ce fut un jour sans fin,
 Et je dis en mon cœur : — Fortune, je te brave !

Femmes ! c'était hier ! et c'est hier aussi
 Que j'ai vu revenir le bon cheval de guerre :
 La fange maculait son poil luisant naguère,
 De larges pleurs tombaient de son œil obscurci.

D'ou viens-tu, bon cheval ? Parle ! qui te ramène ?
 Qu'as-tu fait de ton maître ? — Et lui, ployant les reins,
 Se coucha, balayant la terre de ses crins,
 Dans un hennissement de douleur presque humaine.

Va ! suis l'aigle à ses cris, le corbeau croassant,
 Reine, me dit Hagen, le Frank au cœur farouche ;
 Le roi Sigurd t'attend sur sa dernière couche,
 Et les loups altérés boivent son rouge sang.

Maudit ! maudit le Frank aux paroles mortelles !
 Ah ! si je vis, à moi la chair du meurtrier...
 Mais pour vous, à quoi bon tant gémir et crier ?
 Vos misères, au prix des miennes, que sont-elles ?

Or, Brunhild brusquement se lève et dit : — Assez !
 C'est assez larmoyer, ô bavardes corneilles !
 Si je laissais hurler le sanglot de mes veilles,
 Que deviendraient les cris que vous avez poussés ?

Ecoute, Gudruna. Mes paroles sont vraies.
 J'aimais le roi Sigurd ; ce fut toi qu'il aima.
 L'inextinguible haine en mon cœur s'alluma ;
 Je n'ai pu la noyer au sang de ces dix plaies.

Elle me brûle encore autant qu'au premier jour.
 Mais Sigurd eût gémi sur l'épouse égorgée...
 Voilà ce que j'ai fait. C'est mieux. Je suis vengée !
 Pleure, veille, languis, et blasphème à ton tour !

La Burgonde saisit sous sa robe une lame,
 Ecarte avec fureur les trois femmes sans voix,
 Et, dans son large sein se la plongeant dix fois,
 En travers, sur le Frank, tombe roide, et rend l'âme.

La chute des étoiles ¹.

Tombez, ô perles dénouées,
 Pâles étoiles, dans la mer,
 Un brouillard de roses nuées
 Emerge de l'horizon clair ;
 A l'Orient plein d'étincelles

¹ Extrait des *Poèmes barbares*.

Le vent joyeux bat de ses ailes
L'onde qui brode un vif éclair.
Tombez, ô perles immortelles,
Pâles étoiles, dans la mer.

Plongez sous les écumes fratches
De l'Océan mystérieux,
La lumière crible de flèches
Le faite des monts radieux ;
Mille et mille cris, par fusées,
Sortent des bois lourds de rosées,
Une musique vole aux cieus.
Plongez, de larmes arrosées,
Dans l'Océan mystérieux.

Fuyez, astres mélancoliques,
O paradis lointains encor !
L'aurore aux lèvres métalliques
Rit dans le ciel et prend l'essor ;
Elle se vêt de molles flammes,
Et sur l'émeraude des lames
Fait pétiller des gouttes d'or.
Fuyez, mondes où vont les âmes,
O paradis lointains encor !

Allez, étoiles, aux nuits douces,
Aux cieus muets de l'Occident.
Sur les feuillages et les mousses
Le soleil darde un œil ardent ;
Les cerfs, par bonds, dans les vallées,
Se baignent aux sources troublées ;
Le bruit des hommes va grondant.
Allez, ô blanches exilées,
Aux cieus muets de l'Occident.

Heureux qui vous suit, clartés mornes,
O lampes qui versez l'oubli !
Comme vous, dans l'ombre sans bornes,
Heureux qui roule enseveli !
Celui-là vers la paix s'élançait :
Haine, amour, larmes, violence,
Ce qui fut l'homme est aboli.

Donnez-nous l'éternel silence ¹,
O lampes qui versez l'oubli!

Le soir d'une bataille².

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés.

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

¹ On peut saisir ici le pessimisme bouddhique du poète.

² Extrait des *Poèmes barbares*. — Voici une des rares pièces où le poète a exprimé directement un de ses sentiments personnels : l'amour ardent de la liberté.

O boucherie ! ô soif du meurtre ! acharnement
 Horrible ! odeur des morts qui suffoques et navres !
 Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
 Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
 Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
 Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
 Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire !

Le vent froid de la nuit ¹.

Le vent froid de la nuit souffle à travers les branches
 Et casse par moments les rameaux desséchés ;
 La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,
 Comme un suaire étend au loin ses nappes blanches.

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon,
 Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,
 Et quelques chiens, creusant un tertre solitaire,
 Entre-choquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.
 O pâles habitants de la nuit sans réveil,
 Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,
 S'échappe en lourds sanglots de vos lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! Vos cœurs sont consumés ;
 De sang et de chaleur vos artères sont vides.
 O morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
 Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre ;
 Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
 Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
 Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !

Mais, ô songe ! Les morts se taisent dans leur nuit.
 C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture,
 C'est ton morne soupir, implacable nature !
 C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

¹ Extrait des *Poèmes barbares*. — Comparez cette pièce, qui résume si bien la sombre désespérance du poète et son stoïcisme hautain, avec la *Mort du loup* de Vigny, page 147

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.
 A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?
 Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,
 Et qui mord le couteau, de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.
 Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe ;
 Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
 Sur tant de vanité croit éternellement.

Les hurlleurs ¹.

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,
 La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux.
 Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
 La mer sombre en grondant versait ses hautes lames ;

La nuit multipliait ce long gémissement.
 Nul astre ne luisait dans l'immensité nue ;
 Seule, la lune pâle, en écartant la nue,
 Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
 Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
 Elle laissait tomber de son orbe glacé
 Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au Nord, sous les cieus étouffants,
 L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
 Affamait ses lions dans le sable qui fume,
 Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,
 Parmi des ossements de bœufs et de chevaux,
 De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
 Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
 L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
 Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
 Et d'un frisson rapide agités par instants.

¹ Extrait des *Poèmes barbares*. — Leconte de Lisle est le poète qui a le mieux exprimé l'animalité féroce et tragique, la nature grandiose et puissante. Les pièces qui suivent montrent bien cette face de son talent poétique.

L'écume de la mer collait sur leurs échine
 De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir.
 Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
 Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante, aux livides clartés,
 Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
 Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
 Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
 Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
 J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
 Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

Les éléphants ¹.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
 Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
 Une ondulation immobile remplit
 L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
 Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
 Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
 Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
 L'air épais, où circule un immense soleil.
 Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
 Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
 Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
 Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
 Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
 Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
 Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
 Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

¹ Extrait des *Poèmes barbares*.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine ;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ;
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs ;

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité ;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

La chasse de l'aigle ¹.

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.

Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Erigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.

Par la steppe sans fin, coteau, plaine et vallons,
L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
Pâturent, çà et là, des hardes d'étalons.

¹ Extrait des *Poèmes tragiques* (1884). — Cette pièce, comme celles qui sont consacrées aux animaux dans les *Poèmes barbares*, est d'une grandeur terrible qui égale les plus belles inspirations de Victor Hugo dans ce genre-là.

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube ; l'autre rue ;
Ou quelque autre, tordant la queue, allégrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétilllement,
Crott, s'élançe par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infailible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf, ni daim, ni gazelle, aux bonds capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et, sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant ;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc ;
Il renâcle, et secoue, enivré de démence,
Cette grand aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat et se relève et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche ;
Et le sombre chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.

Ses petits affamés seront repus ce soir.

Œuvres à lire de Leconte de Lisle (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes antiques* (1852) ; *Poèmes barbares* (1859) ; *Poèmes tragiques* (1884) ; *Derniers poèmes* (1895) ; *Les Erinnyes*, tragédie grecque (1872). — Critiques à consulter : Th. Gautier, *Rapport sur les progrès de la poésie* (1867) ; Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1885) ; Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires*, (1889) ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (1893) ; F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique*, (1895) et *Nouveaux essais de littérature contemporaine*, (1835) ; Henry Houssaye, *Discours de réception à l'Académie* (1895).

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Né à Cuba en 1842.

Fils d'un père espagnol et d'une mère française, Heredia est un gentilhomme de vieille roche : il descend de ces fameux *conquistadores* espagnols qui vécurent la prodigieuse épopée du Nouveau-Monde ; un de ses ancêtres accompagna Cortez et fonda Carthagène des Indes. Né dans les montagnes de la Sierra Madre, près de Santiago de Cuba, il vint en France à l'âge de huit ans, fit d'excellentes études classiques et passa par l'École des Chartes, où il puisa le goût des détails précis et de l'exactitude documentaire. Son éducation fut donc toute française, mais il garda toujours la vision éclatante du superbe pays tropical colonisé jadis par ses aïeux. Ce descendant des conquérants espagnols est aussi un gentilhomme de lettres. A une époque où la poésie n'est pour la plupart qu'un simple métier, il a su garder la réserve hautaine du grand artiste qui produit peu pour produire bien, qui s'enferme dans sa tour d'ivoire par dédain pour la foule avide des brocanteurs de lettres. C'est ainsi qu'il a mis trente ans à composer cent vingt sonnets et quatre poèmes. Un pareil souci de la perfection littéraire est à lui seul une grande originalité. Heredia, quoique très original, procède

de Leconte de Lisle; comme lui, il a fait de la poésie impersonnelle, trouvant que les sentiments personnels doivent rester enfermés sous le triple airain de la conscience. Ayant ainsi bardé son cœur, il a promené son regard de voyant sur l'histoire et sur la nature, laissant voguer son imagination représentative à travers le monde, passant de la mythologie grecque à l'histoire héroïque du moyen-âge, des splendeurs de la nature tropicale aux rêves troublants qu'éveille la mer de Bretagne. Ses tableaux d'histoire et ses paysages ont une intensité de vie extraordinaire. C'est un évocateur merveilleux : en quelques vers, il vous donne une impression des choses mortes qui ne s'efface jamais plus, car on les a vues revivre. Comme styliste, il est absolument remarquable; il connaît à fond l'art de sculpter, de buriner, de sertir la phrase, de combiner les mots sonores et les images éveilles de sensations colorées. Quand sa conception poétique est sortie bien vivante et bien nette de son cerveau, il la vêt des formes à la fois les plus précises et les plus riches et c'est un éblouissement pour l'oreille et pour les yeux. La perfection absolue de l'expression verbale, qu'ont poursuivie tous les parnassiens, est chez lui réalisée. Il a su faire du sonnet quelque chose d'inconnu encore dans la langue française : c'est le plus grand artiste de l'école parnassienne.

Fuite de centaures ¹.

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête;
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

¹ Heredia a merveilleusement exprimé les mythes de l'Hellade primitive; c'est chez lui, comme chez Leconte de Lisle, qu'on trouve la transposition la meilleure des créations magnifiques du génie grec. — Ces vers et les suivants sont extraits de l'unique volume publié par l'auteur, *Les Trophées*.

Persée et Andromède.

Au milieu de l'écume arrêtant son essor,
Le Cavalier vainqueur du monstre et de Méduse,
Ruisselant d'une bave horrible où le sang fuse,
Emporte dans ses bras la vierge aux cheveux d'or.

Sur l'étalon divin, frère de Chrysaor,
Qui piaffe dans la mer et hennit et refuse,
Il a posé l'Amante éperdue et confuse
Qui lui rit et l'étreint et qui sanglote encor.

Il l'embrasse. La houle enveloppe leur groupe.
Elle, d'un faible effort, ramène sur la croupe
Ses beaux pieds qu'en fuyant baise un flot vagabond ;

Mais Pégase irrité par le fouet de la lame,
A l'appel du Héros s'enlevant d'un seul bond,
Bat le ciel ébloui de ses ailes de flamme.

L'Esclave.

Tel, nu, sordide, affreux, nourri des plus vils mets,
Esclave — vois, mon corps en a gardé les signes —
Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes
Où l'Hybla plein de miel mire ses bleus sommets.

J'ai quitté l'île heureuse, hélas !... Ah ! si jamais
Vers Syracuse et les abeilles et les vignes
Tu retournes, suivant le vol vernal des cygnes,
Cher hôte, informe-toi de celle que j'aimais.

Reverrai-je ses yeux de sombre violette,
Si purs, sourire au ciel natal qui s'y reflète
Sous l'arc victorieux que tend un sourcil noir ?

Sois pitoyable ! Pars, va, cherche Cléariste
Et dis-lui que je vis encor pour la revoir.
Tu la reconuaitras, car elle est toujours triste.

Soir de bataille.

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,

Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

Les conquérants ¹.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des tropiques,
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

A une ville morte.

Cartagena de Indias, 1532-1583-1697.

Morne Ville, jadis reine des Océans!

Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres

¹ Ce sonnet passe pour le chef-d'œuvre de Heredia ; un grammairien pointilleux y découvrirait cependant une incorrection : au neuvième vers, le gérondif *espérant* qui se rapporte à *ils* du treizième vers n'est pas grammatical, il faudrait : *tandis qu'ils espéraient* des lendemains épiques, l'azur, etc. — Le sonnet n'en est pas moins remarquable au point de vue poétique et cette construction hardie ne choque pas ici.

Et le nuage errant allonge seul des ombres
Sur ta rade où roulaient les galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des Anglais mécréants,
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors!

Et, dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissement des palmes.

Le récif de corail.

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Eclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Maris stella.

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,

Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas !

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Etoile sainte, espoir des marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle.
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Le serrement de mains ¹.

Songeant à sa maison, grande parmi les grandes,
Plus grande qu'Jnigo lui-même et qu'Abarca,
Le vieux Diego Laynez ne goûte plus aux viandes.

Il ne dort plus, depuis qu'un sang honteux marqua
La joue encore chaude où l'a frappé le comte,
Et que pour se venger la force lui manqua.

Il craint que ses amis ne lui demandent compte,
Et ne veut pas, navré d'un vertueux ennui,
Leur laisser respirer l'haleine de sa honte.

Alors il fit quérir et rangea devant lui
Les quatre rejetons de sa royale branche,
Sanche, Alfonse, Manrique et, le plus jeune, Ruy.

Son cœur tremblant faisait trembler sa barbe blanche.
Mais l'honneur roidissant ses vieux muscles glacés,
Il serra fortement les mains de l'atné, Sanche.

Celui-ci, stupéfait, s'écria : — C'est assez !
Ah ! vous me faites mal ! — Et le second, Alfonse,
Lui dit : — Qu'ai-je donc fait, père ? vous me blessez ! —

Puis, Manrique : — Seigneur, votre griffe s'enfonça,
Dans ma paume et me fait souffrir comme un damné ! —
Mais il ne daigna pas leur faire une réponse.

¹ Ce poème remarquable est inspiré du *Romancero* espagnol et se rapporte à la légende du Cid. Comparer ce morceau avec la scène III du premier acte, dans la pièce de Guillen de Castro, *Las Mocedades del Cid*, et lire ensuite, dans le *Cid* de Corneille, la scène V de l'acte I, pour voir la différence des procédés littéraires mis en œuvre.

Sombre, désespérant en son cœur consterné
 D'enter sur un bras fort son antique courage,
 Diego Laynez marcha vers Ruy, le dernier-né.

Il l'étreignit, tâtant et palpant avec rage
 Ces épaules, ces bras frêles, ces poignets blancs,
 Ces mains, faibles outils pour un si grand ouvrage.

Il les serra, suprême espoir, derniers élans !
 Entre ses doigts durcis par la guerre et le hâle.
 L'enfant ne baissa pas ses yeux étincelants.

Les yeux froids du vieillard flamboyaient. Ruy tout pâle,
 Sentant l'horrible étau broyer sa jeune chair,
 Voulut crier ; sa voix s'étrangla dans un râle.

Il rugit : — Lâche-moi, lâche-moi, par l'enfer !
 Sinon, pour l'arracher le cœur avec le foie,
 Mes mains se feront marbre et mes dix ongles fer ! —

Le vieux, tout transporté, dit en pleurant de joie :
 — Fils de l'âme, ô mon sang, mon Rodrigue, que Dieu
 Te garde pour l'espoir que ta fureur m'octroie ! —

Avec des cris de haine et des larmes de feu,
 Il dit alors sa joue insolemment frappée,
 Le nom de l'insulteur et l'instant et le lieu ;

Et tirant du fourreau Tizona bien trempée,
 Ayant baisé la garde ainsi qu'un crucifix,
 Il tendit à l'enfant la haute et lourde épée.

— Prends-la. Sache on user aussi bien que je fis.
 Que ton pied soit solide et que ta main soit prompte.
 Mon honneur est perdu. Rends-le-moi. Va, mon fils.

Une heure après, Ruy Diaz avait tué le comte.

Œuvres à lire de Heredia (Lemerre, éditeur, Paris) *Les Trophées* (1893) et sa magnifique traduction en prose de la *Véridique histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*, par Bernal Diaz del Castillo (1878-1887) — Critiques à consulter : Anatole France, *La Vie littéraire* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; Paul Bourget, *Journal des Débats*, 23 mars 1893 ; François Coppée, *Discours de réception à l'Académie* (1895).

MADAME ACKERMANN (LOUISE CHOQUET)

Née à Paris en 1813, morte à Nice en 1890.

La destinée de cette femme remarquable présente quelques particularités curieuses qui font comprendre ses idées. Après avoir fait de solides études classiques à Paris, elle alla, en 1838, compléter son instruction en Allemagne. A Berlin, dans un milieu de philosophes, de savants, elle s'imprégna d'idées germaniques. Plus tard, elle épousa un philologue français, Paul Ackermann, établi en Allemagne pour ses recherches et goûta pendant deux années les joies d'une union parfaite. Demeurée veuve, en 1846, après cette fugitive lune de miel, elle rentra en France, puis se retira à Nice. C'est là qu'elle vécut désormais, comme une sorte de recluse laïque un peu farouche, cultivant dans son cœur un pessimisme profond. Comme poète, elle avait été très précoce, car à 12 ans déjà, elle faisait des vers; mais ses études d'érudition en Allemagne et son mariage l'avaient détournée de sa voie littéraire; ce n'est qu'après 1852 qu'elle se remit à écrire. Dans l'intervalle, la fréquentation de certains philosophes allemands et les déceptions cruelles de la vie avaient fortifié la désespérance éclosée en elle aux premières années de sa jeunesse. Ce qui jaillit alors de son âme assombrie ce fut une philosophie profondément désenchantée, rappelant celle de Schopenhauer, analogue à celle de Leconte de Lisle. Elle a exprimé magnifiquement la révolte de l'esprit contre les douleurs et les tristes réalités de la destinée humaine. Comme Sully Prudhomme, elle possède à un haut degré l'esprit philosophique. Malheureusement, c'est le pessimisme qui lui a inspiré ses plus beaux vers et, au point de vue moral, le pessimisme est une doctrine funeste. Chez elle, du reste, cette conviction dérivait d'un sentiment très noble: elle a protesté avec passion contre le Mal qui règne ici-bas, parce qu'elle avait une profonde pitié des souffrances humaines.

A un artiste ¹.

Puisque les plus heureux ont des douleurs sans nombre,
 Puisque le sol est froid, puisque les cieus sont sourds,
 Puisque l'homme ici-bas promène son cœur sombre
 Parmi les vains regrets et les courtes amours,

Que faire de la vie? O notre âme immortelle!

Où jeter tes désirs et tes élans secrets?

Tu voudrais posséder, mais ici tout chancelle,

Tu veux aimer toujours, mais la tombe est si près!

¹ Extrait des *Premières poésies*. — Cette pièce, composée en 1840, contient déjà les germes de la sombre philosophie que l'auteur a exposée dans ses dernières poésies.

Le meilleur est encore en quelque étude austère
De s'enfermer ainsi qu'en un monde enchanté,
Et dans l'art bien-aimé de contempler sur terre,
Sous un de ses aspects, l'éternelle beauté.

Artiste au front serein, vous l'avez su comprendre,
Vous qu'entre tous les arts le plus doux captiva,
Qui l'entourez de foi, de culte, d'amour tendre,
Lorsque la foi, le culte et l'amour, tout s'en va.

Ah ! tandis que pour nous qui tombons de faiblesse,
Et manquons de flambeau dans l'ombre de nos jours,
Chaque pas a sa ronce où notre pied se blesse,
Dans votre frais sentier, marchez, marchez toujours.

Marchez pour que le ciel vous aime et vous sourie,
Pour y songer vous-même avec un saint plaisir,
Et tromper, le cœur plein de votre idolâtrie,
L'éternelle douleur et l'immense désir.

Un autre cœur ¹.

Serait-ce un autre cœur que la nature donne
A ceux qu'elle préfère et destine à vieillir ?
Un cœur calme et glacé que toute ivresse étonne,
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir.

Ah ! qu'il ressemble peu, dans son repos tranquille,
A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort,
Cœur enivré d'amour, impatient, mobile,
Au-devant des douleurs courant avec transport.

Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes :
Sans pitié ni remords le temps nous l'a soustrait.
L'astre des jours éteints, cachant ses rayons blêmes,
Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparaît.

A l'horizon changeant montent d'autres étoiles.
Cependant, cher Passé, quelquefois un instant
La main du Souvenir écarte tes longs voiles,
Et nous pleurons encore en te reconnaissant.

¹ Extrait des *Premières poésies*.

Le nuage ¹.

Levez les yeux ! c'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord ;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortège d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux, fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther je livre des batailles ;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit ; je tiens sa vie entre mes mains,
C'est moi qui gonfle, au sein des plaines fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé soudain tout verdit, tout pullule ;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

¹ Extrait des *Poésies philosophiques*.

Un fleuve me recueille, il m'emporte et je coule
Comme une veine au cœur des continents profonds ;
Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus ; dans mon élan rapide
J'obéis au courant, par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'un bras invisible a lancé !

Océan, ô mon père ! ouvre ton sein, j'arrive !
Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu.
Ils accourent ; mon onde a reculé, craintive,
Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant, ton amour nous rassemble.
Autour des noirs écueils ou sur le sable fin
Nous allons, confondus, recommencer ensemble
Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers.
Son rayon tout-puissant baise mon front limpide ;
J'ai repris le chemin des airs !

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière
Un seul instant encor n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives,
Agitant l'immense univers.

La guerre ¹.

I

Du fer, du feu, du sang ! C'est elle ! c'est la Guerre !
Debout, le bras levé, superbe en sa colère,

¹ Extrait des *Poésies philosophiques* — M^{me} Ackermann a dédié cette pièce, écrite en février 1871, à la mémoire de son neveu, officier français tué à Gravelotte. On remarquera qu'il n'y a dans ces vers aucune trace de haine nationale. Même dans une question où son cœur pourrait l'entraîner, elle reste dans la région sereine de la philosophie ; c'est au nom de l'humanité qu'elle maudit la guerre.

Le nuage ¹.

Levez les yeux ! c'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord ;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortège d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux, fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther je livre des batailles ;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit ; je tiens sa vie entre mes mains,
C'est moi qui gonfle, au sein des plaines fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé soudain tout verdit, tout pullule ;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

¹ Extrait des *Poésies philosophiques*.

Un fleuve me recueille, il m'emporte et je coule
 Comme une veine au cœur des continents profonds ;
 Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
 Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus ; dans mon élan rapide
 J'obéis au courant, par le désir poussé,
 Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
 Qu'un bras invisible a lancé !

Océan, ô mon père ! ouvre ton sein, j'arrive !
 Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu.
 Ils accourent ; mon onde a reculé, craintive,
 Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant, ton amour nous rassemble.
 Autour des noirs écueils ou sur le sable fin
 Nous allons, confondus, recommencer ensemble
 Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
 M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers.
 Son rayon tout-puissant baise mon front limpide ;
 J'ai repris le chemin des airs !

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière
 Un seul instant encor n'a pu se reposer.
 La Nature ne fait, patiente ouvrière,
 Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
 Partout le mouvement incessant et divers,
 Dans le cercle éternel des formes fugitives,
 Agitant l'immense univers.

La guerre ¹.

I

Du fer, du feu, du sang ! C'est elle ! c'est la Guerre !
 Debout, le bras levé, superbe en sa colère,

¹ Extrait des *Poésies philosophiques* — M^{me} Ackermann a dédié cette pièce, écrite en février 1871, à la mémoire de son neveu, officier français tué à Gravelotte. On remarquera qu'il n'y a dans ces vers aucune trace de haine nationale. Même dans une question où son cœur pourrait l'entraîner, elle reste dans la région sereine de la philosophie ; c'est au nom de l'humanité qu'elle maudit la guerre.

Animant le combat d'un geste souverain,
 Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées ;
 Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
 Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

Partout chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante !
 En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
 A son appel ardent l'épouvante s'abat.
 Sous sa main qui frémit, en ses desseins féroces,
 Pour aider et fournir aux massacres atroces
 Toute matière est arme, et tout homme soldat.

Puis, quand elle a repu ses yeux et ses orgilles
 De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
 Quand un peuple agonise en son tombeau couché,
 Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie,
 Devant l'œuvre achevée et la tâche accomplie
 Triomphante elle crie à la Mort : — Bien fauché !

Oui, bien fauché ! vraiment la récolte est superbe ;
 Pas un sillon qui n'ait des cadavres pour gerbe.
 Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés.
 Sur son sein dévasté qui saigne et qui frissonne
 L'Humanité, semblable au champ que l'on moissonne,
 Contemple avec douleur tous ces épis coupés.

Hélas ! au gré du vent et sous sa douce haleine
 Ils ondulaient au loin, des coteaux à la plaine,
 Sur la tige encor verte attendant leur saison,
 Le soleil leur versait ses rayons magnifiques ;
 Riches de leur trésor, sous les cieus pacifiques,
 Ils auraient pu mûrir pour une autre moisson.

II

Si vivre c'est lutter, à l'humaine énergie
 Pourquoi n'ouvrir jamais qu'une arène rougie ?
 Pour un prix moins sanglant que les morts que voilà
 L'homme ne pourrait-il concourir et combattre ?
 Manque-t-il d'ennemis qu'il serait beau d'abattre ?
 Le malheureux ! il cherche, et la Misère est là !

Qu'il lui crie : « A nous deux ! » et que sa main virile
 S'acharne sans merci contre ce flanc stérile

Qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de percer.
A leur tour, le front haut, l'Ignorance et le Vice,
L'un sur l'autre appuyés, l'attendent dans la lice ;
Qu'il y descende donc, et pour les terrasser.

A la lutte entraînez les nations entières.
Délivrance partout ! effaçant les frontières,
Unissez vos élans et tendez-vous la main.
Dans les rangs ennemis et vers un but unique,
Pour faire avec succès sa trouée héroïque,
Certes, ce n'est pas trop de tout l'effort humain.

L'heure semblait propice, et le penseur candide
Croyait, dans le lointain d'une aurore splendide,
Voir de la Paix déjà poindre le front tremblant.
On respirait. Soudain, la trompette à la bouche,
Guerre, tu reparais, plus âpre, plus farouche,
Ecrasant le progrès sous ton talon sanglant.

C'est à qui le premier, aveuglé de furie,
Se précipitera vers l'immense tuerie.
A mort ! point de quartier ! l'emporter ou périr !
Cet inconnu qui vient des champs ou de la forge
Est un frère ; il fallait l'embrasser, on l'égorge.
Quoi ! lever pour frapper des bras faits pour s'ouvrir !

Les hameaux, les cités s'écroutent dans les flammes,
Les pierres ont souffert, mais que dire des âmes ?
Près des pères les fils gisent inanimés.
Le Deuil sombre est assis devant les foyers vides,
Car ces monceaux de morts, inertes et livides,
Étaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

Affaiblis et ployant sous la tâche infinie
Recommence, Travail ! rallume-toi, Génie !
Le fruit de vos labeurs est broyé, dispersé.
Mais quoi ! tous ces trésors ne formaient qu'un domaine :
C'était le bien commun de la famille humaine.
Se ruiner soi-même, ah ! c'est être insensé !

Guerre, au seul souvenir des maux que tu déchaînes,
Fermente au fond des cœurs le vieux levain de haines ;
Dans le limon laissé par tes flots ravageurs

Des germes sont semés de rancune et de rage,
 Et le vaincu n'a plus, dévorant son outrage,
 Qu'un désir, qu'un espoir : enfanter des vengeurs.

Ainsi le genre humain, à force de revanches,
 Arbre découronné, verra mourir ses branches.
 Adieu, printemps futurs ! adieu, soleils nouveaux !
 En ce tronc mutilé la sève est impossible.
 Plus d'ombre, plus de fleurs, et ta hache inflexible,
 Pour mieux frapper les fruits, a tranché les rameaux.

Le cri ¹.

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
 Entend autour de lui les vagues retentir,
 Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
 Se soulève pour l'engloutir,

Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre,
 Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,
 Il redresse son front hors du flot qui le couvre,
 Et pousse au large un dernier cri.

Cri vain ! cri déchirant ! l'oiseau qui plane ou passe,
 Au delà du nuage, a frissonné d'horreur.
 Et les vents déchainés hésitent dans l'espace
 A l'étouffer sous leur clameur.

Comme ce voyageur, en des mers inconnues
 J'erre et vais disparaître au sein des flots hurlants ;
 Le gouffre est à mes pieds, sur ma tête les nues
 S'amoncellent, la foudre aux flancs.

Les ondes et les cieux autour de leur victime
 Luttent d'acharnement, de bruit, d'obscurité ;
 En proie à ces conflits, mon vaisseau sur l'abîme
 Court sans boussole et dématé.

Mais ce sont d'autres flots, c'est un bien autre orage
 Qui livre des combats dans les airs ténébreux ;

¹ Extrait des *Poésies philosophiques*, écrit en mars 1871. On pourra voir dans ces vers que les deuils de la guerre franco-allemande avaient encore assombri le pessimisme de M^{me} Ackermann. Cette pièce est d'une rare puissance, mais l'idée en est radicalement fautive et nous ne la donnons ici qu'à titre de spécimen

La mer est plus profonde et surtout le naufrage
Plus complet et plus désastreux.

Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés.

L'équipage affolé manœuvre en vain dans l'ombre ;
L'Épouvante est à bord, le Désespoir, le Deuil ;
Assise au gouvernail, la Fatalité sombre
Le dirige vers un écueil.

Moi que sans mon aveu l'aveugle Destinée
Embarqua sur l'étrange et frêle bâtiment,
Je ne veux pas non plus, muette et résignée,
Subir mon engloutissement.

Puisque, dans la stupeur des détresses suprêmes,
Mes pâles compagnons restent silencieux,
A ma voix d'enlever ces monceaux d'anathèmes
Qui s'amassent contre les cieux.

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.

Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris,
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner d'avoir compris.

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie
Je l'ai jeté ; je puis sombrer !

(Euvres de Mme Ackermann (Lemerre, éditeur, Paris) : *Premières poésies*,
Contes, *Poésies philosophiques*, *Pensées d'une solitaire* (1835-1882). — Criti-
ques à consulter : M. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique* ; Anatole
France, *La vie littéraire* (1890) ; Charles Gidel, *Histoire de la littérature fran-
çaise* (1898).

Des germes sont semés de rancune et de rage,
 Et le vaincu n'a plus, dévorant son outrage,
 Qu'un désir, qu'un espoir : enfanter des vengeurs.

Ainsi le genre humain, à force de revanches,
 Arbre découronné, verra mourir ses branches.
 Adieu, printemps futurs ! adieu, soleils nouveaux !
 En ce tronc mutilé la sève est impossible.
 Plus d'ombre, plus de fleurs, et ta hache inflexible,
 Pour mieux frapper les fruits, a tranché les rameaux.

Le cri ¹.

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
 Entend autour de lui les vagues retentir,
 Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
 Se soulève pour l'engloutir,

Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre,
 Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,
 Il redresse son front hors du flot qui le couvre,
 Et pousse au large un dernier cri.

Cri vain ! cri déchirant ! l'oiseau qui plane ou passe,
 Au delà du nuage, a frissonné d'horreur.
 Et les vents déchainés hésitent dans l'espace
 A l'étouffer sous leur clameur.

Comme ce voyageur, en des mers inconnues
 J'erre et vais disparaître au sein des flots hurlants ;
 Le gouffre est à mes pieds, sur ma tête les nues
 S'amoncellent, la foudre aux flancs.

Les ondes et les cieux autour de leur victime
 Luttent d'acharnement, de bruit, d'obscurité ;
 En proie à ces conflits, mon vaisseau sur l'abîme
 Court sans boussole et dématé.

Mais ce sont d'autres flots, c'est un bien autre orage
 Qui livre des combats dans les airs ténébreux ;

¹ Extrait des *Poésies philosophiques*, écrit en mars 1871. On pourra voir dans ces vers que les deuils de la guerre franco-allemande avaient encore assombri le pessimisme de M^{me} Ackermann. Cette pièce est d'une rare puissance, mais l'idée en est radicalement fautive et nous ne la donnons ici qu'à titre de spécimen.

La mer est plus profonde et surtout le naufrage
Plus complet et plus désastreux.

Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés.

L'équipage affolé manœuvre en vain dans l'ombre ;
L'Épouvante est à bord, le Désespoir, le Deuil ;
Assise au gouvernail, la Fatalité sombre
Le dirige vers un écueil.

Moi que sans mon aveu l'aveugle Destinée
Embarqua sur l'étrange et frêle bâtiment,
Je ne veux pas non plus, muette et résignée,
Subir mon engloutissement.

Puisque, dans la stupeur des détresses suprêmes,
Mes pâles compagnons restent silencieux,
A ma voix d'enlever ces monceaux d'anathèmes
Qui s'amassent contre les cieux.

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.

Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris,
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner d'avoir compris.

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie
Je l'ai jeté ; je puis sombrer !

(Œuvres de Mme Ackermann (Lemerre, éditeur, Paris) : *Premières poésies. Contes, Poésies philosophiques, Pensées d'une solitaire* (1835-1882). — Critiques à consulter : M. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique* ; Anatole France, *La vie littéraire* (1890) ; Charles Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

SULLY PRUDHOMME

Né à Paris en 1839.

Nature complexe et singulièrement attachante, Sully Prudhomme possède à la fois la sensibilité affinée d'un élégiaque, la puissance intellectuelle d'un penseur, l'esprit mathématique d'un savant positiviste. Par dessus tout cela, il est un merveilleux créateur de symboles poétiques. De là vient que ses œuvres, d'une distinction si haute, comptent parmi les chefs-d'œuvre incontestés de l'école parnassienne. Il possède une âme infiniment élevée que hante le souci des plus nobles problèmes de la vie morale.

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs.

Ces deux vers de lui définissent parfaitement cette nature exquise de poète dont l'invincible idéalisme ne s'est dégagé de l'étreinte des réalités désolantes qu'au prix des plus nobles tristesses de l'intelligence et du cœur. Sully Prudhomme est le psychologue le plus subtil et le plus profond des poètes français de ce siècle. Personne n'a mieux analysé que lui les nuances délicates des sentiments et des idées. Penseur original et hardi, il a abordé victorieusement la haute poésie philosophique dans deux grands poèmes qui sont, dans leur genre, uniques en français. Il a chanté les souffrances et les inquiétudes de son âme, mais ces souffrances sont nobles et grandes; il a décrit les profonds découragements de l'intelligence et du cœur, la cruelle antinomie de la science et de la foi, mais pour montrer qu'il y a dans la conscience une invincible raison de croire à la solidarité humaine, à la dignité et à la bonté morales. Sa grande probité intellectuelle, sa haute moralité en font un des guides les plus estimés de la pensée française. C'est un de ces écrivains devant lesquels on s'arrête, à la fois respectueux et attendri.

Printemps oublié ¹.

Ce beau printemps qui vient de naître
A peine goûté va finir,
Nul de nous n'en fera connaître
La grâce aux peuples à venir :

Nous n'osons plus parler des roses;
Quand nous les chantons, on en rit,
Car des plus adorables choses
Le culte est si vieux qu'il périt;

¹ Extrait des *Stances et poèmes* (1865).

Les premiers amants de la terre
 Ont célébré Mai sans retour,
 Et les derniers doivent se taire,
 Plus nouveaux que leur propre amour.

Rien de cette saison fragile
 Ne sera sauvé dans nos vers,
 Et les cytises de Virgile
 Ont embaumé tout l'univers,

Ah ! frustrés par les anciens hommes,
 Nous sentons le regret jaloux
 Qu'ils aient été ce que nous sommes,
 Qu'ils aient eu nos cœurs avant nous.

Les chaînes ¹.

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
 Car j'ai de mes tourments multiplié les causes ;
 D'innombrables liens frêles et douloureux
 Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil :
 Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles ;
 Un trait d'or frémissant joint mon cœur au soleil
 Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

La cadence m'enchaîne à l'air mélodieux,
 La douceur du velours aux roses que je touche ;
 D'un sourire j'ai fait la chaîne de mes yeux,
 Et j'ai fait d'un baiser la chaîne de ma bouche.

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
 Et je suis le captif des mille êtres que j'aime ;
 Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
 Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Le vase brisé ².

Le vase où meurt cette verveine
 D'un coup d'éventail fut fêlé ;

¹ Extrait des *Stances et poèmes*. — Voici une des nobles inquiétudes du poète, à la fois intense, subtile et distinguée. Cette exquise analyse est d'une poésie rare en français.

² Extrait des *Stances et poèmes*. — Ce petit chef-d'œuvre symbolique, que Sainte-Beuve signala le premier, a beaucoup fait pour la gloire du poète.

Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

Les berceaux ¹.

Après le départ des oiseaux,
Les nids abandonnés pourrissent.
Que sont devenus nos berceaux ?
De leur bois les vers se nourrissent.

Le mien traîne au fond des greniers,
L'oubli morne et lent le dévore ;
Je l'embrasserais volontiers,
Car mon enfance y rit encore.

C'est là que j'avais nuit et jour,
Pour ciel de lit, des yeux de mère
Où mon âme épelait l'amour,
Et ma prunelle la lumière.

Sur le cœur d'amis sûrs et bons,
Femmes sans tache, sur le vôtre,
C'est un berceau que nous rêvons
Sous une forme ou sous une autre.

¹ Extrait des *Stances et poèmes*.

Cet instinct de vivre blottis
 Dure encore à l'âge où nous sommes ;
 Pourquoi donc, si tôt trop petits,
 Berceaux, trahissez-vous les hommes ?

Les yeux ¹.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
 Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
 Ils dorment au fond des tombeaux
 Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
 Ont enchanté des yeux sans nombre ;
 Les étoiles brillent toujours
 Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
 Non, non, cela n'est pas possible !
 Ils se sont tournés quelque part
 Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
 Nous quittent, mais au ciel demeurent,
 Les prunelles ont leurs couchants,
 Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
 Ouverts à quelque immense aurore,
 De l'autre côté des tombeaux
 Les yeux qu'on ferme voient encore.

Le doute ².

La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits.
 Plus d'un fuit cet abîme ou n'y prend jamais garde ;
 Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde.
 J'y descends à travers la plus noire des nuits ;

Et j'entraîne le câble aussi loin que je puis ;
 Or, je l'ai déroulé jusqu'au bout : je regarde,

¹ Extrait des *Stances et poèmes*. — Cette pièce, où éclate l'invincible idéalisme de l'auteur, renferme un des plus beaux symboles de la poésie française.

² Extrait des *Epreuves* (1886).

Et, les bras étendus, la prunelle hagarde,
J'oscille sans rien voir ni rencontrer d'appuis.

Elle est là cependant, je l'entends qui respire ;
Mais, pendule éternel que sa puissance attire,
Je passe et je repasse et tâte l'ombre en vain ;

Ne pourrai-je allonger cette corde flottante,
Ni remonter au jour dont la gaité me tente ?
Et dois-je dans l'horreur me balancer sans fin ?

Homo sum ¹.

Durant que je vivais, ainsi qu'en plein désert,
Dans le rêve, insultant la race qui travaille,
Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille
S'enivre, et ne sait plus à quoi l'outil lui sert,

Un soupir, né du mal autour de moi souffert.
M'est venu des cités et des champs de bataille,
Poussé par l'orphelin, le pauvre sur la paille,
Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert.

Ah ! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente,
D'un bonheur sans rayons jouit et se contente,
Stoïque impitoyable en sa sérénité ?

Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme,
Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
Et j'ai tous les soucis de la fraternité.

Première solitude ².

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours ;
Les autres font leurs cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées ;
Ils ont l'air sage et délicat.

¹ Extrait des *Epreuves*.

² Extrait des *Solitudes* (1860).

Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents :
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,
Et les gourmands sont leurs copains ;
Leurs camarades les croient riches,
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,
Son ombre les rend malheureux.
Ces enfants n'auraient pas dû naître,
L'enfance est trop dure pour eux !

Oh ! la leçon qui n'est pas sue,
Le devoir qui n'est pas fini !
Une réprimande reçue,
Le déshonneur d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre !
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir :

La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls des lits de fer ;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison ;

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu' alors vous leur paraissez loin !
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,
 Les couvertures qu'il leur faut :
 D'autres que vous les leur ont mises,
 Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,
 Ils ne peuvent vous oublier,
 Et cachent leurs petites têtes,
 En sanglotant, sous l'oreiller.

La voie lactée ¹.

Aux étoiles j'ai dit un soir :
 « Vous ne paraissez pas heureuses ;
 Vos lueurs, dans l'infini noir,
 Ont des tendresses douloureuses.

« Et je crois voir au firmament
 Un deuil blanc mené par des vierges
 Qui portent d'innombrables cierges
 Et se suivent languissamment.

« Etes-vous toujours en prière ?
 Etes-vous des astres blessés ?
 Car ce sont des pleurs de lumière,
 Non des rayons, que vous versez.

« Vous, les étoiles, les aïeules
 Des créatures et des dieux,
 Vous avez des pleurs dans les yeux... »
 Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

« Chacune de nous est très loin
 Des sœurs dont tu la crois voisine ;
 Sa clarté caressante et fine
 Dans sa patrie est sans témoin ;

« Et l'intime ardeur de ses flammes
 Expire aux cieux indifférents. »
 Je leur ai dit : « Je vous comprends !
 Car vous ressemblez à des âmes :

¹ Extrait des *Solitudes*.

« Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

L'Agonie ¹.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
Ne me dites rien ;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien.

La musique apaise, enchante et délie
Des choses d'en bas :
Bercez ma douleur ; je vous en supplie,
Ne lui parlez pas.

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir :
J'aime mieux les sous qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir :

Une mélodie où l'âme se plonge
Et qui, sans effort,
Me fera passer du délire au songe,
Du songe à la mort.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
Ne me dites rien.
Pour allègement un peu d'harmonie
Me fera grand bien.

Vous irez chercher ma pauvre nourrice,
Qui mène un troupeau,
Et vous lui direz que c'est un caprice,
Au bord du tombeau,

D'entendre chanter, tout bas, de sa bouche,
Un air d'autrefois,
Simple et monotone, un doux air qui touche
Avec peu de voix.

¹ Extrait des *Solitudes*

Vous la trouverez : les gens des chaumières
 Vivent très longtemps ;
 Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères
 Plusieurs fois vingt ans.

Vous nous laisserez tous les deux ensemble :
 Nos cœurs s'uniront ;
 Elle chantera d'un accent qui tremble,
 La main sur mon front.

Lors elle sera peut-être la seule
 Qui m'aime toujours ;
 Et je m'en irai dans son chant d'aïeule
 Vers mes premiers jours,

Pour ne pas sentir, à ma dernière heure,
 Que mon cœur se fend,
 Pour ne plus penser, pour que l'homme meure
 Comme est né l'enfant.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
 Ne me dites rien ;
 Faites que j'entende un peu d'harmonie,
 Et je mourrai bien.

L'Étranger ¹.

Je me dis bien souvent : De quelle race es-tu !
 Ton cœur ne trouve rien qui l'enchaîne ou ravisse,
 Ta pensée et tes sens, rien qui les assouvisse :
 Il semble qu'un bonheur infini te soit dû.

Pourtant, quel paradis as-tu jamais perdu ?
 A quelle auguste cause as-tu rendu service ?
 Pour ne voir ici-bas que laidure et que vice,
 Quelle est ta beauté propre et ta propre vertu ?

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
 A mes dégoûts divins, il faut une origine :
 Vainement je la cherche en mon cœur de limon ;

Et, moi-même étonné des douleurs que j'exprime,
 J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
 Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom.

¹ Extrait des *Vaines tendresses* (1875).

Le Zénith¹.

I

Saturne, Jupiter, Vénus, n'ont plus de prêtres.
L'homme a donné les noms de tous ses anciens maîtres
A des astres qu'il pèse et qu'il a découverts,
Et des dieux le dernier dont le culte demeure,
A son tour menacé, tremble que tout à l'heure
Son nom ne serve plus qu'à nommer l'univers.

Les paradis s'en vont ; dans l'immuable espace
Le vrai monde élargi les pousse ou les dépasse.
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée en poussières,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la Raison.

Nous savons que le mur de la prison recule,
Que le pied peut franchir les colonnes d'Hercule,
Mais qu'en les franchissant il y revient bientôt ;
Que la mer s'arrondit sous la course des voiles ;
Qu'en trouant les enfers on revoit des étoiles ;
Qu'en l'univers tout tombe, et qu'ainsi rien n'est haut.

Nous savons que la terre est sans piliers ni dôme,
Que l'infini l'égale au plus chétif atome ;
Que l'espace est un vide ouvert de tous côtés,
Abîme où l'on surgit sans voir par où l'on entre,
Dont nous fuit la limite et dont nous suit le centre,
Habitable de tout, sans laideurs ni beautés ;

Que l'homme, fier néant, n'est qu'un des parasites
D'une sphère oubliée entre les plus petites,
Parasite à son tour des crins d'or du soleil,
Qu'à peine pesons-nous aux balances du gouffre,
Et que le plus haut cri de notre chair qui souffre
S'y perd comme un vain songe au fond d'un noir sommeil.

Eh bien ! quoique l'azur ait déçu nos sondages,
Nous lui rendons encore un vieux reste d'hommages,

¹ Extrait d'un beau poème portant le même titre, dédié aux victimes de l'ascension du ballon *le Zénith*. On peut saisir ici, merveilleusement réalisé, l'alliage si rarement obtenu de l'esprit scientifique et de la poésie.

Nous n'espérons jamais sans y lever les yeux.
 D'où nous vient ce penchant à redresser la tête,
 Ce geste, cher à l'homme, inutile à la bête,
 Involontaire appel de la pensée aux cieus !

Est-ce de la foi morte un importun vestige ?
 Est-ce un pli séculaire et que rien ne corrige,
 Par la race hérité des pâtres d'Orient ?
 Est-ce un natif instinct propre à l'humain génie ?
 Ou n'est-ce qu'un hasard, la fortuite harmonie
 D'un souriant désir et d'un bleu souriant ?

Cet accord est profond, quelle qu'en soit la cause :
 Dès que l'humanité fut au soleil éclore,
 Elle a comme un calice ouvert au ciel son cœur,
 Et, comme on voit planer un encens qui s'exhale,
 Depuis lors, où bleuit la voûte colossale,
 Plane son grand espoir, de sa raison vainqueur.

Et tant qu'on redira l'audace et l'infortune
 Des premiers qu'a punis la divine rancune
 Pour être allés ravir à ses sources le feu,
 Les mortels frémiront d'épouvante et d'envie
 A voir quelqu'un des leurs aventurer la vie
 Jusqu'aux bornes de l'air, au pays de leur vœu :

Comme s'ils sentaient là leur chaîne qui s'allège,
 Et que ce fût encore un bonheur sacrilège ;
 Comme si Prométhée, après des milliers d'ans,
 Pour nous encore aux dieux volant des étincelles,
 Achevait aujourd'hui par l'osier des nacelles
 L'attentat commencé par le roc des Titans !

II

Elevez-vous, montez, sublimes Argonautes,
 Au-dessus de la neige, à des blancheurs plus hautes,
 Aussi loin que se creuse à l'atmosphère un lieu !
 Où monte le souci du front des astronomes,
 Où monte le soupir du cœur des plus grands hommes,
 Plus haut que nos saluts, plus loin que notre adieu !
 Les câbles sont rompus : tout à coup seul et libre,
 Le ballon qui poursuit son fuyant équilibre

S'engouffre, par l'espace aussitôt dévoré.
 Dans un emportement qui ressemble à la joie,
 Plus prompt que le faucon sur l'invisible proie,
 Il s'élançe, en glissant, vers son but ignoré.

Où vont ceux que ravit l'impétueuse allure
 De cette étrange nef pendue à sa voilure,
 Sans gouvernail ni proue, en une mer sans bord ?
 Au gré de tous les vents, traînés à la dérive,
 Ne songent-ils qu'à tendre où nul vivant n'arrive,
 Navigateurs lancés pour n'atteindre aucun port ?

La foule ardente et fruste où survit Encelade
 Dans leur ascension n'aime que l'escalade,
 Les admire en tremblant et ne les comprend pas :
 « S'ils ne sont point partis pour mordre à l'ambrosie,
 Et voir en son entier la nature éclaircie,
 Quel but, dit-elle, atteint ce formidable pas ?

» S'ils ne sont point partis pour la cime des choses
 Pour y voir frissonner la première des causes,
 Et ce frisson courir au dernier des effets,
 Pour aller jusqu'à Dieu lire dans ses yeux mêmes
 Le mot de la justice et du bonheur suprêmes,
 Quels profits leur courage étrange aura-t-il faits ? »

Ils répondent : « La cause et la fin sont dans l'ombre ;
 Rien n'est sûr que le poids, la figure et le nombre,
 Nous allons conquérir un chiffre seulement ;
 Ils sont loin les songeurs de Milet et d'Elée
 Qui, pour vaincre en un jour tout l'inconnu d'emblée,
 Tentaient sur l'univers un fol embrassement !

» Nous ne nous flattons plus, comme ces vieux athlètes,
 De forcer, sans flambeau, les ténèbres complètes,
 Pour saisir à tâtons ce monstre corps à corps ;
 Il nous suffit, à nous, devant le sphinx énorme,
 D'éclairer prudemment de point en point sa forme,
 Et d'en lier les traits par de justes raccords.

» Ils sont loin les rêveurs subtils d'Alexandrie,
 Et ceux qui reniaient la terre pour patrie !
 Nous ne nous flattons plus de la fuir, aujourd'hui ;

A quelque évasion que l'air pur nous invite,
L'air même est notre géole, avec nous il gravite,
Il est terrestre encore et tout l'azur c'est lui !

» Mais la terre suffit à soutenir la base
D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase ;
L'astronomie atteint où ne meut plus l'azur :
Sous des plafonds fuyants, chasseresse d'étoiles,
Elle tisse, Arachné de l'infini, ses toiles,
Et suit de monde en monde un fil sublime et sûr.

» Montés pour redescendre avec la même charge,
Nos corps lourds n'auront pu que faire un pas plus large,
Un orbe un peu plus haut sur le sol en rampant,
Mais nous aurons du moins goûté la certitude,
Ce qu'en vain demandaient les pères de l'étude
A leurs fronts isolés qu'ils s'en allaient frappant.

» Et peut-être plus tard, si la pensée humaine
Touche au fond du mystère en tirant sur sa chaîne,
Le chiffre sans éclat qu'au ciel nous aurons lu,
Longtemps enseveli comme une valeur nulle,
Doit surgir glorieux dans l'unique formule
D'où le problème entier sortira résolu ! »

La lutte pour la vie¹.

Tout vivant n'a qu'un but : persévérer à vivre ;
Même à travers ses maux il y trouve plaisir ;
Esclave de ce but qu'il n'eut point à choisir,
Il voue entièrement sa force à le poursuivre.

Ce qui borne ou détruit sa vie, il s'en délivre ;
Ce qui la lui conserve, il tâche à s'en saisir :
De là le grand combat, pourvoyeur du désir.
Que l'espèce à l'espèce avec apreté livre.

Ou tuer, ou mourir de famine et de froid,
Qui que tu sois, choisis ! sur notre horrible sphère
Nul n'évite en naissant ce carrefour étroit.

¹ Extrait de *la Justice* (1878), poème philosophique admirable, où le poète a traité les plus hauts problèmes de la vie. Après y avoir exposé toutes les raisons scientifiques qui font douter de la justice, posé alternativement la thèse et l'antithèse du mal et du bien, il résout cette antinomie en une synthèse d'une dialectique serrée qui sert de conclusion spiritaliste au poème.

Un titre pour tuer, que le besoin confère,
Où la nature absout du mal qu'elle fait faire,
Un brevet de bourreau, voilà le premier droit.

Entre États ¹.

Quand deux États rivaux, aux bornes mitoyennes,
Pour se les disputer lèvent leurs étendards,
Et qu'après maint exploit, tous, conscrits et soudards,
Ont amplement fourni la pâture aux hyènes,

Il se peut qu'en changeant les frontières anciennes
La victoire à l'aveugle ait mieux taillé les parts,
Ou que le favori de ses sanglants hasards
Occupe uniquement les terres qu'il fait siennes :

N'importe! quels qu'ils soient, les arrêts du canon
Demeurent viciés, équitables ou non :
La sentence du meurtre est toujours immorale.

Chaque ennemi par l'autre est devant Dieu cité;
Mais le juge est suspect dans chaque cathédrale,
Où l'encens le provoque à la complicité.

L'Idéal ².

Une suprême fin lie entre eux tous les cœurs;
Elle se cache à nous et pourtant nous attire,
Par le même idéal hantés, sans nous le dire,
Dans nos communs transports, dans nos vagues langueurs.

Cet idéal émeut jusques à ses moqueurs,
Sur la place publique, aux jours de saint délire
Où d'un peuple, vibrant comme une immense lyre,
L'âme unique s'exhale en formidables chœurs !

Nous pressentons alors quelque cité dernière,
Où s'uniront nos mains, nos fronts dans la lumière,
Tous frères, et rois tous par un sacre pareil ;

C'est dans notre tourmente une vive éclaircie,
Dont nous reste longtemps la splendeur obscurcie,
Comme aux yeux refermés luit un profond soleil.

¹ Extrait de *la Justice*.

² Extrait de *la Justice*.

La paix future ¹.

Le sang pur versé tant de fois
 Pour la fraternité rêvée
 Attiédit le bronze où des lois
 La lettre, qui tue, est gravée.

Un jour les cœurs, tous envahis
 Par le grand flux d'amour qui monte.
 De s'être si longtemps haïs
 N'auront plus que surprise et honte.

Il nous semble que le présent
 N'offre que rapine et carnage,
 Toujours pourtant il en surnage
 Un nouveau dogme bienfaisant.

Toujours les causes magnanimes
 Ont leur triomphe, lent ou prompt :
 Fumés par le sang des victimes,
 Les oliviers triompheront !

Le rêve suprême ².

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes ?
 Dans un sentier tout jonché de lilas
 La solitude alanguissait nos pas,
 Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

Où sombrait le soleil, dans un lointain pays,
 Nos cœurs rêvaient une patrie absente...
 Quand une note au ciel retentissante
 Comme un trait d'or soudain s'éleva du taillis ;

Une autre, puis une autre, en sonores fusées
 Par temps égaux jaillirent de ce bois ;
 Puis, d'un essor qui s'essayait, la voix
 Préluda vaguement par roulades brisées.

¹ Extrait de *la Justice*.

² Extrait du *Bonheur* (1888), poème d'une métaphysique hardie où l'auteur a essayé de résoudre poétiquement la question de l'au-delà. — Cet extrait, d'un charme si délicat et si touchant, montre que, dans les questions philosophiques les plus abstraites, le poète sait garder sa fraîcheur d'imagination et tout le charme de son âme exquise.

Tu l'arrêtas, le doigt sur la bouche, et me dis :
« Le rossignol chante! prêtons l'oreille. »
Avidement tu l'écoutais, pareille
A quelque ange en exil au seuil du paradis.

La nuit mélancolique achevait de descendre
Et semblait sur le parc avec lenteur tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober;

L'écharpe du zéphyr frissonnait sans murmure,
Et molle s'affaissait sur les prés assoupis ;
Le ciel, obscur enfin, couvrit la terre obscure
Comme un dais somptueux parsemé de rubis.

Et le chant déchira, plus large et plus sonore,
De l'azur assombri les voiles plus épais,
De monde en monde allant plus haut, plus haut encore,
Troubler de l'infini l'inaccessible paix.

L'étoile au cœur de feu qui tressaille et palpite
Paraissait écouter avec étonnement
La lyre si puissante et pourtant si petite
Qui vibrait au gosier de son terrestre amant.

Ah! que ces notes sanglotantes,
Ces beaux cris épars, où souffrait
L'oiseau blessé d'un mal secret,
Caressaient nos âmes, flottantes
Du vœu stérile au vain regret!

Nous pleurions, nous croyions entendre
Tour à tour triompher, gémir,
Douter, croire, espérer, frémir,
Dans cette voix vaillante et tendre,
Le genre humain prince et martyr.

Car un mal aussi le tourmente
Quand, sous les riches nuits d'été,
Par l'appel de l'immensité
A fuir sa planète inclémente,
Il sent qu'il est sollicité,

Mais que, trop fragile et trop brève,
L'aile d'Icare audacieux
Jusqu'au seuil effleuré des cieux
A cette fange ne l'enlève
Que pour l'y précipiter mieux !

Nous revînmes, gagnés par un trouble indicible,
Nous parlant du bonheur qui ne sera possible
 Qu'ailleurs, plus tard, très loin, très haut...
Dans un astre où l'amour sans mensonge et sans tache,
D'incorruptibles cœurs indissoluble attache,
 Respirera l'air qu'il lui faut !

Puis dans le vieux salon désert, calme retraite
Qu'éclairait mollement une lune discrète,
 Tu t'assis à ton clavecin ;
Une gamme rapide en émut chaque touche,
Et tu laissas éclore et vibrer sur ta bouche
 L'angoisse qui gonflait ton sein.

Tu repris d'une voix pénétrante et fiévreuse,
Pour en approfondir la douceur douloureuse,
 Tous les trilles du rossignol ;
Ton art en fit monter jusqu'à Dieu l'harmonie
Sur les ailes que prête aux sons l'humain génie
 En les accouplant à son vol !

J'écoutais, tour à tour lente ou vive, ta plainte
Descendre, s'élever, puis retomber éteinte,
 Puis ardente se ranimer ;
Echo vivant, mon cœur en sentait chaque phrase
A ton gré, tour à tour, le ravir dans l'extase,
 Dans la détresse l'abîmer...

Ton chant s'évanouit comme un baiser qui tremble,
Et sous tes doigts tendus, arrêtés tous ensemble,
 Expira le dernier accord ;
Et pâle, les yeux clos, la tête renversée,
Stella, tu répondis tout bas à ma pensée :
 « Après la mort, après la mort ! »

Le monde futur ¹.

Lamentable océan des douleurs, dont la houle
 Se soulève en hurlant, s'affaisse et se déroule
 Et marche en avant sans repos !
 N'est-il donc pas encore apparu sur ta route
 Un monde fraternel où quelque ami t'écoute ?
 N'aurais-tu nulle part d'échos ?

Personne en ces déserts renaissants qui l'engouffrent
 N'est-il apte à comprendre un cri d'âmes qui souffrent,
 Un appel d'humain désespoir ?
 Le Temps amasse en vain décombres sur décombres :
 Il n'a pas épuisé des formes et des nombres
 L'interminable réservoir.

L'humanité là-bas est peut-être une ébauche
 Qu'il s'essaie à pétrir, qu'il éprouve et qu'il fauche
 Pour l'achever durable ailleurs...
 Ah ! si tu rencontrais quelque terre accomplie
 Où jeune elle apparaît émondée, embellie,
 Heureuse par des dons meilleurs,

Et si là d'autres cœurs aux résonnantes fibres
 Battaient à l'unisson des plaintes dont tu vibres,
 Emus d'un amour bienfaisant ;
 Si, possesseurs du vrai, de règles enfin sûres,
 D'autres esprits pour baume aux terrestres blessures
 T'offraient leur sagesse en présent !

Marche ! Là-bas grandit dans les ombres épaisses
 Un globe qui ressemble à celui que tu laisses
 Derrière toi décroître et fuir...
 Autour de son soleil qui se rapproche il vole,
 Il blanchit, décoré d'une douce auréole,
 Et commence à s'épanouir.

(Œuvres à lire de Sully Prudhomme (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stances et poèmes* (1865) ; *les Solitudes* (1869) ; *les Destinées* (1872) ; *les Vaines tendresses* (1875) ; *la Justice* (1878) ; *le Prisme* (1886) ; *le Bonheur* (1888) ; *Testament poétique* (1904). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* ; Théophile Gautier, *Rapport sur la poésie française de 1857 à 1867* ; Guyau, *L'art au point de vue sociologique* ; Brunetière, *L'Évolution de la poésie lyrique* ; Jules Lemaitre, *les Contemporains* ; Gaston Paris, *Penseurs et poètes* (1896).

¹ Extrait du *Bonheur*.

FRANÇOIS COPPÉE

Né à Paris en 1842.

Si la caractéristique du Parnasse était, comme on l'a dit à tort, le culte de la forme et l'habileté technique, François Coppée serait un des écrivains les mieux caractérisés de cette école. Chez lui, la perfection du style est, en effet, l'élément principal ; il possède tous les secrets de la langue poétique, et sait s'en servir avec une grande virtuosité ; c'est un des meilleurs versificateurs français. Dans la plupart de ses œuvres, le fond ne vaut pas la forme ; il a des qualités très appréciables, mais il manque d'inspiration et d'ampleur. Par ses tendances générales, Coppée est un réaliste et un moderniste. Formé en dehors de la culture classique, car la pauvreté de sa famille l'empêcha de finir ses humanités, il n'a jamais traité les grands thèmes antiques que les autres parnassiens ont tant recherchés ; de même, il ne s'est jamais élevé jusqu'aux régions philosophiques. Sa poésie, d'ailleurs très originale et très remarquable dans son genre, plonge par toutes ses racines dans la vie moderne, dans la réalité ambiante. Le poète a fait avec les incidents de sa vie sentimentale du lyrisme élégiaque, il a peint des intérieurs de vie bourgeoise, des scènes d'intimité familière ; mais sa plus grande originalité est d'avoir fait entrer dans la poésie française les petits, les humbles, les pauvres, que l'art aristocratique des poètes avait jusque-là dédaignés. Sans grande élévation, tombant même fréquemment dans la banalité, Coppée a beaucoup de charme pittoresque, de grâce attirante, d'éloquence attendrie. Dans son théâtre en vers, élégiaque ou dramatique, il s'est élevé beaucoup plus haut que dans ses poèmes. Ses plus belles pièces n'ont pas la superbe envolée lyrique du drame d'Hugo, mais elles sont plus pondérées et contiennent des situations dramatiques d'une très grande beauté. Par l'ensemble de son œuvre, Coppée est certainement un grand poète, et l'on s'explique qu'il plaise à la fois à la foule et aux lettrés.

Promenade ¹.

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
 Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
 Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
 Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
 Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
 Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
 Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre,
 Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,

¹ Extrait des *Intimités* (1868). La pièce n'a pas de titre, dans le recueil.

Ou comme un exilé, promeneur assidu,
 Regarde du coteau le pays défendu
 Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
 Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
 Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
 Dans la poussière, voir le soleil se coucher
 Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
 Contempler les couleurs splendides et les formes
 Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
 Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
 M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
 Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
 Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
 Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
 L'amphithéâtre noir des collines recule,
 Et, tout au fond du val profond et solennel,
 Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
 Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
 A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
 Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
 Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
 Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
 Le sifflet douloureux des machines stridentes,
 Ou l'aboïement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
 Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
 Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
 Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

La petite marchande de fleurs ¹.

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,
 Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
 Nous voulions profiter de la belle gelée.
 Moi chaudement vêtu, toi bien emmitoufflée
 Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
 Nous franchissions, parmi les couples élégants,
 La porte de la blanche et joyeuse avenue,
 Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue

¹ Extrait des *Intimités*. La pièce est sans titre.

Et livide, tenant des fleurettes en main,
 Accourut, se frayant à la hâte un chemin
 Entre les beaux habits et les riches toilettes,
 Nous offrir un petit bouquet de violettes.
 Elle avait deviné que nous étions heureux
 Sans doute et s'était dit : — Ils seront généreux.
 Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
 En souriant avec ce sourire qui tousse.
 Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
 Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
 Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
 Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures.
 Je voyais ton cou rose et blanc sous la fauchon.
 Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
 Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
 Mais la gaité s'était envolée, et nos âmes
 Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.
 Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

L'Attente ¹.

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
 De l'Océan et dans la dernière maison,
 Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
 Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
 Sa robe est claire ; et bien que les soucis pesants
 Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
 Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
 Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
 Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
 Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
 S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
 A cette place où doit reparaitre la voile
 Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

¹ Extrait des *Poèmes modernes* (1869).

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal ; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étaie au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très-loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est perdue en un coin ;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi ;
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas ! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir ;
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
 Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
 Les planches d'un herbier éparses sur la table,
 Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes, autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
 Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
 Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
 Le chapelet mystique et doux du souvenir ;

Et quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
 Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
 Des matelots joyeux d'apercevoir la terre
 Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

Petits bourgeois¹.

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
 Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
 Et le modeste sort dont je suis envieux,
 Si je travaille bien et si je deviens vieux,
 Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
 C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
 Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
 Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
 Oui, cette vie intime est digne du poète.
 Voyez : le toit pointu porte une girouette,
 Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
 Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
 Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,
 Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
 Au soleil de midi, dort couché sur le flanc.
 Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
 Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
 Marche dans le sentier principal et s'approche
 Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
 Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
 Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote ;
 Au près d'elle, le chat joue avec la pelote.

¹ Extrait des *Humbles* (1872), le recueil le plus caractéristique pour étudier la poésie familière et réaliste de l'auteur.

La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
 Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
 Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
 Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
 Même quelques détails vaguement aperçus :
 Une pendule avec Napoléon dessus
 Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise
 Mais ne souriez pas. Car on doit être à l'aise,
 Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
 Dans ce logis de sage observé du chemin.
 Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
 Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie
 Tout est patriarcal et traditionnel.
 Ils mettent de côté la bûche de Noël,
 Ils songent à l'avance aux lessives futures
 Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
 Ils boivent du cassis, innocente liqueur !
 Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
 Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
 Le premier jour de l'an et les anniversaires,
 D'observer le Carême et de tirer les Rois,
 De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
 D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
 Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?
 — Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
 Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
 Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
 Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
 Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
 Et, bien que les après-midi soient étouffants,
 L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
 Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
 On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
 Et la lune se lève au moment du café.
 Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
 Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
 Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
 Et chargés de bouquets énormes de lilas.
 — Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
 Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,

Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

La mort des oiseaux¹.

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir ?

L'hirondelle du Boudha².

Quand son enseignement eut consolé le monde,
Le Boudha, retiré dans la djongle profonde,
Et du seul Nirvâna désormais soucieux,
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux ;
Et, gardant pour toujours cette sainte attitude,
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin,
Avant d'être absorbé par le Néant divin.
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile
Le corps ossifié de l'ascète immobile ;
Les lianes grimpaient sur son torse engourdi
Que ne réchauffait plus le soleil de midi ;
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes paupières,
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.
Il aurait dû mourir, par la faim consumé ;
Mais les petits oiseaux, dont il était aimé,
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleuries,
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait
Le Boudha vénérable, absolument parfait.

¹ Extrait des *Humbles*.

² Extrait du recueil *les Récits et les Elégies* (1878).

Donc mille et mille fois, et mille fois encore,
 La lune qui blanchit et le soleil qui dore
 Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,
 Sans que se fût distraite un seul instant en lui
 Sa pensée, en un songe immuable perdue,
 Lorsque, dans sa main droite, au ciel toujours tendue,
 Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,
 Une hirondelle vint, un jour, et fit son nid.
 L'extase du Boudha ne parut point troublée
 Par cette confiante et fidèle exilée
 Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,
 Des froids climats du Nord revenait, chaque hiver,
 Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible
 Dans le creux de la main du rêveur impassible.
 A la fin, cependant, elle ne revint plus.
 Et, quand les derniers temps furent bien révolus
 Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,
 Lorsque l'Himalaya se fut couvert de neige,
 Et lorsque tout espoir fut perdu, le Boudha
 Détourna lentement la tête ; il regarda
 Sa main vide ; et les yeux du divin solitaire,
 Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur terre,
 Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux
 Eleints et fatigués de contempler les cieux,
 Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes,
 S'emplirent tout à coup de deux larmes brûlantes ;
 Et celui dont l'esprit était resté béant
 Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,
 Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,
 Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

La tête de la Sultane ¹.

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet,
 Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,
 N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance !
 Parfois, dans un léger caïque de plaisance

¹ Extrait du recueil *les Récits et les Élégies*. — Sans être comparable à Victor Hugo, Leconte de Lisle ou Heredia, Coppée est un poète épique très distingué. On pourra voir, dans le tragique récit qui suit, qu'il possède la force et l'énergie dans la mesure.



Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
 Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
 De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
 Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.
 Comme un noble étalon irrité par un taon,
 Ayant toujours au cœur ce désir, le sultan
 Savait que les soldats lui seraient nécessaires,
 Et souvent il jetait de l'or aux janissaires;
 Mais ceux-ci, par la paix trop longue corrompus,
 N'étaient jamais assez abreuvés ni repus,
 Et réclamaient de lui toujours plus de largesse ;
 Si bien que Mahomet, dans sa haute sagesse,
 De leur plainte vénale un jour se fatigua.
 Furieux, il avait souffleté leur aga,
 Et s'était enfermé dans son harem de Brousse.
 Comme la soldatesque aisément se courrouce,
 Bientôt l'émeute, avec ses cris et ses sifflets,
 S'agita sourdement autour du vieux palais
 Qui demeurait toujours clos, muet et terrible.
 Devant le mur roussi que l'ardent soleil criblo,
 La foule des soldats mutins, qu'on reconnaît
 A la cuiller de bois pendue à leur bonnet,
 Se rassemble et s'indigne en tumultueux groupes.
 Car on a répandu ce bruit parmi les troupes
 Que celui qui les traite avec tant de dédain,
 Dans un kiosk enfoui sous l'ombre d'un jardin
 Où, même en plein midi, le jour à peine filtre,
 Accablé de langueur et charmé par un philtre,
 Fatigue de son poids les coussins d'un sofa.
 On dit qu'une Epirote aux yeux bleus triomphe
 De ses anciens désirs de guerre et de victoire,
 Et que Mahomet deux, au mépris de sa gloire,
 Ne veut plus désormais que vivre par les sens
 Et, la guitare en main, chanter des vers persans.
 Et la révolte croît comme la mer qui monte.

« Honte au sultan lascif et lâche ! cent fois honte ! »
 Répète en menaçant le murmure irrité,
 Comme un bourdonnement de mouches en été.
 « L'argent qu'on réclamait, on n'y songe plus guère.
 Nous voulons des combats, du sang et de la guerre.

Le grand sabre d'Othman se rouille. Prétend-on
 Nous engraisser pour rien de riz et de mouton ?
 On se fût contenté de trois aspres de paie ;
 Mais malheur au sultan qu'un candjiar effraie
 Et que deux yeux pervers tiennent en leur pouvoir !
 Qu'il vienne ! Nous voulons lui parler et le voir,
 Et nous n'attendrons pas plus longtemps sa réponse.
 Ouvrez-nous sur le champ la porte, ou qu'on l'enfonce !
 Nul de nous n'est un chien qu'on lui dise : « Va-t'en ! »
 Le sultan ! le sultan ! nous voulons le sultan ! »

Ainsi, montrant le poing, la sédition gronde ;
 Mais la porte mauresque aux clous d'or, lourde et ronde,
 Reste close, et toujours le sérail est fermé.

Pourtant Khalil-Pacha, le vizir bien aimé,
 Le seul des courtisans qui puisse se permettre
 De frapper au harem et d'approcher du maître,
 Insiste pour le voir et veut être entendu.
 Sur un large divan mollement étendu
 Et coiffé du turban d'où jaillit son aigrette,
 Mahomet le reçoit dans la chambre secrète
 Où fument des parfums sur quatre trépieds d'or.
 Voluptueux et veule, il laisse errer encor
 Son indolente main sur la guzla d'Épire ;
 Et celle qui commande au maître de l'empire
 Et cause contre lui tant de rébellion,
 Presque nue à ses pieds sur la peau d'un lion,
 De ses longs cheveux noirs voile ses formes blanches.
 Khalil, courbant le front et les mains sous ses manches,
 Attend que de parler il obtienne loisir.

« Que veut, dit le sultan, mon fidèle vizir ?
 Pour venir me troubler ici, sans qu'on l'appelle,
 L'instant est mal choisi... Car ma sultane est belle,
 Et je lui récitais des vers dignes d'Hafiz.
 — Par Allah ! lui répond Khalil, ô noble fils
 Du grand Mourad, cette heure est bien plus mal choisie
 Pour l'ivresse amoureuse et pour la poésie.
 Tes soldats révoltés vont forcer le palais.
 Par ton aspect sublime, ô maître, apaise-les.



Hautesse, montre-toi. Fais-les, par ta présence,
 Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
 Ils se rappelleront quels respects te sont dus ;
 Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus ! »

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
 Mahomet deux sourit toujours à son esclave,
 Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
 Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
 L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries,
 Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
 Du caftan de drap d'or où brillent des rubis.

« Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,
 Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères
 Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
 Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien. »

Puis faisant signe à Djem, l'eunuque nubien
 Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
 Sur laquelle on étend son tapis de prière,
 Et déliant, avec un doux geste d'amant,
 Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
 Il dit tous bas deux mots au nègre qui se penche ;
 Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,
 Sans que par sa hautaine et sombre majesté
 Le murmure lointain paraisse être écouté,
 Allant droit au danger et certain d'y suffire,
 Il descend le superbe escalier de porphyre
 Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds ;
 Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
 Apparaît brusquement, sur la place publique,
 Le flot bariolé des fez et des turbans ;
 Et cette multitude aux milliers d'yeux flambants
 Salue en un seul cri de ses bouches sans nombre
 Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.
 Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets
 Et Djem, l'eunuque noir, quelques instants après,
 Survient et, derrière eux, dans une morne pose,
 Il se place, cachant dans un sac quelque chose.



Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas ;
 Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,
 Avec tant de mépris son regard se promène
 Qu'il force à reculer cette marée humaine.
 « Que voulez-vous ? » dit-il d'un ton terrible et bref.
 Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
 Sentent s'évanouir toute leur insolence,
 Il s'écoule un moment de très profond silence ;
 Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
 Le padischah demande encor :

« Que voulez-vous ? »

Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
 Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
 Un vétérân du temps de Bayézid-Pacha,
 Sortit des premiers rangs du peuple ; il s'approcha
 Du sultan, et, levant sa face balafrée :

« Commandeur des croyants, dit-il, tête sacrée,
 Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
 Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher,
 Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère,
 Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
 Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
 Scander-beg, Hunyade et Drakul l'empaleur,
 De te faire écouter la vérité sévère.

Commandeur des croyants, on t'aime, on te révère ;
 Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
 C'est que dans la mollesse et dans la volupté
 On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
 Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
 Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
 Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais ;
 Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres !
 Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
 Aussi vrai que je suis musulman et hadji !

— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi
 Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
 Cria Mahomet deux. Donc on croit qu'un caprice
 Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat !
 Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,

Hautesse, montre-toi. Fais-les, par ta présence,
 Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
 Ils se rappelleront quels respects te sont dus ;
 Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus ! »

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
 Mahomet deux sourit toujours à son esclave,
 Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
 Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
 L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries,
 Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
 Du caftan de drap d'or où brillent des rubis.

« Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,
 Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères
 Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
 Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien. »

Puis faisant signe à Djem, l'eunuque nubien
 Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
 Sur laquelle on étend son tapis de prière,
 Et déliant, avec un doux geste d'amant,
 Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
 Il dit tous bas deux mots au nègre qui se penche ;
 Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,
 Sans que par sa hautaine et sombre majesté
 Le murmure lointain paraisse être écouté,
 Allant droit au danger et certain d'y suffire,
 Il descend le superbe escalier de porphyre
 Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds ;
 Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
 Apparaît brusquement, sur la place publique,
 Le flot bariolé des fez et des turbans ;
 Et cette multitude aux milliers d'yeux flambants
 Salue en un seul cri de ses bouches sans nombre
 Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.
 Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets
 Et Djem, l'eunuque noir, quelques instants après,
 Survient et, derrière eux, dans une morne pose,
 Il se place, cachant dans un sac quelque chose.



Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas ;
 Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,
 Avec tant de mépris son regard se promène
 Qu'il force à reculer cette marée humaine.
 « Que voulez-vous ? » dit-il d'un ton terrible et bref.
 Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
 Sentent s'évanouir toute leur insolence,
 Il s'écoule un moment de très profond silence ;
 Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
 Le padischah demande encor :

« Que voulez-vous ? »

Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
 Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
 Un vétéran du temps de Bayézid-Pacha,
 Sortit des premiers rangs du peuple ; il s'approcha
 Du sultan, et, levant sa face balafrée :
 « Commandeur des croyants, dit-il, tête sacrée,
 Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
 Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher,
 Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère,
 Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
 Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
 Scander-beg, Hunyade et Drakul l'empaleur,
 De te faire écouter la vérité sévère.
 Commandeur des croyants, on t'aime, on te révère ;
 Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
 C'est que dans la mollesse et dans la volupté
 On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
 Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
 Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
 Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais ;
 Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres !
 Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
 Aussi vrai que je suis musulman et hadji !

— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi
 Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
 Cria Mahomet deux. Donc on croit qu'un caprice
 Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat !
 Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,

A fait fondre l'orgueil de ce cœur intrépide !
 Vous avez pu le croire aussi, troupe stupide !
 Vous avez cru, soldats vantards et querelleurs,
 Qu'on domptait le lion avec un frein de fleurs !
 Eh bien ! vous allez voir la marque de sa griffe.
 Vous osez m'accuser, moi, sultan, moi, khalife,
 Moi, la forme terrestre et visible d'Allah !
 Fils de chiens, ma réponse est prête... La voilà ! »

Et quand il eut ainsi parlé d'une voix mâle,
 Mahomet deux plongea sa main royale et pâle
 Au sac de cuir que Djem à genoux lui tendit ;
 Puis il en arracha brusquement et brandit,
 Aux regards stupéfaits de la foule attroupée,
 Une tête saignante et fraîchement coupée,
 Celle de la sultane aux yeux couleur de ciel,
 Que dans son sac immonde et pestilentiel
 Venait d'apporter là, toute chaude, l'eunuque.
 Tranchée atrocement de la gorge à la nuque,
 Sous le désordre noir des longs cheveux sanglants
 Où Mahomet crispait alors ses beaux doigts blancs,
 La tête lamentable et presque encor vivante,
 Les dents à nu, les yeux dilatés d'épouvante,
 Oscillait dans la main ferme qui la tenait
 Et sur le marbre pur lugubrement saignait ;
 Et la foule un moment resta comme étouffée
 Par l'horreur, en voyant ce monstrueux trophée
 D'où dégouttait sans cesse un gros flocon vermeil.

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
 Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
 A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
 D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira
 Tout l'horizon, jusqu'à la mer de Marmara.
 L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage ;
 Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
 Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
 Le port rempli de mâts confus, les minarets
 D'où les grâces d'Allah sont, la nuit, invoquées,
 Les coupoles de plomb des massives mosquées,
 Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,

Et le sultan debout au seuil de son sérail
 Où l'étendard aux crins de cheval flotte et bouge,
 Et la foule, et le ciel et la mer, tout fut rouge
 Et parut exprimer le présage hideux
 Des flots de sang qu'allait verser Mahomet deux !

Mais, sans voir l'effrayant symbole sur la ville,
 Déjà la populace abjecte, lâche et vile,
 D'un cri d'enthousiasme et d'amour acclamait
 Ce prince devenu bourreau, ce Mahomet,
 Qui la conviait toute à cette horrible fête.
 Criant : « Allah ! » criant le saint nom du Prophète,
 Les soldats, prosternés aux pieds de leur sultan,
 Couvraient d'ardents baisers le bas de son caftan,
 Et vers son front levaient des regards pleins d'ivresse ;
 Et, lorsque de leur rude et sauvage caresse,
 Dédaigneux, il voulut enfin se dégager,
 Comme on jette à des chiens leur charogne à ronger,
 Mahomet deux lança la tête échevelée,
 Bien loin, au beau milieu de la foule affolée,
 Qui la reçut avec un râle de plaisir ;
 Puis, joyeux et montrant du geste à son vizir
 Ce peuple qu'enivraient son crime et sa présence :
 « Et maintenant, dit-il, ils me prendront Byzance ! »

Lettre ¹.

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
 C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.
 Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
 Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
 Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
 Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
 Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut ;
 Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut,
 Je ne poursuis pas là de chimère impossible ;
 Non, non ! Mais seulement, si vous êtes sensible
 Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré
 Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,

¹ Extrait du recueil *Les Récits et les Élégies*.

Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
 Le rêve, cher enfant, où mon esprit s'égaré,
 C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
 Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
 Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette ;
 Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
 Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
 J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
 Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
 A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père,
 Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
 Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal »,
 Et de l'humanité je connais la faiblesse ;
 Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
 Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
 Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant !

Le Passant ¹.

Scène II.

SILVIA

Et n'ai-je pas le droit de chercher à connaître
 Celui qui prétendait dormir sous ma fenêtre ?

ZANETTO

Si fait. Je ne veux pas garder l'incognito.
 Je suis musicien et j'ai nom Zanetto.
 Depuis l'enfance, étant d'un naturel nomade,
 Je voyage. Ma vie est une promenade.
 Je crois n'avoir jamais dormi trois jours entiers
 Sous un toit, et je vis de vingt petits métiers
 Dont on n'a pas besoin. Mais, pour être sincère,
 L'inutile, ici bas, c'est le plus nécessaire.
 Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
 Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,
 Choisir dans le jardin les branches les plus souples.
 Je sais conduire aussi les lévriers par couples
 Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
 Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or,

¹ Cette délicieuse petite comédie élégiaque fut jouée pour la première fois en 1869 ; c'est d'elle que date le grand succès du poète.

Et suis de plus, mérite assurément très rare,
 Eleveur de faucons et maître de guitare.

SILVIA, souriant.

Toutes professions à dîner rarement,
 N'est-ce pas ?

ZANETTO

Oh ! bien moins qu'on ne croirait vraiment.
 Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique.
 L'heure de mes repas est très problématique,
 Et je suis quelquefois forcé de l'oublier
 Alors que le pays m'est inhospitalier.
 Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
 Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes ;
 Mais cela m'a donné l'âme d'un écureuil.
 Et puis presque partout on me fait bon accueil ;
 Je tiens si peu de place et veux si peu de chose !
 J'entre dans les châteaux, le soir, et je propose
 De dire une chanson pendant qu'on va souper.
 Tout en chantant, je vois le maître découper
 Le quartier de chevreuil et la volaille grasse ;
 Et ma voix en a plus de moelleux et de grâce.
 Je lance aux plats fumants de longs regards amis ;
 On comprend, et voilà que mon couvert est mis.

SILVIA

J'entends ; et vous allez à Florence sans doute ?

ZANETTO

Sans doute ? Non, Je vais par là ; mais, si la route
 Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
 Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs,
 J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage,
 Comme la feuille morte et comme le nuage.
 Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
 Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
 Avide seulement d'horizon et d'espace,
 Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe.
 On n'entend qu'une fois mes refrains familiers,
 Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers

Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
 Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
 Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
 Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
 Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
 Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
 Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
 Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
 De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
 Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
 Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
 Va toujours et n'est pas encore fatigué.

Pour la couronne ¹.

ACTE III

Scène IV

L'action se passe au XV^e siècle, dans les Balkans. Le prince Michel Brancovich a jusqu'ici vaillamment combattu contre les Turcs qui veulent envahir le pays des Bulgares. Furieux de n'avoir pas été nommé roi par ceux-ci et poussé par Bazilide, jeune princesse byzantine très astucieuse, qu'il a épousée en secondes noces, il consent à livrer à un lieutenant de Mahomet II les défilés des Balkans. Il vient donc à minuit, sous un déguisement, relever un des guetteurs chargés de mettre le feu aux bûchers disposés sur les hauteurs pour annoncer la venue des ennemis. La trahison va s'accomplir; mais le fils du traître, Constantin, une sorte de Cid des Balkans, a surpris l'horrible complot et vient en empêcher la réalisation.

MICHEL, seul.

J'ai promis, j'ai juré !... C'est le lieu, le moment,
 Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
 Quel calme ! Le torrent là-bas à peine pleure...
 Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
 Sur le pavé romain les pas de son cheval
 Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
 Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.
 N'importe ! Je suis prêt à toutes les audaces,
 Bazilide ! Tes bras amoureux d'où je sors
 Ont su, par leur étreinte, étouffer mes remords.
 Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
 Je sens une âpre joie à l'aimer jusqu'au crime,

¹ Cette pièce, qui a été jouée en 1895, est le chef-d'œuvre dramatique de Coppée. La scène que nous donnons ici est une des plus belles du théâtre

Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
 J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.
 Je l'ai juré, pâmé dans tes cheveux funèbres.
 Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
 Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
 La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
 Je te l'apporterais dans cette main brûlée !...
 Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée !

Scène V

MICHEL, CONSTANTIN

MICHEL, à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers. <

Mais quoi ?... Révê-je ?... Un homme auprès de ce rocher...

Haut, et violemment.

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.
 Au large, sur le champ... La consigne est sévère...
 Au large !...

CONSTANTIN, s'approchant.

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père.

MICHEL

Constantin !... Mon fils !

CONSTANTIN

Oui.

MICHEL

Qui t'amène, dis-moi,
 Dans cette solitude, à cette heure ?... Et pourquoi
 Cette bouche qui tremble et cette face blême ?...
 Que viens-tu faire ici ?

CONSTANTIN

Qu'y faites-vous vous-même ?

MICHEL

Réponds, et sans pousser ma patience à bout.
 Que viens-tu faire ici ?

CONSTANTIN

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL

Tu sais ?...

CONSTANTIN

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'armes ;
 Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
 Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien ;
 Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
 Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme,
 Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, à part.

Dieu juste ! j'adressais au démon mes défis.
 Et le voilà qui prend la forme de mon fils !

Haut.

Quelle démente ! As-tu vraiment fait un tel songe ?

CONSTANTIN

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
 Le trône offert, le Turc ici même attendu...
 Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, à part.

Enfer !

CONSTANTIN

Ou plutôt non... Non, ce n'est pas possible,
 Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
 J'étais pris de folie, et vous avez raison...
 Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
 Vous vouliez seulement abuser cette femme,
 N'est-ce pas ? Son baiser scellant le pacte infâme,
 Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
 Vous l'avez essuyé du revers de la main.
 Je devine. C'était une ruse, une feinte.
 C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
 Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal.
 Et vous venez ici pour donner le signal.
 Nous allons écraser Othorgul pris au piège ;
 Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
 Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
 Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar.
 Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne !

MICHEL

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
 Ah ! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
 Ose se demander si je trahis ou non.
 Mais depuis quand faut-il que le père supporte
 L'oreille de son fils aux fentes de la porte ?
 Depuis quand ai-je pris tes avis ? Depuis quand
 Le chef est-il soumis à son valet de camp ?
 Je ne daignerai pas te faire de réponse.
 Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
 Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
 Et tu vas retourner à ton poste, au château,
 Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.
 J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
 Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
 Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
 La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL

Tu prétends l...

CONSTANTIN

Ah ! je puis braver votre courroux.
 Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
 Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
 Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
 Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
 Arrière ! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.
 Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
 Mon pays du malheur, mon père de la honte.
 Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
 Place ! Je veux saisir cette torche.

MICHEL

Jamais.

CONSTANTIN

Mon père, songez-y ! mon père, prenez garde !
 Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde !...

Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
 Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
 Il était clair, hélas ! Dénoncer l'acte infâme,
 Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme !
 Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux !
 C'était la mort après quelque supplice affreux ;
 C'était, c'était surtout votre gloire passée
 Par ce crime public en un jour effacée.
 Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
 J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
 Cette atroce action d'un fils livrant son père
 M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
 Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
 Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
 Comme une feuille morte au souffle de la tombe,
 Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
 Je me suis tû. Le cœur dévoré de tourment,
 J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
 Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
 Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place !
 Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
 Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
 La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
 Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
 Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
 Mon père, n'allez pas m'en faire repentir !

MICHEL

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
 Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
 Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
 Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
 Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
 Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
 Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
 Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN

Vous abandonneriez notre vieille frontière !
 Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
 Tout le monde chrétien !

MICHEL

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN

Et le Christ, votre Dieu ?

MICHEL

Ce Dieu m'a-t-il fait roi ?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai !

CONSTANTIN

Peut-être !

La couronne est parfois trop large au front du traître,
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL

Tu m'insultes !... C'est trop de rage et de folie !

CONSTANTIN

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon ! je vous supplie !
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours !
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours !
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant,
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide !
Promesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile !
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh ! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a révé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières.
Un murmure indigné courir dans les bruyères !...

Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
 Et vous reculerez et vous ne voudrez point
 Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...
 Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
 Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux ?
 Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
 Elles que l'Occident joyeux a saluées,
 Ignoblement, ainsi que des prostituées ?
 Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas !
 Cela ne sera pas, cela ne se peut pas !
 Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
 Et je vais retrouver mon héros et mon père !
 Vous allez allumer ce bûcher de bois mort ;
 Vous arracher du cœur avec un mâle effort
 Le turpide projet, la promesse honteuse,
 Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
 Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit ;
 Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
 Emportera ce rêve horrible sur ses ailes,
 Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles !

MICHEL

C'en est assez. Debout ! car, par tous les démons !
 Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
 Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
 Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
 Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
 Va disputer plutôt sa charogne au lion
 Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
 Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
 Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant,
 On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN

Vivant !... Quelle parole avez-vous prononcée ?
 Vivant !... Oh ! quelle atroce et sanglante pensée
 Eclose en mon cerveau le torture et le mord ?

MICHEL

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort ?

CONSTANTIN

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL

Tu dis ?

CONSTANTIN

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL

Quel devoir ?

CONSTANTIN

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtement,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL

Toi ! ton épée !

CONSTANTIN

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de ma blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure,
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

Il tire son épée.

MICHEL, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,

Et vous ne combattez que pour la trahison,
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide !...
A mort le traître !

Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment.
Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle

MICHEL

Ah !

CONSTANTIN

Dieu ! qu'ai-je fait !...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide !

Soit maudit !

Il meurt.

CONSTANTIN

Le signal d'abord... Mettons le feu !...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme,
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
Étoiles, j'ai tué mon père !... Jugez-moi !...

(Œuvres à lire de François Coppée (Lemerre, éditeur, Paris) : *Le Reliquaire* (1866) ; *Intimités* (1868) ; *Poèmes modernes* (1869) ; *La grève des forgerons* (1893) ; *Les Humbles* (1872) ; *Les Récits et les Élégies* (1878) ; *Poésies* (1886-1890). Théâtre : *Le Passant* (1869) ; *Le Luthier de Crémone* (1876) ; *Le Trésor* (1880) ; *Les Jacobites* (1885) ; *Pour la couronne* (1885). — Critiques à consulter : Ed. Scherer, *Études sur la littérature contemporaine* ; Victor Cherbuliez, *Discours à l'Académie française* (1884) ; F. de Lescurc, *François Coppée, l'homme, la vie et l'œuvre* (1889) ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains, t. I.* (1885) ; Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1888).

MANUEL (EUGÈNE)

Né à Paris en 1823, mort à Paris en 1901.

Dans le Parnasse contemporain Eugène Manuel représente aussi la poésie intime et familière. Un peu avant Coppée, marchant sur les traces de Sainte-Beuve, il avait dans ses *Pages intimes*, dessiné de délicieux petits tableaux de la vie moderne. Depuis lors il a suivi une voie parallèle à celle du peintre des *Humbles*. C'est un poète délicatement sentimental, d'un charme discret, d'une sensibilité touchante. Idéaliste convaincu, il a donné à ses peintures de la réalité la teinte charmante de son âme pure. Son œuvre est noble parce qu'elle chante tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la vie, ne provoquant jamais que des émotions absolument saines.

Le rosier ¹.

Il a vécu sur un tombeau
Le rosier fleuri que j'adore :
Le mystère du froid caveau
S'épanouit dans chaque rose !

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère,
Il avait ses fleurs à tout vent
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert,
Le buis n'y vient plus en bordure ;
Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture.

Le deuil a parfois son dédain ;
On a proscrit tout ce qui tombe,
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe.

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître ;
Dans la corbeille il est perdu ;
Seul, je le vois de ma fenêtre.

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige ;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige

¹ Extrait des *Pages intimes* (1866).

Son feuillage est aussi léger,
 Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie ;
 Rien ne trahit, pour l'étranger,
 La première et sombre patrie !

Mais souvent, au déclin du jour,
 Quand la foi rêve, ou bien le doute,
 Seul, je m'approche avec amour,
 Je l'interroge et je l'écoute.

Alors, je le vois frissonner
 Au souvenir que je réveille :
 Chaque rameau semble incliner
 Vers ma lèvre sa fleur vermeille ;

Il me parle du cher blondin
 Endormi dans la paix profonde,
 Et fait passer dans mon jardin
 Comme un souffle de l'autre monde.

Vision¹.

I

J'ai vu, dans un rêve attristé,
 Deux chaumières presque pareilles ;
 Et deux voix, dans l'obscurité,
 Plaintives, frappaient mes oreilles.

Chaque logis était caché
 Dans un de ces vallons prospères
 D'où la guerre avait arraché
 Bien des enfants et bien des pères.

C'était l'hiver : l'hiver accrott
 Le souci des absents qu'on aime,
 Quand l'âpre morsure du froid
 S'attaque au blessé morne et blême !

La neige posait lentement
 Ses flocons sur les branches mortes ;
 La bise au long gémissement
 Pleurait par les fentes des portes.

¹ Extrait de *Pendant la guerre* (1872), recueil de vers touchants dans lesquels le poète a exprimé les deuils de l'Année terrible. — Cette pièce, si belle dans sa simplicité, a été écrite en novembre 1870.

Tous les chemins étaient déserts ;
Les corbeaux, sous la brume dense,
Volaient par bandes, dans les airs,
Aux festins flairés à distance.

Les deux foyers se ressemblaient ;
Et, devant le feu de broussailles,
Deux mères, dont les doigts tremblaient,
Songeaient aux lointaines batailles.

L'angoisse étreignait ces deux cœurs
Sevrés des caresses passées ;
Le devoir avec ses rigueurs
Troublait leurs naïves pensées ;

Leur esprit voyageait là-bas :
Point de lettre qui les rassure !
Quand les enfants sont aux combats,
Pour les mères tout est blessure !

L'une disait — cris obstinés,
Navrants dans sa langue ou la nôtre :
« Mein Kind !... Mein Kind !... » — Vous comprenez ?
« — Mon fils !... Mon fils !... » murmurait l'autre.

II

Et j'entendais, au même instant,
Sur un affreux champ de carnage,
Contre la souffrance luttant,
Gémir deux enfants du même âge.

C'était en hiver, et le soir ;
Les canons venaient de se taire,
Et, péle-mêle, on pouvait voir
Français, Saxons couchés à terre.

La neige aussi couvrait les bois,
Vers tous ces pâles fronts chassés ;
Un chœur de lamentables voix
Perçait la nuit sombre et glacée.

Les deux soldats se ressemblaient.
Mourant quand il fait bon de vivre ;
Et leurs pauvres membres tremblaient.
Bleuis par la bise ou le givre !

Ils sentaient, trop faibles tous deux,
Couler leur sang que rien n'éteint.
La bande des corbeaux hideux
Tournoyait sur la plaine blanche.

Ils s'éteignaient dans un ravin,
En proie aux angoisses dernières ;
Leurs yeux de loin suivaient en vain
La longue file des civières !

L'étrange réveil du passé,
Qui précède l'adieu suprême,
Evoquait pour chaque blessé
La vision de ce qu'il aime ;

Et tous deux, au moment sacré
Où la mort, en passant, vous touche,
Jetaient l'appel désespéré
Que les petits ont à la bouche :

L'un répétait — cris obstinés,
Navrants dans sa langue ou la nôtre :
« Mutter !... Mutter !... » — Vous comprenez ?
« — Maman !... maman !... » murmurait l'autre.

Viatique¹.

Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord :
Croire au Dieu qui créa le monde et l'harmonie,
Qui, d'un de ses rayons, allume le génie,
Et se révèle à lui dans le plus humble accord :
Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord.

Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord :
Il faut que le lutteur affirme la justice ;
Il faut pour le devoir qu'il s'offre en sacrifice,
Et qu'il soit le plus pur, s'il n'est pas le plus fort :
Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord.

Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord :
Croire à l'âme immortelle, aux amours infinies,
Pour la terre et le ciel également bénies ;
Croire au serment sacré qui survit à la mort :
Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord.

¹ Extrait de *En voyage* (1882).

Jeune couple¹.

« Entrons là ! nous serons presque seuls : tout est plein !... »

C'était une voix fraîche, au timbre cristallin,
 Qui parlait, — enfantine et pourtant décidée.
 La portière s'ouvrit, et, doucement aidée,
 Une femme monta, prit place lestement,
 Inspecta d'un coup d'œil tout le compartiment,
 Et résignée, avec une petite moue,
 S'enfonça dans son coin, la vitre sur la joue.
 Un jeune homme suivait, correctement ganté,
 Qui s'assit, élégant et grave, à son côté,
 Avec un sac de nuit tout en cuir de Russie.
 La robe de la dame était fort réussie :
 Costume sérieux et jeune, rubans clairs,
 Couleurs faisant valoir le velouté des chairs,
 Chapeau frivole à point pour ses grâces mutines ;
 Quand le pied se montrait, d'adorables bottines ;
 Entre les doigts mignons un énorme éventail :
 Tout sentait son faiseur, jusqu'au dernier détail.
 L'homme aussi, bien sanglé dans sa veste incommode,
 Portait une toilette à la dernière mode.
 C'étaient visiblement deux jeunes mariés,
 Discrets et de bon ton, pourtant contrariés
 D'avoir un importun près d'eux pour le voyage.
 Ils habitaient certain château du voisinage,
 Et rendaient leur visite à quelques grands-parents.
 Le jeune homme prenait des airs indifférents,
 Comme il sied au bonheur honnête et sans conteste :
 Le vrai triomphateur sait demeurer modeste.
 Mais elle, enfant gâtée, en quête d'un regard,
 Me voyant, dans mon coin, m'absorber à l'écart,
 Se lassa du silence et devint plus hardie.
 J'eus, sans la rechercher, l'aimable comédie
 Que nous avons jadis donnée à d'autres yeux !
 — Près des jeunes amours comme on se trouve vieux !

D'abord, elle poussa du coude l'homme grave,
 Trouvant qu'il n'avait rien pour elle d'un esclave,

¹ Extrait de *En voyage*.

Et que cet air maussade et ce cœur cuirassé
 Témoignaient d'un amour trop désintéressé.
 Elle lui souriait, malgré sa résistance,
 Même, sous l'éventail grand ouvert à distance,
 Ses beaux yeux languissants voulaient l'apprivoiser,
 Et sa lèvre ébauchait un rapide baiser.

Elle se met enfin à causer, à voix basse,
 Puis plus haut ; elle rit, et l'évente avec grâce,
 Et lui sourit encore après l'avoir boudé,
 Elle éponge son front de son mouchoir brodé ;
 Refait furtivement, d'une main délicate,
 Tandis qu'il gronde un peu, le nœud de sa cravate ;
 Et le désarme vite avec un mot câlin.
 Et puis : « Mais parle donc ! réponds donc ! le vilain !
 C'est si bon, tous les deux, de dire des sonnettes !
 Tu crains ce voyageur caché sous ses lunettes ?
 Ce monsieur décoré, plongé dans son journal ?...
 Notre wagon n'est pas un confessionnal !
 Veux-tu donc jusqu'au bout te contraindre et te taire,
 Parce que nous avons avec nous... un notaire ?
 Tu crois qu'il a l'oreille à ce que nous disons ?
 Il regarde les champs, il compte les maisons !
 Je l'ai vu sommeiller tout le temps de la route !
 A peine s'il nous voit : tu veux qu'il nous écoute ? »

Et ce fut un babil sans fin, jusqu'à Nevers,
 — Tandis qu'en traitre, moi, je crayonnais ces vers !

Le miroir¹.

Je revois des pays que j'ai vus à vingt ans.

Ces sentiers au milieu des blés mûrs serpentants,
 Ces taillis où j'allais surprendre, vers la brune,
 Le coucher des oiseaux sous un rayon de lune,
 Ce ruisseau perdu dans les ronces des bois,
 Ce ravin, ce rocher que j'ai gravi vingt fois,
 Tous ces riants objets dont ma mémoire encore
 Garde chaque détail, pittoresque ou sonore,

¹ Extrait de *En voyage*.

Je les retrouve ! ainsi j'observais, j'écoutais,
 J'admirais. Aujourd'hui, suis-je ce que j'étais ?
 J'attends, j'appelle en vain l'émotion intense
 Des jeunes souvenirs évoqués à distance ;
 Où sont-ils, ce prestige et cet enchantement
 Indicibles, qui n'ont peut-être qu'un moment ?

C'est la même clairière où j'écartais les herbes ;
 Voici les genêts d'or dont j'arrachais des gerbes ;
 Les chênes sont plus hauts, les saules plus penchés :
 Mais les oiseaux chanteurs y sont toujours cachés ;
 Sur les mêmes coteaux grimpent les mêmes vignes ;
 Ce sont, à l'horizon pourpré, les mêmes lignes,
 Et les petits clochers au tintement si pur
 Qu'on aurait dit des voix s'envolant dans l'azur !

Mais ces tableaux, dont l'âme alors était ravie,
 Je les vois à travers les brumes de la vie,
 Toujours s'épaississant dès qu'on est loin du seuil :
 A travers les ennuis, les mécomptes, le deuil,
 Les sens plus émoussés, la raison plus savante,
 Tout ce qui froisse, irrite, humilie, épouvante
 Et décourage ! Ainsi, quand nous l'interrogeons,
 La nature est la même, et c'est nous qui changeons !
 Rien n'a pu l'altérer : c'est nous seuls que tout blesse ;
 Nous mesurons sa force, et non notre faiblesse ;
 Avec d'autres pensers, nous avons d'autres yeux ;
 Nous la jugeons moins belle, étant déjà trop vieux ;
 Notre propre bonheur nous la peignait plus tendre ;
 Jeune, on lui donnait tout : vieux, il faut tout reprendre !
 Je trouve moins de charme aux lointains carillons ;
 Les champs ont moins de fleurs et moins de papillons ;
 Je sens ce que l'esprit met de soi dans les choses ;
 Et la nature en nous fait ses métamorphoses !
 Elle n'est qu'un miroir, et nous rend nos rayons :
 Elle a beau se montrer, c'est nous que nous voyons ;
 Et, comme il faut gravir une pente plus rude,
 Nous lui prétons notre ombre et notre lassitude !

Peut-être, en réveillant quelques vieilles douleurs,
 Ai-je épaissi le voile, ou terni les couleurs ?

Peut-être si, tous deux, nous marchions côte à côte,
 Ces yeux, vainqueurs du temps, me rendraient ce qu'il m'ôte ?
 Pour retrouver ce charme étrange du printemps,
 Est-ce moi que je cherche ? est-ce toi que j'attends ?

Confiance ¹.

Rien dans l'infini mystère
 N'est vain :
 Nulle chose n'a sur terre
 Sa fin !

Quand la douleur blesse et dompte
 Nos cœurs,
 C'est l'éternité qui compte
 Les pleurs.

Que serait la mer immense
 Sans port,
 Et, si rien ne recommence,
 La mort ?

A quoi bon l'heure écoulée
 Sans toi,
 Et, sans l'espérance ailée,
 La foi ?

Sans l'infailible justice
 D'en haut,
 Que serait le sacrifice ?
 Un mot !

Que serait le corps sans l'âme ?
 Si peu !
 Et l'âme aussi, pauvre flamme,
 Sans Dieu ?

Tu m'as dit un jour ².

Quand nous parcourions la plage normande,
 Tu m'as dit un jour, un jour de printemps :
 « Sais-tu bien, ami, ce que je demande,

¹ Extrait de *En voyage*.

² Extrait de *En voyage*.

Parmi tant de vœux dans l'esprit flottants ?
 Indéfiniment sur la même grève,
 Au même rocher par les flots battu,
 Près de toi m'asseoir pour le même rêve ! »
 — Ces mots adorés, les redirais-tu ?

Quand nous voyagions dans les Pyrénées,
 Tu m'as dit un jour, un beau jour d'été :
 « Oh ! voir avec toi s'enfuir les journées !
 Te sentir ainsi seul à mon côté !
 Sans que rien nous lasse et nous décourage,
 Ensemble gravir des pics ignorés,
 Et, d'un même cœur, y braver l'orage ! »
 — Les redirais-tu, ces mots adorés ?

Aux bois du Morvan, quand sèchent les chênes,
 Tu m'as dit un jour d'octobre brumeux :
 « Nous aurons aussi nos bises prochaines,
 Et nous vieillirons, dépouillés comme eux ;
 Mais qu'importe au front que demain soit sombre,
 Si le souvenir garde sa vertu ?
 Qu'importe avec toi le soleil ou l'ombre ? »
 — Ces mots adorés, les redirais-tu ?

Quand, rentrés au nid, nous lisions ensemble,
 Tu m'as dit un soir, un long soir d'hiver :
 « Vivre ainsi toujours, ami, que t'en semble ?
 Nous chauffer toujours à ce feu si clair ?
 Et, lorsqu'il faudra déployer la voile
 Pour conduire ailleurs nos cœurs préparés,
 Débarquer tous deux dans la même étoile ! »
 — Les redirais-tu, ces mots adorés ?

Euvres à lire de Manuel (Calmann Lévy, éditeur, Paris) : *Pages intimes* (1866) ; *Poèmes populaires* (1871) ; *Pendant la guerre* (1872) ; *En voyage* (1882). *Poètes du foyer et de l'école*. Théâtre en vers : *Les Ouvriers* (1870) ; *L'Absent* (1873). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1891) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

LÉON DIERX

Né à l'île Bourbon en 1838.

Compatriote de Leconte de Lisle, il se rattache aussi à la patrie intellectuelle de ce grand poète : c'est une âme noble et hautaine que le pessimisme philosophique a assombri et qui a cherché dans la contemplation de la nature ou dans la légende une consolation à ses angoisses morales. Parnassien par ses tendances générales et par sa forme remarquable, il est cependant beaucoup plus lyrique que les autres poètes du Parnasse proprement dit. Une partie de son œuvre se compose de poésie personnelle et passionnée, délicatement estompée de rêve. Par sa manière de comprendre l'union de la nature et de la vie, il peut passer pour le précurseur des symbolistes. Sa poésie suggère autant qu'elle exprime. Peu connu du grand public, Léon Dierx est un excellent poète ; il égale presque les premiers.

La vision d'Eve¹.

I

C'était trois ans après le péché dans l'Eden.
Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,
Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.
Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Eve, sereine aussi, corps vêtu de clartés,
Assise aux bords ombreux d'une vierge fontaine,
Regardait deux enfants s'ébattre à ses côtés,
Attentive aux échos de la chasse lointaine.

Adam sous la forêt parlait d'Eve aux oiseaux,
Et leur disait : « Chantez ! Elle est belle et je l'aime ! »
Eve disait : « Répands, source, tes fraîches eaux !
Mon âme vibre en lui, mais en eux, ma chair même. »

II

Eve pensait : « Seigneur ! vous nous avez chassés
Du paradis ; l'archange a fait luire son glaive.
Mordus par la douleur, et par la faim pressés
Il nous faut haleter dès que le jour se lève.

« Nous n'avons plus, errants dans ces mornes ravins,
Mâtre ! comme autrefois, la candeur ni l'extase ;

Extrait des *Poèmes et poésies* (1864). — On peut affirmer que ce poème égale en beauté ceux de Leconte de Lisle.

Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase ;

« Mais qu'importent l'embûche et la nuit sous nos pas,
Si toujours dans la nuit un flambeau nous éclaire ?
Ah ! si l'amour nous reste et nous guide ici-bas,
Soyez béni ! Dieu fort ! Dieu bon ! Dieu tutélaire !

« Adam a la vigueur et moi j'ai la beauté.
Un contraste à jamais nous lie et nous console ;
Ivres, lui de ma grâce et moi de sa fierté,
Pour nous chaque fardeau se change en auréole,

« Et maintenant, voici grandir auprès de nous
Deux êtres, notre espoir, notre orgueil, notre joie ;
Quand je les tiens tous deux groupés sur mes genoux,
Je sens dans ma poitrine un soleil qui rougeoit !

« Vivant encore en nous qui revivrons en eux,
Encor pleins de mystère, ils sont la loi nouvelle.
Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds,
Un autre amour en nous, aussi grand, se révèle.

« Leurs yeux, astres plus clairs que ceux du firmament,
Ont un étrange attrait ; et notre âme attirée,
Qui s'étonne et s'abîme en leur regard charmant,
Y cherche le secret d'une enfance ignorée.

« L'amour qui les créa sommeille en eux. Le ciel
Peut gronder ; comme nous, dans le vent, sous l'orage,
Ils se tendront la main, et l'éclair d'Azraël
Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

« Gloire et louange à toi, Seigneur ! A toi merci !
Le châtement est doux, si malgré l'anathème
Le baiser de l'Eden se perpétue ici.
Frappe ! regarde croître une race qui t'aime !

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
Son beau sein rayonnant de chaleurs maternelles,
Eve, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
Sentait l'infini bleu noyé dans ses prunelles.

IV

Or les enfants jouaient. Soudain, le premier-né.
 Debout, l'œil plein de fauve ardeur, la lèvre amère,
 Frappa l'autre éperdu sous un poing forcené
 Et qui cria, tendant les deux mains vers sa mère.

Eve accourut tremblante et pâle de stupeur,
 Et fermant autour d'eux ses bras, les prit sur elle ;
 Et comme en un berceau les couchant sur son cœur,
 Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt tout s'apaisa. fureur, plainte, baisers ;
 Ils dormaient tous les deux enlacés, et la femme,
 Immobile, ses doigts sous un genou croisés,
 Sentit les jours futurs monter noirs dans son âme !

V

Soleil du jardin chaste ! Eve aux longs cheveux d'or !
 Toi qui fus le péché, toi qui feras la gloire !
 Toi, l'éternel soupir que nous poussons encor !
 Ineffable calice où la douleur vient boire !

O Femme ! qui sachant porter un ciel en toi,
 A celui qui perdait l'autre ciel, en échange,
 Offris tout, ta splendeur, ta tendresse et ta foi,
 Plus belle sous le geste enflammé de l'archange !

O mère aux flancs féconds ! Par quelle brusque horreur,
 Endormeuse sans voix, étais-tu possédée ?
 Quel si livide éclair t'en fut le précurseur ?
 A quoi songeais-tu donc, la paupière inondée ?

Ah ! dans le poing crispé de Caïn endormi
 Lisais-tu la réponse à ton rêve sublime ?
 Devinais-tu déjà le farouche ennemi
 Sur Abel faible et nu s'essayant à son crime ?

Au fond de l'avenir, Azraël, menaçant,
 Te montrait-il ce fils, ayant fait l'œuvre humaine,
 Qui s'enfuyait sinistre et marqué par le sang,
 Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine ?

Le voyais-tu mourir longuement dans Enoch,
Rempart poussé d'un jet sous le puissant blasphème
Des maudits qui gravaient leur défi sur le roc,
Et dont la race immense est maudite elle-même ?

Ah ! voyais-tu l'envie armant les désaccords,
Et se glissant partout comme un chacal qui rôde ?
Le fer s'ouvrant sans cesse un chemin dans le corps,
Le sol toujours fumant sous une pourpre chaude ?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
Se ruant sans pitié, les déchirant sans trêves ;
Les sanglots éclatant de toutes les Babels,
Les râles étouffés par la clameur des grèves ?

Sous l'insoluble brume, où l'homme en vils troupeaux
S'amoncelle, effrayé de son propre héritage,
Entendais-tu monter dans les airs, sans repos,
Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge ?

Compris-tu que le mal était né ? Qu'il serait
Immortel ? Que l'instinct terrestre c'est la haine
Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne ?

Compris-tu que la vie était le don cruel ?
Que l'amour périrait avec l'Aïeule blonde ?
Et qu'un fleuve infini de larmes et de fiel
Né du premier sourire abreuverait le monde ?

VI

Dieu l'a su ! — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras
Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue ;
Et tandis qu'ils dormaient oublieux en tes bras,
Deux longs ruisseaux brûlants descendaient sur ta joue.

L'œil ¹.

Sous l'épais treillis des feuilles tremblantes,
Au plus noir du bois la lune descend ;
Et des troncs moussus aux cimes des plantes,
Son regard fluide et phosphorescent

Fait trembler au bord des corolles closes
Les larmes des choses.

Lorsque l'homme oublie au fond du sommeil,
 La vie éternelle est dans les bois sombres ;
 Dans les taillis veufs du brûlant soleil,
 Sous la lune encor palpitent leurs ombres,
 Et jamais leur âme, au bout d'un effort,
 Jamais ne s'endort !

Le clair de la lune en vivantes gerbes,
 Sur les hauts gazons filtre des massifs.
 Et le front penché, les pieds dans les herbes,
 Les filles des eaux, en essaims pensifs,
 Sous les saules blancs en rond sont assises,
 Formes indécises.

La lune arrondit son disque lointain
 Sur le bois vêtu d'un brouillard magique
 Et dans cette eau blême aux reflets d'étain ;
 Et ce vieil étang, miroir nostalgique,
 Semble ton grand œil, ô nature ! hélas !
 Semble un grand œil las.

Ce soir ¹.

Comme à travers un triple et magique bandeau,
 — O nuit ! ô solitude ! ô silence ! — mon âme
 A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
 Regarde par delà les portes du tombeau.

Ce soir, plein de l'horreur d'un vaincu qu'on assaille,
 Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
 Leurs yeux, comme pour lire au fond de mon effroi,
 Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
 Je sais qu'il me regarde, et je sens qu'il me frôle.
 Quelle angoisse ! Il est là, derrière mon épaule.
 Si je me retournais, à coup sûr je mourrais !

¹ Extrait des *Lèvres closes* (1867).

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine
 Ce soir a dit mon nom, ô terreur ! Et ce bruit
 Que j'écoute — ô silence ! ô solitude ! ô nuit ! —
 Semble être né jadis avec la race humaine !

Les filaos ¹.

Là-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
 Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
 Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
 Monte un bois toujours vert de sombres filaos.
 Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
 Là-bas, dressant d'un jet ses troncs roides et roux,
 Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
 Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.
 Là-bas, bien loin d'ici, dans l'épaisseur de l'ombre,
 Et tous pris d'un frisson extatique, à jamais,
 Ces filaos songeurs croisent leurs nefs sans nombre,
 Et dardent vers le ciel leurs flexibles sommets.
 Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages
 Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés,
 Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages,
 Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.
 Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,
 Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend
 Sous la ramure frêle une sonore haleine
 Qui nait, accourt, s'emplit, se déroule et s'étend
 Sourde ou retentissante, et d'arcade en arcade
 Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,
 Comme le bruit lointain de la mer dans la rade
 S'allonge sous les nuits pleines de longs effrois.
 Et derrière les fûts pointant leurs grêles branches
 Au rebord de la gorge où pendent les mouffias,
 Par place, on aperçoit, semés de taches blanches,
 Sous les nappes de feu qui pétillent en bas,
 Les champs jaunes et verts descendus aux rivages,

¹ Extrait des *Lèvres closes*. — Cette pièce, où le poète a rendu la profonde poésie de sa patrie tropicale, est un chef-d'œuvre de description à la fois plastique et suggestive; elle pourrait être signée Leconte de Lisle. — Les filaos sont les arbres, très répandus dans l'île Bourbon.

Puis l'Océan qui brille et monte vers le ciel.
Nulle rumeur humaine à ces hauteurs sauvages
N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,
Epanche seul le respect et l'horreur à la fois
Dans l'air religieux des solitudes hautes.
C'est ton âme qui souffre, ô forêt ! C'est ta voix
Qui gémit sans repos dans ces mornes savanes ;
Et dans l'effarement de ton propre secret,
Exhalant ton arôme aux éthers diaphanes.
Sur l'homme, ou sur l'enfant vierge encor de regret,
Sur tous ses vils soucis, sur ses gâtés naïves,
Tu fais chanter ton rêve, ô bois ! Et sur ton front,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les rives,
Plane ton froissement solennel et profond.
Bien des jours sont passés et perdus dans l'abîme
Où tombent tour à tour désir, joie, et sanglot ;
Bien des foyers éteints qu'aucun vent ne ranime
Gisent ensevelis dans nos cœurs, sous le flot
Sans pitié ni reflux de la cendre fatale,
Depuis qu'au vol joyeux de mes espoirs j'errais,
O bois éolien ! sous ta voûte natale,
Seul, écoutant venir de tes obscurs retraits,
Pareille au bruit lointain de la mer sur les grèves,
Ta respiration onduleuse et sans fin.
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,
Fatidiques chanteurs au douloureux destin,
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée ;
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,
Ta grande âme, ô Nature ! éternelle offensée !
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,
Vous bruissez toujours au revers des ravines,
Et par delà les flots, du fond des jours brûlants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents !
Et plus haut que les cris des villes périssables,
J'entends votre soupir immense et continu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu !

Soir d'octobre ¹.

Un long frisson descend des coteaux aux vallées ;
 Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
 Le frisson de la nuit passe vers les allées.
 — Oh ! l'angelus du soir dans les soleils couchants ! —
 Sous une haleine froide au loin meurent les chants,
 Les rires et les chants dans les brumes épaisses.
 Dans la brume qui monte ondule un souffle lent ;
 Un souffle lent répand ses dernières caresses,
 Sa caresse attristée au fond du bois tremblant ;
 Les bois tremblent ; la feuille en flocon sec tournoie,
 Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
 Sur la route déserte un brouillard qui la noie,
 Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés ;
 Vers l'occident blafard traîne une rose trace,
 Et les bleus horizons roulent comme des flots,
 Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
 Nous enlace, et remplit la gorge de sanglots.
 Plein du pressentiment des saisons pluviales,
 Le premier vent d'octobre épanche ses adieux,
 Ses adieux frémissants sous les feuillages pâles,
 Nostalgiques enfants des soleils radieux.
 Les jours frileux et courts arrivent. C'est l'automne.
 — Comme elle vibre en nous, la cloche qui bourdonne ! —
 L'automne, avec la pluie et les neiges, demain
 Versera les regrets et l'ennui monotone ;
 Le monotone ennui de vivre est en chemin !
 Plus de joyeux appels sous les voûtes ombreuses :
 Plus d'hymnes à l'aurore, ou de voix dans le soir
 Peuplant l'air embaumé de chansons amoureuses !
 Voici l'automne ! Adieu le splendide encensoir
 Des prés en fleurs fumant dans le chaud crépuscule !
 Dans l'or du crépuscule, adieu, les yeux baissés,
 Les couples chuchotants dont le cœur bat et brûle,
 Qui vont la joue en feu, les bras entrelacés,

¹ Extrait des *Lèvres closes*. — Cette pièce d'une mélancolie si pénétrante renferme un curieux emploi de répétition : le son de la cloche, rappelé tout le long de l'élégie pour augmenter l'intensité du sentiment, est comme une sorte de *leitmotiv* poétique qui ajoute au symbolisme mystérieux de l'ensemble

Les bras entrelacés quand le soleil décline !
 — La cloche lentement tinte sur la colline. —
 Adieu, la ronde ardente, et les rires d'enfants,
 Et les vierges, le long du sentier qui chemine,
 Rêvant d'amour tout bas sous les cieus étouffants !
 — Ame de l'homme, écoute en frémissant comme elle
 L'âme immense du monde autour de toi frémir !
 Ensemble frémissiez d'une douleur jumelle.
 Vois les pâles reflets des bois qui vont jaunir ;
 Savoure leur tristesse et leurs senteurs dernières,
 Les dernières senteurs de l'été disparu ;
 — Et le son de la cloche au milieu des chaumières ! —
 L'été meurt ; son soupir glisse dans les lisières.
 Sous le dôme éclairci des chênes a couru
 Leur râle entre-choquant les ramures livides
 Elle est flétrie aussi la riche floraison,
 L'orgueil de ta jeunesse ! et bien des nids sont vides,
 Ame humaine, où chantaient dans ta jeune saison
 Les désirs gazouillants de tes aurores brèves.
 Ame crédule ! écoute en toi frémir encor,
 Avec ces tintements douloureux et sans trêves,
 Frémir depuis longtemps l'automne dans tes rêves,
 Dans tes rêves tombés dès leur premier essor.
 Tandis que l'homme va, le front bas, toi, son âme,
 Ecoute le passé qui gémit dans les bois !
 Ecoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme,
 Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois
 Avec le glas mourant de la cloche lointaine !
 Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
 Ecoute à travers l'ombre, entends avec langueur
 Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
 Qui vibrent tristement, longuement, dans ton cœur .

(Œuvres à lire de Léon Dièrx (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes et poésies* (1864) ; *Les Lèvres closes* (1867) ; *Paroles d'un vaincu* (1871). — Critiques à consulter : Catulle Mendès, *La légende du Parnasse contemporain* (1884) ; F. Godefroy, *Histoire de la littérature française* ; A. France, *La vie littéraire* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* ; Bernard Lazare, *Figures contemporaines*.

ÉDOUARD GRENIER

Né et mort à Baulme-les-Dames (Doubs), 1819-1901.

Par son imagination amoureuse des beaux mythes antiques et des symboles tragiques, il rappelle les grands parnassiens ; mais l'influence romantique se fait encore sentir dans ses vers ; il y a en lui à la fois du Lamartine et du Leconte de Lisle. Son œuvre indique une âme généreuse et distinguée, servie par une pensée noblement sereine. Il a écrit de fort beaux poèmes, d'un optimisme élevé, qui contrastent avec les œuvres en général pessimistes de sa génération. C'est un parnassien idéaliste.

Insomnie ¹.

Une même pensée ardente, et qui m'accable,
 Tout le long du jour me poursuit,
 Et je la trouve encor, comme un ange implacable,
 Debout à mon chevet, la nuit.
 O famille de tous ! ô patrie insensée !
 Triste objet de mon saint amour,
 Cher et cruel souci, c'est ta seule pensée
 Qui m'obsède ainsi nuit et jour !
 Que me manque-t-il ? — Rien. J'ai des prés sous la neige,
 Des amis qui font mon orgueil,
 Un âtre qui pétille, un toit que Dieu protège,
 Dont l'aumône garde le seuil,
 Et, pour comble de biens, ma mère vénérée
 Vieillit doucement près de moi.
 Eh bien, tout ce bonheur, ô patrie adorée !
 Je l'oublie en pensant à toi.
 Je me dis que tu peux, comme Rome elle-même,
 Tomber de revers en revers...
 — Quoi ! la France périr ? Non, non, c'est un blasphème :
 La France importe à l'univers.
 Mais dans l'énervement où tu t'endors, la vie
 Peut se retirer par degrés ;
 Tu peux, par une pente insensible et fleurie,
 Descendre des sommets sacrés

¹ Extrait des *Iambes* (1852), poésies écrites après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 accompli par Napoléon III. On y sent la tristesse d'un cœur ardemment libéral qui prévoit pour sa patrie les malheurs que l'empire amena. Voir la dernière partie de *l'Expiation*, de Victor Hugo, page 99.

Où t'avaient fait monter ton génie et l'histoire,
 Aux yeux des peuples éblouis ;
 Ou payer en un jour tes longs siècles de gloire,
 Et, par des revers inouïs
 Attendriant l'envie et désarmant la haine,
 Subir enfin, ô peuple fier !
 La pitié du barbare accouru de l'Ukraine
 Et de tous tes vaincus d'hier !

Les étoiles ¹.

Le jour tombe, la nuit tout doucement s'avance,
 Et dans le fond du firmament
 Chaque étoile se lève et s'assied en silence
 Sur son trône de diamant.
 C'est l'heure du repos, du sommeil et du rêve,
 Qui verse l'oubli sur nos maux ;
 L'heure où l'âme et le corps profitent de la trêve
 Que Dieu dispense à nos travaux.
 Seul je veille. Tout dort. — Comme la nuit est douce !
 Dans le silence universel
 Je crois ouïr le globe, entraîné sans secousse,
 Glisser sur les vagues du ciel.
 Où roulons-nous ainsi ? Comme un vaisseau qui passe
 Et fend les ombres de la nuit,
 Sur quel bord inconnu de l'éternel espace
 Allons-nous échouer sans bruit ?
 Peut-être que demain, cherchant une autre aurore,
 Dans son chemin capricieux
 Notre globe, égaré, verra dans l'ombre éclore
 D'autres soleils et d'autres cieux.
 Mais non ! tout est réglé. Dans l'insondable abîme
 Chaque étoile sait son chemin.
 Sur chaque monde veille un pilote sublime ;
 Dieu tient le gouvernail en main.
 O mondes ! ô soleils ! étoiles, nuit sereine,
 Doux silence, vents frémissants !
 Vous ranimez ce cœur à qui pèse la haine,
 Vous rendez le calme à mes sens.

¹ Extrait des *Iambes*.

L'espérance descend sur mon âme embrasée
 Et baigne mon front soucieux ;
 La paix, la foi, l'amour, invisible rosée,
 Glissent vers moi du fond des cieux ;
 Et je me dis : « Ce ciel immense, où tout s'agit
 Comme une poussière de feu,
 Ne vit jamais un astre infidèle à l'orbite
 Que lui traça le doigt de Dieu.
 Le même doigt nous guide. Avançons donc sans crainte,
 D'un pied sûr, d'un cœur indompté.
 Dieu nous remit lui-même, au seuil du labyrinthe.
 Le fil d'or de la liberté. »

L'Elkovan¹.

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
 Les reflets ondoyants des palais radieux ;
 Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes ;
 L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux ;
 Des groupes nonchalants errent sous les platanes :
 Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
 Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

O pâles elkovans, troupe agile et sonore, ●
 Qui descendez sans trêve et montez le courant !
 Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
 Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant !
 Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
 Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
 Jeter sans fin ce cri monotone et touchant ?

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime .
 Le pêcheur vous salue en jetant ses filets ;
 Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
 Ne déciment jamais vos rangs toujours complets ;
 Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
 L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *Yalis*,
 Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

¹ Extrait des *Petits poèmes* (1859). — Ces vers sont le prélude d'un assez long poème dédié au célèbre poète roumain Alecsandri. L'oiseau dont il s'agit ici est le goéland.

On dit, ô voyageurs ! que vous êtes les âmes
 Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots ;
 Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes,
 Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
 Lorsque, cousus vivants dans des toiles infâmes.
 L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,
 Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
 Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
 Vos mânes irrités errent à l'aventure,
 Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
 Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
 Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
 Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

Et vous avez raison ! car dans ce pauvre monde
 On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
 Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
 Où d'un être adoré le cœur se révéla.
 Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
 Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
 L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles,
 O Bosphore ! et la main complaisante des dieux
 Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
 Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
 Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles ;
 Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
 Dit : « Pourquoi donc partir ? le bonheur est tout près ! »

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie !
 J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers ;
 J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie ;
 J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
 Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
 Chancelait... alors Dieu, dans sa tendre pitié,
 Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

Elkovans ! elkovans ! que de fois, quand la brise
 Ranimait à mes pieds le feu du narghilé.

N'ai-je pas écouté votre plainte indécise !...
 Sous l'éperon de fer du caïque effilé,
 La vague sanglotait comme un cœur qui se brise ;
 La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
 Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

Elkovans ! elkovans ! Je sais plus d'une histoire
 Douce comme l'amour, triste comme la mort.
 Une surtout ! Je veux la dire à votre gloire.
 Comme au sein de la mer une perle qui dort.
 Elle repose encore au fond de ma mémoire.
 Mais je veux la tirer de son humide écrin,
 Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

La mort des dieux ¹.

L'Océan s'adressant à Prométhée enchaîné.

J'ai laissé fuir les jours, les mois et les années,
 Sans venir visiter tes douleurs enchaînées ;
 O mon fils ! ne crois pas qu'en mon cœur affaibli
 Ton nom soit recouvert des ronces de l'oubli.
 Tu me méconnaîtrais. Toi qui lis dans les âmes,
 Et pour qui l'avenir rayonne en traits de flammes,
 Tu sais quel sentiment paternel et pieux
 A retenu mes pas loin de ces tristes lieux.
 A quoi bon contempler des douleurs sans remède
 Et voir une infortune où l'on ne sait pas d'aide ?
 Puis, malgré les liens du sang ou l'amitié,
 Il est dur pour un dieu d'inspirer la pitié !
 La foudre qui frappa ton front d'un coup si rude
 Autour de ton malheur a fait la solitude.
 Mais j'ai besoin de toi. Nul dans les plis du temps
 Ne sait mieux deviner les signes éclatants ;
 Car c'est toi qui créas l'art des sacrés auspices.
 Prête-moi ta science et tes conseils propices.
 Jamais il ne m'auront plus servi qu'aujourd'hui,
 En délivrant mon cœur d'un doute plein d'ennui...

Sur la mer d'Ionie, où, non loin des Cyclades,
 Comme une fleur des eaux dorment les Echinades,

¹ Extrait de *Prométhée délivré* (1857), poème tragique dans lequel Ed. Grenier a adapté le vieux thème antique aux idées chrétiennes.

Une voix inconnue et s'élevant du bord
 A jeté ce long cri : « Pan, le grand Pan est mort !
 Et soudain la clameur en écho triste et vague,
 Comme un frisson du vent, glissa de vague en vague :
 « Pan, le grand Pan est mort ! » Et le vaste Archipel
 Répondit à son tour à ce funèbre appel :
 « Pan, le grand Pan est mort ! » Et sur les mers tranquilles
 Cette étrange rumeur passa d'îles en îles.
 Puis, aussitôt, partout, des bords, des monts, des flots.
 On entendit en chœur s'élever des sanglots,
 Des plaintes, des soupirs, comme si la nature
 Pleurait une invisible et secrète blessure.
 Voilà ce qui me trouble et confond mes esprits ;
 Je n'ose approfondir et crains d'avoir compris.
 Toi donc, qui des devins fut toujours le plus sage.
 Dis-moi ce que contient cet effrayant présage.
 Je savais, et je vois ce qu'un dieu peut souffrir :
 Mais les dieux, les grands dieux peuvent-ils donc mourir ?

PROMÉTHÉE

Répète encor ces mots qui m'enivrent de joie
 Et troublent le vautour qui me ronge le foie.
 O mes pressentiments, vous triomphez enfin !
 C'est le commencement, le signe de la fin.
 Ah ! combien ce moment rachète de souffrances !
 Quelle ivresse de voir enfin ses espérances,
 Comme un rêve animé qui survit au réveil,
 Déployer devant tous leurs ailes au soleil !
 Oui, le grand Pan est mort ; Jupiter va le suivre.
 Les dieux, grands et petits, n'ont plus qu'un jour à vivre.
 Au livre du destin leur nom est effacé ;
 L'univers leur échappe et leur règne est passé.
 Ah ! pauvres insensés ! ô risible délire !
 Vous pensiez qu'une fois parvenus à l'empire,
 Dans le monde charmé tout irait pour le mieux ;
 Que jamais l'avenir n'enfanterait de dieux ;
 Que n'ayant d'autre loi que votre seul caprice,
 Vous pourriez vous passer de règle et de justice ;
 Enfin, que pour vous seuls arrêtant son essor
 La fortune mettrait à sa roue un clou d'or ?

O vainqueurs négligents ! dieux à dure cervelle !
 Vous ne saviez donc pas que tout se renouvelle,
 Et que pour établir et fixer son pouvoir
 Un tyran doit toujours tout voir et tout prévoir ?
 N'avez-vous donc pas vu qu'un enfant vient de naître,
 Qui sera mon vengeur et notre nouveau maître ;
 Un dieu jeune et vainqueur, le dieu de l'avenir,
 Qui ne saura qu'aimer, pardonner et bénir ?
 Avisez maintenant, s'il en est temps encore !
 Cherchez ce nouveau dieu du couchant à l'aurore ;
 Visitez tous les coins de ce vaste univers ;
 Faites fouiller les cieux, faites sonder les mers !
 Sous les dehors voilés de sa grandeur divine,
 Moi seul je le pressens, moi seul je le devine.
 Ah ! ce n'est pas en vain que depuis trois mille ans
 La fièvre et la douleur ont torturé mes flancs.
 Durant ces longues nuits d'angoisse et d'insomnie
 La méditation a trempé mon génie.
 Le ciel, la terre, l'eau, l'air, les flots indiscrets.
 Le silence des nuits, m'ont dit bien des secrets.
 A forcé de plonger mes yeux dans les étoiles,
 Des profondeurs du ciel j'ai soulevé les voiles.
 Et seul de tous les dieux, lisant dans l'avenir,
 Je sais ce qui va naître et ce qui doit finir.
 Mais tu ne peux comprendre et partager ma joie,
 Ce sont d'autres pensers où ton esprit se noie.
 Tandis que je bénis le terme de mes maux,
 Tu regrettes la vie et le sceptre des eaux ;
 A mes cris de bonheur ton cœur gonflé soupire.
 O mon vieil Océan ! retourne à ton empire.
 Va, montre à Jupiter comment meurt un grand dieu.
 Les moments sont comptés : laisse-moi seul. Adieu !

Venise ¹.

Marcel se tut. Déjà le jour baissait ; la lune,
 Pâle et comme à regret, se levait dans les airs ;
 La brise fraîchissait ; il remonta la dune.
 A travers les jardins incultes et déserts,

¹ Extrait de *Marcel* (1876), poème moderne où le poète a exprimé en termes élevés son ardent patriotisme.

Il vint s'asseoir au bord que baigne la lagune,
D'où Venise apparaît comme un rêve sur l'eau ;
Et son œil fut frappé d'un magique tableau.

A l'Occident, le ciel teinté d'un reflet rose
Du soleil disparu gardait la trace encor.
Sur la terre et dans l'air transparent chaque chose
Flottait dans le réseau d'une poussière d'or ;
Tout était calme, pur, limpide et grandiose ;
Un de ces doux moments où l'âme en liberté
Respire le bonheur dans la seule beauté.

La lagune immobile, où rien ne se reflète,
De sa mate blancheur étalait le miroir.
Derrière elle, Venise avec la silhouette
De ses îles, plus loin, se détachait en noir.
Et tout au foud, dressant leur majesté muette,
Les glaciers du Tyrol en nuages d'azur
Dessinaient leur profil sur le ciel rose et pur :

La beauté dans le calme, et la grandeur sereine !
Le charme triomphant sans trouble et sans efforts !
La majesté changée en douceur souveraine !
La grâce souriante et tranquille des forts !
L'infini s'entr'ouvrant à la pauvre âme humaine !
L'air, la terre et le ciel, sous le regard de Dieu.
S'unissant un moment dans un baiser de feu !

Quand il se détourna de ce tableau magique,
Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter,
Un autre enchantement le prit : l'Adriatique
Sous un souffle inconnu paraissait s'agiter
La nuit gagnait ; la lune au front mélancolique
Montait sereine et blanche au bas du ciel changeant,
En creusant sur la mer un long sillon d'argent.

Ici, déjà la nuit, là-bas, le jour encore !
La lune et le soleil se disputant le ciel.
Qui de leurs deux clartés blanchit ou se colore,
Comme on dit que parfois au fond d'un cœur mortel
Deux amours, l'un pâli, l'autre qui vient d'éclorre,
Dans un doux crépuscule où le doute est permis.
Mêlent pour un instant leurs feux encore amis !

O nature! spectacle étrange et grandiose,
 Drame incessant, toujours nouveau, toujours divers,
 Que Dieu dans l'infini se joue et se compose,
 Nous t'admirons un jour d'un coin de l'univers;
 Mais, avant de savoir pourquoi fleurit la rose,
 Pourquoi la brise vole et l'étoile reluit,
 L'homme foudroyé tombe et rentre dans la nuit!

Œuvres à lire d'Edouard Grenier (Charpentier, éditeur, Paris) : *Iambes* (1852); *Petits poèmes* (1853); *Poèmes dramatiques* (1861); *Amicis* (1868); *Marcel* (1874); *Francine* (1884); *Rayons d'hivers* (1887). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *les Contemporains*; *Impressions de théâtre* (1891); G. Deschamps, *la Vie et les livres* (1900).

ANDRÉ LEMOYNE

Né à Saint-Jean-d'Angély en 1803.

Parnassien teinté de lyrisme, André Lemoyné laisse transparaître ses sentiments dans son œuvre. Même lorsqu'il peint des scènes de la vie ou des paysages, il y met son âme délicate et tendre. C'est surtout comme descripteur qu'il est remarquable. Sa poésie de demi-teinte a beaucoup de charme et de naturel.

Prieuse ¹.

L'église est en lumière, et l'orgue des grands jours
 Prélude avec lenteur. — La foule émerveillée
 Ecoute la voix grave, et s'est agenouillée
 Dans un frémissement de soie et de velours.
 Les vitraux, racontant des scènes hébraïques
 Où sont peintes les fleurs des moissons et des prés,
 Promènent des bleuets et des pavots pourprés
 Sur les dalles du chœur aux riches mosaïques.
 Dans les parfums d'encens, de myrrhe et de benjoin,
 Je lis discrètement tes plus chères pensées,
 Belle prieuse blonde, aux paupières baissées
 Et les deux mains en croix... Ton pauvre cœur est loin...
 Au delà du tropique... à sept ou huit cents lieues,
 Tes mirages d'espoir seraient-ils décevants?
 Le navire là-bas marche avec de bons vents.
 Toute sa toile porte et les vagues sont bleues.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Les sons religieux, largement répandus,
Font pleuvoir à torrents leur musique sacrée
Dans ta petite oreille à la conque nacrée,
S'ouvrant comme une fleur sous tes cheveux tordus.

C'est un *Alleluia* dont les voix sont en fête.
Pourquoi pâlir avec de longs tressaillements ?
L'orgue tient renfermés ses tonnerres dormants,
Et rien n'éveillera ses éclairs de tempête.

Les montagnes du Cap, fantômes alarmants,
Sont en fuite à l'arrière, et, sur les eaux calmées,
La Croix du Sud, penchant ses étoiles charmées,
Regarde miroiter ses quatre diamants.

Bien qu'un peu fatigué par les mers des deux mondes.
Le navire poursuit bravement son chemin,
Filant ses trois cents nœuds du jour au lendemain.
Et lancé dans l'écume à voiles toutes rondes.

A droite il a laissé les îles du Cap-Vert.
Des parfums d'orangers et de vignes fleuries
Déjà lui sont venus au vent des Canaries,
Et des oiseaux d'Espagne à vol tout grand ouvert.

A ses fuseaux divins tournant l'or et la soie,
La Providence garde aux sérieux amours,
Comme les tiens, un fil enchanté de longs jours. —
Tu n'as plus à verser que des larmes de joie.

Les berceaux ¹.

La vie est ainsi faite. On dit : « Le monde est grand. »
On a, comme l'oiseau, des instincts d'émigrant,
On voudrait en un jour voir l'Europe et l'Asie,
Les ailes font défaut : « Prenons voile et vapeur.
Nous fréterons un brick ou quelque bon clipper,
Qui nous emporte au gré de notre fantaisie.

« Nous cueillerons en Chine, au bord du fleuve Amour.
La fleur du Nélumbo ; puis nous ferons le tour.
Par le chemin des eaux, de notre vaste monde.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Nous verrons l'Archipel où les paradisiens
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers,
Et les grands papillons des îles de la Sonde.

« Dans les chaudes clartés d'un ciel oriental,
Nous verrons s'élargir le cèdre horizontal,
Sur de riches fonds d'or étageant ses ramures ;
Tandis qu'à son réveil, la brise du matin
S'y complait à rythmer, comme un orgue lointain,
En sons religieux ses plus graves murmures.

« Sous des vents réguliers pour le navigateur,
Nous changerons de ciel en coupant l'équateur.
Nous doublerons le Cap avec toutes nos voiles ;
Et dans la nuit sereine, au large, on pourra voir
La Croix du Sud jaillir de l'immense miroir
De la mer... où rayonne un crucifix d'étoiles.

« Nous partirons en mai, quand les arbres sont verts. »
Mais les printemps s'en vont, ainsi que les hivers,
Et le départ s'ajourne. — Un soir on se marie.
On fait en souriant l'heureux nid conjugal,
Et l'homme aux grands projets reste au pays natal,
Penché sur le berceau de Paul ou de Marie.

Dans l'oubli de soi-même, on écoute, penseur,
Et l'oreille charmée, un vieux refrain berceur
Qu'à ses beaux endormis chante la jeune mère.
A cette voix émue, au timbre musical,
Cadencée en sourdine... on est patriarcal
Comme aux temps merveilleux de la Bible et d'Homère.

Retour ¹.

L'absent qu'on n'osait plus attendre est revenu.
Sans bruit il a poussé la porte.
Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
Et par la grande cour l'escorte.

L'enfant blond d'autrefois est un homme aujourd'hui.
Par delà l'Equateur sa trentaine est sonnée,
Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Du vieux perron de pierre il monte l'escalier.
 Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
 Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
 Au seuil de la maison rustique.

Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil.
 C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête :
 Qui va-t-il retrouver ? les siens portant son deuil,
 Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête ?

On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger
 Qui chez les autres se hasarde
 Sans éveiller la cloche, et semble interroger
 Si gravement ceux qu'il regarde ? »

Servantes et valets ne le connaissent pas,
 Mais la maîtresse, assise et près du feu courbée,
 Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.
 En étouffant un cri de mère elle est tombée.

La bataille¹.

Là-bas, vers l'horizon du frais pays herbeux,
 Où la rivière, lente et comme désœuvrée,
 Laisse boire à son gué de longs troupeaux de bœufs,
 Une grande bataille autrefois fut livrée.

C'était, comme aujourd'hui, par un ciel de printemps,
 Dans ce jour désastreux, plus d'une fleur sauvage,
 Qui s'épanouissait, flétrie en peu d'instant,
 Noya tous ses parfums dans le sang du rivage.

La bataille dura de l'aube jusqu'au soir :
 Et, surpris dans leur vol, de riches scarabées,
 De larges papillons jaunes striés de noir
 Se traînèrent mourants parmi les fleurs tombées.

La rivière était rouge : elle roulait du sang.
 Le bleu martin-pêcheur en souilla son plumage ;
 Et le saule penché, le bouleau frémissant,
 Essayèrent en vain d'y trouver leur image.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Le biez du Moulin-Neuf en resta noir longtemps.
 Le sol fut piétiné ; des ornières creusées ;
 Et l'on vit des bourbiers sinistres, miroitants,
 Où les troupes s'étaient hardiment écrasées.

Et lorsque la bataille eut apaisé son bruit,
 La lune, qui montait derrière les collines,
 Contempla tristement, vers l'heure de minuit,
 Ce que l'œuvre d'un jour peut faire de ruines.

Pris du même sommeil, là gisaient par milliers,
 Sur les canons éteints, les bannières froissées,
 Epars confusément, chevaux et cavaliers
 Dont les yeux grands ouverts n'avaient plus de pensées.

On enterra les morts au hasard... et depuis,
 Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,
 Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
 Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses ;

Et les petits bergers, durant bien des saisons,
 En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
 Dans leur gosier d'oiseau retenant leurs chansons,
 Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.

Pêcheuse de varech¹.

Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
 Sur les galets bretons ou le sable normand,
 La mer, l'aveugle mer, jette indifféremment
 Ses paquets d'algue morte et ses vieilles épaves.

Mais parfois quelques-uns de ces débris flottants,
 Sur la grève échoués, quand le flot se retire,
 Vous parlent d'une barque ou d'un ancien navire
 Dont on n'avait rien su depuis quinze ou vingt ans.

La fille de Saint-Pol ou de Sainte-Honorine,
 Qui, par les grandes mers, va très loin descendant
 Recueillir son varech... tressaille au cri strident
 Que jette au ras des eaux l'hirondelle marine,

¹ Extrait des *Soirs d'hiver*.

Et s'arrête songeuse, oubliant son travail,
 Quand son râteau ramène un élongis de hune,
 Ou, parmi les tronçons d'un vieux mât de fortune,
 La barre qui tourna jadis un gouvernail.

Même un simple bordage, un bout de planche usée...
 Elle a passé vingt fois peut-être sans la voir,
 Et la rencontre, un jour, presque au tomber du soir,
 Aux deux tiers dans la vase et le sable enlizée.

Mince épave... on y voit quelque chose d'écrit
 En couleur... s'effaçant... mais d'un gros caractère...
 Et la femme a flairé comme un poignant mystère
 Qui tourmente à la fois son cœur et son esprit.

C'est le reste d'un mot impossible à bien lire...
 Est-ce un mot du pays?... trois lettres seulement...
 Trois lettres... C'est la fin ou le commencement
 D'un nom... nom qu'autrefois portait un grand navire.

Pauvre femme... Aussitôt ses genoux ont fléchi...
 Quand il prenait la mer, à voiles toutes rondes,
 Elle était jeune alors, et belle entre les blondes,
 Mais depuis ce temps-là ses cheveux ont blanchi.

Elle emporte, de nuit, le débris sans rien dire,
 En essuyant ses pleurs de son gros tablier,
 Et pense au cher absent qu'on ne peut oublier,
 Surtout aux grandes mers, quand le flot se retire.

Sur les galets bretons et le sable normand,
 Rendez-vous d'algue morte et de vieilles épaves,
 Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
 Le flux et le reflux chantent funèbrement.

Euvres à lire de Lemoyne (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stella maris* (1860) ; *Roses d'antan* (1864) ; *Légendes des bois et chansons marines* ; *Paysages de mer et Fleurs des prés* ; *Soirs d'hiver et de printemps* (1871-1883). — Critique à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

CATULLE MENDÈS

Né à Bordeaux en 1843.

Si la virtuosité littéraire pouvait remplacer le génie, Catulle Mendès serait le plus grand poète du Parnasse. Sa caractéristique est, en effet, une étonnante souplesse qui lui permet de s'assimiler tous les genres et de n'être inférieur dans aucun. Parnassien éclectique, il joue avec une égale facilité de tous les instruments poétiques, embouchant aussi bien la trompette épique que la flûte rustique, exécutant avec la même aisance de vastes symphonies lyriques à la Victor Hugo, et de menus *lieder* à la Heine. Mais cette facilité même limite forcément son talent; c'est un artiste connaissant tous les secrets du métier, ce n'est pas un grand poète créateur, on sent trop chez lui l'assimilation livresque. Comme styliste et ciseleur de vers, il est en tous cas remarquable.

Le landgrave de fer ¹.

Ludwig, qu'on appelait le Landgrave de fer,
Ayant chassé les loups dans la bise d'hiver,
Errait, le soir tombant, dans une étroite gorge.
Il vit luire à cent pas la vitre d'une forge,
Courut, poussa la porte, et dit au forgeron :
« Mon cheval éventré d'un seul coup d'éperon
Se débat, tout sanglant, dans la bruyère rouge ;
Je suis las ; loge-moi cette nuit dans ton bouge. »
L'autre dit : « Si tu veux mal dormir, dans ce coin
Tu trouveras un lit fait de paille et de foin.
Cependant, étranger, parle et fais-toi connaître. »

Le Landgrave hésita.

« J'ai nom Albrecht. Mon maître,
Ludwig, que vous nommez le Landgrave de fer,
Gouverne la Thuringe et la Saxe.

— Et l'Enfer !

S'écria le manœuvre avec un air farouche.
Qui proféra ce nom doit s'essuyer la bouche ;
Et j'aurais préféré, certes, n'avoir pas su
De quel maître est valet l'homme que j'ai reçu.

¹ Extrait des *Contes épiques* (1872).

N'importe ! Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, où qu'il aille,
Honneur à l'hôte ! Etends ton manteau sur la paille. »

Le Landgrave Ludwig, couché, ne dormait pas,
Non qu'à sa tête lourde et qu'à ses membres las
Le repos ne fût doux que sur un lit de plume,
Mais à cause du bruit du marteau sur l'enclume.
Dans le rougeâtre soir où la flamme, d'un jet
Brusque, brille et s'éteint, le forgeron forgeait,
En scandant son labeur de paroles étranges.

« O Landgrave, seigneur des forêts, qui te venges,
Par un homme pendu, d'un cerf pris dans ton bois ;
Seigneur de la cité, qui voles les bourgeois ;
Seigneur des champs féconds, de qui les mains avides
Font que le manant pleure auprès des granges vides ;
Toi qui, le soir, sortant de ton nid de vautour,
T'embusques pour piller les marchands, au détour
Des chemins, et t'en vas sans laver tes mains rouges ;
Prince que l'on redoute, au point que, quand tu bouges,
Tout s'ébranle de peur autour de tes desseins ;
Tortureur des vivants, blasphémateur des saints ;
Oh ! ton âme de fer, Landgrave, que n'est-elle
Le fer docile et chaud que mon marteau martelle ! »
Ainsi, sans plus songer qu'un autre homme était là,
L'étrange forgeron, forgeant toujours, parla
Jusqu'à l'heure où, luisant sous l'aube reparue,
Le fer qu'il martelait fut un soc de charrue.

Le Landgrave rentra dans son château, pensif.

« Le père sous un chêne et l'enfant sous un if
Attendent, Monseigneur, qu'on avise à les pendre.

— Ils ont leur grâce, vas ! et de plus, fais-leur rendre
Le sanglier qu'il ont tué dans ma forêt.

— Les bourgeois d'Eisenach affirment qu'il serait
Dur d'exiger déjà, la misère étant grande,
Le paiement de l'impôt sur le vin.

— Qu'on attende.

— Les marchands que l'on fit captifs ces jours derniers

Offrent d'or cent écus et d'argent cent deniers
Pour leur rançon.

— Qu'ils soient libres ! et que chaque homme
Emporte en s'en allant quatre fois cette somme. »

Ainsi parlait le maître aux vassaux étonnés
De cette humeur nouvelle et des ordres donnés.
Puis, quand la nuit monta sur la tourelle noire,
Il se glissa, tremblant et seul, dans l'oratoire,
Et demeura longtemps en ses rêves plongé.

Le Landgrave de fer avait été forgé.

Larmes d'enfant ¹.

Naguère, au temps des églantines
J'avais des peines enfantines.

Mon cœur se gonflait sans raison
Sous les lilas en floraison.

A respirer les chauds calices
Je goûtais d'amères délices.

Sous les étoiles, pâle et coi,
Je pleurais sans savoir pourquoi.

Et maintenant je pleure encore,
Le long des soirs comme à l'aurore ;

En hiver, sur le blanc grésil,
Sur les roses pendant l'avril,

Mes larmes tombent à toute heure :
Mais je sais bien pourquoi je pleure !

Poètes de Catulle Mendès (Paul Ollendorf, éditeur, Paris), 7 volumes (1863-1885). — Critiques à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

¹ Extrait des *Sérénades* (1885). Cette pièce, sans titre dans le recueil, porte l'épigraphe *Heu ! lacrymis infantia lumina turgent. (Hélas ! les yeux des enfants se gonflent de larmes)* de Jean Second.

ARMAND SILVESTRE

Né à Paris en 1838. mort à Toulouse en 1901.

Avant de verser dans la gauloiserie plus ou moins grossière où se galvauda naguère son beau talent, Armand Silvestre fut un très bon poète : quelques-unes de ces œuvres resteront. Parnassien distingué, il a chanté l'esthétique païenne, le panthéisme hindou, les mythes objectifs chers à son école ; mais il y a aussi en lui un délicat poète sentimental, sachant murmurer les plus douces romances. La noblesse et le charme qu'il a montrés dans ses poésies font d'autant plus regretter sa triste évolution vers la prose grivoise.

Prométhée.

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâture,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de ma blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits !
Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture,
Vautour, tombeau vivant qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égalèrent jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable...
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds et que je te hais !

Matutina.

I

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
 Les retentissements de son flux solennel
 Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
 Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
 Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
 Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
 Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
 La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
 De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
 Creusent, à l'orient, leur sillage vermillon.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
 Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
 Comme le vieux Phénix sur la flamme se penche
 Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher.

II

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
 Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
 Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
 — L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
 Chuchotent dans la brise errante où s'évapore
 L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
 — L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
 Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
 Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
 — L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
 Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
 Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
 S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

Les arbres.

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure,
Et debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très vieux dont la tête vacille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et blanc
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardues ont l'air d'après chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui, vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fratcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux,
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur sève et, de la terre, apporte
A leur vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
L'Esprit demeure et semble à jamais se figer
Dans l'immobilité symbolique des choses.

Romance.

En avril, sous les branches
Au feuillage frileux,
En cherchant des pervenches,
J'ai trouvé tes yeux bleus :

Et j'ai vu tes mains blanches
Parmi les lis neigeux,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Et, comme un nid joyeux,
 Ton petit cœur aux cieux
 Contait ses gaietés franches,
 En avril, sous les branches
 Au feuillage frileux.

Pensée d'automne.

La rouille d'automne envahit les branches
 Du grand chêne où vont percher les ramiers...
 Te rappelles-tu les floraisons blanches
 Qu'avril fait neiger au front des pommiers ?

Va, les jours d'automne ont aussi leur joie ;
 Un dernier parfum des bruyères sort,
 Et le cliquetis du feuillage mort
 Semble un frôlement de robe de soie.

Et je pense au temps où, chaque matin,
 Quand elle partait, chère feuille morte,
 Ses jupons ainsi chantaient à ma porte.

Et mon cœur s'emplit du regret lointain
 D'avril qui jonchait les bois de pervenches,
 Et faisait neiger les floraisons blanches !

Deux petites filles.

Comme un couple de cygnes blancs
 Harmonieuses à décrire,
 Sur deux visages dissemblants,
 Elles ont le même sourire.

Le même regard dans leurs yeux
 S'attendrit quelquefois ; mais l'une
 Prit le sien au soleil joyeux,
 L'autre à quelque rayon de lune ;

Et, bien que le même printemps
 Effleure leur petite joue,
 Voici déjà de longs instants
 Que l'une rêve et l'autre joue.

Songes d'or et vives chansons.
Elles ont fait leur part entre elles ;
L'une suit le vol des pinsons.
L'autre celui des tourterelles.

Mais leur cœur fraternel sait bien
Où se croise leur double voie ;
Un tendre et mystique lien
Unit ce calme à cette joie,
Et sous le même enchantement
Que les fleurs discrètes des mousses,
S'épanouissent chastement
Leurs âmes jumelles et douces !

*Poésies d'Armand Silvestre, 1866-1884 (Charpentier et Cie, éditeurs, Paris).
- Critique à consulter : Jules Lemaitre, Les Contemporains.*

JOSÉPHIN SOULARY

Né et mort à Lyon, 1815-1891.

On pourrait appeler Souлары : un parnassien de province. Provincial il fut par sa vie qui s'écoula tout entière dans sa ville natale, provincial il fut par sa philosophie épicurienne un peu banale, provincial il fut par son art légèrement étriqué et d'une préciosité laborieuse. Les auteurs d'anthologie présentent beaucoup ce poète secondaire : ils le font figurer dans leurs recueils de préférence à d'autres écrivains d'un talent bien plus remarquable. L'omettre ici serait une injustice, car il compte ; mais, en le citant, il n'est pas mauvais de le réduire à son exacte valeur. Ce sonnettiste, trop vanté, est plutôt un bon versificateur qu'un poète ; il manque d'inspiration et de chaleur ; on sent en le lisant que jamais les vers n'ont jailli spontanément de son âme, qu'il s'est laborieusement appliqué à chercher des thèmes poétiques. Il en trouve quelquefois de très grands, malheureusement il les rapetisse. Plutôt patient que fort, tendre que touchant, précieux que distingué, il côtoie généralement la vraie poésie, il y aborde quelquefois. Son style d'une ciselure travaillée n'a pas la trempe du Parnasse.

Là-bas¹.

Dans mon cœur indolent, prompt à se dessécher
Le souvenir d'hier laisse une trace à peine ;
Mais de ses bords lointains l'enfance me ramène
Un souvenir dont rien ne peut me détacher.

¹ Extrait des *Sonnets* (1847-1871). — Ce morceau et les suivants ont été choisis parmi les meilleurs du poète : ils ont donc un caractère de beauté un peu exceptionnelle dans l'ensemble de son œuvre.

Paysage naïf, que j'aime à t'ébaucher !
Rends-moi ma sœur de lait, la brune Madeleine,
Et tous nos biens à deux, boutons d'or dans la plaine,
Nids chanteurs dans les bois, feux au coin du rocher ;

Et son beau taureau blanc, et Néra ma génisse,
Fiers lutins qui souvent, trompant notre œil novice,
S'égaraiet par les blés qu'avait dorés Juillet ;

Et ce calme enivrant des blondes nuits sans voiles
Quand, sa main dans ma main, nous rêvions aux étoiles
Sur le seuil de la ferme ou l'âtre pétillait.

Pigritia ¹.

Habits bas, mes amis, sur le bord du chemin
Jetons ce qui nous pèse, et que notre œuvre avance !
Ame et sol, creusons tout avec persévérance :
Dieu lui-même est au bout de chaque effort humain !

Aux uns l'outil pesant qui déchire la main ;
Aux autres les jalons, signaux d'intelligence ;
Qu'importe notre lot ? Plus tard tout se compense ;
Le maître a son secret qu'il nous dira demain.

Malheur à l'ouvrier qui faiblit sous la tâche !
A son front, comme un plomb, l'hébètement s'attache,
Et son cœur se consume en des rêves mauvais.

Coureur poussif, il tombe au seuil de l'Hespéride,
Et voit fuir loin de lui l'Espérance candide,
Atalante aux pieds d'or qu'il n'atteindra jamais.

Les deux cortèges ².

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

¹ Extrait des *Sonnets*. — *Pigritia*, en latin, paresse.

² Extrait des *Sonnets*. — Voici le morceau le plus vanté de Soulary. Il ne manque pas de beauté. Le redoutable Jules Lemaitre s'est cependant donné le plaisir de le dépecer et d'en montrer les faiblesses. Entre autres choses : sa poitrine *en feu*, le sanglot *qui la brise*, au bras *qui le défend*, le doux sein *qu'il épuise*, sont des chevilles nettement caractérisées. *On absout* est une erreur de liturgie : dans les églises catholiques on ne donne pas l'absoute aux enterrements des petits enfants. Abside est également inexact et mis uniquement pour la rime, car les fidèles ne vont pas derrière l'autel pour un baptême.

L'autre, c'est un baptême ! — au bras qui le défend
 Un nourrisson gazouille une note indécise ;
 Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épouise,
 L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
 Echantent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
 La jeune mère pleure en regardant la bière,
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Regrets éternels ¹.

Tout le long du chemin qui mène au cimetière,
 Il est d'affreux jardins où l'on dresse les fleurs
 A poser pour le deuil, où la Mort bouquetière
 Tient un assortiment de toutes les douleurs.

On y trouve à bas prix le Génie en prière,
 Les souvenirs d'époux tout constellés de pleurs,
 Les regrets fraternels entrelacés de lierre,
 Et les adieux d'amants rimés entre deux cœurs.

Un jour tu graviras pour moi ce chemin sombre,
 — Un jour de Saint-Joseph, la fête de mon Ombre —
 Ne charge pas ces fleurs du poids de ton chagrin !

J'aime mieux une larme à ton cœur arrachée
 — Dût-elle, sur ma pierre, être aussitôt séchée. —
 Qu'un emblème imposteur, — dût-il pleurer sans fin !

Atra cura ².

Fantôme qui reviens en tous lieux, à toute heure,
 Creuser de l'ongle un pli sur mon front abattu ;
 Qui, d'un souffle brutal, brises comme un fêtu
 L'échafaud des projets dont mon esprit se leurre ;

Dégoût dans les plaisirs, doute dans la vertu,
 Sourde gêne de l'être, angoisse intérieure,
 Hôte importun qu'on chasse et qui toujours demeure,
 Mystérieux tyran, Souci, qui donc es-tu ?

¹ Extrait des *Sonnets*.

² Extrait des *Sonnets*. — *Atra cura*, en latin, le noir souci.

— Dans le sommeil des sens je suis le sens qui veille,
Le tintement sans fin qui fatigue l'oreille,
L'oiseau noir qui s'abat sur le songe enchanté ;

Je suis le soubresaut du cœur, le cri du drame,
Le sombre clocheteur qui, dans la nuit de l'âme,
Passe, et, le long du temps, sonne l'Éternité !

Œuvres poétiques de Joseph Soulyard (1838-1882). (Lemerre, éditeur, Paris)
— Critiques à consulter : Jules Lemaitre : *Les Contemporains* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

ALBERT MÉRAT

Né à Troyes en 1840.

C'est l'aquarelliste du Parnasse. Descripteur comme Gautier et ses disciples parnassiens, il a surtout peint de petits tableaux d'une fine tonalité et d'une élégance un peu froide. Son habileté technique est très grande. Il lui a manqué l'élévation pour être un grand poète, mais il est un des premiers parnassiens secondaires et s'élève parfois jusqu'au grand art.

Clair de lune en rade¹.

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.

La voile, au long du mât, pendait pleine de rides
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes balancés au gré du bateau lent,
Suivaient la vision des étoiles rapides.

En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer ;
Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.

C'était la nuit montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.

¹ Extrait des *Chimères* (1866).

La cathédrale ¹.

La haute cathédrale est grise, presque noire,
Et découpe un profil austère sur les cieux.
Une voix vague sort des blocs silencieux :
Dans leur langue gothique ils nous disent de croire.

C'est le reflet, et c'est la vivante mémoire
Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
Et cela vous émeut comme une vieille histoire.

Avez-vous remarqué cette forme des tours,
Qui montent et qui vont diminuant toujours,
Pour porter le plus haut possible la prière ?

Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas
De voir ces murs géants, semblables à des bras,
Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de pierre.

La Cène ².

Sur le mur décrépît du cloître ancien et froid.
A droite, dans le fond de la salle où l'on croit
Sentir l'horreur des lieux où reviennent des ombres,
Voilée, et recevant des vitres toujours sombres
Le peu de jour qui sied à la paix des tombeaux,
Une peinture encor fière, presque en lambeaux,
Se dresse; on ne voit qu'elle en entrant : c'est la Cène.
La couleur, le contour y subsistent à peine,
Et l'on tressaille ainsi qu'en approchant un mort.

Comme tout ce que l'art ou la vie a fait fort,
L'œuvre sainte a souffert des choses et des hommes.
Le temps n'est pas un faible ennemi; mais nous sommes
Plus cruels, et l'affront de nos mains est plus lourd.
L'âge, déjà mauvais, l'ayant d'un travail sourd
Trop peu blessée au gré de leur sauvagerie,
Les moines l'ont souillée et les soldats meurtrie.

¹ Extrait des *Chimères*. — Il s'agit ici de la célèbre cathédrale de Rouen, l'une des plus belles de la chrétienté.

² Extrait des *Tableaux de voyage* dans *Les Chimères*. — Il s'agit ici de la célèbre fresque de Léonard de Vinci à Milan.

D'un même accord ils ont trouvé dans leurs cerveaux,
Les soldats, d'attacher à ce mur leurs chevaux,
Et les religieux qu'un saint zèle transporte,
Pouvant la faire ailleurs, de percer une porte
Juste au milieu, trouant le Christ tendre et divin.
Un pareil attentat, hélas ! ne fut pas vain ;
Et la nature aussi, complice de nos crimes,
N'a guère respecté les convives sublimes.
L'eau, filtrant à travers l'inutile épaisseur
Des murs sur la beauté des fronts pleins de douceur,
Aux plus purs, sans raison, a mis des plis farouches.
Une tache a faussé l'expression des bouches.
Puis les restaurateurs à leur tour ont osé
Sur l'œuvre où le pinceau du maître s'est posé,
O misère, porter leur main comme une insulte.
Tout profané qu'il est, l'autel garde son culte,
Et l'âme y voit le Dieu, reconnaissable ou non.
Mais tandis que le marbre, Hercule ou Parthénon,
Ruiné, mutilé, debout ou dans la terre,
Gardien sûr de la forme et de la ligne austère,
Sous le sol ténébreux ou le ciel baigné d'or,
Conserve sa couleur harmonieuse encor,
Et n'a pour retoucher sa vieillesse superbe
Que le travail exquis des lierres et de l'herbe
Dont la caresse effleure à peine sa beauté,
La Cène dans un coin tombe de vétusté.

Pourtant, lorsque devant la tristesse imprévue
Du tableau l'intérêt accoutume la vue,
Alors, malgré le vague effroi religieux
Qu'on a de voir ces bras mutilés, et ces yeux
Dont la prunelle pâle et creuse vous regarde
Et vous poursuit d'un air si poignant qu'il vous tarde
Ainsi que d'un malheur d'en être détourné,
Le maître impérieux vous retient dominé.
L'œuvre était si parfaite, et dans son harmonie
Si claire transparait la pensée infinie,
Que l'on retrouve encor le miracle effacé ;
Et, comme on reconstruit les choses du passé
Sur un trait que saisit notre âme ingénieuse,
La peinture revit entière et radieuse.

Et c'est d'abord Jésus, la douleur calme au front,
Les yeux baissés, portant sans se plaindre l'affront
De la vengeance noire et de l'amitié pire,
Qui laisse et ne voit pas ses apôtres lui dire, *
Le regard appuyant leurs gestes chaleureux,
Qu'ils ont le cœur toujours fidèle, et que pour eux
C'est une chose amère et dure que ce doute !
Simon, rude pécheur, sans l'oser croire, écoute
Mathieu montrant du doigt Judas sombre et moqueur.
Philippe, le plus jeune, a les mains sur son cœur.
Pierre indigné se lève et désigne le traître,
Qui s'étonne et qui semble en appeler au maître.
Mais celui-ci, sachant toute la vérité.
Qu'un ami l'a trahi, que les Juifs ont compté
Ses jours, l'œil déjà plein des luttes du calvaire,
N'ayant point de courroux, n'a pas de mot sévère,
Et, sublime rêveur, seul au milieu de tous,
Conserve son visage impénétrable et doux.

O Vinci ! quand ta main peignait l'histoire amère,
Tu n'as pas loin de toi poursuivi la chimère
Du beau hors de la vie et de la vérité :
Tes regards simplement s'ouvraient à la beauté
Sans séparer le corps harmonieux de l'âme.
S'il t'a fallu l'amour pour créer cette femme
Adorable, où l'esprit raille et dément la chair ;
Si Jésus, plus souvent, comme un sujet plus cher,
T'apparait agitant sa chevelure blonde,
L'art surtout et la vie avaient ta foi profonde !
En ce temps-là le culte était celui du beau.
Quel temps ! Le monde ancien réveillé du tombeau,
Avide, et comme au seuil d'une aurore première,
Semblait de l'idéal aspirer la lumière
Et l'appeler des mains, des yeux et de la voix.
Poète, sculpteur, peintre, architecte à la fois,
Michel-Ange sentait le monde en sa poitrine.
Raphaël copiait sa belle Fornarine.
Dans les cloîtres le sang contenu s'exaltait ;
Le talent arrivait à l'extase, et c'était
Fra Bartolomeo traduisant l'Évangile.
Le Corrège, aussi doux, continuait Virgile.

Magnifique ouvrier chez un patricien,
 Giorgione à Venise aidait le Titien.
 Ces hommes, d'une soif que rien ne rassasie,
 Faillirent épuiser toute la poésie.
 Leur trépas éteignit tous les siècles suivants.
 Ils vivaient recueillis, candides et savants,
 Ciselant des sonnets, sculptant des cathédrales ;
 Tandis qu'avec des cris féroces et des râles,
 Pour hâter la ruine et l'asservissement,
 Les naissantes cités s'égorgeaient tristement.

Les vagues ¹.

Vous êtes la beauté. Vers la pure Ionie
 C'est de vous que naquit Vénus au temps des dieux,
 Et vous avez formé son corps victorieux
 De votre onde mobile à la lumière unie.

C'est vous, près des vaisseaux, qui faisiez l'harmonie
 Des sirènes charmant les Grecs mélodieux,
 Et reflétiez l'effroi des grands temples pieux
 De Sunium aux bois sacrés de l'Ausonie.

Bien que l'âge ait passé des vieux mythes charmants
 Et qu'au sein de vos flots soulevés ou dormants
 La raison ait tué la chimère sacrée,

Au fond de votre abîme impénétrable et bleu
 L'âme malgré soi cherche et regarde, attirée,
 Si dans cet autre ciel on ne verrait pas Dieu.

Paysage toscan ².

Coteaux fins aux grands cyprès noirs,
 Pour faire vos gammes exquises
 Vous n'avez pas besoin des soirs
 Ni des aurores indécises.

Dans les claires heures du jour,
 Vous dressez, couronné de vignes,
 Vers le ciel tendre avec amour,
 Votre front grec aux belles lignes.

¹ Extrait des *Souvenirs* (1872).

² Extrait des *Villes de marbres* (1873).

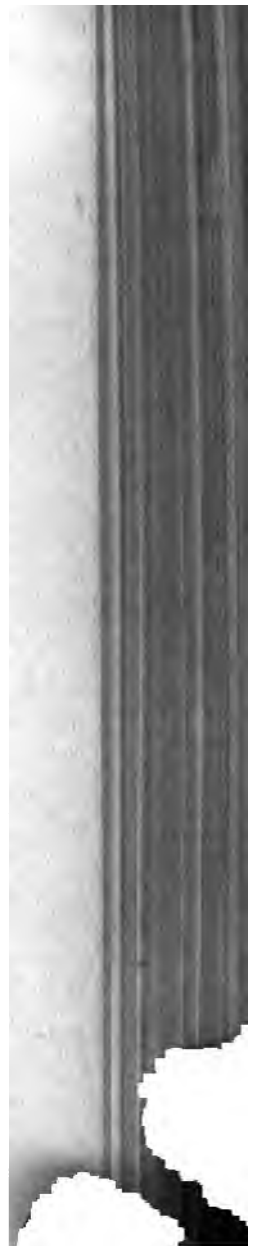
L'air, la terre et le ciel, sous le regard d'un
S'unissant un moment dans un harmonieux

Quand il se détourna de ce tableau immense
Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter
Un autre enchantement le prit : l'Atmosphère
Sous un souffle inconnu paraissait s'écarter
La nuit gagnait; la lune au front fortifié
Montait serene et blanche au lac du ciel
En croissant sur la mer un long sillon
Ici, déjà la nuit, là-bas, le jour se levait

La plainte du bûcheron¹.

« L'enfant do ! — La forêt sommeille ;
Le feu d'un feu clair et réchauffant,
Le vieux bûcheron endort un enfant.
L'enfant a l'œil bleu, la lèvre vermeille ;
Le vieux est courbé, ridé, grisonnant...
Le bon doux mignon, la forêt sommeille.
« Le plus beau temps est l'âge où l'on dort ! »
L'étoile luit, un vent léger passe.
Le vieux se souvient qu'à la même place
Quand le père... « Ah ! d'un meilleur sort
L'enfant cher enfant, te fasse la grâce !
« Le plus beau temps est l'âge où l'on dort.
Le père était beau comme un jeune chêne ;
Le fils agile et prompt comme un écureuil ;
L'enfant avait la voix claire du bouvreuil,
Et que la saison d'amour est prochaine ;
L'ardeur et l'ardeur brillaient dans son œil.
Le père était beau comme un jeune chêne.
L'enfant n'eût ni champ, ni toit, ni denier,
Le père l'honneur l'eût voulu pour gendre.
L'enfant ailleurs, il s'en alla prendre
L'enfant do ! — chez un charbonnier,
L'enfant pauvre, fière et tendre,
L'enfant n'eût ni champ, ni toit, ni denier.
« Le vin vieux l'amour nous enivre...
« Le printemps ; dans les chemins creux
Les amoncelés neigeaient sur les amoureux.
« L'hiver, la pluie et le givre,
L'enfant vint s'abattre sur eux...
« Le vin vieux l'amour nous enivre.
« Tu vins au monde, ô cher orphelin !
« Tu étais nus, la huche était vide ;
« Tu pressais sa mamelle aride ;
« Tu pleurais... Que faire ? Où trouver du pain ?

¹ Mallarmé *Le chemin des bois* (1860).



Il vint s'asseoir au bord que baigne la lagune,
 D'où Venise apparaît comme un rêve sur l'eau ;
 Et son œil fut frappé d'un magique tableau.

A l'Occident, le ciel teinté d'un reflet rose
 Du soleil disparu gardait la trace encor.
 Sur la terre et dans l'air transparent chaque chose
 Flottait dans le réseau d'une poussière d'or ;
 Tout était calme, pur, limpide et grandiose ;
 Un de ces doux moments où l'âme en liberté
 Respire le bonheur dans la seule beauté.

La lagune immobile, où rien ne se reflète,
 De sa mate blancheur étalait le miroir.
 Derrière elle, Venise avec la silhouette
 De ses îles, plus loin, se détachait en noir.
 Et tout au fond, dressant leur majesté muette,
 Les glaciers du Tyrol en nuages d'azur
 Dessinaient leur profil sur le ciel rose et pur :

La beauté dans le calme, et la grandeur sereine !
 Le charme triomphant sans trouble et sans efforts !
 La majesté changée en douceur souveraine !
 La grâce souriante et tranquille des forts !
 L'infini s'entr'ouvrant à la pauvre âme humaine !
 L'air, la terre et le ciel, sous le regard de Dieu.
 S'unissant un moment dans un baiser de feu !

Quand il se détourna de ce tableau magique,
 Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter,
 Un autre enchantement le prit : l'Adriatique
 Sous un souffle inconnu paraissait s'agiter
 La nuit gagnait ; la lune au front mélancolique
 Montait sereine et blanche au bas du ciel changeant,
 En creusant sur la mer un long sillon d'argent.

Ici, déjà la nuit, là-bas, le jour encore !
 La lune et le soleil se disputant le ciel.
 Qui de leurs deux clartés blanchit ou se colore,
 Comme on dit que parfois au fond d'un cœur mortel
 Deux amours, l'un pâli, l'autre qui vient d'éclorre,
 Dans un doux crépuscule où le doute est permis.
 Mêlent pour un instant leurs feux encore amis !

O nature ! spectacle étrange et grandiose,
 Drame incessant, toujours nouveau, toujours divers,
 Que Dieu dans l'infini se joue et se compose,
 Nous t'admirons un jour d'un coin de l'univers ;
 Mais, avant de savoir pourquoi fleurit la rose,
 Pourquoi la brise vole et l'étoile reluit,
 L'homme foudroyé tombe et rentre dans la nuit !

Cœuvres à lire d'Edouard Grenier (Charpentier, éditeur, Paris) : Iambes (1852) ; Petits poèmes (1850) ; Poèmes dramatiques (1861) ; Amicis (1868) ; Marcel (1874) ; Francine (1884) ; Rayons d'hivers (1887). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, les Contemporains ; Impressions de théâtre (1891) ; G. Deschamps, la Vie et les livres (1900).

ANDRÉ LEMOYNE

Né à Saint-Jean-d'Angély en 1803.

Parnassien teinté de lyrisme, André Lemoine laisse transparaitre ses sentiments dans son œuvre. Même lorsqu'il peint des scènes de la vie ou des paysages, il y met son âme délicate et tendre. C'est surtout comme descripteur qu'il est remarquable. Sa poésie de demi-teinte a beaucoup de charme et de naturel.

Prieuse ¹.

L'église est en lumière, et l'orgue des grands jours
 Prélude avec lenteur. — La foule émerveillée
 Ecoute la voix grave, et s'est agenouillée
 Dans un frémissement de soie et de velours.

Les vitraux, racontant des scènes hébraïques
 Où sont peintes les fleurs des moissons et des prés,
 Promènent des bleuets et des pavots pourprés
 Sur les dalles du chœur aux riches mosaïques.

Dans les parfums d'encens, de myrrhe et de benjoin,
 Je lis discrètement tes plus chères pensées,
 Belle prieuse blonde, aux paupières baissées
 Et les deux mains en croix... Ton pauvre cœur est loin...

Au delà du tropique... à sept ou huit cents lieues,
 Tes mirages d'espoir seraient-ils décevants ?
 Le navire là-bas marche avec de bons vents.
 Toute sa toile porte et les vagues sont bleues.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Les sons religieux, largement répandus,
Font pleuvoir à torrents leur musique sacrée
Dans ta petite oreille à la conque nacrée,
S'ouvrant comme une fleur sous tes cheveux tordus.

C'est un *Alleluia* dont les voix sont en fête.
Pourquoi pâlir avec de longs tressaillements ?
L'orgue tient renfermés ses tonnerres dormants,
Et rien n'éveillera ses éclairs de tempête.

Les montagnes du Cap, fantômes alarmants,
Sont en fuite à l'arrière, et, sur les eaux calmées,
La Croix du Sud, penchant ses étoiles charmées,
Regarde miroiter ses quatre diamants.

Bien qu'un peu fatigué par les mers des deux mondes,
Le navire poursuit bravement son chemin,
Filant ses trois cents nœuds du jour au lendemain.
Et lancé dans l'écume à voiles toutes rondes.

A droite il a laissé les îles du Cap-Vert.
Des parfums d'orangers et de vignes fleuries
Déjà lui sont venus au vent des Canaries.
Et des oiseaux d'Espagne à vol tout grand ouvert.

A ses fuseaux divins tournant l'or et la soie,
La Providence garde aux sérieux amours,
Comme les tiens, un fil enchanté de longs jours. —
Tu n'as plus à verser que des larmes de joie.

Les berceaux ¹.

La vie est ainsi faite. On dit : « Le monde est grand. »
On a, comme l'oiseau, des instincts d'émigrant,
On voudrait en un jour voir l'Europe et l'Asie,
Les ailes font défaut : « Prenons voile et vapeur.
Nous fréterons un brick ou quelque bon clipper,
Qui nous emporte au gré de notre fantaisie.

« Nous cueillerons en Chine, au bord du fleuve Amour.
La fleur du Nélumbo ; puis nous ferons le tour.
Par le chemin des eaux, de notre vaste monde.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Nous verrons l'Archipel où les paradisiens
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers,
Et les grands papillons des îles de la Sonde.

« Dans les chaudes clartés d'un ciel oriental,
Nous verrons s'élargir le cèdre horizontal,
Sur de riches fonds d'or étageant ses ramures ;
Tandis qu'à son réveil, la brise du matin
S'y complait à rythmer, comme un orgue lointain,
En sons religieux ses plus graves murmures.

« Sous des vents réguliers pour le navigateur,
Nous changerons de ciel en coupant l'équateur.
Nous doublerons le Cap avec toutes nos voiles ;
Et dans la nuit sereine, au large, on pourra voir
La Croix du Sud jaillir de l'immense miroir
De la mer... où rayonne un crucifix d'étoiles.

« Nous partirons en mai, quand les arbres sont verts. »
Mais les printemps s'en vont, ainsi que les hivers,
Et le départ s'ajourne. — Un soir on se marie.
On fait en souriant l'heureux nid conjugal,
Et l'homme aux grands projets reste au pays natal,
Penché sur le berceau de Paul ou de Marie.

Dans l'oubli de soi-même, on écoute, penseur,
Et l'oreille charmée, un vieux refrain berceur
Qu'à ses beaux endormis chante la jeune mère.
A cette voix émue, au timbre musical,
Cadencée en sourdine... on est patriarcal
Comme aux temps merveilleux de la Bible et d'Homère.

Retour ¹.

L'absent qu'on n'osait plus attendre est revenu.
Sans bruit il a poussé la porte.
Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
Et par la grande cour l'escorte.

L'enfant blond d'autrefois est un homme aujourd'hui.
Par delà l'Équateur sa trentaine est sonnée,
Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Du vieux perron de pierre il monte l'escalier.
 Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
 Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
 Au seuil de la maison rustique.

Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil.
 C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête :
 Qui va-t-il retrouver ? les siens portant son deuil,
 Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête ?

On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger
 Qui chez les autres se hasarde
 Sans éveiller la cloche, et semble interroger
 Si gravement ceux qu'il regarde ? »

Servantes et valets ne le connaissent pas,
 Mais la maîtresse, assise et près du feu courbée.
 Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.
 En étouffant un cri de mère elle est tombée.

La bataille¹.

Là-bas, vers l'horizon du frais pays herbeux,
 Où la rivière, lente et comme désœuvrée,
 Laisse boire à son gué de longs troupeaux de bœufs.
 Une grande bataille autrefois fut livrée.

C'était, comme aujourd'hui, par un ciel de printemps.
 Dans ce jour désastreux, plus d'une fleur sauvage,
 Qui s'épanouissait, flétrie en peu d'instant,
 Noya tous ses parfums dans le sang du rivage.

La bataille dura de l'aube jusqu'au soir :
 Et, surpris dans leur vol, de riches scarabées,
 De larges papillons jaunes striés de noir
 Se traînèrent mourants parmi les fleurs tombées.

La rivière était rouge : elle roulait du sang.
 Le bleu martin-pêcheur en souilla son plumage ;
 Et le saule penché, le bouleau frémissant,
 Essayèrent en vain d'y trouver leur image.

¹ Extrait des *Paysages de mer*.

Le biez du Moulin-Neuf en resta noir longtemps.
 Le sol fut piétiné ; des ornières creusées ;
 Et l'on vit des bourbiers sinistres, miroitants,
 Où les troupes s'étaient hardiment écrasées.

. . .

Et lorsque la bataille eut apaisé son bruit,
 La lune, qui montait derrière les collines,
 Contempla tristement, vers l'heure de minuit,
 Ce que l'œuvre d'un jour peut faire de ruines.

Pris du même sommeil, là gisaient par milliers,
 Sur les canons éteints, les bannières froissées,
 Epars confusément, chevaux et cavaliers
 Dont les yeux grands ouverts n'avaient plus de pensées.

On enterra les morts au hasard... et depuis,
 Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,
 Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
 Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses ;

Et les petits bergers, durant bien des saisons,
 En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
 Dans leur gosier d'oiseau retenant leurs chansons,
 Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.

Pêcheuse de varech¹.

Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
 Sur les galets bretons ou le sable normand,
 La mer, l'aveugle mer, jette indifféremment
 Ses paquets d'algue morte et ses vieilles épaves.

Mais parfois quelques-uns de ces débris flottants,
 Sur la grève échoués, quand le flot se retire,
 Vous parlent d'une barque ou d'un ancien navire
 Dont on n'avait rien su depuis quinze ou vingt ans.

La fille de Saint-Pol ou de Sainte-Honorine,
 Qui, par les grandes mers, va très loin descendant
 Recueillir son varech... tressaille au cri strident
 Que jette au ras des eaux l'hirondelle marine,

¹ Extrait des *Soirs d'hiver*.

Et s'arrête songeuse, oubliant son travail,
 Quand son râteau ramène un élongis de hune,
 Ou, parmi les tronçons d'un vieux mât de fortune,
 La barre qui tourna jadis un gouvernail.

Même un simple bordage, un bout de planche usée...
 Elle a passé vingt fois peut-être sans la voir,
 Et la rencontre, un jour, presque au tomber du soir,
 Aux deux tiers dans la vase et le sable enlizée.

Mince épave... on y voit quelque chose d'écrit
 En couleur... s'effaçant... mais d'un gros caractère...
 Et la femme a flairé comme un poignant mystère
 Qui tourmente à la fois son cœur et son esprit.

C'est le reste d'un mot impossible à bien lire...
 Est-ce un mot du pays?... trois lettres seulement...
 Trois lettres... C'est la fin ou le commencement
 D'un nom... nom qu'autrefois portait un grand navire.

Pauvre femme... Aussitôt ses genoux ont fléchi...
 Quand il prenait la mer, à voiles toutes rondes,
 Elle était jeune alors, et belle entre les blondes,
 Mais depuis ce temps-là ses cheveux ont blanchi.

Elle emporte, de nuit, le débris sans rien dire,
 En essuyant ses pleurs de son gros tablier,
 Et pense au cher absent qu'on ne peut oublier.
 Surtout aux grandes mers, quand le flot se retire.

Sur les galets bretons et le sable normand,
 Rendez-vous d'algue morte et de vieilles épaves,
 Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
 Le flux et le reflux chantent funèbrement.

Œuvres à lire de Lemoyne (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stella maris* (1860) ; *Roses d'antan* (1864) ; *Légendes des bois et chansons marines* ; *Paysages de mer et Fleurs des prés* ; *Soirs d'hiver et de printemps* (1871-1883). — Critique à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

CATULLE MENDÈS

Né à Bordeaux en 1843.

Si la virtuosité littéraire pouvait remplacer le génie, Catulle Mendès serait le plus grand poète du Parnasse. Sa caractéristique est, en effet, une étonnante souplesse qui lui permet de s'assimiler tous les genres et de n'être inférieur dans aucun. Parnassien éclectique, il joue avec une égale facilité de tous les instruments poétiques, embouchant aussi bien la trompette épique que la flûte rustique, exécutant avec la même aisance de vastes symphonies lyriques à la Victor Hugo, et de menus *lieder* à la Heine. Mais cette facilité même limite forcément son talent ; c'est un artiste connaissant tous les secrets du métier, ce n'est pas un grand poète créateur, on sent trop chez lui l'assimilation livresque. Comme styliste et ciseleur de vers, il est en tous cas remarquable.

Le landgrave de fer ¹.

Ludwig, qu'on appelait le Landgrave de fer,
Ayant chassé les loups dans la bise d'hiver,
Errait, le soir tombant, dans une étroite gorgo.
Il vit luire à cent pas la vitre d'une forge,
Courut, poussa la porte, et dit au forgeron :
« Mon cheval éventré d'un seul coup d'éperon
Se débat, tout sanglant, dans la bruyère rouge ;
Je suis las ; loge-moi cette nuit dans ton bouge. »
L'autre dit : « Si tu veux mal dormir, dans ce coin
Tu trouveras un lit fait de paille et de foin.
Cependant, étranger, parle et fais-toi connaître. »

Le Langrave hésita.

« J'ai nom Albrecht. Mon maître,
Ludwig, que vous nommez le Landgrave de fer,
Gouverne la Thuringe et la Saxe.

— Et l'Enfer !

S'écria le manœuvre avec un air farouche.
Qui proféra ce nom doit s'essuyer la bouche ;
Et j'aurais préféré, certes, n'avoir pas su
De quel maître est valet l'homme que j'ai reçu.

¹ Extrait des *Contes épiques* (1872).

N'importe ! Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, où qu'il aille,
Honneur à l'hôte ! Etends ton manteau sur la paille. »

Le Landgrave Ludwig, couché, ne dormait pas,
Non qu'à sa tête lourde et qu'à ses membres las
Le repos ne fût doux que sur un lit de plume,
Mais à cause du bruit du marteau sur l'enclume.
Dans le rougeâtre soir où la flamme, d'un jet
Brusque, brille et s'éteint, le forgeron forgeait,
En scandant son labeur de paroles étranges.

« O Landgrave, seigneur des forêts, qui te venges,
Par un homme pendu, d'un cerf pris dans ton bois ;
Seigneur de la cité, qui voles les bourgeois ;
Seigneur des champs féconds, de qui les mains avides
Font que le manant pleure auprès des granges vides ;
Toi qui, le soir, sortant de ton nid de vautour,
T'embusques pour piller les marchands, au détour
Des chemins, et t'en vas sans laver tes mains rouges ;
Prince que l'on redoute, au point que, quand tu bouges,
Tout s'ébranle de peur autour de tes desseins ;
Tortureur des vivants, blasphémateur des saints ;
Oh ! ton âme de fer, Landgrave, que n'est-elle
Le fer docile et chaud que mon marteau martelle ! »
Ainsi, sans plus songer qu'un autre homme était là,
L'étrange forgeron, forgeant toujours, parla
Jusqu'à l'heure où, luisant sous l'aube reparue,
Le fer qu'il martelait fut un soc de charrue.

Le Landgrave rentra dans son château, pensif.

« Le père sous un chêne et l'enfant sous un if
Attendent, Monseigneur, qu'on avise à les pendre.

— Ils ont leur grâce, vas ! et de plus, fais-leur rendre
Le sanglier qu'il ont tué dans ma forêt.

— Les bourgeois d'Eisenach affirment qu'il serait
Dur d'exiger déjà, la misère étant grande,
Le paiement de l'impôt sur le vin.

— Qu'on attende.

— Les marchands que l'on fit captifs ces jours derniers



Offrent d'or cent écus et d'argent cent deniers
Pour leur rançon.

— Qu'ils soient libres ! et que chaque homme
Emporte en s'en allant quatre fois cette somme. »

Ainsi parlait le maître aux vassaux étonnés
De cette humeur nouvelle et des ordres donnés.
Puis, quand la nuit monta sur la tourelle noire,
Il se glissa, tremblant et seul, dans l'oratoire,
Et demeura longtemps en ses rêves plongé.

Le Landgrave de fer avait été forgé.

Larmes d'enfant ¹.

Naguère, au temps des églantines
J'avais des peines enfantines.

Mon cœur se gonflait sans raison
Sous les lilas en floraison.

A respirer les chauds calices
Je goûtais d'amères délices.

Sous les étoiles, pâle et coi,
Je pleurais sans savoir pourquoi.

Et maintenant je pleure encore,
Le long des soirs comme à l'aurore ;

En hiver, sur le blanc grésil,
Sur les roses pendant l'avril,

Mes larmes tombent à toute heure :
Mais je sais bien pourquoi je pleure !

Poésies de Catulle Mendès (Paul Ollendorf, éditeur, Paris), 7 volumes (1863-1885). — Critiques à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

¹ Extrait des *Sérénades* (1885). Cette pièce, sans titre dans le recueil, porte l'épigraphe *Heu ! lacrymis infantia lumina turgent. (Hélas ! les yeux des enfants se gonflent de larmes)* de Jean Second.

ARMAND SILVESTRE

Né à Paris en 1838, mort à Toulouse en 1901.

Avant de verser dans la gauloiserie plus ou moins grossière où se galvauda naguère son beau talent, Armand Silvestre fut un très bon poète : quelques-unes de ces œuvres resteront. Parnassien distingué, il a chanté l'esthétique païenne, le panthéisme hindou, les mythes objectifs chers à son école ; mais il y a aussi en lui un délicat poète sentimental, sachant murmurer les plus douces romances. La noblesse et le charme qu'il a montrés dans ses poésies font d'autant plus regretter sa triste évolution vers la prose grivoise.

Prométhée.

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâte,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de ma blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits !
Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture.
Vautour, tombeau vivant qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égalent jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable...
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds et que je te hais !

Matutina.

I

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
 Les retentissements de son flux solennel
 Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
 Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
 Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
 Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
 Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
 La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
 De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
 Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
 Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
 Comme le vieux Phénix sur la flamme se penche
 Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher.

II

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
 Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
 Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
 — L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
 Chuchotent dans la brise errante où s'évapore
 L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
 — L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
 Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
 Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
 — L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
 Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
 Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
 S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

ARMAND SILVESTRE

Né à Paris en 1838, mort à Toulouse en 1901.

Avant de verser dans la gauloiserie plus ou moins grossière où se galvauda naguère son beau talent, Armand Silvestre fut un très bon poète : quelques-unes de ces œuvres resteront. Parnassien distingué, il a chanté l'esthétique païenne, le panthéisme hindou, les mythes objectifs chers à son école ; mais il y a aussi en lui un délicat poète sentimental, sachant murmurer les plus douces romances. La noblesse et le charme qu'il a montrés dans ses poésies font d'autant plus regretter sa triste évolution vers la prose grivoise.

Prométhée.

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâture,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de ma blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits !
Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture,
Vautour, tombeau vivant qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égalent jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable...
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds et que je te hais !

Matutina.

I

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Les retentissements de son flux solennel
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
Comme le vieux Phénix sur la flamme se penche
Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher.

II

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchotent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

Les arbres.

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure,
Et debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très vieux dont la tête vacille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et blanc
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardens ont l'air d'âpres chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui, vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fraîcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux,
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur sève et, de la terre, apporte
A leur vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
L'Esprit demeure et semble à jamais se figer
Dans l'immobilité symbolique des choses.

Romance.

En avril, sous les branches
Au feuillage frileux,
En cherchant des pervenches,
J'ai trouvé tes yeux bleus :

Et j'ai vu tes mains blanches
Parmi les lis neigeux,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Et, comme un nid joyeux,
Ton petit cœur aux cieux
Contait ses gaietés franches,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Pensée d'automne.

La rouille d'automne envahit les branches
Du grand chêne où vont percher les ramiers...
Te rappelles-tu les floraisons blanches
Qu'avril fait neiger au front des pommiers ?

Va, les jours d'automne ont aussi leur joie ;
Un dernier parfum des bruyères sort,
Et le cliquetis du feuillage mort
Semble un frôlement de robe de soie.

Et je pense au temps où, chaque matin,
Quand elle partait, chère feuille morte,
Ses jupons ainsi chantaient à ma porte.

Et mon cœur s'emplit du regret lointain
D'avril qui jonchait les bois de pervenches,
Et faisait neiger les floraisons blanches !

Deux petites filles.

Comme un couple de cygnes blancs
Harmonieuses à décrire,
Sur deux visages dissemblants,
Elles ont le même sourire.

Le même regard dans leurs yeux
S'attendrit quelquefois ; mais l'une
Prit le sien au soleil joyeux,
L'autre à quelque rayon de lune ;

Et, bien que le même printemps
Effleure leur petite joue,
Voici déjà de longs instants
Que l'une rêve et l'autre joue.

Songes d'or et vives chansons,
Elles ont fait leur part entre elles ;
L'une suit le vol des pinsons,
L'autre celui des tourterelles.

Mais leur cœur fraternel sait bien
Où se croise leur double voie ;
Un tendre et mystique lien
Unit ce calme à cette joie,

Et sous le même enchantement
Que les fleurs discrètes des mousses,
S'épanouissent chastement
Leurs âmes jumelles et douces !

Poésies d'Armand Silvestre, 1866-1884 (Charpentier et Cie, éditeurs, Paris).
— Critique à consulter : Jules Lemaitre, *Les Contemporains*.

JOSEPHIN SOULARY

Né et mort à Lyon, 1815-1891.

On pourrait appeler Souлары : un parnassien de province. Provincial il fut par sa vie qui s'écoula tout entière dans sa ville natale, provincial il fut par sa philosophie épicurienne un peu banale, provincial il fut par son art légèrement étriqué et d'une préciosité laborieuse. Les auteurs d'anthologie prennent beaucoup ce poète secondaire : ils le font figurer dans leurs recueils de préférence à d'autres écrivains d'un talent bien plus remarquable. L'omettre ici serait une injustice, car il compte ; mais, en le citant, il n'est pas mauvais de le réduire à son exacte valeur. Ce sonnettiste, trop vanté, est plutôt un bon versificateur qu'un poète ; il manque d'inspiration et de chaleur ; on sent en le lisant que jamais les vers n'ont jailli spontanément de son âme, qu'il s'est laborieusement appliqué à chercher des thèmes poétiques. Il en trouve quelquefois de très grands, malheureusement il les rapetisse. Plutôt patient que fort, tendre que touchant, précieux que distingué, il côtoie généralement la vraie poésie, il y aborde quelquefois. Son style d'une ciselure travaillée n'a pas la trempe du *Parnasse*.

Là-bas¹.

Dans mon cœur indolent, prompt à se dessécher
Le souvenir d'hier laisse une trace à peine ;
Mais de ses bords lointains l'enfance me ramène
Un souvenir dont rien ne peut me détacher.

¹ Extrait des *Sonnets* (1847-1871). — Ce morceau et les suivants ont été choisis parmi les meilleurs du poète ; ils ont donc un caractère de beauté un peu exceptionnelle dans l'ensemble de son œuvre.

Paysage naïf, que j'aime à t'ébaucher !
Rends-moi ma sœur de lait, la brune Madeleine,
Et tous nos biens à deux, boutons d'or dans la plaine,
Nids chanteurs dans les bois, feux au coin du rocher ;

Et son beau taureau blanc, et Néra ma génisse,
Fiers lutins qui souvent, trompant notre œil novice,
S'égareraient par les blés qu'avait dorés Juillet ;

Et ce calme enivrant des blondes nuits sans voiles
Quand, sa main dans ma main, nous rêvions aux étoiles
Sur le seuil de la ferme ou l'âtre pétillait.

Pigritia ¹.

Habits bas, mes amis, sur le bord du chemin
Jetons ce qui nous pèse, et que notre œuvre avance !
Ame et sol, creusons tout avec persévérance ;
Dieu lui-même est au bout de chaque effort humain !

Aux uns l'outil pesant qui déchire la main ;
Aux autres les jalons, signaux d'intelligence ;
Qu'importe notre lot ? Plus tard tout se compense ;
Le maître a son secret qu'il nous dira demain.

Malheur à l'ouvrier qui faiblit sous la tâche !
A son front, comme un plomb, l'hébètement s'attache,
Et son cœur se consume en des rêves mauvais.

Coureur poussif, il tombe au seuil de l'Hespéride,
Et voit fuir loin de lui l'Espérance candide,
Atalante aux pieds d'or qu'il n'atteindra jamais.

Les deux cortèges ².

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

¹ Extrait des *Sonnets*. — *Pigritia*, en latin, paresse.

² Extrait des *Sonnets*. — Voici le morceau le plus vanté de Soulary. Il ne manque pas de beauté. Le redoutable Jules Lemaitre s'est cependant donné le plaisir de le dépecer et d'en montrer les faiblesses. Entre autres choses : sa poitrine *en feu*, le sanglot *qui la brise*, au bras *qui le défend*, le doux sein *qu'il épuise*, sont des chevilles nettement caractérisées. *On absout* est une erreur de liturgie : dans les églises catholiques on ne donne pas l'absoute aux enterrements des petits enfants. *Abside* est également inexact et mis uniquement pour la rime, car les fidèles ne vont pas derrière l'autel pour un baptême.

L'autre, c'est un baptême ! — au bras qui le défend
 Un nourrisson gazouille une note indécise ;
 Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
 L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
 Echantent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
 La jeune mère pleure en regardant la bière,
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Regrets éternels ¹.

Tout le long du chemin qui mène au cimetière,
 Il est d'affreux jardins où l'on dresse les fleurs
 A poser pour le deuil, où la Mort bouquetière
 Tient un assortiment de toutes les douleurs.

On y trouve à bas prix le Génie en prière,
 Les souvenirs d'époux tout constellés de pleurs,
 Les regrets fraternels entrelacés de lierre,
 Et les adieux d'amants rimés entre deux cœurs.

Un jour tu graviras pour moi ce chemin sombre,
 — Un jour de Saint-Joseph, la fête de mon Ombre —
 Ne charge pas ces fleurs du poids de ton chagrin !

J'aime mieux une larme à ton cœur arrachée
 — Dût-elle, sur ma pierre, être aussitôt séchée. —
 Qu'un emblème imposteur, — dût-il pleurer sans fin !

Atra cura ².

Fantôme qui reviens en tous lieux, à toute heure,
 Creuser de l'ongle un pli sur mon front abattu ;
 Qui, d'un souffle brutal, brises comme un fêtu
 L'échafaud des projets dont mon esprit se leurre ;

Dégoût dans les plaisirs, doute dans la vertu,
 Sourde gêne de l'être, angoisse intérieure,
 Hôte importun qu'on chasse et qui toujours demeure,
 Mystérieux tyran, Souci, qui donc es-tu ?

¹ Extrait des *Sonnets*.

² Extrait des *Sonnets*. — *Atra cura*, en latin, le noir souci.

— Dans le sommeil des sens je suis le sens qui veille,
Le tintement sans fin qui fatigue l'oreille,
L'oiseau noir qui s'abat sur le songe enchanté ;

Je suis le soubresaut du cœur, le cri du drame,
Le sombre clocheteur qui, dans la nuit de l'âme,
Passe, et, le long du temps, sonne l'Eternité !

Œuvres poétiques de Joseph Soulyard (1838-1882). (Lemerre, éditeur, Paris)
— Critiques à consulter : Jules Lemaitre : *Les Contemporains* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

ALBERT MÉRAT

Né à Troyes en 1840.

C'est l'aquarelliste du Parnasse. Descripteur comme Gautier et ses disciples parnassiens, il a surtout peint de petits tableaux d'une fine tonalité et d'une élégance un peu froide. Son habileté technique est très grande. Il lui a manqué l'élévation pour être un grand poète, mais il est un des premiers parnassiens secondaires et s'élève parfois jusqu'au grand art.

Clair de lune en rade¹.

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.

La voile, au long du mât, pendait pleine de rides
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes balancés au gré du bateau lent,
Suivaient la vision des étoiles rapides.

En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer ;
Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.

C'était la nuit montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.

¹ Extrait des *Chimères* (1866).

L'autre, c'est un baptême! — au bras qui le défend
 Un nourrisson gazouille une note indécise ;
 Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
 L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
 Echantent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
 La jeune mère pleure en regardant la bière,
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

Regrets éternels ¹.

Tout le long du chemin qui mène au cimetière,
 Il est d'affreux jardins où l'on dresse les fleurs
 A poser pour le deuil, où la Mort bouquetière
 Tient un assortiment de toutes les douleurs.

On y trouve à bas prix le Génie en prière,
 Les souvenirs d'époux tout constellés de pleurs,
 Les regrets fraternels entrelacés de lierre,
 Et les adieux d'amants rimés entre deux cœurs.

Un jour tu graviras pour moi ce chemin sombre,
 — Un jour de Saint-Joseph, la fête de mon Ombre —
 Ne charge pas ces fleurs du poids de ton chagrin !

J'aime mieux une larme à ton cœur arrachée
 — Dût-elle, sur ma pierre, être aussitôt séchée. —
 Qu'un emblème imposteur, — dût-il pleurer sans fin !

Atra cura ².

Fantôme qui reviens en tous lieux, à toute heure,
 Creuser de l'ongle un pli sur mon front abattu ;
 Qui, d'un souffle brutal, brises comme un fêtu
 L'échafaud des projets dont mon esprit se leurre ;

Dégout dans les plaisirs, doute dans la vertu,
 Sourde gêne de l'être, angoisse intérieure,
 Hôte importun qu'on chasse et qui toujours demeure,
 Mystérieux tyran, Souci, qui donc es-tu ?

¹ Extrait des *Sonnets*.

² Extrait des *Sonnets*. — *Atra cura*, en latin, le noir souci.

— Dans le sommeil des sens je suis le sens qui veille,
Le tintement sans fin qui fatigue l'oreille,
L'oiseau noir qui s'abat sur le songe enchanté ;

Je suis le soubresaut du cœur, le cri du drame,
Le sombre clocheteur qui, dans la nuit de l'âme,
Passe, et, le long du temps, sonne l'Eternité !

Œuvres poétiques de Joseph Souly (1838-1882). (Lemerre, éditeur, Paris)
— Critiques à consulter : Jules Lemaitre : *Les Contemporains* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

ALBERT MÉRAT

Né à Troyes en 1840.

C'est l'aquarelliste du Parnasse. Descripteur comme Gautier et ses disciples parnassiens, il a surtout peint de petits tableaux d'une fine tonalité et d'une élégance un peu froide. Son habileté technique est très grande. Il lui a manqué l'élévation pour être un grand poète, mais il est un des premiers parnassiens secondaires et s'élève parfois jusqu'au grand art.

Clair de lune en rade¹.

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.

La voile, au long du mât, pendait pleine de rides
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes balancés au gré du bateau lent,
Suiyaient la vision des étoiles rapides.

En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer ;
Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.

C'était la nuit montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.

¹ Extrait des *Chimères* (1866).

La cathédrale ¹.

La haute cathédrale est grise, presque noire,
Et découpe un profil austère sur les cieux.
Une voix vague sort des blocs silencieux :
Dans leur langue gothique ils nous disent de croire.

C'est le reflet, et c'est la vivante mémoire
Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
Et cela vous émeut comme une vieille histoire.

Avez-vous remarqué cette forme des tours,
Qui montent et qui vont diminuant toujours,
Pour porter le plus haut possible la prière ?

Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas
De voir ces murs géants, semblables à des bras,
Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de pierre.

La Cène ².

Sur le mur décrépît du cloître ancien et froid,
A droite, dans le fond de la salle où l'on croit
Sentir l'horreur des lieux où reviennent des ombres,
Voilée, et recevant des vitres toujours sombres
Le peu de jour qui sied à la paix des tombeaux,
Une peinture encor fière, presque en lambeaux,
Se dresse ; on ne voit qu'elle en entrant : c'est la Cène.
La couleur, le contour y subsistent à peine,
Et l'on tressaille ainsi qu'en approchant un mort.

Comme tout ce que l'art ou la vie a fait fort,
L'œuvre sainte a souffert des choses et des hommes.
Le temps n'est pas un faible ennemi ; mais nous sommes
Plus cruels, et l'affront de nos mains est plus lourd.
L'âge, déjà mauvais, l'ayant d'un travail sourd
Trop peu blessée au gré de leur sauvagerie,
Les moines l'ont souillée et les soldats meurtrie.

¹ Extrait des *Chimères*. — Il s'agit ici de la célèbre cathédrale de Rouen, l'une des plus belles de la chrétienté.

² Extrait des *Tableaux de voyage* dans *Les Chimères*. — Il s'agit ici de la célèbre fresque de Léonard de Vinci à Milan.

D'un même accord ils ont trouvé dans leurs cerveaux,
Les soldats, d'attacher à ce mur leurs chevaux,
Et les religieux qu'un saint zèle transporte,
Pouvant la faire ailleurs, de percer une porte
Juste au milieu, trouant le Christ tendre et divin.
Un pareil attentat, hélas ! ne fut pas vain ;
Et la nature aussi, complice de nos crimes,
N'a guère respecté les convives sublimes.
L'eau, filtrant à travers l'inutile épaisseur
Des murs sur la beauté des fronts pleins de douceur,
Aux plus purs, sans raison, a mis des plis farouches.
Une tache a faussé l'expression des bouches.
Puis les restaurateurs à leur tour ont osé
Sur l'œuvre où le pinceau du maître s'est posé,
O misère, porter leur main comme une insulte.
Tout profané qu'il est, l'autel garde son culte,
Et l'âme y voit le Dieu, reconnaissable ou non.
Mais tandis que le marbre, Hercule ou Parthénon,
Ruiné, mutilé, debout ou dans la terre,
Gardien sûr de la forme et de la ligne austère,
Sous le sol ténébreux ou le ciel baigné d'or,
Conserve sa couleur harmonieuse encor,
Et n'a pour retoucher sa vieillesse superbe
Que le travail exquis des lierres et de l'herbe
Dont la caresse effleure à peine sa beauté,
La Cène dans un coin tombe de vétusté.

Pourtant, lorsque devant la tristesse imprévue
Du tableau l'intérêt accoutume la vue,
Alors, malgré le vague effroi religieux
Qu'on a de voir ces bras mutilés, et ces yeux
Dont la prunelle pâle et creuse vous regarde
Et vous poursuit d'un air si poignant qu'il vous tarde
Ainsi que d'un malheur d'en être détourné,
Le maître impérieux vous retient dominé.
L'œuvre était si parfaite, et dans son harmonie
Si claire transparait la pensée infinie,
Que l'on retrouve encor le miracle effacé ;
Et, comme on reconstruit les choses du passé
Sur un trait que saisit notre âme ingénieuse,
La peinture revit entière et radieuse.

Et c'est d'abord Jésus, la douleur calme au front,
 Les yeux baissés, portant sans se plaindre l'affront
 De la vengeance noire et de l'amitié pire,
 Qui laisse et ne voit pas ses apôtres lui dire, •
 Le regard appuyant leurs gestes chaleureux,
 Qu'ils ont le cœur toujours fidèle, et que pour eux
 C'est une chose amère et dure que ce doute !
 Simon, rude pécheur, sans l'oser croire, écoute
 Mathieu montrant du doigt Judas sombre et moqueur.
 Philippe, le plus jeune, a les mains sur son cœur.
 Pierre indigné se lève et désigne le traître,
 Qui s'étonne et qui semble en appeler au maître.
 Mais celui-ci, sachant toute la vérité,
 Qu'un ami l'a trahi, que les Juifs ont compté
 Ses jours, l'œil déjà plein des luttés du calvaire,
 N'ayant point de courroux, n'a pas de mot sévère,
 Et, sublime rêveur, seul au milieu de tous,
 Conserve son visage impénétrable et doux.

O Vinci ! quand ta main peignait l'histoire amère,
 Tu n'as pas loin de toi poursuivi la chimère
 Du beau hors de la vie et de la vérité ;
 Tes regards simplement s'ouvraient à la beauté
 Sans séparer le corps harmonieux de l'âme.
 S'il t'a fallu l'amour pour créer cette femme
 Adorable, où l'esprit raille et dément la chair ;
 Si Jésus, plus souvent, comme un sujet plus cher,
 T'apparait agitant sa chevelure blonde,
 L'art surtout et la vie avaient ta foi profonde !
 En ce temps-là le culte était celui du beau.
 Quel temps ! Le monde ancien réveillé du tombeau,
 Avide, et comme au seuil d'une aurore première,
 Semblait de l'idéal aspirer la lumière
 Et l'appeler des mains, des yeux et de la voix.
 Poète, sculpteur, peintre, architecte à la fois,
 Michel-Ange sentait le monde en sa poitrine.
 Raphaël copiait sa belle Fornarine.
 Dans les cloîtres le sang contenu s'exaltait ;
 Le talent arrivait à l'extase, et c'était
 Fra Bartolomeo traduisant l'Évangile.
 Le Corrège, aussi doux, continuait Virgile.

Magnifique ouvrier chez un patricien,
 Giorgione à Venise aidait le Titien.
 Ces hommes, d'une soif que rien ne rassasie,
 Faillirent épuiser toute la poésie.
 Leur trépas éteignit tous les siècles suivants.
 Ils vivaient recueillis, candides et savants,
 Ciselant des sonnets, sculptant des cathédrales ;
 Tandis qu'avec des cris féroces et des râles,
 Pour hâter la ruine et l'asservissement,
 Les naissantes cités s'égorgeaient tristement.

Les vagues¹.

Vous êtes la beauté. Vers la pure Ionie
 C'est de vous que naquit Vénus au temps des dieux,
 Et vous avez formé son corps victorieux
 De votre onde mobile à la lumière unie.

C'est vous, près des vaisseaux, qui faisiez l'harmonie
 Des sirènes charmant les Grecs mélodieux,
 Et reflétiez l'effroi des grands temples pieux
 De Sunium aux bois sacrés de l'Ausonie.

Bien que l'âge ait passé des vieux mythes charmants
 Et qu'au sein de vos flots soulevés ou dormants
 La raison ait tué la chimère sacrée,

Au fond de votre abîme impénétrable et bleu
 L'âme malgré soi cherche et regarde, attirée,
 Si dans cet autre ciel on ne verrait pas Dieu.

Paysage toscan².

Coteaux fins aux grands cyprès noirs,
 Pour faire vos gammes exquises
 Vous n'avez pas besoin des soirs
 Ni des aurores indécises.

Dans les claires heures du jour,
 Vous dressez, couronné de vignes,
 Vers le ciel tendre avec amour,
 Votre front grec aux belles lignes.

¹ Extrait des *Souvenirs* (1872).

² Extrait des *Villes de marbres* (1873).

Sereins et purs, point élevés,
 Votre harmonie où l'azur flotte
 Déroule les tons gris perlés
 Dont l'olivier donne la note.

Clair frisson frais des murs rosés !
 Parmi les fleurs pleines d'abeilles
 Vibrent ainsi que des baisers
 Des lueurs frêles et vermeilles.

L'église de San Miniato,
 Pierres moitié noires et blanches,
 Crève, lumineuse, un manteau
 D'aiguilles de pins et de branches.

L'Arno, comme teinté de sang,
 Du sang d'une éternelle aurore,
 Va sous vos pieds, souple, glissant
 Vers le couchant qui se colore.

Fermant l'horizon comme un mur,
 Les montagnes ensoleillées
 Donnent l'accord du rythme pur
 Aux grandes strophes réveillées.

Poésies d'Albert Méral (1866-1873); *Vers le soir* (1900). (Lemerre, éditeur, Paris.)

ANDRÉ THEURIET

Né à Marly-le-Roi en 1833.

L'école parnassienne compte un certain nombre de poètes rustiques qui se sont plu à chanter les forêts et les champs de leurs provinces natales. Dans ce groupe, André Theuriet est certainement le plus original et le plus sincère. Elevé lui-même à l'ombre des grands bois de la Meuse, il a gardé de sa première enfance des souvenirs profonds et attendris de vie campagnarde qu'il a très bien exprimés dans ses vers. Un frais parfum de feuillée printanière sort de ses belles idylles, pleines de chants d'oiseaux, de joyeux murmures aériens et quelquefois de tristesses profondes. Theuriet est le Théocrite de la France. C'est là sa plus grande originalité, mais il a d'autres cordes à sa lyre ; il sait aussi chanter les sentiments de l'âme avec une délicatesse et une douceur qui n'excluent pas la force.

La plainte du bûcheron ¹.

Dodo, l'enfant do ! — La forêt sommeille ;
 Assis près d'un feu clair et réchauffant,
 Un vieux bûcheron endort un enfant.
 L'enfant a l'œil bleu, la lèvre vermeille ;
 Le vieux est courbé, ridé, grisonnant...
 « Dors, mon doux mignon, la forêt sommeille.

Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort ! »
 Une étoile luit, un vent léger passe.
 L'aïeul se souvient qu'à la même place
 Il berça le père :... « Ah ! d'un meilleur sort
 Que Dieu, cher enfant, te fasse la grâce !
 Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort.

Ton père était beau comme un jeune chêne ;
 Souple, agile et prompt comme un écureuil ;
 Il avait la voix claire du bouvreuil,
 Lorsque la saison d'amour est prochaine ;
 La force et l'ardeur brillaient dans son œil.
 Ton père était beau comme un jeune chêne.

Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier,
 Plus d'un laboureur l'eût voulu pour gendre.
 Il aimait ailleurs, il s'en alla prendre
 — Dodo, l'enfant do ! — chez un charbonnier,
 Une belle enfant pauvre, fière et tendre,
 Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier.

Comme le vin vieux l'amour nous enivre...
 C'était au printemps ; dans les chemins creux
 Les pommiers neigeaient sur les amoureux.
 Mais avec l'hiver, la pluie et le givre,
 La misère vint s'abattre sur eux...
 Comme le vin vieux l'amour nous enivre.

Quand tu vins au monde, ô cher orphelin !
 Les murs étaient nus, la huche était vide ;
 Ta mère pressait sa mamelle aride ;
 Tu pleurais... Que faire ? Où trouver du pain ?

Les murs étaient nus, la huche était vide,
Quand tu vins au monde, ô cher orphelin !

Ton père partit avec sa cognée...

— Dodo, l'enfant do ! — « Du pain ! Dans les bois,
J'en saurai trouver, dit-il, pour vous trois.
Grands chênes, fayards, futaie épargnée,
Tombez en dépit du garde et des lois ! »
Ton père partit avec sa cognée.

Mais un jour le deuil emplit la maison :
Le garde accourut, tremblant de colère,
— Dors, mon doux mignon ! — et l'on prit ton père.
Aux gens de justice il criait : « Pardon !
L'enfant meurt de faim, l'enfant et la mère ! »
Ce jour-là le deuil emplit la maison.

Ton père en prison est mort à la peine ;
Hier on a mis ta mère au cercueil.
Nous voilà tous deux restés sur le seuil,
Moi le tronc brisé, toi le gland du chêne.
Où chercher asile, où trouver accueil ?
Ton père en prison est mort à la peine. »

— Dodo ! l'enfant dort mollement bercé.
Au-dessus du bois la lune se lève ;
Le vieux tremble et pleure, un sanglot soulève
Et fait soupirer son sein oppressé ;
Ses pleurs vont tomber sur l'enfant qui rêve,
Sur l'enfant qui dort mollement bercé.

L'assemblée ¹.

Vielles et cornemuse en chœur
Retentissent dans la vallée.
Le vent porte sur la hauteur
Les joyeux bruits de l'assemblée ².
On ne voit par les sentiers verts
Que fillettes aux coiffes blanches
Et garçons rayonnants et fiers
Dans leurs habits des dimanches.

¹ Extrait du recueil *Le Chemin des bois*.

² Fête de village en Touraine, où l'on vient louer des domestiques.

On danse à l'abri des tilleuls,
 En face de la vieille église :
 « En avant ! les cavaliers seuls ! »
 Crie un vieilleur à barbe grise ;
 Et, tandis que sur les tréteaux
 L'orchestre s'essouffle et s'enroue,
 La contredanse sans repos
 Se dénoue et se renoue.

Une auberge sous les noyers
 Se dresse, bourdonnante et pleine.
 Là sont venus les métayers
 Louer pâtres et gens de peine.
 A flots coule le vin vermeil,
 Le meilleur vin de l'hôtelière ;
 On voit scintiller au soleil
 Des rubis dans chaque verre.

Les gars qui veulent *se gager*
 Pour la saison ou pour l'année,
 Vigneron, faucheur ou berger,
 Moissonneur, homme de journée,
 Passent tous, souriants et forts,
 Devant la porte au large ouverte ;
 Tous à leurs feutres aux grands bords
 Ont mis une branche verte.

Cet emblème parle pour eux ;
 Il dit, ce frais brin de feuillage :
 « Voyez, j'ai des bras vigoureux,
 Je suis plein de cœur à l'ouvrage.
 J'ai quitté mon toit ce matin ;
 Ma mère, avec une caresse,
 Ma mère m'a mis dans la main
 Un écu, mince richesse.

« Maintenant qui veut me nourrir ?
 Qui veut me prendre en sa demeure ?
 Je fais serment de le servir
 Le jour et la nuit, à toute heure.
 J'irai surveiller ses pastours
 Et battre son blé dans la grange ;

Je ferai ses foins, ses labours,
Sa moisson et sa vendange... »

Puis, quand les gages sont donnés,
Ils s'en reviennent à la danse.
Sonnez, cornemuses, sonnez :
Toi, vieilleur, marque la cadence !
Avec leur danseuse au côté,
Ils tournent et sautent sans cesse :
O dernier jour de liberté.
On te boit avec ivresse !

Aujourd'hui c'est l'air imprégné
D'amour, l'air natal du village ;
Mais demain c'est le pain gagné
A la sueur de son visage.
Ce soir encor, tout est plaisir :
Mais demain il faudra connaître
L'escalier si roide à gravir.
Le dur escalier du maître !

Après la guerre ¹.

Les mois sanglants, les sombres mois
Sont passés ; l'automne embaumée
Est de retour, et dans nos bois
Nous revenons, ma bien-aimée.

Entre les rameaux verts encor
Rit un ciel doux comme la soie,
Et dans de chaudes vapeurs d'or
Le coteau de Sèvres se noie.

Par la mousse humide assourdis,
Nos pas glissent sous les ramures,
Et dans l'herbe, comme jadis,
Nous glanons des châtaignes mûres.

Tout nous charme et nous réjouit ;
Les bouleaux, les fils de la Vierge,
Le chardon qui s'épanouit.
Svelte et flamboyant comme un cierge.

Extrait du recueil *Le bleu et le noir* (1874).

Ce bois, par l'obus respecté,
Ce léger feuillage qui tremble,
Nous savourons la volupté
De nous y retrouver ensemble.

O bonheur, pénétrant et doux,
De se serrer l'un près de l'autre,
Et de se dire : « C'est bien nous ;
Ce chemin creux, c'est bien le nôtre !

« C'est là qu'en mars nous venions voir
S'ouvrir les anémones blanches ;
C'est ici que luisaient, le soir,
Les étoiles parmi les branches... »

Mais tandis que nous triomphons,
Ivres d'une extase égoïste,
Le jour baisse, les bois profonds
Se voilent d'une brume triste.

Le vent d'automne sur l'étang
Fait frémir les joncs et les préles,
Et dans l'ombre grise on entend
Comme un sourd frissonnement d'ailes.

Bruit étrange !... Est-ce au vent du nord
Une feuille sèche qui tombe,
Ou la plainte d'un soldat mort,
Héros obscur, martyr sans tombe ?...

Ce murmure, lent comme un glas,
Et voilé comme un deuil de veuve,
Semble dire : « N'oubliez pas,
Vous qui survivez à l'épreuve !

« N'allez pas croire tout sauvé,
Dès que les cieux sont pacifiques ;
Votre péché n'est pas lavé
Dans le sang des morts héroïques.

« En tombant, les morts ont payé
Leur part des communes faiblesses ;
Mais vous n'avez rien expié,
Vous, complices des jours d'ivresses.

« Souvenez-vous !... De l'aube au soir,
Et de l'hiver sombre à l'automne,
Que leur spectre, vêtu de noir,
Vous harcèle et vous aiguillonne.

« Sur leur ossuaire jauni
Faites pousser une semence
Meilleure... Leur œuvre est fini,
O vivants, le vôtre commence ! »

Automne¹.

Dans la grande forêt de pourpre et d'or vêtue,
La chanson des oiseaux en septembre s'est tue.
Une musique ailée y vibre encor pourtant.
Comme un grésil léger sur le sol, on entend
Des chutes de glands mûrs, d'alises et de faines.
Les feuilles des bouleaux, ainsi que des phalènes,
S'envolent de la branche et frissonnent dans l'air,
Laisant voir parmi leur éparpillement clair
De pâles coins d'azur et des fuites d'allées
Sombres, que çà et là traversent des coulées
De soleil bondissant. — Et c'est un chant très doux,
Pareil en sa mollesse aux caressants remous
D'une vague endormie et qui meurt sur le sable ;
— Un chant mélancolique et berceur, tout semblable
Au murmure voilé que font les jours défunts,
Effeillant en nos cœurs les fragiles parfums
Séchés du souvenir...

Fantômes chers encore,
Souvenirs d'autrefois que le lointain décore,
Oui, l'automne est pour vous la saison des réveils.
Vous aimez la langueur de ses tièdes soleils,
Les reflets mordorés des eaux ensommeillées
Et l'échevèlement des tombantes feuillées...

O ma payse, viens, toi dont la blanche main
M'accompagna fidèle à travers le chemin
Bon ou mauvais, joyeux ou triste de la vie !
Viens ; reprenons la route au temps jadis suivie.

¹ Extrait de *Jardin d'automne* (1894).

Dans les sentiers rouillés, le sourd bruissement
Des feuilles où nos pieds s'enfoncent un moment,
Et la sauvage odeur des fongères fanées,
Évoqueront pour nous les heures fortunées
Et les effusions exquises d'autrefois.
Ecoute !... Tout là-bas, la pacifique voix
D'un clocher de village, avec le crépuscule,
Monte dans l'air humide et sur les bois circule ;
Et ce lent carillon sonore, qui s'enfuit
Comme s'en sont allés dans la brumeuse nuit
Du passé les désirs, les regrets et la peine,
Met en nous une joie attendrie et sereine.

La vie humaine, même à l'approche du soir,
A sa tranquille fête et son vert reposoir.
Ainsi que la forêt féconde, elle nous donne
Le féerique décor et les fruits de l'automne,
Et comme s'attéduit la terre sous la feuille,
Sous l'amas des pensers notre âme se recueille.
Si notre sang, pareil à l'onde des étangs,
Ne connaît plus les fiers orages du printemps,
La tendresse est restée en nous fervente et vraie.
Vois dans le clair-obscur de la haute futaie
Ces femmes qui s'en vont au pied des châtaigniers
Ramasser la châtaigne éparse, à pleins paniers.
Nous aussi, nous avons cueilli des fruits en route ;
Il est temps désormais que notre bouche en goûte
La fondante saveur et la maturité.
Enthousiasme, élans du cœur vers la bonté,
Emotions que l'Art et la beauté des choses
Laissent dans notre esprit comme un parfum de roses ;
Ces communs souvenirs, récoltés à nous deux,
Ravivent notre amour, comme là-bas les feux
De bruyère, allumés aux clairières prochaines,
Réchauffent les doigts gourds des vieux coupeurs de chênes.

Déjà l'ombre sous bois s'épaissit, mais les fûts
Elancés des grands pins et des hêtres touffus
Dans le soleil encor baignent leur cime haute ;
Ainsi notre tendresse : au sommet de la côte,

Une rose leur l'illumine toujours.
 Viens, même quand le soir la drape de velours,
 La forêt reste belle en sa forme voilée.
 Mets ton bras sur le mien et gagnons la vallée
 Où dans les étangs clairs se mirent les bouleaux.
 Un long vol de pluviers s'élève sur les eaux,
 Tournoie et puis retombe, avec un sourd bruit d'ailes,
 Dans la calme fraîcheur des roseaux et des préles.
 La nuit tombe avec eux, mais du fond des halliers
 Où la feuille s'entasse et craque sous nos pieds,
 Nous entendons encor les glands mûrs et les faines
 Choir sur le sol pierreux et sur l'eau des fontaines,
 Avec ce bruit léger de grêle ou de grésil
 Qui nous parle des jours lointains de notre avril.
 Et tandis que nos bras resserrent leur étreinte,
 Nous écoutons, rêveurs, un angélus qui tinte
 Très loin, dans le clocher d'un village endormi,
 Et dont la sonnerie argentine, parmi
 Les taillis imprégnés d'automneales bruines,
 Eveille en nous l'écho des saisons enfantines.

Carillons de Noël¹.

Le vieux sonneur monte au clocher,
 Jusqu'aux meurtrières béantes
 Où les corneilles vont nicher,
 Et, chétif, il vient se percher
 Au milieu des poutres géantes.

Dans les ténèbres où ne luit
 Qu'un falot pendant aux solives,
 Il s'agite et mène grand bruit
 Pour mettre en danse cette nuit
 Les battants des cloches massives.

Joyeuses, avec un son clair,
 Les voix des cloches, par le faite
 Des lucarnes, s'en vont dans l'air
 Sur les ailes du vent d'hiver,
 Comme des messagers de fête.

¹ Extrait de *Jardin d'automne*.

Noël ! Noël !... Sur les hameaux
Où les gens rentrent à la brune ;
Sur les bois noirs et sur les eaux
Où tout un peuple de roseaux
Frissonne au lever de la lune ;

Noël !... Sur la ferme là-bas,
Dont la vitre rouge étincelle,
Sur la grand'route où, seul et las,
Le voyageur double le pas ;
Partout court la bonne nouvelle. . .

Oh ! ces carillons argentins
Dans les campagnes assombries,
Quels souvenirs doux et lointains,
Quels beaux soirs et quels doux matins
Ressuscitent leurs sonneries !

Jadis ils me versaient au cœur
Une allégresse chaude et tendre ;
J'ai beau vieillir et passer fleur,
Je retrouve joie et vigueur,
Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

Et cette musique de l'air,
Cette gaité sonore et pleine,
Ce chœur mélodieux et clair
Qui s'en va dans la nuit d'hiver
Ensoleiller toute la plaine,

C'est l'œuvre de ce vieux sonneur
Qui, dans son clocher solitaire,
Fait tomber, ainsi qu'un vanneur,
Cette semence de bonheur
Sur tous les enfants de la terre.

Le blé ¹.

Le grain des dernières semailles
S'agite obscur dans les entrailles
Des profonds labours ;

Extrait de *Jardin d'automne*.

La terre maternelle enferme
 La frêle semence qui germe
 Pendant de longs jours.

Le blé sort en herbe. La neige
 Contre les froids noirs le protège ;
 Puis du blanc tapis
 Avril fond les derniers vestiges,
 Et l'on sent déjà dans les tiges
 Grossir les épis.

En mai tout part : le vent promène
 Sa molle et caressante haleine
 Sur les blés nouveaux ;
 Il mêle à leur nappe mouvante
 L'azur des bleuets et l'ardente
 Rougeur des pavots.

Sous le grand soleil qui brasille,
 Voici messidor : la faucille
 Fait son dur labeur ;
 On met en meule, on bat en grange,
 Et le grain lourd sort sans mélange
 Des mains du vanneur.

Moulins ailés où le vent joue,
 Moulins dont l'eau pousse la roue,
 Tournez jusqu'au soir !
 Tournez !... que la fleur de farine
 Tombe pure, neigeuse et fine
 Des trous du blutoir.

Maintenant, d'une main pieuse,
 Dans les flancs de la huche creuse
 Pétrissons le pain,
 Et chantons le blé pacifique
 Qui nourrit depuis l'âge antique
 Tout le genre humain.

Promenade sur l'eau ¹.

Les saules frissonnent. La lune
 Argente la rivière brune

¹ Extrait de *Jardin d'automne*.

Du reflet de ses bleus regards ;
 La barque sous les hautes branches
 Glisse à travers les roses blanches
 Des nénuphars.

Parmi les feuillages dissoute,
 La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
 Répand des pleurs mystérieux,
 Et leur chute dans l'eau qui tremble
 Nous berce avec un chant qui semble
 Tomber des cieux...

O mes amis, la nuit sereine !
 Riez, mais qu'on entende à peine
 Vos rires... Ne réveille pas
 La réalité douloureuse
 Qui dans une ombre vaporeuse
 S'endort là-bas !...

Chantez !... Sous la voûte qui pleure,
 Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
 Je vais rêver au fil de l'eau,
 Comme un enfant que sa nourrice
 Caline, afin qu'il s'assoupisse
 Dans son berceau...

Œuvres poétiques à lire de Theuriet (Lemerre, éditeur, Paris) : *Le chemin des bois* (1866) ; *Le Bleu et le Noir* (1874) ; *Le livre de la payse* (1882) ; *Jardin d'automne* (1894). Pour ses œuvres en prose, voir le volume I^{er} de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888) ; Paul Jurget, *Discours de réception à l'Académie*, 9 décembre 1897 ; Gaston Desamps, *La vie et les livres* (1898) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898) ; Henry Michel, *Le quarantième fauteuil* (1898) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

V

Les derniers parnassiens.

L'école parnassienne, comme le romantisme, a laissé en mourant des héritiers. Après 1870, au moment où le symbolisme s'élabore, un certain nombre de nouveaux poètes restent en dehors de ce mouvement littéraire ; ils continuent les traditions du *Parnasse*, tout en essayant de les rajeunir par des idées nouvelles. Chez tous on sent l'influence des grands maîtres, en particulier de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme ; mais cette influence est limitée. Il y a chez ces nouveaux-venus une originalité incontestable, qui les rend dignes de figurer à côté de leurs illustres prédécesseurs.

JEAN LAHOR (DOCTEUR HENRI CAZALIS)

Né à Cormeilles-en-Parisis en 1840.

Un savant doublé d'un philosophe qui a encore trouvé le moyen d'être un grand poète : tel est l'homme remarquable connu sous le pseudonyme de Jean Lahor. Penseur et érudit, il a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup lu ; il a rapporté de ses voyages à travers les pays et les idées une philosophie hardie, très profonde, mais singulièrement désenchantée. Bouddhiste convaincu, il croit que ce monde est une illusion ; très sincèrement il aspire au nirvâna, à l'anéantissement suprême. En attendant, il accepte la vie avec l'âme hautaine d'un stoïcien héroïque qui met sa fierté à lutter et à faire le bien sans espoir, par pur principe métaphysique. Disciple de Leconte de Lisle, Jean Lahor se rattache à l'école parnassienne par sa prédilection pour les grands thèmes objectifs ; il en diffère par un lyrisme philosophique très personnel qui est un des traits les plus curieux de sa nature éprise de beauté, malgré son nihilisme bouddhique. En quelques lignes, Anatole France a parfaitement caractérisé le mérite de ce grand écrivain : « Ce qu'il y a d'admirable, dit-il, dans les poèmes de Jean Lahor, c'est la transformation spontanée de la substance intellectuelle en matière poétique. Une idée philosophique le frappe, aussitôt, il l'anime, la colore, la passionne, la revêt d'une robe étincelante. »

La bénédiction du mariage persan¹.

Soyez grands, soyez forts, soyez victorieux ;
 Soyez aimants, marchez des flammes dans les yeux.
 Soleil, Dieu des clartés, Dieu bon qui les pénètres,
 Verse-leur ton amour brûlant pour tous les êtres.
 — Comme le Ciel bénit la Terre nuit et jour,
 Homme, sur cette femme épanche ton amour ;
 O femme, quand sa main entr'ouvrira tes voiles,
 Qu'il trouve en toi la paix sereine des étoiles.
 La vie est un tragique et sublime combat :
 Affrontez-la d'un cœur vaillant que rien n'abat.
 Soyez purs de pensée et purs en vos paroles ;
 Pour que vos actions ne soient vaines ni folles,
 Craignez déjà les yeux futurs de vos enfants.
 A travers les douleurs avancez triomphants,
 Imités les héros de l'époque première,
 Luttez pour la justice et la sainte lumière,
 Chassez le mal, chassez la nuit, semez le bien,
 Resserrez toujours plus l'infrangible lien
 Dont j'unis à jamais vos deux cœurs dans la vie.
 Chaque soir, admirez l'assemblée infinie
 Des astres, et songez, en les voyant si beaux,
 Qu'il vous faut être ainsi d'étincelants flambeaux.
 — Au nom d'Ormuzd, je vous bénis, vivez prospères,
 Et transmettez la gloire et le sang de vos pères.

Sicut Dei².

Va toujours au plus grand, au plus noble, au plus beau ;
 Que tes pensers sublimes,
 Jusqu'à l'heure où ton corps ira dans le tombeau,
 N'habitent que les cimes !
 Fais mépris de ta vie, et le jour où la mort
 Menacera ta tête,
 Demeure sans pâlir ; prends plaisir, étant fort,
 Aux bruits de la tempête.

Ce morceau et les suivants sont extraits du recueil intitulé *L'Illusion*, où se trouvent réunis les vers que le poète a publiés de 1866 à 1893.

Comme les dieux.

Abreuve-toi d'éther, et, l'esprit rajeuni,
 Ouvre ardemment les ailes :
 Sois libre, et dans ton âme appelle l'infini
 Des forces éternelles,

 Le vent de l'infini, les brises de l'été,
 Et ces chaleurs fécondes
 De l'amour, qui remplit d'azur l'immensité,
 Et qui porte les mondes !

 Et sois poète alors, et fais couler ton cœur
 En des flots d'harmonie,
 Et comme un feu puissant, comme un torrent vainqueur,
 Epanche ton génie !

 Pour garder l'idéal et garder tes amours
 En ton âme obstinée,
 Ne crains pas les douleurs, la lutte tous les jours
 Contre la destinée.

 Souviens-toi des héros, et mets devant tes yeux
 Leur noblesse première ;
 Imité-les, aspire à ressembler aux Dieux,
 Que revêt la lumière ;

 Et vis toujours ainsi, calme, dans les hauteurs,
 L'âme sereine et pure,
 T'enivrant des clartés, des chants et des senteurs
 De l'immense Nature !

Brahm ¹.

Je suis l'Ancien, je suis le Mâle et la Femelle,
 L'Océan d'où tout sort, où tout rentre et se mêle ;
 Je suis le Dieu sans nom, aux visages divers ;
 Je suis l'Illusion qui trouble l'univers.
 Mon âme illimitée est le palais des êtres ;
 Je suis l'antique Aïeul qui n'a pas eu d'ancêtres.
 Dans mon rêve éternel flottent sans fin les cieus ;
 Je vois naître en mon sein et mourir tous les Dieux.

¹ Ce morceau est extrait de la partie de l'*Illusion* intitulée : *Chants panthéistes*. — Le fond de la philosophie hindoue se trouve ici remarquablement condensé et poétisé. Les morceaux qui suivent sont aussi très remarquables sous ce rapport.

C'est mon sang qui coula dans la première aurore ;
 Les nuits et les matins n'existaient pas encore,
 J'étais déjà, planant sur l'océan obscur.
 Et je suis le Passé, le Présent, le Futur ;
 Je suis la large et vague et profonde Substance
 Où tout retourne et tombe, où tout reprend naissance,
 Le grand corps immortel qui contient tous les corps :
 Je suis tous les vivants et je suis tous les morts.
 Ces mondes infinis, que mon rêve a fait naitre,
 — Néant, offrant pour vous l'apparence de l'être —
 Sont lueur passagère et vision qui fuit,
 Les fulgurations dont s'éclaire ma nuit.
 — Et si vous demandez pourquoi tant de mensonges,
 Je vous répons : Mon âme avait besoin de songes,
 D'étoiles fleurissant sa morne immensité,
 Pour distraire l'horreur de son éternité !

Le néant des choses passées.

Oh ! que d'univers engloutis
 Dont nous ignorons les naufrages,
 Tous sombrés, tous anéantis
 Dans l'abîme effrayant des âges !

Quel est donc la réalité ?
 Est-ce la Mort ? Est-ce la Vie ?
 La Vie, et l'immense clarté,
 Ou la Mort, la nuit infinie ?

— L'Être, serait-ce le Néant,
 Qui dans mon vide se reflète,
 Et de pourpre et d'or, en créant,
 Attife un moment son squelette ?

Dans le tourbillon éternel
 Où roulent sans fin les atomes,
 Qu'entrevoions-nous de réel,
 Fantômes parmi des fantômes ?

J'apparais une heure et je fuis,
 Rentrant dans l'ombre, d'où j'arrive,
 Vague étincelle entre deux nuits,
 Qu'est l'existence fugitive ?

Des milliards d'êtres sont morts ;
 Et ce long défilé des races,
 Tous ces esprits et tous ces corps
 Ont à peine laissé leurs traces !

Qu'est cet étroit monde vivant
 Au près des foules entassées
 Des morts, sur qui je vais rêvant
 Au néant des choses passées !

— Tout mon être tremble, j'ai peur
 De ce noir abîme où je tombe !
 Oh ! la nuit, sans fond, et l'horreur,
 Oh ! le puits béant de la tombe !

La passion de Siva ¹.

Siva survivra seul, un soir, à tous les Dieux :
 Leurs têtes, ce soir-là, pareront sa poitrine,
 Et la paix du néant souriant dans ses yeux,
 Siva se chantera sa passion divine :

« J'étais, aux temps passés, l'âme de l'univers,
 J'étais le jour, j'étais la nuit, j'étais l'aurore,
 J'étais le printemps clair, les étés, les hivers,
 L'immense vie ardente, et l'Amour qui dévore.

« Illusoire splendeur, j'habitais mon palais,
 Ainsi que l'araignée au centre de ses toiles :
 Les âmes tour à tour tombaient dans mes filets,
 Et j'ai fait dans mon sein s'éteindre les étoiles.

« Oh ! les morts, dormez donc et rêvez dans ma nuit,
 En attendant qu'un jour je vous laisse renaitre,
 Si j'ai besoin encor de lumière et de bruit,
 Pour de nouveau combler l'abîme de mon être :

« Car l'abîme est profond et mon cœur plein d'ennui,
 Et seul dans l'infini, debout, sombre, livide,
 Je pense qu'autrefois mon sein comme aujourd'hui
 Portait le ciel entier et restait toujours vide. »

¹ Le dieu de la mort chez les Hindous.

Le nuage.

Tout nait en toi, tout meurt, tout tombe et rentre en toi :
Océan éternel aux larges eaux profondes,
O père dont je sors, Océan, reprends-moi ;
Donne au nuage errant le repos dans tes ondes.

Le souffle de la Mort et celui de l'Amour
Agitent le remous des effets et des causes ;
Et de ces flots confus j'ai dû surgir un jour ;
Rêve, j'ai dû flotter dans le rêve des choses.

Un jour, hors de ton sein obscur je suis monté ;
Devant moi s'est ouvert l'infini de l'espace,
Et les vents au hasard m'ont poussé, m'ont porté :
Car notre âme est pareille au nuage qui passe.

Le nuage a longtemps erré par l'univers ;
A toute heure changeait sa bizarre fortune ;
Tantôt il traversait l'ouragan des hivers,
Et tantôt se baignait en de bleus clairs de lune.

O père, de splendeurs un moment ébloui,
J'ai béni ma naissance et je t'ai rendu grâce.
Quand en toi se perdra mon cœur, las aujourd'hui,
De toutes ces splendeurs où survivra la trace ?

Que reste-t-il aux cieux du nuage mouvant ?
Notre vie éphémère, en sa vague existence,
Est le jouet aussi des caprices du vent ;
Rien ne dure, sinon l'impassible Substance.

J'ai connu les hivers, les printemps, les étés ;
J'aspire maintenant au calme dans ton Etre.
J'ai vu de longs jours d'or et d'immenses clartés,
Et pourtant je n'ai peur que de pouvoir renaitre.

O père, engloutis-moi, sois donc bien mon tombeau ;
Et, si je participe à ta vie éternelle,
Que ce soit sans penser, tel que la goutte d'eau
Que la mer roule et berce inconsciente en elle.

Je ne jouirai plus, mais ne souffrirai pas ;
 J'ai ri, pleuré, souffert, j'ai vécu ; fais-moi trêve ;
 Je veux le vrai néant et l'absolu trépas,
 Et le sommeil sans fin, que ne trouble aucun rêve.

O mon âme, éteins-toi, lumière d'un moment !
 Ta folle soif d'errer et d'être est assouvie ;
 Ne redoute la mort que si la mort nous ment
 Et nous leurre à son tour à l'égal de la vie.

Père, anéantis-moi : j'ai vécu ; c'est assez.
 Tu ne m'entendras plus pousser de cris funèbres ;
 En ton abîme, avec tous les siècles passés,
 Fais-moi descendre au plus profond de tes ténèbres !

Ouragan nocturne.

Les vagues se cabraient comme des étalons
 Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage,
 Et mes yeux, fatigués du calme des vallons,
 Voyaient enfin la mer dans une nuit d'orage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements,
 L'Océan bondissait le long de la falaise,
 Et mon âme, devant ces épouvantements,
 Et ces larges flots noirs, respirait plus à l'aise.

La lune semblait folle, et courait dans les cieux.
 Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse ;
 Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux,
 Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

— O Nature éternelle, as-tu donc des douleurs ?
 Ton âme a-t-elle aussi ses heures d'agonie ?
 Et ces grands ouragans ne sont-ils pas des pleurs,
 Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie ?

Souffres-tu donc aussi, Mère qui nous as faits ?
 Et nous, sombres souvent comme tes nuits d'orage,
 Inconstants, tourmentés, et comme toi mauvais,
 Nous sommes bien en tout créés à ton image

Jour des Morts.

La forêt ainsi qu'une mer
Gronde, roule, allonge ses vagues :
Que terrible est ce vent d'hiver
Avec ses hurlements vagues !

Sont-ce des cris de trépassés,
Des tocsins de cloches d'alarmes ?
Ce vent fou nous a tout glacés :
Oh ! comme il pleut ! Sont-ce des larmes ?

Aujourd'hui, c'est le Jour des Morts ;
Chacune des feuilles qui tombe
Eveille en nos cœurs un remords,
En nous rappelant une tombe.

Il eût fallu les aimer plus,
Ces aimés que trop tard on pleure,
Quand les regrets sont superflus,
Quand on a laissé passer l'heure.

Oh ! les survivants, aimons-nous !
Proche est la mort, la vie est brève ;
C'est la leçon de ces vents fous :
— Cette pauvre vie est un rêve !

Œuvres à lire de Jean Lahor (Lemerre, éditeur, Paris) : Les chants populaires d'Italie (1865) ; L'Illusion (1866-1898). — Critiques à consulter : Jules Teller, Nos poètes (1888) ; Anatole France, La vie littéraire.

ANATOLE FRANCE (ANATOLE THIBAUT)

Né à Paris en 1844.

Anatole France n'est pas seulement un des plus grands prosateurs français, le meilleur incontestablement de l'heure actuelle ; c'est un poète très distingué, *mort jeune*, malheureusement pour nous, comme celui dont parle Sainte-Beuve. Parnassien de la seconde génération, il procède aussi de Leconte de Lisle ; mais il possède des qualités de charme, de finesse, d'atticisme que celui-ci n'avait pas et qui lui constituent une originalité enviable. On retrouve dans ses vers comme un

premier épanouissement du merveilleux talent qu'il a depuis lors déployé dans tant de proses exquises. Néo-helléniste, comme André Chénier, il a célébré la beauté païenne avec l'âme d'un moderne fortement influencé par la tendre douceur du christianisme. C'est bien regrettable qu'il ait complètement renoncé à la poésie.

A la lumière ⁴.

Dans l'essaim nébuleux des constellations

O toi qui naquis la première,

O nourrice des fleurs et des fruits, ô Lumière,

Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles

Des vapeurs flottantes dans l'air :

La vie alors s'anime et, sous ton frisson clair,

Sourit, ô fille des étoiles !

Salut ! car avant toi les choses n'étaient pas,

Salut ! douce ; salut ! puissante.

Salut ! de mes regards conductrice innocente

Et conseillère de mes pas.

Par toi sont les couleurs et les formes divines,

Par toi, tout ce que nous aimons.

Tu fais briller la neige à la cime des monts,

Tu charmes le bord des ravines.

Tu fais sous le ciel bleu fleurir les colibris

Dans les parfums de la rosée ;

Et la grâce décente avec toi s'est posée

Sur les choses que tu chéris.

Le matin est joyeux de tes bonnes caresses ;

Tu donnes aux nuits la douceur,

Aux bois l'ombre mourante et la molle épaisseur

Que cherchent les jeunes tendresses.

Par toi la mer profonde a de vivantes fleurs

Et de blonds nageurs que tu dorés ;

Au ciel humide encore et pur des météores

Présent l'éclat des sept couleurs.

⁴ Extrait des *Poèmes dorés* (1873). — Cette pièce est remarquable de sérénité charmante et le style en est d'une distinction rare.

Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles
 Sous ton vêtement glorieux ;
 Et tes chères clartés, en passant par leurs yeux,
 Versent des délices nouvelles.

Leurs oreilles te font un trône oriental
 Où tu brilles dans une gemme.
 Et partout où tu luis, tu restes, toi que j'aime,
 Vierge comme en ton jour natal.

Sois ma force, ô Lumière ! et puissent mes pensées.
 Belles et simples comme toi,
 Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
 Leurs formes toujours cadencées !

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
 En une volupté sereine,
 La Beauté se dressant marcher comme une reine
 Sous ta chaste couronne d'or.

Et, lorsque dans ton sein la Nature des choses
 Formera mes destins futurs,
 Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
 Mes nouvelles métamorphoses.

La mort du singe¹.

Dans la serre vitrée où de rigides plantes,
 Filles d'une jeune île et d'un lointain soleil,
 Sous un ciel toujours gris, sommeillant sans réveil,
 Dressent leurs dards aigus et leurs floraisons lentes,

Lui, tremblant, secoué par la fièvre et la toux,
 Tordant son triste corps sur des lambeaux de laine,
 Entre ses longues dents pousse une rauque haleine
 Et sur son sein velu croise ses longs bras roux.

Ses yeux vides de crainte et vides d'espérance,
 Entre eux et chaque chose ignorent tout lien ;
 Ils sont empreints, ces yeux qui ne regardent rien,
 De la douceur que donne aux brutes la souffrance.

Extrait des *Poèmes dorés*.

Ses membres presque humains sont brûlants et frileux ;
 Ses lèvres en s'ouvrant découvrent les gencives ;
 Et, comme il va mourir, ses paumes convulsives
 Ont caché pour jamais ses pouces musculeux.

Mais voici qu'il a vu le soleil disparaître
 Derrière les huniers assemblés dans le port ;
 Il l'a vu : son front bas se ride sous l'effort
 Qu'il tente brusquement pour rassembler son être.

Songe-t-il que, parmi ses frères forestiers,
 Alors qu'un chaud soleil descendait des cieux calmes,
 Repu du lait des noix et couché sur les palmes,
 Il s'endormait heureux dans ses frais cocotiers,

Avant qu'un grand navire, allant vers des mers froides,
 L'emportât au milieu des clameurs des marins,
 Pour qu'un jour, dans le vent qui lui mordit les reins,
 La toile, au long des mâts, glaçât ses membres roides ?

A cause de la fièvre aux souvenirs vibrants
 Et du jeûne qui donne aux âmes l'allégerance,
 Grâce à cette suprême et brève intelligence . . .
 Qui s'allume si claire au cerveau des mourants,

Ce muet héritier d'une race stupide
 D'un rêve unique emplit ses esprits exaltés :
 Il voit les bons soleils de ses jeunes étés,
 Il abreuve ses yeux de leur flamme limpide.

Puis une vague nuit pèse en son crâne épais,
 Laissant tomber sa nuque et ses lourdes mâchoires,
 Il râle. Autour de lui croissent les ombres noires :
 Minuit, l'heure où l'on meurt lui versera la paix.

Âmes obscures¹.

Tout dans l'immuable Nature
 Est miracle aux petits enfants ;
 Ils naissent et leur âme obscure
 Eclôt dans des enchantements.

Extrait des *Poèmes dorés*.

Le reflet de cette magie
 Donne à leur regard un rayon.
 Déjà la belle illusion
 Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin,
 Les baigne comme une eau profonde ;
 On les presse, on leur parle en vain :
 Ils habitent un autre monde.

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
 S'emplissent de rêves étranges.
 Oh ! qu'il sont beaux, ces petits anges
 Perdus dans l'antique univers !

Leur tête légère et ravie
 Songe tandis que nous pensons ;
 Ils font de frissons en frissons
 La découverte de la vie.

Les Noces corinthiennes¹.

Troisième partie. — Scène VIII.

Daphné, jeune fille de Corinthe, a été fiancée à un jeune grec, Hippias ; mais sa mère, convertie depuis peu à la religion nouvelle, veut lui faire rompre sa promesse pour la consacrer au Christ. La jeune fille consent d'abord ; cependant, l'amour est le plus fort. Quand Hippias vient chercher sa fiancée, elle consent à le suivre. Pour concilier son devoir avec le vœu de sa mère, elle prend du poison au moment où ses noces vont s'accomplir secrètement, selon les rites païens, dans un tombeau en pleine campagne.

DAPHNÉ, HIPPIAS, THÉOGNIS, évêque chrétien,
 KALLISTA, HERMAS, mère et père de Daphné.

THÉOGNIS, à Hippias et à Daphné qui sortent de la chambre funéraire, où s'est accompli leur hymen.

Arrêtez-vous, enfants, et sachez me connaître :
 Je suis, au nom du Christ, pasteur d'âmes et prêtre
 Selon l'ordre éternel de Melchisédech, roi.
 Écoutez-moi tous deux sans trouble et sans effroi,

¹ *Les Noces corinthiennes* (1878). Dans ce beau poème dramatique, Anatole France a voulu peindre les âmes du vieux monde grec finissant et l'aube chrétienne dans l'Hellade. C'est une œuvre d'une psychologie profonde, très objective et très poétique en même temps, un véritable chef-d'œuvre.

Car je ne te viens pas sacrer diaconesse,
 Enfant ; Christ ne veut plus la fleur de ta jeunesse.
 L'homme la respira, l'homme la doit cueillir ;
 Le Dieu de pureté n'en a plus le désir.
 Entends : je suis la main qui lie et qui délie.
 Daphné, fille d'Hermas, j'annonce et je publie
 Que le vœu de ta mère est délié par moi,
 Et tu peux dans la chair t'unir selon la loi.
 N'étant plus agréable à l'Epoux du mystère,
 Suis sans peur, devant tous, cet enfant de la terre.
 Car le Maître s'assit aux noces et donna
 Le vin miraculeux aux époux de Cana.
 Et toi, fils des gentils, que l'esprit de mensonge
 Inspire et fait errer comme un homme qui songe,
 Ecoute, afin que Dieu daigne bénir ton lit :
 Quitte la vieille erreur et crois. L'Apôtre a dit :
 « L'homme sanctifiera l'épouse qu'il a prise,
 Et c'est un sacrement dans la nouvelle Eglise. »
 Vous voulez être unis ? Qu'il en soit fait ainsi.
 Homme, prends celle-ci. Femme, prends celui-ci.
 Par le Père incréé, par le Fils, roi du monde,
 Par le saint Paraclet en qui la gloire abonde,
 Je vous joins. Soyez deux dans une même chair.
 Femme, suis ton époux. Homme, reste-lui cher,
 Et sache, ayant reçu cette enfant toute pure,
 La rendre un jour à Dieu sans ride et sans souillure.
 Echangez vos anneaux, car vous êtes unis.
 Par l'imposition des mains, je vous bénis.

HIPPIAS

O saint vieillard, un Dieu t'accompagne. Que dis-je ?
 Tu parais un Dieu même. O faveur ! ô prodige !

HERMAS

Il convenait d'unir ces enfants, en effet.
 Certes, ce que tu fis, ô prêtre, fut bien fait.
 Je tuerai le grand bœuf, honneur de mes étables.
 Et je ferai couler le vin sur douze tables.
 Au banquet nuptial, enfants, nous convierons
 Tous les pasteurs du bourg et tous les vigneron.

DAPHNÉ

Préparez un festin, le festin funéraire.
 Prise au filet du Dieu, je n'ai pu m'y soustraire.
 Hélas ! tu fus cruel de me tendre, ô vieillard,
 La vie et le bonheur, quand il était trop tard.

HIPPIAS

De quel mal, ô Daphné, te sens-tu menacée ?
 Ta main est dans la mienne et ta main est glacée !

DAPHNÉ

Adieu, tous ! apprêtez la myrrhe et le linceul.
 Croyais-tu donc, ami, que, fidèle à toi seul,
 J'aurais trahi ma mère et le Dieu pour te suivre ?
 Croyais-tu que t'aimant je pouvais encore vivre ?
 Je suis venue à toi, c'est que j'allais mourir.
 Hippias, je n'avais que ma mort à t'offrir.
 Tu connais le poison que les magiciennes
 Savent tirer, la nuit, des fleurs thessaliennes ?
 Je l'ai bu dans ma coupe en livides huineurs.
 Il a glacé mon corps, vaincu mes bras. Je meurs.

HIPPIAS

O deuil ! ô désespoir ! Tombez, fleurs et couronnes !

DAPHNÉ

Ce que j'ai fait est fait et ces choses sont bonnes.
 Sachez par moi combien l'amour a de pouvoir.
 Retenez ce qu'hélas ! je vous donne de voir,
 Et contez mon malheur pour que jamais les mères
 N'obligent leur enfants à des noces amères...
 Et pourtant je vivrais si Dieu l'avait voulu.
 La terre me faisait accueil ; il m'aurait plu,
 Près du foyer, soumise à l'époux, douce et fière.
 De nourrir un enfant sous la belle lumière
 Et de le voir éclore à des souffles d'amour...
 Voici l'aube innocente, amis ; voici le jour.
 Menez-moi, menez-moi sur la colline rose,
 Vers les blonds tamaris que la fontaine arrose...
 La nuit, la nuit revient, m'enveloppe et m'emplit.
 Approche, cher époux. Porte-moi sur le lit

Où je reposerai dans ma robe de fête.
 Hippias, c'est à toi de me voiler la tête.
 Adieu, père et vous tous. Vis, ô toi que j'aimais !

HERMAS

Elle est morte ! O ma fille, adieu donc pour jamais.
 C'est toi qui l'as tuée, ô femme ! Un Dieu farouche
 A secoué le mors écumeux dans ta bouche.
 C'est pourquoi tu perdis sans pitié, sans raison,
 Et ta fille et moi-même et toute la maison.
 Les hommes sont cruels quand un Dieu les agite.
 Adieu, je veux fuir seul, sans famille et sans gito,
 Ton front souillé, ma vigne et la terre d'Hellas !
 O mon enfant, ma fleur ! hélas ! hélas ! hélas !

KALLISTA

Je suis mère et mon cœur est percé d'une épée,
 Eclaire-moi, mon Dieu, si je me suis trompée ;
 Punis-moi, mon Seigneur, si j'ai failli. Mais non,
 J'ai fait ce que j'ai fait pour l'honneur de ton nom,
 Pour ta gloire ici-bas, pour le salut des âmes,
 Selon ta charité dont je ressens les flammes.
 Comme un riche joyau je t'offrirai mes pleurs,
 Et je crierai vers toi, du fond de mes douleurs,
 Et ma bouche louera ta sagesse infinie.
 Tu m'as pris mon enfant : que ta main soit bénie !

RHÉOGNIS

Ton vœu fut imprudent ; ton zèle t'aveugla,
 O femme ! mais tu crois, et le salut est là.
 Tournons vers l'Orient la face de la morte.

HIPPIAS

Laissez ! elle est à moi. Je la prends, je l'emporte
 Je veux fuir avec elle un monde dévasté,
 Car en elle ont péri l'amour et la beauté.
 Puisque au Dieu de la mort la terre est asservie,
 Je vais chercher ailleurs la lumière et la vie
 J'abattraï les grands pins et les chênes des bois,
 Afin qu'un seul bûcher nous consume à la fois ;
 Et confiés tous deux à la flamme brillante
 Dans un même réseau de fidèle amiante,

Nous nous envolerons, loin d'un monde odieux,
Sur l'épétincelle auguste, au sein profond des Dieux.

Œuvres à lire d'Anatole France (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Poèmes dorés* (1872) ; *Idylles et légendes*, *Les Noces corinthiennes* (1878). Pour ses œuvres en prose, voir le 1^{er} volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; G. Lanson, *Pages choisies d'Anatole France*.

PAUL BOURGET

Né à Amiens en 1852.

Le grand romancier psychologue est aussi un poète rare, dont l'influence s'est fait sentir sur tout un groupe de poètes français. Parnassien analyste, il se rattache par quelques côtés à Sully Prudhomme. Il a, comme l'auteur des *Vaines tendresses*, le don de la méditation profonde et délicate, la noble inquiétude du cœur que tourmentent les problèmes de la vie. Malheureusement l'influence baudelairienne gâte dans ses vers ce qu'il y a de noblement élevé. Il a ravivé dangereusement le mal du siècle, et son œuvre, tout imprégnée de mélancolie décourageante, n'a pas la pureté morale que présente celle de Sully. Moins objectif que ce dernier, Bourget a renoué en partie la tradition romantique. La plupart de ses pièces sont des confessions douloureuses de passion juvénile, dans lesquelles il a exprimé avec une grâce languissante et morbide, ses joies mêlées de larmes, ses tristesses et ses dégouts. L'influence de Shelley est aussi visible chez lui ; il est un des rares poètes qui aient su faire passer en français la sensation imprécise et caressante que donne la poésie demi-musicale de certains écrivains anglais. Avec cela, Paul Bourget est un poète original ; on lui découvrira aisément des ancêtres : Musset, Baudelaire, Sully Prudhomme, Shelley et pourtant ses vers ont un charme exquis et rare qui n'est bien qu'à lui.

Le dernier bonheur¹.

Dans les brumes du soir vaporeux et féérique
Chantaient un air de flûte et quelques violons.
Malgré les grandes fleurs qui paraient les salons,
Ce dernier bal d'automne était mélancolique.

¹ Extrait de *Au bord de la mer* (1873). — Cet extrait et les suivants ont été choisis parmi les pièces pouvant être mises dans une chrestomathie. L'auteur a écrit de plus beaux vers que nous avons dû écarter, parce qu'ils ne présentent pas un caractère scolaire.

Pourquoi sentimes-nous les larmes nous venir,
 Lorsqu'à travers ce bal nou- passâmes ensemble ?
 Nous étions venus là bien des fois, — mais il semble
 Que tout soit plus charmant lorsque tout va finir.

Je ne sais quels remords se mêlaient aux tendresses
 Des mots que nous disions par ce dernier beau soir,
 Car nous allions quitter, pour ne les plus revoir,
 Ces beaux lieux, si remplis de nos belles jeunesse.

La nature, elle aussi, nous trompe et peut changer :
 C'est assez d'un chalet nouveau sur une plage
 Ou d'un arbre coupé dans un cher paysage,
 Pour qu'à nos souvenirs tout devienne étranger.

Nous nous perdions ainsi dans nos heures passées,
 Et la fuite du monde effrayait notre cœur ;
 La flûte attendrissait encore la langueur
 Qui nous venait du fond de nos tristes pensées.

Oh ! ce soir, le dernier, le plus long, le plus doux,
 Ce soir où mes pensers auraient vécu des vôtres
 Pourquoi le perdions-nous à regretter les autres,
 Les anciens, — à jamais envolés loin de nous ? —

Les petites fleurs ¹.

Les petites fleurs du fossé,
 Renoncules et marguerites,
 Ont des sourires du passé
 Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
 Mes heures tranquilles et douces,
 Où j'ai souffert, où j'ai douté,
 Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
 La plus fraîche et la plus vulgaire,
 Comme le rire d'une sœur,
 Comme le regard d'une mère.

Extrait de *La vie inquiète* (1875).

Je les cueille par les chemins
 Quand viennent les jours de septembre,
 Et je les porte à pleines mains
 Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
 Par de muettes harmonies,
 Me fait songer aux vieux étés,
 A toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
 Je me dis qu'après tant d'années
 L'homme n'a pas appris encor
 A rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
 Sans jamais guérir de la vie,
 Et les fleurs qui doivent finir
 Toujours tiennent l'âme asservie.

Séparation ¹.

Plus tard, quand, exilé loin de vous, chère aimée,
 J'évoquerai les jours passés, pour vous revoir,
 Et que je frapperai la pierre inanimée
 Du souvenir pour en faire jaillir l'espoir,

Ce n'est pas dans un bal, tout en blanc et parée,
 Encor que vous m'ayez été bien bonne ainsi,
 Que vous m'apparaissez ; — car, dans chaque soirée,
 Vingt autres vous parlaient, et pour moi quel souci !

Je n'évoquerai pas non plus les causeries
 Parmi les marbres grecs et les tableaux anciens,
 Encor que ç'aient été des minutes chéries ;
 L'art était là, mêlant ses beaux rêves aux miens.

Non ! mais je reverrai les froides solitudes
 Du grand bois, au matin navrant de nos adieux,
 Les feuillages tombés parmi les mousses rudes
 Et le ciel aussi plein de larmes que nos yeux.

¹ Extrait du poème *Edel* (1877).

Car l'horizon s'était voilé d'un blanc nuage ;
 Quelque chose de morne à la fois et de doux
 Enveloppait le lac, et tout le paysage
 D'arbres et d'eaux semblait s'être attristé pour nous.

Vous voulûtes aller sur ce lac sombre ; assise
 A l'arrière du frêle et délicat bateau,
 Vous émiettiez du pain sur votre robe grise
 Pour les deux cygnes noirs qu'ont voit errer sur l'eau.

Qu'il était lent, le bruit des rames !... L'eau tranquille,
 Profonde et froide ainsi qu'un sentiment passé,
 Dormait, et le bateau glissait le long de l'île,
 D'un rythme égal et sûr longuement balancé.

Et lorsque, descendus à terre, nous marchâmes
 Près des rares gazons qu'avait brûlés l'hiver,
 Un même ardent regret étreignit nos deux âmes :
 La mort errait, éparse, autour de nous dans l'air ;

La mort du radieux été de l'autre année
 Dont les feuilles tachaient le sol dur, et la mort
 Du froid soleil, gris comme une feuille fanée,
 Et qui semblait devoir tomber au vent du nord ;

Et plus que tout, la mort de ces rêves intimes
 Qui fleurissaient en nous comme des rosiers blancs.
 Oh ! l'âpre émotion qu'alors nous ressentîmes !
 Nos moindres mots étaient émus, brisés, troublants.

Je vous dis : « Je me fie à vous, car je vous aime.
 Mais j'ai si peur !... » Et vous me dites : « Peur de quoi ?
 « — Que sais-je ? De ne pas vous retrouver la même... »
 Lentement vos yeux bruns se tournèrent vers moi ;

Vous eûtes un étrange, un triste, un fier sourire.
 Je répétais ! « L'absence et le temps me font peur. »
 Et vous eûtes un mot aux lèvres, sans le dire,
 Qui résonna pourtant jusqu'au fond de mon cœur.

Car vos yeux le disaient, ce mot, ces yeux timides,
 Qui cachaient à la fois et montraient leur secret ;
 Votre front rougissant aussi, ce front sans rides,
 Que le mince réseau des veines azurait.

Vous n'avez pas les yeux d'une fille inconstante,
 Et moi j'ai trop pensé pour n'être pas constant.
 Si pénible que soit la longueur de l'attente,
 Vous attendrez celui dont le cœur vous attend.

Adieu donc, et soyez heureuse ! Moi, qui reste,
 Et qui voudrais partir, — comme un aigle en prison
 Contemple éperdument l'immensité céleste,
 Je passerai mes jours à fixer l'horizon,

L'horizon, sombre ou clair, qui me cache où vous êtes,
 L'horizon que le rêve en vain veut traverser ;
 Et, comme de tout temps ont fait tous les poètes,
 J'envierai les oiseaux que je verrai passer.

Paysage sentimental ¹.

Le ciel d'hiver, si doux, si triste, si dormant.
 Où le soleil errait parmi des vapeurs blanches,
 Était pareil aux doux, au profond sentiment
 Qui nous rendait heureux mélancoliquement
 Par cette après-midi de rêves sous les branches...

Branches mortes qu'aucun souffle ne remuait,
 Branches noires avec quelque feuille fanée,
 — Ah ! que mon âme s'est à ton âme donnée
 Plus tendrement encor dans ce grand bois muet,
 Et dans cette langueur de la mort de l'année !

La mort de tout, sinon de toi que j'aime tant,
 Et sinon du bonheur dont mon âme est comblée,
 Bonheur qui dort au fond de cette âme isolée,
 Mystérieux, paisible et frais comme l'étang
 Qui pâlisait au fond de la pâle vallée.

Soir d'été ².

La brise du soir en silence effleure
 Les feuillages blancs des hauts peupliers,
 Et mes souvenirs viennent par milliers,
 Encore attendris par le jour et l'heure.

¹ Extrait des *Aveux* (1877-1882).

² Extrait des *Aveux*.

Sur le ciel si pur, délicatement,
Le coteau planté d'arbres se dessine ;
Tout n'est que clarté vaporeuse et fine,
Et que solitude et qu'apaisement.

Et cette influence heureuse et calmante
Endort dans mon cœur tout chagrin d'amour
Car tu me souris dans ce demi-jour,
Comme aux temps anciens, de ta bouche aimante.

Je songe à ton cœur suave et discret
Comme la lueur de cette soirée,
A demi rosée, à demi dorée ;
Et ton beau visage ému m'apparait.

La lune se lève et l'*Angelus* tinte.
Sa voix se disperse à travers les chants,
Et les souvenirs se font plus touchants
Dans leur volupté qui s'achève en plainte.

Nuit d'été ¹.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguit le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

¹ Extrait des *Aveux*.

Mortuæ¹.

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie,
Qui de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

Œuvres en vers de Paul Bourget (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poésies*, 2 vol. (1872-1887). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Les Contemporains* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

AUGUSTE DORCHAIN

Né à Cambrai en 1857.

Fidèle disciple de Sully Prudhomme, Auguste Dorchain est un des poètes les plus sympathiques de la génération actuelle. C'est une âme rare, d'une sensibilité délicate et pudique, qui unit la grâce féminine à la virilité du penseur. Il y a des poètes dont les œuvres donnent l'impression de fleurs éclatantes, rouges cactus ou triomphantes roses ; d'autres rappellent les délicates fleurettes des champs ; Auguste Dorchain, lui, fait songer au lis pur : ses poésies ont des blancheurs lilliales. C'est un noble écrivain et un charmant artiste.

Invitation².

Puisque le vague ennui t'accable, veux-tu, dis,
Veux-tu fuir avec moi vers mon doux paradis ?

¹ Extrait des *Aveux*.

² Extrait de *La jeunesse pensive* (1881).

Mon paradis n'est pas la lointaine contrée
 Que baigne de flots purs une mer azurée,
 Ni la vallée ombreuse à l'abri des hivers.
 Ni l'île qui sourit sous les lataniers verts.

Le jardin aux cent fleurs du zéphyr caressées ;
 C'est le grave pays des viriles pensées,
 Où, quand le jour remonte aux cieux, je vais m'asseoir,
 Tranquille et confiant, pour le repos du soir.

Le jour, c'est le plaisir où ne luit nulle flamme,
 C'est le travail aride et sans profit pour l'âme ;
 Mais le soleil éteint ses mourantes rougeurs...
 La nuit, la calme nuit est propice aux songeurs.

Si tu fuis le vain bruit que fait la multitude,
 Si tu cherches la paix, l'ombre et la solitude,
 Si tu veux être un homme et te sentir meilleur,
 Si, narguant le vulgaire impuissant et railleur,
 Tu ne redoutes point l'exaltation sainte,
 Viens, de mon paradis tu peux franchir l'enceinte.

Là, comme à l'Océan, comme au sommet des monts,
 Un air vivifiant gonflera nos poumons ;
 La nuit n'apportera dans les plis de son ombre
 Que des désirs sans fin et des espoirs sans nombre,
 Et, sous la profondeur transparente des cieux,
 Des horizons nouveaux surgiront à nos yeux.
 Là, le chœur glorieux des artistes sublimes,
 Les penseurs qui sont morts en gravissant les cimes
 Et qui vers l'Idéal guidaient l'humanité,
 Les martyrs, les héros au sourire indompté,
 Les poètes puissants dont la fanfare enivre,
 Ceux qui font croire, ceux qui font aimer et vivre,
 Tous, assis radieux sur le bord du chemin,
 Se lèveront pour nous et nous tendront la main.
 Oh ! comme nous ferons des rêves héroïques,
 Des rêves de victoire et de luttes stoïques !
 En des chants alternés, ainsi qu'aux anciens jours,
 Comme nous chanterons nos superbes amours !
 La jeunesse sceptique, et triste et désœuvrée,
 Viens, nous la reverrons forte et régénérée,

A deux genoux devant l'Idéal insulté,
 Debout pour la Justice et pour la Vérité.

Si l'Art se prostitue au sein de la matière,
 Si l'âme sous la forme est morte tout entière,
 Des créateurs divins si nul n'est plus resté,
 Viens, nous redirons seuls l'hymne de la beauté.

Si les poètes, loin des profondeurs sereines,
 S'abreuvent trop souvent de doutes et de haines,
 Viens, nous les oublierons, et sur la lyre d'or
 Nos doigts se poseront et frémiront encor
 Pour chanter la vertu, la gloire, la concorde...
 Et les souffles d'en haut feront vibrer la corde,
 Et, comme les clartés du ciel, sur notre front
 Les inspirations en foule descendront.

Demain, en reprenant notre tâche banale,
 Demain, en refaisant notre œuvre machinale,
 Demain, le froid réel nous étreignant toujours,
 Sentirons-nous encor l'ennui pesant des jours ?
 Non : retrempés tous deux à la source éternelle,
 La vie à nos regards apparaîtra plus belle,
 Nous saurons vers quel but nous dirigeons nos pas,
 L'âpre réalité ne nous effraiera pas,
 Mais, se transfigurant dans nos cœurs pleins de sèves,
 Elle revêtira la splendeur de nos rêves.
 Et qu'importe, après tout, ce que sera demain !
 Qu'il soit joyeux ou triste, orageux ou serein,
 Ce soir du moins, tandis que s'enfuyaient les heures,
 Nous aurons écouté les voix intérieures,
 Nous aurons revu Dieu de notre âme effacé,
 Et nous aurons vécu, — car nous aurons pensé.

Les étoiles éteintes¹.

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
 Efface les lointaines voiles,
 Où, lente, se dépoie, en marche dans les cieux,
 L'armée immense des étoiles,

¹ Extrait de *La jeunesse pensif*.

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
 Comme la mer, a ses désastres ?
 Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
 Naufragent et meurent des astres ?
 Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
 Dans les flots de l'éther sans borne ?
 L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
 N'était plus rien qu'un cercueil morne.
 Jadis, dans un superbe épanouissement
 D'un troupeau de mondes suivie,
 Féconde, elle enfantait majestueusement
 L'Amour, la Pensée et la Vie.
 Tous ces bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
 L'espace autour d'elle est livide ;
 Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
 Elle erre à jamais par le vide.
 Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
 Qu'elle va, froide et solitaire,
 Le suprême rayon échappé de ses flancs
 N'a pas encor touché la terre.
 Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
 La clarté de l'aube l'emporte,
 Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
 Personne ne sait qu'elle est morte.
 Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
 Et là-bas, errant sur la grève,
 Des couples enlacés la prennent à témoin
 De l'éternité de leur rêve !
 C'est la dernière fois, et demain nos amants
 N'y lèveront plus leurs prunelles :
 Elle aura disparu, — comme font les serments
 Qui parlent d'amours éternelles.

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
 Couvre la ville aux sombres rues,
 Sur ce triste pavé songes-tu pas encore
 A d'autres clartés disparues !

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir
En ton âme troublée et lasse.
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient garde les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encore vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables tendresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut-être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
 Comme la mer, a ses désastres ?
 Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
 Naufragent et meurent des astres ?
 Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
 Dans les flots de l'éther sans borne ?
 L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
 N'était plus rien qu'un cercueil morne.
 Jadis, dans un superbe épanouissement
 D'un troupeau de mondes suivie,
 Féconde, elle enfantait majestueusement
 L'Amour, la Pensée et la Vie.
 Tous ces bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
 L'espace autour d'elle est livide ;
 Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
 Elle erre à jamais par le vide.
 Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
 Qu'elle va, froide et solitaire,
 Le suprême rayon échappé de ses flancs
 N'a pas encor touché la terre.
 Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
 La clarté de l'aube l'emporte,
 Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
 Personne ne sait qu'elle est morte.
 Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
 Et là-bas, errant sur la grève,
 Des couples enlacés la prennent à témoin
 De l'éternité de leur rêve !
 C'est la dernière fois, et demain nos amants
 N'y lèveront plus leurs prunelles :
 Elle aura disparu, — comme font les serments
 Qui parlent d'amours éternelles.
 .
 .
 Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
 Couvre la ville aux sombres rues,
 Sur ce triste pavé songes-tu pas encore
 A d'autres clartés disparues !

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir
En ton âme troublée et lasse.
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encore vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables tendresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut-être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme

Oh ! bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
 Ces lueurs trompeuses ou feintes !
 Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
 — Ce sont des étoiles éteintes.

Foi ¹.

Enfin, malgré l'affront et le deuil des orages,
 Le cher navire auquel tu confias ton sort,
 Le cher et lent navire est entré dans le port,
 Et voici la mer calme et les rians parages !
 Quand le flot nous crachait l'écume de ses rages,
 Quand nous sentions courir les frissons de la mort,
 Elle ne mentait pas, l'étoile qui, du nord,
 Exaltait nos espoirs et guidait nos courages.
 Malheur à qui n'a pas, jouet du vent amer,
 Une étoile en son cœur pour aller sur la mer !
 La nôtre, ô mon amour ! brillait comme une aurore.
 Parfois, pourtant, la nuit nous voila sa clarté,
 Mais, disparaissait-elle, on y croyait encore,
 Et nous aurions péri si nous avions douté.

Musique au bord de la mer ².

Un soir, un soir d'été calme et propiçe au rêve,
 Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
 Une ineffable paix tombait des cieus en nous,
 Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
 Nous écoutions la plainte à peine saisissable
 Des vagues qui là-bas se mouraient sur le sable.
 — Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain
 Chanta. Ce chant vers nous flottait, comme incertain,
 Mais si mélancolique et si beau qu'à l'entendre
 On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
 On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
 Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah ! tristes, chantait-il, sont les roses fanées !
 Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,

¹ Extrait de *Vers la lumière* (1894).

² Extrait de *Vers la lumière*.

Les amours qu'un matin suffit à déflourir !
 Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir ;
 La beauté que le temps inexorable emporte
 Et la virginité du cœur flétrie et morte !...
 — Mais douces sont les fleurs et douces les amours
 Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours !
 Doux les chastes baisers, charmants les jeunes couples
 Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
 Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
 Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'univers !
 Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
 Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
 Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
 Qu'ils passeront quand même en se donnant la main !
 Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
 Vers le même sommet ont pris la même route,
 Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
 Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
 Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
 Profond comme la mer, pur comme les étoiles ! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
 Après des flots, chantait harmonieusement,
 Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
 Et nous pleurions d'avoir, en cet instant magique,
 Goûté, dans un accord grave et délicieux,
 L'infini de l'amour, de la mer et des cieus.

Certitude ¹.

Va, si des insensés disent que l'amour passe,
 Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
 Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
 O mon unique amour, ne les écoute pas !
 Au fond de leurs pensers si tu pouvais descendre,
 Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
 Ont remplacé la flamme en ces cœurs si tôt las.

Aimaient-ils donc, hier ? — Le désir, le caprice,
 Moins encore..., aujourd'hui lassitude et rancœur,

Extrait de *Vers la lumière*.

Voilà ce qu'en levant la lampe accusatrice
 Tu verrais s'écrouler dans l'ombre de leur cœur.
 O bien fous si, rêvant l'asile impérissable,
 De ces vains éléments, sur ces dunes de sable,
 Ils avaient cru bâtir la maison du bonheur !

Mais nous !... Te souvient-il comment nous établimes,
 En un rapide instant, notre accord éternel ?
 Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
 En quels flots de lumière, à quels accents de miel ?
 Et comment la Pudeur, et gardienne et complice,
 Purifiant l'attente et sacrant le délice,
 Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel ?

Souviens-toi ! Souviens-toi !... Les jours et les années
 N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants ;
 Les radieuses fleurs ne seront point fanées,
 Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements ;
 Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
 Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
 Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

Viens, ma foi, mon orgueil, ma force, mon courage !
 Penche-toi sur mon sein par ton souffle animé,
 Regarde dans ces yeux où rit ta seule image,
 Vois dans ce cœur tranquille et sur toi refermé.
 Que nous importe, à nous, qu'on doute et qu'on blasphème !
 Pour t'aimer à jamais il suffit que je t'aime ;
 Et qui croit n'aimer plus n'a pas encore aimé !

Conseils au poète ¹.

Prends les livres, mais vois des hommes à côté,
 Ceux dont la vie, égale au chef d'œuvre vanté,
 Est, à titre pareil, une œuvre de beauté.

Chéris les jeunes gens que rien encor ne lasse
 Et qui, loin des appels de la volupté basse,
 Ont gardé pour l'amour la pudeur et la grâce.

¹ Extrait d'une longue pièce intitulée *Préceptes*, dans le recueil *Vers la lumière*. La philosophie morale de l'écrivain s'y trouve résumée très poétiquement.

Et tes aînés en qui rayonnent, palpitants,
Malgré l'affront de l'âge et le malheur des temps,
L'allégresse et l'ardeur de leurs premiers vingt ans.

Mais écarte, au contraire, écarte de ta voie
La tristesse, où bientôt la volonté se noie,
La stérile ironie et sa gâté sans joie.

La vie est sérieuse et quelquefois meurtrit,
Pleure alors, mais espère ; et, lorsqu'elle sourit,
Laisse la douce joie alléger ton esprit.

Mais ne viole point l'un ni l'autre domaine,
Et garde que jamais un désir ne t'amène
A jouir bassement de la misère humaine.

Car des tristes laideurs le jour où tu rirais,
En pensant éblouir, tu n'illuminerais
Que ta propre indigence et tes penchants secrets.

— Et ne tiens pas ce monde où sont, dans la souffrance
Le Bien avec le Mal en âpre concurrence,
Pour un spectacle offert à ton indifférence.

Regarde vivre, mais qu'il tombe de tes yeux
Un regard pitoyable et non point curieux ;
Et d'ailleurs, vis toi-même et cela vaudra mieux ;

Car tu pourrais unir, en lassant ton envie,
Les Lettres, la Science et la Philosophie.
Jamais rien de vivant ne sort que de la vie !

. . .

Mais il faut me comprendre et que vivre n'est rien :
Telle vie amoindrit le cœur, je veux le tien
Sans cesse dilaté, joyeux et fort, — vis bien.

Vis bien, pour bien aimer, car voici la merveille :
C'est le son de ton cœur qui frappera l'oreille :
Toujours sera ton œuvre à ton amour pareille.

D'un souffle de théâtre en vain l'enflerais-tu,
Rien n'en pourra sortir, si ton cœur n'a battu,
Qu'un bruit sans efficace en des mots sans vertu.

Or, il ne s'agit pas de soulever, une heure,
 Une acclamation qui décroisse et qui meure,
 Mais de laisser au monde un ferment qui demeure.

Il te faut, quand le monde a besoin de secours,
 Non tromper son attente avec de vains discours,
 Mais ramasser ta force et lui crier : « J'accours ! »

Car c'est là ta noblesse, et ta gloire assurée,
 De servir pas tes chants à la marche sacrée
 De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour,
 Sur ce chemin montant qui n'a point de retour,
 Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour.

C'est à toi d'ajouter, l'entraînant vers la cime,
 A son vague penser ton verbe qui l'exprime,
 A son obscur désir ta volonté sublime.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
 Et les temps à venir les retrouveront tels,
 Roulant de cœurs en cœurs en échos immortels.

Et si pourtant la gloire, absente à leur baptême
 Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
 Ne t'inquiète pas, — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras, ces chants, ces cris, ces vers,
 Avec tes actions et tes pensers divers,
 Associés dans l'ombre aux fins de l'Univers.

Euvres à lire de Dorchain (Lemerre, éditeur, Paris) : *La jeunesse pensive* (1881) ; *Vers la lumière* (1894). Théâtre : *Conte d'Avril* (1885), délicieuse fantaisie poétique ; *Pour l'amour*, drame en 4 actes (1901). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1892) ; Georges Renard, *Critique de combat* (1897).

JULES LEMAITRE

Né à Vennecy (Loiret) en 1853.

Si Jules Lemaitre n'était pas le « prince de la critique », on le citerait davantage comme poète. Ses remarquables travaux de prosateur ont fait pâlir ses œuvres en vers ; c'est à peine si l'on parle de ces dernières. Elles ont cependant une réelle valeur et font regretter que l'écrivain

ait renoncé à la poésie après ses éclatants succès dans la critique. Il fut, à ses débuts, un poète spirituel, fin, délicat et original, écrivant dans une langue très pure.

Modesta¹.

Dans un pensionnat de fillettes elle est
Sous-maitresse. De noir vêtue, et très jolie,
Petite mère aimante et qui toujours s'oublie,
Elle excelle à montrer aux enfants l'alphabet.

La divine pudeur du dévouement secret,
La tâche monotone avec zèle accomplie,
Ont mis sur sa figure ovale, un peu pâlie,
Un léger voile, un air sérieux, et qui platt.

Certe il n'est point d'amant dont elle ne soit digne :
Mais elle craint pour nous l'épreuve, et se résigne
A sa pauvreté fière, et réserve son cœur.

Seul je connais sa grâce adorable et discrète,
Et je sens à la fois plaisir, peine et langueur
Pour t'avoir respirée, ô pure violette !

Galla².

Ta grâce apaiserait le juste aux rubans verts,
Simple et bonne Henriette, ô ma chère Française !
Sans louche pruderie et sans candeur niaise,
Tu regardes Clitandre avec tes grands yeux clairs.

Qu'à d'autres Trissotin porte ses petits vers !
Ton brave esprit connaît les hommes et les pèes :
Adorable bon sens, et qui nous ravit d'aise,
Car ta gâté persiste et rayonne au travers.

Acceptant sans humeur la nature et la vie
Comme elles sont, jamais tu n'eus la moindre envie
Ni d'être un esprit pur ni d'être un bel esprit.

¹ Extrait des *Médailleurs* (1880).

² Extrait des *Médailleurs*. — Il s'agit ici de l'Henriette des *Femmes savantes*, de Molière, la Française pondérée et charmante, que le poète veut célébrer sous son nom latin. *Le juste aux rubans verts* désigne Alceste, le *Misanthrope* de Molière.

Or, il ne s'agit pas de soulever, une heure,
 Une acclamation qui décroisse et qui meure,
 Mais de laisser au monde un ferment qui demeure.

Il te faut, quand le monde a besoin de secours,
 Non tromper son attente avec de vains discours,
 Mais ramasser ta force et lui crier : « J'accours ! »

Car c'est là ta noblesse, et ta gloire assurée,
 De servir pas tes chants à la marche sacrée
 De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour,
 Sur ce chemin montant qui n'a point de retour,
 Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour.

C'est à toi d'ajouter, l'entraînant vers la cime,
 A son vague penser ton verbe qui l'exprime,
 A son obscur désir ta volonté sublime.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
 Et les temps à venir les retrouveront tels,
 Roulant de cœurs en cœurs en échos immortels.

Et si pourtant la gloire, absente à leur baptême
 Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
 Ne t'inquiète pas, — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras, ces chants, ces cris, ces vers.
 Avec tes actions et tes pensers divers,
 Associés dans l'ombre aux fins de l'Univers.

Œuvres à lire de Dorchain (Lemerre, éditeur, Paris) : *La jeunesse pensive* (1884) ; *Vers la lumière* (1894). Théâtre : *Conte d'Avril* (1885), délicieuse fantaisie poétique ; *Pour l'amour*, drame en 4 actes (1901). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1892) ; Georges Renard, *Critique de combat* (1897).

JULES LEMAITRE

Né à Vennecy (Loiret) en 1853.

Si Jules Lemaitre n'était pas le « prince de la critique », on le citerait davantage comme poète. Ses remarquables travaux de prosateur ont fait pâlir ses œuvres en vers ; c'est à peine si l'on parle de ces dernières. Elles ont cependant une réelle valeur et font regretter que l'écrivain

ait renoncé à la poésie après ses éclatants succès dans la critique. Il fut, à ses débuts, un poète spirituel, fin, délicat et original, écrivant dans une langue très pure.

Modesta ¹.

Dans un pensionnat de fillettes elle est
Sous-maitresse. De noir vêtue, et très jolie,
Petite mère aimante et qui toujours s'oublie,
Elle excelle à montrer aux enfants l'alphabet.

La divine pudeur du dévouement secret,
La tâche monotone avec zèle accomplie,
Ont mis sur sa figure ovale, un peu pâlie,
Un léger voile, un air sérieux, et qui platt.

Certe il n'est point d'amant dont elle ne soit digne :
Mais elle craint pour nous l'épreuve, et se résigne
A sa pauvreté fière, et réserve son cœur.

Seul je connais sa grâce adorable et discrète,
Et je sens à la fois plaisir, peine et langueur
Pour t'avoir respirée, ô pure violette !

Galla ².

Ta grâce apaiserait le juste aux rubans verts,
Simple et bonne Henriette, ô ma chère Française !
Sans louche pruderie et sans candeur niaise,
Tu regardes Clitandre avec tes grands yeux clairs.

Qu'à d'autres Trissotin porte ses petits vers !
Ton brave esprit connaît les hommes et les pèse :
Adorable bon sens, et qui nous ravit d'aise,
Car ta gâté persiste et rayonne au travers.

Acceptant sans humeur la nature et la vie
Comme elles sont, jamais tu n'eus la moindre envie
Ni d'être un esprit pur ni d'être un bel esprit.

¹ Extrait des *Médailleurs* (1880).

² Extrait des *Médailleurs*. — Il s'agit ici de l'Henriette des *Femmes savantes*, de Molière, la Française pondérée et charmante, que le poète veut célébrer sous son nom latin. *Le juste aux rubans verts* désigne Alceste, le *Misanthrope* de Molière.

O très loyale amie et très sereine amante
 Dont le cœur va tout droit et la sagesse rit,
 Le grand Molière en toi mit son âme charmante.

L'auteur de l'Imitation¹.

Il touche au but rêvé, le pieux solitaire.
 Parents, amis, plus rien ne l'attache ici-bas.
 Il n'a plus de désirs. Il est triste, il est las
 Et plein d'un grand mépris des choses de la terre.
 Il a donc, jusqu'au bout, accompli l'œuvre austère.
 Il est saint, maintenant, sans efforts ni combats,
 Mais sans plaisir. Il veut pleurer, et ne peut pas.
 Il veut prier : son cœur ne sait plus de prière.
 Froid, et l'acédia lui desséchant la peau,
 C'est un homme de marbre assis sur un tombeau...
 Jésus entre soudain, face pâle et divine.
 La cellule s'emplit d'un mystérieux jour
 Et, sous le doigt de feu qui touche sa poitrine,
 Le cœur du moine éclate et se fond en amour.

Montaigne².

Il vit un vague essaim de « comment », de « pourquoi »,
 Tourbillonnant sur l'homme et sur son aventure,
 Sur la cause et la fin, sur Dieu, sur la nature,
 Sur la vertu, les mœurs, la coutume et la loi.
 Mainte explication sollicitait sa foi :
 Il n'y trouva qu'erreurs, sophismes, imposture.
 Mais, n'étant pas de ceux que l'énigme torture,
 Il dit : « Que savons-nous ? » sourit, puis se tint coi.
 Tous ces doutes épars, flottant parmi les brumes,
 Légers, inconsistants, et pareils à des plumes,
 Il sut, les rassemblant, s'en faire un oreiller.
 Ami du relatif, épris de la nuance,
 Il s'amusait du monde et, sans plus sourciller,
 Il regardait passer l'éternelle « nuance ».

¹ Extrait des *Médailleurs*.

² Extrait des *Médailleurs*. — Ce médaillon est en même temps une excellente critique. On reconnaît ici l'auteur des *Contemporains*.

Descartes ¹.

Que fuyais-tu, penseur, quand ton inquiétude
Vaguait par les chemins d'Amsterdam à Paris
Et déroba ta piste à tes meilleurs amis,
Descartes, fier génie, âme ombrageuse et rude ?

Tu fuyais tous les jougs chers à la multitude,
L'opinion, collier du vulgaire soumis,
Et la tradition qui nous tient endormis,
Et l'asservissement qui naît de l'habitude.

Pour conquérir le vrai, de solitude épris,
Tu cherchais, grand aïeul, Sauveur de nos esprits,
Dans ta fuite sans fin la liberté sereine.

Déjouant des milieux l'obscur trahison,
Tu retrouvais, héros qui relève une Reine,
Les titres oubliés de l'humaine raison.

La lyre d'Orphée ².

Quand Orphée eut perdu son amie à jamais,
Il dit : « Je chanterai, pour épuiser ma peine,
Un thrène harmonieux sur celle que j'aimais. »

Fuyant l'Hèbre fatal et sa rive inhumaine,
Au bois sombre, où parfois sonne un rugissement,
Il promenait les chants de la Lyre d'ébène,

Mais il sentait la plainte inégale au tourment.
Il cria : « L'Art est vain et ne saurait tout dire.
L'air qui vibre n'est rien, et la Muse nous ment. »

Il arracha d'un coup les trois fils de la Lyre,
Et, tandis qu'un suprême et déchirant accord
Eclate, et dans le bois mélancolique expire,

Il se coucha sur l'herbe et souhaita la mort.

¹ Extrait des *Médailles*.

² Extrait de *Une méprise*.

Était-ce une déesse ? était-ce un dieu ? Mystère.
 Une forme éthérée, un clair fantôme bleu,
 On ne sait d'où venu, descendit sur la terre.

Il abattit son vol auprès du demi-dieu
 Et, déployant sur lui ses ailes blanchissantes,
 Ouvrit le sein d'Orphée avec son doigt de feu.

Alors, pour remplacer les trois cordes absentes,
 Il lui tira du cœur trois fibres, — et soudain
 Au Luth silencieux les fixa frémissantes.

Réveillant le poète, il lui mit à la main
 La merveilleuse Lyre aux fils rouges et tièdes,
 Et dit : « Joue à présent, maître, et va ton chemin ! »

A sa voix se leva le prince des Aèdes ;
 Et son Luth animé, plein de souffles ardents,
 Si douloureusement vibra sous ses doigts raides,

Que les tigres rayés et les lions grondants
 Le suivaient, attendris, et lui faisaient cortège,
 Doux, avec des lambeaux de chair entre les dents.

Chœur monstrueux conduit par un divin Chorège !
 Les grands pins, pour mieux voir l'étrange défilé,
 En cadence inclinaient leurs fronts chargés de neige.

Les gouttes de son sang sur le Luth étoilé
 Brillaient. Charmant sa peine au son des notes lentes,
 L'Aède, fils du ciel, se sentit consolé !

Car tout son cœur chantait dans les cordes sanglantes.

Poésies de Jules Lemaitre (Lemerre, éditeur, Paris), 1 vol. (1880-1885). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critique à consulter : O. Gréard, *Discours de réception à l'Académie française*, 16 janvier 1896.

VI

Les néo-romantiques.

On peut classer sous ce nom un certain nombre de poètes vivants, différant beaucoup des parnassiens et ne se rattachant par aucun côté à l'école symboliste. C'est à la source romantique qu'ils ont puisé leurs premières idées poétiques ou tout au moins les procédés qui leur ont servi à exprimer des impressions nouvelles. La plupart d'entre eux, désirant renouveler le drame de Victor Hugo, se sont tournés vers le théâtre. Ils ont donné à la scène française des œuvres d'une grande valeur.

JEAN RICHEPIN

Né à Médéah (Algérie) en 1849.

Comme le Gringoire de Victor Hugo, Jean Richepin a visité la *Cour des miracles* ; sa première œuvre fut un recueil de vers truculents dans lesquels il chanta les gueux, les ivrognes, les voleurs, avec l'ardeur d'un bas-romantique. Assez longtemps il s'enliza dans un réalisme grossier et cynique. Matérialiste endurci, il se plut à faire étalage de sentiments bêtement anti-religieux ; il y avait alors en lui un agaçant Monsieur Homais doublé d'un rabelaisien vulgaire. Plus tard il s'assagit. Déjà dans son recueil, *La Mer*, on le voit évoluer vers une forme plus haute de l'art ; à mesure qu'il écrit pour le théâtre la transformation s'accomplit ; c'est maintenant un auteur qu'on peut lire. La qualité principale de Richepin c'est sa remarquable invention verbale. Il tient du romantisme l'art de développer les lieux communs en des assemblages de mots d'une variété souvent prodigieuse. Très original dans l'expression de ses sentiments ou de ses idées, il est, malgré ses outrances, ses poses, ses tours de jonglerie et ses affectations d'homme fort, un grand poète lyrique. Une partie de son œuvre est remarquable.

La falaise¹.

La falaise en forteresse
Blanche et rigide se dresse,

¹ Extrait de *La Mer* (1896).

Et du haut de ses remparts,
O vagues, elle se raille
De vos escadrons épars
Ecrasés à sa muraille.

En vain vous la menacez
De vos coups jamais lassés,
De vos troupes toujours fraîches ;
La garnison pas à pas,
Vous laissant ouvrir vos brèches,
Reculé et ne se rend pas.

Parfois, doublant votre rage,
Bat le tambour de l'orage,
Sonne le clairon du vent.
Vous galopez d'une traite.
Au galop ! Sus ! En avant !
Vous escaladez la crête,

Les talus sont arrachés,
Des pans de sol, des rochers.
La ville se démantèle,
Et voici de toutes parts
Que s'émiettent devant elle
Les créneaux de ses remparts.

Dans sa muraille éventrée
Votre irrésistible entrée
Va, creuse, élargit son trou,
Bondit, massacre, renverse,
Brèche suprême par où
Il pleut des morts en averse.

Mais ces cadavres croulants
Embarrassent vos élans ;
Car la plage est toute pleine
D'un monceau d'estropiés
Où vos chevaux hors d'haleine
S'abattent pris par les pieds.

Et toujours la forteresse
Blanche et rigide se dresse,

Puisque sans peur ni remords
Pour briser vos calvacades
C'est avec ses propres morts
Qu'elle fait des barricades.

Le jardin vivant¹.

La mer mystérieuse et pleine d'épouvantes
A des bosquets fleuris où chantent les couleurs ;
La mer énorme, atroce et tragique, a des fleurs,
Fleurs folles, fleurs vivantes !

Fleurs étranges, ayant pour humus le rocher !
Mais on voit se mouvoir leurs mains, s'ouvrir leur bouche,
Et celles-ci frémir quand une algue les touche,
Et celles-là marcher.

Fleurs étranges ! La bête et la fleur sont confuses.
Quel grain ou quel baiser vous sème dans ce champ.
Campanulaires dont les fruits se détachant
Deviennent des méduses ?

Voici la pennatule au vaporeux dessin,
Plume d'autruche ; la chenille holothurie ;
L'étoile aux cinq rayons de la rouge astérie ;
Le marron de l'oursin.

L'anémone en un creux crisper ses tentacules,
Gros boutons de cactus en lui-même rentrant.
Par tas, c'est un parterre étalé comme un grand
Tapis de renoncules.

La méandrine est un cerveau plein de festons ;
L'explanaire une coupe épanie ; et l'astrée
Aux fossettes sans nombre est une chair bistrée
Cousue en capitons.

Le nullipore rose et que l'ombre safrane
S'agrippe aux éventails jaunes, lilas, moirés
Des gorgones, dont les rameaux sont ajourés
Comme du filigrane.

¹ Extrait de *La Mer*.

A ces arbres de pierre accrochant leurs trésors,
 Les escars en brins, les flustres, les patelles,
 Entrelacent des fils, des tulles, des dentelles,
 Des pourpres et des ors.

Combien d'autres, œillets, jasmins, roses trémières.
 Aux douceurs de velours, aux éclats de métal,
 Qui font du noir abîme un ciel oriental
 Tout vibrant de lumières !

Et pour que rien ne manque à ce vivant jardin,
 A travers ses massifs, ses gazons, ses corbeilles,
 Voici des papillons et voici des abeilles
 Qui voltigent soudain ;

Voici, pour remplacer le soleil qu'il réclame,
 Tous les phosphorescents éclairant ces couleurs,
 Et leur vol radieux porte de fleurs en fleurs
 Comme un baiser de flamme.

Les trois matelots de Groix¹.

*Nous étions deux, nous étions trois,
 Nous étions deux, nous étions trois,
 Nous étions trois mat'lo-ots de Groix,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra, lanlai-ai-aire !*

L'avez-vous oublié ? Moi, je l'ai retenu,
 Ce vieil air de marin, chef-d'œuvre d'inconnu,
 Où du peuple et des flots l'âme obscure s'exprime.
 Quelques couplets, naïfs de sens, veules de rime,
 Sur cinq notes, pas plus, cinq, mi, ré, do, si, la,
 Avec tradéri tra, lanlaire et troulonla,
 C'est tout ! Mais là-dedans, la mer entière y passe,
 Le cri des naufragés, l'haleine de l'espace,
 Les gâtés de ce dur métier et ses effrois.
 C'est la *complainte des trois matelots de Groix*.
 Pour la goûter dans sa grandeur mélancolique,
 Il faut l'entendre au soir, quand le soleil oblique

¹ Extrait de *La Mer*. — Richepin a vécu avec les marins ; il a bien saisi la mélancolique poésie de leur rude vie éphémère. Cette peinture, si touchante et si vraie, est un beau spécimen de poésie réaliste.

Avant de s'en aller lui dresse son décor,
 Lorsqu'en derniers flocons sa pourpre saigne encor,
 Tandis qu'à l'autre bout du ciel la nuit reflète
 Ses cheveux dénoués dans la mer violette.
 Oh ! comme le vieil air alors vous entre à fond,
 Chanté là-bas par un qui dans l'ombre se fond,
 Par un pauvre pêcheur qui, tourné vers la terre,
 S'enfonce au large sur sa barque solitaire !
 Oh ! le puissant, le fier poème, et pénétrant !
 Quelle évocation il fait ! Quel charme il prend
 A rouler sur les flots où ce rameur le pousse
 Avec sa rauque voix que le lointain rend douce !
 Mais comment le noter, ce poème ! Comment
 En traduire la vie et l'âme, où le moment,
 L'onde immense, le ciel profond, l'ombre infinie,
 Mystérieusement mêlent leur harmonie ?
 Comme dans un herbier les goëmons défunts
 Se dessèchent, flétris, et perdent leurs parfums,
 Cette musique et ces paroles, entendues
 Vont-elles pas mourir et se flétrir aussi
 Sur ce froid papier blanc par ma plume noirci ?
 Bah ! les mots, vieux sorciers, ont des métempsychoses,
 Et leurs philtres savants font revivre les choses.
 Essayons !

Attendri, pourtant non sans gâté,
 L'air s'élançait d'abord dans un vers répété,
 Et là, sur un quasi trille qui pirouette,
 Plane en battant de l'aile ainsi qu'une allouette.

*Nous étions deux, nous étions trois,
 Nous étions deux, nous étions trois.*

Ma foi, oui, deux ou trois ! Ou bien quatre, peut-être.
 Le compte est, au départ, fait par le quartier-maître ;
 Mais le compte au retour, ah ! qui donc le connaît ?
 Est-ce qu'on sait jamais, sur mer, combien l'on est ?
 On était trois. On n'est plus que deux. Cherchez l'autre !
 Aujourd'hui c'est son tour, et demain c'est le vôtre.
 En a-t-on vu partir dans le grand bénitier !
 Mais qu'importe ! Hardi, les gas ! c'est le métier.

Houp ! quand même, et galment, en marins que nous sommes !
Si l'on pensait à ça, la mer serait sans hommes.

*Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois mat'lo-ots de Groix,
Mon tradéri tra trou lon la
Mon tradéri tra, lanlai-ai-aire !*

Et le premier couplet va joyeux s'achevant
Sur un coup de gosier qui gueule au nez du vent
Et dont le dernier cri s'envole en rires vagues
Comme un défi moqueur à la barbe des vagues.
Et pourquoi serait-on si triste, donc, les gas ?
On a fait bonne pêche. On rentre sans dégâts.
La femme et les petits auront pitance large.
On arrive. On débarque. On va vendre la charge.
Et puis on mangera la soupe de poissons
Avec un bon pichet de cidre et des chansons.
Parbleu ! le vent n'est pas toujours si mauvais drille.
La mé n'est pas toujours rèche comme une étrille.
Vois, elle est douce, un peu frissante, mais pas plus.
C'est la brise qu'il faut pour traîner les chaluts.
Le bateau va comme en rivière une gabare,
Sans personne au compas, et le mousse à la barre.
Il faudrait n'être qu'un failli chien de terrien
Pour geindre en ce moment et se plaindre de rien.
Va, du gas, et les pieds pendus sur la poulaine,
Pare à reprendre en chœur le refrain à voix pleine !

*Nous étions trois mat'lots de Groix,
Nous étions trois mat'lots de Groix,
Nous allions de Belle-I-Isle à Groix,
Mon tradéri tra trou lanlai-ai-aire !*

Bien sûr ! Pourquoi donc triste ? Ah ! le sort des marins,
Un sort à faire envie, une vie à trois brins !
Bitte et bosse, qu'on dit en langue matelote !
Mousse à douze ans. Ensuite, un congé sur la flotte.
Puis, jusqu'à cinquante ans, inscrit. Après, largué !
Quand près d'un demi-siècle on a bien navigué,

On touche, en s'échouant épave sur la grève.
 Cent soixante-dix francs de pension. Quel rêve !
 Mais sur nos pieds pendus vient poudrainer l'embrun.
 Attrape à prendre un ris, mon garçon ! Encore un !
 V'là la mé qui se fâche et la lame qui brise.
 A c't'heure, c'est le vent du nord qui souffle en brise.
 Mauvais bougre de vent qui vous jette aux récifs,
 Et giffle à contre-poil les paquets d'eau poussifs.
 Range à virer ! Le vieux nous chatouille le ventre,
 Et les filins tendus ronflent creux comme un chantre.

*Nous allions de Belle-Isle à Groix,
 Nous allions de Belle-Isle à Groix.
 Le vent du nord vint à-à souffler.*

C'est vrai, qu'il souffle, tout de même, et pas pour rire.
 L'eau clapote en bouillons comme une poêle à frire.
 Bon ! qu'il gimble tant qu'il voudra dans les agrès !
 Nous en avons troussé bien d'autres au plus près.
 Ce n'est pas encor lui qui verra notre quille.
 Souffle, souffle, mon vieux ! Souffle à goule écarquille !
 Souffle à t'époumonner. Nous n'y serons pas pris.
 Car la barre tient bon, la toile a ses deux ris,
 Et l'homme est plus malin que la mer n'est méchante.
 Nous sons¹ parés, mes gas. Holà, du mousse, chante !

*Nous allions de Belle-Isle à Groix,
 Nous allions de Belle-Isle à Groix.
 Le vent du nord vint à-à souffler,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !*

Et la voix du pêcheur qui va toujours ramant,
 Là-bas, à l'horizon, n'a pas un tremblement
 En lançant ce couplet où déjà monte et roule
 Le râle rauque et sourd dont se gonfle la houle.
 Car il souffle dans la chanson, plus fort, plus dru,
 Le maudit vent du nord, le sacré vieux bourru ;
 Et les mots flagellés, qu'il rebrousse au passage,
 Se cabrent contre lui, lui crachent au visage,

¹ Nous sommes prêts.

S'enflent, bondissent, fous, et viennent dans leurs sauts
 Jusqu'au milieu du pont dégorger leurs naseaux
 En secouant, épars, leurs crins aux mèches vertes.
 Le bateau coupe en deux leurs poitrines ouvertes,
 Ou les chevauche, grimpe aux croupes des plus hauts,
 Puis dans des entonnoirs retombe, et les cahots
 Le déhanchent, comme un qui chute d'une échasse.
 Maintenant, c'est compris : le grain nous fait la chasse.
 Il faut, sans qu'il nous prenne en biais, filer devant,
 Sur un tout petit bout de toile dans le vent.
 Le ciel se grée en nuit, d'une nuit sans chandelle ;
 Et sur ce grand mur noir passent à tire-d'aile
 Des nuages blafards, déchiquetés aux flancs,
 Où le bec des éclairs ouvre des accrocs blancs.
 L'averse tombe en fouet aux lanières étroites.
 La mer est comme un chant de lames toutes droites.
 Cargue ! Amène ! Encor ! Tout ! Plus de toile au bateau !
 Les ris à l'irlandaise, aïe ! à coups de couteau !
 En lambeaux arrachés le dernier foc s'envole.
 La baume en deux ! Le mât craque. La barre est folle.

*Le vent du nord vint à souffler,
 Le vent du nord vint à souffler.*

Il souffle, souffle, souffle. En vain l'on s'évertue.
 Pas moyen de virer à la brise têtue.
 Et l'on entend d'ici le bruit tonitruant
 Des taureaux de la mer aux récifs se ruant.
 C'est la côte, la terre infâme, où l'on se broie
 Aux mâchoires des rocs qui lacèrent leur proie.
 Non, non, plutôt que d'être ainsi mis en morceaux
 Luttons, colletons-nous encore avec les eaux !
 La chaloupe est servie et la vague est gourmande.
 Mais, l'aviron au poing, c'est l'homme qui commande.

*Le vent du nord vint à souffler,
 Le vent du nord vint à souffler.
 Faut mettre la chalou-oupe à l'eau,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !*

Ah ! comme elle parait lamentable d'ici,
 La chanson qui là-bas s'égaille sans souci !

Qui sait si ce pêcheur, perdu dans l'ombre grise,
 Ne va pas rencontrer aussi, lui, cette brise,
 Ce vent du nord qui jette aux rochers le bateau ?
 Un coup par le travers, et sa barque fait eau.
 Il est seul. Il est loin. Il n'a rien que sa rame.
 Pourtant il va toujours. Il chante. Et tout le drame
 Qu'il évoque en deux mots sans un pleur dans la voix,
 Tout ce drame surgit. Je l'entends. Je le vois.
 Ils sont dans la chaloupe, à la rame, à l'aveugle,
 Contre l'eau qui rugit, contre le vent qui beugle.
 Ils ont dégringolé dedans comme ils ont pu,
 Juste à temps, au moment où le mât s'est rompu,
 Où la coque a roulé vers la côte prochaine.
 Plus de pont ! Plus de chambre au bon coffre de chêne !
 Plus de voile ! Plus rien que leurs pauvres poings clos
 Pour taper sur le mufle à la meute des flots.
 Et les monstres sur eux croulent en avalanches,
 Dardent leurs ongles verts, font grincer leurs dents blanches,
 Leur sautent par-dessus quand la barque descend,
 Et tâchent de les prendre à la gorge en passant.
 Et l'on a beau tenir son banc d'une main forte,
 Ils sont tant, qu'une gueule à la fin vous emporte.

*Quand la chaloupe fut à l'eau,
 Quand la chaloupe fut à l'eau,
 Mon matelot tomba-a dans l'eau,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !*

Ah ! maintenant, c'est comme un vol d'oiseaux meurtris
 Que la chanson là-bas se traîne avec des cris,
 Tandis que le pêcheur disparaît dans la brume.
 Un vol d'oiseaux lassés, lourds, qui perdent leur plume !
 Roulant et s'écorchant à la pointe des flots,
 Le trille du refrain se déchire en sanglots,
 Un vol d'oiseaux blessés qui ne vont que d'une aile !
 O tristesse de la lointaine ritournelle !
 Cette fois, en chantant, le pêcheur a gémi.
 C'était son matelot, celui-là, son ami.
Mon matelot tomba dans l'eau... La voix sanglote...
 Il a fait avec moi son congé sur la flotte.

Partis ensemble, dà ! Lâchés ensemble aussi.
 Il était, comme moi, de la *classe*, et d'ici ;
 Et du même filet on aurait dit deux mailles.
 Puis, comme moi toujours, il a femme et marmailles.
 Veuve, à *c't'heure*¹, orphelins ! Comment vivre pourtant ?
 Car il n'a rien laissé, pauvre bougre, en partant.
 Sur lui le matelot a sa fortune entière ;
 Et quand il tombe à l'eau, c'est l'eau son héritière.

*On n'retrouva que son chapeau,
 On n'retrouva que son chapeau.
 Son garde-pipe et son-on couteau,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !*

Trois fils ! Et c'est tout ça qu'ils se partageront !
 L'un aura le chapeau, trop large pour son front ;
 Ça ne peut plus servir qu'à demander l'aumône.
 Le plus petit prendra l'étui de cuivre jaune ;
 Et l'aîné gardera pour l'heure des repas
 Le couteau qui coupait le pain qu'il n'aura pas.
 Ah ! l'on rêvait pour eux des existences douces,
 Hein ! la mère ! A présent qu'en fera-t-on ? Des mousses.
 Et tout de suite ! Avant leurs douze ans, embarqués !
 Ou bien ça s'en irait mendier sur les quais.
 Quant à la veuve, pas même ce qu'ont les autres :
 La consolation des lentes patenôtres
 Que sur un tertre vert on verse avec ses pleurs
 En y mettant un brin de buis, un pot de fleurs !
 Car son homme aura bien un coin au *champ d'avène*,
 Sous ces mots : *Mort en mer* ; mais dans la bière vaine
 Le corps ne sera pas en terre sous la croix.
 Le corps, le pauvre corps, les flots profonds et froids
 Le roulent maintenant au hasard des marées,
 Parmi les prés voguants des algues démarrées
 Où paissent les poissons qui mettront en lambeaux
 Tous ses membres épars dans de vivants tombeaux.
 Et nul ne lui fera son lit pour qu'il y dorme.
 Il ne restera rien de lui, rien de sa forme,

¹ A cette heure.

Rien qui de ce qu'il fut garde le souvenir,
 Rien qu'on puisse revoir, rien qu'on puisse bénir.
 Il ne restera rien de lui, que sa pauvre âme
 Qu'on entendra pleurer les nuits où la mer brame.

*Son garde-pipe et son couteau,
 Son garde-pipe et son couteau,
 Et son sabot flottai-ait sur l'eau,
 Mon tradéri tra trou lon la,
 Mon tradéri tra lanlai-ai aire!*

Ah! les enfants sans père et le noyé hideux!
 Nous étions trois, et nous ne sommes plus que deux.
 Comme il flotte sur l'eau, le sabot solitaire!
 Ah! pêcheur qui t'en vas, pourquoi fuis-tu la terre?
 Ainsi parlent les morts par la bouche des flots.
 Ainsi dit la chanson que rythment leurs sanglots.
 Oui, pourquoi t'en aller sur la vague si fausse,
 Toi qui sais que son creux peut devenir ta fosse?
 Pourquoi toujours voguer, pour finir comme nous
 Dans cette tombe où nul ne mettra les genoux?
 Ah! pêcheur qui t'en vas, reste donc sur la terre.
 Ne vois-tu pas sur l'eau le sabot solitaire?
 Mais la voix du pêcheur plus proche a retenti.
 Il revient en chantant comme il était parti;
 Revient ce soir, et pour repartir à l'aurore.
 Quand il repartira, c'est en chantant encore,
 Toujours brave, toujours d'un cœur insoucieux,
 Sur l'infini des eaux, sous l'infini des cieux.
 Ses filets sont posés. La mer grossit. N'empêche
 Qu'il est sûr pour demain de faire bonne pêche.
 La femme et les petits ne manqueront de rien.
 Il chante. Ah! ce métier de chien, de galérien,
 On l'aime, on l'aime tant, d'une amour si têtue!
 C'est la mer qui vous plait, cette mer qui vous tue.
 Elle sait vous manger, mais aussi vous nourrir.
 On en a tant vécu qu'on en peut bien mourir!
 Et le pêcheur, tout près d'arriver à la côte,
 Reprend l'air d'une voix plus joyeuse et plus haute.

*Nous étions deux, nous étions trois,
 Nous étions deux, nous étions trois.*

Va donc, le vent du nord, l'homme qu'un flot emporte,
 La veuve en deuil, les gas orphelins, bah ! qu'importe !
 La mer qui fait tout ça ne le fait pas exprès.
 Puis, la mer avant tout, et les autres après !
 Houp ! quand même, et gaiment, en marins que nous sommes !
 Tant que la mer vivra, la mer aura des hommes.

Par le Glaive¹.

(Scène de la Conspiration.)

La scène se passe à Ravenne en 1539. Conrad Le Loup, capitaine aventurier, s'est emparé du pouvoir et tient la ville sous sa tyrannie. Cependant le légitime héritier des ducs de Ravenne, Guido da Pollenta, qu'on a cru longtemps mort, vient de revenir pour renverser le tyran. Son frère consanguin, Strada, réunit les nobles et les bourgeois frémissant sous le joug de Conrad et la conspiration se noue.

ACTE II

Scène première.

GALÉAS, PETRUCCIO, GHERARDI, MANETTO, STRADA,
 DES GENTILSHOMMES, DES BOURGEOIS, DES ARTISANS.

Au lever du rideau, une vive agitation secoue l'assemblée, dont presque tous les membres sont debout, les bourgeois et les artisans à gauche, les nobles à droite. Au fond, près d'un fauteuil vide, Strada debout et pensif.

GALEAS, avec violence.

Non.

GHERARDI, même jeu.

Si.

GALÉAS

Les Ventura sont traitres.

GHERARDI

Sur mon âme

Je les garantis bons. Galéas les diffame.

MANETTO

Certe ! Et je trouve, moi, Galéas bien hardi
 De protester si haut quand parle un Gherardi.

¹ *Par le Glaive*, drame en vers, représenté pour la première fois à la Comédie française, le 8 février 1802. C'est une des pièces de Richepin où l'on peut le mieux voir ce qu'il doit au romantisme mélo dramatique de Hugo et de Dumas. Le drame est du reste très intéressant.

Pourquoi ?

GALÉAS

MANETTO

Les Gherardi sont de noble origine,
Comme moi, comme les Ventura. J'imagine
Que lorsque l'un de nous déclare, en l'affirmant...

GALÉAS

Quoi ! sa parole à lui vaut mieux que mon serment.
A cause du blason qui couronne sa porte !
Allons donc ! gentilhomme ou bien bourgeois, qu'importe ?
En est-on plus honnête et meilleur citoyen ?
Il s'agit de sauver Ravenne.

MANETTO

Beau moyen !
Avilir sa noblesse à coups de calomnie !

GHERARDI

Les Ventura sont bons. J'insiste.

GALÉAS

Je le nie.
Petruccio, dis-leur ce qu'hier, tous les deux,
Nous avons vu. Dis-leur ce spectacle hideux,
De jeunes gens, oui, des nobles, faisant ribote
Avec un des soudards qui nous ont sous leur botte,
Et, parmi les auteurs de ce crime inouï,
Dis-leur qui se trouvait.

GHERARDI

Le fils Ventura ?

PETRUCGIO

Oui.

GHERARDI

Cela n'a pas vingt ans !

MANETTO

Sans doute il était ivre.

GALÉAS

Vous l'excusez ! Alors, l'exemple est bon à suivre,
N'est-ce pas ? Et celui de tant d'autres aussi,
Qui font fête à Conrad. Non des enfants, ceux-ci,
Mais des hommes. Osez donc dire le contraire !
Ton cousin, Manetto ! Gherardi, ton beau-frère !
Des nobles, mettant la noblesse à ses genoux.

GHERARDI

Mais est-ce une raison pour nous suspecter, nous ?

MANETTO

Crois-tu que les bourgeois sont tous exempts de blâme ?
Conrad n'a qu'à paraître et le peuple l'acclame.

GALÉAS

Le peuple sait que les nobles nous ont trahis.

MANETTO

Non, ce sont les bourgeois qui perdent le pays.

GALÉAS

Vous n'aimez pas le peuple !

MANETTO

Il nous traite en parjures !

TOUS, furieux.

Oui !

STRADA, descendant, après les avoir séparés de la voix.

Silence ! Est-ce donc pour faire assaut d'injures,
Non pour vous accorder, que vous êtes ici ?
O Ravenne, tes fils les meilleurs, les voici.
Avant d'avoir chassé le tyran de la ville,
Ils sont déjà tout prêts à la guerre civile.
Les leçons du passé ne leur ont rien appris.
Toujours la même haine et le même mépris
L'un pour l'autre ! Toujours cette lutte intestine
D'où viennent tous les maux de la race latine,
Duel fratricide, qui fournit aux étrangers
L'enclume et le marteau dont nos fers sont forgés.

MANETTO

Mais qu'es-tu donc, toi qui nous parles de la sorte ?

STRADA

Rien par moi-même ; tout, par la foi que j'apporte.
 Je ne suis ni bourgeois, ni gentilhomme, non !
 Le parti que je sers n'a pas même de nom.
 C'est celui des petits, des humbles, de la foule.
 Le ciel, l'air qu'il respire et le pavé qu'il foule,
 Il n'a pas d'autres biens. Certes, vous avez mieux ;
 Mais en lui chante l'âme obscure des aïeux ;
 Mais dans sa pauvre chair, toujours lasse et meurtrie,
 Fleurit, toujours nouveau, le sang de la patrie.
 Et c'est pourquoi ces gens sans titre et sans pouvoir,
 Ils ont le droit de vous dicter votre devoir ;
 Et moi qui ne suis rien, mais qui les représente,
 C'est pourquoi, flagellant votre œuvre malfaisante,
 Je dis que votre poste est par vous déserté
 Pour des dissensions où meurt la liberté ;
 Et c'est pourquoi, bourgeois et nobles, tous en faute,
 Vous devez accepter que je parle à voix haute ;
 Car c'est ma conscience et la vôtre à la fois,
 Et le cœur du pays qui parlent par ma voix.

GALÉAS

Il a raison.

GHERARDI

C'est vrai.

STRADA

Vos intérêts contraires,
 Vous les ferez valoir plus tard, ô mauvais frères !
 Mais l'héritage, avant d'en disputer le prix,
 Arrachez-le d'abord aux voleurs qui l'ont pris ;
 Abjurez pour ce but sacré votre querelle ;
 Ne songez qu'à Ravenne ; oubliez tout pour elle ;
 Ne l'affaiblissez plus en vous désunissant,
 Et donnez-vous la main, ô fils du même sang !

GALÉAS, tendant les bras à Gherardi.

Gherardi !

GHERARDI, même jeu.

Galéas !

(De toutes parts, les nobles et les bourgeois s'embrassent.)

STRADA

O fraternelle étreinte !

Pour que la flamme en vous n'en soit jamais éteinte.

A ce hûcher d'amour brûlez tous vos vieux droits !

Sur l'Évangile ouvert et sur le glaive en croix.

Jurez-le !

TOUS

Oui, nous le jurons !...

(Avec enthousiasme.)

Vive Ravenne !

STRADA

A présent, ni retard, ni discussion vaine.

A l'œuvre ! Vous savez chacun votre devoir.

Au moment décisif, Guido se fera voir.

Il faut que tout soit prêt quand il viendra.

MANETTO

La chose

Aura lieu quand ?

STRADA

Ce soir, je pense, à la nuit close.

MANETTO

Ce soir ! C'est impossible. Il nous faut trois jours pleins

Pour équiper...

PETRUCCIO

D'ailleurs, la plèbe, les vilains,

Et les bourgeois surtout, exigent qu'on leur prouve

Par quelque garantie... Or, le temps qu'on la trouve !...

STRADA

Ah !... on la trouvera... Bientôt...

(D'un ton autoritaire.)

En temps voulu

Viendra l'ordre... Pardon de ce ton absolu ;
 Mais j'exécute ici les consignes du maître.
 Allez ! Moi, maintenant, je dois, pour m'y soumettre,
 Seul avec Galéas demeurer en ce lieu.
 Ce qui me reste à faire est entre nous et Dieu.
 A demain !

TOUS, en se dirigeant vers la porte du fond

A demain !

Œuvres poétiques à lire de Richepin (Charpentier et Fasquelle, éditeurs, Paris) : *La Mer* (1886) ; *Par le Glaive*, drame (1892) ; *Le Flibustier*, comédie (1894) ; *La Martyre* (1898). — Critiques à consulter : G. Lauson, *Histoire de la littérature française* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, *Impressions de théâtre*, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Mai 1898 ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*,

MAURICE ROLLINAT

Né à Châteauroux en 1816. Mort à Ievy en 1903.

Il y a chez ce petit-fils des romantiques macabres deux poètes : un naturaliste qui connut George Sand et s'inspire de ses romans rustiques, un rêveur pessimiste rappelant un peu Baudelaire. Cette double filiation littéraire n'a pas empêché Rollinat d'être un poète original. Il a vu dans la nature bien des aspects que d'autres n'avaient pas même entrevus, il a étudié des états d'âme étranges, mystérieux, dont personne ne s'était rendu compte. Comme Richepin, Rollinat est un néo-romantique réaliste, mais avec moins de rhétorique, plus de vérité et sans les affectations de cynisme rabelaisien qui gâtent une partie des œuvres du chantre des gueux.

Le silence des morts¹.

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
 Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
 Ah ! si même ils venaient pleurer à notre porte
 Lorsque le soir étend ses ailes de corbeau !

Non ! Mieux que le linceul, la bière et le tombeau,
 Le silence revêt ceux que le temps emporte :
 L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
 Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

¹ Extrait des *Névroses* (1883), œuvre étrange, baudelairienne, tout imprégnée de romantisme macabre.

Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
 Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
 Quels flots de questions coulent avec nos larmes !

- Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
 Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes.
 L'homme attend vainement la réponse des morts.

Le pressentiment¹.

Dans ses heures de rêve et de réalité,
 Que la douleur l'épargne on s'acharne à sa piste,
 Tout homme conscient reçoit à l'improviste
 Un avertissement de la Fatalité.

La flèche de l'amour et le dard de la crainte
 Sont encore moins prompts à se planter en nous
 Que ce chuchotement qui perce nos dessous
 Et parcourt d'un seul trait tout notre labyrinthe.

Ouvert à tous les plans que le Destin ourdit,
 Il présage l'effet dont il connaît la cause,
 En laissant à l'esprit une attente morose
 Et le doute inquiet sur l'accident prédit.

Comme un tourbillon noir dans les campagnes blêmes
 Galvanise l'eau morte et fouille la forêt,
 Ainsi l'inattendu de cet avis secret
 Nous ébranle et nous scrute au plus creux de nous-mêmes

Cette voix sans parole et ce toucher sans main
 Qui résonne dans l'âme et cogne à la pensée ;
 Cette annonce du sort si brusquement lancée ;
 Ce frisson d'aujourd'hui qui signale demain,

C'est le Pressentiment ! Chez le plus insensible
 Il jette son *Prends garde* ou son *Réjouis-toi !*
 Echo vague et précis, reflet ardent et froid
 Du bonheur arrivable ou du malheur possible,

¹ Extrait de *L'Abîme* (1886), recueil de vers pessimistes, mais souvent très profonds, d'une originalité réelle, contenant de remarquables peintures de ce qu'on a appelé « des paysages intérieurs ».

Il use quelquefois de sa pénétration
 A ce métal humain qu'on appelle un avare,
 Et s'émousse aux cœurs plats sans boussole ni phare
 Qui flottent sur l'égoût de la Sensation.

Mais chez l'homme où l'ennui fait grouiller ses cloportes
 Et dont la volonté s'exerce en frissonnant,
 Il rentre à la façon d'un mauvais revenant
 Qui traverse les murs, les vitres et les portes.

Le criminel pensant, l'amant pronostiqueur,
 Les suppôts angoisseux du mauvais et du pire,
 Ceux que le soliloque astreint à son empire,
 Ceux ne pouvant dompter les battements du cœur,

Tous ceux-là renfermés et seuls à se connaître,
 Ont parfois la pâleur des morts en écoutant
 Le sifflet vipérin, sournois, intermittent
 D'un pressentiment noir qui rampe dans leur être.

Tous nos maux à venir, tous nos futurs tourments,
 Abeilles du malheur dont nous serons la ruche,
 La maladie en marche, imminente, et l'embûche
 De l'homme, de la bête et des quatre éléments,

L'amour vil devenant la luxure collante,
 Espèce de remous berceur et scélérat,
 Qui nous prendra tout l'être et dont on sentira
 Le pivotement flasque et la succion lente ;

Avec son rire fixe et sa plainte à ressort,
 Bicêtre¹ nous donnant l'insanité tragique ;
 Et par le simple effet d'un sommeil léthargique
 Notre inhumation précédant notre mort ;

Le guet-apens soudain comme un coup de tonnerre,
 Où, dans l'affreux recul de l'épouvantement,
 On se verra trahi jusqu'à l'égorgeement
 Par celle qu'on adore et celui qu'on vénère :

¹Hôpital d'aliénés à Paris

Et puis, dans un lointain vitreux comme un carreau,
 Le vertige assassin nous montant à la tête,
 Et nous laissant croûler avec des cris de bête,
 Des ongles du remords au panier du bourreau ;

Voilà ce qu'à travers nos projets et nos actes,
 L'effrayant messenger intime aux plus têtus :
Mane, Thecel, Pharès de nos rares vertus,
 Supplice anticipé de nos vices compactes.

Hélas ! plus nous savons combien ce monde est vain,
 Plus notre illusion se fane et se débrode.
 Plus la rouille du temps nous mange et nous corrode,
 Plus nous prêtons l'oreille au terrible devin.

Et toujours, et partout, quand l'horreur et le drame
 Méditent contre nous un sombre événement,
 Nous sommes lancinés par le Pressentiment :
 Moucheron du destin qui bourdonne dans l'âme.

Les oubliettes¹.

Dans les oubliettes de l'âme
 Nous jetons le meilleur de nous
 Qui languit lentement dissous
 Par une moisissure infâme.

Pour le vice qui nous enflamme
 Et pour le gain qui nous rend fous,
 Dans les oubliettes de l'âme
 Nous jetons le meilleur de nous.

Comme personne ne nous blâme,
 Parfois, nous nous croyons absous,
 Mais un cri nous vient d'en dessous :
 C'est la conscience qui clame
 Dans les oubliettes de l'âme.

La honte².

Plus d'un que la honte poursuit
 Frissonne en son gîte la nuit.

¹ Extrait de *L'Abîme*.

² Extrait de *L'Abîme*.

Surtout, certains soirs de décembre,
Quand le vent bat l'obscurité,
Il sent mieux l'insécurité
Qui se mitonne dans sa chambre.

Brusque, il prend un livre au hasard,
Qu'il jette, en devenant blafard.

Avec des souffles de fournaise
Et des haleines de caveau,
Il sent monter à son cerveau
Une angoisse que rien n'apaise.

Portes, châssis, rideaux, plafond
Ont un calme qui le confond.

Sa conscience qui lui pèse
S'embarrasse dans la frayeur,
Comme le pied d'un fossoyeur
Dans un marécage de glaise.

Oh ! le face à face avec soi,
Quand on tremble et *qu'on sait pourquoi !*

Il admettrait donc l'hypothèse
Où ses vieux meubles renfrognés
Seraient des spectres indignés
Qui jouiraient de son malaise ?

A ce moment il suinte, il sourd
De partout comme un blâme sourd.

Evitant l'armoire ou la chaise
Qui lui parleraient d'autrefois,
Il gesticule ses effrois
Dans un va-et-vient qui biaise.

Le craquètement du parquet
Tient du soupir et du hoquet.

Et, sa nuit devient si mauvaise,
Qu'il retourne contre le mur
Le portrait vénérable et dur
Dont il redoute l'œil de braise.

Mais d'où vient qu'il rampe à genoux,
Avec la mimique des fous ?

C'est qu'en s'approchant tout à l'heure,
Il a vu, sur son panneau froid,
Juste au point, remise à l'endroit,
La figure peinte qui pleure.

Plus d'un que la honte poursuit
Frissonne en son gîte la nuit.

La charrue¹.

Là-bas, sur cette lande ardue
Où de l'eau jette un louche éclat
Et dont le blême horizon plat
Prolonge encore l'étendue.

Cette charrue afflige l'œil! . . .
Sinistre épave surannée
De la culture abandonnée,
Elle met la pensée en deuil.

Car funèbre est sa silhouette
Autant que celle d'un tombeau
Sous les planelements du corbeau
Et les zigzags de l'alouette.

Là, naguère, des papillons,
Comme des âmes du silence,
Trainaient leur vol qui se balance
Sur les friches de ses sillons.

Une lumière droite et crue,
Frémissante et fixe à la fois.
Faisait flamboyer les vieux bois
Et les vieux fers de la charrue.

¹ Extrait de *La Nature* (1892), le dernier ouvrage du poète. Après de grands succès parisiens, Rollinat, fatigué de la capitale, s'est retiré en pleine campagne et c'est dans la solitude des champs qu'il a composé ces vers. Son inspiration est devenue plus haute, mais on retrouve toujours en lui l'auteur pessimiste des *Névroses*.

Maintenant, dans l'air déserté
A grand' peine un cri qui se sauve !
Et sur toute la plaine fauve
La visqueuse immobilité.

Mais, sous les larmes de bruine
Que pleure le si triste ciel,
Combien tragique et solennel
L'aspect de cette humble ruine !

Justement, voici que la nuit,
Approchant de sa plénitude,
Souffle un frisson d'inquiétude
Aux haleines du vent qui fuit ;

Encore bien plus solitaire,
Sait-on si ce malheureux bloc
N'entend pas monter vers son soc
Une voix du fond de la terre

Qui lui dit : « Sur toi désormais
La moisissure va s'étendre ;
Homme et bœufs, tu peux les attendre.
Ils ne te reviendront jamais. »

La nue est déjà recouverte
D'un vitreux toujours brunissant :
Vague, la charrue, à présent,
A l'air d'un grand fantôme inerte.

Et toute l'horreur du sol ras,
Tout le mystère de l'espace,
Tout l'effroi du jour qui trépassé
Tient alors entre ses deux bras ;

On ne voit sous le ciel livide,
Chargé des ombres du lointain,
Que cet angle à peine distinct,
Gigantesque, emplissant le vide.

Glas du soir¹.

Des glas ont suivi l'angélus :
Des jours humains sont révolus !

Sous les cieux voilés d'une taie
 Le soleil bas rougit la haie
 Et les marécages velus ;
 Vers la grande châtaigneraie
 Aux patriarches vermoulus,
 Tout l'horizon n'est qu'une plaie.
 Avec des flux et des reflux
 Le vent traîna par la saulaie
 Les gémissements superflus
 Des glas.

Voici dormir, sillons, futaie,
 Etangs, rocs, buissons chevelus ;
 L'homme seul frémit et s'effraie
 Dans ces ravins, sur ces talus
 Où se mêle au cri de l'orfraie
 Le monotone jamais plus
 Des glas !

Au crépuscule¹.

Le soir, couleur cendre et corbeau,
 Verse au ravin qui s'extasie
 Sa solennelle poésie
 Et son fantastique si beau.

Soudain, sur l'eau morte et moisie
 S'allume, comme un grand flambeau
 Qui se lève sur un tombeau,
 La lune énorme et cramoisie.

Et, tandis que dans l'air sanglant,
 Tout sort de l'ombre : moulin blanc,
 Pont jauni, verte chènevière,

On voit entre les nénuphars
 Moitié rouges, moitié blafards,
 Flotter l'âme de la rivière.

¹ Extrait de *La Nature*.

Les libellules ¹.

Fantasque essaim toujours errant,
 Les libellules se poursuivent,
 Et leurs gais chatoiemens s'avivent
 Aux ardents reflets du torrent.

Déjà moiré, parfois s'irise
 Le petit tulle si léger
 Qui leur permet de voltiger
 Dans tous les sens comme la brise.

Les unes, taciturnement,
 Laisser flotter leur nonchalance ;
 D'autres, pour brûler le silence,
 Dardent l'éclair d'un ronflement.

Dans les airs elles font des lieues,
 Mais, toujours, en haut comme en bas,
 Les grandes vertes ont le pas
 Sur les toutes petites bleues.

Leur démençe de liberté
 Dont elles ne savent que faire
 Les emporte dans l'atmosphère
 Qui les saoule de sa clarté.

Au moindre vent qui les fustige
 A fleur d'écume ou de rocher,
 Chacune vient se rapprocher
 De la branchette ou de la tige,

Impondérable, mais pourtant
 Lourde encor, si peu qu'elle y touche,
 Pour le brin d'herbe qui se couche
 Et se relève en tremblotant.

Longs clous d'or et de pierreries
 Ayant grosse tête, gros yeux
 Et fines ailes, sous les cieus
 Elles promènent leurs féeries.

¹ Extrait de *La Nature*. — Dans ce volume on trouve aussi des pièces où le poète est simplement pittoresque, sans pessimisme et sans pensée macabre ; en voici un spécimen.

Elles vont flairer les roseaux
Et puis reprennent leur voyage
Entre les frissons du feuillage
Et les miroitements des eaux ;

Et, quand leur vol, plein de crochets,
De zigzags et de ricochets,
Ayant lassé les demoiselles,
On les voit enfin s'arrêter :
Elles semblent moins s'éventer
Que respirer avec leurs ailes.

(Œuvres à lire de Rollinat (Charpentier, éditeur, Paris) : *Dans les brandes* (1877) ; *L'Abîme* (1886) ; *La Nature* (1892). — Critiques à consulter : Ch. Fuster, *Les poètes du clocher* (1889) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

JEAN AICARD

Né à Toulon en 1848.

Dans chaque groupe de poètes, comme dans un parti, il y a une aile droite et une aile gauche, ayant des tendances assez divergentes malgré leur nominale unité. Jean Aicard appartient à l'aile droite du néoromantisme et diffère beaucoup des deux écrivains précédents. C'est un idéaliste sentimental à l'âme saine, qu'aucun pessimisme littéraire n'a jamais embrumé. Il aime la vie et l'a chantée avec une belle vigueur d'enthousiasme ; la nature et le foyer sont les deux pôles de ce Provençal lumineux, nourri de la bonne moëlle romantique, mais devenu un poète très personnel d'allure et d'inspiration. Quelques-unes de ses œuvres sont très belles.

Le Rhône¹.

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court et, se jouant des lieues,
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et, né dans la blancheur, il finit dans l'azur.

¹ Extrait des *Poèmes de Provence* (1874), un des plus beaux recueils de vers du poète, renfermant de remarquables descriptions.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source ;
Il le divise, il passe !... Et le frère du Rhin,
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
O fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plait pas, à toi ! Ta force est bonne,
O fleuve ! et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon, Valence, et la brune Avignon,
Dont les filles gaiment, sur les rives natales,
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdier les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge.
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô le plus puissant des fleuves de l'Europe !
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur.
Lorsque, près d'Avignon, le mistral qui galope
Te jette, en s'enfuyant, le défi d'un vainqueur ?

Sans pouvoir t'indigner, le mistral te devance...
Ah ! tu voudrais marcher toujours plus lentement !
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici, par essaims, les belles filles d'Arles,
Leur cheveux couronnés du large velours noir.
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles.
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage.
 Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr ;
 Et le mirage vert du riant paysage
 Frissonne renversé dans tes reflets d'azur...

Mais tu n'es pas un lac : tu t'appelles le Rhône !
 Prouve donc, si tu peux, tes puissances d'amours !
 Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
 Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours :

Arrange-toi ! — C'est fait ! Le Rhône a fait une île !
 Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre anér :
 C'est la Camargue. Elle est immense, elle est fertile.
 Et, toujours grandissante, elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve ! L'effort est digne de ta gloire.
 Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau ;
 Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire...
 Qui d'entre nous fera reculer son tombeau ?

Et maintenant, là-bas, jusqu'aux grèves marines,
 Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,
 Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
 Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
 Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,
 Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
 Reconnaisant leur père, en mugissent d'orgueil.

La légende du chevrier ¹.

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
 Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
 Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit ;
 Et là Jésus est né de la vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
 Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
 Des anges lumineux annoncent le mystère.

— Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

¹ Extrait de *La chanson de l'enfant* (1875), recueil de vers touchants et délicats, dans lesquels l'auteur a su trouver la langue poétique bonne pour les petits. La pièce qui suit est d'une grande fraîcheur idyllique.



Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture :
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien.

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ebloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;
Mais la douce Marie : « Etes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique ? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

Le rossignol¹.

En ce temps-là, le rossignol
N'avait rien d'heureux — que le vol.



Rien d'humain que les yeux, et de divin que l'aile :
 Le rossignol ne chantait pas :
 Son cœur était triste tout bas.
 En silence il était fidèle.
 Le rossignol était muet ;
 La vie en son cœur affluait,
 Mais gonflait d'efforts vains sa gorge frémissante ;
 Il sentait comme une aile en lui
 Se replier, lourde d'ennui...
 Il sentait... comme une âme absente !
 Et le rossignol se mourait
 D'un grand désir, d'un grand regret :
 Il aspirait au chant, — oublié des plumes roses !
 Et n'ayant qu'une âme d'oiseau,
 Il portait envie au roseau.
 D'où sort l'humble plainte des choses.
 De l'envie, il ne dormait pas !...
 Une nuit qu'il était très las,
 Dans un jardin royal, à travers mille branches,
 Il vit venir un papillon,
 Pâle, — comme un pâle rayon
 Des lointaines étoiles blanches.
 Ce papillon, fils de Psyché,
 Peu à peu s'étant rapproché,
 Dans son bec délicat il le prit avec joie...
 Oh ! le divin papillon blanc !
 Un moment il le tint tremblant,
 Puis se réjouit de sa proie.
 Or, c'était l'âme d'une enfant,
 La fille d'un roi triomphant.
 Morte en aimant celui dont elle était aimée,
 Et qui, dans le parc endormi,
 Venait, autour de son ami,
 Errer sous la nuit embaumée !
 Le rossignol, depuis ce temps,
 Toute la nuit, tous les printemps,
 S'exalte en cris d'amour, à tête-tête, à voix pleine !
 Il dit comme l'amour est fort.

Plus que la vie et que la mort...
Il chante avec une âme humaine !

L'adieu ¹.

Adieu. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :
Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ;
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ?
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ?
Quel devoir me retient ? Qu'ai-je à faire et pourquoi ?
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste,
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux,
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille !
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : « Téméraires, tout passe !
Nous n'avions entre nous que notre volonté ;
Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime ;
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,
Avec un être aimé s'en va dans un adieu !

Œuvres à lire de Jean Aicard (Charpentier, Lemerre, Fischbacher, Ollendorf, éditeurs, Paris) : *Les jeunes croyances* (1867) ; *Les poèmes de Provence* (1874) ; *La chanson de l'enfant* (1875) ; *Miette et Nord*, poème (1880) ; *Le livre des petits* (1886) ; *Jésus* (1896). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

¹ Extrait du *Livre d'heures de l'amour*. — Comparer avec le morceau de Lamartine, reproduit plus haut, page 53.

EDMOND HARAUCOURT

Né à Bournont (Haute-Marne) en 1857.

Le poète très élevé tient du romantisme le goût des développements lyriques : il aime à broder sur des thèmes. Sa poésie n'en a pas moins un caractère d'originalité réelle, car il a l'esprit d'un penseur. Après avoir écrit des vers à tendances plutôt philosophiques, il s'est lancé dernièrement dans le mouvement néo-chrétien. Parmi les nombreuses pièces récentes qui ont mis en scène la vie de Jésus-Christ, sa *Passion* est peut-être la plus sincère et la plus noble.

L'Immuable ¹.

Ah ! les mondes éteints et les globes détruits !
Rêve, et nombre la poudre innombrable des astres
Qui, croulant tour à tour dans le chaos des nuits,
Ont fécondé les cieux en semant leurs désastres !

Tout passe au vent des jours ! Lorsque les temps sont mûrs.
La mort vient balayer les cités jadis pleines,
Qui couvraient l'horizon des ombres de leurs murs
Et qui peuplaient de bruit l'immensité des plaines.

Les bois qui s'étagaient sur la pente des munts
S'affaissent ; l'Océan submerge les prairies,
Tandis que, surgissant du sable et des limons,
Les continents nouveaux sortent des mers taries.

Les pôles dégélés roulent vers le soleil ;
Les dieux qu'on adorait sont remplacés par d'autres ;
Les empires houleux s'endorment sans réveil,
Et les cultes vieilliss lapident leurs apôtres.

Les lois chassent les lois dont un peuple était fier ;
Un fleuve de mépris vient en laver les traces :
Nous punirons demain ce qui fut juste hier,
Et nos propres vertus feront rougir des races.

Chaque fleur qui fleurit porte déjà son deuil ;
Le vrai n'existe pas : nous changeons et tout change.
L'immortel n'est qu'un mot créé par notre orgueil
Rêvant pour oublier qu'il est né sur la fange.

¹ Ces vers et les suivants sont extraits de *L'Âme nue* (1885).

Tout, les masses sans noms et les fronts radieux,
Ce qui fut notre amour ou qui fit notre envie,
L'œuvre de notre esprit comme l'œuvre des dieux,
Tout revient au néant qui doit nourrir la vie !

Et le cercle éternel tourne dans l'infini,
Entrainant sans repos la matière et les formes,
Et toujours, puis encor, l'univers rajeuni
Naît pour mourir et meurt pour naître, au gré des Normes.

Seule, et fière, et debout, sans ployer devant rien,
Au milieu du fatal effondrement des âges,
La Raison nous regarde hésiter vers le bien,
Et sereine, immuable, elle compte les sages.

Sur un berceau.

Enfant, pauvre petit qui tends tes deux poings roses,
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Etre vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure et tu la connaîtras.

Dure et longue, la vie, hélas ! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire avant le soir la grand'route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout ! Le jour a lui sur la côte escarpée :
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va : c'est l'heure ; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir, jusqu'au bout !

Fausses vertus, lois sans raison, devoirs factices,
Erface de ton cœur les mensonges dévots :
Cherche la vérité par-dessus nos justices ;
Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte ;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.

Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte ;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que ta force te livre ;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants :
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre.
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point hair ; sois fidèle à tes pactes ;
Sois franc ; ris peu ; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir,
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

Le charron.

Necker est expulsé du royaume. A Versailles,
L'Étrangère et la cour rêvent de représailles,
Besenval a les murs et quatre régiments.
Le vieux Broglie, avec trente mille Allemands,
Tient la plaine, et la tient en province conquise,
Saccageant, n'attendant qu'un vœu de la marquise
Pour étrangler Paris d'un seul coup de lacet.

Donc, la ville, on l'affame, et son bon roi le sait ;
Le peuple, on le trahit ; la patrie, on la pille.
Alors un cri tonna dans l'air : « A la Bastille ! »
Et formidablement tout Paris se leva.
Point de canons, point de fusils. N'importe : on va.
On vent. Poussant son flux et remuant sa houle,
Ce flot des volontés, cette mer d'âmes, roule.
A chaque rue, aux quais, aux ponts,*aux carrefours,
Multipliant sa masse écrasante, et toujours
Plus profonde, et toujours plus dense et plus serrée,
Elle élargit l'ampleur de sa lourde marée.
L'air tremble ; et tout au fond des horizons, là-bas,
Un retentissement effroyable de pas,
Sous la clarté des cieux, gronde comme un tonnerre.

Il peina deux mille ans, ce Peuple débonnaire :
Il en est las, et l'heure a sonné de finir.
C'est le Passé, c'est le Présent, c'est l'Avenir
Qui vont : c'est l'unanime humanité qui marche ;
Et la mer de vengeance apporte aussi son arche,

Arche sainte arrachée au déluge des rois :
La Liberté !

Sinistre, avec ses hauts murs droits,
La Bastille, debout, dans sa robe de pierre,
Hausse rigidement sa masse calme et fière
Sur laquelle Justice et Haine n'ont rien pu.
Le bloc royal attend : tel un lion repu,
Superbe, et tout entier ramassé sur son torse,
Dort dans la majesté terrible de sa force.

L'Océan d'hommes va, déferle au pied des tours,
Reflue, et, noircissant au loin les alentours,
S'étale en nappes, chaud comme un torrent de lave.
Aux créneaux, les canons dardent leur grand œil cave ;
Les meurtrières sont luisantes de fusils,
Et, guettant les élus qu'elle a déjà choisis,
La mort veille. Hurlant de rage et d'impuissance,
L'orage humain se jette, et recule, et s'élançe,
Et fait tourbillonner le remous de ses flots
Qu'il brise au choc des murs invinciblement clos.

Or, dans ce grondement de fureur populaire,
Un homme s'avança ; sans un cri, sans colère,
Calme, s'étant frayé doucement un chemin,
Il franchit les fossés, une hache à la main,
Et seul, les deux bras nus, vint prendre la Bastille.
On le vit sur le mur et les pieds dans la grille
Chercher son équilibre au haut du pont-levis.
Il se mit à son œuvre : et, détournant les vis,
Faisant sauter les clous hors des poutres de chênes,
Broyant les gonds, tranchant l'anneau rouillé des chaînes,
Il travailla longtemps, car l'ouvrage était dur.
— Feu !

Les balles heurtaient et déchiraient le mur
Et faisaient des trous ronds dans la blouse volante.
— Feu !

Tout autour de lui la mort passait, sifflante,
Et ses souffles vibrants l'effleuraient tout entier.
Mais le charron, sans plus frémir qu'à son chantier,
Levait et rabaissait sa hache, lent et grave,

O jours ! Race des forts ! Siècle où l'on était brave,
 Age auguste où le sol enfantait des Titans !
 Le vil Peuple, oublié dans l'abîme des temps,
 Se dressait tout à coup de sa terre féconde,
 Et, la justice en main, balayait le vieux monde !
 Salut à vous, manants, roturiers et vilains !
 Inutiles héros dont nos champs étaient pleins,
 Salut ! Athlètes nés et conçus dans l'épreuve,
 Vaillants régénérés de l'humanité neuve !
 — Nous partons, nous, les fils d'un monde agonisant
 Dont les siècles vécus ont épuisé le sang...
 Peuple, peuple ! Sur les débris des nobles races,
 Germez, multipliez, croissez, rameaux vivaces !
 Epanouissez-vous sous le ciel libre et pur !
 Serfs de l'ère passée et roi du temps futur,
 Voilà que ce charron a commencé la tâche,
 Et taille l'avenir humain à coups de hache !

Le pont-levis grinça sur ses gonds. Un moment,
 Dans l'air, il hésita, puis, d'un bloc, lourdement
 Tomba, dans le bruit sourd d'un monde qui se brise.
 « En avant ! En avant ! »

Rois, la Bastille est prise.

— Le charron rabaissa sa manche. Il dit : « Voilà, »
 Puis, simple, ayant défait vingt siècles, s'en alla.

Les faibles.

Je n'ai d'amour au cœur que pour ceux qu'on torture,
 Les tout petits enfants de l'immense nature
 Qui vivent dans l'ennui, la tristesse et l'effroi ;
 Ceux qui n'ont pas de nid, le soir, quand il fait froid,
 Qui tremblent dans le vent et gisent sous la neige ;
 Les faibles, ceux qu'on tue et que nul ne protège
 Et dont le bon soleil lui-même est ennemi ;
 Qui n'ont que la douceur d'avoir un peu dormi
 Lorsqu'il faut s'éveiller encor pour vivre. et vivre...
 Aussi, lorsque l'hiver met ses robes de givre
 Sur les troncs d'arbres noirs et les brins d'herbe roux,
 Je rêve d'être un dieu paternel, grave et doux,
 Qui pourrait, en faisant reflourir les pervenches,
 Être aimé des oiseaux qui glissent sous les branches.

Le jardin des Oliviers ¹.

Jésus, suivi de ses disciples, vient d'arriver dans le jardin des Oliviers. Il est nuit. Les disciples déploient leurs manteaux et se couchent à terre. Jésus s'éloigne.

Scène première.

JÉSUS

Seul ! Mon âme se trouble.

Le jour est donc venu, mon Père et c'est l'instant ;
C'est l'heure expiatoire et ton peuple l'attend.
L'heure sainte qui va venir, l'heure promise,
L'heure qui vient, elle est venue, et j'agonise !
Rien ne m'est plus. Tout est fini. Seul désormais !
Loin des frères que j'ai choisis et que j'aimais,
Seul pour porter ma croix et gravir la montagne,
Tout seul au monde, ayant la haine pour compagne,
Moi qui chantais l'amour et qui vivais par lui !
Ma force m'abandonne, et je tremble... Aujourd'hui !...

VOIX TERRESTRES

Songe aux jardins de Galilée :
Tu descendais dans la vallée,
Doucement ;
Tes amis s'asseyaient dans l'herbe,
Et leur cercle écoutait ton verbe
En t'aimant.

VOIX CÉLESTES

Le dévoué pasteur des âmes immortelles
Les ramène à travers la nuit ;
Lorsque le soir descend, il marche devant elles,
Et son troupeau le suit.

JÉSUS

L'aurore qui va poindre est ma suprême aurore !
J'ai froid. J'ai peur... O Dieu, s'il en est temps encore,
Ecarte ce calice et délivre-moi d'eux.
Je vois. J'entends. La foule, et le gibet hideux,

¹ Extrait de *La Passion*, mystère en deux actes et six parties (1890).

Le chemin, et l'angoisse au milieu des huées,
 Et les coups de marteaux, et les paumes trouées...
 Je ne peux plus... Mon cœur défaille dans l'effroi,
 Et ma divinité se retire de moi...
 — Une sueur de sang coule sur ma poitrine.
 Mon Dieu, regarde en moi l'humanité chagrine,
 Contemple dans ton Fils toute l'humanité,
 Qui souffre, et pleure, et saigne, en priant ta bonté,
 L'humanité qui meurt si tu n'as pitié d'elle.
 Donne-lui la valeur de te rester fidèle,
 Et qu'en moi ta bonté daigne écouter et voir
 Mes frères de toujours et mes bourreaux d'un soir.

VOIX TERRESTRES

Songe aux heures de paix lointaine :
 Près du fleuve ou de la fontaine,
 Tu parlais ;
 Personne ici ne t'abandonne ;
 L'homme est bon et la vie est bonne,
 Aime-les.

VOIX CÉLESTES

Il cherche la brebis que les loups ont ravie
 Et la rapporte en son manteau :
 Le Berger du Seigneur devra donner sa vie
 Pour trouver son troupeau.

VOIX TERRESTRES

C'est toi qui rajeunis la terre,
 Et ton cœur est dépositaire
 Du trésor ;
 Nous viendrons chercher ton baptême ;
 Reste parmi nous puisqu'on t'aime.
 Reste encor.

JÉSUS

Comme le ciel est loin ! Comme l'ombre est profonde !
 — O terre ! ô race humaine ! ô déplorable monde
 Qui cherches la lumière en marchant dans la nuit,
 Cruel à qui te sert et doux à qui te nuit,

Qui voudrais adorer et ne sais que maudire !
 O Race dont l'amour s'acquiert par le martyr,
 Qui charges les bourreaux d'auréoler tes saints,
 Monde d'incertitude et de dogmes malsains
 Où l'homme doit mourir des lois qu'il fait pour vivre,
 Tu tends tes bras vers Dieu pour que Dieu te délivre,
 Et lorsqu'il vient, l'ami si longtemps attendu,
 Tu dresses son gibet pour croire à sa vertu !
 Tu couronnes de sang les fronts qui sont augustes.
 Ta justice fleurit sur la tombe des justes
 Et ton cœur ne comprend que le verbe des morts :
 Leur cri n'arrive à toi qu'à travers ton remords,
 Car ta colère est prompte et ta sagesse est lente.
 O Terre. ô pauvre Terre inquiète et dolente,
 Terre qui fais périr les bons au nom du bien,
 Puisqu'il te faut encore du sang, voici le mien !

Jésus s'agenouille.

A deux genoux, Esprit tout puissant, je t'implore.
 J'ai marché vers ta source et j'ai tendu l'amphore
 A ceux dont le cœur triste est altéré d'amour,
 Et voilà que j'entends venir le dernier jour.
 Si mon œuvre te plaît et si ma tâche est bonne,
 Laisse-moi souffrir seul et veuille qu'on pardonne.
 Je n'ai point séparé le frère de la sœur :
 Fais que mon nom soit doux et dicte la douceur,
 Et défends que ce crime appelle d'autres crimes,
 O Seigneur, si ma mort demandait des victimes,
 Efface d'ici-bas ma mémoire et ma loi,
 Et que jamais le sang ne soit versé par moi !

Il revient vers ses disciples et les voit endormis

Ils dorment ! Tous ! Déjà ! Comme la chair est faible !
 Leurs fronts penchent, ainsi que les grappes d'hièble
 Lorsque le vent d'orage a passé sur les bois.
 Ah ! qu'ils dorment encore une dernière fois,
 Et qu'ils dorment en paix à l'ombre de leur matre,
 Ceux dont le grand péché sera de me connaître ;
 Qu'ils dorment, ils auront l'avenir pour prier,
 Et je veille sur ceux qui devaient me veiller.
 — Graves et doux passants dont j'ai fait des prophètes,
 Demain, vous n'aurez plus d'asile pour vos têtes.

Vous traverserez seuls le désert des cités,
 Seuls dans l'exil du rêve, et seuls, et détestés,
 Frappant à tous les cœurs sans que rien vous réponde,
 Car le monde hait ceux qui ne sont pas du monde,
 Il déteste les fronts pensifs et douloureux,
 Et sa fureur d'un jour s'appesantit sur eux...

Il étend son bras vers les disciples et les bénit.

Ceux que tu m'as livrés, Seigneur, je te les livre.
 Pour que leur peuple apprenne à lire dans ton livre,
 Fais qu'ils demeurent purs et qu'ils en souffrent peu.
 C'est là mon testament et c'est mon dernier vœu.
 — Ah ! je voudrais dormir comme eux... Je les envie.
 Je ne dormirai plus jamais... L'immense vie,
 Sans fin, sans fin l'immense et rayonnant exil !

Scène II.

LA VIERGE s'avance vers lui d'un pas précipité.

LA VIERGE

Mon fils ! Enfin ! C'est toi... Viens vite !... — Ecoute-t-il ?

JÉSUS

Pourquoi m'envoyez-vous encore cette épreuve ?
 Avez-vous ordonné que plus rien ne m'émeuve,
 O mon Père, et ma force est-elle sans défaut ?

LA VIERGE

Viens !... Entends-moi... Jésus ! J'obéirai, s'il faut,
 Je veux bien obéir, mais dis-moi que c'est l'heure,
 Prouve-le-moi... J'ai tort de pleurer, mais je pleure.
 Je rêvais d'être forte, et voulais. Mais, vois-tu,
 C'est trop. Quand l'heure sonne, on n'a plus de vertu.
 Dès que ces gens armés ont traversé la route,
 Je t'ai cherché comme eux... Car on te cherche... Ecoute !
 Des voix... Non... Pas encore... Et quelqu'un les conduit,
 Quelqu'un des tiens...

JÉSUS

Hélas !

LA VIERGE

Oh ! j'ai peur de la nuit...
Allons plus loin... Judas leur a dit où nous sommes,
Viens... Ces arbres ont l'air traitres comme des hommes,
Et je les vois tendant leurs bras pour te saisir.

JÉSUS

Qu'il en soit fait, mon Dieu, selon votre désir.

LA VIERGE

Le désir du Très-Juste est-il donc que je meure ?
Ils te tueront si tu demeures.

JÉSUS

Je demeure.

LA VIERGE

Ne sais-tu pas ?...

JÉSUS

Je sais.

LA VIERGE

Leur haine ?...

JÉSUS

Et mon devoir.

LA VIERGE

Le Grand-Prêtre a donné vingt talents pour t'avoir.

JÉSUS

Pour que la volonté du Maître s'accomplisse.

LA VIERGE

Déjà... Non, pas encor ! Dieu n'est pas leur complice,
Quel crime as-tu commis pour qu'il verse ton sang ?
Dieu ne peut pas vouloir la mort d'un innocent,
Dieu ne peut pas vouloir la douleur d'une mère,
Il est le puits d'amour dont l'eau n'est point amère ;
Et lui qui place un ange au lit du nouveau-né
Me laissera mon fils, puisqu'il me l'a donné.

JÉSUS

Vous n'avez plus de fils, ô Mère trop humaine.
 Mon Père m'a fié ses brebis, et je mène
 Le troupeau de mon Père à l'étable de Paix.
 Pour ramener à Dieu les brebis que je pais,
 Il faut faire un chemin d'angoisse, et d'un pas ferme :
 J'appartiens à ma route et j'irai jusqu'au terme.

LA VIERGE

Oui, j'écouterai tout, plus tard, fuis maintenant.

JÉSUS

Je suis venu sur terre et j'ai dit en venant :
 « Jésus n'a d'ennemis que la peine et la haine,
 « J'endormirai la haine en guérissant la peine,
 « Et je ne suis à moi que pour mieux être à tous. »
 — Si je vais sur vos pas, où me conduirez-vous ?
 Quelle douleur encore à soulager ?

LA VIERGE

La mienne !

Hélas... Je n'ai donc plus un bras qui me soutienne,
 Et tu n'aimes donc plus ta mère, ô mon enfant ?
 Si tu savais... Par toi, j'ai souffert bien souvent.
 Je ne me plaignais pas : un enfant, c'est justice,
 On souffre pour qu'il naisse, et puis, pour qu'il grandisse,
 Et notre enfant est fait de toutes nos douleurs...
 On n'imagine pas ce qu'il coûte de pleurs,
 Ce petit être grave et blanc, qui vous regarde.
 Quand tu faisais un pas, j'avais peur... Il nous tarde
 De les voir marcher seuls et courir devant nous ;
 Et voilà, dès qu'ils ont quitté nos deux genoux,
 Qu'ils effacent leur mère et sont trop grands pour elle...
 Quand tu parlais, j'avais l'effroi d'une querelle :
 Je t'admirais ; j'étais fière, et bénissais Dieu.
 J'aurais voulu te voir, et te suivre, en tout lieu,
 Et t'endormir, et te bercer, comme la veille,
 En écoutant ton souffle auprès de mon oreille...
 Et tu vois bien qu'il faut avoir pitié de moi,
 Car, s'il te faut mourir, j'en mourrai plus que toi...

JÉSUS

Pardon, pardon...

A part.

Seigneur, que ta force m'assiste :
C'est ici la suprême-épreuve, et l'heure triste.

A la Vierge.

Pardon...

LA VIERGE

Je savais bien que tu m'écouterais,
Et que j'avais raison... Viens vite !... Ils sont tout près...
Fuyons... Ce n'est pas l'heure...

JÉSUS

O mère des tortures,

Si bonne, et pitoyable entre les créatures,
Vase de ma douleur, ô Reine des martyrs,
Qui souffres sans péché pour tous les repentirs,
Holocauste qui dois payer la rançon d'Eve,
Pauvre Mère, ton cœur est traversé du glaive,
Et tu ne connais pas l'ordre auquel j'obéis...

LA VIERGE

Dieu t'a dit de marcher à travers ton pays !
Revenons en Galilée, où la vie était douce,
Paisible, et tu pourras faire asseoir sur la mousse
Les enfants qui viendront en baisant tes cheveux ;
Et tu leur parleras encore, si tu veux.
Ta tâche est d'être là pour porter la parole,
Mon Fils... Puisque ta bouche est comme une corolle
D'où tombent les parfums qui rendent l'homme fort,
Tu n'as pas le devoir ni le droit d'être mort :
Il faut songer à ceux que ta voix reconforte,
Et que deviendraient-ils, si ta voix était morte ?

JÉSUS

L'homme ne pèse pas les volontés du ciel !
Les autres parleront, et je boirai le fiel ;
Mes bras nus vont traîner le fardeau de l'impie :
Je porte les péchés de la terre. J'expie !

LA VIERGE

Expier ? Toi, si doux, mon Jésus, toi, si bon,
 Qui dictes ta justice et verses ton pardon,
 Qui fais du criminel un saint, dès qu'il t'aborde !
 Expier ? Mais ton nom, c'est la miséricorde !
 Expier ? Où sont-ils les gens que tu trompas ?
 Je ne suis qu'une femme et je ne comprends pas
 Qu'un seul puisse expier tous les crimes ensemble,
 Mais je sais que je suis ta mère, et que je tremble,
 Et que tu devrais bien comprendre comme moi,
 Quand tu souffres pour eux, que je souffre pour toi !

JÉSUS

La douleur est le bain des âmes : elle lave !

LA VIERGE, se jetant à genoux.

Seigneur, Seigneur ! Ayez pitié de votre esclave !
 Vous ne permettez pas qu'on me l'ose arracher !
 S'il faut une victime à conduire au bûcher,
 Je suis là. Prenez-moi, mon Dieu, mais toute seule !
 J'ai trop vécu. Je suis faible comme une aïeule,
 Mais lorsqu'on prend son fils, la mère le défend.
 Je ne peux pourtant pas leur jeter mon enfant,
 C'est ma chair, c'est mon sang, c'est moi plus que moi-même.

JÉSUS, relevant sa mère.

Hélas ! Plus qu'en son corps, on souffre en ceux qu'on aime.

LA VIERGE

Il ne m'écoute plus ! Parlez-lui... Dites-lui
 Que mes bras sont lassés, qu'il est mon seul appui,
 Qu'il ne peut me laisser mourir au coin des pierres,
 Que j'ai besoin de lui pour fermer mes paupières,
 Qu'il est à moi, Seigneur, comme je suis à vous,
 Qu'il me fait trop pleurer, lui que j'ai vu si doux,
 Qu'on croit vous obéir, parfois, et que l'on erre.
 Et qu'il faut obéir à sa mère, à sa mère,
 Et que vous l'avez dit, Seigneur, dans votre loi !

JÉSUS s'agenouille devant la Vierge.

O Mère, bénis-moi, Mère, pardonne-moi.

LA VIERGE, le relevant.

Oui, je pardonne, viens, c'est oublié, viens vite.

JÉSUS, embrassant sa mère.

Adieu. Je dois aller où mon Père m'invite...

— J'entends les pas de ceux qui m'apportent la mort.

(Œuvres à lire de Haraucourt (G. Charpentier, éditeur. Paris) : *L'âme nue* (1855) ; *La Passion* (1890). Critiques à consulter : Francisque Sarcey, *Feuilletons du Temps* (1890) ; Augustin Filon, *Revue bleue* du 16 mai 1891.

MAURICE BOUCHOR

Né à Paris en 1855.

Il débuta très jeune, comme son ami Richepin, par le matérialisme tapageur que les naturalistes avaient mis à la mode. Heureusement pour nous, il sortit bientôt de cette ornière boueuse. Son volume *L'Aurore*, qui date de 1883, marque son orientation vers le spiritualisme. C'est après cela qu'il se plongea dans l'étude des religions et écrivit *Les Symboles*, sorte de *Légende des siècles* mystique, d'un caractère très élevé. Quand se dessina le mouvement néo-chrétien, le poète fit jouer sur le délicieux *Théâtre des Marionnettes* d'exquis mystères religieux où la plus grande sincérité artistique s'allie à un merveilleux talent. Maurice Bouchor est sans contredit le plus remarquable poète de l'heure actuelle. Il rappelle Lamartine par l'harmonie, la fluidité, l'idéalisme élevé, la sentimentalité sereine, la profondeur de la pensée poétique. Son âme exquise, comme la fleur mystique de l'Inde, a eu un superbe épanouissement. Mais il n'est pas de ceux qui s'enferment dans leur tour d'ivoire ; il a récemment écrit plusieurs volumes pour le peuple auquel il voudrait inculquer un noble idéal.

Nature ¹.

Que la brise du ciel est légère et joyeuse !
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles !
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles !

Oh ! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes, lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille, — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

¹ Extrait des *Poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876).

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve !
 L'Océan monstrueux me donne le vertige ;
 La lune, que le flot fait danser et soulève,
 Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

Consolez-vous ¹.

Consolez-vous, consolez-vous.

Mon peuple : j'ai senti se fondre ma colère.
 C'est en vous que je veux encore me complaire,
 Triste multitude à genoux.

Il faut ressusciter Sion, puisqu'elle est morte !
 Le temps d'épreuve est accompli.
 La grâce, le repos, l'oubli.

Voilà ce que le Dieu d'Israël vous apporte.

Je brûle de compassion,

Je sens presque en mon âme une douleur humaine
 Quand je tourne mes yeux vers le chemin qui mène
 A la montagne de Sion.

C'est moi qui vous chassai d'une sainte patrie,
 Moi qui vous fis broyer du sable avec vos dents,
 Quand, ayant accompli ses actes impudents,
 Jérusalem devint une autre Samarie.

Voici longtemps que sous le ciel de l'étranger
 Mon Israël respire un air lourd qui l'opprime.
 C'est le pain de l'angoisse et l'eau de la détresse
 Qu'un peuple sans merci lui fait boire et manger.

Ah ! qu'ont-ils fait de toi, ma brebis égarée ?
 Toi que je nourrissais dans mes prés les plus gras,
 Toi que j'ai si souvent portée entre mes bras,
 Le terrible lion d'Assour t'a dévorée !

Rien ne restait pour les oiseaux ;
 Mais celui qui remplit la terre d'épouvante,

¹ Extrait des *Symboles* (1888). Dans cet ouvrage remarquable, le poète a cherché à faire revivre les principales religions antiques pour en dégager ce qu'elles ont de noble et de grand. C'est ce qu'ont fait les parnassiens pour quelques-unes ; mais Bouchor procède autrement qu'eux et son lyrisme personnel transparait dans ces pièces objectives en apparence. Celle qui suit est une belle adaptation biblique.

Le lion de Babel, vint à l'aube suivante
Et féroce, il rongea tes os.

Mais, ô Juda, tu vas revivre !
Tous, je vous ferai boire aux sources du salut.
O race d'Abraham, du juste qui me plut,
Il est temps que je te délivre !

Je rendrai leur parure à tes vignes en deuil ;
La terre, s'il le faut, enfantera ses ombres ;
Et l'on verra, de ses décombres,
Surgir ma ville en un clin d'œil.

Oui, tu reparaitras, Sion, la disparue !
Ce sera la joie et la paix.
Je guérirai, moi qui frappais ;
Je changerai l'épée en un soc de charrue.

Dans les prés de Saron tes bœufs, comme jadis,
Trouveront une ombreuse et fraîche reposée ;
Je serai pour toi la rosée
Et tu fleuriras comme un lis.

. . .

O Seigneur, je le sais, notre malheur te touche ;
Tu ne veux plus nous châtier.
Je le dis à ton peuple entier.
Tes paroles, tu les as mises dans ma bouche.

Tu nous replanteras, dis-tu, sous notre ciel
Ainsi qu'un rejeton vivace.
Tu ne voileras plus ta face
Et nous vivrons tournés vers le Saint d'Israël.

Après les jours de deuil, d'angoisse, d'après luttes,
Seigneur, que ton jour est serein !
Nous voici comme un pèlerin
Qui vers Jérusalem s'avance au chant des flûtes.

Mais, ô roi de Jacob, nos crimes furent grands ;
Ils oppriment notre mémoire.
Nous est-il bien permis de croire
Que dans ton grand amour, mon Dieu, tu nous reprends ?

Les pécheurs de mon peuple ont gardé le silence ;
 Eh bien ! je parlerai pour eux.
 Autrefois, dans les jours heureux,
 Disent-ils, nous aimions à fausser la balance.
 Nous vivions pour la coupe et le sang du raisin ;
 Nous étions pleins jusqu'à la gorge.
 Tels qu'un étalon nourri d'orge,
 Nous hennissions après la femme du voisin.
 Il est juste, aujourd'hui, que l'Eternel nous broie,
 Lui qui hait l'amour clandestin...
 La veuve était notre butin ;
 Chacun de nous faisait de l'orphelin sa proie.
 Ne méritions-nous pas d'être abreuvés de pleurs
 Et déchirés par le cilice ?
 Le juge même était complice ;
 Le conseil des Anciens regorgeait de voleurs.
 Tes prêtres nous donnaient le plus infâme exemple.
 Comment retenais-tu ton bras ?
 Un repaire de scélérats,
 Voilà ce qu'ils faisaient, Seigneur, de ton saint temple
 Dans nos lâches tribus il n'était demeuré
 Qu'un petit nombre de fidèles,
 Et ces justes, au milieu d'elles,
 Formaient le pur Jacob et l'Israël sacré.
 Ah ! ce reste, perdu dans notre multitude,
 Était vraiment ton serviteur !
 Il nous reprenait sans hauteur ;
 Il n'avait point de cris ; sa voix n'était point rude.
 Il disait : « Le Seigneur est las de votre encens ;
 Il ne tient pas aux sacrifices.
 Purifiez-vous de vos vices ;
 Ne faites point fléchir le droit des innocents.
 » Ouvrez votre maison à l'homme sans asile ;
 Soyez heureux de partager.
 Ne maltraitez pas l'étranger
 Qui, rongé de chagrin, sur vos terres s'exile.

x La débauche, le sang et la fureur du vin
 Donnent une bien courte gloire.
 On a de la vaillance à boire ;
 Mais quel brusque réveil quand ceci prendra fin !
 » Un sombre châtement plane sur votre tête
 Comme l'ouragan sur les mers.
 L'injustice a des fruits amers
 Et qui sème le vent récolte la tempête. »
 C'est ainsi que parlait le serviteur de Dieu.
 Et nous disions : « Quel trouble-fête !
 Ne prophétise pas, prophète ;
 O voyant, ne vois pas : tu nous réjouis peu. »
 La tempête aurait dû nous broyer d'un coup d'aile !
 Par nous, peuple inique et railleur,
 Il fut un homme de douleur,
 Le serviteur de Dieu, le juste, le fidèle.
 Nous bâtissions alors Sion avec du sang,
 Jérusalem avec nos crimes.
 Bien des fois, Seigneur, nous le primes
 Et les verges de fer labourèrent son flanc.
 Mais il ne poussait point de clameurs indignées
 Lorsque nous l'accablions de coups ;
 Son visage était triste et doux
 Lorsque nous arrachions sa barbe par poignées.
 Lui qui devait bientôt payer notre impudeur,
 Pâtir pour notre violence,
 Il ressemblait dans son silence
 A la brebis muette en face du tondeur.
 Brusquement tu sifflas. Malheureux que nous sommes,
 D'où viennent toutes ces rumeurs ?
 Ecoutez ! le fouet ! les clameurs !
 Le tonnerre des chars, des bêtes et des hommes...
 Fiers, sans délier leurs sandales ni s'asseoir,
 Des peuples traversaient la terre,
 Avec les bonds de la panthère,
 Avec le hurlement des maigres loups du soir.

Dans la ville sacrée, après l'horreur d'un siège,
Le flot terrible déborda.
Seigneur ! la fille de Juda
Vit son voile arraché par un roi sacrilège.

Ta pieuse maison, que la myrrhe et le nard
Embaumaient dans un temps prospère,
Pour l'onagre fut un repaire,
Ton saint temple abrita les petits du renard !

Nous, misérable essaim, nous quittâmes la ruche.
Ce fut l'exil. Un autre ciel,
Loin de Juda, loin d'Israël,
Nous entendit longtemps gémir comme l'autruche.

Mais lui, ton serviteur, n'élevait point la voix ;
Pour nous le juste fut sans blâme.
Il ne souffrit qu'au fond de l'âme.
Nos péchés, sans rien dire, il en porta le poids.

A l'heure du sommeil, sous les tristes saulaies,
Humble, il fléchissait les genoux.
Sa détresse parla pour nous
Et nous fûmes guéris par le sang de ses plaies ;

Car tu reviens à nous, Eternel, mais non plus
Enveloppé dans ta colère ;
C'est bien ton jour qui nous éclaire
Et nous sommes toujours la race des élus !

Pourtant, tu nous fais peur à force de clémence ;
Et nous sentons nos cœurs troublés
Comme dans ces matins voilés,
Lorsque la nuit s'achève et que le jour commence.

Seigneur, Seigneur, que nous languissions dans ce lieu,
Mais qu'Israël s'y purifie !
Fais qu'il te consacre sa vie ;
Fais que nous soyons tous le serviteur de Dieu !...

Oui, répond l'Eternel, c'est bien : courbe la tête,
 O Jacob ! tu seras mon peuple à tout jamais.
 Garde-toi d'oublier ce que tu me promets
 Par la bouche de mon prophète.

Moi, ton Seigneur, je me souviens !
 J'aime, n'en doute pas, une âme droite et sainte.
 Les maux que l'innocent avait soufferts sans plainte
 M'apitoyèrent sur les tiens.

Mais j'aime aussi ta multitude !
 Ah ! tu ne sais donc pas ? tu ne comprends donc pas ?
 Souviens-toi du désert, lorsque tu t'échappas
 De la terre de servitude !

Rien ne doit ébranler ta foi.
 Ton Dieu, lorsqu'il le faut, t'ouvre un chemin sublime.
 Quand tu serais couvert par les eaux de l'abîme,
 Je serais encore avec toi !

Mais je te veux, et sans partage.
 Jamais je ne te céderai,
 Toi, mon bien séculaire et mon champ consacré,
 Toi, mon immortel héritage !

O pécheurs, si vos pieds vous portaient vers le mal,
 La faute en est aux dieux infâmes
 Qui dans les plus paisibles âmes
 Déchaînent toutes les fureurs de l'animal.

Vous m'offriez avec une feinte allégresse
 Des torrents de parfums et des fleuves de graisse ;
 Mais ne montiez-vous pas ensuite sur les toits
 Pour mieux vous prosterner en face des étoiles,
 Pour prier, le visage enveloppé de voiles,
 Un simple ouvrage de mes doigts ?

M'ayant bien supplié de les rendre fécondes,
 Vos femmes pétrissaient la pâte avec le miel
 Pour offrir des gâteaux à la Reine du ciel :
 Puis elles s'enfonçaient dans ses cryptes profondes.

Ne condamniez-vous pas vos premiers-nés au feu ?
 Je n'aurais pas eu, moi, cette pensée horrible !

Mais vous vous étiez fait une idole terrible ;
 Vous frissonniez devant un cadavre de dieu.

Ecoutez bien ! Avant que, par les solitudes,
 Je vous ramène en paix à vos chères cités,
 Je veux vous faire horreur de ces iniquités,
 Vous soulever le cœur devant ces turpitudes.

Après, las de vous réprouver,
 J'épancherai sur vous ma pitié la plus tendre.
 Mon oreille n'est pas trop dure pour entendre,
 Ma main trop courte pour sauver !

L'étoile des Mages ¹.

Salut, rois, salut !
 Le Seigneur voulut
 Pour vous seuls créer une étoile aimante.
 Aux regards humains,
 Par les longs chemins,
 J'ai guidé mes rois que l'amour tourmenta.
 Salut, rois, salut !
 A Dieu même il plut
 De vous imposer une dure épreuve,
 Mais loué soit Dieu !
 Vous verrez dans peu
 La source d'amour où l'Amour s'abreuve.
 Je vous guiderai
 Vers le lieu sacré,
 Vers l'étable où dort sur la paille fraîche,
 L'enfant radieux.
 Avant nos adieux,
 Je rayonnerai longtemps sur la crèche.
 Salut, rois, salut !
 Dieu qui vous élut
 Ouvrira pour vous la maison charmante
 Où je resplendis.
 Dans le Paradis
 Vous retrouverez votre Etoile aimante.

¹ Extrait de *Noël ou Le Mystère de la Nativité* (1800), une des plus touchantes œuvres néo-chrétiennes, un vrai chef-d'œuvre de grâce et de douceur.

Berceuse de la Vierge¹.

Jésus, mon amour, dors bien, je t'en prie,
Ne fais pas pleurer ta mère chérie ;
Dors entre mes bras jusqu'au jour naissant,
Dors pauvre innocent.

Bien que nous n'ayons, en ce froid décembre,
Ni de beau feu clair égayant la chambre,
Ni linge embaumé, ni moelleux berceau,
Dors comme un oiseau.

Jésus, mon mignon, les charmantes choses !
De beaux fruits, des fleurs fraîchement écloses,
Des oiseaux du ciel, un doux agnelet
Plus blanc que le lait.

Dors, petit oiseau du bon Dieu, sommeille,
Sommeille longtemps, ma rose merveille,
Vers tes bons amis, demain tu tendras
En riant tes bras.

Jésus, mon Jésus, pauvre agneau si tendre,
Ah ! les mots cruels que je viens d'entendre !
J'ai le cœur percé d'un glaive de feu,
Mon Jésus, mon Dieu !

Si tu dois mourir pour sauver la terre,
Que cela du moins te soit un mystère,
Sans même rêver que tu souffriras,
Dors entre mes bras.

Le jugement de Zeus².

Cinquième tableau.

ZEUS, LA JUSTICE, LA PITIÉ,
DÈMÈTER, PERSÉPHONE, TELLIS, MYRTO, LE CHŒUR

La scène se passe dans une forêt de l'Épire qu'éclaire le soleil levant.

Le dieu des enfers, Hadès, a enlevé Perséphone, fille de Déméter, et l'a entraînée dans le sombre royaume. D'abord, il veut brutalement la contraindre à l'épouser, mais la fière résistance de la vierge le touche ; sous l'empire de l'a-

¹ Extrait de *Noël ou Le Mystère de la Nativité*.

² Extrait des *Mystères d'Eleusis* (1894), pièce philosophique dans laquelle l'auteur a repris le vieux mythe grec de Hadès (Pluton) et de Perséphone (Pro-

amour et de la douleur, son âme se transfigure. Il a honte de ses violences et devient profondément respectueux. Pour obtenir la main de Perséphone, il consent à laisser partir des enfers les âmes des justes et des repentants qui s'en iront vers les *Iles Fortunées de l'Occident*, jouir de la joie immortelle. Perséphone, poussée par son frère Jacchos, se laisse toucher, espérant sauver les hommes; quand Déméter, désolée, vient la redemander à Hadès; elle est prête à céder. On décide de soumettre la question de son mariage au jugement de Zeus (Jupiter), la plus haute divinité. Celui-ci va rendre la sentence de suprême amour qui consolera la mère affligée en faisant le bonheur des hommes.

ZEUS, debout entre la Justice et la Pitié.

Déméter aux pieds d'or, salut, ô Vénérée!
 Reconnais-tu, déesse, en cette ombre sacrée,
 Les chênes qu'après tant de siècles tu revois ?
 Dans cette âpre forêt, dont la confuse voix
 Murmure ma pensée à l'oreille du sage
 Qui, non sans lutte, a pu se frayer un passage,
 Tu me livras la fleur de ton âme, et longtemps
 Se mêlèrent ici nos souffles haletants.
 Comme le vaste ciel enveloppe la terre,
 J'étreignis ta beauté dans la paix du mystère;
 Et, pareille au printemps, fleur divine des fleurs,
 Une vierge naquit de tes saintes douleurs.
 Or, mon cœur paternel l'aime autant que tu l'aimes
 J'ose te le jurer par le Styx aux flots blêmes !

DÉMÈTER

Alors, que faisais-tu de l'éclair flamboyant ?...

ZEUS

L'amour peut être aveugle, ô mère, ou clairvoyant.

DÉMÈTER

Parole au son lugubre...

ZEUS

A ma droite, est assise
 Une vierge qui n'eut jamais l'âme indécise.
 Un casque rayonnant couvre ses beaux cheveux.
 Pour contraindre le crime à de cruels aveux,
 Il suffit que ses yeux l'observent en silence;
 Rien ne saurait fausser son intègre balance;

serpène) pour en faire le symbole de l'immortalité. Ce qu'il y a de plus élevé dans la croyance païenne se trouve exprimé ici magnifiquement par un lyrique moderne. C'est la mythologie hellénique vue à travers l'âme d'un néo-chrétien profond et délicat.

Et dans sa main, terrible à ceux qu'elle maudit,
L'auguste nudité du glaive resplendit.
Elle garde les lois, à tout jamais fixées,
Dont la trouble origine égare nos pensées,
Car elles ne sont point d'hier ni d'aujourd'hui,
Mais que le plus obscur des hommes porte en lui.
Je la contemple, ému, dans la nuit solitaire.
Rien n'est si radieux que cette vierge austère,
L'étoile du matin ni l'étoile du soir...
Toujours, à mon côté, puisse-t-elle s'asseoir !

LE CHOEUR

Que ta louange retentisse,
Vierge qui près de Zeus, muette, viens t'asseoir.
L'étoile du matin et l'étoile du soir
Sont moins belles que la Justice.

DÉMÈTER

J'attends son témoignage.

ZEUS

O reine, celle-ci,
Qui te regarde avec le plus tendre souci,
Nuit et jour à tarir des larmes occupée,
Voudrait que la Justice eût brisé son épée.
C'est une vierge au cœur saintement maternel,
Qui, pour plaindre et bénir même le criminel,
Tient à garder toujours sa pieuse ignorance
De toute chose au monde, excepté la souffrance.
Elle est le pur amour, l'oubli profond de soi.
Les hommes, Démèter, pourraient vivre sans loi,
S'ils pratiquaient enfin les choses qu'elle enseigne
Par les pleurs de ses yeux et par son cœur qui saigne.
Mais un peuple vivant dans la stricte équité,
Sans la vierge divine assise à mon côté,
Respirerait un air mortel de sécheresse.
C'est pourquoi mon regard attendri la caresse.

LE CHOEUR

L'homme, innocent ou châtié,
Veut qu'à ses maux cruels une âme compatisse.
Sois bénie à l'égal de la pure Justice,
Vierge au grand cœur, sainte Pitié !

DÉMÈTER

Qui donc, si ce n'est moi dans mes âpres tortures,
A droit à la pitié ?

ZEUS

Toutes les créatures.

L'angoisse étreint le monde ; et malheur à celui
Pour qui la Vérité splendide n'a point lui !
Pas un être, brisant d'une main téméraire
L'étroit lien d'amour qui l'attache à son frère,
N'a le droit de penser : « Mon bonheur est à moi » .
Toujours le sacrifice est l'inflexible loi.
Le fruit que tu portas dans une heure féconde,
Sois prête à le donner pour le salut du monde.

DÉMÈTER

D'avance, je me suis soumise ; mais pourtant,
Zeus, ne me brise pas...

ZEUS

Un soleil éclatant

S'est levé sur la mer où la vague s'embrase ;
Les hommes que le poids des ténèbres écrase,
Délivrés de la nuit, le regardent monter ;
On entend l'Espérance immortelle chanter.
Quelque chose est vaincu de la matière hostile.
J'ai dompté ma fureur, désormais inutile ;
Penché sur les Titans, moi, j'ai rompu leurs fers,
Pour qu'un souffle de grâce embaume l'univers ;
Et vous n'entendrez plus les cris de Prométhée,
Car Héraclès, riant dans sa force indomptée,
A percé de ses traits, funestes aux bourreaux,
L'horrible chien ailé qui mangeait ce héros !

DÉMÈTER

Je défaille ; mais parle, et grandis mon courage.

ZEUS

Toi seule, ô Déméter, parferas mon ouvrage !
Ainsi que j'ai dompté ma cruelle fureur,
Toi, reine aux tendres yeux, toi, dont la seule orreur
Fut de chérir avec une âpre jalousie
Celle que, dès longtemps, Hadès avait choisie,

Ah ! renonce à l'aimer pour toi seule, et consens,
 Non point farouche, avec des gestes frémissants,
 Mais le cœur élargi par un tel sacrifice,
 A ce que la Pitié veut comme la Justice !

DÉMÈTER

Je ne murmure pas. Prononce ton arrêt.

ZEUS

Encore une parole, et ton cœur sera prêt.
 Celle qui donne à tous des ordres sans répliques,
 La suave Aphrodite aux doux regards obliques,
 Désireuse, elle aussi, de servir mon dessein,
 Devant le fier Hadès a fait battre le sein
 De la vierge...

DÉMÈTER

C'est vrai.

ZEUS

Qu'elle soit donc heureuse !

Hadès n'est plus un maître à l'âme ténébreuse.
 Ta fille l'a soumis : un léger frein d'acier
 Ne réprime-t-il pas la fougue du coursier ?
 J'envierai, dans le ciel, leur sereine existence.

DÉMÈTER

J'accepte. Je bénis. Prononce la sentence.

ZEUS

Je t'accorde deux mois ; prodigue à ton enfant
 Tes maternels baisers dans cet asile. Avant
 Que l'automne ait doré le feuillage du chêne,
 Ayant baigné son corps à la source prochaine,
 Tu la reconduiras, dans les pleurs de l'adieu,
 Déesse, jusqu'au seuil du redoutable lieu.
 Sans fleurs à ton retour, nue et morne, la terre
 Imitera le deuil de ton cœur solitaire...

LE CHŒUR

La voix de Zeus ne tremble pas,
 Mais une larme brille au bord de ses paupières.
 J'entends gémir les eaux, les arbres et les pierres.
 Dèmèter sanglote tout bas.

ZEUS

Le sombre hiver, après l'automne rougissante,
 Viendra se lamenter en rêvant à l'absente,
 Qui ne semblera plus qu'un songe évanoui.
 Six mois¹ se passeront dans ce mortel ennui.
 Mais lorsque, tout à coup, pénétrés de lumière,
 Les arbres sentiront la sève printanière
 Palpiter dans leurs troncs robustes; quand les fleurs
 Ouvriront leurs beaux yeux, baignés de larges pleurs,
 Alors, ô Déméter, qu'un poids cruel oppresse,
 Puisse ton cœur ne point éclater d'allégresse!
 Car elle sortira du noir palais d'airain,
 Ivre de respirer l'air libre, l'air serein;
 Elle en sortira, pâle et rayonnante, celle
 Pour qui le flot sacré de tes larmes ruisselle!

DÉMÈTER

C'ai-je entendu, roi Zeus? Qu'as-tu dit?

ZEUS

Tu pourras

Durant six mois entiers l'enlacer de tes bras;
 Puis, ne te laissant plus qu'une peine légère,
 Elle ira vers l'époux à qui sa vue est chère.
 Que chaque année, au temps où le ciel s'assombrit,
 Elle s'en aille comme un songe de l'esprit,
 Emportant la beauté de la terre et sa joie,
 Mais pour nous revenir quand la sève rougeoie;
 Et tous les ans, joyeux d'accomplir mon dessein,
 Avec elle quittant l'abîme, un fier essaim
 D'âmes justes fuira vers d'autres destinées
 Par l'éclatant chemin des Iles fortunées!

DÉMÈTER

O suprême clémence! O Zeus, maître béni!

ZEUS

Bénis la loi du monde.

¹ On sait que le mythe de Proserpine symbolisait chez les Grecs le retour périodique des saisons; quand Cérès (Déméter) renvoyait sa fille, c'était le sombre hiver, quand elle la reprenait, c'était le temps du renouveau et des fleurs.



DÉMÈTER

Un malheur infini
M'enveloppait, roi Zeus, et tu m'as délivrée.
Pardon, je pleure trop ; pardon, tête sacrée !

LE CHOEUR

O lumière ! ô joie ! ô printemps !
Le souffle exquis des fleurs embaume l'air céleste ;
Perséphone aux yeux bleus revient du lieu funeste
Dans la grâce de ses vingt ans.

ZEUS

Ames justes, bientôt, libres et vagabondes,
Par la route de Zeus vous fuirez sur les ondes.
N'oubliez point les dieux : encensez leurs autels.
Les rois olympiens, comparés aux mortels,
Sont comme un frère aîné près de son jeune frère ;
Notre cœur a besoin de votre humble prière,
Ainsi que, pour gravir un périlleux chemin,
Il vous faut le secours puissant de notre main.
Travaillez à notre œuvre, ô purs enfants des hommes !
Certes, pour nous aussi, tout divins que nous sommes,
Rien ne peut s'accomplir sans lutte et sans douleur !
Quel patient effort, pour que s'ouvre une fleur.
La route qui conduit vers le mal est unie ;
Mais si l'homme écoutant son intime génie,
A préféré le dur sentier de la vertu,
Que son cœur soit robuste et son vouloir têtu ;
Qu'il ne souhaite point la douceur d'une halte ;
Qu'un immortel désir le soulève et l'exalte,
Car la faite qui brille entre les purs sommets,
Toujours il s'en rapproche et ne l'atteint jamais !
Nul ne reposera dans la paix éternelle.
Vous que l'enthousiasme emporte sur son aile,
Il vous faudra livrer de splendides combats
Contre tout ce qui rampe et menace d'en bas ;
Sans cesse vous garder de pièges invisibles ;
Vous détourner souvent des horizons paisibles,

¹ Comme les grands philosophes de l'antiquité, Maurice Bouchor admet ici le perfectionnement et, en quelque sorte, le *devenir moral* des dieux olympiens. — On remarquera la sublimité des vers qui suivent.

Et, le cœur anxieux, prêter l'oreille au bruit
 Des êtres qui, là-bas, s'étreignent dans la nuit ;
 Partager les douleurs d'une race innombrable ;
 Raffermer le vaillant, sauver le misérable,
 Rendre la force au cœur que l'épreuve a dompté,
 Par le rayonnement d'une ardente bonté !
 La sagesse des dieux vous confie à vous-mêmes ;
 C'est un dépôt sacré ; dans les périls suprêmes,
 Gardez-le saintement comme il sort de nos mains ;
 Restez pleins de pudeur, nobles, toujours humains.
 L'âme que je verrais, lentement obscurcie,
 Glisser vers une lâche et honteuse inertie ;
 Celle qui, dans l'orgueil de sa force, voudrait
 Asservir la cité ; celle que le regret
 D'une brutale étreinte et de la chair meurtrie
 Poursuivrait âprement dans sa pure patrie ;
 Cette âme, par le poids de son crime, bientôt
 Cesserait de planer et tomberait de haut,
 Prisonnière d'un corps soumis à la naissance,
 Faible, et se débattant, seule, en son impuissance,
 Durement châtiée, en proie aux longs remords,
 Pour descendre à la fin dans l'ombre où sont les morts.
 Mais, si vous triomphez de l'aveugle matière,
 Si, préservant du mal votre âme tout entière,
 Vous savez enrichir le dépôt précieux,
 Je vous attirerai d'un souffle jusqu'aux cieux ;
 Et je vous mêlerai, dans les hauteurs sublimes,
 A ceux qui, sans terreur, contemplant les abîmes
 Du lumineux espace et du temps dévoilé,
 Boivent le pur nectar sur l'Olympe étoilé !

LE CHOEUR

Que ton indomptable génie
 Nous emporte, roi Zeus, vers l'avenir divin !
 Que dans le large espace et les siècles sans fin
 La loi du monde soit bénie !

(Œuvres à lire de Maurice Bouchor (G. Charpentier, Fischbacher, Kolb, La cène-Oudin, éditeurs, Paris) : *L'Aurore* (1883) ; *Les Symboles* (1888-1895). — Théâtre : *Tobie* (1889) ; *Noël* (1890) ; *La légende de Ste-Cécile* (1892) ; *La dévotion à Saint-André* (1893) ; *Les Mystères d'Eleusis* (1894) ; *Chants populaires de l'ancienne France* ; *La Chanson de Roland* (1898) ; *Vers la pensée et vers l'action* (1900) ; *Poèmes et récits* (1900). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre *Impressions de théâtre* (1892, 1893, 1895) ; Francisque Sarcey. *Feuilletons d'Époque* (1891-1895) ; Gaston Deschamps. *La vie et les livres, 2^e série* (1895) ; Henri Bréger. *Semaine littéraire*. 30 mars 1901.

HENRI DE BORNIER

Né à Lunel en 1825. mort à Paris en 1901

Ce noble poète commença sa carrière au moment où s'achevait le romantisme. En 1845, quand parurent ses *Premières feuilles*, il était complètement inféodé à cette école dont il avait les sentiments et les procédés. Plus tard, il travailla beaucoup à la bibliothèque de l'Arsenal, ses idées se molifièrent et, par un curieux retour vers le passé, il subit fortement l'influence de la littérature classique. On peut aisément discerner dans ses œuvres la marque de la double source poétique où s'épancha son esprit; il y a en lui du Victor Hugo et du Corneille. Les plus belles œuvres de Henri de Bornier sont des pièces de théâtre. Il a eu, après 1870, avec sa *Fille de Roland*, un des succès les plus retentissants de la scène française. Ce succès était dû en partie aux angoisses nationales du public; ce drame, traversé d'un admirable souffle patriotique, interprétait éloquemment les aspirations des cœurs français: tout le monde faisait fête au poète consolateur. La pièce mérite du reste pleinement l'admiration qu'elle a excitée en France et à l'étranger où on l'a traduite presque partout: c'est une des plus belles œuvres du théâtre. Si la hauteur morale suffisait à faire les chefs-d'œuvre, on citerait peut-être celle-ci comme la première de la France. Malheureusement chez Henri de Bornier, l'artiste proprement dit n'égale pas le poète; il lui faudrait une langue plus éclatante et plus riche pour exprimer dignement son admirable idéalisme; il est parfois inégal à son propre génie. Son œuvre, toutefois, restera, parce qu'elle est grande, noble, généreuse et, pour ainsi dire, géniale par la beauté morale qui s'y trouve réalisée.

Les deux glaives¹.

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées;
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal. Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air!

¹ Extrait de *La Fille de Roland*, drame en quatre actes (1875).

Quand elles faisaient leur ouvrage,
 L'étranger frémissant de rage,
 Sarrazins, Saxons ou Danois,
 Tourbe hurlante et carnassière,
 Tombait dans la rouge poussière
 De ces formidables tournois !
 Durandal a conquis l'Espagne ;
 Joyeuse a dompté le Lombard ;
 Chacune à sa noble compagne
 Pouvait dire : Voici ma part !
 Toutes les deux ont par le monde
 Suivi, chassé le crime immonde,
 Vaincu les païens en tout lieu ;
 Après mille et mille batailles,
 Aucune d'elles n'a d'entailles
 Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! La même fin ne leur est pas donnée !
 Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
 Et quand Roland périt dans la sombre journée,
 Durandal des païens fut captive là-bas !

Elle est captive encore, et la France la pleure,
 Mais le sort différent laisse l'honneur égal.
 Et la France, attendant quelque chance meilleure,
 Aime du même amour Joyeuse et Durandal ! »

La Fille de Roland ¹.

Ganelon, le traître de Bucevaux, n'est pas mort. Sauvé par des moines qui l'ont soigné après son supplice, il a pu se faire passer pour mort et vit sous le nom d'Amaury, dans le château de Montblois, au bord du Rhin, près de la Marche saxonne. Il s'est repenti de son crime ; pour le racheter, il a élevé son fils, Gérard, dans le culte de l'honneur et de la vertu. Quand l'action commence, celui-ci rêve d'accomplir de nobles exploits. Le hasard lui fournit l'occasion de sauver Berthe, la fille de Roland, que les Saxons allaient ravir. Un peu plus tard il tue le féroce émir Noéthold qu'aucun seigneur français n'a pu jusqu'ici vaincre en champ clos, et reprend Durandal, Pépée de Roland. A la suite de ces

¹ Il n'est pas inutile de rappeler que cette pièce, jouée en 1875, fut composée en 1863, bien antérieurement aux événements de l'Année terrible. Les allusions qui s'y trouvent aux malheurs et aux espoirs de la France proviennent donc des analogies historiques et non de la volonté même de l'auteur. — Avant d'aborder cette pièce, lire *Le Cor* d'Alfred de Vigny, page 142. Pour une étude plus complète, consulter *la Chanson de Roland*, édition Léon Gautier.

hauts faits, Charlemagne accorde à Gérard la main de Berthe; mais un Saxon a reconnu Ganelon caché sous Amaury; il dénonce le traître pour venger sa race. Le terrible secret, ignoré jusqu'ici de Gérard, va détruire à jamais son bonheur.

ACTE IV

Scène première.

GÉRALD, BERTHE, LE DUC NAYME, RAGENHARDT, AMAURY,
GEOFFROY, HARDRÉ, JEUNES FILLES, JEUNES SEIGNEURS

LE DUC NAYME, debout à gauche.

Approchez tous les deux, jeune fille et jeune homme;
C'est Gérard de Montblois et Berthe qu'on vous nomme?

GÉRALD ET BERTHE

Oui, sire.

LE DUC NAYME

L'Empereur m'ayant commis ce soin,
Moi, duc Nayme, prenant cette foule à témoin,
Ici du dizainier je remplirai la charge;
L'Empereur veut ainsi d'une façon plus large
Honorer cet hymen... Venez donc devant moi
Echanger les présents, comme le veut la loi.
Mais, d'après cette loi dont aucun ne s'exempte,
Je dois interroger l'époux qui se présente,
Afin qu'il puisse encore, ayant mieux réfléchi,
Revenir sur ses pas avant le seuil franchi.
— Gérard, un homme fut, dans les temps héroïques,
Grand parmi les plus grands, parmi les plus stoïques;
Vingt ans nous l'avons vu, marchant au doigt de Dieu
Sous son blanc gonfanon et son cimier de feu;
Son courage était fait de sa haine du crime.
Il était généreux surtout et magnanime;
Le soir de Roncevaux, dans le fatal vallon,
Quand Olivier mourant maudissait Ganelon:
« Tais-toi, lui dit Roland, plus de parole amère;
» Epargne devant moi le mari de ma mère! »
L'univers, où son nom vient toujours retentir,
Vénère maintenant le chevalier martyr,
Si bien que, nous offrant ce rare et noble exemple,
La tombe de Roland lui peut servir de temple!

Quand elles faisaient leur ouvrage,
 L'étranger frémissant de rage,
 Sarrazins, Saxons ou Danois,
 Tourbe hurlante et carnassière,
 Tombait dans la rouge poussière
 De ces formidables tournois !
 Durandal a conquis l'Espagne ;
 Joyeuse a dompté le Lombard ;
 Chacune à sa noble compagne
 Pouvait dire : Voici ma part !
 Toutes les deux ont par le monde
 Suivi, chassé le crime immonde,
 Vaincu les païens en tout lieu ;
 Après mille et mille batailles,
 Aucune d'elles n'a d'entailles
 Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! La même fin ne leur est pas donnée !
 Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
 Et quand Roland périt dans la sombre journée,
 Durandal des païens fut captive là-bas !

Elle est captive encore, et la France la pleure,
 Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
 Et la France, attendant quelque chance meilleure,
 Aime du même amour Joyeuse et Durandal ! »

La Fille de Roland ¹.

Ganelon, le traître de Boncevaux, n'est pas mort. Sauvé par des moines qui l'ont soigné après son supplice, il a pu se faire passer pour mort et vit sous le nom d'Amaury, dans le château de Montblois, au bord du Rhin, près de la Marche saxonne. Il s'est repenti de son crime ; pour le racheter, il a élevé son fils, Gérard, dans le culte de l'honneur et de la vertu. Quand l'action commence, celui-ci rêve d'accomplir de nobles exploits. Le hasard lui fournit l'occasion de sauver Berthe, la fille de Roland, que les Saxons allaient ravir. Un peu plus tard il tue le féroce émir Noéthold qu'aucun seigneur français n'a pu jusqu'ici vaincre en champ clos, et reprend Durandal, l'épée de Roland. A la suite de ces

¹ Il n'est pas inutile de rappeler que cette pièce, jouée en 1875, fut composée en 1863, bien antérieurement aux événements de l'année terrible. Les allusions qui s'y trouvent aux malheurs et aux espoirs de la France proviennent donc des analogies historiques et non de la volonté même de l'auteur. — Avant d'aborder cette pièce, lire *Le Cor* d'Alfred de Vigny, page 142. Pour une étude plus complète, consulter *la Chanson de Roland*, édition Léon Gautier.

hauts faits, Charlemagne accorde à Gérard la main de Berthe; mais un Saxon a reconnu Ganelon caché sous Amaury; il dénonce le traître pour venger sa race. Le terrible secret, ignoré jusqu'ici de Gérard, va détruire à jamais son bonheur.

ACTE IV

Scène première.

GÉRALD, BERTHE, LE DUC NAYME, RAGENHARDT, AMAURY,
GEOFFROY, HARDRÉ, JEUNES FILLES, JEUNES SEIGNEURS

LE DUC NAYME, debout à gauche.

Approchez tous les deux, jeune fille et jeune homme;
C'est Gérard de Montblois et Berthe qu'on vous nomme?

GÉRALD ET BERTHE

Oui, sire.

LE DUC NAYME

L'Empereur m'ayant commis ce soin,
Moi, duc Nayme, prenant cette foule à témoin,
Ici du dizainier je remplirai la charge;
L'Empereur veut ainsi d'une façon plus large
Honorer cet hymen... Venez donc devant moi
Echanger les présents, comme le veut la loi.
Mais, d'après cette loi dont aucun ne s'exempte,
Je dois interroger l'époux qui se présente,
Afin qu'il puisse encore, ayant mieux réfléchi,
Revenir sur ses pas avant le seuil franchi.
— Gérard, un homme fut, dans les temps héroïques,
Grand parmi les plus grands, parmi les plus stoïques;
Vingt ans nous l'avons vu, marchant au doigt de Dieu
Sous son blanc gonfanon et son cimier de feu;
Son courage était fait de sa haine du crime.
Il était généreux surtout et magnanime;
Le soir de Roncevaux, dans le fatal vallon,
Quand Olivier mourant maudissait Ganelon :
« Tais-toi, lui dit Roland, plus de parole amère;
» Epargne devant moi le mari de ma mère ! »
L'univers, où son nom vient toujours retentir,
Vénère maintenant le chevalier martyr,
Si bien que, nous offrant ce rare et noble exemple,
La tombe de Roland lui peut servir de temple!

Tel fut Roland. — Voici sa fille près de toi,
Sire Gérard ; avant de recevoir sa foi,
Cherche si dans ton cœur ferme, loyal, fidèle,
On ne peut rien trouver qui soit indigne d'elle.

GÉRALD

Rien ! — Je peux donc offrir, messire dizainier,
Sur ce bouclier d'or le sel et le denier.

Il présente à Berthe le bouclier qu'elle reçoit et remet à une
des suivantes.

LE DUC NAYME

Dame Berthe, à présent, selon le même usage,
Offrez au fiancé les dons du mariage.

BERTHE

Messire dizainier, j'offre donc devant vous
Le manteau, puis l'épée, à mon futur époux.

Une des suivantes remet à Gérard l'épée et le manteau qu'il fait
passer à un seigneur de sa suite.

LE DUC NAYME

Et maintenant, il faut pour l'hymen qu'on espère,
Joindre au désir du fils la volonté du père.
— Venez, comte Amaury. Voici les fiancés ;
Ils ne peuvent sans vous être unis. Prononcez !

AMAURY, avançant lentement.

Sire duc... Pardonnez à mon trouble. . Il me semble
Que pour moi cet honneur est trop grand, et je tremble ;
Je voudrais qu'en ce jour qui met tout au vrai prix,
Le père disparût dans la gloire du fils !
Après ce qu'il a fait, ce qu'il fera peut-être,
Mon fils est le vrai chef de famille, le maître !
Moi je ne suis plus rien, je ne peux rien, sinon
Sentir mon cœur frémir de tendresse à son nom.
Faites ce qu'il désire.

GÉRALD

Ah ! mon père... De grâce !...

Ma gloire, c'est d'avoir bien suivi votre trace.

AMAURY

Ce que j'ai dit, Gérard, je dois le maintenir :
Moi, je suis le passé ; marche vers l'avenir !

LE DUC NAYME

Comte Amaury, c'est bien ! — Pour que nul n'en ignore.
A tous, selon la loi, je fais appel encore.
Ainsi, par des motifs qu'a prévus cette loi,
Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen ?

RAGENHARDT, sortant de la foule.

Oui, moi.

GÉRALD ET BERTHE

Ragenhardt !

AMAURY

Le Saxon !

LE DUC NAYME

Ah ! je comprends sans doute :
La haine du vaincu se réveille. J'écoute.
Tu peux parler, Saxon.

RAGENHARDT

La haine, avez-vous dit ?
En effet, j'ai souffert, j'ai haï, j'ai maudit ;
Je n'étais. n'ayant pas de Dieu qui m'avertisse,
Que la haine... Je suis à présent la justice !
Dame Berthe, Gérard, moi Saxon, vous Français,
Je me tairais encor si je vous haïssais,
Et laissant accomplir cet hymen exécration,
Je parlerais quand tout serait irréparable !
Eh bien, non, non ! Cela, je ne le ferai pas.
Et tous deux, je vous sauve avant le dernier pas !

LE DUC NAYME

Explique-toi donc !

TOUS

Oui !

AMAURY

N'écoutez pas cet homme,
Il est notre ennemi.

RAGENHARDT

Prends garde, toi qu'on nomme
Amaury !

AMAURY

Que peux-tu ? quelles preuves as-tu ?
Pour attaquer mon fils, sa gloire, sa vertu ?

RAGENHARDT

Je ne l'attaque pas, je le défends, te dis-je !

AMAURY

Contre qui ?

RAGENHARDT

Contre toi.

LE DUC NAYME

Parle donc, je l'exige.

AMAURY

Non ! ne l'écoutez pas : il ment, il va mentir,
Mais j'épargnai sa vie, et c'est mon repentir.

RAGENHARDT

Ton repentir, dis-tu ? Tu n'en as donc pas d'autre ?
— Cet homme dont la main ose toucher la vôtre,
Je connais son passé, je connais son vrai nom,
Et je vais vous le dire à tous.

AMAURY

Tu mens, Saxon,

Tu mens !

RAGENHARDT

Eh bien, je vais devant l'empereur même,
Je vais donner la preuve, oui, la preuve suprême,
Oui, je le prouverai, cet homme que voici
Se nomme...

AMAURY, bas, en allant jusqu'à lui.

Tais-toi ! pas devant lui ! pas ici !

RAGENHARDT

Je suis plus généreux que toi, comte, j'espère,
Car c'est devant son fils que tu tuas mon père !
Je voudrais épargner Gérard, je ne le puis :
Les ombres des martyrs viendraient troubler mes nuits !

Je peux faire du moins, et cela doit suffire,
Qu'il apprenne par toi ce que je venais dire !
Parle donc à ton fils, toi-même, si tu veux.

AMAURY

C'est bien... Reste, Gérald.

Aux assistants.

Qu'on nous laisse tous deux !

BERTHE

Dieu ! qu'est-ce donc ? Sur nous je sens comme un orage !

GEOFFROY, au duc Nayme, montrant Amaury.

Voyez quelle pâleur a couvert son visage !

LE DUC NAYME

Oui.

GEOFFROY, à Ragenhardt.

Qui donc es-tu, toi qu'à nos yeux étonnés...

RAGENHARDT

Je vous l'ai dit : je suis la justice ! Venez.

Scène II.

AMAURY, GÉRALD

GÉRALD

Mon père... Ce Saxon... Cet homme est fou, je pense ?

AMAURY

Non !

GÉRALD

Mais pour vous jeter une pareille offense
Il ne vous connaît pas ?

AMAURY

Il me connaît !

GÉRALD

Eh quoi !

Un tel outrage...

AMAURY

Est juste !

GÉRALD

O mon Dieu ! quel effroi

Glace mon cœur !

AMAURY

Gérald, que ton âme soit forte !

Comment cet homme a su la vérité, n'importe.

Ecoute. Mon vrai nom, ce n'est pas Amaury.

Il est un nom maudit de tous, partout flétri ;

L'homme qui le portait, ce nom qui déshonore,

On l'a cru mort longtemps.

GÉRALD

Eh bien ?

AMAURY

Il vit encore.

Ce secret est connu du Saxon et du roi ;

Ganelon n'est pas mort.

GÉRALD

Et Ganelon ?

AMAURY

C'est moi.

GÉRALD

Ah ! Berthe !

AMAURY

O noble cœur ! O grande âme martyr !

Son premier cri n'a pas été pour me maudire !

GÉRALD

Vous maudire... jamais ! Pas même en cet instant !

Comme vous avez dû souffrir ; je souffre tant !

AMAURY

Ah ! parle-moi plutôt avec colère et haine ;

J'ai soif de tes mépris, s'ils soulagent ta peine !

GÉRALD

Vous mépriser... jamais ! Je ne veux rien savoir

Sinon qu'enfant par vous j'ai compris le devoir,

L'honneur, le dévouement, la fierté, le courage ;

Rien de bon n'est en moi qui ne soit votre ouvrage !

Quel que soit le démon qui vous pût égarer,
 Je reste votre fils... Mais laissez-moi pleurer !
 — Ah ! quand elle apprit tout, dans ce jour de misère,
 C'est ainsi, n'est-ce pas, que dut pleurer ma mère ?

AMAURY

Gérald...

GÉRALD

Ne parlez pas ! n'arrachez pas le fer !
 Laissez le dard aigu se fixer dans la chair !
 — Moi qui me rappelais ma fierté, ma vaillance,
 Mon dévouement !... Hélas ! O mon orgueil, silence !
 Je m'explique à présent ce que je sentais là,
 Ce mal sombre, profond, hideux... C'était cela !
 L'héritage fatal que l'homme n'est pas maître
 De fuir !... Mon père ainsi l'avait reçu peut-être !
 Oui, c'est vrai ! c'est bien vrai ! Je sens avec effroi
 L'être mystérieux caché toujours en moi,
 Qui supprime soudain mon existence ancienne,
 Et qui me prend mon âme et me donne la sienne !
 Je parle... c'est sa voix ! je marche... c'est son pas !
 Ah ! c'est horrible !... Non, non, non ! je ne veux pas !

AMAURY

Gérald... Mais je n'ai pas le droit de te répondre,
 Et rien que ton regard suffit à me confondre.
 Charlemagne sans doute hier fut trop clément ;
 Dieu l'est moins : ta douleur, voilà mon châtement !

GÉRALD

Ma douleur... il est vrai ! — J'ai mal compris ma tâche ;
 Ce coup brutal du sort m'a trouvé presque lâche ;
 Terrible fut le choc, mais en le recevant,
 J'ai tremblé, j'ai pleuré, j'ai souffert en enfant ;
 Je suis homme à présent ! D'une âme plus virile
 J'éloigne désormais toute plainte stérile ;
 J'aurais dû, respectant la faute et le malheur,
 Devant vous, dans mon sein, étouffer ma douleur ;
 Mais l'expiation éclatante et suprême
 Il faut que je la trouve, à l'instant, en moi-même.

Pour racheter l'honneur de mon père et le mien,
Le ciel me donnera la force et le moyen ;
S'il est à ma blessure encor quelque remède,
Si terrible qu'il soit, je suis prêt! que Dieu m'aide.

AMAURY

Dieu t'inspire, Gérard! Je ne peux désormais
Que t'approuver en tout; à tout je me soumetts.
Mon destin est fini; je pars, cela doit être:
L'ombre que je jetais sur toi va disparaître;
Mais laisse-moi mêler, en fuyant de ce seuil,
A mes larmes de honte une larme d'orgueil.
Hélas! plein d'une horreur que ta pitié tempère,
Sans doute en ce moment tu te dis: c'est mon père!
Mais moi, plein d'un orgueil inconnu, je me dis:
— Pardonne-moi, Gérard! — je me dis: c'est mon fils!

GÉRALD

Mon père!

AMAURY

Adieu, Gérard!

GÉRALD

Mon père!

AMAURY

Un jour, peut-être,
— Bientôt si je pouvais, mais Dieu seul est le maître! —
Quand cette vie aura cessé de me punir,
Quand je ne serai plus qu'un lointain souvenir,
Gérard, malgré mon crime immense, irréparable,
Songe qu'il t'aimait bien, ce cœur si misérable,
Et que je l'ai trouvé, mon plus dur châtement.
A voir tes bras pour moi fermés en ce moment!

GÉRALD, lui ouvrant ses bras.

Ah! mon père!

AMAURY

Mon fils! — Maintenant je te laisse;
Adieu, mon fils! Plus tard j'aurais trop de faiblesse!
J'entends venir, je fuis! je serais trop honteux
Si le père et le fils se trouvaient devant eux!

Amaury sort par la porte de gauche. Gérald reste immobile sur le devant de la scène et se retourne à demi à l'aspect de Charlemagne, de Berthe, du duc Nayme et de toute la cour qui entre par le fond.

Scène III.

**GÉRALD, CHARLEMAGNE, BERTHE, LE DUC NAYME,
HARDRÉ, GEOFFROY, ET AUTRES SEIGNEURS.**

GÉRALD, à part.

Les voici !... l'Empereur... le frère de ma mère !
Le duc Nayme... tous ceux qui m'admiraient naguère !
Berthe !... Berthe !... O mon Dieu ! m'avez-vous donc maudit ?

CHARLEMAGNE, au fond, entouré de tous les seigneurs.

Gérald, devant ma cour le Saxon a tout dit,
Dieu vient de te frapper dans ta noble espérance :
A ta gloire, Gérald, il manquait la souffrance !
— Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
Si ma justice a pu faillir, vous jugerez :
Je savais tout hier ; sans haine ou complaisance,
J'ai dû mettre le crime et la gloire en présence ;
Mais j'eus tort en voulant qu'après ce long oubli,
Ce secret dans mon sein restât enseveli,
Car un roi doit à tous, quoi qu'on puisse prétendre,
Dire la vérité comme il devrait l'entendre !
J'eus tort, l'événement me le prouve trop bien !
Donnez donc votre avis, même contre le mien.
Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
L'union d'Eginhardt et de ma fille Emma.
Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute :
Bons et droits justiciers ! Parlez, je vous écoute.

LE DUC NAYME, descendant vers Gérald.

Gérald, le lendemain de Roncevaux, tandis
Que nous luttions depuis la veille un contre dix,
Je fus blessé, vaincu, par Danabeis le More ;

Montrant son front.

La cicatrice est là : tu peux la voir encore.

Honneur à toi, Gérard ! Ton triomphe d'hier
 A racheté l'honneur de ton père. — Sois fier.
 Car devant toi, héros que la faveur divine
 Nous a donné, moi, prince et vieillard je m'incline !

HARDRÉ, descendant vers Gérard.

Honneur à toi, Gérard ! — Messire chevalier,
 Je suis le dernier fils du baron Angelier,
 Au champ de Roncevaux mort pour la foi chrétienne.
 Permets qu'en ce moment ma main serre la tienne !

GÉOFFROY, descendant vers Gérard, avec son jeune frère.

Le soir de Roncevaux, Archevêque Turpin,
 Tandis que la bataille arrivait à sa fin,
 Tomba près de Roland. Roland, cachant ses larmes,
 Alla chercher les corps de ses compagnons d'armes ;
 Aux pieds de l'archevêque il étendit les morts,
 Le duc Sanche, Ansis, et bien d'autres ! Alors
 L'archevêque, au Seigneur offrant cette hécatombe,
 Bénit tous ces martyrs ; puis lui-même succombe.
 Hugon et moi, Gérard, nous sommes les neveux
 De Turpin ; nous serons tes frères, si tu veux !

RICHARD, allant à pas lents vers Gérard.

Sire, Gérard, pardon !... moi, vieil homme de guerre,
 Je vous dirais trop mal... mes larmes, ce n'est guère ;
 Mais laissez-moi pleurer, en baisant à genoux
 Cette main qui vengea mon Roland... et nous tous !

CHARLEMAGNE, du haut de son trône.

Le soir de Roncevaux, sous l'ombre des grands arbres,
 Aux coups dont son épée avait taillé les marbres,
 Je reconnus Roland ; je le pris dans mes bras,
 Jurant de le pleurer tous mes jours d'ici-bas ;
 Puis, dans l'herbe du val de sang toute trempée,
 Autour du héros mort je cherchai son épée ;
 Je ne la trouvai point, et ce fut un grand deuil,
 Car il avait toujours témoigné cet orgueil
 De vouloir au tombeau dormir à côté d'elle ;
 Il fallut la laisser aux mains de l'infidèle.

— C'est grâce à toi, Gérard, que, dans un jour plus beau,
Le glaive saint ira le rejoindre au tombeau !
Sois donc glorifié, vengeur de la patrie ;
Sois fier dans ta douleur, dans ton âme meurtrie ;
Et prends ta place, ainsi que je l'avais promis,
Sur les marches du trône, à côté de mes fils !

LE DUC NAYME

Sois fier, Gérard !

TOUS LES SEIGNEURS

Sois fier !

CHARLEMAGNE

Et toi, Berthe, ma fille,
Toi qui maintiens si haut l'honneur de la famille,
Parle ! il faut que chacun soit juge et soit témoin ;
Parle à ton tour.

BERTHE

Et quoi, sire, en est-il besoin ?
Un mot suffit : l'autel est prêt, et je suis prête.
Allons, Gérard, allons ! — Pourquoi baisser la tête ?

Gérald reste immobile.

Pourquoi détournes-tu les yeux, Gérard ? Pourquoi
Ce silence obstiné ? Douterais-tu de moi ?
Veux-tu que je le dise à haute voix encore ?

A tous les assistants.

J'aime sire Gérard, autant que je l'honore ;
Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri,
Car ce qui l'a frappé ne l'a pas amoindri ;
Son honneur reste pur dans la cruelle épreuve,
Et la source n'a pas empoisonné le fleuve.
Je lui donnai mon âme, ici comme à Montblois,
Pour sa jeune vertu, pour ses nouveaux exploits,
Et je ne saurais pas de trahison plus noire
D'aimer moins son affront que je n'aimais sa gloire !
— Viens maintenant, Gérard !

CHARLEMAGNE

Viens, Gérard, et reçois
La main que t'offre Berthe une seconde fois.

GÉRALD

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
Mais ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE

Dieu ! Gérald !

GÉRALD

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous :
Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
C'est en les refusant que j'en puis être digne !
J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
Je suis le fils du crime, et non du repentir !
Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
Je veux que le malheur soit plus grand que la faute !
Et le père sera d'autant mieux pardonné
Que le fils innocent se sera condamné !
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample,
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
Mon père s'exilait ; nous partirons ensemble ;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !

BERTHE

Tu veux partir, Gérald !

GÉRALD

Oui, Berthe !

BERTHE

Ah ! si tu m'aimes,
Ne sois pas seul, Gérald. si cruel pour nous-mêmes !

GÉRALD

Je n'ose plus t'aimer !

BERTHE

Et moi, Gérald, et moi ?
Pour me frapper ainsi que t'ai-je fait ? Pourquoi ?

GÉRALD

Le sort nous frappe seul !

BERTHE

N'en sois donc pas complice !
Ne perds pas le bonheur...

GÉRALD

Veux-tu que j'en rougisse ?

BERTHE

Regarde l'avenir.

GÉRALD

Je vois trop le passé !

BERTHE

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien, Gérald, au nom de mon père...

GÉRALD

Plus bas :

Le mien pourrait entendre !

BERTHE, tombant dans les bras de ses suivantes.

Ah ! plus d'espoir, hélas !

GÉRALD, allant vers Charlemagne.

Sire, devant ces pleurs venez à ma défense !
Je ne peux rien céder contre ma conscience,
Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
La fille de Roland au fils de... Justes dieux !
Non, jamais ! Sa pitié ne voit que mon martyre,
Aujourd'hui... Mais demain ! Vous m'avez compris, sire !

CHARLEMAGNE

C'est vrai, Gérard! Ton roi, ton jure et ton seigneur,
 Ne te serait délier pour ces exils, l'honneur;
 Mais, comme toi, tout à ma sentence dernière:
 Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
 Je t'ai prêté Joyeuse. — Ah! ce fier, je fais mieux:
 Et tout à ton courage au prix plus cherieux:
 Je veux que Durandal m'inscrive les jours d'attente,
 Car le meur de Roland la mettrait dans la tienne!
 Le monde est le a-soif du sang, le l'étranger:
 Toi son libérateur, même-la se venger:
 Et grand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
 Quand vous aurez chassé, du couchant à l'aurore,
 Nos derniers ennemis comme un troupeau tremblant,
 Tu la rapporteras au troupeau de Roland!

GÉRALD

Oui, sire, à son tombeau, la-bas! en Aquitaine!
 Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine.

BERTHE

Et si la mort te fuit, Gérard!

GÉRALD

Je marcherai
 Si loin et d'un tel pas que je la trouverai!

BERTHE, après un long silence.

Eh bien... je me sou mets : qui t'aime te ressemble!
 Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble!
 — Adieu, Gérard!

CHARLEMAGNE

Barons, princes, inclinez-vous
 Devant celui qui part : il est plus grand que nous!

Gérald, Durandal à la main, s'éloigne au milieu des épées de tous les seigneurs inclinés devant lui, tandis que Berthe lui montre du doigt le ciel.

Œuvres à lire de Henri de Bornier (Dentu, éditeur, et Fayard frères, Paris) : *La Fille de Roland* (1873); *Les Noces d'Attila* (1880); *France d'abord* (1899). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1891); d'Haussonville, *Discours à l'Académie française, 25 mai 1893*; Catulle Mendès, *Feuilleton du Journal, 29 novembre 1895*; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898); Henry Michel, *Le quinquantième feuillet* (1898).

EDMOND ROSTAND

Né à Marseille en 1868.

Dans un siècle ou deux, quand on parlera d'Edmond Rostand, on dira : « L'auteur de *Cyrano* », comme on dit « l'auteur du *Cid* » ou « l'auteur d'*Hernani* ». Il y a des succès, en effet, qui classent à jamais un homme et celui de *Cyrano* a été étourdissant. L'unanimité de la critique a proclamé la pièce un chef-d'œuvre, le public lettré l'a portée aux nues et le peuple plus haut encore, si c'est possible. C'est là un fait qui ne s'était jamais vu en France¹. Quand fut jouée, le 28 décembre 1897, cette pièce radieuse, Edmond Rostand était déjà connu par trois œuvres dramatiques de grande valeur ; mais c'est dans *Cyrano* qu'il a donné toute sa mesure ; il faut lire cette œuvre pour le juger. Disons tout de suite qu'elle est remarquable de fantaisie comique, de verve burlesque, de sentimentalité héroïque et précieuse, de poésie délicate et touchante, d'action, de mouvement, de vie. La valeur de l'œuvre est incontestable ; mais on peut discuter sur l'importance littéraire de celle-ci. Pour la plupart des critiques, Edmond Rostand est un créateur qui vient d'inaugurer une nouvelle forme de poésie dramatique ; il nous semble que cette opinion est complètement erronée. L'auteur de *Cyrano* n'apporte aucune formule nouvelle. Sa pièce est, au contraire, une sorte de fusion, admirable, il est vrai, de tous les éléments existant dans la littérature dramatique française antérieurement à lui. On y retrouve peu ou prou Banville, Gautier, Dumas père, Victor Hugo, Corneille, Scarron, les Précieuses. Ce qui domine dans ce drame, c'est la fantaisie romantique merveilleusement assimilée. En somme, Edmond Rostand est un grand écrivain dramatique ; il a, malgré les influences qu'il a subies, une originalité puissante, car l'abeille n'en est pas moins une admirable créatrice bien qu'elle se soit posée sur toutes les fleurs d'un jardin ; mais ce n'est pas un chef d'école, à la manière d'un Corneille ou d'un Hugo. Loin de représenter le commencement d'une ère littéraire nouvelle, *Cyrano* me paraît être le dernier et superbe feu d'artifice du néo-romantisme finissant. Sa dernière pièce, *L'Aiglon*, magnifique en partie, qui a eu aussi un éclatant succès auprès du public, quoique moins goûtée par la critique, confirme en somme ce jugement.

Cyrano de Bergerac².

La scène se passe à Paris, en 1640, à l'hôtel de Bourgogne où l'on va représenter *Clorise*, pastorale de Balthazar Baro. L'acteur Montfleury doit jouer dans la pièce, mais Cyrano de Bergerac, un cadet de Gascogne, au nez ridicule, bretteur héroïque et poète original, lui a interdit, à la suite d'une offense, de

¹ Pour montrer ce que cette unanimité a d'inquiétant à certains égards, Jules Lemaitre a dit spirituellement de l'auteur : « Il lui manque d'être incompris ».

² Comédie héroïque, en 5 actes (1897). — Pour bien comprendre l'origine romantique de cette pièce, lire *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *Ruy Blas* de Victor Hugo et *Le capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. Comparer le style de cet extrait avec celui du morceau intitulé *Matamore*, 1^{er} volume de cette *Chrestomathie*, page 200.

paraître sur la scène pendant un mois. Montfleury n'a pas cru au sérieux de cette défense et vient pour jouer son rôle. Cyrano va lui faire prendre la suite et mettre, par son courage et sa verve, le public de son côté.

ACTE I

Scène III.

LE PUBLIC, CAVALIERS, BOURGEOIS, LES MARQUIS, PAGES,
LE BRET, ami de Cyrano, RAGUENEAU, MONTFLEURY.
DE GUICHE, LE VICOMTE DE VALVERT, puis CYRANO.

On frappe les trois coups. Le rideau s'ouvre. Tableau. Les marquis assis sur les côtés, dans des poses insolentes. Toile de fond représentant un décor bleuâtre de pastorale. Quatre petits lustres de cristal éclairent la scène. Les violons jouent doucement.

LE BRET, à Ragueneau, bas.

Montfleury entre en scène ?

RAGUENEAU, bas aussi.

Oui, c'est lui qui commence.

LE BRET

Cyrano n'est pas là.

RAGUENEAU

J'ai perdu mon pari.

LE BRET

Tant mieux ! tant mieux !

On entend un air de musette, et Montfleury paraît en scène, énorme, dans un costume de berger de pastorale, un chapeau garni de roses perché sur l'oreille, et soufflant dans une cornemuse enrubannée.

LE PARTERRE. applaudissant.

Bravo, Montfleury ! Montfleury !

MONTFLEURY, après avoir salué, jouant le rôle de Phédon.

*« Heureux qui loin des cours, dans un lieu solitaire,
Se prescrit à soi-même un exil volontaire,
Et qui, lorsque Zéphire a soufflé sur les bois... »*

UNE VOIX, au milieu du parterre.

Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois ?

Stupeur. Tout le monde se retourne. Murmures.

VOIX DIVERSES

Hein ? — Quoi ? — Qu'est-ce ?...

On se lève dans les bancs pour voir.

GUIGY

C'est lui !

LE BRET, terrifié.

Cyrano !

LA VOIX

Roi des pitres !

Hors de scène à l'instant !

TOUTE LA SALLE, indignée.

Oh !

MONTFLEURY

Mais...

LA VOIX

Tu récalcitres ?

VOIX DIVERSES, du parterre, des loges.

Chut ! — Assez ! — Montfleury, jouez ! — Ne craignez rien !...

MONTFLEURY, d'une voix mal assurée.

« *Heureux qui loin des cours dans un lieu sol... »*

LA VOIX, plus menaçante.

Eh bien ?

Fandra-t-il que je fasse, ô Monarque des drôles,
Une plantation de bois sur vos épaules ?

Une canne au bout d'un bras jaillit au-dessus des têtes.

MONTFLEURY, d'une voix de plus en plus faible.

« *Heureux qui... »*

La canne s'agite.

LA VOIX

Sortez !

LE PARTERRE

Oh !

MONTFLEURY, s'étranglant.

« *Heureux qui loin des cours.*

CYRANO, surgissant du parterre, debout sur une chaise, les bras croisés.
le feutre en bataille, la moustache hérissée, le nez terrible.

Ah ! je vais me fâcher !...

Sensation à sa vue.

Scène IV.

LES MÊMES, CYRANO, PUIS BELLEROSE, JODELET

MONTFLEURY, aux marquis.

Venez à mon secours,

Messieurs !

UN MARQUIS, nonchalamment.

Mais jouez donc !

CYRANO

Gros homme, si tu joues
Je vais être obligé de te fesser les joues !

LE MARQUIS

Assez !

CYRANO

Que les marquis se taisent sur leurs bancs,
Ou bien je fais tâter ma canne à leurs rubans !

TOUS LES MARQUIS, debout.

C'en est trop !... Montfleury...

CYRANO

Que Montfleury s'en aille,
Ou bien je l'essorille¹ et le désentripaille² !

UNE VOIX

Mais...

CYRANO

Qu'il sorte !

UNE AUTRE VOIX

Pourtant...

¹ Essoriller, archaïsme, pour couper les oreilles.

² Mot vulgaire signifiant crever un gros ventre.

CYRANO

Ce n'est pas encore fait ?

Avec le geste de retrousser ses manches.

Bon ! je vais sur la scène en guise de buffet,
Découper cette mortadelle d'Italie !

MONTFLEURY, rassemblant toute sa dignité.

En m'insultant, Monsieur, vous insultez Thalie !

CYRANO, très poli.

Si cette muse, à qui, Monsieur, vous n'êtes rien,
Avait l'honneur de vous connaître, croyez bien
Qu'en vous voyant si gros et bête comme une urne,
Elle vous flanquerait quelque part son cothurne.

LE PARTERRE

Montfleury ! Montfleury ! — La pièce de Baro ! —

CYRANO, à ceux qui crient autour de lui.

Je vous en prie, ayez pitié de mon fourreau :
Si vous continuez, il va rendre sa lame !

Le cercle s'élargit.

LA FOULE, reculant.

Hé ! là !...

CYRANO, à Montfleury.

Sortez de scène !

LA FOULE, se rapprochant et grondant.

Oh ! oh !

CYRANO, se retournant vivement.

Quelqu'un réclame ?

Nouveau recul.

UNE VOIX, chantant au fond.

Monsieur de Cyrano
Vraiment nous tyrannise ;
Malgré ce tyranneau
On jouera la *Glorise*.

TOUTE LA SALLE, chantant.

La *Glorise*, la *Glorise* !...

CYRANO

Si j'entends une fois encor cette chanson,
Je vous assomme tous.

UN BOURGEOIS

Vous n'êtes pas Samson !

CYRANO

Voulez-vous me prêter, Monsieur, votre mâchoire ?

UNE DAME, dans les loges.

C'est inouï !

UN SEIGNEUR

C'est scandaleux !

UN BOURGEOIS

C'est vexatoire !

UN PAGE

Ce qu'on s'amuse !

LE PARTERRE

Kss ! — Montfleury ! — Cyrano !

CYRANO

Silence !

LE PARTERRE, en délire,

Hi han ! Bêé ! Ouah, ouah ! Cocorico !

CYRANO

Je vous...

UN PAGE

Miaou !

CYRANO

Je vous ordonne de vous taire !

Et j'adresse un défi collectif au parterre !

— J'inscris les noms ! — Approchez-vous, jeunes héros !

Chacun son tour ! Je vais donner des numéros ! —

Allons, quel est celui qui veut ouvrir la liste ?

Vous, Monsieur ? Non ! Vous ? Non ! Le premier duelliste,

Je l'expédie avec les honneurs qu'on lui doit !

— Que tous ceux qui veulent mourir lèvent le doigt.

Silence.

La pudeur vous défend de voir ma lame nue ?
 Pas un nom ? — Pas un doigt ? — C'est bien. Je continue.
 Se retournant vers la scène où Montfleury attend avec angoisse.
 Donc, je désire voir le théâtre guéri
 De cette fluxion. Sinon...

La main à son épée.
 le bistouri.

MONTFLEURY

Je...

CYRANO, descend de sa chaise, s'assied au milieu du rond qui s'est formé,
 s'installe comme chez lui.

Mes mains vont frapper trois claques, pleine lune !
 Vous vous éclipserez à la troisième.

LE PARTERRE, amusé.

Ah ?...

CYRANO, frappant dans ses mains.

Une !

MONTFLEURY

Je...

UNE VOIX, des loges,

Restez !

LE PARTERRE

Restera .. restera pas...

MONTFLEURY

Je crois,

Messieurs...

CYRANO

Deux !

MONTFLEURY

Je suis sûr qu'il vaudrait mieux que...

CYRANO

Trois !

Montfleury disparaît comme dans une trappe. Tempête de rires, de sifflets, de huées.

LA SALLE

Hu !... hu !... Lâche !... Reviens !...

CYRANO, épanoui, se renverse sur sa chaise, et croise ses jambes.

Qu'il revienne, s'il l'ose !

UN BOURGEOIS

L'orateur de la troupe !

Bellerose s'avance et salue.

LES LOGES

Ah !... voilà Bellerose !

BELLEROSE, avec élégance.

Nobles seigneurs...

LE PARTERRE

Non ! Non ! Jodelet

JODELET, s'avance, et, nasillard.

Tas de veaux !

LE PARTERRE

Ah ! Ah ! Bravo ! très bien ! bravo !

JODELET

Pas de bravos !

Le gros tragédien dont vous aimez le ventre
S'est senti...

LE PARTERRE

C'est un lâche !

JODELET

Il dut sortir !

LE PARTERRE

Qu'il rentre !

LES UNS

Non !

LES AUTRES

Si !

UN JEUNE HOMME, à Cyrano.

Mais à la fin monsieur, quelle raison
Avez-vous de haïr Montfleury ?

CYRANO, gracieux, toujours assis.

Jeune oïson,

J'ai deux raisons, dont chaque est suffisante seule.
Primo : c'est un acteur déplorable, qui gueule,
Et qui soulève avec des han ! de porteur d'eau,
Le vers qu'il faut laisser s'envoler ! — *Secundo* :
Est mon secret...

LE VIEUX BOURGEOIS, derrière lui.

Mais vous nous privez sans scrupule
De la *Clorise* ! Je m'entête...

CYRANO, tournant sa chaise vers le bourgeois, respectueusement.

Vieille mule,
Les vers du vieux Baro valant moins que zéro,
J'interromps sans remords !

LES PRÉCIEUSES, dans les loges.

Ha ! — Ho ! — Notre Baro !
Ma chère ! — Peut-on dire ?... — Ah ! Dieu !...

CYRANO, tournant sa chaise vers les loges, galant.

Belles personnes,
Rayonnez, fleurissez, soyez des échantonnées
De rêve, d'un sourire enchantez un trépas,
Inspirez-nous des vers... mais ne les jugez pas !

BELLEROSE

Et l'argent qu'il va falloir rendre !

CYRANO, tournant sa chaise vers la scène.

Bellerose,
Vous avez dit la seule intelligente chose !
Au manteau de Thespis je ne fais pas de trous :

Il se lève, et lançant un sac sur la scène.

Attrapez cette bourse au vol, et taisez-vous !

LA SALLE, éblouie..

Ah !... Oh !...

JODELET, ramassant prestement la bourse et la soupesant.

A ce prix-là, Monsieur, je t'autorise
A venir chaque jour empêcher la *Clorise* !...

LA SALLE

Hu !... Hu !...

JODELET

Dussions-nous même ensemble être hués !...

BELLEROSE

Il faut évacuer la salle !...

JODELET

Évacuez!...

On commence à sortir, pendant que Cyrano regarde d'un air satisfait. Mais la foule s'arrête bientôt en entendant la scène suivante, et la sortie cesse. Les femmes qui, dans les loges, étaient déjà debout, leur manteau remis, s'arrêtent pour écouter, et finissent par se rasseoir.

LE BRET, à Cyrano.

C'est fou!...

UN FACHEUX, qui s'est approché de Cyrano.

Le comédien Montfleury! quel scandale!
Mais il est protégé par le duc de Candale!
Avez-vous un patron?

CYRANO

Non!

LE FACHEUX

Vous n'avez pas?...

CYRANO

Non!

LE FACHEUX

Quoi, pas un grand seigneur pour couvrir de son nom?...

CYRANO, agacé.

Non, ai-je dit deux fois. Faut-il donc que je trisse?
Non, pas de protecteur...

La main à son épée.

mais une protectrice!

LE FACHEUX

Mais vous allez quitter la ville?

CYRANO

C'est selon.

LE FACHEUX

Mais le duc de Candale a le bras long!

CYRANO

Moins long

Que n'est le mien...

Montrant son épée.

quand je lui mets cette rallonge!

LE FACHEUX

Mais vous ne songez pas à prétendre...

CYRANO

J'y songe.

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Tournez les talons, maintenant.

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Tournez !

— Ou dites-moi pourquoi vous regardez mon nez.

LE FACHEUX, ahuri.

Je...

CYRANO, marchant sur lui.

Qu'a-t-il d'étonnant ?

LE FACHEUX, reculant.

Votre grâce se trompe...

CYRANO

Est-il mol et ballant, monsieur, comme une trompe?..

LE FACHEUX, même jeu.

Je n'ai pas...

CYRANO

Ou crochu comme un bec de hibou ?

LE FACHEUX

Je...

CYRANO

Y distingue-t-on une verrue au bout ?

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Ou si quelque mouche, à pas lents, s'y promène ?
Qu'a-t-il d'hétéroclite ?

LE FACHEUX

Oh !...

CYRANO

Est-ce un phénomène ?

LE FACHEUX

Mais d'y porter les yeux. j'avais su me garder !

CYRANO

Et pourquoi, s'il vous plait, ne pas le regarder ?

LE FACHEUX

J'avais...

CYRANO

Il vous dégoûte alors ?

LE FACHEUX

Monsieur...

CYRANO

Malsaine

Vous semble sa couleur ?

LE FACHEUX

Monsieur !

CYRANO

Sa forme, obscène ?

LE FACHEUX

Mais du tout !...

CYRANO

Pourquoi donc prendre un air dénigrant ?

— Peut-être que monsieur le trouve un peu trop grand ?

LE FACHEUX, balbutiant.

Je le trouve petit, tout petit, minuscule !

CYRANO

Hein ? comment ? m'accuser d'un pareil ridicule ?

Petit, mon nez ? Holà !

LE FACHEUX

Ciel !

CYRANO

Enorme, mon nez !
 — Vil camus, sot camard, tête plate, apprenez
 Que je m'enorgueillis d'un pareil appendice,
 Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
 D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
 Libéral, courageux, tel que je suis, et tel
 Qu'il vous est interdit à jamais de vous croire,
 Déplorable maraud ! car la face sans gloire
 Que va chercher ma main en haut de votre col,
 Est aussi dénuée...

Il le soufflette.

LE FACHEUX

Aï !

CYRANO

De fierté, d'envol,
 De lyrisme, de pittoresque, d'étincelle,
 De somptuosité, de Nez enfin, que celle...
 Il le retourne par les épaules, joignant le geste à la parole.
 Que va chercher ma botte au bas de votre dos !

LE FACHEUX, se sauvant.

Au secours ! A la garde !

CYRANO

Avis donc aux badauds,
 Qui trouveraient plaisant mon milieu de visage,
 Et si le plaisantin est noble, mon usage
 Est de lui mettre, avant de le laisser s'enfuir,
 Par devant, et plus haut, du fer, et non du cuir !

DE GUICHE, qui est descendu de la scène, avec les marquis.
 Mais à la fin il nous ennuie !

LE VICOMTE DE VALVERT, haussant les épaules.

Il fanfaronne !

DE GUICHE

Personne ne va donc lui répondre?...

LE VICOMTE

Personne ?

Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...

Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.

Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

CYRANO, gravement.

Très.

LE VICOMTE, riant.

Hal

CYRANO, imperturbable.

C'est tout ?...

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...

En variant le ton, — par exemple, tenez :

Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,

Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »

Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :

Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »

Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic... c'est un cap !

Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »

Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?

D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »

Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous préoccupez

De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »

Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétenez :

La vapeur du tabac vous sort-elle du nez

Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »

Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée

Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »

Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »

Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane

Appelle Hippocampelephantocamélos

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »

* Prendre du petun, du tabac, archaïsme.

Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
 Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ! »
 Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
 T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
 Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
 Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
 Logique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
 Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
 Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
 C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
 Campagnard : « Hé, ardé ! C'est-y un nez ? Nanain !
 C'est quequ' navet géant ou ben quequ' melon nain ! »
 Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »
 Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ?
 Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
 Enfin parodiant Pyrame² en un sanglot :
 « Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
 A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »
 — Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
 Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit ;
 Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
 Vous n'en êtes jamais un atome, et de lettres
 Vous n'avez que les trois qui forment le mot : Sot !
 Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
 Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
 Me servir toutes ces folles plaisanteries,
 Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
 De la moitié du commencement d'une, car
 Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
 Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE, voulant emmener le vicomte pétrifié.

Vicomte, laissez donc !

LE VICOMTE, suffoqué.

Ces grands airs arrogants !

¹ H3 ! Regardez, est-ce un nez ? Non pas, c'est quelque navet géant ou bien quelque melon nain. — Ardé, ou plutôt ardez, est la corruption du vieux verbe français *aregarder*, employé d'abord pour regarder.

² Allusion aux vers ridicules de *Pyrame et Thisbé* (1025), tragédie de Théophile de Viau : Le voilà ce poignard qui du sang de son maître — S'est souillé lâchement ! Il en rougit, le traître !

LE VICOMTE

Personne ?

Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...

Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.

Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

CYRANO, gravement.

Très.

LE VICOMTE, riant.

Ha !

CYRANO, imperturbable.

C'est tout ?...

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...

En variant le ton, — par exemple, tenez :

Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,

Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »

Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :

Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »

Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic... c'est un cap !

Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »

Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?

D'écritoire, monsieur, ou de botte à ciseaux ? »

Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous préoccupâtes

De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »

Truculent : « Ça, monsieur, lorsque vous pétenez '.

La vapeur du tabac vous sort-elle du nez

Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »

Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée

Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »

Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol

De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »

Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane

Appelle Hippocampelephantocamélos

Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »

* Prendre du petun, du tabac, archaïsme.

Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
 Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ! »
 Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
 T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
 Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
 Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
 Logique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
 Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
 Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
 C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
 Campagnard : « Hé, ardé ! C'est-y un nez ? Nanain !
 C'est quequ' navet géant ou ben quequ' melon nain ! »
 Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »
 Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ?
 Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
 Enfin parodiant Pyrame² en un sanglot :
 « Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
 A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »
 — Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
 Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit ;
 Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
 Vous n'en êtes jamais un atome, et de lettres
 Vous n'avez que les trois qui forment le mot : Sot !
 Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
 Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
 Me servir toutes ces folles plaisanteries,
 Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
 De la moitié du commencement d'une, car
 Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
 Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE, voulant emmener le vicomte pétrifié.

Vicomte, laissez donc !

LE VICOMTE, suffoqué.

Ces grands airs arrogants !

¹ H3 ! Regardez, est-ce un nez ? Non pas, c'est quelque navet géant ou bien quelque melon nain. — Ardé, ou plutôt ardez, est la corruption du vieux verbe français *aregarder*, employé d'abord pour regarder.

² Allusion aux vers ridicules de *Pyrame et Thisbé* (1625), tragédie de Théophile de Viau : Le voilà ce poignard qui du sang de son maître — S'est souillé lâchement ! Il en rougit, le traître !

Un hobereau qui... qui... n'a même pas de gants !
Et qui sort sans rubans, sans bouffettes¹, sans ganses² !

CYRANO

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet ;
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.
Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,
Empanaché d'indépendance et de franchise ;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.

LE VICOMTE

Mais, monsieur...

CYRANO

Je n'ai pas de gants?... la belle affaire !
Il m'en restait un seul... d'une très vieille paire !
— Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :
Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un.

LE VICOMTE

Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule !

CYRANO, ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter.

Ah?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule
De Bergerac.

Rires.

LE VICOMTE, exaspéré.

Bouffon !

¹ Nœuds de rubans.

² Ornaments formés d'un cordonnet de soie d'or ou d'argent.

CYRANO, poussant un cri comme lorsqu'on est saisi d'une crampe.

Ay ! ..

LE VICOMTE, qui remontait, se retournant.

Qu'est-ce encor qu'il dit ?

CYRANO, avec des grimaces de douleur.

Il faut la remuer car elle s'engourdit...

— Ce que c'est que de la laisser inoccupée ! —

Ay !...

LE VICOMTE

Qu'avez-vous ?

CYRANO

J'ai des fourmis dans mon épée !

LE VICOMTE, tirant la sienne.

Soit !

CYRANO

Je vais vous donner un petit coup charmant.

LE VICOMTE, méprisant.

Poète !...

CYRANO

Oui, monsieur, poète ! et tellement,

Qu'en ferraillant je vais — hop ! — à l'improvisade,

Vous composer une ballade.

LE VICOMTE

Une ballade ?

CYRANO

Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, je crois ?

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO, récitant comme une leçon.

La ballade, donc, se compose de trois

Couplets de huit vers...

LE VICOMTE, piétinant.

Oh !

CYRANO, continuant.

Et d'un envoi de quatre...

LE VICOMTE

Vous...

CYRANO

Je vais tout ensemble en faire une et me battre,
Et vous toucher, monsieur, au dernier vers.

LE VICOMTE

Non !

CYRANO

Non ?

Déclamant.

« *Ballade du duel qu'en l'hôtel bourguignon
Monsieur de Bergerac eut avec un bëlître !* »

LE VICOMTE

Qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plait ?

CYRANO

C'est le titre.

LA SALLE, surexcitée au plus haut point.

Place ! — Très amusant ! — Rangez-vous ! — Pas de bruits !

Tableau. Cercle de curieux au parterre, les marquis et les officiers mêlés aux bourgeois et aux gens du peuple ; les pages grimpés sur des épaules pour mieux voir. Toutes les femmes debout dans les loges. A droite, Guiche et ses gentilshommes. A gauche, le Bret, Ragueneau, Cuigy, etc.

CYRANO, fermant une seconde les yeux.

Attendez !... je choisis mes rimes... Là, j'y suis,

Il fait ce qu'il dit à mesure.

*Je jette avec grâce mon feutre,
Je fais lentement l'abandon
Du grand nanteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon ;
Élégant comme Céladon¹,
Agile comme Scaramouche²,
Je vous prévien, cher Mirmydon³,
Qu'à la fin de l'envoi je touche !*

Premiers engagements de fer.

¹ Nom d'un personnage du roman pastoral *L'Astrée* de d'Urfé (1568-1625).

² Personnage bouffon de l'ancienne comédie italienne.

³ Ironiquement petit jeune homme.

*Vous auriez bien dû rester neutre ;
Où vais-je vous larder, dindon ?...
Dans le flanc, sur votre maheutre ?...
Au cœur, sous votre bleu cordon ? ..
— Les coquilles tintent, ding-don !
Ma pointe voltige : une mouche !
Décidément... c'est au bedon,
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.*

*Il me manque une rime en eutre...
Vous rompez, plus blanc qu'amidon ?
C'est pour me fournir le mot pleutre !
— Tac ! je pare la pointe dont
Vous espérez me faire don ; —
J'ouvre la ligne, — je la bouche...
Tiens bien ta broche, Laridon !
A la fin de l'envoi, je touche.*

Il annonce l'envoi solennellement.

ENVOI

*Prince, demande à Dieu pardon !
Je quarte du pied, j'escarmouche.
Je coupe, je feinte...*

Se fendant.

Hé ! là donc !

Le vicomte chancelle ; Cyrano salue.

A la fin de l'envoi, je touche.

Acclamations. Applaudissements dans les loges. Des fleurs et des mouchoirs tombent. Les officiers entourent et félicitent Cyrano. Ragueneau danse d'enthousiasme. Le Bret est heureux et navré. Les amis du vicomte le soutiennent et applaudissent.

LA FOULE, en un long cri.

Ah !...

UN CHEVAU-LÉGER

Superbe !

UNE FEMME

Joli !

¹ Nom donné par La Fontaine à un chien qui ne quittait pas la cuisine. Cette expression veut dire cuisinier.

RAGUENEAU

Pharamineux !

UN MARQUIS

Nouveau !

LE BRET

Insensé !

Bousculade autour de Cyrano. On entend.

... Compliments... félicite... bravo...

VOIX DE FEMME

C'est un héros !...

UN MOUSQUETAIRE, s'avancant vivement vers Cyrano, la main tendue.

Monsieur, voulez-vous me permettre ?...

C'est tout à fait très bien, et je crois m'y connaître ;

J'ai du reste exprimé ma joie en trépignant !...

Il s'éloigne.

CYRANO, à Cuigy.

Comment s'appelle donc ce monsieur ?

CUIGY

D'Artagnan.

LE BRET, à Cyrano, lui prenant le bras.

Ça, causons !...

CYRANO

Laisse un peu sortir cette cohue...

A Bellerose.

Je peux rester ?

BELLEROSE, respectueusement.

Mais oui !...

On entend des cris au dehors.

JODELET, qui a regardé.

C'est Montfleury qu'on hue !

BELLEROSE, solennellement.

Sic transit ! !...

Changeant de ton, au portier et au moucheur de chandelles.

Balayez. Fermez. N'éteignez pas.

¹ *Sic transit gloria mundi.* Ainsi passe la gloire du monde.

Nous allons revenir après notre repas,
Répéter pour demain une nouvelle farce.

Jodelet et Bellerose sortent, après de grands saluts à Cyrano.

LE PORTIER, à Cyrano.

Vous ne dînez donc pas ?

CYRANO

Moi ?... Non.

Le portier se retire.

LE BRET, à Cyrano.

Parce que ?

CYRANO, fièrement.

Parce...

Changeant de ton, en voyant que le portier est loin.
Que je n'ai pas d'argent !...

LE BRET, faisant le geste de lancer un sac.

Comment ! le sac d'écus ?...

CYRANO

Pension paternelle, en un jour, tu vécus !

LE BRET

Pour vivre tout un mois, alors ?...

CYRANO

Rien ne me reste.

LE BRET

Jeter ce sac, quelle sottise !

CYRANO

Mais quel geste !...

LA DISTRIBUTRICE, toussant derrière son petit comptoir
Hum !...

Cyrano et Le Bret se retournent. Elle s'avance intimidée.

Monsieur... Vous savoir jeûner... le cœur me fend...

Montrant le buffet.

J'ai là tout ce qu'il faut...

Avec élan.

Prenez !

CYRANO, se découvrant.

Ma chère enfant,
Encor que mon orgueil de Gascon m'interdise
D'accepter de vos doigts la moindre friandise,
J'ai trop peur qu'un refus ne vous soit un chagrin,
Et j'accepterai donc...

Il va au buffet et choisit.

Oh ! peu de chose ! — un grain
De ce raisin...

Elle veut lui donner la grappe, il cueille un grain.

Un seul !... ce verre d'eau...

Elle veut y verser du vin, il l'arrête.
limpide !

— Et la moitié d'un macaron !

Il rend l'autre moitié.

LE BRET

Mais c'est stupide !

LA DISTRIBUTRICK

Oh ! quelque chose encor !

CYRANO

Oui. La main à baiser.

Il baise, comme la main d'une princesse, la main qu'elle lui tend.

LA DISTRIBUTRICE

Merci, monsieur.

Révérence.

Bonsoir.

Elle sort.

L'Aiglon ¹.

A C T E V

Scène V.

Le fils de Napoléon I^{er}, le roi de Rome, est élevé et presque tenu en captivité à la cour d'Autriche chez son grand-père maternel, l'empereur Franz. sous le titre de duc de Reichstadt. Metternich, qui craint toujours une restauration napoléonienne, a essayé d'en faire un prince autrichien, mais il n'a pu tuer en lui le souvenir de l'empereur : l'Aiglon a appris en secret l'histoire de son père

¹ Extrait de *L'Aiglon*, drame en six actes en vers (1900). — Cet acte a une allure vraiment shakespearienne.

et pense sans cesse à l'aigle. Un complot noué par des Français s'est formé à la cour pour faire évader le duc et l'emmener à Paris où le peuple est prêt, croit-on, à se soulever en sa faveur. L'âme de la conspiration est Flambeau, un vieux grognard de l'armée napoléonienne, engagé à la cour comme laquais, sous un faux nom. Le rendez-vous des conjurés est dans la plaine de Wagram; c'est là que le duc doit trouver des chevaux pour fuir. Un scrupule de ce dernier fait échouer le plan; la police autrichienne le surprend avec ses compagnons. Flambeau, pour éviter d'être fusillé, s'est frappé d'un coup de poignard : il va mourir. L'Aiglon, après avoir éloigné ses partisans et les policiers, reste seul avec le vieux soldat pour l'assister dans son agonie.

LE DUC, FLAMBEAU

FLAMBEAU, se soulevant sur les poignets.

C'est drôle tout de même, — ici — sur cette terre,
Où je me suis déjà fait tuer pour le père,
De venir retomber pour le fils aujourd'hui !

LE DUC, agenouillé près de lui, avec désespoir,

Non ! ce n'est pas pour moi que tu meurs, c'est pour lui !
Pas pour moi ! pas pour moi ! je n'en vaud pas la peine !

FLAMBEAU, avec égarement.

Pour lui !

LE DUC, vivement.

Mais oui, pour lui !

Et dans une brusque inspiration.

C'est Wagram, cette plaine !

Il lui crie tout bas.

Wagram !

FLAMBEAU, rouvrant des yeux vagues.

Wagram !

LE DUC, d'une voix pressante, — essayant de ramener dans le passé cette
âme qui vacille.

Vois-tu Wagram ?... Reconnais-tu

La plaine, la colline et le clocher pointu ?

FLAMBEAU

Oui.

LE DUC

Sens-tu, sous ton corps, la terre qui tressaille ?
C'est le champ de bataille !... Entends-tu la bataille ?

FLAMBEAU, dont les yeux se réveillent.

La bataille !...

LE DUC

Entends-tu ces confuses rumeurs ?

FLAMBEAU, se cramponnant à cette belle illusion.

Oui... oui... c'est à Wagram, n'est-ce pas, que je meurs ?

LE DUC

Vois-tu passer, traînant son cavalier par terre,
Ce cheval schabraqué d'une peau de panthère ?

Il se lève et, debout maintenant, il raconte à Flambeau couché dans l'herbe.

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel.
Davoust¹ s'est élancé pour tourner Neusiedel.
L'Empereur a levé sa petite lunette.
On vient de te blesser d'un coup de baïonnette.
Je t'ai transporté là sur ce talus, et j'ai...

FLAMBEAU

Est-ce que les chasseurs à cheval ont chargé ?

LE DUC, montrant du doigt de lointains brouillards.

Tout ce bleu qui du blanc des baudriers se raye,
Ce sont les tirailleurs, là-bas !

FLAMBEAU, avec un faible sourire.

Général Reille.

LE DUC, ayant l'air de suivre la bataille.

Mais l'Empereur devrait envoyer Oudinot !
Mais il laisse enfoncer sa gauche !

FLAMBEAU, clignant de l'œil.

Ah ! le finaud !

LE DUC

On se bat ! on se bat ! Macdonald se dépêche,
Et Masséna blessé passe dans sa calèche !

FLAMBEAU

Si l'archiduc s'étend sur sa droite, il se perd !

LE DUC, criant.

Tout va bien.

FLAMBEAU, vivement.

On se bat ?

¹ Ce nom et les suivants sont ceux de généraux français ou autrichiens.

LE DUC, avec une fièvre croissante.

Le prince d'Auersperg
Est pris par les lanciers polonais de la garde !

FLAMBEAU, essayant de se soulever.

Et l'Empereur ? que fait l'Empereur ?

LE DUC

Il regarde.

FLAMBEAU, soulevé sur les poignets.

L'archiduc se prend-il au piège du Petit ?

LE DUC

Tu vois, cette poussière, au loin, c'est Nansouty !

FLAMBEAU, avidement.

L'archiduc étend-il l'aile de son armée ?

LE DUC

Tu vois, c'est Lauriston, là-bas, cette fumée !

FLAMBEAU, haletant.

Et l'archiduc ?... que fait l'archiduc ?... le vois-tu ?

LE DUC

L'archiduc élargit son aile !

FLAMBEAU

Il est foutu ¹ !

Il retombe.

LE DUC, avec ivresse.

Cent canons au galop !

FLAMBEAU, se débattant sur le sol.

Je meurs !... J'étouffe !... A boire !

— Et... que fait... l'Empereur ?

LE DUC

Un geste.

FLAMBEAU, fermant doucement les yeux.

La victoire.

Silence.

¹ Populaire, pour perdu.

LE DUC

Entends-tu ces confuses rumeurs ?

FLAMBEAU, se cramponnant à cette belle illusion.

Oui... oui... c'est à Wagram, n'est-ce pas, que je meurs ?

LE DUC

Vois-tu passer, traînant son cavalier par terre,
Ce cheval schabraqué d'une peau de panthère ?

Il se lève et, debout maintenant, il raconte à Flambeau couché dans l'herbe.

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel.
Davoust¹ s'est élancé pour tourner Neusiedel.
L'Empereur a levé sa petite lunette.
On vient de te blesser d'un coup de baïonnette.
Je t'ai transporté là sur ce talus, et j'ai...

FLAMBEAU

Est-ce que les chasseurs à cheval ont chargé ?

LE DUC, montrant du doigt de lointains brouillards.

Tout ce bleu qui du blanc des baudriers se raye,
Ce sont les tirailleurs, là-bas !

FLAMBEAU, avec un faible sourire.

Général Reille.

LE DUC, ayant l'air de suivre la bataille.

Mais l'Empereur devrait envoyer Oudinot !
Mais il laisse enfoncer sa gauche !

FLAMBEAU, clignant de l'œil.

Ah ! le finaud !

LE DUC

On se bat ! on se bat ! Macdonald se dépêche,
Et Masséna blessé passe dans sa calèche !

FLAMBEAU

Si l'archiduc s'étend sur sa droite, il se perd !

LE DUC, criant.

Tout va bien.

FLAMBEAU, vivement.

On se bat ?

¹ Ce nom et les suivants sont ceux de généraux français ou autrichiens.

LE DUC, avec une fièvre croissante.

Le prince d'Auersperg
Est pris par les lanciers polonais de la garde !

FLAMBEAU, essayant de se soulever.

Et l'Empereur ? que fait l'Empereur ?

LE DUC

Il regarde.

FLAMBEAU, soulevé sur les poignets.

L'archiduc se prend-il au piège du Petit ?

LE DUC

Tu vois, cette poussière, au loin, c'est Nansouty !

FLAMBEAU, avidement.

L'archiduc étend-il l'aile de son armée ?

LE DUC

Tu vois, c'est Lauriston, là-bas, cette fumée !

FLAMBEAU, haletant.

Et l'archiduc ?... que fait l'archiduc ?... le vois-tu ?

LE DUC

L'archiduc élargit son aile !

FLAMBEAU

Il est foutu¹ !

Il retombe.

LE DUC, avec ivresse.

Cent canons au galop !

FLAMBEAU, se débattant sur le sol.

Je meurs !... J'étouffe !... A boire !

— Et... que fait... l'Empereur ?

LE DUC

Un geste.

FLAMBEAU, fermant doucement les yeux.

La victoire.

Silence.

¹ Populaire. pour perdu.

LE DUC

Flambeau !...

Silence. Puis le râle de Flambeau s'élève. Le duc regarde autour de lui avec effroi. Il se voit seul dans cette immense plaine avec ce mourant. Il frissonne, il recule un peu.

Mais ce soldat couché là, maintenant,
Me fait peur ! — Eh bien ! quoi ! ça n'a rien d'étonnant
Qu'un grenadier français dans cette herbe s'endorme,
— Et cette herbe connaît déjà cet uniforme !

Il se penche sur Flambeau en lui criant.

Oui, la victoire !... Au bout des fusils, les shakos !

FLAMBEAU, dans son râle.

A boire !

DES VOIX, dans le vent.

A boire !... A boire !...

LE DUC, tressaillant.

Oh ! — Quels sont ces échos ?

UNE VOIX, très loin.

A boire !

LE DUC, essuyant une sueur à son front.

Dieu !

FLAMBEAU, d'une voix rauque.

Je meurs !

DES VOIX, de tous côtés, dans la plaine.

Je meurs... Je meurs...

LE DUC, avec épouvante.

Son râle

Se multiplie au loin...

UNE VOIX, se perdant.

Je meurs...

LE DUC

Sous le ciel pâle !...

Ah ! je comprends !... Le cri de cet homme qui meurt
Fut pour ce val qui sait tous les râles par cœur,
Comme le premier vers d'une chanson connue,
Et quand l'homme se tait, la plaine continue !

LA PLAINE, au loin

Ah!... ah!...

LE DUC

Ah! je comprends!... plainte, râle, sanglot.
C'est Wagram, maintenant, qui se souvient tout haut!

LA PLAINE, longuement.

Ah!...

LE DUC, regardant Flambeau, qui s'est raidi dans l'herbe.

Il ne bouge plus!...

Avec terreur.

Il faut que je m'en aille!

Il a vraiment trop l'air tué dans la bataille!...

Sans le quitter des yeux, il s'éloigne, à reculons, en murmurant.

Ce devait être tout à fait comme cela!

— Cet habit bleu... ce sang...

Et tout d'un coup il prend la fuite. Mais il s'arrête, comme si le soldat mort
était encore devant lui.

Un autre...

Il veut s'enfuir d'un autre côté, mais il recule encore en criant.

Un autre, là!...

Une troisième fois il est arrêté.

Là...

Il regarde autour de lui.

Partout, s'allongeant, les mêmes formes bleues...

Il en meurt!...

Reculant toujours comme devant un flot qui monte, il s'est réfugié au sommet
du tertre d'où il découvre toute la plaine.

Il en meurt ainsi pendant des lieues!...

TOUTE LA PLAINE

Je meurs... Je meurs... Je meurs...

LE DUC

Ah! nous nous figurions

Que la vague immobile et lourde des sillons

Ne laissait rien flotter! Mais les plaines racontent,

Et la terre, ce soir, a des morts qui remontent!

LA TERRE, sourdement.

Ah!...

Un murmure de voix indistinctes grossit, se rapproche dans les herbes mys-
térieusement agitées.

LE DUC, grelottant la fièvre.

Et que disent-ils, dans cette ombre, en rampant ?

UNE VOIX, dans les hautes herbes.

Mon front saigne !

UNE AUTRE

Ma jambe est morte !

UNE AUTRE

Mon bras pend !

UNE AUTRE, plus oppressée.

J'étouffe sous le tas !

LE DUC, avec horreur.

C'est le champ de bataille !

Je l'ai voulu, — c'est lui !

Les voix montent et se précisent. On entend un grouillement sinistre ; des plaintes, des râles, des imprécations.

UNE VOIX

De l'eau sur mon entaille !

UNE AUTRE

Regarde, et dis-moi donc ce que j'ai de cassé !

UNE AUTRE

Ne me laissez donc pas crever dans le fossé !

LE DUC

Ah ! des buissons de bras se crispent sur la plaine !

Il veut marcher.

Et je foule un gazon d'épaulettes de laine !

UN CRI, à droite.

A moi !

LE DUC, chancelant.

J'ai glissé sur un boudrier de cuir !...

Il va vers la gauche, faisant à chaque instant le mouvement d'enjamber.

UNE VOIX, à gauche.

Dragon ! tends-moi les mains !

UNE AUTRE, répondant froidement.

Je n'en ai plus.

LE DUC, éperdu.

Où fuir ?

UNE VOIX, mourante, tout près.

A boire!...

CRI AU LOIN

Les corbeaux !

LE DUC

Oh ! c'est épouvantable !

Oh ! les soldats de bois alignés sur ma table !

L'OMBRE, LE VENT, LES BROUSSAILLES

Oh!...

LE DUC, avec désespoir.

Spectres chainarrés de blessures, vos yeux
M'épouvantent ! — Du moins, vous êtes glorieux !
Vous portez de ces noms dont la patrie est fière !

A l'un de ceux qu'il croit voir.

Comment t'appelles-tu ?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC, à un autre.

Toi ?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi ?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, fiévreusement, à d'autres.

Et toi ?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC

Et toi ?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi, dont les pieds nus
Saignent sans cesse ?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, pleurant.

O noms, noms inconnus !
O pauvres noms obscurs des ouvriers de gloire !

UNE PLAINTÉ, derrière lui.

Soulève-moi la tête avec mon sac !

UNE VOIX, mourante.

A boire !

LE CHAMP DE BATAILLE, dans un râle fait de milliers de râles.

Ah!...

TUMULTE DE VOIX

Les chevaux m'ont piétiné sous leurs sabots !
— Je meurs ! — Je vais mourir ! — Au secours !

CRI AU LOIN

Les corbeaux !

UNE VOIX, ralante et gouailleuse.

Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! mon compte, tu le règles !

CRIS AU LOIN

Les corbeaux !... les corbeaux !...

LE DUC

Hélas ! où sont les aigles ?

DIALOGUE DANS LE VENT

De l'eau — Mais c'est du sang, le ruisseau ! — Donne-m'en !
J'ai soif !

CRIS DE TOUS LES CÔTÉS

J'ai mal ! Je meurs ! — Aï !

UNE VIEILLE VOIX ENROUÉE

Sacrénom !

UNE JEUNE VOIX

Maman !

LE DUC, immobile, glacé. — deux filets de sang lui coulent des lèvres.

Ah!...

UN GÉMISSEMENT SUR LA ROUTE

Par pitié! le coup de grâce, dans l'oreille!

LE DUC

Ah! je comprends pourquoi la nuit je me réveille!...

UN RALE DANS L'HERBE

Mais ces cheveu-légers sont d'ignobles tueurs!

LE DUC

Pourquoi d'horribles toux me mettent en sueurs!...

UN CRI DANS UN BUISSON

Oh! ma jambe est trop lourde! il faut qu'on me l'arrache!

LE DUC

Et je sais ce que c'est que le sang que je crache!

TOUTE LA PLAINE, hurlant de douleur.

Ah!... ah!...

Dans les ombres blémissements qui précèdent l'aube, au grondement d'un orage lointain, sous des nuages bas et noirs qui courent, tout prend une forme frayante; des panaches ondulent dans les blés, les talus se hérissent de colbacks fantastiques, un grand coup de vent fait faire aux buissons des gestes inquiétants.

LE DUC

... Et tous ces bras! tous ces bras que je vois!

Tous ces poignets sans mains, toutes ces mains sans doigts!

Monstrueuse moisson qu'un large vent qui passe

Semble coucher vers moi pour me maudire!...

Et défaillant, jetant en avant des mains suppliantes.

Grâce!

Grâce, vieux cuirassier qui tends en gémissant

D'atroces gants crispins aux manchettes de sang!

Grâce, pauvre petit voltigeur de la Garde,

Qui lèves lentement cette face hagarde!

— Ne me regardez pas avec ces yeux! — Pourquoi

Rampez-vous, tout d'un coup, en silence, vers moi?

Dieu! vous voulez crier quelque chose, il me semble!...

Pourquoi reprenez-vous haleine tous ensemble?

Pourquoi vous ouvrez-vous, bouches pleines d'horreur?

Et courbé par l'épouvante, voulant fuir, ne pas entendre...
 Quoi ? Qu'allez-vous crier ? Quoi ?

TOUTES LES VOIX

Vive l'Empereur !

LE DUC, tombant à genoux.

Ah ! oui ! c'est le pardon à cause de la gloire !

Il dit doucement et tristement à la plaine :

Merci.

Et se relevant.

Mais j'ai compris. Je suis expiatoire.
 Tout n'était pas payé. Je complète le prix.
 Oui, je devais venir dans ce champ. J'ai compris.
 Il fallait qu'au-dessus de ces morts je devinsse
 Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince,
 Qui renonçant, priant, demandant à souffrir,
 S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir !
 Et lorsque entre le ciel et le champ de bataille,
 Là, de toute mon âme et de toute ma taille,
 Je me dresse, je sens que je monte, je sens
 Qu'exhalant ses brouillards comme un énorme encens
 Toute la plaine monte afin de mieux me tendre
 Au grand ciel apaisé qui commence à descendre,
 Et je sens qu'il est juste et providentiel
 Que le champ de bataille ainsi me tende au ciel,
 Et m'offre, pour pouvoir, après cet offertoire,
 Porter plus purement son titre de victoire !

Il se dresse en haut du tertre, tout petit dans l'immense plaine, et se détache
 chant les bras en croix, sur le ciel.

— Prends-moi ! prends-moi, Wagram ! et rançon de jadis.
 Fils qui s'offre en échange, hélas, de tant de fils,
 Au-dessus de la brume effrayante où tu bouges,
 Elève-moi, tout blanc, Wagram, dans tes mains rouges !
 Il le fant, je le sais, je le sens, je le veux,
 Puisqu'un souffle a passé ce soir dans mes cheveux,
 Puisque par des frissons mon âme est avertie,
 Et puisque mon costume est blanc comme une hostie !

Il murmure comme si «quelqu'un» seulement devait l'entendre.

Père ! à tant de malheur que peut-on reprocher ?

Chut !... J'ajoute tout bas Schœnbrunn à ton rocher !...

Il reste un moment les yeux fermés, et dit :
... C'est fait !...

L'aube commence à poindre... Il reprend d'une voix forte :

Mais à l'instant où l'aiglon se résigne
A la mort innocente et ployante d'un cygne,
Comme cloué dans l'ombre à quelque haut portail,
Il devient le sublime et doux épouvantail
Qui chasse les corbeaux, et ramène les aigles !
Vous n'avez plus le droit de crier, champs de seigles !
Plus d'affreux rampements sur ces bas arbrisseaux :
J'ai nettoyé le vent et lavé les ruisseaux !
Il ne doit plus rester, plaine, dans tes rafales,
Que les bruits de la Gloire et les voix triomphales !

Tout se dore. Le vent chante.

Où ! j'ai bien mérité d'entendre maintenant
Ce qui fut gémissant devenir claironnant !

De vagues trompettes sonnent. Une rumeur fière s'élève. Les voix, qui gémissaient tout à l'heure, lancent maintenant des appels, des ordres ardents.

De voir ce qui traînait de triste au ras des chaumes
S'enlever tout d'un coup en galops de fantômes !

Des brumes qui s'envolent semblent galoper. On entend un bruit de chevauchée.

LES VOIX, au loin.

En avant !

LE DUC

Maintenant le côté glorieux !
La poudre que la charge, en passant, jette aux yeux !

LES VOIX

Chargez !

D'invisibles tambours battent des charges.

LE DUC

Les rires fous des grands hussards farouches !

LES VOIX, poussant des rires épiques.

Ha ! ha !

LE DUC

Et maintenant, ô Déesse aux cent bouches,
Victoire à qui je viens d'arracher tes bâillons,
Chante dans le lointain...

LES VOIX, au loin, dans une « Marseillaise » de rêve.

... Formez vos bataillons!...

LE DUC

La gloire!...

Le soleil va paraître. Les nuages sont pleins de pourpres et d'éclairs. Le ciel a l'air d'une Grande Armée.

Oh Dieu! me battre en ce flot qui miroite!..

LES VOIX

Feu! — Colonne en demi-distance sur la droite!

LE DUC

... Me battre en ce tumulte auquel tu commandas,
O mon père!...

Dans le bruit de bataille qui s'éloigne, on entend très loin, entre deux batteries de tambours, une voix métallique et hautaine.

LA VOIX

Officiers... Sous-officiers... Soldats...

LE DUC, en délire, tirant son sabre.

Oui! je me bats!... — Fifre, tu ris! — Drapeau, tu claques!
— Baïonnette au canon! — Sus aux blanches casaques!

Et tandis que les fanfares de rêve s'éloignent et se perdent vers la gauche, dans le vent qui les balaye, tout d'un coup, à droite, une fanfare réelle éclate et c'est brusque comme un réveil, le contraste, avec les furieux airs français qui s'envolent parmi les dernières ombres, d'une molle marche de Schubert autrichienne et dansante, qui arrive dans le rose du matin.

LE DUC, qui s'est retourné en tressaillant.

Qu'est-ce qui vient de blanc, là, dans le jour levant?
Mais c'est l'infanterie autrichienne!

Hors de lui, entraînant d'imaginaires grenadiers.

En avant!

Les ennemis! — Qu'on les enfonce! — Qu'on y entre!
Suivez-moi! Nous allons leur passer sur le ventre!

Le sabre haut, il se rue sur les premiers rangs d'un régiment autrichien qui paraît sur la route.

UN OFFICIER, se jetant sur lui et l'arrêtant.

Prince! Que faites-vous? C'est votre régiment!

LE DUC, réveillé, avec un cri terrible.

Ah ! c'est mon ?...

Il regarde autour de lui. Le soleil s'est levé. Tout a repris un air naturel. De tant de morts il ne reste que Flambeau. Le duc est au milieu d'une grande plaine calme et souriante. Des soldats blancs défilent devant lui. Il voit son destin, l'accepte ; le bras levé pour charger s'abaisse lentement, le poing rejoint la hanche, le sabre prend la position réglementaire, et, raide comme un automate, le duc, d'une voix machinale, d'une voix qui n'est plus que celle d'un colonel autrichien :

Halte ! — Front ! — A droite... alignement !...

Le commandement s'éloigne, répété par les officiers. — Et le rideau tombe pendant que l'exercice commence.

(Euvres à lire d'Edmond Rostand (Eug. Fasquelle, éditeur, Paris) : *Les Romanesques* (1894) ; *La Princesse lointaine* (1895) ; *La Samaritaine* (1896) ; *Cyrano de Bergerac* (1897) ; *L'Aiglon* (1900). — Critiques à consulter : Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1895, 1896, 1898) ; Henry Fouquier, *Feuilleton du Figaro*, 6 avril 1895, 29 décembre 1897 et 16 mars 1900 ; Francisque Sarcey, *Feuilleton du Temps*, 3 janvier 1898 ; E. Faguet, *Journal des Débats*, 3 janvier 1898 et mars 1900 ; A. Sabatier, *Journal de Genève*, du 6 février 1898 ; A. Filon, *De Dumas à Rostand* (1898) ; Gustave Larroumet, *Le Temps*, du 16 mars 1900 ; Jules Carrara, *Gazette de Lausanne*, du 22 mars 1900 ; Ernest Tissot, *Semaine littéraire*, 24 et 31 août 1901 ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

VII

Symbolistes, décadents, vers-libristes.

On désigne sous ces trois vocables, de sens hétérogènes, tous les poètes qui, depuis Verlaine, ont réagi contre la poésie parnassienne et romantique. Comme dans toutes les écoles, il y a dans ce groupe très étendu des écrivains absolument dissemblables. En les réunissant, la classification a envisagé plutôt leurs caractères négatifs que les qualités positives qui les distinguent. La plupart d'entre eux ont cependant quelques traits communs et des liens de parenté intellectuelle ; tous furent des révolutionnaires plus ou moins hardis qui tentèrent de transformer la poésie française. La révolution poétique, d'après eux, devait porter sur le fond et sur la forme. Pour le fond, les novateurs, dégoûtés du naturalisme triomphant, voulurent rétablir *l'idée* dans la poésie en ayant recours au

symbole. Cet élément n'était pas nouveau en français ; sans remonter aux poèmes du moyen âge, au Roman du Renard, à certains romans de la Table-Ronde et au Roman de la Rose où l'emploi du symbole est permanent, au XIX^e siècle, Victor Hugo, Baudelaire, Alfred de Vigny, Sully Prudhomme l'avaient beaucoup employé ; mais les symbolistes en firent, eux, le centre de leur art, tout en lui donnant une forme différente. L'analyse philosophique des parnassiens leur paraissait usée, ils y substituèrent la synthèse poétique. La réalité les choquait ; ils eurent recours à l'abstraction et au rêve. Il leur parut qu'au lieu d'*exprimer*, la poésie devait plutôt *suggérer* ; de là les profondes modifications qu'ils firent subir à la langue poétique. Celle-ci avait été, jusqu'alors, d'une grande précision ; ils la rendirent imprécise, vague, flottante pour la rapprocher de la musique. Tout ce qui était net et accusé fut proscrit par eux ; ils recherchèrent avant tout la nuance. Malheureusement la plupart des novateurs poussèrent ces principes, d'ailleurs excellents en partie, jusqu'aux dernières limites de l'absurde. Sous prétexte de profondeur symbolique, ils tombèrent, comme Mallarmé, dans la charade ou le logogriphe poétiques, ils déformèrent à plaisir le sens des mots et firent une langue hermétique et sybilline. Dans leur rage de musique et d'harmonie imitative, quelques-uns trouvèrent les correspondances les plus inattendues entre les arts : se basant sur le phénomène exceptionnel de l'audition colorée, Arthur Rimbaud découvrit la couleur des voyelles ; René Ghil inventa l'instrumentation poétique, où chaque consonne est assimilée à un instrument, l'ensemble des lettres formant un orchestre. Ces ridicules exagérations aboutirent à la recherche effrénée des effets, à la préciosité la plus grotesque ; et, par une curieuse contradiction, les symbolistes, après avoir émis la prétention de restaurer *l'idée*, aboutirent à faire du *mot*, du verbiage sans pensée, le fond même de leurs œuvres. Un très grand nombre de ces écrivains ont l'air d'avoir transcrit, dans un état de demihallucination, sans les associations d'idées qui les relie, des fragments de rêves incohérents ou des divagations de malade. Chez quelques-uns, cependant, l'emploi du symbolisme suggestif produit des effets poétiques, d'une intensité profonde. Par le fait même que le poète ne nous enferme pas, comme les romantiques ou les parnassiens, dans les limites logiques d'une idée définie et précisée, il éveille en nous un flux de rêverie qui décuple la force de son œuvre. Par tout ce que nous ajoutons à celle-ci, nous devenons alors les collaborateurs permanents de l'écrivain. Sa poésie s'achève en quelque sorte dans notre âme. Et cela est vraiment

très original, étant donné surtout la nature du français, si fortement influencé par des siècles d'art classique.

A un art si complètement novateur, il fallait aussi une métrique nouvelle. Continuant l'œuvre de Victor Hugo, Verlaine modifia la prosodie admise, il rétablit l'impair et usa fréquemment des vers de 5, 7, 9 et 11 syllabes; il restaura l'hiatus qu'avaient employé avec raison les anciens poètes; il usa de la césure avec une grande liberté et modifia très heureusement l'emploi de la rime. Ses successeurs poussèrent plus loin sa réforme, ils allèrent jusqu'au vers libre, désigné par eux sous le nom de *vers polymorphe*. La *polymorphie* consiste à faire des vers de mesures inégales, passant par toutes les *polypodies* connues et inconnues, allant d'un pied à quatorze pieds, car les novateurs ont créé le tétradécamètre. Dans ces vers la rime n'existe plus qu'à l'état de vestige plus ou moins fréquent, on en est revenu à l'assonance des poètes des XI^e et XII^e siècles: parfois l'assonance elle-même disparaît pour faire place aux vers blancs, de sorte que le morceau de poésie se distingue à peine de la prose harmonieuse, d'autant plus que, la régularité dans le rythme étant supprimée, l'élément musical, qui est l'essentiel du vers, a disparu avec elle. On peut s'amuser à faire des laisses rythmiques, suivant les principes nouveaux, en découpant adroitement des pages de Chateaubriand ou de Zola, par exemple.

A l'heure actuelle, le symbolisme proprement dit est épuisé, la décadence est enterrée sous les décombres de ses monuments de préciosité et de névrose; le vers-librisme lutte encore. Les poètes les plus intelligents de l'heure actuelle, ceux qui s'intitulent *naturalistes*, répudient le symbole, les fictions, les légendes et veulent retourner à la nature, à la vie, aux sentiments vrais; mais ils tiennent à employer le vers libre. Nul ne sait ce qui sortira du mouvement qu'ils ont créé. Leur tentative choque toutes les idées reçues et déconcerte toutes nos habitudes. On aurait tort cependant de proclamer *a priori* qu'ils font une œuvre impossible ou stérile. D'abord, la langue du vers n'est pas plus fixée définitivement que la langue de la prose; depuis le XI^e siècle elle a constamment évolué et tout indique qu'elle évoluera forcément encore. Les nouveaux poètes ont d'ailleurs un idéal qui n'est pas à dédaigner; ils veulent créer une forme poétique moins mécanique, plus fluide et plus musicale que celle des derniers parnassiens. Comme Claude Monet et les impressionnistes qui fixèrent sur leurs toiles les ondulations les plus fugitives de la lumière et du plein-air, ils veulent rendre tous les frissons, toutes les nuances des impressions

poétiques. Ils y ont en partie réussi ; il y a certainement dans leurs vers plus de musique, plus d'harmonie que dans ceux d'autrefois ; mais très souvent le vers libre n'est qu'un groupement de mots absolument arbitraire, que l'auteur seul trouve musical. Il n'est donc pas possible de dire aujourd'hui ce qui sortira du vers-librisme ; quoi qu'il en soit, plusieurs des réformes accomplies par lui resteront acquises.

En résumé, l'immense effort fait par l'école tricéphale que nous étudions n'a pas donné tous les résultats attendus ; il n'a pas été perdu cependant pour la poésie française ; les symbolistes ont rétabli le culte de l'idéalisme oublié, les décadents, malgré leurs ridicules exagérations, ont développé le sens de la nuance poétique, et les vers-libristes ont perfectionné, en l'assouplissant, l'instrument métrique de la France.

Pour étudier le mouvement symboliste et vers-libriste, très intéressant à connaître, même dans ses exagérations et ses folies, consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888) ; Jean Moréas, *Les premières armes du symbolisme* (1889) ; Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* (1889) ; G. Vanor, *L'art symbolique* (1889) ; Jules Lemaitre, *Les contemporains* (1889) ; Maurice Spronck, *Les artistes littéraires* (1889) ; Ferdinand Brunetière, *Nouvelles questions de critique* (1890) ; *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle* (1893) ; Mathias Morhardt, *Les symboliques, Nouvelle revue*, 15 février 1892 ; Robert de Souza, *Le rythme poétique* (1892) ; Gustave Kuhn, *Préface des premiers poèmes* (1897) ; Adolphe Boschet, *La crise poétique* (1897) ; E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine* (1897) ; Henry Bérauger, *Recueil des Recueils*, 1^{er} juin 1897 ; René Doumic, *La question du vers libre, Revue des deux mondes*, 15 juillet 1897 ; Jules Guillaume, *Les vers français et les prosodies modernes* (1898) ; Remy de Gourmont, *Le livre des Masques* ; Van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1880-1900) ; J. Beaujon, *L'école symboliste* (1900) ; Adolphe Boschet, *Réforme de la prosodie, Revue de Paris*, 15 août 1901. Consulter aussi les collections suivantes, organes des Jeunes : *La Revue blanche, L'Ermitage, Le Mercure de France*.

PAUL VERLAINE

Né à Metz en 1844, mort à Paris en 1896.

La tyrannie des classifications à la mode est souvent étrange : Paul Verlaine passe généralement pour avoir créé le symbolisme et cependant il n'a que très rarement employé le symbole dans ses œuvres. Une hirondelle ne fait pas le printemps ; deux ou trois pièces de sens hermétique ou abscons ne sauraient faire un poète symboliste. En réalité, Paul Verlaine est un lyrique décadent qui a chanté son amour sans s'inquiéter de synthèse poétique et bien loin des rêves de la fiction et de la légende. Sa vie, qui nous fait comprendre ses œuvres, fut

celle d'un bohème détraqué, à la fois sensuel et mystique. Après avoir terminé ses études dans un lycée, il fréquenta quelque temps le Parnasse auquel le rattachent ses premiers vers. Il se maria en 1870 à la sœur du compositeur de Sivry et les vers qu'il écrivit alors nous le montrent comme le plus exquis des fiancés. Mais la Commune arrive; le poète, grâce à Raoul Rigault, est nommé secrétaire de la presse; les mauvais jours vont commencer pour lui. Pour éviter une condamnation après la chute de la Commune, il s'enfuit en Belgique avec son jeune ami Arthur Rimbaud, et là il commence à descendre les cercles effrayants du vice et de la misère. Sa mère et sa femme, par un dévouement admirable, le ramènent un moment au bien, mais ses passions mauvaises le ressaisissent. Un jour, dans un accès de colère féroce, il essaye de tuer Arthur Rimbaud; il est condamné à la prison. Quand il en sort, il n'est plus le même; il se repent de ses fautes, il a honte de ses vices; il revient aux croyances religieuses de son enfance. Il est sauvé sans doute? Non, le vice le tient et, désormais, il vivra ballotté entre la croyance la plus ingénue et la débauche la plus vulgaire. Dans ses dernières années, malade, usé, avili, il passe sa vie dans un café hanté par les bohèmes ou dans la salle d'un hôpital. Son existence fait songer à celle de Villon. Paul Verlaine ressemble lui-même au poète du XV^e siècle, mais il en diffère par un point: s'attendant à être pendu, Villon fait un retour sur lui-même et demande à ses « frères humains » de prier Dieu pour lui; Verlaine, avant de mourir, prépare un volume posthume de bases invectives, dont le fiel aigri coulera sur presque tous ceux qu'il a connus. Ce fut en somme un pauvre hère, mais littérairement il eut du génie, comme Musset et comme Heine auxquels il ressemble par plus d'un trait. Avec une âme de primitif pleine de naïveté et de rudesse, il avait une sensibilité exquise et raffinée. Cette nature contrastée lui a permis d'exprimer des impressions poétiques que personne avant lui n'avait éprouvées. Dans son œuvre étrange, il a dit avec une sincérité sans égale, ses nobles aspirations, ses chutes, ses repentirs, mettant à nu son âme, étalant ses vices, montrant même ses pires laideurs. Une partie de ses vers est illisible; mais ce qu'on en peut lire est exquis. Il manquait à la poésie française d'être suggestive et pénétrante, comme la musique, Verlaine a réalisé ce progrès. De ses vers se dégage un flot subtil de douce harmonie, qui circule autour de l'âme, l'enveloppe la pénètre et l'enivre d'une caresse, douce comme celle d'une aimée.

Chanson d'automne ¹.

Les sanglots longs
Des violons

¹ Extrait des *Poèmes saturniens* (1866). Quand il composa ce recueil, le poète était encore un disciple de Leconte de Lisle, mais déjà, sous le parnassien perçait le lyrique décadent, comme on peut le voir dans cette pièce si touchante et si musicale.

De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;
Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Crépuscule du soir mystique ¹.

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeot et tremble à l'ardent horizon
De l'Espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
— Dahlia, lys, tulipe et renoncule —
S'élançe autour d'un treillis, et circule
Parmi la malade exhalaïson
De parfums lourds et chauds, dont le poison
— Dahlia, lys, tulipe et renoncule —
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle dans une immense pâmoïson
Le Souvenir avec le Crépuscule.

Consolatrice ².

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain
Vos chères mains furent mes guides.

¹ Extrait des *Poèmes saturniens*. C'est une des rares pièces où Verlaine a fait du symbolisme. Le sens de ces vers est un peu difficile à trouver ; en revanche, l'harmonie en est délicieuse. L'imprécision même de cette rêverie mystique rend parfaitement le charme troublant du crépuscule.

² Extrait de *La Bonne Chanson* (1870). — Ces vers, sans titre dans le recueil, furent inspirés par la femme du poète. C'était avant la chute où sombra sa dignité et sa joie.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur ;
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,
Nous a réunis dans la joie.

Il pleure dans mon cœur ¹.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoëure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

Les faux beaux jours ².

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant. .

¹ Extrait des *Romances sans paroles* (1874). — Le malheur définitif n'a pas encore frappé le poète et pourtant il le sent venir, il a le pressentiment de sa profonde misère morale.

² Extrait de *Sagesse* (1880). Les années noires sont venues, le poète a été durement châtié ; il s'est repenti, il a prié Dieu, mais il a peur de retourner à ses vices ; la douleur, la foi et le repentir vont chanter un moment dans son âme.

Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

Oh ! pâlis, et va-t-en, lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
Oh ! va prier contre l'orage, va prier.

Ecoutez la chanson... ¹

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère !) ¹
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne,
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,

¹ Extrait de *Sagesse*. — Cette pièce, si touchante comme sentiment, est un remarquable morceau de poésie toute en rimes féminines. Verlaine a tiré de merveilleux effets de cette forme de vers.

Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste!

Elle est en peine et de passage
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!...
Ecoutez la chanson bien sage.

Les mains ¹.

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si cher, peine très bonne,
Rêves bénits, mains consacrées,
O ces mains, ses mains vénérées.
Faites le geste qui pardonne !

¹ Extrait de *Sagesse*. Sous cette forme symbolique, le poète chante ici l'affection perdue de sa femme, dont il voudrait obtenir le pardon.

Aux pieds du Christ¹.

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence.
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

¹ Extrait de *Sagesse*. — Le malheureux poète est tombé terrassé par le repentir, mais le Consolateur suprême lui est apparu et de son cœur blessé s'échappent, haletantes comme des sanglots, ces litanies douloureuses. La pièce n'a pas dû être dans le recueil.

Voici mes yeux, lumineaires d'erreur,
 Pour être éteints aux pleurs de la prière,
 Voici mes yeux, lumineaires d'erreur.

Hélas ! Vous, Dieu d'offrande et de pardon,
 Quel est le puits de mon ingratitude,
 Hélas ! Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
 Hélas ! ce noir abîme de mon crime,
 Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
 Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
 Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
 Et que je suis plus pauvre que personne,
 Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Dialogue mystique¹.

Seigneur, j'ai peur, mon âme en moi tressaille toute.
 Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment ?
 Moi, ceci, me ferai-je, ô mon Dieu, votre amant,
 O Justice que la vertu des bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte
 Où mon cœur creusait son ensevelissement
 Et que je sens fluer à moi le firmament
 Et je vous dis : De vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
 Cette chair accroupie et cet esprit malade.
 Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
 Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
 La place où reposa la tête de l'apôtre ?

¹ Ces vers, sans titre dans le recueil, sont aussi extraits de *Sagesse*. Ils sont d'une sincérité et d'une élévation rares. — Jules Lemaitre, analysant les sentiments mystiques qui sont exprimés dans *Sagesse*, fait remarquer que Verlaine est le seul poète vraiment catholique de la France.

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui.
 Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
 De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
 Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
 L'humiliation d'une brave franchise.
 Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
 Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table,
 Et je t'y bénirai d'un repas délectable
 Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
 Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
 Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce mystère
 D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
 Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
 Pour y participer au Vin qui désaltère.

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
 Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
 Qu'il te soit accordé dans l'exil de la terre,
 D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence.
 D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
 Enfin, de devenir un peu semblable à moi,

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
 Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
 Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
 Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
 Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
 La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
 Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
 Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
 Et que sonnent les angelus roses et noirs,
 En attendant l'assomption dans ma lumière,
 L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
 La musique de mes louanges à jamais,
 Et l'extase perpétuelle et la science,
 Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
 De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes
 D'une joie extraordinaire : votre voix
 Me fait comme du bien et du mal à la fois,
 Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
 D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
 Des anges bleus et blancs portés sur des pavots,
 Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes,

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
 Je suis inligne, mais je sais votre clémence.
 Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
 Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
 Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela !

Art poétique ¹.

De la musique avant toute chose,
 Et pour cela préfère l'Impair
 Plus vague et plus soluble dans l'air.
 Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
 Choisir tes mots sans quelque méprise :

¹ Extrait de *Jadis et naguère* (1884). Verlaine n'a formulé qu'assez tard ces préceptes qui sont devenus la poésie de la nouvelle école. Longtemps il ignora lui-même la révolution qu'il avait opérée.

Rien de plus cher que la chanson grise
 Où l'Indécis au Précis se joint.
 C'est des beaux yeux derrière des voiles,
 C'est le grand jour tremblant de midi,
 C'est, par un ciel d'automne attiédi,
 Le bleu fouillis des claires étoiles !
 Car nous voulons la Nuance encor,
 Pas la Couleur, rien que la nuance !
 Oh ! la nuance seule fiancée
 Le rêve au rêve et la flûte au cor !
 Fuis du plus loin la Pointe assassine,
 L'Esprit cruel et le rire impur,
 Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
 Et tout cet ail de basse cuisine !
 Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
 Tu feras bien, en train d'énergie.
 De rendre un peu la Rime assagie,
 Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'ou ?
 O qui dira les torts de la Rime !
 Quel enfant sourd ou quel nègre fou
 Nous a forgé ce bijou d'un sou
 Qui sonne creux et faux sous la lime ?
 De la musique encore et toujours !
 Que ton vers soit la chose envolée.
 Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
 Vers d'autres cieux à d'autres amours.
 Que ton vers soit la bonne aventure
 Eparses au vent crispé du matin
 Qui va fleurant la menthe et le thym...
 Et tout le reste est littérature.

L'ami perdu ¹.

Cette adoption de toi pour mon enfant
 Puisque l'on m'avait volé mon fils réel,

¹ Extrait de : *Amour* (1888). — Dans cette pièce, Verlaine fait allusion à Arthur Rimbaud et à l'amitié malade qui fut l'une des causes de sa chute. Nous la donnons surtout parce qu'elle est un curieux spécimen de vers impairs, un des rythmes préférés du poète.

Elle n'était pas dans les conseils du ciel,
Je me le suis dit en pleurant bien souvent ;

Je me le suis dit toujours devant ta tombe
Noire de fusains, blanche de marguerites,
Elle fut sans doute un de ces démerités
Cause de ces maux où voici que je tombe.

Ce fut, je le crains, un faux raisonnement.
A bien réfléchir, je n'avais pas le droit,
Pour me consoler dans mon chemin étroit
De te choisir, même ô si naïvement,

Même, ô pour ce plan d'humble vertu cachée :
Quelques champs autour d'une maison sans faste
Que connaît le pauvre, et sur un bonheur chaste
La grâce de Dieu complaisamment penchée !

Fallait te laisser pauvre et gai dans ton nid,
Ne pas te mêler à mes jeux orageux,
Et souffrir l'exil en proscrit courageux,
L'exil loin du fils né d'un amour béni.

Il me reviendrait, le fils des justes noces,
A l'époque d'être au moment d'être homme,
Quand il comprendrait, quand il sentirait comme
Son père endura de sottises féroces !

Cette adoption fut le fruit défendu ;
J'aurais dû passer dans l'odeur et le frais
De l'arbre et du fruit sans m'arrêter auprès.
Le ciel m'a puni... J'aurais dû, j'aurais dû !

Œuvres à lire de Paul Verlaine (Vanier, éditeur, Paris) : *Poèmes saturniens* (1866) ; *La bonne chanson* (1870) ; *Romances sans paroles* (1874) ; *Sagesse* (1880) ; *Amour* (1888) ; *Bonheur* (1891). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888) ; Byvanek, *Un Hollandais à Paris en 1891* ; Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (1895) ; Ch. Morice, *Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre* (1896) ; Gaspard Vallette, *Semaine littéraire de Genève*, 18 janvier 1896 ; Fernand Gregh, *Revue de Paris*, 1^{er} février 1896 ; Paterné Berrichon, *Revue Blanche*, 15 février 1896 ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1896) ; Emile Verhaeren, *Revue Blanche*, T. XII (1897) ; Victor Charbonnel, *Les mystiques dans la littérature présente* (1898).

STÉPHANE MALLARMÉ

Né à Paris en 1842, mort à Valcenis en 1898.

Quand Verlaine mourut, les Jeunes, qui ont la prétention de former le *Tout-Paris* esthétique, proclamèrent Stéphane Mallarmé *prince des poètes*. Voilà un prince qui ne régnera jamais au pays de la Clarté, et parmi les féaux sujets, rangés sous sa bannière symboliste, il y en a bien peu certainement qui peuvent se vanter de le comprendre. Cet écrivain éminemment abscons est l'homme des symboles ; la réalité sensible n'est pour lui qu'une série de signes extérieurs qu'il transpose dans son art avec une inlassable patience. Platonicien convaincu, il pense que la nature est une création de notre esprit. Partant de cette idée, la fonction de la poésie lui paraît être de *créer* une vie supérieure de rêve, accessible aux seules âmes éprises d'idéal et capables de l'effort nécessaire. Quand Mallarmé écrit, il poursuit son rêve intérieur dont il note les phases en de vagues traductions sans liaisons logiques ; nous sommes censés suivre en nous ce qui se passe en son âme. Au-dessus de la réalité vulgaire, le prince des poètes crée une autre réalité meilleure ; malheureusement sa langue est d'une telle obscurité que la céphalalgie nous gagne à vouloir saisir le sens de cette suprême réalité incohérente. Les critiques de la jeune-école louent vivement le poète de cette herméticité et s'extasiaient devant ses rébus symbolistes. D'après eux, pour être vraiment belle, la poésie ne doit être ouverte qu'à quelques initiés qui recréent en eux les émotions à demi exprimées du poète. Quelquefois celui-ci se plaît à donner plusieurs sens superposés à ses vers, de sorte qu'on n'est même pas sûr d'arriver à atteindre la vraie création symboliste ; qu'importe ? Pourquoi attacher tant d'importance à l'élément intellectuel de la poésie ; il suffit que celle-ci soit une pure musique, qu'elle suggère de vagues émotions, même sans rien exprimer du tout. Ces choses-là ont été gravement écrites par des gens qui ne sont pas les premiers venus... O Boileau, éminent apôtre de la Raison, qu'eût pensé votre grande âme ?...

Apparition ¹.

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.

¹ Ces vers et les suivants sont extraits du recueil intitulé *Vers et prose, morceaux choisis* (1893). — Avant d'être le prince des poètes sybillins, Mallarmé fut un parnassien remarquable. On pourra voir dans cette pièce vraiment exquise quelle perte fit la littérature française le jour où il eut la malencontreuse idée de *créer* pour nous une *réalité supérieure*, au lieu de continuer à écrire des vers délicats et compréhensibles.

— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Les fenêtres.

Las du triste hôpital et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
Le moribond, parfois, redresse son vieux dos,
Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller
Les poils blancs et les os de sa maigre figure
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,
Et sa bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
Une peau virginale et de jadis ! encrasse
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.
Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,
Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !
Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
 D'où l'on tourne le dos à la vie, et, béni,
 Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
 Que dore la main chaste de l'Infini,

Je me mire et me vois ange ! et je meurs. et j'aime
 — Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
 A renaitre. portant mon rêve en diadème,
 Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise
 Vient m'écorcher parfois jusqu'en cet abri sûr,
 Et le vomissement impur de la Bêtise
 Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
 D'enfoncer le cristal par le monstre insulté,
 Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume
 — Au risque de tomber pendant l'éternité ?

L'Azur ¹.

De l'éternel Azur la sereine ironie
 Accable, belle indolemment comme les fleurs,
 Le poète impuissant qui maudit son génie
 A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je la sens qui regarde
 Avec l'intensité d'un remords atterrant
 Mon âme vide. Où fuir ? et quelle nuit hagarde
 Jeter. lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez, versez vos cendres monotones
 Avec de longs haillons de brume dans les cieux
 Que noiera le marais livide des automnes
 Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
 En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
 Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
 Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées
 Fument, et que de suie une errante prison

¹ Cette pièce étrange peut donner une idée de la seconde manière de l'auteur.

Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
 Le soleil se mourant, jaunâtre, à l'horizon !
 — Le ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô Matière.
 L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché
 A ce martyr qui vient partager la litière
 Où le bétail heureux des hommes est couché,
 Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
 Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
 N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
 Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...
 En vain l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
 Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
 Nous faire peur avec sa victoire méchante,
 Et du métal vivant sort en bleus angélus !
 Il roule par la brume, ancien et traverse
 Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
 Où fuir, dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !

Sonnet¹.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
 Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
 Ce lac dur oublié que hante sous le givre
 Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !
 Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui,
 Magnifique mais qui sans espoir se délivre
 Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
 Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

¹ Voici un spécimen typique de poésie symboliste; nous le donnons à titre de curiosité et *comme un bel exemple à ne pas suivre*. Il paraît que ce logogriphe a un sens, d'après M. de Wyzewa; le voici : « Un cygne se lamente à la surface d'un lac dont les eaux sont gelées éternellement. Il aurait pu jadis, chanter, — créer — une autre région : là, il aurait vécu, abrité des hivers stériles et de l'ennui. Hélas ! il est aujourd'hui devenu l'esclave de ce monde glacé. Son aile est attachée à la surface du lac éternellement. Eternellement ? Ne peut-elle s'arracher en ce jour nouvel et vivace de la science regagnée ? Mais son col secoue vainement cette blanche agonie; vainement il a nié l'espace qui le tient, et qu'il sait avoir créé. L'habitude cruelle le rive au sol : il peut mépriser cette vision de malheur : toujours, désormais, il devra la subir. » Quand on publiera les œuvres complètes de Mallarmé, il faudra évidemment charger Teodor de Wyzewa d'en faire une traduction *ad usum populi*.

Tout son col secouera cette blanche agonie
 Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
 Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.
 Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
 Il s'immobilise au songe froid de mépris
 Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Œuvres à lire de Mallarmé (Perrin et C^{ie}, éditeurs, Paris; F. Rops, Bruxelles): *Poésies complètes, 1^{er} cahier; Vers et prose, morceaux choisis* (1893); *Poésies* (1899). — Critiques à consulter: Catulle Mendès. *La légende du Parnasse contemporain* (1884); Byvanck. *Un Hollandais à Paris en 1891*; Teodor de Wyzewa. *Nos maîtres* (1895); Jules Lemaitre, *Les Contemporains* (1896); Gaston Deschamps. *La vie et les livres* (1898); Henri de Régnier. *Revue de Paris*, 1^{er} octobre 1898.

HENRI DE RÉGNIER

Né à Honfleur en 1861.

C'est l'écrivain le plus remarquable de l'école symboliste. Et d'abord il possède la première qualité du poète: il est inspiré. Ce n'est pas pour cacher les pauvretés de son âme ou par simple snobisme qu'il use du symbole; cette manière de concevoir les thèmes poétiques est chez lui en quelque sorte fonctionnelle: il voit ainsi la nature, la vie et le monde de la pensée. Son second mérite est d'être clair. Les créations de son esprit ont souvent l'imprécis du rêve; elles flottent devant nos yeux comme un beau nuage changeant où notre regard perçoit de caressants et fugitifs mirages, mais sa forme est nette, précise, compréhensive dans sa riche complexité poétique. C'est chez lui surtout que se produit, par suggestion symboliste, cette collaboration du poète et du lecteur, dont nous avons parlé plus haut et qui nous semble si heureuse. A la fois très noble et très délicat, Henri de Régnier connaît les musiques berceuses qui charment l'âme, les fleurs de songe dont le parfum endort le noir souci, les visions de pénombre mystérieuse, si douces à celui qui *pense au delà*. Et sa poésie n'est jamais banale. C'est une gerbe de fleurs rares et délicates, aux parfums pénétrants, un échin de perles précieuses aux doux reflets.

Sonnets¹.

I

J'avais marché longtemps, et dans la nuit venu,
 Je sentais défaillir mes rêves du matin;
 Ne m'as-tu pas mené vers le Palais lointain
 Dont l'enchantement dort au fond de l'avenue,
 Sous la lune qui veille unique et singulière
 Sur l'assoupissement des jardins d'autrefois
 Où se dressent, avec des clochettes aux toits,
 Dans les massifs fleuris, pagodes et volière?

¹ Extrait des *Sites* (1887).

Les beaux oiseaux pourprés dorment sur leurs perchoirs,
 Les poissons d'or font ombre au fond des réservoirs,
 Et les jets d'eau baissés expirent en murmures ;

Ton pas est un frisson de robe sur les mousses,
 Et tu m'as pris les mains entre tes deux mains douces
 Qui savent le secret des secrètes serrures.

II

Nous irons vers la vigne éternelle et féconde
 En grappes, pour y vendanger le Vin d'oubli ;
 Le soir n'a plus de pourpre et l'aurore a pâli,
 Et la promesse ment aux lèvres du Vieux Monde ;

Nous irons vers la rive où triomphe un décor
 D'étangs muets et de sites en somnolence,
 Où vers une mer morte un fleuve de silence
 Bifurque son delta parmi les sables d'or ;

Toi, la Vivante ! et la diseuse de paroles,
 Tu voulus m'enchatner aux nœuds des vignes folles.
 J'ai brisé le lien de fleurs du bracelet.

Hors le tien, tout amour, ô Mort, est dérisoire
 Pour qui sait le pays mystique et violet
 Où se dresse vers l'autre azur la Tour d'Ivoire.

En allant vers la ville¹...

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
 Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
 En allant vers la ville où le pavé des places
 Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
 Nous avons rencontré les filles de la plaine
 Qui s'en venaient à la fontaine,
 Qui s'en venaient à perdre haleine,
 Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes,
 Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces,
 Oh ! si douces avec leurs yeux de bonne route
 Et si tendres avec leurs voix de colombes indicafrices !
 Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,
 Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.

¹ Extrait des *Poèmes anciens et romanesques* (1890).

Les ballerines ont croisé nos chemins
 Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins
 Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...
 Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses
 Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées,
 O cloches d'allégresse au silence des places,
 Les cloches tremblent comme des fleurs balancées !
 Nos espoirs entreront par les portes ouvertes
 En vols de papillons légers aux vastes ailes,
 Avec les hirondelles
 Qui s'en viennent inertes,
 Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
 Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs
 Nos espoirs volèteront en ombres joyeuses
 Comme des pétales de fleurs merveilleuses
 Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

Les Pèlerins¹.

Là-bas, en le recul profond du crépuscule,
 La Ville est violette de brume, décor
 De mystère, de silence et de crépuscule,
 Evanoui parmi de l'ombre en un peu d'or,
 Qui s'efface aux dômes de cendre et d'hyacinthe.
 Et la Ville en le soir est grave et presque sainte.
 Très doux et leurs pieds nus sur les chemins déserts,
 Très lents et leurs pieds nus aux cailloux meurtriers,
 Les pèlerins vont deux à deux appariés
 Comme les hâleurs noirs le long des fleuves clairs.
 Leur dextre est prompte aux hauts saluts qui font fleurir
 Aux cœurs bons le désir de partir avec eux
 Vers quelque sépulcre en la marche d'un Ophyr
 Et vers le carrefour où siège le Lépreux
 Qui tend sa main de plaie à l'étranger qui passe.
 Ils n'ont ni bourdon, ni coquille, ni sandale ;
 Ils ignorent le lieu, le pays et la place
 Et partent sans levier pour disjoindre la dalle
 Et pour guides, hélas ! ni l'Ange, ni l'Etoile.
 En la foi seule, ayant pleuré les agonies,
 La mort du songe et les tristesses infinies,
 Qu'il est beau de marcher ainsi sous les étoiles !

¹ Extrait des *Poèmes anciens et romanesques*.

Les faces¹.

Des faces graves sont au fond de nos Espoirs...
 Graves sous l'or qui les couronne
 De fleurons de flamme et de jaspes noirs,
 Et leur regard évoque un songe où des mains donnent
 La main aux mains sûres et bonnes
 De celui qui les va guider, le bel Espoir,
 Vers nous, pour qu'en nos soirs
 Rayonnent
 Les douces faces à jamais sur nos Espoirs.

Des faces tristes sont au fond de notre joie...
 Pour de guirlandes que s'ornent les cyprès,
 Leur ombre est-elle moins triste sur les prés ?
 Si longtemps que le crépuscule atermoie,
 Ne faut-il pas qu'il choie ?
 La Chimère qui grimpe de ses griffes aux fleurs des soies
 Retombe des plis déchirés,
 Le sourire s'aggrave de soins invétérés
 Et toute douleur larmoie
 Aux faces, hélas, de notre joie.

Des faces pâles sont au fond de nos passés...
 Dans l'ombre
 Où s'annulent des opales dépéries,
 Où s'éteignent des rubis lassés ;
 Des songes pâles errent par la forêt de nos passés
 Et pleurent aux sources tariées
 Qui ne mireraient plus leurs faces effacées,
 Et les soirs aveugles aux pierreries
 Ne savent plus où ont passé
 Les faces pâles de nos passés.

Des faces mortes sont au fond de nos silences...
 De grandes ailes ont plané sur les eaux.
 Le marbre et le basalte et l'ombre et le silence
 Erigent, dans la Nuit, des tombeaux
 Où la face sculptée au fronton du silence
 Eternise sa vigilance

A revoir sa durée aux taciturnes eaux.
 Quels beaux Espoirs dorment au fond de nos silences
 Près des Passés assis au seuil de leurs tombeaux !

Les autres ¹.

Je songe aux autres...
 Qu'est-il advenu de leurs soirs, là-bas, dans l'ombre, là-bas
 Qu'est-il advenu de leurs pas ?
 De sa face hautaine où de son âme haute,
 De l'orgueil d'un ou du rire d'un autre ?
 Où les ont menés le malheur ou la faute ?
 Qu'est-il advenu d'eux, dans leurs soirs, là-bas,
 De leur douleur, de leur tristesse, de la vôtre,
 Vous l'un de ceux-là et vous l'autre,
 Qu'est-il advenu de vos pas ?
 J'entends des flèches dans le vent
 Et des larmes dans le silence,
 Qu'est-il de vos destins dans les couchers en sang ?
 Au fond des mornes ciels de cendres et de vent,
 Votre face s'est-elle vue à la fontaine,
 Eaux sans jouvence,
 Où l'on s'apparait à soi-même.
 On heurte là-bas à des portes
 Et j'entends qu'on mendie au coin des carrefours ;
 Mon soir est inquiet de vos jours ;
 J'entends des voix basses et des voix fortes,
 Celle qui prie et qui gourmande, et tour à tour,
 Comme vivantes et comme mortes
 Au fond des jours.
 A-t-il trouvé la clef, a-t-il ouvert la porte ?
 Joie ou Douleur, qui fut l'hôtesse ?
 S'il est advenu de leurs soirs
 Ce qui advint de leurs espoirs...
 Que la Nuit vienne sur nos soirs !

Refrain ².

Douces pensées !
 Comme la mer chantait, ce soir-là, sur la grève
 Le refrain éternel des heures brèves ?
 Douces pensées,

¹ Extrait de *Tel qu'en songe*.

² Extrait de : *Les Jeux rustiques et divins* (1897).

Pareilles à des algues enlacées,
Algue d'argent souple et bleui,
Algue d'or que le flot verdit,
Double serpent du caducée,
Thyrse d'oubli,
Joie éparse, douleurs passées
En mes pensées.

Celle-là qui sourit est venue,
Sur sa barque de fleurs qui penche,
Des jours lointains de mon enfance ;
Je l'ai connue
Assise jadis à la porte
De la vieille maison ouverte sur la mer ;
Elle m'apporte
Son rire clair...

Le flot roule parmi les algues,
Des conques d'émail et de nacre ;
On y entend toute sa vie,
On y écoute son passé vivant,
Ecume, marée et vent,
Sa joie et sa mélancolie.

Te voici donc, ô songeuse !
Qui t'accoudes en robe pâle ;
Ta barque pleure,
Lentement, sur la mer étale,
De tous ses avirons qui s'égouttent dans l'eau ;
Je t'entendais jadis du fond des soirs d'ennui
Gémir avec le câble et la mâture
Et les grands et calmes oiseaux
Dont l'aile frôle le silence ;
Je t'entends au fond des soirs d'ennui
Pleurer dans l'ombre ou l'Heure a fui.
Avec les ailes du Silence.

Douces pensées,
Murmure du flot sur la grève,
Remous du sable, frissons d'aile,
Pas lointains et voix lointaines,
Arabesques d'algues enlacées,
Sang terrestre qui, de veine en veine,
Coule au granit et le fait chair,

Douces pensées,
Furtives et vaines
Qui chantez de nous dans les choses.
Bercez en moi les conques closes,
Où s'endorment mes heures passées ;
DouceS pensées !

Le roseau¹.

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe hante,
Et tout le pré,
Et les doux saules,
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.
Ceux qui passent l'ont entendu,
Au fond du soir, dans leurs pensées,
Dans le silence ou dans le vent,
Clair ou perdu.
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant au fond d'eux-mêmes,
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.
Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli,
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer un jour
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

(Œuvres à lire de Henri de Régnier (Librairie du *Mercur*e de France, Paris) : *Les lendemains* (1886) ; *Apaisement* (1886) ; *Sites* (1887) ; *Episodes* (1888) ; *Poèmes anciens et romanesques* (1890) ; *Tel qu'en songe* (1892) ; *Aréthuse* (1895) ; *Les jeux rustiques et divins* (1897) ; *Les médailles d'argile* (1900). — Critiques à consulter : Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* (1888) ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1896), et *Le Temps*, 14 mars 1897 ; F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique* ; Edouard Rod, *Le Gaulois*, 28 mai 1897 ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

¹ Extrait des *Jeux rustiques et divins* (1897). — On remarquera quelle harmonie il y a dans ces vers, écrits cependant contre toutes les règles prosodiques traditionnelles.

GUSTAVE KAHN

Né en 1859.

Ce poète passe généralement pour l'inventeur du vers libre. Dans l'école symboliste, il a donc une remarquable originalité, puisqu'il a trouvé ou réalisé, après Verlaine, une nouvelle forme prosodique. Des critiques pointilleux prétendent, il est vrai, qu'il y a mille manières de faire d'exécrables vers et que Gustave Kahn les connaît toutes. Ce jugement est très injuste ; quand l'auteur abandonne le charabia syllabique de Stéphane Mallarmé, il est un poète exquis. Dans ses œuvres, comme dans celles de tous les décadents, il y a un peu trop de licornes, de paons, de cygnes, de glaiveux, de lys, de palais crépusculaires, de landes infrangibles, de rosaces lunaires, de rampes ocellées ; ce sont là jeux de prince symboliste. Cet abus n'empêche pas Gustave Kahn d'être un écrivain très original ; il a une grande puissance d'inspiration et sa langue est riche d'images.

Vers les hâvres¹.

Vers le plein ciel qui se dérobe
 tangué la barque évanescence,
 la barque aux citrines voilures des soirées désespérées
 par les pleurs des vagues et l'ocellure de leurs robes.

Les hâvres exilés de là la haute mer
 les hâvres désirés dès les matins éphémères :
 à quelle ancre fixés les repos de la haute mer.

Et les chevaliers blancs fuyards du marécage
 les yeux vers l'infini du regret primordial
 si calmes d'épuiser dans la coupe éternelle
 le désespoir qui se fixe en perpétuelles ritournelles
 attendent le magique, le soudain cordial
 pour guérir le temps, des âges.

Vers le plein ciel qui se dérobe
 les barques éployées sur la mer
 multiplient les cadences des rames perpétuelles
 vers les hâvres enfuis de là la haute mer.

¹ Extrait des *Palais nomades* (1887). — Nous conservons à ces vers et aux suivants la disposition que leur a donnée l'auteur. Les symbolistes n'emploient pas les majuscules au commencement du vers quand la phrase n'est pas finie. En cela, ils ont raison. En revanche, leur ponctuation est très critiquable.

La rue¹.

La rue comme un regret sans fin s'endort
 et les pas lointains s'en vont comme à regret. —
 Dans l'heure en brume et sans décor
 les âmes tristes prennent le pas plus lent de la douleur et du regret.

Dans les lointains précipités les roues bruissent au plus vite,
 c'est plus de douleur dans un regret sans essor.
 et personne n'est plus qui se souvienne, ni plus vite
 mène une joie de marche vers un divan de meilleur sort.

La rue comme une plainte oscille dans la brume,
 fallotes les lumières en espace, et sur les places
 comme des déserts de cœur s'étendent et regrettent.
 Les pas plus lents se meurent de mémoire et de regret.

Le feu².

Le feu trille ;
 des doigts longs montent comme des vrilles
 subites, en l'air noir ;
 le feu danse,
 dans sa nappe large se creusent comme des anses.
 L'azur et l'or se poursuivent et se terrassent
 dans une course vive.

Le feu rit
 d'un large grésillement dans la poutre qu'il ronge
 longtemps, puis triomphe d'un élan.

Le feu rougeoie,
 fête des feux de joie sur l'amas blanc
 de neige des plaisirs de songe.

Le feu brille, le feu crie
 parmi des débris.
 C'est un collier d'or jeté dans l'air noir.

Le feu siffle.
 les vents l'accompagnent de leurs cymbales.
 Ils viennent en hordes de Tantaies

¹ Extrait des *Chansons d'amant* (1896).

² Extrait du *Livre d'images* (1897). — Dans ce dernier recueil, l'auteur est à peu près sorti du symbolisme proprement dit pour conter des légendes et peindre la nature et la vie.

qui n'emportent des choses qu'une flammèche et un bruit
 Le vent passe et gifle et rien ne détruit.
 Le feu siffle joyeux et grandit
 toujours plus près du ciel, car il monte en forêt
 frondante de fracas,
 et plus près de la terre il s'assied
 abaissant de ses bras les plus durs piliers
 et la voûte sous son doigt craqua.

Le feu s'étire ; c'est un vieux dieu
 qui veut l'autel large et le temple immense
 et veut se réverbérer sur les hauts lieux,
 message de fête, liesse ou transe ;
 quand il crépite seul tout au fond des forêts
 faisant éclater l'arbre de par mille cognées
 et carbonisant le chevreuil,
 personne ne prend le deuil.

Le feu vent l'autel dans la ville, et le râle
 charbonnant dans les capitales
 et ses oiseaux d'or en essaims
 viennent agacer le tocsin
 et fondent les cloches,
 fondent les cloches.

L'espérance aux lourdes galoches
 qui cliquettent sur terre son pas de vieille fatiguée
 ramassera les lourds débris
 pour la fonte,
 pour la fonte.

Comme une serve elle marche courbée
 et se brûle les mains aux décombres
 pour une ombre.
 pour une ombre.

Son sarreau est vieux, sa cornette est laide
 et ses yeux chassieux choient en gouttelettés,
 et voici le seigneur Feu
 qui se pavane,
 qui se pavane
 parmi sa cour de grands serpents
 et de bouffons couronnés d'or
 qui s'avancent en trompétant :

il n'est qu'une gloire au monde
 sautons à la ronde
 sur les toits, les murs, l'église et la maison.
 Vive le feu, vive le feu !

L'image Roland ¹.

C'est ici que le cœur de Roland s'est brisé,
 dit la légende en robe blanche.
 Ici la rivière plonge ses replis clairs.
 parmi les hautes herbes et les frêles roseaux,
 au pied du plus fleuri et feuillu des coteaux,
 et quelques pans de mur sont couronnés d'un lierre
 ombreux et profond, comme si, depuis les âges
 lointains où ces murs cernaient une fraîche église,
 il accumulait là ses vigueurs sombres contre la pierre :
 et c'est parmi le seul frôlis des hirondelles
 au repos tranquille du sol et la lumière
 une paix comme un dimanche au ciel.
 tel que l'humble paysanne, en son labeur, le rêve.

Car Roland n'est pas mort au soir de Roncevaux !
 Mais sauvé du péril par l'aide des saints anges,
 il suivit sa piété, comme les flèches d'argent
 du courant se dirigent vers la mer sans limite.
 Il fut le pèlerin que la forêt abrite
 de son manteau charitable et des réseaux
 touffus de ses sentiers d'asile.
 Il navrait bourreaux et géants,
 puis évitant l'ombre des villes
 s'en allait priant sous l'azur et les branches.

Et les pas de Roland visiteront maintes landes
 et gravirent les glaciers dans l'aurore des cimes
 et redescendirent, glissant aux abîmes
 où le torrent se joue des brindilles des chênes,
 et s'arrêtèrent au seuil candide des ermites
 pour demander la route au vieillard en prière
 jusqu'à ce que son âme fût parée des guirlandes
 de la grâce confuse et de la douce innocence,
 lys et roses des jardins où s'assied Marie.

¹ Extrait du *Livre d'images*. — Voir plus haut *Le Cor*, de Vigny, page 14
 et *La Fille de Roland*, page 46?

Puis perdu dans la foule, auprès du sanctuaire,
 il reçut de l'évêque de Rome le signe
 et la parole qui lavent le pécheur, et qui délient
 sa conscience enchaînée près des crocs des remords ;
 alors il s'en revint beau comme un grand cygne
 et tranquille et blanc, le pas ferme et l'œil doux,
 vers la contrée natale et vers l'amour jaloux
 qu'il retrouvait en lui, pour Hilberte la belle,
 aux yeux berceurs, au corps de pêche et mirabelle.

Las ! les rudes Lorrains, revenus vers le Rhin,
 avaient conté la mort du preux ; la tendre Hilberte
 s'en alla parmi les voiles d'étamine et de pierre
 du cloître, pour prier en pensant à la perte
 éternelle de sa meilleure âme, au val creux
 d'Espagne : et sa vie essoulée
 elle la voulut parmi l'amour divin enlinceulée
 comme une opale tendre en un coffret d'ivoire
 et ses yeux se détournèrent du passé noir.

Et Roland s'en revenait vers ses châteaux
 pour aller réveiller l'apparat des bannières
 et de son cor sonner au manoir où sa belle
 l'attendait, joues d'aurore et cœur lié.
 Il passait seul, encore portant la sombre bure
 près du cloître, sans savoir que ce caveau
 blanc de soleil gardait son âme prisonnière
 des barreaux de son vœu, intangibles et durs.

Or la cloche tintait, frêle comme chant d'alouette
 parmi ce matin tendre aux féeries natales,
 et bientôt s'éleva, parmi les chœurs, une voix,
 la plus triste et dorée de celles qui vers le Roi
 de la Durée s'éveillent aux geôles monacales ;
 une voix d'ambre et d'aube, voix de colombe en quête
 d'un pan d'azur plus frêle et d'une branche plus verte
 parmi la candeur fondante des paradis,
 et cette voix toujours plus haut s'élançait sur les débris
 d'un grand cœur de douleur et d'un corps de héros.
 car Roland, ayant reconnu et compris
 le son de la voix unique,
 la vie le délaça de sa dure tunique

aux pointes intérieures d'acier d'adversité
et Roland gisait ici, le cœur brisé.

Chanson¹.

Voulez-vous un collier d'or ?
J'aime mieux qu'on danse à la ronde —
alors une couronne de bleuets
et un baiser, et un baiser. —
Alors je danserai couronnée,
j'aime mieux les fleurs que l'or
alarinette, alarinette
et puis nous ferons dinette
et notre los sera chanté
par les clochettes des prés.
Voulez-vous un collier d'or ?
j'aime mieux aller à la ville —
ma couronne de bleuets,
un bouquet de roses,
des violettes en bracelet
me feront plus belle que si un beau carrosse
avec quatre chevaux me traînait. —
Allons à la ville, si vous voulez,
mais jamais je n'irai qu'avec un beau bouquet.

Œuvres à lire de Gustave Kahn (Société du Mercure de France, Paris) : *Les Palais nomades* (1887) ; *Domaine de fée* (1895) ; *Limbes de lumière* (1896) ; *Le livre d'images* (1897). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* ; Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure*.

ALBERT SAMAIN

Né à Lille en 1859, mort à Magny-les-Hameaux (Seine) en 1900.

Un élégiaque tendre et délicat, venu un peu tard à la poésie et mort trop tôt sans avoir pu donner sa mesure : tel est ce poète sincère, discret, et finement mélancolique. Il a vécu en plein symbolisme, pourtant il ne se rattache que très indirectement aux poètes de cette école. C'est avant tout, comme Verlaine dont il subit un peu l'influence, un lyrique qui exprime son âme en de subtiles notations, douces comme les demi-teintes d'automne. La poésie contemporaine lui doit quelques-uns de ses vers les plus délicats : il fut vraiment un écrivain d'un charme rare.

Automne².

A pas lents et suivis du chien de la maison,
Nous refaisons la route à présent trop connue.

¹ Extrait du *Livre d'images*.

² Extrait de : *Au Jardin de l'Infante* (1893).

Un pâle automne saigne au fond de l'avenue,
 Et des femmes en deuil passent à l'horizon.
 Comme dans un préau d'hospice ou de prison,
 L'air est calme et d'une tristesse contenue :
 Et chaque feuille d'or tombe, l'heure venue,
 Ainsi qu'un souvenir, lente, sur le gazon.

Le Silence entre nous marche... Cœurs de mensonges,
 Chacun, las du voyage, et moi, par d'autres songes
 Réve égoïstement de retourner au port.

Mais les bois ont, ce soir, tant de mélancolie,
 Que notre cœur s'émeut à son tour et s'oublie
 A parler du passé, sous le ciel qui s'endort,
 Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort.

Élégie ¹.

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
 Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
 Le signe essentiel hors du temps se dégage,
 Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.
 C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
 La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
 Déserte, se recule en un vague lointain
 Et prend cette douceur des anciennes estampes.
 Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
 Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
 Le ciel se décolore et c'est un charme unique
 Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts.
 Je resterais ainsi des heures, des années,
 Sans épuiser jamais la douceur de sentir
 Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
 Comme morte parmi les lumières fanées.
 C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
 La halte au bord du puits, le repos dans les roses ;
 Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
 Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.
 Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
 Pour que son souvenir comme un parfum séché,
 Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
 Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Extrait de : *Au Jardin de l'Infante.*

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
 Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
 Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
 Ma sœur, n'entends-tu pas quelque chose mourir !...
 Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure.
 Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs ;
 Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs.
 Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.
 C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous ;
 Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
 Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
 Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

Œuvres à lire (Société du Mercure de France, éditeur) ; *Au Jardin de l'Enfance* (1893) ; *Aux flancs du vase* (1898) ; *Le Chariot d'or* (1901). — Critiques à consulter : Pierre Quillard, *Mercury de France* (octobre 1893) ; François Coppée, *Mon Franc parler*, 2^{me} série (1894) ; E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine* (1897) ; Gaston Deschamps, *Le Temps* (24 octobre 1897) ; W. Tompson, *Freisch Portraits* (1900) ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

FERNAND GREGH

Né à Paris en 1873.

Bien qu'il ait subi aussi l'influence du symbolisme, Fernand Gregh est surtout un des meilleurs disciples de Verlaine, dont il a le verbe troublant, l'art des notations subtiles et des nuances adoucies. C'est le premier poète, à tendances modernistes, qui ait été couronné par l'Académie française, restée très rebelle aux innovations prosodiques. Ce succès a eu de très heureux résultats : dans sa dernière œuvre, le jeune écrivain s'est révélé comme un lyrique profond et touchant, dont on peut beaucoup attendre.

Le parc¹.

La Maison de l'Enfance au lointain du passé
 Se dresse et me sourit blanche parmi les arbres,
 Et je revois au parc, dès le seuil dépassé,
 L'allée où nous rêvions le soir, couple enlacé,
 Sous le geste immobile et pâle des grands marbres.
 Je revois le jet d'eau bordé de grands iris
 Qu'Avril faisait rêver en fleurs mauves et graves,
 Courbés sur l'onde ; ainsi les rêves de jadis
 Se mirent sur mon âme, iris bleus ou purs lys,
 Mais y cherchent en vain leurs corolles suaves...

¹ Ces vers et les suivants sont extraits de *La Maison de l'Enfance* (1897). quelques-unes des pièces sont de 1892.

Je revois le bassin verdi de mousses d'eau
 Qui s'ouvraient comme un clair et fragile rideau
 Au choc des cailloux blancs que nous jetions dans l'onde
 Pour voir fuir, à travers les forêts de roseau,
 Les grands poissons d'argent dans la vasque profonde ;

La pelouse où les fleurs en Mai poussaient par gerbes,
 Mêlant au clair pavot la jaune renoncule,
 Et dont le vent berçait les longues houles d'herbes,
 Souffle frais du matin, brise du crépuscule,
 Sans trêve, en un remous onduleux qui circule.

Je revois, dans les houx, héros humiliés,
 Dieux de jadis gisant plus que morts, oubliés,
 Les marbres dont la tête a roulé sur les dalles,
 Les nymphes se baissant pour nouer leurs sandales
 Que dès longtemps le vent a fait choir de leurs pieds.

Et surtout, au détour verdoyant d'une tente,
 Emergeant de sa gaine de marbre, un vieux Faune
 Qui, solitaire, au gré d'une ivresse dansante
 Promenait ses doigts vifs sur une flûte absente
 Pour charmer les échos lointains dans le bois jaune...

Cloches d'automne ¹.

Des cloches, de lointaines cloches,
 Dans le grand crépuscule immobile d'Automne
 Eveillent un frisson sonore et monotone.

Des cloches, de lointaines cloches,
 Bercent sur l'horizon leur plainte qui s'étonne,
 Baissant sou-lain la voix comme pour des reproches.

Souviens-toi des matins où chantaient les clochers,
 Et des longs soirs d'Octobre assoupis de langueur
 Où le vent, qui fait les feuilles se détacher
 Avec des bruits pareils au battement d'un cœur,
 Soudain apporte en le silence un chant de cloches...
 Souviens-toi de ces jours si lointains et si proches
 Où l'espoir te berçait de mystérieux chants,
 Quand s'épandaient, comme des larmes retenues,
 Les voix des cloches claires ou sombres comme les nues
 Qui versent le soleil et l'ombre sur les champs...

¹ C'est une des pièces où le poète a le plus usé des innovations des vers-
 libristes.

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
 Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
 Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
 Ma sœur, n'entends-tu pas quelque chose mourir!...
 Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure.
 Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs ;
 Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs.
 Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.
 C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous ;
 Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
 Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
 Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

Œuvres à lire (Société du Mercure de France, éditeur) ; *Au Jardin de l'Infante* (1893) ; *Aux flancs du vase* (1898) ; *Le Chariot d'or* (1901). — Critiques à consulter : Pierre Quillard, *Mercury de France* (octobre 1893) ; François Coppée, *Mon Franc parler*, 2^{me} série (1894) ; E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine* (1897) ; Gaston Deschamps, *Le Temps* (24 octobre 1897) ; W. Tompson, *French Portraits* (1900) ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

FERNAND GREGH

Né à Paris en 1873.

Bien qu'il ait subi aussi l'influence du symbolisme, Fernand Gregh est surtout un des meilleurs disciples de Verlaine, dont il a le verbe troublant, l'art des notations subtiles et des nuances adoucies. C'est le premier poète, à tendances modernistes, qui ait été couronné par l'Académie française, restée très rebelle aux innovations prosodiques. Ce succès a eu de très heureux résultats : dans sa dernière œuvre, le jeune écrivain s'est révélé comme un lyrique profond et touchant, dont on peut beaucoup attendre.

Le parc¹.

La Maison de l'Enfance au lointain du passé
 Se dresse et me sourit blanche parmi les arbres,
 Et je revois au parc, dès le seuil dépassé,
 L'allée où nous rêvions le soir, couple enlacé,
 Sous le geste immobile et pâle des grands marbres.
 Je revois le jet d'eau bordé de grands iris
 Qu'Avril faisait rêver en fleurs mauves et graves,
 Courbés sur l'onde ; ainsi les rêves de jadis
 Se mirent sur mon âme, iris bleus ou purs lys,
 Mais y cherchent en vain leurs corolles suaves...

¹ Ces vers et les suivants sont extraits de *La Maison de l'Enfance* (1897). quelques-unes des pièces sont de 1892.

Je revois le bassin verdi de mousses d'eau
 Qui s'ouvraient comme un clair et fragile rideau
 Au choc des cailloux blancs que nous jetions dans l'onde
 Pour voir fuir, à travers les forêts de roseau,
 Les grands poissons d'argent dans la vasque profonde ;

La pelouse où les fleurs en Mai poussaient par gerbes,
 Mêlant au clair pavot la jaune renoncule,
 Et dont le vent berçait les longues houles d'herbes,
 Souffle frais du matin, brise du crépuscule,
 Sans trêve, en un remous onduleux qui circule.

Je revois, dans les houx, héros humiliés,
 Dieux de jadis gisant plus que morts, oubliés,
 Les marbres dont la tête a roulé sur les dalles,
 Les nymphes se baissant pour nouer leurs sandales
 Que dès longtemps le vent a fait choir de leurs pieds.

Et surtout, au détour verdoyant d'une tente,
 Emergeant de sa gaine de marbre, un vieux Faune
 Qui, solitaire, au gré d'une ivresse dansante
 Promenait ses doigts vifs sur une flûte absente
 Pour charmer les échos lointains dans le bois jaune...

Cloches d'automne ¹.

Des cloches, de lointaines cloches,
 Dans le grand crépuscule immobile d'Automne
 Éveillent un frisson sonore et monotone.

Des cloches, de lointaines cloches,
 Bercent sur l'horizon leur plainte qui s'étonne,
 Baissant soudain la voix comme pour des reproches.

Souviens-toi des matins où chantaient les clochers,
 Et des longs soirs d'Octobre assoupis de langueur
 Où le vent, qui fait les feuilles se détacher
 Avec des bruits pareils au battement d'un cœur,
 Soudain apporte en le silence un chant de cloches...
 Souviens-toi de ces jours si lointains et si proches
 Où l'espoir te berçait de mystérieux chants,
 Quand s'épandaient, comme des larmes retenues,
 Les voix des cloches claires ou sombres comme les nues
 Qui versent le soleil et l'ombre sur les champs...

¹ C'est une des pièces où le poète a le plus usé des innovations des vers-
 libristes.

Souviens-toi, souviens-toi des matins de dimanche
Où ton âme était grave et fière et toute blanche...

Les clochers bourdonnaient comme un essaim d'abeilles,
Et les cloches comme une plainte qui s'éveille
Et s'endort et renaît plus forte, sursautaient,
Et se lamentaient doucement, et sanglotaient...
Et leurs voix sur les vents passaient comme de grandes ondes
Qui noyaient les forêts profondes
Et caressaient les plus secrètes fleurs,
Et comme des flots chargés de sanglots allaient se briser
Par les hameaux en joie et les champs apaisés
Aux grèves murmurantes de tous les cœurs..,

Ces jours si lointains et si proches,
Ces jours qu'ont évoqués les cloches
Du fond du passé sombre où s'endorment les jours,
Ces jours si lointains et si proches
Ont-ils fui pour toujours !

O passé ! Souvenir doux-amer ! ô regret !
Reviendrez-vous, matins des divines tristesses !
Le chant a-t-il menti des cloches prophétesses ?
L'espoir qui me parlait en leur voix fut-il vrai ?

Ou bien, comme ce soir en écoutant les cloches
Dois-je pleurer toujours,
En écoutant chanter, longs sanglots, doux reproches,
Au fond des soirs, du fond des jours,
Les cloches incertaines,
Les cloches
Lointaines...

Menuet ¹.

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

¹ Cette pièce est un chef-d'œuvre de mélancolie douce et tendre ; comme certaines délicieuses romances du siècle passé, elle évoque le monde charmant que peignit Watteau et dont Marivaux nous a donné la psychologie pénétrante.

Chansons frêles du clavecin,
 Notes grêles, fuyant essaim
 Qui s'efface,
 Vous êtes un pastel d'antan
 Qui s'anime, rit un instant,
 Et s'efface,
 O chants troublés de pleurs secrets,
 Chagrins qui s'ignorent, les vrais.
 Pudeur tendre,
 Sanglots que l'on cache au départ,
 Et qui n'osent s'avouer, par
 Orgueil tendre.

Ah ! comme vous broyez les cœurs
 De vos airs charmants et moqueurs
 Et si tristes !
 Menuets à peine entendus,
 Sanglots légers, rires fondus,
 Baisers tristes !..

Appareillage.

Le flot clapote, un homme auprès de nous chantonne ;
 Des voiles passent comme un vol d'oiseaux blessés.
 O phare ! ô port ! demain nous vous aurons laissés
 Derrière nous, fuyant sous la mer qui moutonne...

Vois déjà près du môle, au soleil froid d'automne,
 Notre vaisseau halé par les haleurs lassés ;
 Ils tirent pas à pas, et leurs chants cadencés
 Font un thrène d'adieux lointain et monotone...

Car tout déjà parle d'adieux ! Des matelots
 Dans les vergues, bercés sur le péril des flots,
 Hissent la voile avec un cri mélancolique ;

Et triste comme les adieux, de toute part
 Flotte dans l'air humide et le soleil oblique
 Le vent qui gonflera nos voiles, au départ !

Le chemin de vie.

Je sens sourdre à mon front des sueurs d'agonie,
 Et je n'ai fait pourtant qu'un pas dans mon chemin ;
 Je vais en tâtonnant et je cherche une main...
 Qui voudra me guider sur la route infinie ?

Les cailloux, autrefois, poussés d'un pied alerte,
Et qui, dans les lilas et les fleurs d'églantiers,
Ruisselaient en chantant aux pentes des sentiers,
Voici qu'en les heurtant je lute et je m'arrête...

Je suis seul, et pourtant on marche quelque part.
Je frôle à chaque pas de grandes fleurs qui tremblent..
Comme la route est sombre au lointain; il me semble
Qu'un grand soleil pourtant rayonnait au départ.

Je ne sais plus; je sens s'aggraver peu à peu
L'invisible fardeau qui charge mes épaules.
Atteindrai-je du moins là-bas le Vallon bleu
Où je pourrais dormir près du lac, sous les saules ?

Au départ, ce fut comme un éblouissement.
La route miroitait toute blanche de poudre,
Et nous sommes partis en nous serrant les coudes,
Et défiant le sort et riant follement !

Sans que j'aie un instant pu voir mes compagnons
Ne plus mettre leurs pas familiers dans ma voie,
Je me suis trouvé seul au chemin qui poudroie...
Mais pour les appeler encor je sais leurs noms.

Il y avait là-bas, au départ, dans l'aurore,
Le fol Espoir, le Rêve au front pur et joyeux,
Et le Désir avec sa flamme dans les yeux,
Et l'Amour au doux rire et le Plaisir encore.

Mes amis autrefois m'ont dit en souriant
Qu'ils voulaient me conduire aux Iles Fortunées...
Peut-être l'atteindrai-je en marchant des années
Le mirage apparu dans l'aube à l'Orient ?

Je sais que pour le joindre il faut passer les mers;
Mais peut-être en allant devant moi, quelque jour,
Ayant erré dans l'ombre et fait un long détour,
Verrai-je se dresser enfin ses Palais clairs !

Les Paradis d'espoir ne sont jamais perdus,
Et quand on a manqué pour y cingler la voile,
Après avoir souffert et marché sans étoile,
On les voit luire, un soir que l'on n'y croyait plus.

Mais j'irais moins lassé sur la route infinie
 Si je n'étais pas seul à faire mon chemin.
 Et si pour me guider je tenais une main
 Dont je suivrais le charme et la douceur bénie...

Promenade d'automne ¹.

J'ai marché longuement à travers la campagne
 Sous le soleil rêveur que son ombre accompagne.
 Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
 L'étang brillait, je suis descendu sur la grève.
 De beaux cygnes nageaient sous les derniers feuillages;
 Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
 Qui ridaient, en s'élargissant, l'eau solitaire
 Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
 J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
 Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
 Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.
 Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
 Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
 Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
 Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
 — Et soudain j'ai songé que je mourrai moi-même...
 Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
 Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques
 « Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde !
 Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
 Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
 Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
 Et coules lentement dans ma jeune poitrine !
 Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
 Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
 Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
 Sur les fleurs que le soir n'a pas encor fermées ;
 Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,
 Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes !
 Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes
 Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne ;
 Rien, ce soir, dans ma chair, ne tremble et ne s'étonne,

¹ Extrait de *La Beauté de vivre* (1900). C'est un spécimen très réussi de poésie en rimes féminines.

Et la grande pensée en moi n'est pas amère ;
 Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
 S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
 Remerciant la vie étrange et magnifique
 D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
 Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
 Espérant dans la mort d'un espoir invincible.
 Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
 Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
 Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
 Que cette ample beauté si douce et si sereine
 Ne couvre pas un peu de bonté souterraine ;
 Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
 Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
 Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
 Un mystère de plus qui la fasse éternelle ! »

Œuvres à lire de Fernand Gregh (Calmann Lévy, éditeur, Paris) : *La maison de l'enfance* (1897) ; *La Beauté de vivre* (1900). — Critiques à consulter : A. Sabatier, *Journal de Genève*, du 30 mai 1897. Gaston Deschamps, *Le Temps*, du 8 novembre 1897 et du 15 avril 1900 ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

JEAN MORÉAS

Né à Athènes en 1856.

Elevé à Marseille, puis à Paris, devenu Français par adoption, Jean Moréas a joué un rôle assez important dans le mouvement symboliste, dont il passa quelque temps pour l'un des chefs. Il écrivait alors en langue décadente, tombant fréquemment dans le jargon mallarmiste. Par une curieuse évolution qu'explique peut-être son origine hellénique, il a abandonné plus tard le symbolisme pour former l'école romane. Jaloux d'égaliser le fondateur de la Pleïade, il ronsardisa dès lors en un style à la fois archaïque et mignard, mélangeant dans ses vers le classicisme de la Renaissance et les nuageuses imaginations de la poésie décadente. Cet Athénien romanisé a néanmoins beaucoup de talent et de charme ; il est souvent original dans ses thèmes et dans ses rythmes, mais il a pris, croyons-nous, une fausse voie. Nous ne sommes plus au XVI^e siècle ; il est bien inutile de refaire l'œuvre de Ronsard, et la poésie artificielle des humanistes est aujourd'hui frappée de stérilité.

Maintenant ¹.

Autrefois je tirais de mes flûtes légères
 Des fredons variés qui plaisaient aux bergères

¹ Ces vers et les suivants sont extraits du recueil *Le pèlerin passionné* (1894).

Et rendaient attentifs celui dans la mer
 Jette ses lourds filets et celui qui, en l'air,
 Dresse un piège invisible, et ceux qui d'aiguillons
 Poussent parmi les champs les bœufs creuse-sillons.
 Priape même, alors, sur le seuil d'un verger,
 En bois dur figuré, semblait m'encourager.
 Ma flûte ne sait plus, hélas ! me réjouir,
 Mon cœur est travaillé de crainte et de désir.
 Adieu, roseaux amis que savait pertuiser,
 Pour être les premiers, ma main ! Je veux creuser
 La tige du lotus : s'il est vrai que sa fleur,
 En apaisant la faim, apaise la douleur
 Et fait à l'homme errant sur Neptune écumeux
 Oublier sa patrie et ses antiques dieux,
 Lorsque j'y soufflerai, avecque mon haleine
 Peut-être envolera ma peine.

Etrennes de Douce.

I

Ses yeux parmi
 Ses joues, ses lèvres de couleur,
 Ses yeux sont comme fleur
 De violette au bouquet joli.
 Et son sourire
 Et son franc dire
 Enchantent le mal qui me veut occire,
 Mieux qu'en avril ni mai
 Gentil oiseau
 Du bois ramé
 Ne berce somme
 De pastoureau ;
 C'est pourquoi Douce je la nomme.
 Ni le nom de Mélusine
 Pourtant
 Ni le nom d'Argentine
 Ou de la comtesse de Flassand,
 Ni celui plus fameux de la reine
 Qui mourut d'aimer,
 Ne valent pour la nommer.
 Le nom qu'elle tient de sa marraine.

Nom qui m'êtes courtois échanton,
 De loyal heur, en n'a chanson.
 Las, faudra-t-il toujours vous laire ?
 O doux nom si gracieux
 Qui faites pleurer mes yeux
 Quand ma bouche vous profère.

II

Pour couronner ta tête, je voudrais
 Des fleurs que personne ne nomma jamais.
 Lavande, marjolaine, hélianthème,
 Et la rose que le luth vanta,
 Et le lis sans tache que Perdita
 Souhaitait pour le prince de Bohême;
 L'œillet, la primevère, les iris,
 Et tous les trésors de Chloris :
 Gerbe seraient pauvre et défaite
 Pour couronner ta tête.

Le retour.

Pétrée, chère tête !
 Pareille au blond épi que la faucille guette ;
 O Pétrée, génisse indocile au servage,
 Moins douce est la saveur de la pomme sauvage
 Que ta bouche.

Contre des hommes belliqueux que la trompette enivre,
 Mes bras tendirent l'arc d'aubier où la sagette vibre ;
 Mais ils sauront aussi s'illustrer d'une lutte
 Plus bénigne, ô Pétrée, et j'appris les secrets
 Des pertuisés roseaux et de la curve flûte.

C'est temps nouveau quand de ses traits
 Diane n'ensanglante les forêts.
 C'est quand Jouvence fait à Dioné service.
 O gracieuse enfant, que clairs et simples sont tes yeux !
 Déjà l'astre de Bérénice
 Guide vers l'Occident le Bouvier paresseux.
 Pour que tu cèdes à mes pleurs,
 Ma main a dévidé des fils à sept couleurs.
 Chantant l'air redouté,
 J'ai répandu la cendre

Des herbes de bonté.

La voix du rossignol fait ton âme plus tendre,
 Et le favone agace, comblant mes vœux,
 La couronne de pin qui mêle tes cheveux.

Sylve XV.

Moi que la noble Athène a nourri,
 Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
 Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.
 L'intègre élément de ma voix
 Suscite le harpeur, honneur du Vendômois ;
 Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
 Que les lays amoureux qui naissent sous mon pouce.
 L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
 Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène ;
 Et je ferai que la Chanson
 Soupire d'un tant courtois son,
 Et pareille au ramier quand la saison le presse.
 Car par le rite que je sais,
 Sur de nouvelles fleurs, les abeilles de Grèce
 Butineront un miel français.

(Œuvres à lire de Jean Moréas (Léon Vanier, éditeur, Paris) : *Les Syrtes* (1883-1884) ; *Les Cantilènes* (1884-1886) ; *Le pèlerin passionné* (1891) ; *Stances* 1900-1901). — Critiques à consulter : Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* (1889) ; Anatole France, *La vie littéraire* (1892) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1911).

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

Né à Norfolk, en Virginie, en 1861.

Descendant d'un protestant français exilé, quoique né lui-même dans l'Amérique du Nord, Viélé-Griffin est un poète absolument francisé, dont l'influence s'exerce activement sur une partie de la jeune école. Il ne se rattache que par une partie de son œuvre au symbolisme. Ce qu'il chante surtout c'est la vie, sans la fiction ou le symbole. Lyrique, sincère et spontané, il dit tout simplement son âme délicate et douce, en des vers sinués, d'un charme discret, caressant comme une musique de nocturne. C'est peut-être lui qui a fait du vers libre l'application la plus intelligente et la plus artistique. Telle qu'il la conçoit, cette forme prosodique n'est pas le renversement purement anarchique des règles traditionnelles, mais un procédé plus complet, plus étendu, plus subtil et plus musical, permettant de mouler exactement le style sur la pensée poétique, en vue d'un effet lyrique plus sincère. Le naturalisme, la tendance idéoréaliste de la jeune école poétique actuelle, dérive en grande partie de Viélé-Griffin.

Pour rêver¹.

Voici, pour vivre une heure, un rêve riverain,
 Les sables et les saules gris, et le serein
 Espace du ciel clair, et toutes les prairies
 Vers l'occident, où vont les génisses nourries
 De fleurs et d'herbe douce, et tu peux vivre, ainsi,
 Ignorant quel hasard t'a mené jusqu'ici,
 Rieur du rire inconscient, rêveur du rêve
 Gai des forêts d'avril où sourd un chant de sève.
 Car le jour est joyeux et la fleur s'endort :
 On y pourrait cueillir le reflet des fleurs d'or.
 Il s'envole de blancs flocons aux toisons grises
 Des nuages, épars aux plaines inconquises
 En lents troupeaux brouteurs et que pousse, berger
 Invisible des infinis, un vent léger,
 Si léger que son vol à peine effleure l'onde...
 Et la passivité de cette heure est féconde.

Ces heures-là².

Ces heures-là nous furent bonnes,
 Comme des sœurs apitoyées ;
 Heures douces et monotones,
 Pâles et de brumes noyées,
 Avec leurs pâles voiles de nonnes,
 Ne valaient-ils donc pas nos rires,
 Ces sourires sans amertumes
 Vers le lourd passé dont nous fûmes ?
 Ah ! chère, il est des heures pires
 Que ces heures au voile de brumes.
 Elles passaient en souriant
 — Comme des nonnes vont priant —
 De lueurs opalines baignées,
 Les douces heures résignées.
 Va, nos âmes sont encor sœurs
 Des heures de l'automne grises,
 Dont la pénombre dans nos cœurs
 Estompait les vieilles méprises.
 Et nous ne voyions plus nos pleurs.

¹ Extrait de *Cueille d'Avril* (1885).

² Extrait de *Joies* (1838-1889).

Celle qui passe ¹.

Celle qui passe m'a souri
 — L'azur est plus pâle et l'air est rose —
 Celle qui passe sans une pause,
 Vaguement tendre comme une Chose,
 Comme un ruisseau, comme un pré fleuri
 — Celle qui passe m'a souri — .

Tout est joie, et tout chante et prie
 — Celle qui passe a rayonné —
 L'Avant hier est pardonné,
 La messe d'amour a sonné
 Aux clochettes de la prairie :
 Celle qui passe a rayonné.

Rien n'est plus du jour et de l'heure :
 Celle qui passe a souri des rayons ;
 Mon âme flotte par les sillons
 Avec la brise et les papillons,
 Je suis le jour même qui chante et fleurit,
 — Celle qui passe a souri des rayons. —

Avec un peu de gaieté blonde,
 En rayon par la route qui grimpe ;
 Avec un peu de ton rire — (une onde
 Qui jaillit et poudroie !) —
 Avec, ô, ton doux rire où se fonde
 Mon rêve déchu de son vieil Olympe
 Et qui pleure de joie ;
 Avec un froufrou de jupe — (une aile !) —
 Avec un éclat des yeux — (ô rayons !) —
 La vie est légère et la vie est belle
 Et mon âme chante en les carillons.

L'étape ².

Arrête-toi,
 Ecoute-moi, mon frère qui passes ;
 Tais-toi :

¹ Extrait de *Joies*.

² Extrait du recueil *Les Cygnes* (1885-1891).

Je sais notre âme tendre et lasse,
 Que tu marchais sans regarder, ni voir,
 Vers quelque espoir
 Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé,
 Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
 Ou comme un long regard perdu qu'on va cherchant,
 Marchant,
 Marchant — d'octobre en mai;
 Je sais ton cœur, mon cœur.

Vois; pense avec mes paroles choisies;
 Malgré le lourd reflux de ton sang
 Qui bat ta tempe flots sur flots,
 Rêve en mes paroles choisies :
 Avec ton gai sifflet par les genêts
 Et tout le blond soleil éblouissant,
 — Si bien que tu marchais les yeux mi-clos
 Sur la route qui te menait —
 Tu n'étais joyeux que de quelque espoir ?

C'est d'elle ? avec un baiser à cueillir ?
 Je sais ton cœur — on n'est pas gai à moins;
 Vers son baiser qui sait vieillir
 Marche, ivre, donc, au long des jeunes foins :
 On n'est pas ivre à moins.

Si ce n'est d'elle — assieds-toi ; tu es triste;
 Hors celle-là, il n'est pas d'autres joies;
 La vie est grave et la mort est sinistre :
 Avec son envergure au vol démesuré,
 Son ombre sur la vie est d'un oiseau de proie.

Certes, tu n'auras pas désespéré;
 Serrant ta volonté autour de toi
 — Comme on serre un manteau trempé de pluies —
 Tu marches droit,
 Tu te sais immortel et tu défies
 Le temps que tu sais leurre,
 Mais tu as peur de mourir, même une heure
 — Une heure !... tu le vois bien, l'heure t'étreint,
 Mon frère humain.

Tu es triste ;
Tout souvenir est un tombeau sans Christ,
La route qui t'a mené jusqu'ici
D'un vieux souci vers un jeune souci
— Si tu te retournais, la main au front,
Ainsi que celui qui regarde au loin,
Ainsi que font
Aux portes des tombeaux les hauts veilleurs de marbre —
La route est toute de croix bordée,
Et d'arbre en arbre...
Ton bel amour, ta jeune idée !

Si bien que tout rire d'un sanglot se fausse
Et que ton cher espoir se fait atroce.

O crois-moi qui me souviens de demain :
La haute joie est douloureuse et telle
Qu'en sa douleur l'âme exulte immortelle,
Pleurer est doux par-dessus toutes choses ;
Assieds-toi près de moi ;
Quand j'ai pleuré la tête entre les mains
J'ai vu, entre mes doigts, ce lent jour gris tout rose :
Alors, mon âme eut foi.

Et toi, ma sœur qui passes,
Je te sais triste aussi, bien que tu fasses,
Bien que tu pares de gaité l'inquiétude,
Bien que tu traînes aux cailloux, fleurdelysés,
Les pans altiers de ta robe de prude,
Ou, bien que tes lèvres soient pleines de baisers
Que ta main prend et lance — ainsi qu'une pauvresse
Qui, pour se croire riche, vide à poignées
Aux autres mendiants sa sébile d'aumône ;
Ton âme est en détresse,
Fille de l'homme.

Hors ta petite fièvre
Jolie au gré du désir, ton miroir.
Que sais-tu de ta grâce ? Si, même, elle est ?
La tristesse t'a fait signe chaque soir
Montrant la vie, aussi, et ce qu'elle valait,

Si bien qu'en tremble un peu ta pauvre lèvre
Et que ton long regard s'en est voilé.

Assieds-toi là, ma sœur, et pleure :
Pleurer est beau par-dessus toutes choses ;
Il n'est qu'une heure, elle demeure
Eternelle en métamorphoses :
L'heure de pitié sainte et d'amour surhumain
Qui pleure jusqu'à sourire... enfin.

Diptyque ¹.

Voici la plaine aux grands blés roux
Que rêvait un moine de Fiésole ;
Regarde la faux qu'on y voit luire :
La faux est belle,
Qui vole
A tire-d'aile,
Comme une aile noire dans les blés roux ;
La Mort est belle et sans paroles,
Et fauche et fauche à larges coups
Et sa moisson est bonne et belle.
De sa faucille
Le bel Amour glane des fleur
Parmi l'éteule,
Glane et pleure
Et chante
Et marche seul
Sans épouvante ;
Et la Mort marche devant Lui
Avec sa faux qui luit et luit
— Drapée d'aube en son linceul —
Fauche sans parole et sans bruit
Le million des grands épis.
La voici sur le ventail d'or ;
Elle pousse la charrue d'automne :
Le long champ déferle en sillons
Charriant le chaume pâle et mort ;
Et derrière Elle, Il marche encore
Avec encor des épis d'or

¹ Extrait des *Cygnes*.

Dans ses cheveux d'adolescent,
Avec, encor, le même chant
Et sème, encore, aux vieux sillons.
Dans l'or du soleil pâlisant,
Sème les cœurs par millions.

Veux-tu pleurer alors qu'il chante ?
Aimer c'est mourir et renaître ;
Quel pauvre leurre t'épouvante ?
Redoutes-tu de te connaître ?
Regarde encore et fais ta vie
Selon la vision de joie :
La faucille d'Amour dévie,
La faux comme une aile s'éploie ;
Vois : l'Amour fauche de son aile
Les plus hauts lys que pleurent les saules.
La Mort fait halte et sa faux noire
Est comme une aile,
Est comme une aile, à son épaule !

Réjouis-toi et sache croire.

(Œuvres à lire de Viéty-Griffin (Société du Mercure de France, Paris) *Poèmes et poésies* (1885-1895); *La légende ailée de Wieland le forgeron* (1899). — Critiques à consulter : Henri Ghéon, *L'Ermitage* (année 1890); G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901).

FRANCIS JAMMES

Né en France en 1868.

Disciple de Viéty-Griffin, il a, comme ce dernier, une âme délicate et douce : la fleur de la prime jeunesse s'épanouit dans ses vers d'une naïveté charmante. C'est le poète des choses simples et des sentiments courants. Il les exprime avec une spontanéité, une grâce primesautières qui donnent à ses vers libres un grand charme musical.

Le vieux village ¹.

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

¹ Extrait du recueil : *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir* (1898).

puis je longeai un mur long et usé ;
 c'était un parc où étaient de grands arbres,
 et je sentis une odeur du passé,
 dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
 Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
 Et maintenant, comme s'il avait plu,
 les ébéniers luisaient au soleil cru.

Ah! des enfants des autrefois, sans doute,
 s'amüsèrent dans ce parc si ombreux...
 On avait fait venir des plantes rouges
 des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
 leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
 c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
 et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
 vient du Japon où fut votre vieil oncle...
 Il l'apporta tout petit, tout petit,
 avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disaient encore : nous nous souvenons
 du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes ;
 il arriva à cheval, par le fond
 du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
 couraient au parc où étaient de grands arbres,
 des noyers noirs avec des roses blanches,
 et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle !
 Lui descendait avec son grand chapeau,
 du grand cheval, avec son grand manteau...
 Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui répondait : nous avons eu tempête...
 L'eau douce a bien failli manquer à bord.
 Et la vieille mère le baisait sur la tête
 en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille ?
 A-t-elle existé ? A-t-elle existé ?
 Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
 aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
 Les noyers noirs pleins de grande froideur...
 Personne là n'habite plus...
 Les ébéniers luisent au soleil cru.

Le village à midi.

Le village à midi. La mouche d'or bourdonne
 entre les cornes des bœufs.

Nous irons, si tu le veux,
 si tu le veux, dans la campagne monotone.

Entends le coq... Entends la cloche... Entends le paon...
 entends là-bas, là-bas, l'âne...
 L'hirondelle noire plane.

Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse ! Ecoute sa poulie
 qui grince, qui grince eucor,
 car la fille au cheveux d'or
 tient le vieux seau tout noir d'où l'argent tombe en pluie.

La fillette s'en va d'un pas qui fait pencher
 sur sa tête d'or la cruche,
 sa tête comme une ruche,
 qui se mêle au soleil sous les fleurs du pêcher.

Et dans le bourg voici que les toits noircis lancent
 au ciel bleu des flocons bleus ;
 et les arbres paresseux

* à l'horizon qui vibre à peine se balancent.

Cœuvres à lire de Francis Jammes (Société du Mercure de France, édit., Paris) :
Vers (1892, 1893, 1894) ; *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir* (1898) ; *Les*
quatorze prières (1900) ; *Le deuil des primevères* (1901). — Critiques à consul-
 ter : André Beaunier, *Journal des Débats* du 7 octobre 1900.

VIII

Les poètes belges.

Malgré la merveilleuse renaissance du flamand, la langue française est encore l'idiome prépondérant de la Belgique. Parlée par plus de deux millions quatre cent mille habitants, elle reste la langue officielle. Plus nombreux que les Wallons, les Flamands voudraient chasser le français de leur pays; ils n'y ont pas réussi jusqu'ici : notre idiome est toujours, en Belgique, la langue supérieure, la langue de la haute culture et de la civilisation.

La littérature belge d'expression française compte dans ce siècle-ci de fort belles œuvres. Ses poètes, qui sont nombreux (et plusieurs même sont des Flamands francisés) peuvent rivaliser, sinon avec les grands génies, du moins avec les plus grands talents de la France littéraire. Nous n'avons pu faire place ici qu'à quelques-uns d'entre eux; bien que réduite, cette brillante pleïade soutiendra pourtant la réputation de la Belgique qui compte de si nobles artistes.

Pour étudier ce groupe, consulter : Edmond Picard, *Pro arte*; Francis Naudet, *Histoire des lettres belges d'expression française*; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*; Pol de Mont, *Poètes belges d'expression française* (1899); G. Barral, *Les Francs littéraires de l'Étranger*; Louis Dumont-Wilden, *Les lettres belges et la littérature française, dans La Grande Revue* du 1^{er} septembre 1901.

ANDRÉ VAN HASSELT

Né à Maastricht en 1806, mort à Bruxelles en 1874.

Ce Hollandais francisé, disciple de Victor Hugo, dont il fut l'ami, est un des représentants les plus caractéristiques du romantisme français en Belgique. Quand on lit ses vers, on voit qu'il partagea les nobles ambitions, les aspirations généreuses et les belles illusions qui régnerent en France après 1830. C'est un poète de valeur, remarquable surtout parce qu'il essaya de créer une nouvelle poésie rythmique. Pour réaliser l'idée antérieurement préconisée par Castil Blaze, il tenta d'adapter les vers français aux sons musicaux et aux différents rythmes de la musique. C'est alors qu'il traduisit les mélodies de Schubert et une dizaine d'opéras allemands ou italiens, parmi lesquels le *Freischütz* et *Le Barbier de Séville*. Plus tard, il étendit sa tentative à la poésie proprement dite. Ses *Études rythmiques*, qui parurent dès 1857, com-

prennent des vers, en général basés sur la prosodie traditionnelle, mais aussi sur l'accentuation des syllabes, tantôt fortes, tantôt faibles, lesquels forment de véritables pieds. On peut les classer, d'après Jules Guillaume, en : vers à trois accents ou tripodies (de 5 à 9 syllabes), vers à quatre accents ou tetrapodies (de 7 à 12 syllabes), vers à cinq accents ou pentapodies (de 9 à 16 syllabes), vers à six accents ou hexapodies (de 11 à 18 syllabes). La mesure des vers rythmiques dépend donc surtout du nombre des pieds, et c'est l'alternance régulière des syllabes fortes et des syllabes faibles qui produit le rythme et la musique du vers. Très discutée au début, la révolution prosodique de van Hasselt compte aujourd'hui beaucoup d'adeptes. Le poète lui-même en a tiré de très heureux effets ; ses meilleurs vers sont en tout cas ses vers rythmiques.

La Pologne¹.

Oh ! quand la voix d'Urbain, comme un coup de tonnerre,
Eclata, réveillant l'Europe dans son aire ;
Quand Rome, de la foi rallumant le flambeau
Et du Christ insulté prête à venger l'offense,
Convoquait nations et rois à la défense
De quelques pierres d'un tombeau ;

La France avec son oriflamme,
L'Anglais avec ses léopards,
Le Belge qui porte une flamme
Dans les plis de ses étendards,
La Suisse aux villes fédérales,
L'Espagne dont les cathédrales
Font dans leurs clochers à spirales
Chanter mille cloches d'airain,
L'Allemagne qui la première
S'écria : « Voici la lumière ! »
Tout vint, le palais, la chaumière,
Au cri du pape souverain.

Les barons descendaient leurs roches escarpées ;
Les rois faisaient forger leurs sceptres en épées ;
Toute l'Europe en bloc s'arma, chefs et vassaux.
Au fond du nord s'ouvrait leur marche d'une année ;
Et leurs flottes couvraient la Méditerranée,
Comme un pont jeté sur ses eaux.

¹ Extrait des *Primevères* (1834). — L'influence de Hugo est très visible dans cette pièce d'une noble inspiration, alors en harmonie avec les idées libérales de l'Europe.

Et la croisade, orage immense,
 Se déroulait vers l'Orient.
 « Où vont ces peuples en démençe ? »
 Dit le vieux Nil en souriant.
 Et toutes ces ombres-momies
 Qui, sous les ailes des Lamies,
 Depuis trois mille ans endormies,
 Au tombeau n'ont pu se glacer,
 Pâles dans leurs linceuls humides,
 Sur les degrés des Pyramides
 Où se brisent les vents numides,
 S'assirent pour la voir passer.

Et la croisade allait, ainsi qu'une rafale,
 Poursuivant à grand bruit sa route triomphale,
 Simoun d'hommes creusant au loin les sables gris,
 Heurtant murs de granit et villes crénelées
 Qui, par l'ouragan noir, en passant nivelées,
 Peuplaient le désert de débris.

C'est ainsi trois fois sur l'Asie
 Que déborda l'Europe à flots.
 Tous les peuples l'avaient choisie
 Pour cimetièrre ou pour champ-clos.
 L'Infidèle vit ses bannières,
 Courbant leurs têtes prisonnières,
 Souiller de fange leurs crinières,
 Et l'ombre voiler le Croissant,
 Et de Sion croûler les faites,
 Et les Chrétiens, au bruit des fêtes,
 Du Dieu prédit par les prophètes
 Laver la tombe avec du sang.

II

Mais nous ne sommes plus au temps des grandes choses.
 A la voix du passé nos oreilles sont closes.
 Nous ployons à tout vent le front comme un roseau.
 L'air des champs userait nos poitrines débiles ;
 Le fer serait trop lourd à nos mains inhabiles,
 A nos mains qui sauraient mieux tourner le fuseau.
 Nous ne savons plus même avoir de bonne haine.
 Lâches nous crions haut, mais la peur nous enchaîne

Nos âmes et nos cœurs sont des foyers éteints.
 Nous reculons devant une lutte virile.
 Si parfois la colère en notre sein fébrile
 S'allume, c'est pour trois matins.

Pourvu qu'un chaud printemps embaume notre voie ;
 Qu'une femme nous rie, enfant que nous envoie
 Dieu, comme un ange saint, pour essuyer nos pleurs ;
 Qu'un ciel serein et pur illumine nos fêtes
 Et ne couve jamais l'orage sur nos têtes,
 Et verse, chaque jour, la rosée à nos fleurs ;

Nous voyons de sang-froid les peuples qu'on égorge
 Sous le pied des bourreaux tordre, en râlant, la gorge,
 La hache remplacer le sceptre au poing des rois,
 Et nos frères, pieds nus, errer le long des fleuves,
 Hélas ! et la Pologne, en ses campagnes veuves,
 Traîner, comme Jésus, sa croix ;

Et (portant, comme lui, la couronne d'épine
 Sur son front d'où le sang coule en rouge crépine)
 Du Calvaire des rois gravir le noir coteau,
 Et marcher en priant pour nous, sans qu'au passage
 Vienne une main pieuse essuyer son visage
 Ou lui rendre moins lourd les plis de son manteau.

Nous sommes des maudits, nous sommes des infâmes,
 Nous avons moins de force aux veines que les femmes,
 De nos pères en nous rien hélas ! n'est resté.
 Pour qui donc, pour qui donc, en son aire profonde,
 L'avenir couve-t-il, sous son aile féconde,
 L'œuf sacré de la liberté ?

La maison déserte ¹.

La maison était pleine de fleurs et de chants,
 D'oiseaux et de roses,

¹ Cette pièce est extraite des *Études rythmiques*. Elle est composée de vers de douze syllabes à quatre accents toniques alternant avec des vers de cinq syllabes à deux accents toniques (quatre pieds et deux pieds), l'e muet non compté à la fin d'un vers ; ils doivent être scandés de la manière suivante, le signe — désignant les syllabes faibles, le signe — indiquant les syllabes fortes ou accentuées :

La maison / était plei / ne de fleurs / et de chants,
 1 2 3 4
 D'oiseaux / et de roses /
 1 2

Et ses portes toujours aux propos des méchants,
Toujours étaient closes.

Le printemps l'égayait d'un sourire charmant,
Mon ange, à toute heure,
Et chantait comme un luth quaud du soir doucement
La brise l'effleure.

Ce printemps c'était vous, la splendeur, la beauté,
La grâce suprême,
Le rayon qui dorait de sa pure clarté
La nuit elle-même.

Et voici, la maison voit grimper sur son seuil
Les ronces armées,
Et le morne silence remplit de son deuil
Les salles fermées.

Le rosier du jardin que fait-il de ses fleurs ?
Le soir les effeuille.
Et l'oiseau que fait-il de ses chants, de ses pleurs ?
Le vent les recueille.

Car, hélas ! mon amour, de la blanche maison
Vous êtes partie,
De son nid printanier, sa chantante prison,
Fauvette sortie.

Vous n'êtes plus là ¹.

Dans mon frais jardin plein de fleurs étoilées
Vous croissiez, ô lis des bosquets ténébreux.
Vous chantiez, houvreuil, ô musiques ailées,
Aux échos charmés vos refrains amoureux.

Dans mon gai foyer, plein de flammes joyeuses,
Vous brûliez, rameaux des yeuses des bois ;
O grillons, et vous, aux soupirs des yeuses,
O grillons chanteurs, vous mêliez votre voix !

¹ Cette pièce rythmique est formée entièrement de vers de onze syllabes à quatre accents toniques (quatre pieds), la dernière syllabe muette n'étant pas comptée, à la fin d'un vers, comme dans la prosodie ordinaire. Il faut les scander ainsi :

Dans m¹on fra²is/ j²ard²in/ ple³in d³e fleur³/ éto⁴ilées

Dans mon ciel si pur tant de blanches étoiles
 Répandaient, la nuit, leur rêveuse clarté,
 Et jamais le jour n'avait vu de ses voiles
 Un orage obscur en ternir la beauté.
 Mon jardin n'a plus une fleur parfumée.
 De mes gais bouvreuils le dernier s'envola.
 Mon foyer éteint n'est que cendre et fumée.
 Tout mon ciel est noir, — car vous n'êtes plus là.

Le soldat de la vieille garde ¹.

Soldat de la vieille garde,
 Longtemps éprouvé du sort,
 Je pleure, ô mon Dieu, regarde !
 L'empereur est mort !

Brûlé du soleil du Caire,
 Glacé par les froids du Nord,
 J'ai fait vingt-cinq ans la guerre.
 L'empereur est mort !

Acteur de la grande histoire,
 De l'homme sublime et fort,
 J'en garde ma part de gloire.
 L'empereur est mort !

Dix ans j'ai porté son aigle,
 Toujours avec lui d'accord ;
 Nous sommes tous deux en règle.
 L'empereur est mort !

Son astre éclairait la terre.
 Hélas ! et voilà qu'il dort.
 Clairons, vous pouvez vous taire.
 L'empereur est mort !

Débris de combats sans nombre,
 Que suis-je après tant d'effort ?
 Un spectre vivant, une ombre,
 L'empereur est mort !

¹ Cette pièce rythmique comprend, à chaque strophe, trois vers de sept syllabes à trois accents toniques et un vers de cinq syllabes à deux accents toniques (trois pieds et deux pieds) :

Soldat/ de la viei/llé garde/...
 1 2 3
 L'empereur/ est mort/
 1 2

Mes yeux sont usés de larmes.
 O tombe, ouvre-moi ton port.
 Je veux y jeter mes armes.
 L'empereur est mort !

Œuvres à lire de van Hasselt (Hauman et Cie, éditeurs, Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs, Bruxelles) : *Primevères* (1834) ; *Nouvelles poésies* (1857) ; *Études rythmiques* (1862) ; *Poèmes* (1863) ; *Livre des ballades* (1877) ; *Œuvres complètes*. 10 volumes ; *Poésies choisies* par G. Barral (1901). — Critiques à consulter : L. Alvin, *André van Hasselt, sa vie et ses travaux* (1877) ; Jules Guillaume, *Le vers français et les prosodies modernes* ; Ch. Fuster, *Les poètes du clocher* (1889) ; Eugène Rambert, *Études littéraires* (1890) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895).

VALÈRE GILLE

Né à Bruxelles en 1867.

L'école parnassienne compte en Belgique plusieurs représentants : Valère Gille est, à notre avis, celui qui a porté au plus haut degré les qualités de l'école. Nourri de la plus pure moelle classique et avec cela très moderne, il a fait revivre les grandes scènes antiques en des vers somptueux et souples, d'une belle allure artistique. Depuis quelques années, il fait partie de la rédaction de *La Jeune Belgique* où il défend les grandes traditions françaises avec un lumineux talent.

Crépuscule ¹.

Entends-tu, dans la paix des campagnes, la caille ?
 Hélios a tourné vers l'ombre ses chevaux,
 Les vaches aux pieds ronds reviennent des travaux ;
 Tout est bien ; le chien veille et notre lait se caille.

Près du ruisseau qui rit dans son lit de rocaille
 Et dont le vif argent fuit en mille écheveaux,
 Viens sous l'orme, avec moi, goûter les vins nouveaux,
 En cadencant nos chants sur la lyre d'écaille.

Ce bosquet, qu'un dernier rayon d'or colora,
 Te plait-il ? Avançons. Aux bruits de l'Agora
 Je préfère l'oubli dans cette humble retraite.

Et qu'un autre à présent rêve un destin guerrier,
 Il m'est plus doux, ami, de couronner ma tête
 Du myrte pacifique et du chaste laurier.

¹ Extrait de *La Cithare* (1897).

Les Barbares¹.

I

Ne se rappelant plus les morts de Marathon,
 A coups de pique, à coups de fouet et de bâton,
 Xerxès avait chassé ses troupeaux de l'Asie.
 Il voulait cette perle, Hellas. Sa fantaisie
 Était d'avoir dans Suse et dans Persépolis
 Des esclaves d'Argos, belles comme des lis :
 Pour tromper ses ennuis et ses songes moroses,
 Leur beauté fleurira dans ses jardins de roses.
 Il verra les enfants de ce peuple orgueilleux
 Servir dans ses palais vastes comme les cieux ;
 Ils charmeront les yeux des dix mille convives
 Qui, dans les cours d'albâtre où chantent les eaux vives,
 Sous les rosiers en fleurs et les clairs catalpas,
 Chaque jour, vêtus d'or, partagent son repas.
 Tel est son bon plaisir. Quant aux vierges hautaines
 De la sévère Sparte et de la libre Athènes,
 Il songe à les offrir à sa mère Atossa.
 Il riait. Qu'est-ce donc que la Grèce ? Il fixa
 Son regard de faucon sur ses pâles satrapes
 Et dit : Malheur à ceux qui résistent ! En grappes
 Je les ferai lier aux cèdres de mon parc ;
 Ils entendront ronfler la corde de mon arc,
 Je couperai leurs mains, leur nez et leurs oreilles,
 Jamais on aura vu des vendanges pareilles ;
 J'irai, je briserai les membres et les fronts,
 Je dompterai les mers et percerai les monts ;
 Ormutz aura son temple à la cime du Pinde.
 Il avait étendu la main : du fond de l'Inde
 Jusqu'à la zone où règne un éternel hiver,
 Un bruit confus, semblable à celui de la mer,
 Gronda sur son royaume, et dura quatre années.

II

Au signal des buccins, les hordes déchainées
 S'ébranlent. On croit voir déborder l'océan.

¹ Extrait de *La Cithare*.

Une rumeur s'élève ainsi qu'un ouragan,
 Et, partout, l'horizon fourmille d'une foule
 Mouvante, monstrueuse et noire, dont la houle
 N'expire qu'aux confins des mondes habités.
 C'est le vomissement de toutes les cités.
 Les boucliers, les arcs, les cuirasses, les pagnes
 Se confondent. Une ombre envahit les campagnes ;
 Le soleil s'obscurcit sous d'épais tourbillons,
 Et, sept jours et sept nuits, passent des bataillons.
 Sordides et hideux, péle-mêle et sans nombre,
 Trainant, comme un filet, avec eux la nuit sombre.
 La terre a disparu sous eux ; et par moment
 Leur tumulte, leurs cris et leur piétinement
 D'un bout à l'autre font trembler toute l'Asie.

III

Impassible, au milieu de sa garde choisie,
 Sur son quadrigé d'or éclatant, le Grand Roi,
 Le Maître devant qui la terre dans l'effroi,
 Lorsqu'il commande, tremble et se tient en silence,
 L'Irrésistible à l'œil de Dragon, dont la lance
 Ebranlerait le monde, et dont les bras ouverts
 Sur les peuples courbés étreindraient l'univers,
 Xerxès, dont le cheval hennissait à l'aurore,
 S'avance vers l'Hellas au rivage sonore.
 Nul n'oserait braver sa colère. La mer
 Un instant lui résiste, il lui dit : « Flot amer,
 Que t'ai-je fait ? Sois donc docile à mes esclaves. »
 Il la fouette, lui met une paire d'entraves,
 Et là dompte en vainqueur sous le joug de ses nefs.
 Ses troupeaux confondus, harcelés par les chefs,
 Passent. Il marche avec la famine, et le fleuve
 Où son bétail grouillant se repose et s'abreuve,
 Quand sonne le départ, laisse à nu son limon.
 Il a bu le Scamandre, il boira le Strymon.
 Tous ont fui : le fracas de ses armes consterne
 Ceux qui voudraient jeter au fond d'une citerne,
 Egorger et livrer en pâture au corbeau
 Les hérauts réclamant pour lui la terre et l'eau.
 Nul cri de désespoir ou d'orgueil ne rallie

Les peuples affolés d'Hellas. La Thessalie
 Implore, et la Doride envoie un vil présent.
 Mais le Grand Roi poursuit sa marche, méprisant
 Ceux qui se sont soumis comme des chiens serviles.
 Il a vu trois cents fils de Sparte aux Thermopyles,
 Après s'être battus ainsi que des lions,
 Egorgés à la fin par ses deux millions.
 Il est fier : n'a-t-il pas la force avec la ruse ?
 Il a fait proclamer sa victoire dans Suse ;
 Et maintenant qu'il a pour trône le sommet
 Du mont Oegaléos où la mer se soumet,
 Il veut, ce jour, ayant Athènes pour rivale,
 Se donner le plaisir d'une lutte navale.

IV

Les flottes d'un élan se sont jointes : le choc
 Retentit formidable, et roule et se disperse ;
 Le ciel s'est obscurci sous une noire averse
 De traits, et les flots lourds se heurtent tout d'un bloc.

De nos vaisseaux Arès se sert comme d'un soc
 Pour labourer ses champs. Les navires du Perse
 Se sont cabrés, et sous le rostre qui les perce,
 Refoulés vers la rive, éclatent sur le roc.

La nuit monte, et toujours luttent les plus illustres...
 Sur le pont, à la proue, accrochés aux aplustres.
 Mais voici que la lune épanche sa clarté...

Et l'on voit, tout à coup, resplendir la Patrie,
 Les sommets glorieux et le golfe argenté,
 Et la mer, libre enfin, de cadavres fleurie.

Œuvres à lire de Valère Gille (Fischbacher, éditeur, Paris) : *Le Château des merveilles* ; *La Cithare* ; *Le Collier d'opales* (1899) ; *Le Coffret d'ébène* (1901).
 — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* ; Pol de Mont, *Poètes belges d'expression française* (1899).

GEORGES RODENBACH

Né à Tournai en 1855, mort à Paris en 1899.

La Belgique n'est pas seulement la terre plantureuse où la vie matérielle s'étale en un épanouissement joyeux ; c'est aussi la patrie du mysticisme. Dans ses vieilles cités pullulent les couvents et surtout les béguinages où vivent des milliers de femmes ayant fui le monde, comme des colombes blessées. Le catholicisme monacal est l'un des traits essentiels du pays. L'œuvre de Georges Rodenbach nous fait pénétrer dans ce milieu de piété ascétique : elle chante la poésie des cloches et des cierges, le charme troublant des ombres claustrales, le mystère mélancolique des voiles blancs derrière lesquels la vie monacale s'écoule volontairement effacée. Ce Flamand devenu Parisien avait, comme Baudelaire, la nostalgie de la mysticité. Symboliste par bien des côtés, il ne s'est pas borné à peindre les poétiques monastères ; il a cherché à rendre également la vie des choses et tout le mystère que dégagent celles-ci. C'est un poète, un peu imprécis, mais d'une distinction rare, dans sa pénétrante mélancolie.

Le coffret ¹.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux.... que la mèche soit blanche !...

¹ Extrait du recueil *Les Tristesses* (1879).

Béguinage flamand¹.

I

Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvrier aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles bordent du linge ou font de la dentelle.

¹ de *La Jeunesse blanche* (1886).

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
 Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
 Avec un pointillé de taches de rousseur
 Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
 Car la source de vie est enfermée en elles
 Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
 Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
 La cloche lentement les appelle à complies,
 Comme si leur prière était le seul parfum
 Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
 Aux offices du soir la cloche les exhorte,
 Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
 Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
 De leur âme s'épanche à la lueur des cierges ;
 Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
 Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
 Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
 Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
 L'été, répète encor les Avé de l'église ;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
 Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
 Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
 Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles !

Souvenances.

Tel soir fané, telle heure éphémère suscite
 Aux miroirs de mes yeux les souvenirs d'un site
 — Sites recomposés qu'on eût dit oubliés ! —

D'un canal mort avec deux rangs de peupliers
 Dont les feuilles vont se cherchant comme des lèvres.
 Décor d'une prairie où de bélantes chèvres
 S'appellent l'une l'autre avec des voix aussi
 Blanches comme leur laine et d'un air si transi...
 Décor surtout de vous, vieux quais en enfilade,
 Pignons, rampes de bois par-dessus l'eau malade
 Où chaque feu miré se délaye en halo,
 Fragile et fugitif paysage de l'eau
 Qui sous un heurt de vent tout à coup s'évapore
 Et fait que l'eau se mue en sommeil incolore.

Sites instantanés, comme à peine rêvés,
 En contours immortels je les ai conservés
 Et je les porte en moi depuis combien d'années !
 Seul un ciel identique en nuances fanées,
 Triste comme celui qui me les faisait voir,
 Les a ressuscités de moi-même ce soir !
 Et c'est ainsi toujours qu'au hasard des nuages
 Revivent dans mon cœur de souffrants paysages.

Principales œuvres de G. Rodenbach (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Tristesses* (1879); *La Mer élégante* (1881); *La Jeunesse blanche* (1886); *En silence* (1888); *Le Miroir du ciel natal* (1898). — Critiques à consulter : Ch. Fuster, *Les poètes du clocher* (1889); Jules Lemaitre, *Impressions de théâtre* (1895); Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1895); Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895); Gustave Kahn, *Revue blanche*, T. XII (1897); Fernand Gregh, *Revue de Paris*, 1^{er} janvier 1899; Camille Mauclair, *Revue des Revues*, 15 février 1899; van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1900).

EMILE VERHAEREN

Né à Saint-Amand (Flandre) en 1855.

C'est le poète le plus original et le plus puissant de la Belgique. A ses débuts, sous l'influence du naturalisme français, il écrivit des vers d'un réalisme un peu cru où revivait le tempérament savoureux des peintres coloristes de la Flandre. Depuis lors, il s'est tourné vers le symbolisme et son talent s'est magnifiquement épanoui. Il possède à la fois le sens affiné du mystère, l'énergie dominatrice du sentiment et la puissance expressive. Malgré ses attaches françaises, c'est un poète très personnel et vraiment belge, aucun autre ne peut donner une idée aussi complète de ce qu'il y a de remarquable et de frappant dans l'âme neuve de la jeune Belgique.

Le moulin ¹.

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
 Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
 Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie,
 Est triste, et faible, et lourde, et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
 Se sont tendus et sont tombés; et les voici
 Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
 Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
 Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
 Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
 Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
 Très misérablement sont assises en rond ;
 Une lampe de cuivre est pendue au plafond
 Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
 Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques —
 Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
 Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.

La neige ².

La neige tombe indiscontinûment
 Comme une lente et longue et pauvre laine,
 Parmi la morne et longue et pauvre plaine,
 Froide d'amour, chaude de haine.

La neige tombe infiniment
 Comme un moment —
 Monotone — dans un moment ;
 La neige choit, la neige tombe,
 Monotone, sur les maisons
 Et les granges et leurs cloisons ;
 La neige tombe et tombe
 Myriadaire, au cimetière, au creux des tombes.

¹ Extrait des *Soirs* (1888).

² Extrait des *Villages illusaires* (1895).

Le tablier des mauvaises saisons
 violemment là-haut est dénoué ;
 Le tablier des maux est secoué
 A coups de vent, sur les hameaux des horizons.

Le gel descend au fond des os
 Et la misère au fond des clos,
 La neige et la misère au fond des âmes ;
 La neige lourde et diaphane
 Au fond des âtres froids et des âmes sans flamme
 Qui se fanent dans les cabanes.

Aux carrefours des chemins tors
 Les villages sont blancs comme la mort ;
 Les grands arbres, cristallisés de gel,
 Au long de leur cortège par la neige,
 Entrecroisent leurs branchages de sel.
 Les vieux moulins où la mousse claire s'agrège
 Apparaissent comme des pièges
 Tout à coup droits sur une butte ;
 En bas, les toits et les auvents
 Dans la bourrasque, à contre vent.
 Depuis Novembre luttent ;
 Tandis qu'infiniment la neige lourde et pleine
 Choit par la morne et longue et pauvre plaine.

Ainsi s'en va la neige au loin
 En chaque sente, en chaque coin.
 Toujours la neige et son suaire,
 La neige pâle et mortuaire,
 La neige pâle et inféconde,
 En folles loques vagabondes
 Par à travers l'hiver illimité du monde.

Le vent ¹.

Sur la bruyère longue infiniment
 Voici le vent cornant Novembre.
 Sur la bruyère infiniment
 Voici le vent
 Qui se déchire et se démembre,

¹ Extrait des *Villages illusaires*.

En souffles lourds battant les bourgs.

Voici le vent.

Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes

Les seaux de fer et les poulies

Grincent.

Aux citernes des fermes

Les seaux et les poulies

Grincent et erient

Toute la mort dans leurs mélancolies.

Le vent raffe le long de l'eau

Les feuilles mortes des bouleaux,

Le vent sauvage de Novembre :

Le vent mord dans les branches

Des nids d'oiseaux ;

Le vent râpe du fer

Et peigne au loin les avalanches,

Rageusement, du vieil hiver.

Rageusement, le vent.

Le vent sauvage de Novembre

Dans les étables lamentables

Les lucarnes rapiécées

Ballotent leurs loques falotes

De vitre et de papier.

— Le vent sauvage de Novembre ! —

Sur sa butte de gazon histre

De bas en haut, à travers airs,

De haut en bas, à coups d'éclairs,

Le moulin noir fauche, sinistre,

Le moulin noir fauche le vent,

Le vent,

Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes à cropetons ¹

Autour de leurs clochers d'église

Sont soulevés sur leurs bâtons ;

Les vieux chaumes et leurs auvents

Claquent au vent,

¹ Ce provincialisme signifie : à quatre pattes.

Au vent sauvage de Novembre.
 Les croix du cimetière étroit,
 Les bras des morts que sont ces croix,
 Tombent comme un grand vol
 Rabattu noir contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,
 Le vent,
 L'avez-vous rencontré le vent
 Au carrefour des trois cents routes,
 Criant de froid, soufflant d'ahan,
 L'avez-vous rencontré le vent,
 Celui des peurs et des déroutés ;
 L'avez-vous vu cette nuit-là
 Quand il jeta la lune à bas,
 Et que n'en pouvant plus
 Tous les villages vermoulus
 Criaient comme des bêtes
 Sous la tempête ?

Sur la bruyère infiniment,
 Voici le vent hurlant,
 Voici le vent cornant Novembre.

La révolte¹.

La rue, en un remous de pas,
 De corps et d'épaules d'où sont tendus des bras
 Sauvagement ramifiés vers la folie,
 Semble passer volante — et s'affilie
 A des haines, à des sanglots, à des espoirs :
 La rue en or
 La rue en rouge, au fond des soirs.

Toute la mort
 En des beffrois tonnants se lève ;
 Toute la mort, surgie en rêves.
 Avec des feux et des épées
 Et des têtes, à la tige des glaives,
 Comme des fleurs atrocement coupées.
 La toux des canons lourds,

¹ Extrait des *Villes tentaculaires* (1896). — Dans toute la poésie française, il y a bien peu de pièces aussi tragiquement belles que celle-ci.

Les lourds hoquets des canons sourds
 Mesurent seuls les pleurs et les abois de l'heure.
 Les cadrans blancs des carrefours obliques,
 Comme des yeux en des paupières,
 Sont défoncés à coups de pierre :
 Le temps normal n'existant plus
 Pour les cœurs fous et résolus
 De ces foules hyperboliques.

La rage, elle a bondi de terre
 Sur un monceau de pavés gris,
 La rage au clair, avec des cris
 Et du sang neuf en chaque artère,
 Et pâle et haletante
 Et si terriblement
 Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps
 Que met un siècle en gravitant
 Autour de ses cent ans d'attente.

Tout ce qui fut rêvé jadis
 Ce que les fronts les plus hardis
 Vers l'avenir ont instauré ;
 Ce que les âmes ont brandi.
 Ce que les yeux ont imploré
 Ce que toute la sève humaine
 Silencieuse a renfermé,
 S'épanouit aux mille bras armés
 De ces foules, brassant leur houle avec leurs haines.

C'est la fête du sang qui se déploie,
 A travers la terreur, en étendards de joie :
 Des gens passent rouges et ivres,
 Des gens passent sur des gens morts ;
 Les soldats clairs, casqués de cuivre,
 Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts
 Las d'obéir, chargent, mollessement,
 Le peuple énorme et véhément
 Qui veut enfin que sur sa tête
 Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.

— Tuer, pour rajeunir et pour créer !
 Ainsi que la nature inassouvie

Mordre le but, éperdument,
 A travers la folie horrible d'un moment :
 Tuer ou s'immoler pour tordre de la vie !

Voici des ponts et des maisons qui brûlent,
 En façades de sang, sur le fond noir du crépuscule ;
 L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs,
 De haut en bas, jusqu'en ses profondeurs ;
 D'énormes tours obliquement dorées
 Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;
 Les bras des feux, ouvrant leurs mains funèbres,
 Eparpillent des tisons d'or par les ténèbres ;
 Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages,
 Hors d'eux-mêmes, jusqu'aux nuages.

On fusille par tas, là-bas.

La mort, avec des doigts précis et mécaniques,
 Au tir rapide et sec des fusils lourds,
 Abat, le long des murs du carrefour,
 Des corps debout jetant des gestes tétaniques ;
 Des rangs entiers tombent comme des barres.
 Des silences de plomb pèsent dans les bagarres.
 Des cadavres, dont les balles ont fait des loques,
 Le torse à nu, montrent leurs chairs baroques ;
 Et le reflet dansant des lanternes fantasques
 Crispe en rire le cri dernier sur tous ces masques.
 Et lourds, les bourdons noirs tanguent dans l'air :
 Une bataille rauque et féroce de sons
 S'en va pleurant l'angoisse aux horizons
 Hagards comme la mer.
 Tapant et haletant, le tocsin bat,
 Comme un cœur dans un combat,
 Quand, tout à coup, pareille aux voix asphyxiées,
 Telle cloche qui àprement tintait,
 Dans sa tourelle incendiée,
 Se tait.

Aux vieux palais publics, d'où les échevins d'or
 Jadis domptaient la ville et refoulaient l'effort
 Et la marée en rut des multitudes tortes,
 On pénètre, cognant et martelant les portes ;

Les clefs sautent et les verrous ;
 Des armoires de fer ouvrent leur trou,
 Où s'alignent les lois et les harangues ;
 Une torche les lèche, avec sa langue,
 Et tout leur passé noir s'envole et s'éparpille,
 Tandis que dans la cave et les greniers l'on pille
 Et que l'on jette au loin, par les balcons hagards,
 Des corps humains fauchant le vide avec leurs bras épars.
 Mêmes fureurs dans les églises :
 Les verrières, où des vierges se sont assises,
 Jonchent le sol et s'émiettent comme du chaume ;
 Le Christ, rivant aux murs sa mort et son fantôme,
 Est lacéré et pend, comme un haillon de bois.
 Au dernier clou qui perce encor sa croix ;
 Le tabernacle, où sont les chrêmes,
 Est enfoncé, à coups de poings et de blasphèmes ;
 On soufflette les Saints près des autels debout
 Et dans la grande nef, de l'un à l'autre bout,
 — Telle une neige — on dissémine les hosties
 Pour qu'elles soient, sous des talons rageurs, anéanties.
 Tous les joyaux du meurtre et des désastres,
 Etincellent ainsi, sous l'œil des astres ;
 La ville entière éclate
 En pays d'or coiffé de flammes écarlates ;
 La ville, au fond des soirs, vers les lointains houleux,
 Tend sa propre couronne énormément en feu ;
 Toute la nuit et toute la folie
 Brassent la vie, avec leur lie,
 Si fort, que par instants le sol semble trembler,
 Et l'espace brûler
 Et les râles et les effrois s'écheveler et s'envoler
 Et balayer les grands cieux froids.

— Tuer, pour rajeunir et pour créer
 Ou pour tomber et pour mourir, qu'importe !
 Dompter, ou se casser le front contre la porte !
 Et puis — que son printemps soit vert ou qu'il soit rouge —
 N'est-elle point dans le monde, toujours,
 Haletante, par à travers les jours,
 La puissance profonde et fatale qui bouge !

Œuvres à lire de Verhaeren (Hochsteyn et Damian, éditeurs, Bruxelles; Lemerre, Paris) : *Les soirs* (1888); *Les villages illusoirs* (1895); *Les villes tentaculaires* (1896); *Les visages de la vie* (1899); Théâtre : *Le cloître*; *Philippe II* (1901). — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1896); Henri de Régnier, *Revue blanche*, tome VIII (1895); van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1900).

IX

Les poètes de la Suisse française.

Entre le Jura, le Léman et la ligne sinieuse qui va de Delémont à Bienne, Fribourg et Sierre, s'étend une terre bénie que même l'étranger aime parce qu'elle est belle et parce qu'elle est libre : c'est la Suisse romande¹. Petite par l'étendue et par le nombre de ses habitants, cette Helvétie latine est un intense foyer de culture française. Dans ce siècle-ci, la vie littéraire y a pris une extension remarquable et les œuvres de ses penseurs ont fait rayonner au loin la gloire du nom romand. Ce noble pays compte un assez grand nombre de bons poètes. Formés à l'école des grands littérateurs d'outre-Jura, ceux-ci ont presque tous une étroite parenté intellectuelle avec les poètes de la France; on pourrait aisément les classer dans les différents groupes littéraires que nous avons successivement étudiés. Comme les poètes belges, ils participent aux grands courants intellectuels ou artistiques dont la vague initiale est à Paris; mais ils ont sur leurs confrères wallons cette supériorité incontestable qu'ils sont beaucoup plus eux-mêmes, gardant sous l'influence irrésistible de la France, une originalité nationale qui est un vrai charme chez eux. Dans notre grande république française, centralisée à outrance, où tout ce qui ne porte pas l'estampille de Paris passe généralement inaperçu, ces poètes de la Suisse romande sont presque tous inconnus. Nous autres Français de la vieille Gaule, nous oublions trop que, par delà nos frontières, il y a des millions de francophones qui cultivent le même champ littéraire que nous. Fiers de notre superbe floraison nationale, nous ignorons qu'au-dehors poussent

¹ Elle comprend les cantons entiers de Genève, Vaud, Neuchâtel et une fraction des cantons de Berne, de Fribourg et du Valais, en partie germaniques. Sur 3.325,107 habitants, la Suisse comptait 733,220 personnes de langue française en 1900.

sous le grand soleil des moissons magnifiques et nous laissons perdre même les plus belles fleurs que notre génie littéraire a fait épanouir sous d'autres cieux. Dans cette chrestomathie, l'auteur a cherché à en recueillir quelques-unes. Ce n'est qu'un petit herbier qui donne une idée bien insuffisante de la flore elle-même ; du moins celui qui l'a composé peut-il l'offrir, comme un juste hommage, à cette Suisse romande qu'il aime autant que sa propre patrie.

Pour étudier les poètes romands, consulter : A. Vinet, *Études sur le XIX^e siècle* ; Eugène Rambert, *Études littéraires* ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* (1889) ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande* (1890) et l'excellente anthologie de M. Arthur Imer-Cuno, *Chants du pays* (1887). Ce dernier recueil contient un choix, beaucoup plus varié que notre propre chapitre, des poètes suisses romands.

JEAN-JACQUES PORCHAT

Né à Crête (canton de Genève) en 1800, mort à Lausanne en 1864.

J.-J. Porchat est un aimable versificateur plutôt qu'un véritable poète, mais c'est lui qui représente le mieux en Suisse l'école des derniers classiques ; il en a toutes les qualités : clarté, logique, correction et, par moments, tous les défauts : sécheresse, prosaïsme, banalité. Écrivain facile, il s'est essayé dans plusieurs genres ; à notre avis, c'est dans la chanson et la satire tempérée qu'il a le plus brillé. Sa verve, malicieuse et spirituelle, rappelle l'esprit de Béranger dans ses bons moments. On le cite surtout comme fabuliste et ses fables ont été très populaires, même en France, à un moment donné.

Les amis politiques¹.

Nos aïeux me font grand'pitié :
 On n'a pas connu l'amitié
 Dans les temps monarchiques.
 Esclave, on ne pensait qu'à soi.
 Pour le dévouement parlez-moi
 Des bons amis,
 Des vrais amis,
 Des amis politiques.

Poussé d'un noble mouvement,
 Je frondais le gouvernement

¹ Extrait des *Souvenirs poétiques de Valamont*. La pièce est de 1832.

Dans mes vers anarchiques :
 On m'embrasse, on me prend la main :
 Parbleu ! tu dîneras demain
 Chez nos amis,
 Nos bons amis
 Nos amis politiques.

« Volontiers », leur dis-je galement.
 Ah ! le bousingot est charmant.
 Vive la République !
 Mais, à table avant de m'asseoir,
 Il fallut passer au comptoir.
 Voilà traiter,
 Voilà fêter.
 Un ami politique !

C'était trop cher de la moitié,
 Si pour deux je n'ai pas payé,
 Mais certain famélique,
 Des plats prompt à me soulager,
 Pour deux a bien voulu manger.
 Un jour sur trois
 Dînait, je crois,
 Mon ami politique.

Au dessert, on m'offre un couplet,
 Disant : « Chantez-nous, s'il vous plait.
 Ces vers patriotiques. »
 Le sang y coulait à pleins bords :
 Aussi, quels furent vos transports,
 O mes amis,
 Mes bons amis,
 Mes amis politiques !

Mais la patrouille accourt au bruit,
 Et vite en prison mé conduit.
 Adieu l'ardeur bachique !
 Ils avaient dit : « Nous irons tous ! »
 Me voilà seul sous les verrous.
 O quel ami,
 Quel bon ami,
 Qu'un ami politique !

Chut ! j'entends le bruit de leurs pas ;
 Trop tôt ne les accusons pas :
 J'ai leur serment civique....
 Ciel ! Ami d'enfance, est-ce toi ?
 Je t'oubliais et je te vois !
 Tu viens sans peur
 De mon malheur !
 Tu n'es pas politique.

Plus de Jura ¹.

Eh quoi ! pour notre bonne Suisse
 Vous avez pu quitter Paris !
 Nos couplets d'un tel sacrifice
 Ne sauraient vous payer le prix :
 Mais nous parlerons de la France :
 Et votre cœur nous répondra ;
 Chantons notre antique alliance.
 Plus de Jura !

Des vieux temps consultons l'histoire :
 Nous fûmes tous Gaulois et Francs ;
 Rome trembla de notre gloire ;
 Le Saxon nous vit conquérants.
 Au début de mainte campagne,
 Qu'un champ de Mars inaugura,
 On chantait, passant la montagne,
 Plus de Jura !

Le temps vint tracer nos frontières ;
 Nous Suisses, vous Français enfin.
 Vos rois soldaient bien nos bannières,
 Et nous baptisions le Dauphin.
 Marignan souffla des orages.
 Mais François, qui nous admira,
 Nous dit : — Mes amis, soyons sages :
 Plus de Jura !

Puis dans le sein d'un moine austère
 Le grand roi pleurant ses beaux jours,

¹ Extrait des *Souvenirs poétiques de Valamont*. — Ces couplets de bienvenue furent composés en l'honneur de Sainte-Beuve, alors en Suisse pour donner à l'Académie de Lausanne son célèbre cours sur *Port-Royal* (1837).

Cassa l'édit de son grand-père,
 Rançon de coupables amours :
 Pour ceux qui fuyaient le martyre
 En vain la pitié l'implora,
 Mais notre Suisse osa leur dire :
 Plus de Jura !

Enfin croula le trône antique
 Sous l'effort de quatre-vingt-neuf,
 Et notre vieille république
 Comme vous désira du neuf.
 Coiffé du chapeau démocrate,
 Le grand homme alors se montra ;
 Des deux côtés il mit la patte :
 Plus de Jura !

La liberté nous fut rendue :
 Dirai-je au prix de quels revers ?
 A ma lyre un peu détendue
 Il ne faut pas de si grands airs.
 Mais du Nord vienne quelque orage,
 Suisses, Français, elle dira :
 Voici pour tous assez d'ouvrage.
 Plus de Jura !

Pour orner notre Académie,
 Poète, vous passez les monts :
 Voilà de notre illustre amie
 Les envoyés que nous aimons.
 Avec vous de noises falottes
 Et du blocus même on rira,
 Car vous avez mis dans vos notes :
 Plus de Jura !

Œuvres à lire de J.-J. Porchat (Georges Bridel, éditeur, Lausanne) : *Gleanures d'Esopo* ; *Poésies vaudoises* ; *Souvenirs poétiques* (1838-1854). — Critiques à consulter : J. Hornung, *J.-J. Porchat et la poésie vaudoise* (1864) ; A. Valliet, *Les poètes vaudois contemporains* (1870) ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

FRÉDÉRIC MONNERON

Né à Lonay (Vaud) en 1813, mort à Göttingen en 1837.

Ce poète eut une destinée mélancolique : il se tua, à 24 ans, après un accès de nostalgie invincible, n'ayant pas encore donné la mesure de son beau talent. Lyrique inspiré et profond, c'est le meilleur romantique de la Suisse. Sainte-Beuve lui trouvait du génie et l'on sait que le grand critique français ne prodiguait pas cette flatteuse appréciation.

Le rêve du poète ¹.

« De qui me parles-tu, céleste rêverie,
Mystérieux concert de mon âme attendrie ?
D'un temps sans origine es-tu l'écho secret,
Un espoir que j'ignore, ou mon dernier regret ?
Es-tu l'hymne nouveau de la harpe infinie
Dont le cœur des élus comprend seul l'harmonie ?
Où bien l'appel trompeur de quelque esprit subtil ?

» Peut-être est-ce mon âme au retour de l'exil.
Qui du ciel entr'ouvrant le lointain sanctuaire,
Contemple son image errante sur la terre,
Ou quelque ange éploré qui regarde ici-bas,
Et, jetant un adieu que je ne comprends pas,
Laisse tomber d'en haut sur l'ombre de lui-même
Quelques pleurs... souvenir de sa beauté suprême.
Oh ! qui me l'apporta, cet adieu si lointain !
Est-ce le vent d'un soir ou le vent d'un matin ?

» Terre, couche glacée où mon âme se voile,
Reentre donc dans ta nuit ! j'y verrai mon étoile.
Son rayon prophétique et sa haute clarté
Aiment les cieux déserts et leur immensité....
Que me fait ici-bas le soleil qui se lève ?
Je n'y vois guère mieux, et j'y perdrais un rêve. »

Ainsi chantait un barde. Il doubla les coteaux
Parmi les peupliers frémissants sur les eaux.
C'était l'heure douteuse où la neige est d'opale,
Où, penché sur les monts, l'esprit du soir exhale

¹ Extrait des *Poésies de Monneron recueillies par ses amis*. La pièce est de 1835.

Sa nuageuse haleine au-dessus des champs bleus,
Effaçant des forêts les feuillages houleux...
L'heure où le Dieu d'amour, du ciel ouvrant les roses,
Nous entretient tout bas de la fuite des choses,
Où nos derniers amis et nos rêves joyeux
Dansent autour de nous, murmurant des adieux.
Le barde, au bord du lac, sur l'humide prairie
S'endormit, absorbé dans cette rêverie ;
Et son âme, étreignant l'air mortel, mais plus pur,
S'éleva par degrés sur ses ailes d'azur.

Mais lorsqu'il fut au seuil du divin sanctuaire,
Où ne monte jamais aucun bruit de la terre...
« D'où viens-tu ? » demanda le Seigneur radieux.
« J'ai perdu mon amour, et je cherche les cieux,
Dit-il, en secouant les larmes de son aile ;
Là-bas, je n'entends plus ton hymne solennelle,
Ni les doux souvenirs dont l'ange triste et beau
Endormait autrefois mon enfance au berceau.
Dans le profond azur mon œil ne sait plus lire
Ces livres infinis où s'empreint ton sourire.
Et moi, qui pris ma source en ton éternité,
De ton beau souvenir je fus déshérité. »

Elle dit. A ces mots chantaient les chœurs des anges,
Mélant à leurs soupirs d'ineffables louanges.
Sous leurs voiles légers, ils pleuraient à genoux ;
Mais la harpe du Christ leur répondit à tous :
« Il est vers mon beau ciel d'étroites avenues,
Des sentiers détournés, des routes inconnues
Qu'explorent vers le soir de rares exilés.
Ils chantent leurs destins, qui leur restent voilés.
Leur astre est une larme, et leur foi la souffrance ;
Mais leur chant de regrets est presque une espérance...
Allez de celui-ci finir le triste sort ;
Préparez le départ du poète qui dort.... »

« Suis-moi, dit à cette âme un sylphe au frais visage
(Le plus léger des vents dont se plaint le feuillage),
Sur la terre je dois descendre ce matin ;
Tu franchiras les airs dans mon char argentin. »

L'âme entoura du vent la taille svelte et pure,
 Et s'enfuit avec lui dans l'immense verdure...
 Elle y leva des flots vagues, harmonieux.
 Puis, devenant rosée au doux rayons des cieux;
 Elle tomba souldain, perle fraîche et discrète,
 Sous l'ombrage des bois, dans une violette.

Rosée, amour des fleurs ! fraîche larme du ciel,
 Eclose d'un baiser des vents et d'Ariel !
 Larme plus fraîche encor que des songes d'enfance,
 De ce barde tu fus la nouvelle existence !
 Surpris par l'air du soir, il était déjà mort,
 Et la belle nature eut son dernier accord.
 Les anges de la nuit qui l'ont pris sur la grève,
 Dans les cieux pour toujours ont prolongé son rêve.

A vous ¹.

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles.
 Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant,
 Sur le pâle horizon détache en soupirant
 Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles :

Lorsque le crépuscule entr'ouvre, aux bords lointains,
 Du musical éther les portes nuageuses ;
 Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
 Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle ;
 Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
 Et, jeune mendiante, implorant votre main,
 Elle vous tend la sienne, en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
 Qui, de l'exil, vers vous la rappelle angoissée,
 Comme une ombre sortant de sa tombe glacée,
 Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non ! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
 Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
 Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
 Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

¹ Cette poésie, extraite du même recueil que la précédente, est un petit chef-d'œuvre de lyrisme élégiaque; Lamartine l'eût signée.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
 Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
 Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime :
 « A genoux, me voici ! pardonnez-moi vos pleurs. »

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
 Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
 Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
 Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

Œuvres à lire de Monneron (Georges Bridel, éditeur, Lausanne) : *Poésies*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*; Juste Olivier, *Étude biographique*, en tête des *Poésies de Monneron* (1852); Eugène Rambert, *Berlins de la Suisse romande*; A. Vulliet, *Les poètes vaudois contemporains*; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

JUSTE OLIVIER

Né à Eysins (Vaud) en 1807, mort à Genève en 1876.

Il arriva à la vie intellectuelle au moment où le romantisme s'épanouissait. Ses premières sympathies littéraires furent pour la nouvelle école. Plus tard, quand les dures nécessités de la vie, l'obligèrent de s'expatrier, il s'établit à Paris. Il y séjourna près de 25 ans, fréquenta Sainte-Beuve, dont il devint l'ami, et les divers cénacles littéraires. Malgré toutes les influences francisantes qu'il subit, il resta toujours suisse, gardant la simplicité charmante du milieu rustique où il avait grandi, conservant à sa petite patrie qui ne le comprenait pas le culte le plus touchant et le plus vrai. Il a chanté tout ce qu'il y a de beau, de noble, de gracieux dans le pays enchanteur qui charma sa jeunesse : les Alpes sublimes, le poétique Jura, l'incomparable Léman, les joies et les tristesses de la vie rustique. C'est par excellence le poète national du canton de Vaud. Il ne fut pas, hélas ! prophète dans son pays ; l'amertume d'un injuste oubli attrista ses dernières années. Depuis qu'il est mort, on s'est mis à le comprendre. Il faut saluer cette belle mémoire d'homme et d'écrivain, ce noble cœur qui exprima la poésie de son pays en une langue, monotone parfois et d'une construction un peu laborieuse, mais rayonnante de sincérité, de sensibilité et de charme.

Le Léman ¹.

O bleu Léman, amour de tes rivages,
 Miroir du ciel où tremblent les nuages,
 De ma patrie ô suprême beauté,
 Je n'entends plus ton murmure enchanté !

¹ Extrait du recueil *Les deux voix* (1835).

Voici des flots : mais leur vague étendue,
 Leur pâle azur, assombri par les bois,
 Leurs humbles bords, leur incertaine voix,
 Que disent-ils à mon âme éperdue ?

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

J'aime tes eaux que la brise amoureuse
 Plisse au matin, d'une aile gracieuse,
 Lorsqu'elle joue aux voiles des bateaux ;
 Et quand rugit le vent, j'aime tes eaux :
 Leur grave élan, leur bruissement sonore ;
 Le choc puissant dont retentit le bord ;
 La blanche écume amassée ; et du port
 L'anse inquiète où l'onde roule encore.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

J'ai vu le soir tomber, dernier sourire
 Que le soleil à ton sein qui respire,
 Laisse en fuyant ; et je t'ai vu rougir
 Comme la rose, et d'amour t'embellir ;
 Et puis au loin, rapides hirondelles,
 Rayant les flots de leurs chemins divers,
 Un vol d'esquifs s'élançant dans les airs,
 En déployant leurs blanches paires d'ailes.

O bleu Léman toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Ah ! quand d'un mont que le ciel favorise,
 Sous les reflets de la lune surprise,
 Je contemplais tes changeantes couleurs,
 Parfois j'ai cru sentir ton âme, ailleurs,
 Porter la mienne, à son vol entraînée ;
 J'ai cru te voir gonfler tes eaux sans bruit,
 Et, m'enlevant dans la paix de la nuit,
 Quitter la terre et remplir la nuée.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Le pur cristal de ta vague domptée
 Se brise-t-il en écume argentée,

Sous une nef qu'à ton front méprisant
 Semble attacher un lien trop pesant ;
 Ta grâce encor, fascinante et suprême,
 Sur les flancs noirs du navire massif,
 Jette un éclat magique et fugitif,
 Pour s'en former un charmant diadème.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Quand du couchant les flammes nuancées
 Sur ton miroir s'éteignent balancées,
 Quand chaque flot plonge, mobile et pur,
 Son île d'or dans l'océan d'azur ;
 De ma pensée, autour de toi captive,
 L'amour encor repose sur tes eaux,
 Avec les monts, les tours, les blancs oiseaux,
 Et les manoirs qui dorment sur ta rive.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
 Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Le festin ¹.

La terre froide et sourde avait, en retombant,
 Fait sortir du cercueil un son d'adieu suprême,
 Triste et dernière voix, bruit funèbre et glaçant,
 Qui semble faire encor souffrir ceux que l'on aime.
 Et le cortège noir revenait en causant.

Je m'en allai, cherchant la source et le bocage.
 Glacée était son onde, envolé le feuillage.
 Et sous le froid miroir on voyait seulement
 Quelques gouttes d'azur passer comme une image
 Qui s'enfuit, et murmure et sourit un moment.

Les Alpes avaient mis leurs grands manteaux de neige
 Dont les plis sans éclat dérobaient tout entiers
 Les gazons et les bois, les rocs et les glaciers.
 Sous de livides cieus que nul souffle n'allège,
 S'endormaient les tombeaux, les vieux et les derniers.

¹ Extrait de *Deux voix*. — L'auteur parle ici d'un usage répandu encore dans les campagnes suisses, où l'on donne un grand repas aux gens qui viennent assister à un enterrement.

Le cimetière allait retrouver son silence.
Il était calme et froid, sans bruit, sans espérance.
Désert, abandonné même des fossoyeurs,
Seul, sur la tombe neuve un oiseau se balance.
Mais quand je m'approchais, il s'envolait ailleurs.

Un autre le suivait. Sous les feuilles séchées
Qui tapissaient partout le sol moussu des bois,
Je les vis disparaître ; et les feuilles couchées,
Sonores, de leur aile ou de leur pied touchées.
M'apportèrent longtemps des échos de leur voix.

Le village s'anime. Au travers de la brume.
D'une maison surtout respandit le foyer ;
Par les carreaux étroits on la voit ondoyer.
La table est préparée et la lampe s'allume.
On mange, on cause, on boit : car, selon la coutume,

On a fait à la morte un splendide festin,
Et la cave a cédé le meilleur de son vin.
C'est le dernier service ; et les pâtes dorées,
Les bricelets cassants, les merveilles sucrées
Arrivent empilés sur de grands plats d'étain.

On donne aux assistants quelques débris des roses
Qui de leur pâle éclat couronnaient le cercueil.
Les convives, alors, prennent des airs moroses,
Et l'on fait au manger quelques petites pauses.
Lorsque chacun reçoit ce souvenir de deuil.

Certe ! on ne peut nier que tous ne soient habiles
A rider de leurs fronts le lac calme et serein,
A faire sur la mort quelques phrases faciles.
Apprises dès longtemps, et de détails futiles,
Art favori du monde, à noyer leur chagrin.

« Au moins, dit l'un d'entre eux au père, à la famille,
Vous avez bien soigné votre défunte fille,
Votre sœur ; et jamais il ne lui manqua rien ?
— C'est vrai ! répondent-ils : cela console bien. »
Et chacun à son tour sur ce sujet babille.

La mère, une ou deux fois, se montra sur le seuil,
 Ses cheveux gris sortant de sa coiffe de deuil,
 Ses yeux fixes tournés sur la table servie !
 « Mangez ! mangez ! pour moi rien ne me fait envie,
 « Mangez ! leur disait-elle avec un froid accueil.

Je partis, côtoyant les vignes dépouillées.

Un vent sévère et froid

Ballottait dans les airs les feuilles envolées ;
 Et j'en vis qui roulaient en troupes désolées
 Autour de la maison, et tombaient sur le toit.

Un sombre tourbillon descendit sur la terre.

On l'entendait frémir,

Et résonner surtout vers le haut cimetière,
 Où son souffle, heurtant quelque monceau de pierre,
 Y pouvait mieux gémir.

J'entendis un vieillard, passant par la prairie,

Qui, le front découvert,

Luttait contre le vent et, dans ses rêveries,
 Disait tout hant, marchant sur les feuilles flétries :
 « On laisse le bois mort, on coupe le bois vert ».

Vieillard ! ta pitié fausse est, de plus, insensée.

Vois-tu tomber des cieux

La neige, dans les airs doucement balancée,
 Et d'un linceul aussi recouvrir, amassée,
 Les prés silencieux.

Et les tombeaux anciens et la fosse nouvelle,

Les morts jeunes et vieux,

Comment les reconnaître ? égalisés par elle,
 Ils ont tous pour manteau la blancheur de son aile
 Jusqu'à l'heure où doit luire un soleil radieux.

Alors, quand du trépas la pesante froidure,

Sous le rayon divin,

Verra fondre sa glace, ainsi qu'une onde pure,
 La vie, au jour nouveau, reprendra son murmure,
 Et coulera sans fin.

Œuvres à lire de Juste Olivier (Georges Bridel, éditeur, Lausanne) : *Les deux voix* (1835) ; *Chansons lointaines* (1847) ; *Chansons du soir* (1867). — Critiques à consulter : Eugène Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande* (1889). Ch. Fuster, *Les poètes du foyer* ; Ph. Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* ; Henri Warnery, *Au Foyer romand* (1902).

ETIENNE EGGIS

Né à Fribourg en 1830, mort à Berlin en 1867.

Celui-là fut un vrai romantique jusqu'à la bohème inclusivement. A Paris, où il était venu chercher la gloire, il rencontra la misère et mena dès lors l'existence la plus décousue. Il vagabonda dans divers pays. eut des malheurs, mourut tristement loin de la petite patrie qu'il avait fuie par fantaisie ambitieuse. C'est un poète inégal, excentrique parfois, poseur même et gâté par les défauts de la Bohème romantique. Il eut pourtant de beaux éclairs de lyrisme. Dans son dur voyage au beau pays de la chimère littéraire, il a rencontré souvent de nobles inspirations. C'était une âme de poète.

Elle ¹.

Elle ! Elle est belle comme une fraîche soirée
 Sur la blanche montagne où le soleil s'endort,
 Quand l'ombre descendante, aux flots d'opale et d'or,
 Agrafe sur son front son écharpe moirée ;

Sa voix a la douceur et la suavité
 D'un chant lointain de harpe entendu sous le tremble,
 Quand la brise du soir à la rose qui tremble
 Jette un baiser d'amour et de virginité.

Son regard est empreint de vagues rêveries,
 Il est mélancolique et doux comme la nuit
 Le regard d'une étoile au front brun de minuit,
 Sur la mousse et les fleurs des lointaines prairies.

Son épaule est de neige et ses longs cheveux noirs,
 — Quand leur flot jaillissant sur un front qui se penche
 Sous un rêve d'amour, soyeux et doux, s'épanche, —
 Sont beaux comme la lune au sommet des manoirs.

¹ Extrait de : *En causant avec la lune* (1850).

Et je l'aime, ô mon Dieu ! comme aime l'espérance
 Le malheureux en proie à de longues douleurs,
 Qui voit briller l'étoile aux riantes couleurs,
 A son seuil où toujours s'asseyait la souffrance.

Elle est douce à mon cœur comme au jeune exilé
 Un chant de son pays, comme un rayon de lune
 Au captif triste et seul dans sa tour, sur la dune,
 Ou comme un souvenir de la tombe exhalé !

Et cette vierge, c'est la chaste poésie
 Qui jamais n'a vendu sa céleste beauté,
 Fille de l'amour pur et de la liberté,
 Pour un culte éternel que mon cœur a choisie.

Dans la souffrance¹.

Oh ! ne laissons jamais sous le doute énervant
 Notre âme s'affaïsser comme le flot au vent ;
 Recevons, sans pâlir, les coups de la souffrance,
 Que le bien seulement ait notre souvenir ;
 Oublions le passé pour croire à l'avenir,
 Et buvons en marchant le vin de l'espérance !

Si l'orage ou le vent bat notre front mortel,
 Ne craignons pas d'aller, aux marches de l'autel,
 Dire l'*Ave Maria* que disait notre mère ;
 Lorsque l'on a souffert, on croit toujours en Dieu,
 Et souvent à la paix qu'exhale le saint lieu,
 Se rassérène enfin notre existence amère !

Que les hommes jamais ne voient notre mépris ;
 Trouvons des mots d'amour pour les cœurs incompris,
 Sachons être assez grands pour bannir notre haine.
 Si nous avons en nous quelque ulcère rongeur,
 N'étalons pas à tous sa sanglante rougeur :
 Avec le tronc pourri restons droit comme un chêne.

Sachons vivre isolés au milieu des humains ;
 N'allons pas, à genoux, sur le bord des chemins

¹ Extrait des *Voyages au pays du cœur* (1852). — Comparez cette pièce avec la *Mort du loup* de Vigny, page 147.

Mendier aux passants l'aumône d'une larme ;
 Que l'hymne sanglotant de nos sombres ennuis
 Ne verse ses accords qu'au silence des nuits ;
 Ayons dans le combat le silence pour arme !

Oublions l'homme pour nous souvenir de Dieu,
 Ne devançons jamais le moment de l'adieu.
 Méprisons la pitié que la foule sait feindre.
 Si des douleurs sans nom rougent nos cœurs ardents,
 Souffrons et sourions ; n'ayons pour confidents
 Nul ami, nulle femme, et mourons sans nous plaindre.

Œuvres à lire d'Etienne Eggis (Berthoud, éditeur, Neuchâtel) : Poésies publiées par Philippe Godet (1886). — Critiques à consulter : Philippe Godet, Notice biographique et littéraire en tête des Poésies (1884); Histoire littéraire de la Suisse française; Virgile Rossel, Histoire de la littérature française hors de France.

M^{me} DE PRESSENSÉ (ELISE-FRANÇOISE DU PLESSIS)

Née à Yverdon en 1826. morte à Paris en 1901.

Une noble femme et un bon poète. Par son lyrisme, elle se rattache au romantisme français, mais son éducation protestante a fortement influé sur son esprit et fait dévier ses premières admirations littéraires. Le christianisme, un christianisme large et élevé à la Vinet, tient la première place dans son œuvre, toute pleine de beaux sentiments et de pensées profondes.

Les poètes sans voix¹.

Oh ! combien il en est parmi nous de poètes,
 Dont les voix à jamais doivent rester muettes,
 Cœurs profonds et rêveurs tournés vers l'inconnu,
 Inconsolés du ciel pour l'avoir entrevu !

Ils n'ont rien oublié de leur belle patrie.
 Si ce n'est son langage, ineffable harmonie.
 D'autres se font un jeu de son secret divin ;
 Eux, faits pour le parler, ils le cherchent en vain.

D'autres savent parler cette langue étrangère.
 Echo de l'idéal sur notre pauvre terre ;
 Mais eux, encor émus de son doux souvenir,
 Ils ne savent qu'aimer, regretter et souffrir.

¹ Cette pièce et la suivante sont extraites des *Poésies* (1869).

Et qu'importe, après tout ? Si cette mer profonde
 Dérobe à tous les yeux les trésors de son onde,
 La perle ainsi ravie à l'avidé plongeur
 En est-elle moins belle aux regards du Seigneur ?

O poètes sans voix, les trésors de votre âme,
 Nul ne les a compris et nul ne les réclame.
 Vous passez ignorés de ce monde bruyant,
 Sans laisser une empreinte à son sable mouvant.

Nul ne saura jamais que dans votre poitrine,
 Captive, frémissait l'étincelle divine ;
 Que vous portiez en vous l'éternelle beauté,
 Comme en un sanctuaire une divinité.

Mais le germe sacré déposé dans votre âme,
 L'amour du beau, du vrai, vivante et noble flamme,
 Sans l'avoir profané sur un vulgaire autel,
 Pur des gloires d'en bas, vous l'emportez au ciel.

Vous m'avez laissé seul.

Jésus revint trois fois pendant cette nuit sombre ;
 Les disciples dormaient, accablés, oublieux.
 Triste, il les regardait et s'éloignait dans l'ombre,
 Mais la troisième fois il s'arrêta près d'eux.

« Dormez ! dit-il alors avec un doux reproche,
 » Vous m'avez laissé seul à l'heure où je luttais,
 » Et maintenant celui qui me trahit s'approche.
 » Dormez ! il n'est plus temps de veiller désormais. »

Comme il parlait encor la troupe sacrilège
 L'entourait... il reçut le baiser de Judas ;
 Et quand, seul au milieu de l'indigne cortège,
 Son œil chercha les siens, il ne les trouva pas.

Il était seul... O Christ ! cette longue agonie
 Depuis dix-huit cents ans elle n'a pu finir,
 Et nous te laissons seul, et notre âme engourdie
 Dort de son lourd sommeil quand il faudrait souffrir.

Un grand gémississement monte de notre terre
 Et la sueur de sang y coule nuit et jour...

Ceux qu'étreignait ton cœur à cette heure dernière,
Hélas ! ils n'ont rien su de ton divin amour.

Et nous les oublions... Et pendant cette veille
De tant de malheureux, d'ignorants, d'opprimés,
Nous dormons, nous rêvons... Si leur voix nous éveille,
Nos yeux appesantis sont bientôt refermés.

Mais ce gémissement qui monte de la terre
Retentira pour nous jusqu'en l'éternité,
Lorsque Dieu nous dira : Qu'as-tu fait de ton frère ?
Et Jésus de sa voix tendre et pourtant sévère :
Vous m'avez laissé seul en mon Gethsémané !

Œuvres à lire de M^{me} de Pressensé (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poésies* (1890).
— Critiques à consulter : Cordey, *Journal religieux de la Suisse romande*, 18
et 25 mai 1901; Marie Dutoit. *Au Foyer romand* (1902).

MARC MONNIER

Né à Florence en 1829, mort à Genève en 1885.

Français par son père, Suisse par sa mère, Marc Monnier passa à Genève la plus grande partie de sa vie ; c'est pour cela qu'on le range généralement parmi les écrivains de la Suisse française, bien qu'il n'ait en somme rien du caractère romand. Comme Banville, auquel il ressemble par quelques côtés, c'est un versificateur extrêmement habile, d'une émotion tendrement discrète, d'une verve comique brillante, vif, alerte, sémillant, aimable, délicat. Son *Théâtre des Marionnettes* est un petit chef-d'œuvre de satire politique, et ses traductions en vers de *Faust* et de l'*Arioste* sont des œuvres d'une rare virtuosité. Marc Monnier aurait pu devenir un très grand poète s'il n'eût dispersé en prose et en vers, sur une infinité de sujets hétérogènes, son étonnante facilité.

La colombe¹.

Savez-vous pourquoi j'aime la colombe ?
C'est que le bonheur n'est point aux sommets :
Plus on veut monter, plus bas on retombe,
Et qui va trop loin ne revient jamais.

¹ Cette pièce et les suivantes sont extraites des *Poésies* de l'auteur. Nous n'avons pas reproduit des fragments du *Théâtre des Marionnettes*, qui donneraient une idée plus exacte de son talent, parce qu'il n'est pas facile d'y pratiquer des extraits et que l'ouvrage est plein d'allusions politiques demandant de longues explications.

En son vol ardent plus d'un, suivant l'aigle,
 Court de monde en monde, à pas surhumains ;
 Tandis qu'en la plaine un enfant espiègle
 Tend plus près de Dieu ses petites mains.

Dieu n'est point au ciel où le vent emporte
 Tant de cris ardents et de vœux déçus,
 Il est près de vous, il est à la porte
 Que Marthe et Marie ouvraient à Jésus.

Chez le pauvre monde offrant son eau fraîche,
 Parmi les pécheurs venus par milliers,
 Il est dans l'étable, il est dans la crèche,
 Sous les mufles chauds des bœufs familiers.

Aussi, douce et belle entre les plus belles,
 J'aime la colombe, et Dieu la bénit.
 Elle ne sait pas, bien qu'elle ait des ailes,
 Monter dans les cieux plus haut que son nid.

A Genève.

Triste vent du nord qui fauches la plaine,
 Et cours, en grondant, les cieux gris et froids,
 Où vont, emportés par ton âpre haleine,
 La fleur des jardins et l'oiseau des bois ?

Où vont les rameaux et les feuilles mortes ?
 Ils courent ensemble au midi vermeil,
 Ils cherchent dans l'air où tu les emportes,
 Le grand chemin bleu qui mène au soleil.

Triste vent du nord, quand vient la froidure,
 Mon cœur est pareil au val épuisé,
 Aux bois sans chansons, aux prés sans verdure :
 Tu me l'as flétri, tu me l'as brisé.

Quand les fleurs s'en vont et les hirondelles
 Qu'entraîne là-bas ton souffle vainqueur,
 Au pays natal emporte avec elles,
 Au pays natal emporte mon cœur !

Pierrot.

Sur les bancs du théâtre infime
 Qui te sert d'école et d'autel,

Je suis des yeux ta pantomime,
Divin Pierrot, maître immortel !

Le poltron s'enferme à la brune,
Son logis devient un couvent ;
Mais tu sors au clair de la lune,
Mon ami Pierrot l'œil au vent.

Tu sors, mais gare l'embuscade !
Par vingt soldats te voilà pris.
Choisis : la chaîne ou l'estocade ?
Tu choisis la chaîne, et tu ris.

Tu ris, car il te reste une arme,
Ce pied sournois, lesté et charmant,
Ton salut, l'effroi du gendarme,
Ta liberté, son châtement.

Tu ris en narguant tes entraves.
Captif roi du geôlier, moqueur
Plus sérieux que les gens graves,
Vaincu triomphant du vainqueur.

Ami Pierrot, la vie est dure.
Le monde est triste et mécontent :
Garde-nous ta gaité qui dure,
Garde-nous ton rire éclatant !

Il a peur, sa chandelle est morte :
Il a froid, il n'a plus de feu...
Pauvre monde, ouvre-lui ta porte.
Bon Pierrot, pour l'amour de Dieu !

A une vieille fille.

Avril a fui, pauvre âme en pleurs !
Mais sans tresser pour vous ses fleurs
Eu couronne de fiancée ;
Vous voyez passer deux à deux
Vos amis d'enfance, et loin d'eux
Vous restez seule et délaissée.

Vous regardez amèrement
Celles qui vivent en aimant :

L'épouse, la mère, l'aïeule,
L'enfant qui, si frère et si doux,
Nous soutient, appuyé sur nous...
Vous restez seule, toute seule !

Et pourtant d'ici jusqu'au soir
Le ciel ne doit pas rester noir.
Puisque jamais Dieu n'abandonne
Ceux que le monde abandonna,
Vous pouvez être heureuse : on n'a
De bonheur que ce qu'on en donne.

Il est partout des malheureux :
Toute âme, en se penchant sur eux,
Rencontre une âme sœur qui l'aime.
En les soulageant on guérit ;
Pour les consoler on sourit,
Et l'on se console soi-même.

Qui mange seul mange sans faim,
Mais on peut partager son pain
Avec bien des gens sur la terre ;
On a chaud en les réchauffant ;
Chacun peut trouver un enfant
Chez ceux qui cherchent une mère.

Ah ! tous ces oiseaux affamés
Accourront, si vous les aimez,
Autour de vous, à tire-d'ailes,
Et s'ébattant sur vos genoux,
Vous feront un printemps plus doux
Que le printemps des hirondelles.

Et vous aurez connu l'amour
Qui dure jusqu'au dernier jour,
Qui, même après la dernière heure,
Vous retient encore ici-bas,
Dans un ciel où l'on ne meurt pas,
Dans une âme en deuil qui vous pleure.

Théâtre des Marionnettes; Eugène Rambert, *Ericains nationaux*; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

EUGÈNE RAMBERT

Né à Clarens en 1830, mort à Lausanne en 1886.

L'admirable auteur des *Alpes suisses*, dont nous avons montré l'importance comme prosateur dans le premier volume de cet ouvrage, fut aussi un poète de valeur, une nature inspirée, qui exprima en vers de nobles sentiments et de beaux symboles. Imprégné de littérature française, Rambert doit sa forme parfois un peu laborieuse à la fois aux classiques et aux romantiques, mais par le fond il est essentiellement original. Sa poésie est nationale dans le sens élevé du mot, sans aucune des banalités provinciales qui départent certains poètes helvétiques. Esprit vigoureux et sain, âme sensible et délicate, le peintre des Alpes représente, comme poète, ce qu'il y a de meilleur dans le caractère vaudois.

Les lavandières ¹.

Les filles du hameau lavaient leurs robes blanches.
— Elles avaient dansé fort avant dans la nuit, —
Et l'eau de la rivière écumait sous les planches
D'où le linge tordu ruisselait à grand bruit.

La première, une blonde au regard doux et tendre,
Belle enfant de seize ans, ne croyant point au mal,
— Rien qu'à la voir passer les cœurs se laissaient prendre, —
S'entretenait tout bas des souvenirs du bal.

« Elles n'en savent rien, les filles du village;
Lui seul a mon secret, et seule j'ai le sien.
Hier, de son amour un baiser fut le gage.
Ma joie est d'être aimée et qu'on n'en sache rien. »

Une autre, une brunette à la bouche rieuse,
En regardant ses sœurs chantait à haute voix,
Légère voix d'oiseau, semillante et moqueuse,
Faites pour affoler tous les échos des bois.

¹ Extrait des *Poésies* (1871).

« Elles le savent bien, les filles du village ;
 Pour moi la danse est tout, pour moi l'amour n'est rien.
 Je me ris des garçons et de leur vain parlage.
 Ma gloire est d'être libre et qu'on le sache bien. »

Et les autres riaient et gazouillaient entre elles.
 Seule, une pâle enfant soupirait à l'écart ;
 On ne l'eût pas comptée au nombre des plus belles,
 Pourtant ses grands yeux bleus avaient un beau regard.

« L'ont-elles deviné, les filles du village ?
 Lui seul a mon amour et je n'ai pas le sien.
 Hier, plus d'une larme a mouillé mon visage.
 Mon lot est de souffrir et qu'il n'en sache rien. »

Notre Rhin¹.

Le Rhin que vous chantez dans vos vers fratricides,
 Ce Rhin, fantôme impur, vieille divinité,
 Qui n'a jamais lavé son lit ensanglanté,
 Le Rhin des conquérants et des vautours avides, —
 Qu'il soit à vous, qu'il soit à vous !

Notre Rhin, libre enfant, frère jumeau du Rhône,
 Sur l'Alpe, en son berceau, n'a que des rêves d'or ;
 Il est fier, il est libre, il est jeune, il est fort ;
 Le sang n'a pas souillé les fleurs de sa couronne ; —
 Il reste à nous, toujours à nous !

Lioba².

Tout vrai Suisse a un *rans* éternel
 au fond du cœur. SAINTE-BEUVE.

D'où nous vient-il, ce vieux refrain,
 Qui fait pleurer, qui fait sourire ?

¹ Extrait des *Poésies*. Écrit en 1869, après une soirée où l'on avait lu le *Rhin* allemand de Becker et la réponse d'Alfred de Musset.

² Extrait des *Poésies*. — *Lioba* est un mot du patois romand qui signifie *vache* ; c'est aussi le cri d'appel des bergers pour rassembler leurs troupeaux. Dans le *Rans des vaches des Colombettes*, c'est le premier mot du refrain.

D'où nous vient il, que veut-il dire,
Ce *ranz* naïf, grave et serein,
Lioba, lioba ?

Voix des bergers, voix des abîmes,
Voix des torrents, des rocs déserts,
Il vient à nous du haut des airs,
Comme un écho des blanches cimes.
Lioba, lioba !

Sur l'Alpe aux flancs vertigineux
Il flotte dans l'air qu'on respire ;
Aux forêts le vent le soupire,
Et les monts se disent entre eux :
Lioba, lioba !

Dans cette idylle douce et fière
La Liberté nous a souri.
Combien de fois le cor d'Uri
A-t-il sonné sur la frontière
Lioba, lioba !

Exilés sous d'autres climats,
Regrettons-nous l'Alpe fleurie ?
Ce vieux refrain, c'est la patrie
Qui nous suit, chantant sur nos pas
Lioba, lioba !

Dans les douleurs de l'agonie.
De Sempach le héros vainqueur
L'écoutait au fond de son cœur
Eclater en flots d'harmonie.
Lioba, lioba !

Voix de courage, voix d'amour,
Au timbre fort, joyeux et tendre,
Nos fils aussi sauront l'entendre
Et l'accompagner à leur tour.
Lioba, lioba !

Laissons à d'autres les chimères.
Gloire, grandeurs, tristes appas !
Le seul bien qui ne lasse pas,
Nous l'avons reçu de nos pères.
Lioba, lioba !

La liberté simple et sans farl,
Suisse, voilà ton apanage!
Garde-la pure d'âge en âge,
La liberté du montagnard.
Lioba, lioba!

Pour dominer l'orchestre immense
Dans le concert des nations,
Il faut des hautes régions
Qu'au ciel toujours ce chant s'élançe :
Lioba, lioba!

Fleur de deuil ¹.

J'ai pris les deux enfants qui nous restent encore,
Et je les ai conduits dans la chambre du mort.
Devant ces yeux éteints, cette bouche glacée,
Cette immobilité du corps sans la pensée,
Le plus jeune des deux comprit qu'un tel sommeil,
C'était l'éternité muette et sans réveil.
Alors, en sanglotant se jetant vers sa mère,
Il ne sut que crier! « Je veux mon petit frère,
Je le veux! »

Vers le soir, on apporta des fleurs,
De pâles fleurs d'orange aux suaves senteurs,
On en mit un bouquet dans sa main froide et blanche ;
Bientôt son petit lit se couvrit de pervenche,
De couronnes de buis, de myrte, de jasmin ;
Et quand les deux enfants furent, le lendemain,
D'eux-mêmes visiter la couche funéraire,
Ils revinrent disant que l'heureux petit frère,
Avec ses fleurs d'orange et sa robe de lin.
Partait pour une fête en un pays lointain.

(Euvres à lire d'Eugène Rambert (F. Rouge, éditeur, Lausanne) : *Poésies* (1874) ; *Les Fleurs de deuil* (1895). *Dernières poésies* (1887). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Henri Warnery, *Eugène Rambert* ; Philippe Godet, Virgile Rossel, *ouvrages cités*.)

¹ Extrait des *Fleurs de deuil*, le recueil le plus poignant du poète, écrit avec les larmes d'un père frappé au cœur.

M^{me} MELLEY (MÉLANIE ROCHAT)

Née aux Charbonnières (Vaud), en 1829, morte à Lausanne en 1896.

Amie de Juste Olivier et d'Eugène Rambert, M^{me} Melley eut, comme ses deux célèbres compatriotes, le culte de la poésie. Elle écrivit poussée par un invincible besoin d'épancher son cœur, sans aucune préoccupation livresque. La muse fut pour elle une consolatrice et une amie. Ame tendre, délicate, distinguée, d'une haute valeur morale, elle aurait pu être un remarquable écrivain si elle avait eu un plus grand souci de l'art. Telle qu'elle est, avec ce qu'il y a parfois d'inachevé dans sa forme, c'est un poète d'une réelle valeur. Elle fut une fleur du foyer ; à la fenêtre de celui-ci s'épanouissent souvent les plus délicates, et le passant charmé, qui ne fait que les entrevoir, devine quelle suave parfum elles peuvent répandre autour d'elles. Quand on lit les vers de M^{me} Melley, c'est cette impression de suavité qu'on éprouve.

Les faucilles ¹.

Bien qu'il ne souffle dans les airs
Pas de tempêtes,
Frissonnez, fleurs des rocs déserts,
Courbez vos têtes!

Voici venir par les chemins
Les jeunes filles ;
Voici que brille dans leurs mains
L'arc des faucilles ;

Sous leurs chapeaux au noir velours
Vives, alertes,
Coupant, en chantant leurs amours,
Les tiges vertes.

Vois, dans ces merveilleux jardins,
Quelles cueillettes !
Changeant en foin sec de l'andain
Mille fleurettes.

Chacune y passera, bien sûr,
Rouge corolle,
Pétale comme un œil d'azur,
Aigrette folle.

¹ Extrait de *Jours envolés* (1892). M^{me} Melley est un des poètes qui ont le mieux rendu la montagne et ses scènes rustiques.

Là-haut, si la faucille court
De roche en roche,
C'est qu'avec son nuage lourd,
L'hiver s'approche.

Pour les pauvres gens du chalet
Quand la fleur pousse,
C'est pour que donne plus de lait
La vache rousse.

Quel trésor, ces bouquets joyeux,
Dans leur misère!
Pour nous c'est le luxe, et pour eux
Le nécessaire.

Il faut donc bien nous résigner :
La fleur nous quitte,
Car l'on n'en va pas épargner
La plus petite ;

Pas même ces fouillis exquis
D'ombelle blanche
Dont nous commençons le croquis
L'autre dimanche ;

Ni chardon lilas, ni bouquet
D'humbles fougères
Sur la corniche où se risquait
L'aigle naguères ;

Ni campanule aux fleurs d'azur,
Dans la ravine...
Car la faucheuse a le pied sûr,
L'œil qui devine.

Qu'a donc l'abeille à butiner
Après vos rondes ?
Votre fer va tout moissonner,
O Parques blondes !

Je n'aime pas si brusquement
Que tout s'achève,
Comme finit en un moment
Le plus beau rêve.

Je sais bien qu'elles vont passer,
 Les fleurs si frêles,
 Que l'ouragan les fait danser
 Comme des ailes.

Mais quand l'automne et les vents froids
 Brisent la feuille,
 Je me sens au cœur moins d'effrois :
 C'est Dieu qui cueille.

A Gétroz¹.

C'était dans le pays verdoyant de forêts,
 Le val que l'Eau noire partage,
 Où les jeunes, il semble, ont le rire plus frais,
 Où les bons vieux prennent plus d'âge.

C'était au pied des bois de mélèze et sapin,
 Où l'écureuil frôle sa queue,
 Et dans l'air il passait sur quelque souille alpin
 Comme un parfum de sauge bleue.

Et dans ce pays d'or où meurent les soucis,
 Sur le bord d'un champ qui surplombe,
 Parmi les gazons verts un couple était assis,
 Roucoulant comme la colombe.

Blottis au raz du sol, les mains sur les genoux,
 Dans une pose peu classique,
 Jeune fille et garçon goûtaient les instants doux
 Dérobés au travail rustique.

Si le gars était beau, je ne le sais vraiment,
 Pas plus si la belle était blonde ;
 Ce que j'affirmerais, c'est que pour le moment
 C'étaient des heureux de ce monde.

Et Gétroz, sur ses rocs, étagé comme un fort,
 De ses chalets guettait l'idylle,
 Avec ses chemins creux, ses œuillets sur le bord
 Du plus rustique péristyle ;

¹ Extrait de *Jours envolés*.



Ses vieux degrés où l'eau du bassin toujours plein
Vient ruisseler dans la bardane;
Où le curé, rêveur ainsi qu'un Jocelyn
Egare une sombre soutane.
Et ce qui m'est resté de ce tableau naïf,
La ville semblant à cent lieues,
C'est la divine paix du monde primitif.
Et le parfum des sauges bleues.

Dans une nuit d'hiver ¹.

C'est une nuit d'hiver glacée,
Où l'on n'entend nul bruit humain ;
L'aube nouvelle est commencée
De l'aujourd'hui qui fut demain.

Tout est silence et solitude.
Dans les jardins enténébrés,
On n'entend que le souffle rude
Des vents sur les rameaux givrés;

Peut-être au loin la voix qui pleure
D'un pauvre chien saisi d'effroi,
Ou bien le guet proclamant l'heure,
Quand deux coups sonnent au beffroi.

Alors éclate un cri sonore
Qu'un roulement funèbre suit...
Il se tait... retentit encore :
Là-has, voici le train de nuit.

Fumée au vent, comme il chemine !
Les wagons roulent sur le rail,
L'employé veille à sa machine
Comme un pilote au gouvernail ;

Et le noir chauffeur sans se plaindre,
Poudré de charbon jusqu'aux dents.
D'un feu qui ne doit pas s'éteindre
Attise les brasiers ardents.

¹ Extrait des *Poésies intimes* (1897). Ce sont les derniers vers de l'auteur; ils furent écrits en janvier 1896, un mois avant sa mort. Elle s'oublia elle-même jusqu'au bout et c'est la sainte pitié qui inspira ses derniers accents.

Et chaque nuit, qu'il neige ou vente,
Que l'eau ruisselle à leurs fronts nus,
Malgré l'ombre et son épouvante,
S'en vont ces martyrs inconnus.

Se fiant à ces gens qui veillent,
Peut-être au péril de leurs jours,
Les voyageurs en paix sommeillent
Sur les coussins et le velours.

Travailleur de la nuit glacée,
Fidèle esclave du devoir,
Qui donc t'accorde une pensée
Quand tu fuis dans l'horizon noir ?

Œuvres à lire de M^{me} Melley (F. Payot, éditeur, Lausanne) : *Jours envoyés* (1892); *Poésies intimes* (1897). — Critique à consulter : Philippe Godet, *Notice* en tête des *Poésies intimes*.

EDOUARD TAVAN

Né à Genève en 1842.

C'est l'un des meilleurs représentants de l'École parnassienne en Suisse et, sans contredit, l'artiste en vers le plus habile de son pays. car tout ce qu'il a écrit est d'une qualité rare. Disciple de Leconte de Lisle, il aime surtout les sombres méditations philosophiques, les grands faits du passé et la poésie exotique; les sujets nationaux l'ont moins tenté, sans doute, parce qu'il faut à son imagination l'ampleur des grands rêves. Comme le poète belge van Hasselt, mais dans une langue poétiquement bien supérieure, Edouard Tavan a publié aussi des vers rythmiques; ces vers, d'ailleurs conformes aux principes de la prosodie traditionnelle, sont, en ce qui le concerne, basés sur l'accent tonique, renforcé de l'accent rhétorique ou oratoire. Ils ont pour caractère essentiel une disposition régulière des groupes naturels de la diction française, groupes d'un ou de plusieurs mots déterminés par les toniques qui frappent leur dernière syllabe sonore, formant ainsi des pieds de deux, de trois et de quatre syllabes. Dans la versification française ordinaire, ces groupes se succèdent, sans ordre précis, d'un vers à l'autre, comme dans ces vers de Musset :

Regrettez-vous/ le temps/ où le ciel/ sur la terre
Marchait/ et respirait/ dans un peuple de dieux...

Edouard Tavan les dispose, au contraire, de manière à obtenir une parfaite symétrie de coupe et d'allure, ce qui permet de faire des vers de neuf, onze, treize et quatorze syllabes, plus harmonieux que ceux

des vers-libristes, si contraires parfois au génie de notre langue. La strophe suivante donnera une idée de ce système rythmique, qui ressort très bien dans la lecture à haute voix :

Lugubrement/ se lamentait/ le glacial/ décembre.

Comme un long pleur/ d'éternel ennui,

Dans le silen/ce, il me souvient/ qu'envahissant/ ma chambre

L'heure sonnait/ lentement/ minuit.

La tentative d'Edouard Tavan n'a pas été comprise par la critique ; elle est cependant originale et intéressante ; nous croyons fermement qu'on en tiendra compte un jour ou l'autre, car elle ajoute à la métrique française des ressources qui ne sont pas à dédaigner. Quoi qu'on en pense, l'auteur n'en est pas moins un poète profond, noble, inspiré, d'une grande valeur littéraire.

Les Trépassés¹.

Vous qui reposez dans les cimetières,
Sous les croix de bois, sous les marbres lourds,
Dormez-vous ainsi vos nuits tout entières
D'un morne sommeil dans les tombeaux sourds ?

Ou serait-il vrai que dans vos ténèbres
On ne s'endort pas si bien que l'on croit,
Que vous connaissez des réveils funèbres,
Que vous avez peur, que vous avez froid ;
Qu'en ce lit glacé, la main qui tâtonne
Cherche à ramener les plis du linceul,
Qu'on entend gémir le vent de l'automne
Et que l'on est triste et que l'on est seul ?

Dans le désespoir d'un effort suprême,
Vous levez alors le couvercle dur,
Et le pâle éclat de votre front blême
A relui soudain sur le tertre obscur.

La rafale a pris les branches du saule,
L'arbre convulsé lutte dans la nuit,
Il couvre de pleurs votre froide épaule ;
Le feuillage mort tourbillonne et fuit.

Au ciel désolé ne luit nulle étoile,
La lune vous jette un reflet changeant,
Et, de peur saisie, à demi se voile
Sous le noir nuage aux franges d'argent.

¹ Cette pièce et la suivante sont extraites de *Fleurs de rêve* (1889).

L'ombre se remplit de frissons étranges,
 Minuit tristement pleure dans la tour :
 C'est l'heure funèbre où les mauvais anges
 Errent sans repos jusqu'au point du jour.
 Pauvres trépassés, légères fumées,
 Vous montez alors sur l'aile des vents ;
 Fouettés du regret des choses aimées,
 Vous vous en venez parmi les vivants.
 Entrés sans l'ouvrir par la porte close,
 Vous avez franchi le seuil bien connu.
 Et dans la maison lorsque tout repose,
 Le plancher gémit sous votre pied nu.
 Au foyer du soir qu'on éteint à peine,
 On entend craquer les tisons mourants ;
 Renaissant parfois, la flamme incertaine
 Prête sa lueur à vos pas errants.
 Mais l'heure s'écoule, et, de chambre en chambre,
 Vous interrogez chaque souvenir :
 Déjà cette nuit du sombre novembre,
 Cette longue nuit est près de finir.
 Et le chant du coq, qui vous effarouche,
 Vous chasse d'un vol plus précipité, —
 Et vous regagnez votre froide couche
 Afin de dormir votre éternité.

La douleur du taureau¹.

Tout le jour, à l'écart couché dans les rosages,
 Le taureau noir, le roi sombre des hauts alpages,
 Au flanc de la prairie a gémi tristement,
 Dans la blonde vapeur de son poitrail fumant,
 Exhalant vers le ciel des plaintes inconnues.
 Les filles des chalets près de lui sont venues ;
 Elles l'ont appelé des noms accoutumés,
 Offrant à sa douleur les herbages aimés,
 Caressant doucement, pour soulager sa peine,
 De leurs tremblantes mains son large cou d'ébène.

¹ C'est une des meilleures pièces d'inspiration suisse écrite par l'auteur; son caractère épique cadre bien avec la tendance habituelle du poète, naturellement porté vers les grands sujets.

Il est demeuré là. — Les vaches aux longs pis,
Les petits veaux craintifs dans les buissons tapis,
Paissaient joyeusement les gazons et les mousses ;
Sous les branches des pins montrant leurs têtes rousses,
Les génisses, avec de grands yeux innocents,
De leurs roses naseaux soufflaient sur les passants,
Et fuyaient en chassant les taons avec leur queue.

Les sommets endormis sous l'immensité bleue
Dentelaient vaguement les vaporeux lointains,
Sur les pentes couraient les ruisseaux argentins,
Les herbes s'inclinaient sous une tiède haleine,
Les grands bois se taisaient, toute l'Alpe était pleine
De parfums, de rayons et de gais tintements ;
Mais il est resté sourd à ces appels charmants,
Et dédaigneux des siens et des douces paroles,
Et de la combe verte, où, sous les vieux arolles,
Les belles du troupeau mugissaient leurs amours,
A tout indifférent et gémissant toujours,
Il est demeuré là, farouche et solitaire,
Dans le rosage en fleurs étendu sur la terre.
Quand l'ombre des chalets s'allongea sur les prés,
A l'heure où le jour fuit sur les monts empourprés,
Où le lointain adieu des âmes envolées,
Dans les cloches du soir s'exhale des vallées,
Tout à coup, sous l'effort d'un élan furibond,
Le taureau menaçant s'est levé d'un seul bond ;
De son regard oblique il a fouillé l'espace,
Et, plus impétueux que l'ouragan qui passe,
Il a, sous le galot pressé de ses pas lourds,
Ebranlé sourdement les pentes de velours : —
On eût dit le fracas des neiges entraînées.

Dans le vertige affreux de courses effrénées,
Sa vaste silhouette, ainsi qu'un noir démon,
Passait et repassait à la croupe du mont
Qu'envahissait déjà l'ombre des nuits paisibles.

Parfois, comme entouré d'ennemis invisibles,
Il s'arrêtait soudain, reculait frémissant,
Abaissait son front large, arquait son dos puissant,
Et, déchaînant l'éclat de sa rage insondable,

Recommençait au loin son galop formidable,
 Frappait, frappait le vide et les fantômes vains,
 Broyait le sol, lançait les blocs dans les ravins :
 Puis, dans l'enivrement terrible de sa force,
 Au sein d'un tourbillon de cailloux et d'écorce,
 Eventrant les vieux pins sous ses cornes de fer.
 Il jetait dans la nuit des beuglements d'enfer.
 Tous ont fui, redoutant ses coups épouvantables,
 Et la terreur les tient blottis dans les étables ;
 Le vieux tueur de loups, le robuste vacher,
 Ni le fort bûcheron, n'out osé l'approcher.
 Aucun pouvoir humain ne s'en peut rendre maître ;
 Il faut un exorcisme, et l'on attend le prêtre...
 Et, depuis quatre jours, là-haut, sous les cieux clairs.
 Le muflé tout sanglant et les yeux pleins d'éclairs,
 Avec un roulement d'échos qui l'accompagne,
 L'énorme taureau noir beugle dans la montagne.

Rayons d'octobre ¹...

Rayons d'octobre, azur calme et triste,
 Que voulez-vous de notre cœur las ?
 Rayons ambrés, rayons d'améthyste,
 Feuillages d'or, montagnes lilas.

Tout assoupi de brume automnale,
 Comme un lointain sourire d'amour,
 Le soleil brille, au fond du ciel pâle,
 Dans la splendeur tranquille du jour.

Sous cet éclat tissé d'ironie,
 De vains reflets, de rêves fanés,
 Je vais suivant la sente jaunie...
 Et les derniers espoirs sont glanés.

Je vais foulant les feuilles tombées.
 Où sont les fleurs du temps qui n'est plus ?
 Fleurs et chansons se sont dérobées
 Dans le halo des jours révolus.

¹ Extrait de *La Muse romande* (1890-1891). Cette poésie rythmique est formée de vers qui doivent être scandés de la manière suivante avec une tonique à la fin de chaque pied :

Rayons d'octó/bre azúr/ calme et trísté

Cette langueur de l'air où murmurent
De longs échos au rythme chantant,
C'est le parfum des choses qui furent,
C'est l'âme en pleurs des roses d'antan.

Les ans m'ont pris mes rêves d'artiste,
Et sur leur tombe ils sonnent le glas.
Que voulez-vous, rayons d'améthyste,
Feuillages d'or, montagnes lilas ?

Dies iræ ¹.

Voici là-bas, à l'horizon qui flambe incandescent,
Surgir l'aube ardente des jours de terreur et de sang ;
Dans le ciel noir, tourd de sanglots, d'angoisse et de désastres,
J'ai senti sur nos fronts peser la colère des astres ;
Folle de haine, ivre de faim, la bête qui dormait ;
Rugit au loin dans le cœur des foules :
La Tour de science et d'espoir n'aura pas son sommet ;
Fière Babel, je t'entends qui croules.

Tes murs d'orgueil, sous le levier des âpres volontés,
Sans fin, s'étagaient à travers les obstacles domptés ;
Plus qu'un effort, plus qu'une pierre, et l'or de tes coupoles
Lancerait ses rayons plus loin que la brume des pôles ;
Et dans la fièvre où bourdonnait leur tâche de Titans,
Les peuples las, sous la rude étreinte,
Râlaient, en mêlant au fracas des marteaux haletants
Le désespoir de leur morne plainte.

Meneurs du siècle, heureux du jour, ô race d'insensés,
L'écho formidable de l'ombre a crié : « C'est assez ! »
Votre égoïsme, en sa fureur toujours inassouvie,
A rompu sous son poids les fers des forçats de la vie ;
Dans ses haillons leur foule blême attache un œil de feu
Sur vos destins tout filés de soie ;
Grondante, elle roule et s'agite, et, l'impie, elle veut
Prendre sa part du soleil de joie.

¹ Extrait de la *Semaine littéraire* du 13 mars 1897.

Cette belle pièce est d'un rythme un peu compliqué, mais qui produit un grand effet à la lecture ; nous en donnons plus loin le rythme figuré ; on remarquera l'ampleur poétique qu'ont ces vers de quatorze syllabes.

Assez longtemps. fils de Baal, la fièvre qui vous mord
 A pu promener ses sabbats de luxure et de mort ;
 Devant l'idole, assez longtemps leurs folles saturnales
 Ont jeté pour encens l'honneur de vos âmes vénales.
 Du châtiment l'heure a sonné ; déjà son pas qui vient,
 Son pas sinistre, a glacé mes veines ;
 Déjà sa grande ombre est sur vous et sa poigne vous tient,
 Vous, votre race et vos œuvres vaines.

L'air a frémi ; dans les éclairs de hauts embrasements
 J'ai vu les palais s'écrouler et les temples fumants,
 Sous leurs débris ensevelir vos dogmes hypocrites ;
 Vos canons et vos arts, vos lois de ténèbres écrites,
 Tout votre orgueil dans le brasier des haines entassé ;
 Et, ricanant ses longs rires sombres,
 J'ai vu la Vengeance appuyée à son glaive lassé,
 Rouge de sang, sur de noirs décombres.

La voix de Dieu passe semblable aux flots des océans ;
 Son souffle a déjà balayé tant d'empires géants !
 Tant de cités, qui ne sont plus que poudre et que mystère,
 Ont aussi pour un jour mené leur vain bruit sur la terre !
 Voici venir ce que marquait le doigt rigide et sûr
 Des mages saints et des saints prophètes ;
 Pour vous, comme alors pour la gloire insolente d'Assur,
 Je vous le dis, c'est la fin des fêtes.

Ces vers doivent être scandés de la manière suivante, d'après les accents tonique et rhétorique; on saisira vite ce qui en constitue le rythme :

Voici là-bas/, à l'horizon/ qui flam/be incandescént,
 Surgir/ l'aube ardén/te des jours/ de terreur/ et de sang
 Dans le ciel noir/, lourd de sanglots/, d'angois/se et de désastres/,
 J'ai senti/ sur nos fronts/ peser/ la colè/re des astres ;
 Folle de hâi/ne, ivre de faim/, la bê/te qui dormait
 Rugit au loin/ dans le cœur/ des fôules :
 La Tour/ de scièn/ce et d'espoir/ n'aura pas/ son sommét ;
 Fière Babel/, je t'entends/ qui croules.

Œuvres à lire d'Edouard Tavan (Payot et C^{ie}, éditeurs, Lausanne): *Fleurs de rêve* (1899). *La versification rythmique* dans *La Revue de l'enseignement des langues vivantes*, août 1896. — Pour paraître en 1902: *Les Automnales*. — Critiques à consulter : Albert Bonnard, *Gazette de Lausanne*, 26 décembre 1888 ; A. Sabatier, *Journal de Genève*, du 20 janvier 1889 ; Ernest Tissot, *La Quinzaine*, mai 1889 ; Virgile Bossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Jules Rogard, *Tribune de Lausanne*, du 11 avril 1899 ; Jean Violette, *Le Generois*, du 28 mai 1901.

PHILIPPE GODET

Né à Neuchâtel en 1850.

Critique remarquable et justement redouté, journaliste brillant, Philippe Godet est actuellement le prosateur romand qui manie le mieux la langue française. D'autres ont plus de force ou de coloris, aucun ne possède à un égal degré les qualités essentielles à notre idiome : la logique, la clarté, l'aisance, la souplesse, la nuance, la finesse, la rapidité. Ecrivain plein de verve, il a cette ironie supérieure qui donne à l'esprit toute sa force et tout son attrait. Comme poète, bien qu'il n'ait pas écrit des œuvres comparables à ses ouvrages en prose, il montra un talent très original. Ses vers sont d'une fantaisie charmante : le sentiment sérieux et délicat y coudoie l'ironie ailée. On y sent toujours l'absolue sincérité d'un homme de cœur et d'un homme d'esprit, maniant la langue poétique avec une aisance parfaite.

Evasions ¹.

Quand, après un jour de labeur,
Tout me paraît morose et fade,
Au pays du rêve enchanteur
Je m'évade.

Venant de plaider gravement
Quelque vol avec escalade,
Vers la Muse au rire charmant
Je m'évade.

Quand un tribun sur le pavois
M'assourdit par mainte tirade,
Pour oublier son aigre voix,
Je m'évade.

Au sortir d'un cercle de sots,
Où l'esprit souffre et se dégrade,
Rêve, j'enfourche tes chevaux,
Je m'évade.

Loin des cuistres et des faiseurs,
Charlatans grandis par l'estrade,
Loin des faux dévôts, des poseurs,
Je m'évade.

¹ Extrait du recueil *Le cœur et les yeux* (1881).

Avec Elle, loin des humains,
 Je fais mainte folle escapade,
 Et, suivant ses rians chemins,
 Je m'évade.

Librement et sans nul témoin.
 Nous prolongeons la promenade...
 Ainsi, plus loin, toujours plus loin
 Je m'évade.

Le cœur toujours plus dégoûté
 De la vulgaire mascarade,
 Vers l'éternelle vérité
 Je m'évade.

Monde menteur, aux faux atours.
 Je veux te haïr — sans bravade —
 Jusqu'à ce qu'enfin pour toujours
 Je m'évade.

Premier voyage ¹.

Il est parti tout seul, en wagon, comme un homme!
 J'étais là, sur le quai, le regardant partir ;
 Emu dans le fin fond du cœur, mais fier, en somme,
 Il riait, triomphant, à son père, martyr...

Il me semblait que tout ce qui fut ma jeunesse,
 Jours heureux, berceau rose où je l'avais bercé,
 Longs espoirs que le cœur à vingt-cinq ans caresse,
 Que tout cela fuyait dans un lointain passé.

Puisqu'il était quelqu'un, qu'étais-je donc moi-même ?
 Ne l'ai-je pas tenu dans mes bras tout petit ?
 Ce n'était qu'un poupon qu'on amuse et qu'on aime...
 — Pendant que je rêvais ainsi,... le train partit.

J'entendis le sifflet de la locomotive,
 Le bruit lourd des wagons, les cris et les adieux,
 Et je pus voir encor — vision fugitive —
 Disparaître l'enfant que je suivais des yeux.

¹ Extrait du recueil *Les Réalités* (1886).

Méchante vision que j'ai longtemps suivie,
 En mon cœur désolé toujours tu resteras !...
 Il me semblait que cette infidèle, la vie,
 Qui me l'avait donné, l'arrachait de mes bras !

La rive aimée ¹.

Ne dites pas que mon lac est morose :
 Moi je lui trouve un charme sans pareil !
 L'avez-vous vu quand le ciel gris et rose
 S'y réfléchit au' coucher du soleil ?

L'avez-vous vu, les matins de septembre,
 Quand un léger brouillard le voile encor,
 Et que son eau, couleur d'opale et d'ambre,
 A l'infini des océans sans bord ?

Si dans son sein les montagnes voisines
 Ne mirent point l'éclat d'un front altier,
 Dieu l'a bordé de modestes collines
 Pour que le ciel s'y mirât tout entier...

Mais l'horizon quelquefois est en fête,
 L'Alpe se montre en vêtement royal
 Dans le miroir qui réfléchit son falte...
 Alors, alors mon lac est sans rival !

Et puis, voici la ville tant aimée,
 Son fin profil au ton joyeux et clair,
 Se détachant comme un riant camée
 Sur l'ample fond de Chaumont toujours vert.

Là-bas enfin, du côté de la France,
 Entre deux monts au gracieux contour,
 Le ciel, baigné d'une lueur intense,
 Ruisselle d'or à la chute du jour...

Depuis qu'en moi mon âme chante et vibre,
 A ce spectacle accoutumant mes yeux,
 Je sens mon cœur lié par chaque fibre
 A ce pays que j'aime toujours mieux.

¹ Extrait des *Réalités*. Il s'agit ici du lac de Neuchâtel.

J'ai vu la mer ou farouche ou sereine,
 J'ai contemplé sa colère et ses jeux :
 Calme aujourd'hui comme une jeune reine,
 La mort réside en ses flancs orageux ;

Mais la beauté sévère de ses plages
 N'a point, ô lac, banni ton souvenir,
 Et j'ai connu le plus beau des voyages,
 Quand près de toi Dieu m'a fait revenir.

Ah ! si jamais la fortune contraire
 Loin de tes bords m'emportait, doux pays.
 De son ennui rien ne pourrait distraire
 Ni consoler ce cœur que tu remplis ;

Pour achever ma tâche commencée,
 Je n'aurais plus ni courage ni foi ;
 Ton souvenir briserait ma pensée...
 Et je mourrais de vivre loin de toi !

A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois »¹.

Bourgeois ? — C'est, ma foi, bien possible !
 J'ai, s'il faut en faire l'aveu,
 Des principes, l'âme sensible,
 Et j'aime le coin de mon feu.
 Je ne couche pas sur la paille,
 Je m'habille, je mange et je bois,
 Je dors, je fume, je travaille...
 Décidément, je suis bourgeois.

Je crois qu'on peut être honnête homme
 Sans mépriser l'argent comptant,
 Et si je touche quelque somme,
 J'ai le front d'en être content ;
 Je ne dédaigne point l'escompte,
 Et je paie à la fin du mois
 Mon boucher, — sans crever de honte :
 Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand je lis des vers, de la prose,
 Je redoute un éclat trompeur ;

¹ Extrait des *Réalités*.

Je veux voir clair en toute chose,
Et l'obscurité me fait peur.
Les « déliquescents » me font rire,
Aux fous je refuse ma voix ;
Je crois au bon sens de la lyre :
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand la muse, riante et belle,
Au matin, vient me réveiller.
Et que tout en moi se rebelle
Contre le devoir journalier,
Le gros bon sens me pousse à faire
Stupidement ce que je dois ;
C'est le devoir que je préfère :
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Parmi les bonheurs de la vie,
Je crois à ceux qui sont tout près ;
J'apprends à borner mon envie
Aux plaisirs exempts de regrets :
Pour moi, la plus aimable fête
Est à mon foyer, — et je crois
Qu'avoir des enfants n'est pas bête...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Quand j'avais vingt ans, j'osais croire,
Poète, à l'avenir lointain ;
Je rêvais d'honneur et de gloire
Et j'avais foi dans mon destin.
Aujourd'hui... suis-je bien le même ?
Guéri du songe d'autrefois,
Toute ma gloire, c'est qu'on m'aime.
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

J'ai la foi naïve et première,
Celle qu'on m'enseigna jadis :
Je crois encore à la prière,
Je crois au diable, au paradis ;
Je crois au Dieu de mon enfance,
En dépit des railleurs, j'y crois...
J'y crois surtout si je l'offense...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Bourgeois, vous dis-je! — Et je le resta,
 Tâchant de faire de mon mieux,
 Satisfait d'un état modeste
 Qui ne me fait point d'envieux,
 Heureux d'aimer, heureux de vivre,
 Certain de mourir une fois,
 Sûr aussi de ce qui doit suivre...
 Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Œuvres à lire de Philippe Godet (Sandoz et Berthoud, éditeurs, Neuchâtel) : *Le cœur et les yeux* (1881) ; *Les Réalités* (1886) ; *Neuchâtel Suisse* (1898). — Critiques à consulter : Virgile Rossel. *Histoire de la littérature française hors de France* ; Philippe Monnier, *La Suisse* du 26 juillet 1898.

ALEXANDRE EGLI

Né à Genève en 1852.

Un bon sens robuste uni à une grande délicatesse, de la bonhomie et beaucoup de finesse, un réalisme sain s'alliant à un idéalisme élevé, telles sont les qualités qui caractérisent ce bon poète. Il aime la nature suisse dont il comprend le grandiose, mais il sait aussi tirer des moindres incidents de la vie ordinaire une poésie délicate, touchante ou enjouée, dont la forme est toujours adéquate au sujet traité. L'érudit professeur est un fin lettré ayant gardé toute sa fraîcheur d'âme.

Vieux sapins.

Près des chalets épars sur les hauts pâturages,
 Ils rêvent, dépouillés à demi, — toujours fiers, —
 Les vieux sapins chargés du poids lourd des hivers,
 Et les troupeaux pensifs connaissent leurs ombrages.

Leurs troncs, séveux jadis, ont subi maints outrages,
 — La lèpre des lichens et le chancre des vers, —
 Mais les rameaux barbus poussent des bourgeons verts,
 Et leurs sommets altiers n'ont pas peur des orages.

Rarement les atteint un vulgaire trépas,
 Mais quand la foudre un jour les heurte avec fracas,
 Ils s'allument soudain depuis la base au faite,

Et lançant à leur tour vers les cieux des éclairs,
Ils succombent debout, en parure de fête,
Puis, morts, jettent encor un défi dans les airs.

Aux bonnes sœurs¹.

Sous la rigide robe noire,
Sous la coiffe à bavolet blanc,
Vous qui sans bruit, mais non sans gloire.
Allez luttant et consolant ;

Humble phalange d'héroïnes,
Pacifiques soldats du bien,
Qui pratiquez les lois divines,
Donnant et ne réclamant rien ;

Vous qui n'ayant aucune emphase,
Ne cherchant aucun piédestal,
Faites le bien, — le bien sans phrase, —
Dans le secret d'un hôpital

Vous dont l'exemple salulaire
Rappelle que la liberté
Ne vaudra jamais sur la terre
Un joug allègrement porté ;

Pour vos vaillances infinies,
Pour vos dévouements infinis !
Soyez infiniment bénies,
Comme vos travaux sont bénis !

Lorsque sur les sanglantes claies,
Se réveille un pauvre amputé,
Qu'il faut bander d'immondes plaies,
Ou combattre un mal redouté,

Vous êtes là, toujours sereines,
Mais sans que votre œil ait pleuré,
O vaillantes Samaritaines,
Vous avez le cœur torturé !

¹ Extrait d'une plaquette intitulée *L'Obole* (1892). (Lœrtscher, éditeur, Vevey).
Les Samaritaines, dont il est parlé ici, sont les diaconesses de l'hôpital de
vey.

Et voyant ce regard où brille
 Un courage empreint de douceur,
 Le Devoir vous dirait : « Ma fille ! »
 La Charité vous dit : « Ma sœur ! »
 Comme on faisait pour les Vestales,
 On devrait vous céder le pas
 Quand vous allez calmes et pâles,
 Et pour vous s'incliner tout bas.
 Mais vous passez : l'on vous ignore
 Aux jours de vie et de santé ;
 Aux jours d'épreuve on vous adore,
 O bonnes sœurs de Charité !

A l'aînée.

Quand je te contemple, ô ma douce aînée.
 — Femme pas encor, presque plus enfant. —
 Ayant accompli ta seizième année,
 Sans connaître mieux le mal qu'en naissant.
 J'évoque aussitôt l'image attendrie
 D'un passé bien cher et déjà lointain.
 Où je n'avais pas l'âme endolorie,
 Où j'avais aussi le cœur enfantin.
 Je revois ta mère, ... elle avait ton âge
 Quand je la connus et quand je l'aimai !
 Nous étions naïfs, et, divin mirage,
 Nous croyions encore à l'éternel Mai !
 Dès lors, nous avons marché dans la vie,
 Pour la joie unis, ... serrés dans les deuils ;
 Car la route à deux, par nos pas suivie,
 A passé trop près de trop de cercueils !
 Pourtant, je bénis Dieu, qui fit revivre
 Les traits de la mère en ceux de l'enfant,
 Me donnant à double ainsi le beau livre
 Que, vingt ans passés, je lus triomphant ;
 Et quand je vous vois côte à côte assises,
 Dans mes rêves les plus ambitieux,
 Je dis : « Fais, Seigneur, leurs âmes exquises.
 Sans cesse plus près, se ressembler mieux. »

L'Impénitente.

Ce soir j'ai dû gronder pour un affreux délit :
 On a, boudant son pain, léché ses confitures ;
 Puis, comme on s'obstinait, — ô cervelles trop dures,
 Enfants, quel noir démon quelquefois vous remplit ?...

Malgré les pleurs, les cris et les humbles postures,
 J'ai jugé sans appel : on va la mettre au lit.
 Mais tandis que l'arrêt rigoureux s'accomplit,
 Un scrupule me vient dont je sens les morsures.

Hélas ! me dis-je, nous, qui, croyant tout savoir,
 Parlons toujours des droits et jamais du devoir,
 Que deviendrions-nous, vraiment, nous autres hommes,

Si Dieu, quand nous léchons tout le dessus du pain,
 Faisant peser sur nous sa formidable main,
 Nous envoyait coucher, grands enfants que nous sommes ?

Les œuvres d'A. Egli n'ont pas été réunies en volume ; elles sont disséminées dans divers recueils, entre autres dans les *Poésies genevoises* (1874) ; *La Muse romande* (1889, 1890, 1891).

ALICE DE CHAMBRIER

Née et morte à Neuchâtel, 1861-1882.

Elle avait 21 ans à peine, quand la mort vint la prendre et déjà elle avait composé plus de 15 000 vers. Son âme était toute poésie. Quand on lit le recueil de pièces choisies auquel son pieux éditeur, Philippe Godet, a donné le titre si bien trouvé de : *Au-delà*, on voit tout de suite qu'elle avait de merveilleuses qualités littéraires. Sully Prudhomme la considère comme un poète d'élite ; ce terme n'est pas trop fort pour désigner cette rare imagination qui se jouait parmi les symboles, cette âme exquise que hantaient les rêves les plus élevés. Sa vie fut une éphémère apparition lumineuse ; elle laissa le souvenir d'un cœur d'or et d'une intelligence étonnante. On songe avec un regret mélancolique à ce qu'elle serait devenue plus tard, si elle avait pu développer au contact de la vie ses admirables dons naturels.

La pendule arrêtée¹.

C'est une chambre peinte à fresque
 Avec de hauts murs lambrissés ;
 Lorsque l'on entre, on croirait presque
 Rentrer dans les siècles passés.

¹ Cette pièce (1881) et les suivantes sont extraites du recueil *Au-delà* (1883).

On éprouve une gêne étrange
Dans cet endroit silencieux :
Il semble que l'on y dérange
Un rendez-vous mystérieux.

Je ne sais point pour quelle cause
L'appartement fut délaissé ;
La fenêtre en est toujours close,
Sous le grand store bien baissé.

Il s'y passa, l'on peut le croire,
Autrefois des faits importants,
Mais nul ne connaît plus l'histoire
Que recouvre la nuit du temps.

On y voit sur la cheminée,
Entre deux flambeaux vermoulus.
Une pendule très ornée
Qui depuis longtemps ne va plus.

Il s'est enfui bien des années
Tandis qu'inactive elle dort.
Ses aiguilles comme enchainées
Par le silence de la mort.

Que fut l'heure mystérieuse
Dont elles ne sauraient bouger ?
Quelle est la main triste ou joyeuse
Qui retint le battant léger ?

C'est un secret et je l'ignore,
Un secret que l'oubli scella...
Les meubles seuls pourraient encore
Raconter cette histoire-là :

Car dans la triste et vieille chambre
Tout parle encor du temps ancien,
Même le léger parfum d'ambre
Qui vous saisit lorsqu'on y vient.

Les ans, dans leur marche sévère.
Ont fui, par les jours emportés,
Mais la pendule solitaire
Ne les a pas même comptés.

Il n'est plus qu'une heure pour elle,
Heure égale à l'éternité,
Et cette heure unique c'est celle
Où son battant fut arrêté.

Ainsi parfois sur cette terre
Où nous avons été placés,
Nous rencontrons, triste mystère,
Des cœurs vivant aux jours passés.

Comme la pendule fidèle
Dans la salle aux lambris dorés,
Ils se sont de l'heure actuelle
Volontairement séparés.

Pour eux aussi, toute la vie,
L'instant présent et l'avenir,
Est dans une heure évanouie .
Qui ne doit jamais revenir...

Le temps a beau marcher sans trêve,
Ils ne l'entendent pas couler,
Et trop absorbés par leur rêve,
Ils ne peuvent s'en éveiller.

Qu'importe si les jours s'amassent,
Qu'il soit le matin ou le soir,
Que les ans s'arrêtent ou passent,
Ils ne veulent pas le savoir.

Désormais leur être demeure
Sur le même point arrêté ;
Ils ne connaissent plus qu'une heure,
Et c'est pour eux l'éternité.

Chanson du printemps.

Sais-tu, mignonne! la pervenche
Emaillé déjà les buissons,
Et les oiseaux de branche en branche
Disent tout joyeux leurs chansons.

Partout se réveille la vie
Sous les chauds rayons du soleil :

C'est le printemps, il nous convie
Ensemble à fêter son réveil.

Viens ! nous irons, l'âme joyeuse,
Porter nos pas bien loin, bien haut,
Dans la forêt mystérieuse
Où tout chante le renouveau

Viens ! à deux il est plus facile
D'épeler au livre de Dieu,
Et si j'y suis trop inhabile,
Tu voudras bien m'aider un peu.

Tu dois comprendre bien des choses
Que seul je ne trouverais pas,
Car tes rêveuses sœurs les roses
Ont dû t'en instruire tout bas ;

Et durant ces heures trop brèves,
Revivant le printemps dernier,
Nous allons retrouver nos rêves
Pris aux épines du sentier.

Les Sphinx.

Sur les larges degrés des terrasses antiques,
Près des piliers de marbre et des riches portiques
Que les reines foulaient de leur pas languissant,
Les vieux Sphinx de granit aux ailes formidables,
Se dressaient, regardant au delà des grands sables
Où le rouge soleil met des reflets de sang.

Ils dominent encor les ruines énormes
Qui recouvrent le sol de leurs débris informes ;
Et le temps, ce vainqueur aux sombres missions,
N'a pas su renverser ces terribles figures
Qui paraissent, la nuit, dans les lueurs obscures,
Les sinistres témoins des générations.

Ils veillent sur les murs de Thèbes aux cent portes ;
Mais Thèbes, sa grandeur et sa gloire sont mortes...
De l'immense cité rien ne demeure plus.
Seuls, ces titans rêveurs, sous la voûte étoilée,
N'ont pas encor senti leur puissance ébranlée
Par le nombre pesant des siècles révolus.

Ils n'ont pas incliné leurs fronts hautains et mornes ;
 On les voit, comme alors, à l'horizon sans bornes,
 Songer, graves, muets, sous l'espace infini.
 Sur leur lèvre immobile erre encore un sourire
 Si triste et si profond, que l'on ne saurait dire
 Quel désespoir habite en ces corps de granit.

Vers quel point est tourné ce grand regard étrange
 Qui jamais ne dévie et qui jamais ne change ?
 Sphinx, interrogez-vous la terre ou bien le ciel,
 La plaine qui rayonne ou la lointaine étoile,
 L'avenir qui se tait, le passé qui se voile ?
 Quel spectacle retient votre œil surnaturel ?

Nul ne saurait ainsi sonder tous les mystères ;
 Mais ce qui peut remplir vos rêves solitaires,
 Ce que vous contemplez dans le vague lointain,
 N'est-ce pas l'homme, hélas ! cette énigme suprême,
 Dont nul ne sait le mot, qui s'ignore elle-même
 Et ne peut désigner sa source ni sa fin ?

Et tandis que devant votre face immobile
 Qui sur l'horizon bleu vaguement se profile,
 Pour vous interroger, nous arrêtons nos pas,
 Vous poursuivez toujours votre recherche vaine
 Sans parvenir jamais à sonder l'âme humaine,
 Ce problème éternel que l'on ne résout pas.

Les ignorés ¹.

Les héros les plus grands, ce sont les moins connus,
 Ce sont ceux qui dans l'ombre accomplissent leur tâche ;
 Qui, sans murmures vains, travaillent sans relâche,
 Puis rentrent dans la nuit dont ils étaient venus.

Nul n'en connaît le nombre, intrépide phalange
 Prête à chaque péril, à chaque dévouement,
 Et que l'on voit parfois briller obscurément,
 Comme un joyau de prix égaré dans la fange !

¹ Dans cette pièce touchante, l'auteur fait allusion aux ouvriers qui moururent en creusant le tunnel du Gothard.

C'est le printemps, il nous convie
Ensemble à fêter son réveil.

Viens ! nous irons, l'âme joyeuse,
Porter nos pas bien loin, bien haut,
Dans la forêt mystérieuse
Où tout chante le renouveau

Viens ! à deux il est plus facile
D'épeler au livre de Dieu,
Et si j'y suis trop inhabile,
Tu voudras bien m'aider un peu.

Tu dois comprendre bien des choses
Que seul je ne trouverais pas,
Car tes rêveuses sœurs les roses
Ont dû t'en instruire tout bas ;

Et durant ces heures trop brèves,
Revivant le printemps dernier,
Nous allons retrouver nos rêves
Pris aux épines du sentier.

Les Sphinx.

Sur les larges degrés des terrasses antiques,
Près des piliers de marbre et des riches portiques
Que les reines foulaient de leur pas languissant,
Les vieux Sphinx de granit aux ailes formidables,
Se dressaient, regardant au delà des grands sables
Où le rouge soleil met des reflets de sang.

Ils dominant encor les ruines énormes
Qui recouvrent le sol de leurs débris informes ;
Et le temps, ce vainqueur aux sombres missions,
N'a pas su renverser ces terribles figures
Qui paraissent, la nuit, dans les lueurs obscures,
Les sinistres témoins des générations.

Ils veillent sur les murs de Thèbes aux cent portes ;
Mais Thèbes, sa grandeur et sa gloire sont mortes...
De l'immense cité rien ne demeure plus.
Seuls, ces titans rêveurs, sous la voûte étoilée,
N'ont pas encor senti leur puissance ébranlée
Par le nombre pesant des siècles révolus.

Ils n'ont pas incliné leurs fronts hautains et mornes ;
 On les voit, comme alors, à l'horizon sans bornes,
 Songer, graves, muets, sous l'espace infini.
 Sur leur lèvre immobile erre encore un sourire
 Si triste et si profond, que l'on ne saurait dire
 Quel désespoir habite en ces corps de granit.

Vers quel point est tourné ce grand regard étrange
 Qui jamais ne dévie et qui jamais ne change ?
 Sphinx, interrogez-vous la terre ou bien le ciel,
 La plaine qui rayonne ou la lointaine étoile,
 L'avenir qui se tait, le passé qui se voile ?
 Quel spectacle retient votre œil surnaturel ?

Nul ne saurait ainsi sonder tous les mystères ;
 Mais ce qui peut remplir vos rêves solitaires,
 Ce que vous contemplez dans le vague lointain,
 N'est-ce pas l'homme, hélas ! cette énigme suprême,
 Dont nul ne sait le mot, qui s'ignore elle-même
 Et ne peut désigner sa source ni sa fin ?

Et tandis que devant votre face immobile
 Qui sur l'horizon bleu vaguement se profile,
 Pour vous interroger, nous arrêtons nos pas,
 Vous poursuivez toujours votre recherche vaine
 Sans parvenir jamais à sonder l'âme humaine,
 Ce problème éternel que l'on ne résout pas.

Les ignorés ¹.

Les héros les plus grands, ce sont les moins connus,
 Ce sont ceux qui dans l'ombre accomplissent leur tâche ;
 Qui, sans murmures vains, travaillent sans relâche,
 Puis rentrent dans la nuit dont ils étaient venus.

Nul n'en connaît le nombre, intrépide phalange
 Prête à chaque péril, à chaque dévouement,
 Et que l'on voit parfois briller obscurément,
 Comme un joyau de prix égaré dans la fange !

¹ Dans cette pièce touchante, l'auteur fait allusion aux ouvriers qui moururent en creusant le tunnel du Gothard.

Admirables lutteurs, qui, sans même savoir
 Que leur conduite est noble et que leur âme est grande,
 Donnent toute leur vie et leur joie en offrande
 A cet austère maître appelé le devoir !

Ah ! certes, parmi ceux qu'ici-bas l'on encense,
 Artistes, conquérants redoutés et puissants,
 Beaucoup ne valent pas ces humbles combattants
 Qui passent sans éclat, sans beauté, sans science.

Ce sont eux qu'il faudrait pouvoir rendre immortels.
 Eux qui mériteraient un temple à leur mémoire,
 Comme Athènes autrefois, dans les jours de sa gloire.
 Pour les dieux inconnus élevait des autels.

Amitié.

Peut-être existe-t-il une âme sur la terre
 Pour la mienne créée, et dont elle est la sœur :
 Heureuse et fortunée, ou pauvre et solitaire,
 Elle me comprendrait et lirait dans mon cœur.

Elle partagerait mes secrètes pensées,
 Elle aurait mon amour, j'aurais toute sa foi ;
 Sans cesse étroitement l'une à l'autre enlacées.
 J'existerais pour elle, elle vivrait pour moi.

Nous ne nous ferions point de bruyante promesse,
 Nous nous dirions beaucoup en nous parlant très peu :
 Un sourire, un regard, souvent une caresse,
 Quelquefois un baiser, tendre et discret aveu.

Nous porterions ensemble et la joie et la peine,
 La croix serait moins lourde et le bonheur plus pur,
 Et nous achèverions notre carrière humaine,
 Sûres de nous revoir au delà de l'azur.

Cette félicité n'est encore qu'un rêve
 Déjà cent fois détruit, cent fois recommencé,
 Et l'âme que j'espère et que j'attends sans trêve
 Ne s'est point révélée à mon esprit lassé.

Peut-être que je l'ai déjà vue en ce monde,
 Peut-être que mes yeux ont rencontré ses yeux,
 Et dans le court espace, hélas ! d'une seconde,
 Nos cœurs qui s'appelaient ont palpité joyeux.

Nous nous sommes trouvés bien près de nous connaître,
 Nous avons été près de nous tendre la main...
 Puis avec un soupir qui montait dans notre être,
 Nous avons pris chacune un différent chemin.

Nous avons poursuivi la route solitaire,
 Le cœur plein de tristesse et de vague regret,
 Avec le sentiment que jamais, sur la terre,
 Un semblable destin ne nous réunirait.

(Œuvre à lire d'Alice de Chambrier (Fischbacher, Payot, éditeurs, Paris, Lausanne : *Au-delà* (1883). — Critiques à consulter : Philippe Godet, *Notice biographique et littéraire* servant de préface au recueil *Au-delà* ; Eugène Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande*.)

ERNEST BUSSY

Né et mort à Lausanne, 1864-1886.

Lui aussi fut fauché dans sa fleur sans avoir pu donner toute sa mesure. Plus malheureux qu'Alice de Chambrier, il s'en alla lentement, et, frappé dans ses sources vives, pendant deux années il se regarda mourir. C'était une âme à la fois stoïque et tendre, d'une mâle virilité unie à la plus exquise douceur. Comme poète, il fut un parnassien distingué, plein de fraîcheur, de noblesse et de charme.

Portis estol !¹

Puisque Dieu dans ce monde a voulu que je vive,
 Mon âme, garde intact le céleste flambeau ;
 Et, n'ayant jamais soif que du bien et du beau,
 Va te désaltérer à ces sources d'eau vive.

Rends-toi maître du corps à qui le ciel te rive ;
 Car il te doit quitter — mais lambeau par lambeau —
 Et se désagréger dans la nuit du tombeau
 Que blanchit le matin de l'éternelle rive.

— Lors, ayant, ici-bas, accompli ton destin,
 Regrettant peu la vie et son maigre festin,
 Mon âme, puisses-tu partir sans agonie

¹ Extrait de *A mi-voix* (1885).

Et quitter pour jamais ton obscure prison,
 A cette heure d'extase et de paix infinie
 Où le grand soleil d'or s'abîme à l'horizon.

Les mots, si souvent ¹...

Les mots, si souvent, trompent la pensée,
 Que le rêve ailé s'enfuit devant eux.
 Ma peine est toujours mal récompensée
 Et l'effort manqué me rend malheureux.

Dans le crépuscule adoré du songe,
 Comment exprimer ce que j'entrevois ?
 Le bonheur écrit n'est plus qu'un mensonge.
 Tout m'est harmonie et je suis sans voix !

Qui vous traduira, musiques lointaines ?
 — L'âme aux chants divins seule vous comprend —
 Hymnes, dans les airs, flottant par centaines ?
 Cantiques venus de l'éther vibrant ?

Qui vous traduira, sombre symphonie :
 Plaintes qui fuyez sur l'aile des vents ?
 Sanglots étouffés, râles d'agonie
 Dont l'enfer grossit le bruit des vivants ?

Qui vous traduira, lentes mélodies
 Où pleurent, sans fin, d'éternels remords ?
 Et vous, tristes voix d'ombre enveloppées,
 Qui semblez monter du séjour des morts ?...

Le poète essaie et se désespère,
 Car le but fuyant n'est jamais atteint.

Il voit s'éloigner la saison prospère
 Et perd en essais le joyeux matin.

Mieux vaut prolonger l'illusion brève,
 En gardant qu'un mot n'aille la troubler.
 Le silence est doux à l'ami du rêve ;
 Et plus on jouit, moins on veut parler.

Que n'ai-je vécu dans l'âge rustique
 Où, cherchant l'oubli d'un monde inclément,
 On pouvait couler, pieux et mystique,
 Des jours consacrés au recueillement !

¹ Extrait de *A mi-voix*.

Bienheureux les enfants ¹...

Bienheureux les enfants qui meurent
Dans la paix des soirs attiédés !
Ignorants de ce qu'ils effleurent,
Ils volent droit au Paradis.

Ils ne regrettent pas la vie
Qu'ils ne voyaient que de très loin ;
Leur petite âme est assouvie :
Ils n'ont jamais manqué de soin.

On leur faisait un nid bien tendre
Sur les genoux de leurs mamans ;
Ils écoutaient tout, sans entendre,
Avec des sourires charmants.

Dieu les a pris à la souffrance,
Dans son beau Paradis vermeil,
Ne sachant pas la différence
Entre la mort et le sommeil.

Mais ceux que l'éternelle grève
Enlève à la fleur des vingt ans,
Ont goûté la douceur du rêve
Et des grands projets éclatants.

Ils avaient leurs amours, leurs peines ;
Et c'est un douloureux effort
Que de briser toutes ces chaînes
Qui nous les rattachent encor.

Ah ! les espérances flétries
Avant la pleine floraison !
L'amour aux blanches théories
Qu'on voit s'enfuir à l'horizon !

— Ils s'en vont, l'âme torturée
Par mille regrets éperdus
De cette mort prématurée,
Et des beaux jours qu'ils ont perdus.

¹ Extrait de *A mi-voix*.

C'en est fait ¹...

C'en est fait, je crois, de ma vie :
 Qu'importe à mon cœur gros d'ennui !
 Vivre ne me fait plus envie...
 Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

J'ai tout perdu sur cette terre :
 Mon meilleur ami s'est enfui ! ²
 Pourquoi donc rester solitaire ?
 Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

C'est la fin de mes lutttes vaines
 Dont le souvenir me poursuit.
 Des amertumes et des haines...
 Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

Plus de deuil, de pleurs, plus de bruit !
 Salut à la Nuit solennelle !
 Enveloppe-moi de ton aile,
 O Nuit d'amour ! Immeuse Nuit !

Pour étudier Ernest Bussy, lire le recueil intitulé *Poésies* (Imer et Payot, éditeurs, Lausanne) et l'excellente *Notice* de Philippe Godelet qui se trouve en tête de cette édition (1886). Consulter aussi Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

HENRI WARNERY

Né et mort à Lausanne (1859-1902).

Si les parallèles littéraires ne péchaient presque toujours par l'une de leurs bases, je comparerais volontiers Henri Warnery à Sully Prudhomme. Son œuvre n'a pas la valeur géniale qu'on trouve chez ce dernier, mais elle lui ressemble par bien des côtés. Les deux poètes sont des esprits de la même famille. Henri Warnery, comme l'auteur de la *Justice* est un analyste subtil, d'une tendresse infiniment délicate, et un penseur profond capable d'embrasser les plus hauts problèmes. Son beau poème philosophique *Les Origines* ³ est l'œuvre la plus forte qui ait été composée dans la Suisse française. Parnassien psychologue au

¹ Extrait des *Poésies inédites* (1886). Ce sont les derniers vers de l'auteur.

² Bussy fait allusion ici à Eugène Rambert qui venait de mourir.

³ Nous n'avons rien pu reproduire ici de ce poème qui perd à être connu à l'état fragmentaire.

début, il avait récemment renouvelé son talent, dans son fond et dans sa forme, par une œuvre d'inspiration bien nationale, *Sur l'Alpe*, où la montagne est chantée avec une fraîcheur et une intensité d'impression très remarquables. On pouvait attendre encore beaucoup du grand poète vaudois, esprit supérieur, âme noblement délicate et véridable artiste littéraire.

Les enfants ¹.

Les petits enfants blancs et roses,
Qui viennent droit du paradis,
Ont les yeux pleins de douces choses
Et le front de rêves hardis.

Ils sont ignorants et candides
Et ne savent rien d'ici-bas ;
Ils songent aux soleils splendides
Que notre ciel ne connaît pas.

Ils ont de petits corps si frêles
Que tout pour eux nous fait trembler ;
Ils se souviennent de leurs ailes,
Mais ne peuvent plus s'envoler.

Comme nous rivés à la terre,
Ils vont l'arroser de leurs pleurs,
Et comme nous apprendre à taire
Les plus chers désirs de leurs cœurs.

Leur main aux malheureux est bonne ;
Ils deviendront durs comme nous ;
Ils ne sauront plus comme on donne
Ni comme on se met à genoux.

Ils verront fuir, les pauvres anges,
Leur fraîche innocence aux yeux bleus,
Et bientôt perdront dans nos fanges
Le souvenir lointain des cieus.

L'impossible ².

Si haut qu'il soit, toujours l'Impossible nous tente ;
Nous faisons pour l'atteindre un incessant effort.
Plus le cœur est ardent et plus le bras est fort,
Plus l'idéal trompeur se dérobe à l'attente

¹ Extrait des *Poésies* (1887).

² Extrait des *Poésies*.

Sous nos fronts l'avenir hâtif cuve et fermente;
 Tout progrès négligé laisse en nous un remord,
 Et sous l'âpre besoin dont l'aiguillon nous mord
 Rien ne peut assouvir la soif qui nous tourmente.

O désir effréné du lointain Inconnu !
 Insatiable soif d'atteindre l'Impossible !
 Ce qu'il nous promettait quel espoir l'a tenu ?

N'importe ! ruons-nous au but inaccessible !
 La gloire se mesure au péril affronté ;
 Mieux vaut être vaincu que n'avoir pas lutté.

Neige, essaim blanc... ¹

Neige, essaim blanc, essaim d'ailes papillonnantes,
 Je te salue, ô fleur céleste des hivers,
 Fleur des pâles hivers, qui fais plus rayonnante
 La montagne, et plus belle encor qu'aux printemps verts !
 Sans trêve tu descends dans les lentes journées ;
 Mais, un matin, le vent déchire le rideau,
 L'opaque rideau qui se dissipe en trainées
 Cotonneuses, en flottantes poussières d'eau.
 Maintenant le soleil brille sur le village ;
 Plus un nuage, plus une brume dans l'air.
 Par les étroits sillons que font les attelages
 Des paysans, allons là-bas sous le ciel clair,
 Allons griser nos yeux de l'immense féerie.

Blancheur, sérénité, virginale candeur !
 Est-il un vert pays, une terre fleurie,
 Neiges de l'Alpe, qui vous égale en splendeur ?

Plus sveltes, près de nous, les tours, les pyramides
 Se dressent aux confins lumineux de l'azur.
 Même aux sommets pelés, même aux crêtes arides,
 Quelque chose de doux, d'idéalement pur,
 Comme un sourire de la terre au ciel, émane.
 Le lourd Chaussy de clarté blanche ceint ses flancs.
 Et le plat Chamossaire a de vagues élans.
 Mais c'est vous, vous surtout, ô cimes valaisannes,
 Lointains bleus, blocs aigus, dômes étincelants.

¹ Extrait de *Sur l'Alpe* (1895).



Dent du Midi, vierge de pierre, basilique
D'éternité, qui fais monter vers l'infini,
Monter éperdument tes sept flèches mystiques,
Champs neigeux du Trient, Tour-Noir, glaces d'Orny,
C'est vous que vont chercher ma vue et ma pensée,
Et mon âme sur l'aile du rêve bercée,
Froide grève des cieux, immobiles déserts,
En votre radiense immensité se perd.

Evocation¹.

La lune pâle monte au ciel fleuri d'étoiles,
Au ciel fleuri d'étoiles blanches et vermeilles ;
Et la montagne, sous ses rayons dort, pareille
Aux blanches communicantes sous leurs longs voiles.

Une brume sur le Rhône et sur les vallées
Flotte, baignant les noires forêts à mi-pente,
Fleuve géant, aux eaux laitenses, qui serpente
Silencieusement dans ses hautes allées.

Et voici, ma pensée aux ères primitives
Remonte, où vers la plaine et par toutes les portes
De l'Alpe les glaciers roulaient leurs ondes mortes,
Charriant des rocs sur leurs épaules massives.

Car ainsi, doux et purs, durant de blanches lieues,
Ils s'épanchaient du pied des cimes éternelles ;
Mais nuls yeux n'étaient, nulles pensives prunelles,
Pour refléter la paix divine des nuits bleues.

A celle qui est près de moi².

Je voudrais savoir une chanson douce,
Pour chanter ton amour doux comme un nid.
Le nid est caché dans l'herbe qui pousse ;
L'alouette est là-haut, dans l'infini.

¹ Extrait de *Sur l'Alpe*. Dans ce dernier recueil, le poète a adopté quelques-unes des nouveautés rythmiques introduites par Verlaine et son école ; cet extrait montre qu'il a su en faire un usage très artistique.

² Extrait de *Sur l'Alpe*. Ces vers d'une tendresse si délicate et si touchante sont adressés à la femme du poète, compagne fidèle des bons et des mauvais jours. Il les écrivit en 1891, sur l'alpe même où il était venu, malade, chercher la santé.

Là-haut l'alouette, à peine visible,
Vers l'azur lumineux monte en chantant;
Elle songe au nid intime et paisible,
A son nid qui l'écoute et qui l'attend.

Dans les jours heureux, ainsi moi, je rêve
Au refuge fleuri qu'est ton amour.
Mon cœur vers le ciel d'un élan s'élève
Et voudrait te chanter longtemps, toujours.

Mais je ne suis pas comme l'alouette
Qui s'envole et qui chante et chante encor.
Il faut que mon cœur longtemps s'inquiète
A trouver pour les mots des ailes d'or.

Et j'ai honte aussi des vieilles redites,
Lieux communs amoureux trop entendus.
Je voudrais savoir des choses pas dites
Et que nul après nous ne saurait plus.

Evangile ¹.

O mes frères, dont l'âme pleure dans la nuit,
Seule, comme une veuve assise en l'ombre vide.
Et lamentablement cherche au palais d'ennui
Le pain dont toute lèvre vivante est avide ;

Mes frères, qui traînez vos pieds endoloris
Et meurtrissez vos cœurs aux calvaires de haine,
Vos pauvres cœurs, toujours saignants, jamais guéris
De l'égoïste amour et des révoltes vaines,

Mon cœur vers vous déborde, ô mes frères lointains.
Et je voudrais savoir de magiques remèdes,
Je voudrais vous verser des remèdes certains,
Vous apporter une parole qui vous aide !

Je ne suis qu'un de vous, ni meilleur, ni plus fort,
Esprit fier, affamé d'idéal, chair fragile,
Volonté chancelante, incapable d'effort.
Cœur qui ne peut plus croire au Dieu de l'Evangile :

¹ Extrait de *Sur l'Alpe*

Mais je suis descendu dans mon âme, et voici,
Voici ce que m'a dit sur la blanche montagne,
Aux jours nombreux de la douleur et du souçi,
L'hôte mystérieux qui partout m'accompagne.

Il m'a dit : Ne fais plus le rêve d'être heureux ;
Accepte simplement ton épreuve et ta vie,
Et, comme aux livres saints il est dit du lépreux,
Plonge-toi par sept fois dans l'eau qui purifie.

Au fleuve de souffrance et de renoncement,
Par sept fois lave ainsi ton intime souillure,
Puis, songeant à toi-même, aux hommes sois clément ;
De tout fiel, avec soin, garde tes lèvres pures.

D'un indomptable amour et de tout ton pouvoir,
Aime la Vérité, travaille à la Justice ;
Mais n'ouvre pas ton âme à l'orgueil de savoir ;
Ne méprise pas les humbles qui te nourrissent.

Sois sans haine surtout : la haine, c'est l'enfer ;
Même aux nobles desseins, même en de justes causes,
Elle est stérile. S'il le faut, avec le fer
Combats, puis comme un preux paladin te repose ;

Mais ne hais pas. Ceux-là même qui font le mal,
Il faut les plaindre, il faut les aimer au contraire ;
Car s'ils ont déserté le chemin virginal,
Tu n'es qu'un homme, et d'autant plus ce sont tes frères.

Aime, ne sois jamais la bouche qui maudit ;
Et quel que soit le dogme où ta raison se blesse,
Tu verras dans ton cœur fleurir le Paradis,
Le Paradis éblouissant de la Promesse.

Œuvres à lire de Henri Warnery (F. Payot, éditeur, Lausanne) : *Poésies* (1886) ; *Sur l'Alpe* (1896) ; *Aux vents de la vie* (1903). — Critiques à consulter : Ernest Bussy, *Gazette de Lausanne* du 30 novembre 1886 ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*.

VIRGILE ROSSEL

Né à Tramelan (Jura bernois) en 1858.

Le savant auteur de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* est certainement un des hommes les plus extraordinaires de son pays : à 40 ans, il a trouvé le moyen d'être à la fois un juriste éminent, un critique littéraire remarquable et un très bon poète. Le prodigieux labeur qu'il a accompli tient du prodige. Nous voudrions pouvoir parler ici des belles œuvres critiques de cet infatigable travailleur, mais le poète nous réclame. Les vers de Virgile Rossel, très variés, sous tous les rapports, dénotent une souplesse d'esprit rare. Ce qui en fait le charme, c'est à la fois une mâle simplicité et une distinction très délicate. Bien qu'ayant fortement subi l'influence de la culture française, l'auteur a une originalité nationale très accusée : il est un de ceux qui ont le mieux exprimé ce qu'il y a de plus caractéristique dans la nature et la vie suisses. Quand on lit ses œuvres, on éprouve à la fois de la sympathie et de l'admiration pour cet homme d'élite.

Belles morts ¹.

Je songe à ces vieillards rencontrés au village.
Si le dos a fléchi sous le fardeau des ans,
Le pied demeure ferme et la main, malgré l'âge,
Conserve la vigueur des mains de paysans.

Un air de santé court sur la face vermeille ;
On ne voit presque pas les rides sur le front ;
Il semble que pour eux l'œuvre du temps sommeille ;
On ne sait ni pourquoi, ni comment ils mourront.

Quoiqu'ils aient fait leur tâche, ils travaillent sans trêve,
Ne murmurant jamais et ne demandant rien ;
Ils ont passé leur vie à former ce seul rêve :
Elever les enfants et leur laisser du bien.

Mais, pour les terrasser, la mort à peine effleure
Ces vieillards, quand ils sont assez riches de jours ;
Un soir, ils sont allés se coucher avant l'heure,
Le matin, on les trouve endormis pour toujours.

Extrait de *Nature* (1885).

Mon Jura ¹.

Si mon petit pays qui se cache dans l'herbe
N'a point de fier sommet, ni de ville superbe,
Si parfois on en parle avec un air moqueur,
Moi, je l'aime et le vois par les yeux de mon cœur.

Son souvenir m'est doux comme le chant des sources ;
Il a pour les songeurs de charmantes ressources,
Ces asiles de paix que les sapins lui font,
Au bord d'étroits sentiers coupant le bois profond.

Au creux de ses vallons, au cœur de ses villages,
Le babil des oiseaux nichés dans les feuillages
Se mêle aux bruits des champs, aux bruits de l'atelier ;
Il est fait pour rêver comme pour travailler.

Si les Jurassiens sont gens simples et frustes,
Ils ont le serrement loyal des mains robustes,
Ils ont le franc regard de leurs yeux bien ouverts,
Ils ont le fond joyeux de leurs horizons verts.

Oui, tout est sain chez nous, le cœur comme le reste.
Tu n'as rien dépouillé de ta candeur agreste,
Malgré tout ce qui change et ce qui passera,
Tu seras, ô pays ! toujours mon vieux Jura.

Ne soyez pas surpris, en écoutant ces choses,
En songeant que là-bas j'ai coulé mes jours roses,
Ne soyez pas surpris que j'aime sans retour
Ma petite patrie avec mon grand amour !

Le Lion de Lucerne ².

J'ai flétri, dans mes vers de jeunesse farouche,
Ces preux dont l'héroïsme aux rois s'était vendu ;
Je songe aux cœurs vaillants, à leur sang répandu, —
Les paroles de blâme expirent sur ma bouche.

¹ Extrait de *Nature*.

² Extrait des *Poèmes suisses* (1898). — Le lion de Lucerne est un monument qui a été érigé en l'honneur des Suisses au service de Louis XVI, tués au 10 août, pendant la Révolution française.

C'étaient de braves gens, si leur métier fut louche;
 Les maitres avec eux n'ont jamais rien perdu;
 A l'appel de la mort, chacun a répondu
 Et la fidélité de ces guerriers me touche.

Oui, ces après-venants de Melchthal et de Tell,
 O liberté sacrée ! ont souillé ton autel;
 Ils sont morts pour ta cause, ô vieille tyrannie,

Emportés par le flot de la rébellion.
 Mais le dix août n'est pas de ces jours qu'on renie :
 Le lion en livrée est resté le lion.

Heimweh ¹.

Là-bas, dans un lointain de rêve,
 Où se portent en vain mes yeux,
 Le Léman chante sur sa grève,
 Les Alpes montent dans les cieux.
 Mon Jura, dont les larges cimes
 S'estompent dans le soir lilas.
 M'appelle à ses fêtes intimes,
 Là-bas !

Là-bas ! J'erre en la grande ville.
 O pays, l'air pur de tes nuits,
 Comme un vent de poussière vile
 Passe sur une mer de bruits.
 C'est là-bas que mon cœur s'élançe,
 C'est là que se tendent mes bras.
 Vers le repos, vers le silence, —
 Là-bas !

Là-bas ! Seul parmi cette foule,
 Plus seul que sur nos monts déserts.
 Je n'ai plus le torrent qui roule,
 Les monts dressés au fond des airs.
 O l'amour des choses qu'on aime !
 Je ne sais plus, je ne sais pas
 Ce qu'en mon âme l'exil sème...
 Là-bas !

¹ Extrait des *Poèmes suisses*.

Là-bas ! Dans un coin de verdure,
 La bonne et la vieille maison
 Dont la vitre au matin s'azure
 De tout le ciel de l'horizon !
 Là-bas, le père à tête blanche,
 Les jeunes frères en ébats,
 Et la sœur aux yeux de pervenche, —
 Là-bas !

Là-bas surtout, la bien-aimée
 Qui songe au retour de l'absent...
 La source des pleurs est fermée,
 Mes larmes coulent dans mon sang.
 La ville dort, la nuit s'envole ;
 Mes mains soutiennent mon front las,
 Et je n'ai plus qu'une parole :
 « Là-bas ! »

Davel ¹

ACTE V

Scène II.

Le major Davel a voulu délivrer le pays de Vaud du joug des Bernois. Abandonné et trahi par ses propres compatriotes, qui ne comprennent pas son noble idéal, il a été livré lâchement aux autorités bernoises, mis à la torture et condamné à la décapitation. Il attend la mort avec l'héroïsme d'un chrétien convaincu. Le pasteur de Saussure, venu pour lui apporter une dernière consolation, l'a quitté; Davel se jette à genoux pour prier.

La scène se passe à Lausanne, dans la cellule de la tour Saint-Maire, en 1723.

DAVEL, à genoux.

Ce jour est le plus beau de ma vie. O mon Maître,
 Je tombe à tes genoux et ne veux plus connaître
 Que la grande douceur de m'approcher de Toi.
 Les mystiques élans d'une invincible foi
 Ont élevé mon cœur jusques aux pieds du Juste ;
 J'ai péché, mais je crois à ta clémence auguste ;
 Je meurs, mais pour entrer dans ton éternité.
 Tu m'as parlé, mon Dieu ; t'ai-je mal écouté ?

¹ *Davel*, poème dramatique en cinq actes, représenté pour la première fois par la Société littéraire de Lausanne, le 24 janvier 1894, à l'occasion du centenaire de l'indépendance du canton de Vaud.

Aurais-je mal servi mon pays et sa cause ?
 Non, non... Mais que ma mort, ô Seigneur, te dispose
 A bénir cette terre où j'ai vécu ! Soutiens
 Ce peuple, fais surgir de ses rangs des chrétiens
 Fidèles à ta loi plutôt qu'à leur Eglise :
 Si l'esprit rajeunit, la lettre paralyse ;
 Que chacun te bâtisse un temple dans son cœur !
 De mes ennemis même, éloigne ta rigueur,
 Dispense tes bienfaits à tous avec largesse,
 Protège ceux que j'aime et les comble sans cesse,
 Et prends ton serviteur en profonde pitié !

Se relevant.

J'eusse voulu du moins accomplir à moitié
 La tâche que j'avais proposée à mon rêve ;
 Je n'ai pas même pu semer un grain qui lève :
 A peine avais-je fait le geste du semeur,
 Que ma main roidissait, pareille au cep qui meurt.
 Enfuis, les courts espoirs ; dissipés, les beaux songes
 Qui m'aviez enivré de sublimes mensonges !
 Un coup de vent qui passe, et vous avez vécu ;
 Je n'avais pas lutté, j'étais déjà vaincu.
 Mais ne faiblissons pas avant l'heure suprême !
 Dieu garde l'avenir, et qui doute blasphème...
 Et mon œuvre, d'ailleurs, n'aura pas été vain,
 Et ma « Belle Inconnue » a su le mot divin.
 O Bernois ! ma défaite est un triomphe encore ;
 Car je vous ai montré le mal qui vous dévore,
 Car je vous ai contraints de le voir. Des abus,
 Des désordres sans nom qu'on ne réprimait plus,
 Pesèrent lourdement sur ma pauvre patrie.
 Un règne d'égoïsme, un règne d'incurie
 Doit finir, si l'orgueil ne vous aveugle pas.
 Jusqu'ici, sous son joug, le peuple a parlé bas,
 Mais ne spéculez point sur son cœur débonnaire,
 Sa voix peut éclater comme un coup de tonnerre...
 Il se dirige vers la fenêtre, d'où tombe un pâle rayon de lumière.
 L'aurore va paraître au bord du ciel vermeil :
 Un dernier rêve encore avant le grand sommeil !
 Il se jette sur sa couche.
 Dormir !...

Scène III.

DAVEL, LA « BELLE INCONNUE ¹ ».

LA « BELLE INCONNUE »

Elle apparaît, enveloppée de lumière ; elle porte une robe blanche ; elle a en mains une palme verte et une rose blanche. Davel, pendant qu'elle parle, se soulève à moitié, en rêve ; on entend, en sourdine, la musique de la chanson du premier acte.

Ne pleure point, Davel, sur ta patrie !
 Rouvre les yeux, Davel, que ta lèvre sourie
 Et qu'un éclair de joie illumine ton front !
 Un vaillant ouvrier s'en va, d'autres viendront,
 Car Dieu ne laisse pas son œuvre inachevée,
 Et ta patrie, un jour, sera libre et sauvée.
 Qu'importe l'insuccès, qu'importe le trépas :
 L'héroïsme est vaincu, la justice, non pas.
 Elle n'a point menti, la voix de l'Inconnue ;
 Et ta fée, ô Davel, de toi s'est souvenue :
 C'est du sang des martyrs que naît la liberté,
 La mort est le chemin de l'immortalité.
 Tu fus et tu seras le précurseur auguste,
 Dont la mémoire au cœur des nations s'incruste
 Comme aux parures d'or, une perle de prix ;
 Tu fus abandonné, mais tu seras compris
 Et ta défaite aura sa superbe revanche.

Elle jette palme et rose sur la couche de Davel.

Prends cette palme verte et cette rose blanche :
 Ton pays les verra, ton doux pays de Vaud,
 Marier leurs couleurs aux plis de son drapeau
 Et saluer demain sa jeune indépendance...
 Une aube pâle monte au ciel ; la mort avance ;
 Tu meurs ; un dernier cri de ta tombe est monté :
 « Pour Dieu, pour la Patrie et pour la Liberté ! »

Elle dépose un baiser sur le front de Davel et disparaît.

¹ Le personnage dont il s'agit ici est une jeune fille, légendaire ou non, qui avait autrefois prédit à Davel qu'il accomplirait de grandes choses. Comme Jeanne d'Arc, le grand patriote vaudois était un mystique et entendait des voix.

Scène IV.

DAVEL, PUIS GEÔLIER, BOURREAU, LEURS AIDES, SOLDATS,
GENS DE JUSTICE ; en arrière DEUX MINISTRES

DAVEL, se réveillant dans la demi-obscurité de l'aurore, palme et rose en mains.

O vision divine ! Ai-je rêvé ? Je rêve.
Mon Dieu, que cette nuit a passé douce et brève !
O promesse sacrée, ô gages précieux !
La terre disparaît, la mort m'ouvre les cieux.

La porte s'ouvre ; toute la prison est soudain éclairée.

LE BOURREAU

Le jour est là, Davel ; courage !

DAVEL, sans l'entendre.

L'Inconnue

M'a parlé ; ce n'est pas un rêve ; elle est venue.
Je la vois, je l'entends. Sois libre, ô mon pays !
Sois adoré, mon Dieu !

Il tombe à genoux.

LE BOURREAU, lui frappant sur l'épaule.

C'est l'heure !...

DAVEL, se retournant et se relevant.

J'obéis.

Au destin où je vais, un grand espoir me porte :
O liberté ! je peux mourir. — tu n'es pas morte !

Ceuvres à lire de Virgile Rossel (Sandoz, Neuchâtel ; Lemerre, Paris ; Mignot, F. Payot, Lausanne ; Attinger, Neuchâtel, éditeurs) : *Chants perdus* (1881) ; *Nature* (1885) ; *La seconde jeunesse* (1888) ; *Poèmes suisses* (1898) ; *Davel* (1898) ; *Nivolins* (1899). — Critiques à consulter : Emile Bonjour, *Notice-Souvenir de la représentation de Davel* (1898), Corbaz et C^{ie}, Lausanne ; H. Warnery, *Semaine littéraire*, 30 décembre 1900.

CHARLES FUSTER

Né à Yverdon en 1866.

Si le talent se mesurait à la fécondité, Charles Fuster serait un des meilleurs poètes de la Suisse : son bagage littéraire est déjà considérable et dénote une grande facilité ; malheureusement, chez lui, cette facilité dégénère trop souvent en rhétorique banale ; le poète disparaît alors derrière le versificateur qui fait du métier. C'est d'autant plus regrettable que l'écrivain a des qualités de premier ordre. Quand il est sincère, ses vers ont beaucoup d'originalité et de charme, de distinction et de fini.

Les vieilles maisons¹.

Je viens de revenir au doux pays que j'aime.
Avec son ciel laiteux et ses grandes forêts,
Avec sa grâce triste, il est toujours le même,
Et je l'ai retrouvé tel que je l'espérais.

Rien en lui n'a changé. Le long des pâturages
Errent le même enfant et les mêmes troupeaux.
Les arbres abattus par les derniers orages
Sur le sol maigre et dur pourrissent par lambeaux.

On entend, dans les bois, les clochettes lointaines,
Comme en mes jours anciens, tinter légèrement,
Et les mêmes rochers, près des mêmes fontaines,
Tout endormis qu'ils sont, me parlent en dormant.

Au fond des taillis noirs, les grandes routes blanches,
Mais où l'ombre descend, même aux midis d'été,
Se perdent, tout là-bas, parmi les tas de planches,
Après le ravin sombre et le pont dévasté.

Passant sur le village, où les cloches en joie
Sonnent la paix du soir avec l'oubli du mal,
Une odeur pénétrante et forte, que m'envoie
Le petit horizon de mon pays natal,

Une sauvage odeur qui gonfle la narine,
Une odeur de bruyère et de guérêts brûlés
Me parfume le cœur et m'enfle la poitrine
Mieux qu'une odeur de foin ou qu'un parfum de blés.

¹ Extrait des *Poèmes* (1888).

Mais voilà, dans la plaine où je vais redescendre,
Voilà qu'un souvenir va marcher avec moi,
Un souvenir plus vieux, plus fidèle et plus tendre,
Qui n'aura qu'à parler pour me remplir d'émoi,

Car je viens de revoir, le long de ces ravines
Où dorment nos hameaux comme dans leurs prisons,
Oui, je viens de revoir, gris, tristes, en ruines,
Les pauvres toits branlants de nos vieilles maisons.

Petite ville ¹.

Bien des ans ont passé. Je me rappelle encore
Le trot du bon cheval sur la route sonore,
Le ciel à demi bleu comme un espoir voilé,
Et la petite ville au beffroi dentelé.

Petite ville blanche, à mes yeux apparue
Avec tes boutiquiers bavardant sur la rue,
Les monstres grimaçants du gothique portail,
Et la forge, et l'auberge, et la foire au bétail,
Et le beffroi tout gris, vêtu d'ardoise vieille,
Où la cloche se rouille, où l'horloge sommeille,
Paresseuse cité, dis, pourquoi donc as-tu,
Par quel charme subtil et par quelle vertu,
Evoqué brusquement du fond de ma mémoire,
Le temps où je lisais une naïve histoire,
Voyais s'ouvrir mon cœur d'enfant, et savourais
Hermann et Dorothée au creux d'un jardin frais?

Certes, je n'étais pas très expert en ces gloses,
Et le texte rétif me cachait bien des choses !
J'annonçais, je cherchais, j'avais les yeux meurtris ;
Mais, par delà les mots obscurs et mal compris,
Mon rêve s'envolait, les ailes toutes grandes,
Au loin, vers l'inconnu des cités allemandes,
Et, jusqu'au soir lilas, je m'attardais, tout seul,
Sous la treille aux fruits roux, dans l'odeur du tilleul.

Mais la voici, la ville où je plaçais l'idylle,
La dormante, vieillotte et souriante ville !

¹ Extrait du recueil *Le Cœur* (1886-1892).

Comme on y vivrait bien, dans cet oubli des jours
 Qui fait l'art plus exquis, meilleures les amours,
 Le songe plus tranquille, et l'amitié suave
 Comme un vieux vin, mûri longtemps dans une cave !
 Tout ce que je rêvais m'est apparu soudain :
 Les pêches, les cassis embaument le jardin ;
 On voit des rideaux bleus aux fenêtres antiques ;
 Le chien dort, l'enfant rit sur le seuil des boutiques ;
 Jusqu'à cet hôpital, avec ses pots de fleurs,
 Tout est joyeux accueil, musiques et couleurs...

Et tu m'as fait relire *Hermann et Dorothee*,
 Petite ville blanche où mon âme est restée !

Œuvres à lire de Charles Fuster (F. Payot, éditeur. Lausanne) : *L'Âme pensive* (1884) ; *Les Tendresses* (1886) ; *L'Âme des choses* (1888) ; *Le Cœur* (1892). — Critique à consulter : Virgile Hossel, *Ouvrages cités*.

ADOLPHE RIBAUX

Né à Bevaix (Neuchâtel) en 1864.

Ce que l'on pourrait reprocher au populaire conteur de Neuchâtel, c'est aussi une trop grande facilité ; mais lui, du moins, il a le grand mérite d'être toujours sincère dans ses vers. C'est un poète sympathique et charmant ; ses défaillances accidentelles de styliste ont elles-mêmes quelque chose de touchant, car il écrit avec son âme, qui est délicate et tendre.

Printemps neuchâtelois ¹.

O frais Printemps du coin natal,
 Tièdes nuits, exquises journées,
 Verts délicats, ciels de cristal,
 Je ne vous vis de trois années !

Et voici, de nouveau mes yeux
 Vous contemplant avec ivresse.
 Prés féconds, jardins radieux,
 Blonde lumière enchanteresse !

¹ Ces vers et les suivants sont extraits de *Comme le grillon*. Attinger, éditeur, Neuchâtel (1898). — Cette pièce est de 1894.

Ce n'est pas ce concert hardi,
D'or, d'émeraude et d'écarlate,
Qui, sous le soleil du Midi,
En fanfare partout éclate.

Mais combien intime et discret
Ton charme, ô nature bénie !
Tu sembles avoir un secret
De poésie et d'harmonie !

Quelle vigueur et quelle paix
Dans ces champs où l'avoine ondule !
Quels jolis reflets estompés
Sur l'herbe, à chaque crépuscule !

Le promeneur, en son sentier,
Ne peut faire un pas qu'il ne voie
Dans le troène et l'églantier
Palpiter des nids pleins de joie.

Par delà le lac, clair miroir
Que le feu du couchant embrase,
Les grandes Alpes, chaque soir,
Sont belles à mettre en extase !

O mon pays, ô mon pays,
Dans l'Italie aux nobles lignes,
Parmi les plantureux maïs,
Sous les riches festons des vignes,

Parfois, de ces couleurs épris,
J'ai dit : « La voilà, ma patrie ! »
Mais je te reviens, tu souris,
Et c'est bien toi la plus chérie,

Toi, l'abri de mes jeunes ans,
Vieille terre neuchâteloise
Qui sèmes tes toits paysans
Au bord d'une onde de turquoise !

Je n'étais pas ingrat, vois-tu.
Tu restais l'oasis aimée,
Et mon âme, de ta vertu.
Se retrouve toute embaumée ! . . .

Vienne à moi par des jours pareils
 La mort qui délivre! Puissé-je
 Au milieu des colzas vermeils,
 Sous les arbres blancs comme neige,

M'endormir sans longues douleurs,
 A l'heure calme où l'ombre tombe,
 Et tes frais Printemps, de leurs fleurs,
 Faire une couronne à ma tombe!

Florence.

O Florence, en mes jours de fatigue et d'ennui,
 Que de fois j'évoquai la vision chérie!
 Tu m'es depuis six ans comme une autre patrie:
 A toute heure et partout ton souvenir me suit.

Que ton ciel est léger, et comme l'Arno fuit,
 Mélodieusement, dans la plaine fleurie!
 Que tes deux cents clochers ont douce sonnerie!
 Quelle gloire à ton front, lorsque descend la nuit!

Heureux qui mit sa lèvre à ta coupe enchantée!
 Tu sembles, au printemps, un vaste reposoir,
 Et ta grâce, jamais, ne sera trop vantée!

Noble ville des lys, quand pourrai-je revoir
 — Les yeux mouillés, le cœur joyeux, l'âme exaltée! —
 Ton campanile blanc briller dans l'or du soir?

(Euvres à lire d'Adolphe Ribaux: *Feuilles de lierre* (1883); *Vers l'Idéal* (1884); *Rosaire d'amour* (1887); *Pierrot sculpteur*, pièce en 1 acte en vers (1888); *Comme le grillon* (1898). — Critique à consulter: Virgile Rossal, *Histoire de la littérature française hors de France*.

JULES CARRARA

Né à Gênes en 1859.

En 1887, quand parut *La Lyre*, en France on loua beaucoup l'auteur; Maxime Gaucher, le sévère critique de la *Revue bleue*, lui prédit de hautes destinées poétiques. Absorbé par la dure besogne de l'enseignement public, Jules Carrara a peu produit depuis lors; mais un seul ouvrage suffit pour consacrer un vrai talent: quand un

coup d'essai est un coup de maître, l'oubli peut se faire sur un nom, l'œuvre n'en reste pas moins rayonnante et belle. Formé à l'école de Victor Hugo, dont il a chanté le génie, Jules Carrara est un poète élevé, d'une forte imagination, qui manie très bien le vers romantique.

L'excellence du poète ¹.

L'auteur fait parler ici Victor Hugo, qui vient de maudire la guerre et les tyrans ; il va exposer maintenant ses grandes idées humanitaires et spirituelles.

Oh ! le profil géant, la vaste silhouette,
 Le dompteur, l'empereur, le roi, c'est le poète !
 Oui, poètes, c'est vous les hommes de grand prix !
 Car vous êtes rayons, car vous êtes esprits ;
 Car, lorsqu'on vous a mis dans l'ombre de la terre,
 Quand la tombe est sur vous, de votre front austère
 Vous levez votre marbre et vous vous en allez,
 Étoiles, resplendir dans les cieux étoilés.
 Oh ! que vous êtes grands et forts ! Au seuil du temple,
 O poètes, c'est vous que l'avenir contemple ;
 C'est en vous qu'il espère et c'est vous qu'il attend.
 Au fond de son abîme il rêve, palpitant,
 A la lumière, à la clémence, à la justice.
 Il attend que le vieil univers s'engloutisse
 Et qu'une dynastie intègre ait apporté
 Le règne de l'Amour et de la Vérité.
 Poètes, pour cela c'est sur vous que l'on compte.
 L'erreur s'obstine ; il faut qu'une force la dompte.
 Cette force, c'est vous, car vous venez d'en haut.
 Vous possédez autant de clarté qu'il en faut
 Pour peindre au ciel la fresque immense de l'aurore.
 La fleur Fraternité vous attend pour éclore,
 Et quand tous les remparts d'ombre seront détruits,
 Elle prodiguera ses parfums et ses fruits.
 Ce but est votre but, ces efforts sont les vôtres.
 A l'œuvre donc ! allez, voyants ! allez, apôtres !
 Allez, les conquérants, et revenez vainqueurs
 Avec une moisson glorieuse de cœurs !
 O peuples, qui courbez votre tête opprimée,
 Voici les bons soldats, voici la grande armée !

¹ Extrait de *La Lyre* (1897).

Hommes, inclinez-vous ! Vous, femmes, souriez !
Allez cueillir des fleurs ! apportez des lauriers !
Ils se contenteront de ces humbles offrandes.
S'ils frappent, ouvrez-leur vos portes toutes grandes ;
S'ils ont faim, partagez avec eux votre pain,
Et, s'ils sont fatigués, vos chaises de sapin.
Mais ce n'est point cela leur désir réclame.
Ce qu'ils veulent que vous leur donniez, c'est votre âme.
Accordez-la-leur toute, et quand ils s'en iront,
Demandez la faveur de les baiser au front
Et de serrer leur main puissante et magnanime.
Puis, reconduisez-les jusqu'au bord de l'abîme.
C'est de là qu'ils venaient. Alors, rentrés chez vous.
Vous vous étonnerez de trouver l'air plus doux,
Le foyer plus brillant, le sommeil plus paisible.
Ce sera comme si quelque fée invisible,
Prompte comme l'oiseau qui chante au bord d'un toit,
En passant eût touché votre maison du doigt.
Chaque chose à vos yeux sera transfigurée,
Et votre ciel aura ces splendeurs d'empyrée
Qui consolent, et font trouver au travailleur
La fatigue plus douce et le travail meilleur.
Sous vos yeux passeront des visions joyeuses ;
Vous entendrez chanter des voix mystérieuses,
Et quand vous dormirez, les anges descendront
Mettre des battements d'ailes sur votre front.
Ces rayons, ces douceurs, ces paix, ces harmonies,
Vous les devrez à ces passants, à ces génies.
Pour une heure, ils vous ont rendu l'éternité,
Et c'est ainsi qu'ils paient votre hospitalité.
Oh ! les poètes sont ce qu'il faut à la terre !
Ils sont la source vive où l'on se désaltère.
Pure comme un cristal, douce comme le miel,
Et la seule ici-bas qui reflète le ciel.
O lumière ! lumière ! éclate ! voici l'heure
Où va s'évanouir dans l'ombre ce qui pleure,
Où l'espérance aura remplacé les regrets.
Voici que respandit au ciel l'astre Progrès !
Voici la Liberté ! voici la Délivrance !
Voici le râle éteint de l'hyène Souffrance

A qui le bon chasseur a mis sa lance au flanc !
L'horizon était noir, voici qu'il devient blanc !
Voici que tout là-bas, dans des splendeurs de rêve,
Le radieux soleil Humanité se lève !
Voici l'éclosion de l'immuable azur !
Et tandis que s'engouffre à l'occident obscur,
Dans le blémissement des ténèbres prochaines,
L'ancien monde chargé d'opprobres et de chaînes,
Pour succéder aux temps qui viennent de finir,
Voici l'incorrupible et superbe Avenir !
Hommes, battez des mains à cette aurore immense !
Voici l'apothéose humaine qui commence !
Voici qu'à l'horizon plein d'éblouissements,
Comme un bandeau brodé de divins diamants,
Se mêle à l'arc-en-ciel des gloires infinies
La constellation sereine des génies.
Ils sont tous là, les vrais, les seuls témoins de Dieu.
Une place d'honneur reste vide au milieu,
Et tandis que vers eux toutes les mains se tendent
Et que les astres les regardent, ils attendent,
Comme s'ils espéraient quelque suprême absent.
Et bientôt, au milieu du groupe éblouissant,
Surgit, sublime, et la tête d'étoiles ceinte,
Pour guider le triomphe et chanter l'hymne sainte,
Ce maître, ce sauveur, ce martyr, ce proscrit,
Cet homme-Dieu, ce Dieu fait homme, Jésus-Christ !
Allez, libérateurs, et parcourez le monde !
L'antique chêne humain a besoin qu'on l'émonde.
Coupez ces rameaux secs, témoins des temps passés.
Corrigez ! redressez ! taillez ! éclaircissez !
Sur la terre, de l'ombre et du mal coutumière,
Répandez à grands flots l'amour et la lumière !
Que dans chaque âme humaine éclore un ciel tout bleu.
Jours de gloire, arrivez ! descendez, règne de Dieu !
Viens, viens, parmi nous, ô Toi, la Puissance, Toi, l'Être !
Viens, viens ! nous t'attendons pour que tu sois le Maître !
Viens, pour que nous puissions embrasser tes genoux !
Viens, ta force est terrible et ton sourire est doux !
Viens, toi qui fis les fleurs, la femme et les étoiles !
Viens, éclaire nos yeux ! viens, déchire nos voiles !

Viens, pour que nous soyons dans ton sein abîmés !
 Hommes, voici l'Amour ! aimez ! aimez ! aimez !
 Aimez le créateur des astres et des roses !
 Il est, il est, il est par-dessus toutes choses,
 Au-delà de l'abîme et par delà le temps !
 Gloire à Lui ! Gloire à Lui !

Sur la mort d'une petite fille.

Ne pleurez pas sur ceux qui meurent.
 Ceux qui s'en vont sont délivrés,
 Mais il ne reste de navrés
 Que les cœurs de ceux qui demeurent.

Ceux qui s'en vont sont les oiseaux,
 Les délicates hirondelles
 Qui franchissent d'un seul coup d'ailes
 La terre, le ciel et les eaux.

Celles-là sont les bien-aimées.
 Ce sont celles que Dieu bénit
 Et qui s'en vont faire leur nid
 Dans un parc de fleurs embaumées.

Pures comme au jour baptismal,
 Pleines de grâce et d'harmonie,
 Elles ont la paix infinie
 De ceux qui n'ont point fait de mal.

Oh ! pouvoir arracher son aile
 Aux murs d'une froide prison !
 Pouvoir atteindre à l'horizon
 Où brille une aurore éternelle !

Vers les hauteurs d'où rien n'abat
 Pouvoir prendre un vol grandiose,
 Parvenir à l'apothéose
 Sans avoir souffert du combat !

Quel rêve d'or insaisissable,
 Œuvre d'un plus divin pinceau,
 Peut-on faire sur un berceau.
 Idole d'argile et de sable !

Puisque votre amour caressant
 N'avait dans votre cœur de mère
 Pas de plus exquise chimère,
 Pas d'idéal plus ravissant ;

Puisque vous ne rêviez pour elle
 Que ce bonheur délicieux
 Dont les anges au fond des cieux
 Ont tous le reflet sur leur aile ;

Dieu ne vous a-t-il pas donné
 Ce que le monde vous renie ?
 Après l'avoir ainsi bénie,
 Direz-vous qu'il a condamné ?

Et saviez-vous si cette terre,
 Où sont gravés ses premiers pas,
 Peut-être ne lui cachait pas
 Quelque épouvantable mystère ?

Bénissez plutôt le destin
 De ne pas vous avoir comprise ;
 Bénissez-le de l'avoir prise
 Fraîche et pure comme un matin.

Et songez de combien dépasse
 Notre humaine félicité
 La bienheureuse éternité
 Au sein de l'éternel espace !

A un jeune homme riche ¹.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
 L'aurore de tes jours est une fin de jour,
 Triste comme la nuit qui tombe ;
 C'est une lampe d'or qu'on met sous le boisseau ;

¹ Extrait du *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses* (1899).

Ta vie est un trépas qui marche, et ton berceau
N'est qu'une forme de ta tombe.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
Ta carrière est comme un voyage sans retour
Ou dont on revient la main vide.

De qui n'a pas aimé, rien ne demeurera ;
Sa mémoire est semblable au vent du Sahara
Perdu dans le désert aride.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
Ta vie est ici-bas pareille au carrefour
Où l'homme se trompe de route,
Ou comme un vase d'or plein d'un subtil poison
Qui consume le corps en tuant la raison,
Jour après jour, goutte après goutte.

Pauvres, donnez au riche un peu de votre amour !
Faites au fortuné l'aumône à votre tour,
Selon votre humaine ressource.
Donnez ce qui ne craint ni rouille ni trépas,
Donnez du seul trésor qui ne s'épuise pas,
Car Dieu lui-même en est la source !

Œuvre à lire de Jules Carrara (Lemerre, éditeur, Paris) : *La Lyre* (1887). —
Critique à consulter : Lemerre, *Anthologie des poètes français du XIX^e siècle*.

ISABELLE KAISER

Née à Beckenried (Unterwald) en 1866.

Bien qu'originnaire de la Suisse allemande, Isabelle Kaiser se rattache au groupe romand par son éducation littéraire. Elle a été élevée à Genève et c'est dans notre langue qu'elle écrit. Nature essentiellement poétique, elle a des qualités de sensibilité, de distinction et de charme qui donnent à ses vers une grande valeur.

Luna ¹.

C'est en levant les yeux que j'ai trouvé l'Amie
 Qu'ici-bas mon regard rechercha vainement :
 Elle est venue à moi quand j'étais endormie
 Et mon rêve a grandi sous son rayonnement.

Vous la voyez passer, bruissantes feuillées,
 Elle répand sur vous son sourire indulgent,
 Et durant les combats des nocturnes veillées
 Pour elle tous mes pleurs sont des perles d'argent.

Elle porte un habit tissé de clartés blanches
 Et traîne dans ses plis d'indicibles douceurs.
 Elle connaît les nids blottis au sein des branches
 Et les noms fabuleux des étoiles, ses sœurs.

Elle incline sur moi la tendresse touchante
 D'une mère qui berce un enfant favori,
 Et quand, dans la douleur, comme un cygne je chante.
 Elle écoute en silence et n'a jamais souri.

Lorsqu'elle vient à moi sur les vagues houleuses.
 La grande paix des eaux lui conte son secret ;
 Son cortège est l'essaim des pâles nébuleuses
 Et l'ombre m'envahit lorsqu'elle disparaît.

Elle est la sœur du rêve et l'idéale amie
 Qui ne me parle pas d'un monde que je fuis
 Et laisse retomber mes heures d'insomnie
 Comme des gouttes d'or dans la coupe des nuits.

Loin d'elle, chaque soir, je guette sa venue ;
 Quand elle ne vient pas j'ai des pleurs dans la voix,
 Et les chaudes lueurs d'une flamme inconnue
 S'allument dans mes yeux lorsque je la revois.

Je ne croiserai point ses pas sur cette terre,
 Car le Maître éternel a tracé son chemin,
 Elle doit, en tout temps, graviter, solitaire,
 Et jamais, non jamais, je n'atteindrai sa main.

¹ Ces vers et les suivants sont extraits du recueil intitulé *Des Ailes!* (1890)

Quand loin de sa clarté j'ai la mélancolie,
 Elle vient, à pas lents, au cours de mon sommeil,
 Jeter, en souvenir du pacte qui nous lie,
 Dans les sentiers d'azur son anneau d'or vermeil.

Dans l'ombre de l'exil, où j'ai vécu, farouche,
 Son regard infini partout me poursuivait,
 Et lorsqu'elle venait prier près de ma couche,
 J'ai cru voir la Patrie assise à mon chevet.

Fidèle jusqu'au bout à sa tendresse fière,
 Elle seule viendra dans la nuit de l'oubli
 Traîner ses voiles blancs au fond du cimetière
 Et baiser sur la croix mon petit nom pâli.

La ronce.

Sonnet double.

I

La ronce, en ces temps-là, sur les bords du Jourdain,
 Ne portait pas de fleurs, mais stérile et honnie,
 Elle engendrait l'épine et glanait le dédain,
 Lorsque Jésus la vit, venant de Béthanie.

Et pour la transplanter dans son divin jardin
 Il voulut la mêler à sa gerbe bénie ;
 Mais l'arbre-paria lui déchira la main,
 Et son âme s'émut de pitiés infinies.

Et quand de sa blessure une goutte de sang
 Tomba, on vit soudain l'arbuste frémissant
 Se dresser et s'offrir en merveilleux spectacle,

Ses grands bras épineux tendus vers le ciel bleu ;
 Et pour en couronner le front de l'Homme-Dieu
 La ronce se couvrit des roses du miracle !

II

Ma vie, en ces temps-là, ne portait pas de roses :
 Pauvre arbuste de deuil sous un ciel toujours noir,
 Ce n'était qu'un fouillis d'inextricables choses
 Etouffant dans son sein les bourgeons de l'espoir.

Mais tu vins à passer dans mes sentiers moroses,
 Toi le Maître espéré, l'apôtre du devoir,
 Quand le chant se mourait sur mes lèvres mi-closes ;
 Et mes yeux fatigués s'ouvrirent pour te voir.

La ronce s'écarta pour te livrer passage.
 Tu pleuras quand l'épine effleura ton visage ;
 Mon être endolori tressaillit sous tes pleurs.

Et sous cette rosée inconnue et divine,
 Mon âme s'entr'ouvrit ainsi qu'une églantine...
 Et depuis ce jour-là ma vie est toute en fleurs !

Œuvres à lire d'Isabelle Kaiser (Georg et C^{ie}, F. Payot, éditeurs, Genève et Lausanne) *Ici-bas* (1888) ; *Sous les étoiles* (1890) ; *Des Ailes* (1897).

LOUIS DUCHOSAL

Né à Genève en 1862, mort à Genève en 1901.

Il est des âmes héroïques devant lesquelles la critique s'incline avec une respectueuse sympathie : Louis Duchosal fut une de celles-là. Lorsqu'il avait à peine 16 ans, l'ataxie locomotrice le condamna à ne jamais plus marcher ; la maladie avait brisé son corps, mais elle ne put lui enlever sa magnifique vaillance morale. Sa volonté fut plus forte que tous les maux ; alors que d'autres se seraient arrêtés découragés, il lisait, pensait, écrivait, mettant sans cesse en action son admirable intelligence. C'est le poète le plus original de la Suisse romande. Bien qu'il se rattache par quelque côté à Verlaine et à son école, sa poésie est très nouvelle de fond et de forme. Le rêve ailé, les impressions subtiles et délicates de l'âme, les sanglots de la douleur inéluctable, les sourires aussi, les doux et frais sourires de la Fantaisie : il a exprimé tout cela en une langue neuve, musicale, caressante et suggestive qui prolonge, par son harmonie propre, les sensations qu'elle vient de traduire au lecteur. Ses vers sont à la fois très simples et très littéraires, ou du moins ils sont si littérairement exquis qu'ils paraissent simples. Et pourtant l'âme de poète qui les a conçus est une des plus riches et des plus complètes qui existent au pays de Poésie. On ne peut analyser facilement l'œuvre de Louis Duchosal ; il faut la lire, se laisser prendre l'âme à ses doux rêves, pleurer avec lui ses souffrances, frissonner de ses sensations ; alors on le comprend, on l'aime et l'on s'explique pourquoi il est un des poètes supérieurs.

La mort de Don Quichotte¹.

Les doigts lents de l'épreuve ont effeuillé les roses
Et dispersé l'espoir promis aux jours futurs,
O mon âme, le ciel est sourd, les temps sont durs,
Fais que ton rêve monte, au-dessus, loin des choses.

Les clairons de la gloire ont fini de sonner ;
Le dernier feu s'éteint sur la lande embrumée...
Cherche, pour y bâtir ton palais de fumée,
Une étoile inconnue, un astre abandonné.

Les vents ont renversé la bannière et la tente ;
Don Quichotte a fermé ses beaux yeux de héros,
Et son âme, échappant aux ruses des bourreaux,
S'ouvre maintenant comme une rose éclatante.

L'oiseau bleu, descendu sur le drap du cercueil,
Mélait sa chanson triste aux cantiques funèbres,
Et dans l'air gris, par des prés noirs, vers les ténèbres,
Les Muses ont mené l'irréparable deuil.

Calliope au bras fort et pur portait l'épée
Et l'armure d'airain couvrait son corps nerveux,
Et son front clair disait des projets et des vœux
D'aventure héroïque et d'ardente épopée.

Erato dont la robe est d'or, le pied vermeil,
Offrait sa gorge fraîche aux dents âpres du Rêve,
Et l'enfant déchirait les seins gonflés de sève,
Comme un Bacchus nimbé des pampres du sommeil.

Polymnie aux yeux fins, en robe surannée,
Pressait contre son cœur heureux le lys d'argent,
Symbole harmonieux du culte intelligent
Que le noble hidalgo vouait à Dulcinée. —

Et le morne cortège allait vers l'Occident :
Des glas psalmodiaient dans les cloches lointaines ;
Des sanglots se mêlaient au bruit doux des fontaines,
Un chœur de mort chantait sur un rythme strident.

¹ Tous les vers de Duchosal reproduits ici sont extraits du recueil *Le Héros* Thulé (1891.)

Le chœur disait la mort des heures éphémères
 Et la fin du voyage épique de Jason
 Vers l'île où resplendit l'éternelle toison,
 Et la fuite éperdue et sombre des chimères.

Le chœur disait le mal profond, l'esprit rendu,
 Le doute moissonnant le blé blanc des pensées,
 Les flambeaux consumés, les coupes renversées
 Et le vin merveilleux dans l'herbe répandu.

Et le cortège allait vers la nuit. — O mon âme,
 Don Quichotte a vécu, le poème est fini,
 Disparais dans le deuil du désir infini ;
 Au banquet de l'oubli, voici qu'on te réclame.

Les cœurs sont clos, le ciel est sourd, les temps sont durs,
 O mon âme, fuyons les hommes et les choses ;
 Les doigts lents de l'épreuve ont effeuillé les roses
 Et dispersé l'espoir promis aux jours futurs.

Lied.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur :
 Dans le ciel tendu de ténèbres
 Flotte un rais de lune moqueur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur,
 Les glas tintent, lents et funèbres.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur ;
 Au lointain, stridentes et brèves,
 Des voix graves chantent en chœur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
 Qui portes le deuil de tes rêves

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
 Où l'Amour, comme en une tombe.
 Gît, tué par le Sort moqueur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur :
 La neige des souvenirs tombe...

Les mains.

O mains que nous avons baisées,
 Mains de nos père et mère aux gestes triomphants,
 O mains qui sur nos fronts ensoleillés d'enfants.
 Tant de fois vous êtes posées !

Nous regrettons les bleus sommeils,
La maison qu'on oublie au bord des eaux limpides
Et qu'emplissaient de vols rythmiques et rapides
L'essaim des mensonges vermeils.

Regrets de la paix coutumière,
Des feuillages, des fleurs, et comme nous pleurons
La mare où nos bonheurs d'enfants faisaient des ronds
Dans la bonne et blonde lumière.

Main d'une mère, chère main
Jamais lasse de dire à nos chutes : Courage,
Et d'enseigner aux cœurs ignorants de l'orage
Les durs hasards des lendemains.

Main délicate, mais austère,
Main d'une sœur, montrant l'Etoile de la Foi,
A l'heure où l'on pouvait encor sentir en soi
Descendre l'Ange du Mystère.

O main d'amour, joug adoré,
O caresses vers qui vont les vœux et les craintes !
Nous pleurons la douceur des mots et les étreintes
En qui nos âmes ont vibré.

Un frisson hante nos vertèbres,
Nos pieds saignent, nos yeux sont pleins de cécités,
Nous regrettons le songe envolé, les cités
Dans de magnifiques ténèbres.

Nous pleurons nos vieilles étoiles
Et les enchantements de l'Île et de Thulé,
Et la mer adorable où, sous un ciel troublé,
Fuit la grâce blanche des voiles.

Nous pleurons le rêve infini,
La féerie éphémère et les nuits pleines d'astres,
Et nos cœurs à jamais perdus sous les désastres
Des illusions de granit.

L'heure.

Si j'avais dans ma vie une heure, une seule heure,
Où ce cœur, gémissant d'un souffle qui l'effleure,

Le chœur disait la mort des heures éphémères
 Et la fin du voyage épique de Jason
 Vers l'île où resplendit l'éternelle toison,
 Et la fuite éperdue et sombre des chimères.

Le chœur disait le mal profond, l'esprit rendu,
 Le doute moissonnant le blé blanc des pensées,
 Les flambeaux consumés, les coupes renversées
 Et le vin merveilleux dans l'herbe répandu.

Et le cortège allait vers la nuit. — O mon âme,
 Don Quichotte a vécu, le poème est fini,
 Disparais dans le deuil du désir infini;
 Au banquet de l'oubli, voici qu'on te réclame.

Les cœurs sont clos, le ciel est sourd, les temps sont durs.
 O mon âme, fuyons les hommes et les choses;
 Les doigts lents de l'épreuve ont effeuillé les roses
 Et dispersé l'espoir promis aux jours futurs.

Lied.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur ;
 Dans le ciel tendu de ténèbres
 Flotte un rais de lune moqueur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur,
 Les glas tintent, lents et funèbres.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur ;
 Au lointain, stridentes et brèves,
 Des voix graves chantent en chœur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
 Qui portes le deuil de tes rêves.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
 Où l'Amour, comme en une tombe,
 Git, tué par le Sort moqueur ;
 C'est le temps d'hiver, pauvre cœur :
 La neige des souvenirs tombe...

Les mains.

O mains que nous avons baisées,
 Mains de nos père et mère aux gestes triomphants.
 O mains qui sur nos fronts ensoleillés d'enfants,
 Tant de fois vous êtes posées !

Nous regrettons les bleus sommeils,
La maison qu'on oublie au bord des eaux limpides
Et qu'emplissaient de vols rythmiques et rapides
L'essaim des mensonges vermeils.

Regrets de la paix coutumière,
Des fenillages, des fleurs, et comme nous pleurons
La mare où nos bonheurs d'enfants faisaient des ronds
Dans la bonne et blonde lumière.

Main d'une mère, chère main
Jamais lasse de dire à nos chutes : Courage,
Et d'enseigner aux cœurs ignorants de l'orage
Les durs hasards des lendemains.

Main délicate, mais austère,
Main d'une sœur, montrant l'Étoile de la Foi,
A l'heure où l'on pouvait encor sentir en soi
Descendre l'Ange du Mystère.

O main d'amour, jong adoré,
O caresses vers qui vont les vœux et les craintes !
Nous pleurons la douceur des mots et les étreintes
En qui nos âmes ont vibré.

Un frisson hante nos vertèbres,
Nos pieds saignent, nos yeux sont pleins de cécités,
Nous regrettons le songe envolé, les cités
Dans de magnifiques ténèbres.

Nous pleurons nos vieilles étoiles
Et les enchantements de l'Île et de Thulé,
Et la mer adorable où, sous un ciel troublé,
Fuit la grâce blanche des voiles.

Nous pleurons le rêve infini,
La féerie éphémère et les nuits pleines d'astres,
Et nos cœurs à jamais perdus sous les désastres
Des illusions de granit.

L'heure.

Si j'avais dans ma vie une heure, une seule heure,
Où ce cœur, gémissant d'un souffle qui l'effleure,

Eût joui d'un plaisir — si fugace fût-il,
 Pour ce furtif instant, pour cette brève joie,
 Je reprendrais, moins triste et plus vaillant, ma voie,
 Et, puisant de l'espoir en ce bon souvenir,
 Je dirais à mon cœur : « Sois fort, tout va finir ! »
 Mais j'interroge en vain l'horreur de ma mémoire.
 A chaque page, au livre amer de mon histoire,
 Un mot s'épanouit comme une rouge fleur :
 Malheur ! — et puis Malheur ! — et puis encor Malheur !

Intermède maternel¹.

Pour m'isoler un temps de l'angoisse hautaine,
 Mère, dont rien n'a su tarir le cœur aimant,
 Prends-moi sur tes genoux, berce-moi doucement,
 Comme aux jours lumineux de l'enfance lointaine.

Roule, roule mon front las et décoloré
 Entre les seins bénis qui m'ont versé la vie.
 Et, pour me délivrer du mal et de l'envie,
 Mets-y les frais baisers dont je suis altéré.

Pour que le sommeil vienne, il me faudrait entendre
 Une vieille ballade, — oh ! mère, dis-la-moi :
 Mais surtout pas d'amour, rien qui donne l'émoi,
 Quelque chose de pur, de paisible, de tendre...

Lorsque tu m'endormais, jadis, par tes chansons,
 Lisais-tu dans mes yeux naïfs la destinée ?
 Entendais-tu vibrer dans ton âme étonnée
 Le lamentable écho de mes futurs frissons ?

Devinais-tu qu'un jour ce fils que tu fis naître,
 Cherchant la guérison de son spleen éternel,
 Reviendrait implorer ton amour maternel,
 Mère, et qu'il te faudrait deux fois lui donner l'être ?

Le vin de l'idéal a causé son tourment,
 Son cœur porte on ne sait quelle plaie incertaine,
 Comme aux soirs étoilés de l'enfance lointaine,
 Prends-le sur tes genoux, berce-le doucement...

¹ Voici des vers admirables qui, dans leur genre, peuvent se comparer aux plus belles pièces des grands poètes français.

(Euvres a lire de Duchosal (F. Payot, Eggimann et C^{ie}, éditeurs, Lausanne et Genève) : *Le Livre de Thuid* (1891); *La Forêt enchantée* (1892); *Le Rameau d'or* (1894). — Critiques à consulter : Edouard Rod, *Préface du Livre de Thuid*; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*; Louis Debarge, *Semaine littéraire*, 9 mars 1901; Paul Seippel, *Journal de Genève*, 11 et 18 mars 1901; Philippe Monnier, *Gazette de Lausanne*, 18 juillet 1894 et 16 mars 1901.

MATHIAS MORHARDT

Né à Plainpalais (Genève) en 1863.

Ecrivain absolument francisé, Mathias Morhardt n'appartient au groupe suisse que par sa naissance : l'influence parisienne l'a complètement dénationalisé. Par ses conceptions et par son style, il se rattache aux symbolistes, mais il y a en lui un pétrarquisant modernisé qui rendrait des points au subtil chanteur de Laure. Sa poésie précieuse et raffinée, d'une langueur un peu féminine, d'un sentimentalisme délicat, a le charme particulier des œuvres très littéraires. L'auteur est un artiste d'une rare valeur et ses vers sont de la quintessence poétique.

Fleurs de tristesse ¹.

Là-bas fleurissent les fatales Digitales.
Là-bas, dans la vallée en deuil, le vent du soir
Verse sur les grandes tristesses végétales
Les frissons de son invisible désespoir.

Des musiques, sur le silence illimité,
Brodent confusément leur lente et triste histoire,
Et la nuit — dépourvue, hélas ! de charité ! —
Ecoute le concert des voix contradictoires.

La nuit ! la douloureuse et lamentable nuit,
Souveraine d'un monde infini de mystère,
Penche les larges fleurs vers leur destin d'ennui
Et mêle leur angoisse aux peines de la terre.

Et le frisson terrestre au ciel se communique,
La lune est le témoin des langueurs de la terre
Et son profil subtil a la pâleur unique
Des grands visages anxieux et solitaires.

¹ Cette pièce et les suivantes, sans titres dans le volume, sont tirées du recueil *Le Livre de Marguerite* (1895).

Aussi pour notre double et pareil désespoir,
 Qui se voit, comme un rêve, à lui-même attesté,
 Il est propice douloureusement ce soir,
 Ce domaine d'éternelle immobilité.

Et nous irons, parmi le nocturne désastre,
 Pleurant sans fin le mal des heures accomplies,
 Promener, sous les yeux impassibles des astres,
 Cette si chère et si vaine mélancolie.

(Là-bas fleurissent les fatales Digitales.
 Là-bas dans la vallée en deuil, le vent du soir
 Verse sur les grandes tristesses végétales
 Les frissons de son invisible désespoir.)

Espérances.

Les Espérances, comme un essaim d'oiseaux blancs,
 Elles ont salué les splendeurs aurorales
 Du battement léger de leurs ailes d'opale,
 Et montent vers le ciel comme un vol d'oiseaux blancs.

C'est, au loin, le babil infini de leur joie !
 Ivres d'avoir tout bu l'or des rayons tremblants,
 Elles enchanteront l'éveil étincelant
 Du jour par le babil infini de leur joie.

L'universel enthousiasme épanoui
 De leur ascension permanente s'éploie
 Et la divinité du mystère flamboie
 Autour leur enthousiasme épanoui.

Elle.

Vous souvient-il, fleurs déjà pâlies !
 Des chers grands yeux qui vous ont choisies,
 Et de ces mains qui vous ont cueillies
 Selon le gré de leurs fantaisies ?

Vous souvient-il des gestes agiles
 Avec lesquels Elle organisait
 L'orgueil de vos pétales fragiles
 Dans un très vieux vase japonais ?

En vous choisissant dans le parterre
Elle rêvait au delà de vous,
Et ses yeux recélaient un mystère
Infiniment merveilleux et doux.

Au milieu de vous, frères et belles,
Elle avait la souveraineté
Nécessairement surnaturelle
De Sa réelle ingénuité.

Ce fut, ô fleurs ! l'apparition,
Parmi vos charmes bientôt défunts.
D'une âme de pure élection
Et subtile comme vos parfums.

Maintenant que vous défleurissez
Et mourez vers vos formes dernières,
De vos rayonnements effacés
Elle enrichit sa propre lumière.

Œuvres de Mathias Morhardt (Bibliothèque artistique et littéraire, éditeur, Paris) : *Hénoir* (poème) ; *Le Livre de Marguerite*. — Critique à consulter : Georges Renard, *Critique de combat* (1897).

X

Les poètes exotiques.

Notre idiome français, malgré les incontestables progrès qu'il a faits dans ces dernières années en Europe et en Amérique, n'est plus comme autrefois une sorte de langue universelle, cependant il a conservé encore, ailleurs qu'en Belgique et en Suisse, plusieurs centres de rayonnement très actifs, soit dans les anciennes colonies françaises, soit dans les pays qui subirent l'influence de la France et gardent le culte de sa civilisation. Il existe un assez grand nombre de poètes, en dehors des trois centres francophones que nous avons étudiés jusqu'ici. Ces écrivains français exotiques sont intéressants à connaître ; les uns sont pour nous des frères séparés, les autres, des amis d'élection qui ont la religion de notre langue ; ne pas les mentionner serait de l'ingratitude. Dans ce livre déjà si rempli, il nous est doux de faire une place aux deux plus grands

LOUIS FRÉCHETTE

Né à Lévis (Canada) en 1839.

Par delà l'Atlantique il existe un magnifique pays que la criminelle incurie de Louis XV fit perdre aux Français : c'est le Canada. Devenue possession anglaise en 1763, la Nouvelle-France a résisté victorieusement à l'assimilation britannique et, d'une décade à l'autre, sa population augmente dans de très fortes proportions¹ ; il y a aujourd'hui dans le Dominion plus de deux millions de Canadiens ayant conservé la langue française. La poésie canadienne compte un grand poète, qui a chanté dans *La Légende d'un peuple*, l'admirable épopée coloniale des Français d'outre-mer. Patriote ardent, esprit libéral, âme d'élite, Louis Fréchette est un écrivain élevé, doublé d'un artiste. Sa poésie, touchante et noble, restera comme un beau monument de fidélité et d'amour élevé aux deux Frances que le poète chérit également.

Sur le Mississipi².

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
 Fleuve immense qui tient tout un monde englobé
 Dans tes méandres gigantesques !
 Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
 A des bords tout peuplés de souvenirs charmants
 Chantent cent poèmes dantesques !
 Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
 Tu t'en vas promenant ta fière majesté
 De l'Équinoxe jusqu'à l'Ourse ;
 Et ton onde répète aux tièdes océans
 L'épithalame étrange et les concerts géants
 Des glaciers où tu prends la source.
 Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats
 La pirogue indienne et le pesant trois-mâts
 Te parlent de toutes les zones.
 L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,
 Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
 Se mirent dans tes vagues jaunes.
 Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi.
 L'oranger qui se berce aux brises du midi,
 Verse son parfum et son ombre,
 A ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,

¹ La province de Québec seule, qui compte, en 1901, 1 620 974 habitants en grande majorité d'origine française, a augmenté de 132 439 habitants de 1801 à 1900, tandis que l'Ontario, de race britannique, n'a augmenté que de 53 657 habitants, bien qu'ayant une population de 2 467 978 personnes

² Extrait de *Fleurs boréales* (1880)

Te tressent blancs de givre, un éternel bandeau
 De leurs arabesques sans nombre.
 Là, sur tes bords glacés où mugit l'aquilon,
 Les chasseurs vont traquant l'ours du septentrion
 De leurs flèches et de leurs piques ;
 Ici, dans les détours où dorment tes remous,
 Les noirs alligators, foulant tes sables mous,
 Bâillent au soleil des tropiques.
 Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
 Que la voix du passé chante dans tes clameurs,
 Quand ton flot se frange d'écume ;
 Et qu'au fond des grands bois sur la rive penchés
 On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
 Errer vaguement dans la brume.
 O Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
 A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
 Vous passez les eaux murmurantes ;
 Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux.
 Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
 Pour suivre leurs formes errantes ?
 Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
 Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
 Soit qu'elle brame dans les landes,
 Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
 Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
 De mystérieuses légendes !
 Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein.
 Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
 Endors-moi sur ta large lame ;
 Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
 Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
 Donne-moi ton amer dictame !

Elégie ¹.

Les jours de soleil sont passés,
 Et l'automne fait sa vendange ;
 Dans l'enceinte des trépassés,
 La feuille tombe à flots pressés
 Dors, mon doux ange !

¹ Extrait des *Fleurs bordales*.

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus...
 Dieu nous envoie, hélas! des douleurs bien cruelles.
 Un soir, je le berçais ; des anges sont venus
 Qui l'ont emporté sur leurs ailes.

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,
 Je baisais à genoux ses petites mains blanches...
 Il est là maintenant, sous ce tertre muet,
 Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,
 Et l'automne fait sa vendange ;
 Dans l'enceinte des trépassés,
 La feuille tombe à flots pressés :
 Dors, mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux,
 Lui que je n'aurais pas donné pour des empires!
 Sur sa lèvre de rose, au coin de ses yeux bleus,
 Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,
 Des mots incohérents, indécis, adorables ;
 Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon cœur
 Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,
 Et l'automne fait sa vendange ;
 Dans l'enceinte des trépassés,
 La feuille tombe à flots pressés :
 Dors, mon doux ange !

Il est là qui repose en son linceul glacé,
 Au cimetière, hélas! sa dernière demeure ;
 Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé.
 A sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui ; car, je le sens, si dans la tombe dort
 Son petit corps raidi, froid, immobile, blême,
 Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,
 Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé ;
 L'automne a fini sa vendange ;



LOUIS FRÉCHETTE

La neige tombe à flot pressé...
Dans le ciel où Dieu t'a placé,
Pense à ta mère, mon doux ange !

Octobre¹.

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes ;
La forêt commence à se dégarnir ;
L'on se dit déjà : l'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir...
Il ne reste plus de vert que les saules,
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux ! plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes ;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les cieus !

A la France.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

Toi qui portes au front Paris, l'anguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français !

¹ Extrait des *Oiseaux de neige* (1879).

Œuvres à lire de Louis Fréchette : *Les Oiseaux de neige* (1879) ; *Fleurs bravales* (1880) ; *Poésies canadiennes* (1887) ; *La Légende d'un peuple* (1888). — Critiques à consulter, Ch. Fuster, *Les Poètes du clocher* ; Claretie, *Préface de La Légende d'un peuple* ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*.

HÉLÈNE VACARESCO

Née à Bucarest en 1867.

Sur les bords du Danube et de la Dîmbovitsa, le parler de la « douce France » est pour les classes cultivées une seconde langue maternelle. Quand on voyage, en Roumanie, des Carpathes au Pruth et à la Mer Noire, on est tout surpris d'entendre des milliers de personnes qui parlent notre idiome, souvent avec un purété que leur envieraient bien des provinciaux. C'est que la Dacie roumaine, malgré les nécessités de sa politique qui la lie plus ou moins à la Triple-Alliance, a gardé le culte de la civilisation française. Elle se souvient toujours que sa grande sœur latine l'a soutenue dans les mauvais jours. Il lui est doux d'employer cette langue dans laquelle, après l'ère des épreuves, elle entendit proclamer sa liberté. Mais les Roumains ne se contentent pas d'utiliser le français dans leurs relations mondaines : ils ont aussi une presse et une littérature d'expression française ; plusieurs d'entre eux ont écrit de fort beaux ouvrages en notre langue.

Le poète français le plus remarquable de la Roumanie est, sans contredit, Hélène Vacaresco. Intelligence d'élite, elle tient des princes, ses ancêtres, le noble culte des choses littéraires, car plusieurs d'entre eux furent des poètes distingués. A 19 ans, quand parurent ses *Chants d'aurore*, elle était déjà remarquable de finesse psychologique, d'inspiration tendre, de délicatesse de sentiment. Depuis lors la vie lui a fait subir de dures épreuves, elle a souffert cruellement et beaucoup pleuré ; mais son âme en est sortie plus grande, son intelligence plus profonde. Son dernier recueil de vers est une œuvre d'une haute valeur littéraire. Hélène Vacaresco présente quelque analogie avec Sully Prudhomme, dont elle a le charme troublant : sa poésie est néanmoins très originale, parce que l'auteur a gardé, en dépit de sa culture française, l'âme mélancolique et subtile d'une Roumaine aristocratique, affinée encore par la douleur. Avec ces dons remarquables de sensibilité et d'imagination suggestive, elle pourrait nous donner, mieux que son compatriote Bolintineano, toute la poésie de l'Orient latin. Son talent grandira encore ; quels que soient les sujets qu'elle adopte, soyons sûrs qu'elle en fera jaillir une source de noble poésie. Et remercions cette femme charmante, ce noble cœur, ce délicat et vigoureux esprit, d'avoir choisi notre langue pour exprimer le meilleur de son âme.

L'écriture ¹.

Dans ta douce et fière nature
 Tout me charme, tout a du prix,
 Aussi j'aime ton écriture
 Autant que ce que tu m'écris.

Elle est hautaine, elle est virile,
 Fine, élégante, et l'on croirait
 Qu'un peu de ta grâce fébrile
 Y mêle son furtif attrait.

Rien qu'à la voir, mon cœur en elle
 Retrouve ce qu'il aime en toi,
 Et chaque lettre me rappelle
 Quelque intime et profond émoi.

De tes pensées, de ton sourire,
 Ta plume prend le coloris ;
 Les mots les plus tristes à lire
 Me sont doux quand tu les écris.

Un mot de toi me fait renaitre
 Et je pourrais sur mon chemin
 Croire au mot de bonheur, peut-être,
 S'il était écrit de ta main.

Le silence ².

Tout être porte en soi le pieux sanctuaire
 Où des bonheurs perdus l'entretiennent tout bas.
 Ah ! n'effleurez jamais ce tombeau solitaire
 Qui cache sa douleur : ah ! ne l'éveillez pas !

Si vous voyez parfois qu'un pur regard se voile
 Du désenchantement des avenir lointains,
 Ne troublez pas ces yeux qui cherchent une étoile,
 Et pleurent doucement sur tant d'astres éteints.

¹ Extrait des *Chants d'aurore* (1886). Le premier ouvrage de l'auteur; il fut couronné par l'Académie française et c'est Leconte de Lisle qui emporta, en lisant le *Chant de guerre cosaque*, le vote de la commission.

² Extrait des *Chants d'aurore*.

Pourquoi porter la main téméraire, indiscrete
 Sur tant de maux cachés que rien ne peut guérir ?
 Pouvez-vous rappeler ce que l'homme regrette ?
 Pouvez-vous le bercer ? pouvez-vous l'endormir ?

Vous qui, fouillant du cœur les tristes hécatombes,
 Croyez en les sondant consoler nos douleurs,
 Songez que le silence est le bienfait des tombes
 Et qu'à l'endroit qu'on foule il ne croît pas de fleurs.

Chant de guerre ¹.

Le vent gémit, le vent apporte
 L'immense rumeur des combats !
 Vois passer la noire cohorte,
 Le sol tressaille sous ses pas.
 L'air est rouge, les cieux livides,
 Sous le vol des corbeaux avides,
 Venus là pour ronger les morts,
 Et dans l'ardente chevauchée,
 Ainsi qu'une moisson fauchée,
 Tombent les braves et les forts !

Faut-il que pour eux seuls la gloire
 Fasse frissonner l'étendard ?
 De leur radiense victoire
 Ne veux-tu pas aussi ta part ?
 Ah ! sois jaloux de leur extase :
 Après le coup qui les écrase,
 Le cœur de triomphe rempli,
 Ils tombent tous sans que rien souille
 Leur armure qui craint la rouille,
 Leur nom qui redoute l'oubli !

Sais-tu que vos pieds l'ont foulée,
 La terre où dorment les aïeux,
 Et que le bruit de la mêlée
 A troublé leur sommeil pieux ?
 Et songeant aux vieilles alarmes,
 Ils sont accoudés sur leurs armes.
 Pour voir d'autres lauriers fleurir,

Extrait des *Chants d'aurore*.

Pour voir, de leurs demeures sombres,
Si l'on songe à leurs grandes ombres,
Et si comme eux l'on sait mourir !

La cloche pour les morts¹.

La cloche pour les morts a retenti ce soir.
Qui donc s'en est allé dans la tombe attirante ?
Quel sombre dédaigneux de la vie, âme errante ?
La cloche pour les morts a retenti ce soir.

C'est mon cœur que l'on doit enterrer, ce me semble,
Par cette froide nuit où le calme descend.
Aussi bien il avait besoin, ce cœur qui tremble,
De la mort apaisante et de l'oubli puissant.

Dans le linceul des désirs morts et des chimères,
Après les durs combats, repose en paix, mon cœur.
Dors au sein du carnage ainsi qu'un fier vainqueur,
Parmi les combattants des aubes éphémères.
Après les durs combats, repose en paix, mon cœur !

Tristesses d'autrefois².

Rien qu'une heure, être encor triste comme autrefois,
D'une tristesse immense et douce par les bois,
Avec l'herbe et les fleurs, sous la pitié des branches,
Ou bien devant l'autel, par les calmes dimanches,
Quand, la tête appuyée au mur où sur fond bleu
Les grands archanges clairs ont des glaives de feu,
Je sentais les premiers effrois devant moi-même ;
Triste à vouloir mourir lorsque la lune blême,
Comme un poignard d'argent, à travers le ciel pur
Montait mystérieuse en pâlisant l'azur
Des soirs dont la douceur enveloppe la terre.
Es-tu donc morte aussi, tristesse solitaire
Qui me mettais parfois le front entre les mains
Et dans le cœur de grands désespoirs surhumains
Où s'acharnaient entre eux les démons ou les anges ?
Tristesses d'autrefois, mes tristesses étranges

¹ Extrait de *L'Âme seraine* (1896).

² Extrait de *L'Âme seraine*.

Dont j'ai la nostalgie et qui dans vos ferments
 Ebauchiez l'avenir en lourds pressentiments
 Et, portant le fardeau de quelque ancienne vie,
 Alliez de mon cœur jeune à mon âme assouvie
 Pour les épouvanter tous deux de leurs combats !
 J'ai beau vous appeler, vous ne reviendrez pas.
 Même par les longs jours où je me sens plus morne
 Que le soleil puissant dans le désert sans borne,
 Même pour le railler, vous ne visitez plus
 Le cœur où tous les maux humains sont résolus
 Et qui tourne vers vous ses suprêmes tendresses,
 Tristesses d'autrefois, ô mes chères détreesses !

Larmes refoulées ¹.

Comme un torrent qui roule aux replis des vallées,
 Comme un fleuve sans bords où s'abiment les cieux,
 Elles grondent en moi les larmes refoulées
 Que plus jamais ne pleureront mes yeux.

LÀ, les jours d'autrefois parmi les flots sonores
 Roulent étincelants de soleil et de fleurs ;
LÀ, les fronts radieux des défuntes aurores,
 Mirage clair, balancent leurs splendeurs.

Pourtant, avec des cris sans fin, des cris funèbres,
 L'onde au flux éternel qui n'a point de nocher
 Sur l'abîme perdu dans les vastes ténèbres,
 Se heurte à toi, mon cœur, sombre rocher.

Chansons roumaines ².

I

Nous dansions un soir sous un arbre vert.
 Souffle tristement, vent des nuits d'hiver.

J'avais mon long voile aux plis diaphanes,
 Nous dansions le soir au chant des tziganes ;

J'avais à mon cou l'or clair des ducats,
 Les mourantes fleurs mouraient sous nos pas.

¹ Extrait de *L'Âme seraine*.

² Extrait de *L'Âme seraine*. — Hélène Vacaresco est le poète qui a le mieux rendu en français la poésie délicate et tendre des chants populaires roumains.

Nous laissons mourir les fleurs de la terre,
Car nos bien-aimés partaient pour la guerre.

La neige à présent blanchit les prés nus,
Mais les bien-aimés ne sont plus venus.

Les Turcs ont passé, hordes meurtrières.
Oh ! les bien-aimés, morts sur les frontières,

Qui nous les a pris ? qui nous les rendra ?
Lequel de nos cœurs jamais guérira ?

Ils ne viendront plus, les soirs diaphanes,
Danser avec nous au chant des triganes.

Nous dansions le soir sous un arbre vert,
Souffle tristement, vent des nuits d'hiver.

II

J'avais une fleur printanière,
Elle est tombée à la rivière.
Fleur de printemps, petite fleur,
L'aube t'aimait, le flot t'a prise !
J'avais un cœur sous ma chemise,
Cœur de vingt ans, mon petit cœur.

J'avais un pommier aux fleurs blanches
Et des fleurs sur toutes les branches.
Pommier d'avril, petit pommier,
Elles sont mortes sous la grêle.
J'avais un collier lourd et frêle,
Collier d'argent, petit collier.

J'avais l'azur dans la prairie
Et dans mon cœur et dans ma vie.
Mois de mai, petit mois de mai,
Dis, pourquoi n'es-tu plus le même ?
J'avais aussi celui que j'aime,
Mon bien-aimé, mon bien-aimé !

Œuvres à lire d'Hélène Vacaresco (Lemerre, éditeur, Paris) : *Chants d'aurore* (1896) ; *L'Âme seraine* (1896) ; *Le Épisode de la Dimbovitza* (1900).

Dont j'ai la nostalgie et qui dans vos ferments
 Ebauchiez l'avenir en lourds pressentiments
 Et, portant le fardeau de quelque ancienne vie,
 Alliez de mon cœur jeune à mon âme assouvie
 Pour les épouvanter tous deux de leurs combats !
 J'ai beau vous appeler, vous ne reviendrez pas.
 Même par les longs jours où je me sens plus morne
 Que le soleil puissant dans le désert sans borne,
 Même pour le railler, vous ne visitez plus
 Le cœur où tous les maux humains sont résolus
 Et qui tourne vers vous ses suprêmes tendresses,
 Tristesses d'autrefois, ô mes chères détreesses !

Larmes refoulées ¹.

Comme un torrent qui roule aux replis des vallées,
 Comme un fleuve sans bords où s'abiment les cioux,
 Elles grondent en moi les larmes refoulées
 Que plus jamais ne pleureront mes yeux.

LÀ, les jours d'autrefois parmi les flots sonores
 Roulent étincelants de soleil et de fleurs ;
LÀ, les fronts radieux des défuntes aurores,
 Mirage clair, balancent leurs splendeurs.

Pourtant, avec des cris sans fin, des cris funèbres,
 L'onde au flux éternel qui n'a point de nocher
 Sur l'abîme perdu dans les vastes ténèbres,
 Se heurte à toi, mon cœur, sombre rocher.

Chansons roumaines ².

I

Nous dansions un soir sous un arbre vert.
 Souffle tristement, vent des nuits d'hiver.

J'avais mon long voile aux plis diaphanes,
 Nous dansions le soir au chant des tziganes ;

J'avais à mon cou l'or clair des ducats,
 Les mourantes fleurs mouraient sous nos pas.

¹ Extrait de *L'Âme seraine*.

² Extrait de *L'Âme seraine*. — Hélène Vacaresco est le poète qui a le mieux rendu en français la poésie délicate et tendre des chants populaires roumains.

Nous laissons mourir les fleurs de la terre,
Car nos bien-aimés partaient pour la guerre.

La neige à présent blanchit les prés nus,
Mais les bien-aimés ne sont plus venus.

Les Turcs ont passé, hordes meurtrières.
Oh ! les bien-aimés, morts sur les frontières,

Qui nous les a pris ? qui nous les rendra ?
Lequel de nos cœurs jamais guérira ?

Ils ne viendront plus, les soirs diaphanes,
Danser avec nous au chant des tziganes.

Nous dansions le soir sous un arbre vert,
Souffle tristement, vent des nuits d'hiver.

II

J'avais une fleur printanière,
Elle est tombée à la rivière.
Fleur de printemps, petite fleur,
L'aube t'aimait, le flot t'a prise !
J'avais un cœur sous ma chemise,
Cœur de vingt ans, mon petit cœur.

J'avais un pommier aux fleurs blanches
Et des fleurs sur toutes les branches.
Pommier d'avril, petit pommier,
Elles sont mortes sous la grêle.
J'avais un collier lourd et frêle,
Collier d'argent, petit collier.

J'avais l'azur dans la prairie
Et dans mon cœur et dans ma vie.
Mois de mai, petit mois de mai,
Dis, pourquoi n'es-tu plus le même ?
J'avais aussi celui que j'aime,
Mon bien-aimé, mon bien-aimé !

Œuvres à lire d'Hélène Vacaresco (Lemerre, éditeur, Paris) : *Chants d'aurore* (1886); *L'Âme seraine* (1896); *Le Rhapsode de la Dimbovitza* (1900).

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

	Pages
ACKERMANN (Madame)	256
AICARD (Jean).	426
BANVILLE (Théodore de)	223
BARBIER (Auguste)	179
BAUDELAIRE	219
BÉRANGER	37
BORNIER (Henri de)	461
BOUCHOR (Maurice)	445
BOUILHET (Louis).	214
BOURGET (Paul)	381
BRIZEUX (Auguste)	188
BUSSY (Ernest)	633
CARRARA (Jules)	653
CHAMBRIER (Alice de)	627
CHÉNEDOLLÉ	5
COPPÉE (François)	282
DELAVIGNE (Casimir)	19
DESBORDES-VALMORE (Madame)	183
DIERX (Léon)	316
DORCHAIN (Auguste).	387
DUCHOSAL (Louis)	662
EGGIS (Etienne)	596
EGLI (Alexandre)	624
FRANCE (Anatole).	373
FRÉCHETTE (Louis)	670
FUSTER (Charles).	649

	Pages
GAUTIER (Théophile).	173
GILLE (Valère).	568
GODET (Philippe).	619
GREGH (Fernand).	544
GRENIER (Edouard).	325
HARAUCCOURT (Edouard).	432
HASSELT (Vau).	562
HÉRÉDIA (José-Maria de)	249
HUGO (Victor).	62
JAMMES (Francis).	559
KAHN (Gustave)	537
KAISER (Isabelle).	659
LACAUSSADE (Auguste)	192
LAHOR (Jean)	366
LAMARTINE (Alphonse de)	47
LAPRADE (Victor de).	198
LEBRUN (Pierre)	11
LECONTE DE LISLE	233
LEMAITRE (Jules).	306
LEMOYNE (André).	333
LOYSON (Charles).	8
MALLARMÉ (Stéphane)	526
MANUEL (Eugène)	307
MELLEY (Madame)	608
MENDÈS (Catulle).	330
MÉRAT (Albert)	349
MILLEVOYE (Ch.-H.).	1
MONNERON (Frédéric)	588
MONNIER (Marc)	600
MORÉAS (Jean)	550
MORHARDT (Mathias)	667
MUSSET (Alfred de)	150
OLIVIER (Juste)	591
PORCHAT (J.-J.)	584
PRESSENSÉ (Madame de)	508
RAMBERT (Eugène)	604
RÉGNIER (Henri de)	530
RIBAUX (Adolphe)	651
RICHÉPIN (Jean)	401
RODENBACH (Georges)	572

	Pages
ROLLINAT (Maurice)	417
ROSSEL (Virgile)	642
ROSTAND (Edmond)	477
SAINTE-BEUVE	168
SAMAIN (Albert)	542
SILVESTRE (Armand)	342
SOULARY (Joséphine)	346
SULLY PRUDHOMME	264
TAVAN (Edouard)	612
THEURIET (André)	354
VACARESCO (Hélène)	674
VERHAEREN (Emile)	575
VERLAINE (Paul)	514
VIELÉ-GRIFFIN	553
VIGNY (Alfred de)	138
WARNERY (Henri)	636





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

AUG 9 1954

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03008 5263

